This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

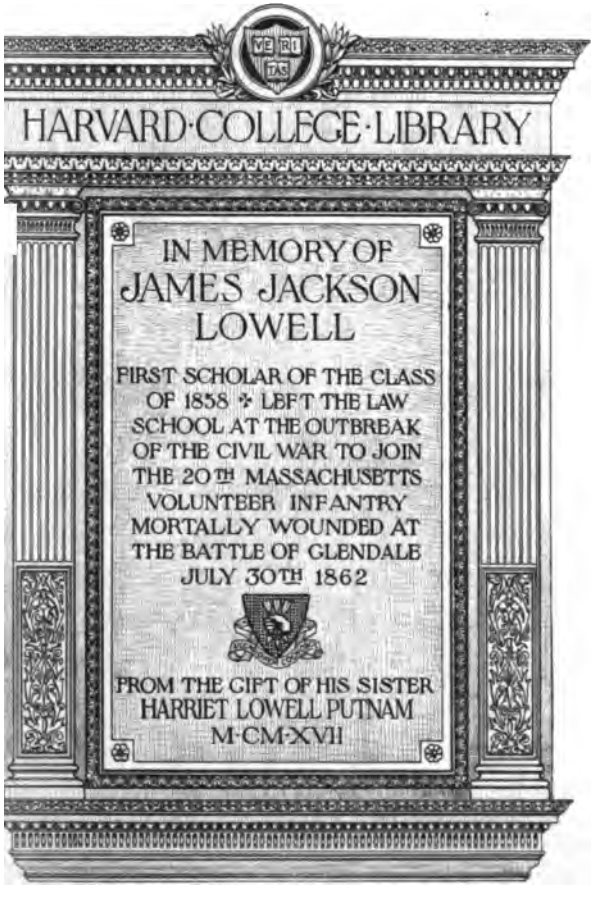
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER LIBRARY
HX G17S G

100,514



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

RECUEIL PÉRIODIQUE,

Publié les 10, 20 *et* 30 *de chaque Mois,*

PAR

M. PELTIER.

VOL. XXI.

Hoc primum erga optimum Imperatorem piorum civium officium est, iisque dissimiles. Neque enim satis amarint bonos Principes, qui malos satis non oderint.

PLIN. Paneg. LIII.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de P. Da Ponte,
No. 15, Poland Street, Oxford Street,
On souscrit chez le Rédacteur, M. PELTIER,
No. 7, Duke Street, Portland Place.

1808.

Digitized by Google

Fr 1400.514

Harvard College Library.
Mar 4 1924
J J Lowell fund

Digitized by Google

L'Ambigu,

ou

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXI.—*Le* 10 *Avril* 1808.

SAINCLAIR,

Ou la Victime des Sciences et des Arts.

Nouvelle, par Mad. de Genlis.

Toujours des lectures, s'écriait avec humeur le jeune Sainclair; toujours des vers et de la musique, toujours des dissertations savantes, et jamais un instant de conversation. Oui, mon cher Duval, ma patience est à bout; je n'y puis plus tenir! Quoi? reprit Duval, toi qui as fait de si bonnes études, et qui m'as toujours montré tant de goût pour les beaux arts, comment ne sais-tu pas apprécier le bonheur d'avoir une famille si distinguée par l'esprit et par les talents?—Eh bien, mon ami, il n'existe pas dans toute la ville de Toulouse un intérieur de maison plus mortellement ennuyeux que celui-ci.—Combien tu m'étonnes! tu sais que lorsque nous étions au collége, nous avions l'un et l'autre à cet égard une opinion bien différente;

Digitized by Google

tu répétais toujours qu'il était bien heureux pour un orphelin d'avoir le baron d'Elbach pour oncle et pour tuteur.—J'aime et je revere mon oncle, et je ne puis parler de mes petits chagrins particuliers qu'au compagnon de mon enfance et de ma premiere jeunesse, et à mon meilleur ami. Je n'ai même pas cru devoir me permettre, durant notre longue séparation, de t'en dire un seul mot dans mes lettres; ainsi c'est moins une confidence volontaire que je te fais, qu'un aveu que tu m'arraches.—Mais n'es-tu pas amoureux de ta cousine? Ce mariage serait si convenable; ton oncle le désirait...—Sans doute, au fond j'ai de l'inclination pour Clémence...—En effet, elle est si charmante!....——Oui, pour les étrangers....—Comment?—Mon ami, elle a dans cette ville une brillante réputation à soutenir; elle ne songe qu'à l'augmenter; si tu savais combien cette ambition rend une femme insupportable dans l'intérieur d'un ménage! Par exemple, elle te charme dans un concert lorsqu'elle chante et qu'elle joue du piano, tu jouis alors du fruit du travail, et moi j'ai supporté tout l'ennui de l'étude. J'ai entendu, pendant des jours entiers, déchiffrer et barbouiller, et répéter sans fin l'ariette qui te ravit... D'ailleurs, mon ami, personne ici ne cause; on étudie, on disserte, on récite.—Mais le frere de Clémence, ton cousin Ovide, est un si bon garçon!...—Oui, grâce au ciel, il n'a jamais pu sentir la mesure d'un vers, malgré le nom fameux qu'il reçut en naissant, mais ils en ont fait un botaniste; en outre, c'est le plus impitoyable joueur de violon!....et nous couchons dans la même chambre. Figure-toi qu'il m'est impossible de lire ou d'écrire une heure de suite, avec ce maudit violon dans l'oreille. Si le matin, avant de dîner, je descends dans le salon, j'y trouve Clémence à son clavecin et tout occupée de sa musique, ou bien

Digitized by Google

elle est enfermée dans sa chambre pour composer sans distraction l'air et les paroles d'une romance; ma tante, de son côté, fait des traductions et des romans; mon oncle, enseveli dans son cabinet, médite profondément sur l'antiquité. Pendant ce temps j'erre tristement dans la maison. Enfin, on se rassemble pour dîner; les convives, tous beaux esprits, arrivent; on parle littérature; chacun ne songe qu'à briller; on ne trouve dans ces entretiens ni variété, ni naturel, ni gaieté. Je sais d'avance tout ce qu'on dira, tous les compliments mutuels qu'on se fera, tous les traits satiriques qui seront lancés contre les auteurs dont on envie les succès. En sortant de table, communément, Ovide et moi, nous disparaissons pour aller nous promener. En fuyant le bel esprit, je suis poursuivi par la science. J'ignore s'il est vrai qu'Ovide soit, comme on le prétend, le plus grand botaniste de Languedoc; mais je puis assurer qu'il en est certainement le plus impétueux. Rien ne l'arrête; il grimpe jusqu'au sommet des arbres pour arracher un lichen qui le tente, il gravit les montagnes, il se précipite dans les marais, il m'y entraîne. Hier, il pensa me noyer dans un étang; il s'agissait de conquérir un nénuphar le plus commun du monde, mais qu'il prenait de loin pour le *lotus* des anciens.....Essoufflé, couvert de limon, harassé, excédé, je rentre, et c'est pour assister à des lectures!.....Des fragments traduits de l'anglais par ma tante, des digressions savantes de mon oncle, des vers de ma cousine.....Ovide, en sa qualité de botaniste, a l'heureux droit de s'endormir impunément; mais on exige de moi une attention soutenue. Il faut vaincre le sommeil, étouffer les bâillements, cacher l'ennui. Il faut écouter!..... Voilà ce que ma tante appelle nos petites réunions de famille.....—Ton oncle a réellement un profond savoir, du moins on peut s'instruire en l'écou-

Digitized by Google

tant....—Mon oncle est, sans doute, un savant très-érudit et très-laborieux; mais croirais-tu, qu'après quarante ans d'études, il n'a pas encore eu l'idée que l'application utile de la science doive être comptée pour quelque chose? - Tout travail lui paraît admirable, lorsqu'il n'est possible de le faire qu'en sachant parfaitement le grec et le latin. Tout ouvrage est solide à ses yeux, lorsque toutes les pages en sont chargées de citations grecques et latines. Quel éloge dans la bouche de mon oncle que ces paroles: cet homme connaît bien l'antiquité; cela veut dire, cet homme est rempli d'esprit, de goût et de génie.....Que penserait-on d'un architecte qui, sur des fondements de pierre et de marbre, ne bâtirait qu'un édifice de paille et de roseaux? Tels sont la plupart des savants, tel est surtout mon oncle. Quels écrits a-t-il publiés? Des réflexions sur le *Thau* des Egyptiens (il s'agit de savoir si ce Thau était ou n'était pas une clef); un discours sur l'*aorasie*, c'est-à-dire l'invisibilité attribuée par la fable aux dieux du paganisme. Une dissertation sur le *nectar* et l'*ambrosie*. Une autre dissertation sur la statue du gladiateur qui, selon lui, ne représente pas un gladiateur, etc. etc. Je crois, qu'après avoir traité tant de graves sujets, il pense avoir épuisé tout ce que l'antiquité peut offrir de plus important; car depuis quelque temps il se rabat sur le moyen âge; il nous a lu, ces jours-ci, deux traités, l'un sur les *monnoies bractéates*, et l'autre sur les *reines pédauques*.—Les reines pédauques!.... et sur quel peuple ont-elles régné?—Ignorant, comment ne sais-tu pas que les *reines pédauques* sont des statues gothiques qui représentent des femmes dont l'un des pieds finit en forme de patte d'oie? -Où voit-on cela?—Au portail de quelques vieilles églises. On a beaucoup écrit pour expliquer cette bizarrerie, et mon oncle, après bien des veilles et des

Digitized by Google

recherches, s'est hautement déclaré pour ceux qui reconnaissent dans cette figure la reine sainte Clotilde....—Il croit que sainte Clotilde avait des pattes d'oie?—Il ne voit dans ces pattes que des symboles de vigilance.—Pauvre Sainclair! en effet, d'après ce tableau de famille, je conçois que ta journée ne s'écoule pas d'une maniere fort agréable. —Quoi! jamais d'entretiens familiers, jamais d'effusions du cœur?....—Eh! mon dieu, je ne puis me plaindre de leurs sentiments, on me parle avec toute franchise, mais on n'est occupé que du désir de se faire un nom, et la confiance la plus intime ici ne peut jamais dévoiler que les craintes, les espérances, et les illusions de l'amour-propre.— Cependant, Clémence a du penchant pour toi, j'en suis certain.—Je le crois, aussi, mais j'ai un rival bien redoutable....—Et quoi donc?—Versillac.—Un pédant ridicule; le jeune homme le plus dénué d'agréments, et le plus ennuyeux?.... Mais il vient de remporter aux jeux floraux un prix de poésie.

Ce n'était pas sans raison que Sainclair redoutait un rival qui venait d'obtenir la violette d'or; objet, depuis plusieurs siecles, d'une si vive émulation pour tous les jeunes poëtes toulousains. Clémence, au fond, aimait Sainclair; cependant la gloire littéraire était à ses yeux d'un tel prix qu'elle ne croyait faire qu'une action noble et raisonnable, en lui sacrifiant son inclination et ses engagements. Sainclair était aimable et vertueux, mais elle lui trouvait tant de défauts inexcusables! Il écoutait si froidement les plus charmantes; il était si peu susceptible d'enthousiasme pour les vers! D'ailleurs que pouvait-on attendre d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui, avec de l'esprit et de l'instruction, n'avait pas encore fait imprimer une seule page; tandis que Versillac, du même âge, avait déjà recueilli ses *œuvres*, en ras-

Digitized by Google

s mblant ses madrigaux, ses fables, ses énigmes, ses charades, et ses épîtres, dispersées dans plusieurs journaux, et surtout dans l'Almanach des Muses. Enfin il n'était que trop présumable que Sainclair, avec son insouciance et sa paresse ne deviendrait jamais un personnage célebre; ainsi, Clémence, autorisée par ses parents à choisir un époux, était au fond du cœur décidée en faveur de Versillac ; et sa mere, qui n'aimait point Sainclair, la fortifiait chaque jour dans cette résolution.

Cependant, Sainclair, malgré sa pénétration et ses craintes, conservait beaucoup plus d'espérance qu'il n'en montrait à son ami. Le baron d'Elbach, en autorisant formellement l'inclination mutuelle de sa fille et de son neveu, leur avait dit à la vérité qu'ils ne devaient pas se regarder l'un et l'autre comme irrévocablement engagés, parce qu'il voulait qu'ils eussent le temps de faire à cet égard les plus sérieuses réflexions ; mais Clémence avait fait à Sainclair l'aveu de son sentiment, et il ne connaissait pas encore tout le pouvoir de l'amour-propre ; c'est une chose que l'expérience seule peut apprendre aux gens modestes et sensibles. Sainclair prit la résolution de cacher à Clémence ses inquiétudes et sa jalousie, persuadé que le meilleur parti était de montrer une confiance sans bornes et une parfaite sécurité. Dans ces entrefaites, l'ami de Sainclair reçut de Paris une lettre qui l'embarrassa beaucoup, et qu'il s'empressa de communiquer à Sainclair. On lui mandait que l'on sollicitait pour lui un emploi honorable et lucratif, et l'on ajoutait que cette grâce dépendant d'un homme en place, passionné pour la littérature, ne serait accordée qu'à celui qui remporterait le prix proposé par l'académie. Eh bien, dit Sainclair, c'est l'éloge d'un grand homme, il faut le faire. Te moques-tu, reprit Duval.—Point du tout....—Moi faire un

Digitized by Google

éloge académique!—Pourquoi pas? Tant de gens qui ne te valaient pas ont eu du succès dans ce genre! Veux-tu t'y distinguer?—Comment?—Sois naturel et raisonnable. Tu paraîtras bien neuf.—Je n'ai par malheur que l'espece de mérite qu'il faudrait pour bien remplir cette place. Jamais je ne l'obtiendrai, car je sens que je ferais un très-mauvais discours oratoire. — Essaie-le du moins.—Tu seras donc mon censeur, et tu me diras la vérité?—Oh! tu peux y compter. Cette assurance détermina Duval, il se mit à écrire avec ardeur, et au bout de trois semaines, il apporta son travail à Sainclair, en lui déclarant qu'il trouvait lui-même son éloge détestable; il avait raison, et Sainclair n'en disconvint pas; mais, tirant de son portefeuille un petit manuscrit, Mon ami, lui dit-il, j'ai de mon côté travaillé sur le même sujet, veux-tu m'entendre à ton tour? A ces mots, Sainclair, déployant son manuscrit, fit une lecture d'une demi-heure, qui causa le plus vif enthousiasme à Duval. J'imagine, dit Sainclair, que tu devines facilement que je n'ai fait cet ouvrage que dans l'espoir de t'être utile, donne-moi ma récompense en y mettant ton nom. A cette proposition Duval se récria avec toute la chaleur que peut inspirer une juste délicatesse. Cette espece de tromperie, reprit Sainclair, est sans doute une indigne action, quand elle est produite d'un côté par un intérêt mercenaire, et de l'autre par une vanité puérile. Mais tous les dons de l'amitié sont honorables; il ne s'agit point ici d'amour-propre, tu n'as pas l'ambition de conquérir une palme académique, tu désires d'obtenir une place que tu remplirais avec honneur, et qui te mettrait au rang des citoyens utiles. S'est-on jamais fait scrupule en affaires de signer un mémoire rédigé par un autre, toutes les fois qu'on n'a pas eu la capacité de le faire? Je te propose une supercherie beau-

Digitized by Google

coup plus innocente, car tu n'aurais besoin du secours de personne, s'il ne fallait montrer que l'instruction nécessaire pour bien exercer l'emploi que tu vas solliciter ; on a la bizarrerie de ne demander que des talents tout à fait étrangers à cet emploi, ce n'est pas tromper que satisfaire au caprice, quand tu possedes tout ce que la raison pourrait exiger.—Mais comment pourrais-je recevoir les éloges que cet ouvrage m'attirerait? — Comme tous les auteurs devraient recevoir les compliments qu'on leur fait, avec embarras, et en tâchant de les abréger.—Non, je ne me résoudrai jamais à te dérober la célébrité que cet ouvrage te donnerait.—Mon ami, ne crois donc pas que la célébrité littéraire puisse s'acquérir si facilement. Pour se faire un beau nom, parmi tant de noms estimables et brillants, un premier effort, quelque heureux qu'il puisse être, ne suffit pas, il faut consacrer sa vie à l'étude : ce dévouement est au-dessus de mes forces. Mes goûts et mon caractere m'en rendent absolument incapable, ainsi je n'obtiendrai jamais une grande réputation.—Mais songes-tu que ce seul succès déciderait Clémence en ta faveur?—Je n'épouserai jamais une femme qui se donnerait à moi par vanité. Si Clémence est capable de sacrifier à son goût pour la célébrité l'homme qu'elle aime depuis son enfance, sois certain que je ne la regretterai pas. Sainclair fit beaucoup d'autres raisonnements qui déterminerent Duval à recevoir l'ouvrage, et à le donner comme sa propre production. Peu de jours après, Duval partit pour Paris ; il envoya l'éloge historique à l'académie, et il reçut le prix d'une voix unanime. Ce succès, qui eut beaucoup d'éclat, fit sa fortune ; il obtint la place que ses amis sollicitaient pour lui. Alors, transporté de joie et de reconnaissance pour son ami, il demanda un congé de deux mois, afin d'aller à Toulouse lui faire

Digitized by Google

part de son bonheur. Le lendemain de son arrivée à Toulouse, le frere de Clémence lui dit en confidence que sa sœur était entierement décidée à épouser Versillac, et qu'elle le déclarerait incessamment. A cette nouvelle, Duval crut devoir agir à l'insu de son ami. Il obtint de Clémence un entretien particulier. Un homme qui venait de remporter un premier prix décerné par la premiere académie du royaume, devait être favorablement écouté. Clémence avait pris pour lui la plus haute estime ; elle le reçut dans son cabinet de musique, et là, Duval commença par exiger d'elle un secret inviolable sur ce qu'il allait lui dire, en ajoutant qu'il désirait surtout que Sainclair ne sût jamais l'aveu qu'il allait lui faire. Ce début émut et surprit beaucoup Clémence ; elle imagina que Duval allait lui faire une déclaration d'amour, et calculant rapidement que la célébrité acquise à Paris est infiniment plus glorieuse que la plus brillante renommée de province, elle méditait déjà confusément une rupture avec Versillac, lorsque Duval lui déclara sans détour que Sainclair était le véritable auteur du discours qui venait d'être couronné à Paris. Maintenant, poursuivit-il, préférez-vous un pédant sans génie à l'homme modeste et généreux qui possede un tel talent ?....A ces mots, Clémence, gardant le silence, parut réfléchir ; ensuite, prenant la parole, oui, dit-elle en soupirant, je n'en suis point surprise, Sainclair a pu vaincre sa paresse pour l'amitié, il n'en ferait pas tant pour la gloire !..... Enfin, n'êtes-vous pas charmée de ce discours ?.... —Ah ! sans doute, mais on ignorera toujours qu'il en est l'auteur !....Ce mot découvrait une profondeur de vanité qui révolta Duval, il se leva, et prenant brusquement congé de Clémence, il arut.

Digitized by Google

Clémence épousa Versillac; elle fut enivrée de gloire le jour de ses noces; on épuisa dans les *épithalames*, et dans les couplets chantés à table, toutes les allusions, sinon les plus neuves, du moins les plus flatteuses que l'on puisse tirer de la mythologie. Clémence fut comparée à Sapho, aux Muses, dont elle réunissait tous les talents; son heureux époux fut désigné sous le nom de Pindare, et même sous celui d'Apollon. On ne manqua pas d'appeler sa mere *Minerve*. La fable n'offrant point d'antiquaires, de commentateurs, et de glossateurs, l'éloge du baron présentait plus de difficultés; mais comme il était vieux, presque aveugle, et qu'il savait parfaitement le grec, on en fit un Homere. Le jeune Ovide d'Elbach fut traité plus légerement, cependant on lui dit que s'il n'eût pas surpassé Tournefort et Linné, il aurait eu tout le talent du poëte dont il portait le nom.

Ces vers ingénieux causerent à Clémence le plus vif attendrissement: quels titres d'immortalité!.. Toutes ces louanges devaient être imprimées dans l'Almanach des Muses, et même dans le Mercure; on allait connaître à Paris tous les merveilleux talents de cette illustre et savante famille... Au milieu d'un tel triomphe, comment se repentir d'avoir sacrifié le penchant de son cœur à la gloire?

Cependant Sinclair, beaucoup plus indigné qu'affligé, partit pour Paris avec Duval. Pendant la route, les deux amis s'entretinrent de leurs projets pour l'avenir. Sinclair dit qu'il était décidé à se marier promptement; mais certainement, ajouta-t-il, je n'épouserai point une femme célebre. Je veux une jeune personne, douce, aimable, modeste, qui n'ait aucun talent brillant, et par conséquent aucune prétention *à la gloire*; cela ne sera pas bien difficile à trouver. Il ne faut pas

Digitized by Google

croire, reprit Duval, que ce soit une chose aussi commune que tu l'imagines. Nous sommes parvenus à un tel point de *perfectibilité*, que chacun à Paris a son genre de réputation plus ou moins étendue; toute femme est citée avec un éloge particulier ou dans sa société, ou dans son quartier, ou dans la ville entiere.—Je n'épouserai que celle dont on ne parlera point du tout. Voilà une idée gothique, et tout-à-fait passée de mode.—Je veux vivre obscurément dans mon intérieur, dans un petit cercle, et beaucoup à la campagne. Je veux être heureux dans mon ménage. Que ferais-je d'une femme célebre? Quand je serais malade et qu'elle me soignerait, je croirais qu'elle prépare un article pour un journal (car ne recueille-t-on pas tous les beaux traits des personnes vivantes)?

Oui, et des traits qui naturellement devraient être si complétement ignorés qu'il est permis de soupçonner que les héros et les héroïnes ont l'obligeance de fournir à leurs historiens ces matériaux secrets.—Que ferais-je donc d'une telle femme? Je frémirais quand je la verrais écrire. Je soupçonnerais toujours un roman sur le tapis. Je voudrais que ses talents ne servissent qu'à l'agrément de sa famille, je voudrais que ses aumônes fussent secrettes; je lui dirais que la publicité dans ce genre ne convient qu'aux personnes d'un rang éminent, qui sont faites pour donner de grands exemples...—Cependant, mon ami, la célébrité a ses avantages; on pourrait aujourd'hui, comme les princes, se marier par procuration; la réputation des femmes fait connaître tout leur mérite, et lorsqu'elles sont jolies on a leurs portraits au salon, et même on a pu examiner leur figure entiere très-légerement drapée. Enfin, si l'on a le malheur de perdre une femme célebre, on jouit du plaisir de la voir renaître et briller sur les théâtres avec Mlles. Fan-

Digitized by Google

chon, Sophie Arnould, Julie, etc. L'on a la consolation de lire son éloge dans les journaux et dans les dictionnaires historiques.—Tout cela ne me séduit pas; je veux découvrir et choisir celle qui recevra ma foi; je ne veux pas que la renommée me l'indique.—En cherchant une femme à la fois aimable et obscure tu ne trouveras que des petits monstres de laideur et de bêtise. Sainclair prit ce discours pour une plaisanterie, il conçut par la suite qu'il n'était pas tout-à-fait dépourvu de vérité.

Duval demeurait à Paris, chez ses parents; mais la place qu'il venait d'obtenir l'obligeant à chercher un appartement plus spacieux; il fut convenu qu'il prendrait, avec Sainclair, une maison à la Chaussée-d'Antin. Sainclair, en attendant, fut se loger dans une auberge. Il arriva le soir, il était fatigué, ayant passé les deux nuits précédentes, et il se hâta de se coucher. Il allait s'endormir, lorsqu'il entendit à travers le mur de son alcove des cris aigus, et tous les accents de la douleur et de la plus violente colere. Il écoute, et d'après quelques mots entrecoupés qu'il recueille, il juge qu'il a pour voisin un malade dans le délire d'une fievre chaude. Sainclair espere qu'un accès si terrible épuisera bientôt les forces du malade, et que l'accablement va succéder à cette véhémente frénésie; mais il fut cruellement trompé dans son attente. Les éclats de voix, les gémissements, et tous les élans de la fureur et de la rage se prolongerent jusqu'à cinq heures du matin; alors le bruit cessa tout-à-coup. Sainclair imagina que l'infortuné malade succombait à la violence de cet état affreux, et qu'il venait d'exhaler son dernier soupir; il lui souhaita de bon cœur le repos éternel en pensant que lui-même allait enfin en goûter un de quelques heures. Dans cet instant l'auberge retentit du son éclatant d'une

Digitized by Google

clarinette ; et le joueur matinal de cet instrument, se trouvait malheureusement logé dans un cabinet qui touchait à la chambre de Sainclair; forcé de renoncer au sommeil, le pauvre Sainclair se leva, bien décidé à changer de logement. Il apprit que l'homme qu'il avait cru malade d'une fievre chaude, se portait parfaitement bien, et était un jeune acteur qui devant débuter le lendemain dans la tragédie d'Andromaque, avait répété les fureurs d'Oreste, durant la plus grande partie de la nuit. Sainclair, maudissant plus que jamais les beaux arts, se promit de quitter le jour même le quartier bruyant du Palais Royal. Il se rappela qu'un homme de robe de ses parents lui avait offert de le loger, il l'avait refusé, parce que cet homme grave et taciturne était mortellement ennuyeux; mais en réfléchissant qu'après tout on doit bien dormir où l'on s'ennuie, Sainclair trouva que pour le moment ce logement au Marais, près de l'Arsenal, lui convenait mieux que tout autre. Du moins, dit-il, je serai là tranquille; mon hôte, occupé d'études sérieuses, et renfermé dans son cabinet, ne troublera pas mon repos. Rempli de cette douce idée, Sainclair, après le dîner, se rendit dans la rue Neuve St. Paul, chez le président de ***, qui parut charmé de le recevoir. A huit heures et demie on servit un petit ambigu. Vous voyez, dit le président, je vis comme nos peres; il y a trois cents ans que dans ma famille on soupe à cette heure-ci...—Et j'espere aussi, reprit Sainclair, que vos sages ancêtres se couchaient toujours en sortant de table?—Précisément, et c'est aussi ma coutume.—Ah! que cela est vertueux!...—Oui, oui, vertueux, voilà le mot. Avec cette habitude les mœurs sont toujours parfaites. On n'est ni joueur, ni dissipé; on ne va pas perdre son temps aux spectacles; on a de longues matinées, et l'on suffit à tout.

Digitized by Google

Sainclair admira beaucoup ces maximes, surtout en allant se coucher à neuf heures : il se mit au lit en donnant l'ordre de n'entrer le lendemain dans sa chambre qu'à midi. Il était enseveli dans le plus profond sommeil, lorsqu'au point du jour il fut réveillé en sursaut par le bruit effrayant de la plus terrible explosion. Sainclair ne douta pas que le magasin à poudre de l'Arsenal n'eût sauté ; saisi d'épouvante, il se jette à bas de son lit en déplorant les malheurs que cet accident à dû causer dans le quartier. Il sortit précipitamment de sa chambre; après avoir parcouru rapidement le corridor, il aperçut du haut de l'escalier le président en robe de chambre, qui vint à lui en disant: Rentrez, rentrez, l'explosion est faite, tout est fini pour aujourd'hui.—Comment pour aujourd'hui?—Oui, par la sottise de mon valet de chambre...—Quoi! c'est votre valet de chambre qui est cause...—Que cela ne vous fâche pas, on recommencera demain pour vous...—Voilà une jolie espérance! mais de grâce de quoi parlez-vous?—D'une expérience de chimie la plus belle, la plus curieuse!...La détonation a été terrible, n'est-ce pas?—Ah! vous êtes chimiste...—C'est là mon unique passion.—Je comptais vous donner le divertissement de cette superbe expérience. Je me faisais un plaisir de vous causer une petite surprise...—Vous m'en avez causé une très-grande, je vous assure...—Mais, je vous le répete, vous n'y perdrez rien, je vous la promets pour demain matin à la même heure, prenez patience.—Cela n'est pas facile. Mais dites-moi, monsieur le président, croyez-vous que vos ancêtres se couchassent à huit heures du soir pour faire des expériences de chimie dès l'aurore?...—Oh ! point du tout, c'était tout bonnement pour aller au Palais à cinq heures du matin : mais songez qu'alors la chimie était dans l'enfance, et que.... Sainclair

Digitized by Google

n'entendit pas la suite de ce raisonnement, il était si en colere qu'il tourna brusquement le dos au président; il regagna promptement sa chambre, en s'écriant: Allons, les sciences et les arts seront éternellement conjurés contre moi !...

Sainclair, pour échapper à l'expérience de chimie, avait le projet de s'évader dans la journée; mais tant de fatigue et de contrariétés lui donnerent un si violent accès de fievre, qu'il fut obligé de se remettre au lit. Il envoya chercher un médecin très à la mode alors, dont il avait entendu parler, même à Toulouse. Le docteur arrive, il entre d'un air froid et nonchalant, s'avance, s'assied au chevet du lit, en disant: Vous êtes dans un mauvais quartier pour un malade, il faudrait des relais pour venir ici...voyons votre pouls. A ces mots Sainclair, qui souffrait beaucoup, donne son bras, et rend compte de son état...Le docteur, au lieu de lui répondre, lui demande si cette maison n'appartient pas au président de ***; oui, répond Sainclair. Ah! je le connais, reprit le docteur, c'est un original qui fait un plaisant usage de son temps et de sa fortune; il est plus souvent dans son laboratoire que dans son cabinet d'étude. Singulier goût pour un magistrat... Le docteur dit cette derniere phrase avec beaucoup de distraction, parce que ses regards s'étant portés sur la cheminée, il y vit deux vieux vilains vases du Japon, et un gros chat bleu de porcelaine de la Chine, qui attirerent toute son attention; car il était *connaisseur*, et l'un des plus célebres curieux de Paris; il possédait en ce genre tout ce qu'on peut imagner de plus colifichet, de plus baroque, et de plus rare. Comment? dit-il, voilà de la porcelaine *craquelée*, on n'en trouve plus...En disant ces paroles, il se leve, s'approche de la cheminée, tourne et retourne les vases et le chat, s'extasie sur leur beauté; je parie, dit-il, que le prési-

Digitized by Google

dent n'attache aucun prix à cela : est-il chez lui ?—Je l'imagine.—J'y vais passer, je reviendrai demain. A ces mots le docteur sort précipitamment, sans regarder Sainclair, sans lui laisser d'ordonnance, tant le chat bleu l'occupait exclusivement. Voilà un joli médecin, dit Sainclair ; il lui sied bien de censurer le magistrat chimiste !...

La pauvre Sainclair envoya chercher le modeste médecin du Marais, qui le soigna, le drogua dans toutes les regles, et qui lui donna du moins la consolation de lui faire connaître son mal, en lui apprenant qu'il avait une fievre bilieuse. On aurait de la bile à moins, disait Sainclair. Au reste le médecin sans réputation, qui ne s'occupait que de son art, le traita fort bien. Peu de jours après, Sainclair fut en état de se sauver heureusement de chez le président, qui lui préparait pour sa convalescence des explosions, des détonations, enfin une fête chimique qui aurait mis tout le quartier en rumeur.

Ce fut dans ce temps que Sainclair recueillit un héritage aussi considérable qu'inattendu : un parent, qu'il avait à peine connu, l'instituant son légataire universel, lui laissa en mourant cinquante mille livres de rente. Sainclair, avec beaucoup d'agréments personnels, une réputation parfaite, de la naissance, et une grande fortune, fixa bientôt sur lui l'attention des jeunes personnes à marier, et surtout celle des meres. Recherché, accueilli, il se répandit dans le monde, et, parmi tant d'objets nouveaux, un seul attira ses regards, et toucha son cœur. Aussitôt qu'il se trouva seul avec Duval ; mon ami, lui dit-il, connais-tu Albine ?—Albine ! N'est-ce pas la fille du comte de Monclar ?—Justement.—Elle va peu dans le monde ; mais je l'ai rencontrée, elle est jolie...—A-t-elle quelque célébrité ?—Oh ! point du tout ; elle est concentrée dans sa famille ; elle ne chante

Digitized by Google

point, elle ne joue ni du piano, ni de la harpe, ni de la lyre; elle n'est point au rang des grandes danseuses...—Oui, je l'ai vue au bal, on ne remarquait que sa grâce naturelle, sa noblesse, et la décence de son maintien.—Tout cela ne donne pas une brillante réputation; car dans ce genre il ne suffit pas de se singulariser, il faut faire des pas savants, il faut savoir se courber en avant, en se tenant en équilibre sur le bout du pied droit, tandis que la jambe gauche s'élève en arriere, aussi haut que le permettent la souplesse, l'étude, et le talent. Dans cette attitude qui semble être celle d'Atalante prête à ramasser la pomme d'or, on montre parfaitement sa jambe, et malheureusement ce n'est pas toujours celle de la Vénus de Médicis; mais on est admiré des connaisseurs qui n'estiment dans la danse que ce qui paraît être le fruit d'un travail opiniâtre....—Cette espece de travail est en effet bien estimable. Mais parlons d'Albine, mon ami, c'est elle que j'aime, voilà la femme qui me convient—Eh bien, il faut s'adresser à son pere, j'irai lui parler demain.

Cette démarche de Duval n'eut aucun succès, la main d'Albine était promise, son pere avait donné sa parole, Albine devait se marier dans quelques mois. Sainclair en fut profondément affligé. Duval, pour le consoler, lui proposa, dans l'espace de quinze jours, trois mariages très-avantageux. Sainclair refusa le premier, parce qu'il avait vu au bal la jeune personne danser avec un grand éclat le pas russe. Une autre était la plus célebre du Marais; et malgré la modestie du quartier, elle était aussi vaine de son talent, que si elle eût eu la même réputation dans le faubourg Saint-Germain, ou à la Chaussée-d'Antin; la troisieme, riche, aimable et jolie, aurait pu convenir à Sainclair, mais il sut qu'elle chantait souvent dans des concerts: il l'entendit même

Digitized by Google

dans une de ces nombreuses assemblées, et il crut découvrir que malgré sa jeunesse, elle était asthmatique. On lui apprit que ces fréquentes aspirations, cette manière de respirer, si pénible et si bruyante, était un art fait pour montrer de l'âme. Sainclair, qui voulait que l'expression fût dans l'accent, dans la prononciation, et dans le son de voix, trouva ce chant très-défectueux; d'ailleurs dans ces moments de sensibilité, la chanteuse défigurait son visage par les mines les plus étranges; elle alongeait le cou, elle soulevait ses bras, elle enflait ses coudes; elle parut odieuse à Sainclair, qui ne voulut plus entendre parler d'elle. Sainclair, vers ce temps, rencontra une jeune personne de quinze ans d'une figure charmante, qui lui plut tellement qu'il prit sur elle des informations. Il apprit qu'elle était, non au couvent, mais dans une maison d'éducation très-brillante qui venait de se former*. Il alla à un exercice public de cette pension, afin de l'examiner à son aise. Mais là il eut le déplaisir de la voir *couronner* avec pompe, en présence de deux cents personnes. Elle remportait le premier prix de géographie: elle fut applaudie avec transport, beaucoup plus pour sa jolie figure que pour sa science. Elle reçut ces preuves d'admiration avec grâce, mais en personne accoutumée à produire de tels effets. Bon Dieu, se dit en lui-même Sainclair, si jeune et déjà familiarisée avec d'éclatants succès! Après avoir reçu tant de brillants hommages, comment pourrait-elle par la suite se contenter de la simple approbation d'un mari!... Cependant ce couronnement de la jeune personne fut suivi d'une petite

* Il y eut en effet, peu de temps avant la révolution, deux ou trois écoles nouvellement établies, et très-renommées.

Digitized by Google

scene qui toucha Sainclair. Aussitôt après les applaudissements, toutes les compagnes de celle qui venait de recevoir le prix se leverent, coururent se jeter dans les bras de la victorieuse, l'embrasserent à plusieurs reprises, et avec une bonne grâce qui charma tout le monde. Assurément, dit Sainclair, l'émulation et la gloire ne produisent pas ici de jalousie. Voilà un charmant spectacle.

Après la distribution des prix, on fit de la musique. Sainclair se trouva placé à côté d'une dame auprès de laquelle était assise une petite pensionnaire de six ou sept ans: Sainclair lui fit compliment sur la maniere remplie de grâce et de sensibilité dont elle s'était jetée au cou de la jeune personne couronnée: Oh oui, répondit-elle, c'est qu'on nous a bien fait répéter cela ce matin.... Sainclair éclata de rire: la dame, mere de cette enfant ingénue, fut très-fâchée de cette indiscrétion. Consolez-vous, madame, lui dit Sainclair, cette éducation *dramatique* la corrigera certainement du naturel et de la naïveté. Peu de temps après, Sainclair vit dans un journal la jeune personne couronnée dans cette pension, citée pour un trait de *piété filiale*, et le même jour il lut son nom inscrit sur une liste imprimée de souscripteurs bienfaisants.

Sainclair, déjà fatigué de Paris, alla, au commencement du printemps, passer quinze jours à la campagne. Il y vit une jeune veuve qui s'occupa beaucoup de lui, et qui parvint à l'intéresser vivement. Clotilde (c'était son nom) avait un genre de célébrité qui trouva grâce aux yeux de Sainclair. Elle était citée dans sa société comme la femme la plus sensible qui eût jamais existé. Tout la portait à l'attendrissement; l'amitié, les arts, le spectacle de la nature; la lecture d'un drame lui causait des suffocations; on fut obligé de l'em-

Digitized by Google

porter de sa loge à l'une des représentations de *Misanthropie et Repentir.* Son admiration, de quelque genre qu'elle fût, ne s'exprimait jamais que par des pleurs. Elle pleura en voyant pour la premiere fois l'Apollon du Belvédere; elle pleurait en écoutant de la musique instrumentale; et l'on contait d'elle, qu'étant à l'Opéra, au début de Vestris, elle fondit en larmes en le voyant danser. On s'étonnait qu'après avoir éprouvé tant de vives émotions, elle eût conservé une santé florissante, et que des yeux condamnés à des *pleurs éternels*, loin d'être éteints, fussent toujours si brillants; enfin, elle dépeignait elle-même sa sensibilité, et elle parlait de ses affections avec une éloquence à laquelle un très-joli visage donnait un charme qui séduisit Sainclair. Dès qu'on est touché, on n'observe plus, on contemple: les ridicules ne sont plus que des singularités piquantes; l'exagération la plus grossiere ne paraît être alors que l'exaltation d'une âme supérieure. Clotilde ayant perdu ses parents dans son enfance, avait eu pour tutrice et pour gouvernante une sœur d'un autre lit infiniment plus âgée qu'elle; sa reconnaissance pour cette sœur paraissait passionnée: il est vrai qu'elle la négligeait beaucoup, et ne la voyait guere; mais elle en parlait sans cesse avec une effusion et des attendrissements qui ravissaient Sainclair. Madame d'Olmene (ainsi se nommait cette sœur si chérie) se mourait de la poitrine; et la sensible Clotilde s'aveuglait tellement sur son état, qu'elle allait dans le grand monde, aux fêtes et aux spectacles avec une sécurité parfaite. Ses amis frémissaient en pensant que vraisemblablement elle apprendrait au bal la mort de cet objet de sa plus vive affection: personne n'avait la cruauté de lui désiller les yeux; d'ailleurs comment s'y prendre pour l'éclairer à cet égard? Les médecins avaient prononcé l'arrêt

Digitized by Google

fatal, Clotilde ne pouvait l'ignorer, et elle se persuadait que les médecins se trompaient entierement; elle ne croyait que son cœur et ses espérances. Quelle erreur respectable! quel coup terrible elle allait recevoir; et comment pourra-t-elle le supporter sans mourir!... Voilà ce qu'on disait dans la société de Clotilde: le pensait-on? je n'en crois rien. Dans le monde on est bien rarement dupe de l'affectation; mais on y feint souvent de l'être pour conserver une liaison agréable, ou pour faire admirer sa candeur, ou par malignité, afin de donner aux autres l'occasion de se moquer d'un ridicule que l'on n'ose critiquer soi-même. Le seul Sainclair était de la meilleure foi du monde dans son admiration pour Clotilde; il n'avait bien étudié que la pédanterie et les prétentions au bel esprit; enfin il avait passé sa vie en province, et il était amoureux; ainsi Clotilde, qui de toute maniere attachait tant d'importance à cette conquête, aurait pu la faire à beaucoup moins de frais.

Le jour même où Sainclair devait quitter, après souper, cette maison de campagne que la présence de Clotilde lui rendait si agréable, il y survint une visite qui le troubla beaucoup. Le comte de Montclar, sa fille la charmante Albine, et la baronne de ***, sœur du comte, arriverent une heure avant le souper. Albine, en apercevant Sainclair, rougit si prodigieusement que Sainclair connut à n'en pouvoir douter, qu'elle savait qu'il avait demandé sa main. Quoiqu'il eût entierement renoncé à elle, et qu'il crût être amoureux de Clotilde, cette idée lui fit plaisir: il lui était doux de penser que du moins elle n'ignorait pas qu'il l'aurait préférée à toute autre.

Dans le moment où le comte entra dans le salon, quelqu'un de la société contait une histoire touchante d'une malheureuse famille retirée à

Digitized by Google

Passy, et récemment ruinée par une banqueroute : on reprit cette histoire interrompue par l'arrivée du comte, et le détail de la misere affreuse de cette famille infortunée intéressa vivement tout le monde. Plusieurs fois pendant ce récit, Sainclair regarda Albine, non par curiosité pour observer l'impression qu'elle recevait, il la devinait, mais par un mouvement irréfléchi et naturel, pour trouver dans ses yeux l'expression de ce qu'il éprouvait lui-même. Il ne l'examinait point, il lui parlait : sûr d'avance de ses réponses, toujours il rencontra ses regards dans ces moments intéressants ; émus l'un et l'autre de la même pitié, ils aimaient à se la voir mutuellement, et à se la confier ; ils n'attendaient rien de semblable de tout ce qui les entourait !.... Cette douce sympathie de belles âmes qui n'ont pas besoin de s'étudier pour se connaître et pour s'entendre, est le premier attrait d'un amour véritable.

A la fin de l'histoire, Clotilde, que Sainclair avait complétement oubliée pendant une demi-heure, se leva, et sortit précipitamment ; une minute après on vint dire que Clotilde se trouvait mal dans le cabinet voisin. La maîtresse de la maison et deux autres amies de Clotide volerent à son secours, Sainclair les suivit. On trouve Clotilde languissamment étendue dans un fauteuil, les cheveux en désordre, et la tête appuyée et renversée sur des coussins ; elle assure d'un air contraint qu'elle est bien, très-bien ; elle répond d'abord aux marques d'intérêt qu'on lui donne comme une personne importunée des questions ; enfin elle avoue que c'est l'histoire de cette famille infortunée qui lui a fait un mal affreux. Elle ajoute qu'elle sent que c'est une faiblesse, qu'elle voudrait la cacher. Ne l'a-t-on pas vue ? n'est-elle pas sortie furtivement du salon ? Elle finit par dire, comme pour s'excuser, qu'au vrai elle était

Digitized by Google

en mauvaise disposition depuis le matin....Tout cela fut joué avec le naturel d'une actrice consommée. Les amies surent à quoi s'en tenir, mais Sainclair n'eut pas un doute. Clotilde, faisant un effort sur elle-même, se leva, s'appuya sur le bras de Sainclair, et l'on rentra dans le salon. Sainclair fut un peu embarrassé d'y reparaître conduisant ainsi Clotilde : il chercha des yeux Albine, elle lui tournait le dos; il parla pour être entendu, Albine ne retourna pas la tête!....On se mit à table; Sainclair se place à côté de Clotilde, et se trouve vis-à-vis Albine: mais il n'y eut plus de regards sympathiques; Albine paraissant causer très-gaîment avec ses voisines, ne regarda pas une seule fois Sainclair. En vain lui offrit-il de tout ce qu'on servait devant lui; Albine refusa toujours d'un ton sec et d'un air distrait, sans jeter les yeux sur lui, et ce bon jeune homme en fut très-choqué. Les gens modestes et timides manquent souvent de finesse. L'amour-propre a le tact si délicat qu'il ne perd jamais rien de ce qui le flatte. Un fat, à la place de Sainclair, aurait facilement vu dans la conduite d'Albine une nuance très-marquée de dépit; il aurait deviné que pendant son absence du salon, elle avait entendu parler de son amour pour Clotilde. Mais Sainclair ne vit dans les manieres d'Albine qu'une sécheresse désobligeante, et il prit de l'humeur. Clotilde ne mangea point, et dit plusieurs fois à Sainclair qu'elle était sûre d'être malade deux ou trois jours. Sainclair le crut; mais comme il n'était pas en disposition de l'admirer, il ne trouva ce soir-là qu'un vice effrayant d'organisation dans cet excès de sensibilité. Après le souper les amies de Clotilde l'entourerent avec l'air d'un tendre intérêt ; elles feignirent de la trouver pâle et changée, enfin elles seconderent parfaitement ses vues. Ces bons procédés-là se rendent dans l'occasion, et

c'est ce qui forme entre certaines femmes toute la sûreté de la société : d'ailleurs on se trahit, on médit, on calomnie ; mais on ne se moque jamais de ces grands moyens, car ce serait se les interdire à soi-même.

A minuit, comme Sainclair se disposait tristement à partir, on vint lui dire tout haut dans le salon que son cocher était ivre mort. Bon ! répondit Sainclair, c'est son état habituel, ce qui ne l'empêche nullement de bien mener. On objecta que la nuit était obscure, le chemin mauvais, qu'il fallait faire une lieue sur une chaussée étroite entre deux étangs profonds ; Sainclair persista. Alors Albine, jusqu'à ce moment silencieuse, prenant tout-à-coup la parole : Mon Dieu, dit-elle d'une voix émue, ce pauvre cocher, dans un tel état, peut tomber de son siége et se tuer ! Il me semble que la seule humanité devrait.... Ici, le comte de Monclar regarda sa fille ; elle rougit, et s'arrêta. Sainclair fut extrémement piqué que tout l'intérêt d'Albine se portât sur le danger que courait son cocher, et que d'ailleurs elle l'accusât de manquer d'*humanité* ; il répondit avec aigreur, que s'il y avait du danger pour son cocher, du moins il le partagerait.... Clotilde et toutes les femmes s'opposerent au départ de Sainclair, qui toujours outré contre Albine consentit enfin à rester, mais en ne paraissant céder qu'au désir de plaire à Clotilde. Un quart d'heure après, le comte de Monclar et sa fille partirent. On veilla encore ; Sainclair fut sérieux et distrait ; on attribua sa tristesse à l'inquiétude que lui causait la santé de Clotilde, et il fut se coucher très-mécontent de sa soirée, et surtout de lui-même.

Le lendemain il partit après le dîner : arrivé à Paris, il s'y trouva désœuvré, ennuyé. Un matin, l'histoire de cette malheureuse famille ruinée lui revint à l'esprit, et il voulut l'aller voir. Il

Digitized by Google

va à Passy, demande la maison de Madame Morin; on l'y mene: il entre, il voit dans la cour une voiture, et il reconnaît la livrée du comte de Monclar !.... Très-ému, il monte l'escalier croyant qu'il doit aller jusqu'au quatrieme étage; mais on lui dit que depuis deux jours cette famille occupe un appartement plus décent au second, et convenablement meublé par les soins d'une charmante jeune personne.... Il ne demande pas son nom; mais il se rappelle ses regards, et il se dit en lui-même: Ah! que sa pitié est touchante et sincere!... Il était à la porte de ce nouvel appartement, ne sachant plus s'il devait y entrer; car il est facile d'aborder, sans être annoncé, des gens dans une extrême détresse; mais quand ils n'y sont plus, il faut des prétextes.... et puis il allait trouver là Albine, qui ne manquerait pas de penser qu'il y venait trop tard !... Comme il hésitait, la porte s'ouvre; Albine, suivie d'une gouvernante, paraît... Il reste immobile; Albine fait un mouvement de surprise, ensuite elle salue Sainclair, et passe rapidement. Qu'elle lui parut belle! qu'elle avait bonne grâce dans cet habit négligé, en descendant ce petit escalier mal éclairé !.... Elle retourna la tête une fois, elle vit Sainclair toujours fixé à cette porte, qui la suivait des yeux ..... elle disparaît. Sainclair, ne la voyant plus, écoute..... il entend la voiture sortir de la cour, il tressaille.... Il se décide à voir Madame Morin; on lui parlera d'Albine.... Il tire le cordon d'une sonnette; une servante vient ouvrir la porte, introduit Sainclair, qui trouve Madame Morin non telle qu'on la lui a dépeinte, dans un galetas sans aucun meuble, mais dans un petit appartement parfaitement propre et commode. Il s'approcha d'elle avec l'expression du respect, et lui dit qu'ayant appris ses malheurs, il venait lui offrir ses services. Madame Morin le remercie, et lui

répond qu'elle n'a plus rien à désirer; que le comte de Monclar inspiré, guidé par son angélique fille, est devenu pour elle le protecteur le plus généreux; qu'une pension viagere lui assure une honnête aisance. J'ai trois filles, poursuivit-elle; Mademoiselle de Monclar en a pris une avec elle, qu'elle traite comme sa compagne; elle a placé l'autre dans un couvent dont une de ses tantes est abbesse; et je n'ai gardé que la plus jeune. M. de Monclar a fait meubler cet appartement. Voilà de la générosité! Mais ce qui est encore au-dessus de tant de bienfaits, c'est la bonté délicate de Mademoiselle de Monclar; la reconnaissance même ne peut la peindre!.... Si vous saviez, Monsieur, quelles sont ses attentions et l'amitié qu'elle me témoigne, comme elle s'oublie ici en causant avec moi!..... Tandis que Madame Morin parlait, Sainclair profondément attendri considérait avec intérêt l'ameublement de ce petit salon; il devinait tous les dons particuliers d'Albine: ce joli déjeûner de porcelaine, cette petite chiffonniere, ce métier à broder, ce serin dans une cage, cette caisse remplie de fleurs, n'étaient sûrement pas des présents du comte de Monclar. Il reconnaissait avec un trouble inexprimable la main d'une femme bienfaisante, la main d'Albine!.... On peut combattre par la raison la séduction des talents et de la beauté; mais qu'opposer à l'enchantement produit par la réunion de la jeunesse, des grâces, et de la vertu? L'on s'applaudit soi-même de l'enthousiasme qu'on éprouve!....

Sainclair fut tiré de sa rêverie en entendant dire à Madame Morin qu'Albine partait sous quinze jours pour une terre, et qu'elle y resterait jusqu'à son mariage. Ce mot fit tressaillir Sainclair; il poussa un profond soupir, et prit congé de Madame Morin. Comme il pensa que ses vi-

sites pourraient empêcher Albine de revenir aussi souvent, il trouva une tournure polie pour annoncer en s'en allant qu'il ne reviendrait plus. Le lendemain il envoya à Madame Morin une charmante table garnie des fleurs les plus belles et les plus rares. Le commissionnaire ignorait le nom de l'auteur de l'envoi, mais ce nom fut aisément deviné.

Sainclair avait grand besoin de distraction : il revit Clotilde, qui par ses manieres et sa conduite sut lui persuader qu'elle avait une grande passion pour lui : elle était charmante, et bientôt Sainclair parvint à écarter Albine de son souvenir.

Cependant Sainclair ne s'engageait point, il ne déclarait même pas ses sentiments ; il connaissait à Clotilde un goût passionné pour un talent qui lui donnait quelque inquiétude. Clotilde était peintre, et peintre avec une grande ambition ; elle ne s'amusait pas à peindre des fleurs, elle composait en demi-nature à l'huile des sujets mythologiques, et elle prétendait égaler dans ce genre les femmes les plus célebres. Elle avait déjà eu la gloire, par la protection d'un grand peintre, d'exposer quelques tableaux dans les salles du Louvre (car alors on accordait difficilement cet honneur aux amateurs). Sainclair n'ignorait pas ce fait, il savait même que Clotilde travaillait avec ardeur pour la prochaine exposition, qui devait avoir lieu dans un mois. Duval, qui ne partageait nullement l'enthousiasme de Sainclair pour Clotilde, combattait ouvertement le penchant de son ami. Enfin, lui disait-il, malgré ton vœu, tu vas donc épouser une femme célebre !...—Je ne suis pas encore entierement décidé ; mais souviens-toi que ce ne sont pas les arts que je hais ; ce qui me déplait, c'est l'importance que les amateurs attachent à de petits succès et à des talents médiocres ; c'est cet amour-propre effréné qui dés-

ture à tel point l'âme sensible des femmes qu'il est capable de leur faire sacrifier les affections les plus cheres...—Crois-tu que Clotilde soit exempte de cet orgueil?—Du moins il n'a pas endurci son cœur, elle sait aimer. La peinture n'est pour elle qu'un délassement.—Si la vanité ne lui tourne pas la tête, il faut donc que ce soit par humilité qu'elle étale ainsi ses tableaux aux regards du public à côté des productions des plus grands maîtres.—Non, elle suit avec une sorte d'indolence un exemple ridicule qui n'est que trop commun aujourd'hui; au reste, mes sentiments pour elle ne changent rien à mes idées particulieres sur les amateurs; mes opinions à cet égard sont toujours aussi séveres. On prétend qu'on doit avoir beaucoup plus d'indulgence pour les amateurs que pour les artistes; oui, lorsque dans la société la seule complaisance les oblige à montrer leurs talents; mais lorsque d'eux-mêmes ils s'exposent en public, il est naturel d'avoir infiniment plus de sévérité pour eux que pour les artistes. Il y a des places honorables au second et même au troisieme rang. Un artiste médiocre peut-être fort estimé; ce n'est point par présomption qu'il se montre en public, c'est une obligation pour lui qui constitue son état, qui fait son existence. Mais l'amateur qui se produit ainsi, s'il n'est pas justifié par un talent du premier ordre, fait une démarche inconsidérée qui prouve presque toujours une vanité ridicule. D'ailleurs comment aurais-je le désir de critiquer avec aigreur un mauvais tableau d'un artiste? Je sais qu'il ne peut pas le vendre cher; il se rend donc justice: mais l'amateur, qui ne vend pas ses productions, ne peut être éclairé par les offres des acheteurs; et quand je le vois, dans une exposition publique, placer son tableau entre ceux de Guérin et de Gérard, je suis très-tenté de me moquer de lui. Tandis que si je trouvais ce

Digitized by Google

même ouvrage dans son cabinet ou dans celui d'un ami, j'en ferais l'éloge avec plaisir.—Ajoutons que les peintres amateurs à grandes prétentions sont toujours un peu soupçonnés de se faire aider dans leurs travaux.—Clotilde est incapable d'une telle supercherie.—Tout le monde ne la juge pas si favorablement.—Elle est trop jolie et trop aimable pour ne pas exciter l'envie.—Tu l'épouseras, j'en suis certain!—Mais.... j'y veux réfléchir encore, et je ne balançais pas pour Albine!—Oh! qu'elle te convenait bien mieux!...—Je ne le sens que trop, et c'est surtout pour me distraire d'un si dangereux souvenir que je voudrais former un autre engagement.—Mais il faudrait faire un bon choix.—Du moins je te promets de ne rien précipiter.

Quelques jours après cet entretien, Sainclair apprit à minuit que la sœur de Clotilde venait de mourir. Clotilde, comme on l'avait prévu, dans la même sécurité n'avait pu recevoir son dernier soupir; elle était à la campagne, à six lieues de Paris; le courier envoyé par la malade, trouva Clotilde jouant la comédie; la maîtresse de la maison pour ne pas troubler le plaisir de la société, non-seulement se garda bien d'interrompre le spectacle, pour annoncer à Clotilde que sa sœur était à l'agonie, mais elle résolut de soustraire le courier jusqu'au lendemain matin. De sorte que Clotilde ne vit le courier qui venait hâter son retour que douze ou quinze heures après la mort de sa sœur. On mandait tous ces détails à Sainclair, on ajoutait que Clotilde était livrée au plus violent désespoir. Cette lettre émut vivement Sainclair. Il était trop tard pour aller savoir des nouvelles de l'inconsolable Clotilde, et l'affaire la plus importante devait remplir le lendemain toute la matinée de Sainclair. Avant de se coucher il écrivit à Clotilde que forcé de partir de grand matin,

et de rester presque toute la journée à Saint-Germain, il ne pourrait se présenter chez elle qu'à neuf heures du soir ; mais le lendemain matin, il reçut un billet qui le débarrassait de l'obligation d'aller à Saint-Germain, et qui lui rendit toute la liberté de sa journée : alors à dix heures il vola chez Clotilde sans l'en avoir fait prévenir. Clotilde, croyant qu'elle ne le verrait que le soir, ne l'attendait nullement, mais elle l'avait mis sur sa liste, et il entra sur-le-champ. On le fit attendre quelques minutes dans le salon ; ensuite, une femme-de-chambre l'introduisit dans le cabinet de Clotilde, qu'il trouva couchée sur une chaise longue. Il fut touché jusqu'au fond de l'âme, en la voyant échevelée, pâle, inanimée (car elle n'avait point de rouge) tenant d'une main un flacon, et de l'autre un mouchoir sur ses yeux ; son attitude immobile, le désordre de son ajustement, ses gémissements et ses sanglots lui causerent un saisissement inexprimable ; il resta muet pendant quelques instants ; et lorsqu'il prit la parole, Clotilde dut connaître à l'extrême altération de sa voix, combien il était profondément affecté. Les accents plaintifs de Clotilde devinrent si déchirants que le bon Sainclair fondit en pleurs..... Cependant il s'aperçut avec effroi que Clotilde ne versait pas une larme ; il n'ignorait pas combien les *douleurs seches* sont dangereuses, et il attribua à cette impossibilité de pleurer la suffocation qu'elle éprouvait ; il la conjura vainement de prendre de l'eau de tilleul et de fleur d'orange ; ah ! s'écria Clotilde, il n'est point de remede pour une telle douleur !.... Je suis dans l'état où vous me voyez depuis l'instant où j'ai appris mon malheur !.... Ce coup de foudre m'a terrassée.... Je n'ai point de larmes, je n'ai pas le besoin de me plaindre, j'ignore même si je souffre, je suis anéantie.... toutes mes facultés sont éteintes, je n'existe plus !.... Ah !

Digitized by Google

laissez-moi dans cette heureuse stupeur, vous ne pourriez m'en tirer sans me précipiter dans le plus violent désespoir !... A ces mots Sainclair, pénétré d'attendrissement et d'amour, se jette à genoux en saisissant une des mains de Clotilde : dans ce mouvement il heurte une petite table qui se trouvait auprès de la chaise longue, et une palette chargée de couleurs tomba sur les pieds de Clotilde. Oh ! ciel, s'écria Clotilde, une palette que j'aurai sans doute posée là, il y a huit jours ! Une palette !... Par pitié cachez-moi cet objet odieux, il me tue....—Comment ?—Une palette !.... C'est elle qui m'apprit à peindre, je n'aimais cet art avec passion que parce que je lui devais ce talent...—Adorable Clotilde !...—Maintenant la vue d'un chevalet, d'une palette, me rappellent de si douloureux souvenirs !... C'en est fait, je ne peindrai plus, il me serait impossible de tenir un pinceau sans mourir.... Hélas ! j'avais fini ce tableau qu'elle voulait que j'exposasse au salon, il y sera dans quinze jours, je dois ce respect à sa mémoire ; mais quel intérêt prendrai-je au succès qu'il peut avoir, elle ne sera plus là pour en jouir !... Ce discours porta au comble l'enthousiasme de Sainclair, il prit la fatale palette dans l'intention de l'aller cacher dans la chambre voisine ; mais malheureusement il eut la maladresse de la laisser retomber sur les genoux et sous les yeux de Clotilde. Ah ! Dieu, dit-elle d'une voix languissante, quel mal vous me faites... Je vous l'ai dit, que je ne pourrais supporter cette vue.... C'était ici, dans ce cabinet, à cette même place qu'elle me voyait peindre, qu'elle me donnait mes pinceaux.... Grand Dieu ! ce fut elle qui broya ces couleurs ! sa main les mit sur cette palette !.... Ah ! Sainclair !... A ces mots Clotilde s'évanouit.... Sainclair, éperdu, s'élance vers une sonnette pour demander du secours. Un instant après, la porte s'ouvre, et

Digitized by Google

quelle fut la surprise de Sainclair en voyant accourir le petit jokey de Clotilde, enfant de huit ans, habillé en *zéphyre ;* il était parfaitement drapé, il avait des ailes, et il tenait une corbeille remplie de fleurs. Son premier mouvement, en entrant dans la chambre, fut de se mettre en attitude, en disant: Madame veut-elle reprendre la séance? Comment, s'écria Sainclair stupéfait, que voulez-vous dire? Mais oui, reprit l'enfant, Madame a peint ce matin, je suis le modele, et j'ai cru qu'elle allait continuer la séance qui n'était pas finie, car en me renvoyant elle m'a dit de ne me pas déshabiller; Mademoiselle Justine vient de descendre en bas, j'étais dans sa chambre, j'ai entendu la sonnette de Madame, et je suis venu. Le petit zéphyre aurait pu parler plus long-temps sans que Sainclair eût été tenté de l'interrompre, l'étonnement et l'indignation le rendaient immobile; il était debout, et placé de maniere qu'il cachait Clotilde à l'enfant, il l'écoutait et le considérait en gardant un morne silence!... Clotilde, les yeux fermés, et couchée sur sa chaise longue, n'était pas dans un état moins pénible: l'*évanouissement* n'avait pas permis de couper la parole à l'imprudent zéphyre, et de le renvoyer précipitamment en inventant une fable; dans l'état léthargique où elle se trouvait, la ruse, l'imagination, la présence d'esprit, toutes les ressources de l'artifice et du génie devenaient complétement inutiles; il fallait entendre ce terrible dialogue, sans proférer un mot, sans oser se permettre le moindre signe d'impatience; la fuite même était impossible; Sainclair sans doute imaginait bien qu'elle avait feint de se trouver mal; mais il pourrait croire que cette scene inattendue avait rendu réel un évanouissement joué d'abord. Enfin en restant dans cette attitude, elle serait dispensée de répondre, et dans cette profonde humiliation, et ce

Digitized by Google

mortel embarras, c'était quelque chose!... Au bout de deux ou trois minutes, Sainclair reprenant la parole: Quoi, dit-il, Madame a peint ce matin: tenez, répondit l'enfant, voilà encore la palette devant vous sur cette table...—Elle a peint avec cette palette!—Vraiment oui, et Madame en a deux; M. G**** a l'autre.—G***** le peintre?—Justement.—Pour travailler au tableau de Madame, je parie?—Oh! je ne sais pas. Le petit jokey prononça ce mensonge avec embarras; mon ami, reprit Sainclair, dis-moi la vérité, Madame dort, elle ne nous entendra pas.—Madame dort? —Profondément, tiens regardes.—Ah! c'est vrai, c'est qu'elle s'est levée si matin!—Eh bien! ne mens pas, n'est-ce pas que M. G***** retouche les tableaux de ta maîtresse? Tu peux me l'avouer, car ta maîtresse ne me cache rien; elle a tant de candeur: si je lui faisais cette question, elle répondrait sans détour. Il est vrai, reprit l'enfant d'un ton mystérieux, que M. G***** commence et finit tous les tableaux de Madame.... A ces mots Clotilde ne put s'empêcher de faire un mouvement qui effraya beaucoup l'enfant. Ah! mon Dieu! dit-il, Madame se réveille!... Non, non, reprit Sainclair, c'est qu'elle fait un mauvais rêve. Mais dis-moi encore, as-tu reçu comme une confidence ce que tu viens de me dire?—Oh! nenni; Madame croit que je ne sais pas; pourtant je l'ai vu mille fois. Encore à présent M. G***** est enfermé dans la petite galerie, et travaille tout seul au tableau.—Ecoute, si par hasard ta maîtresse avait de l'humeur en se réveillant, et qu'elle te renvoyât, tu n'as qu'à venir chez moi, rue de Provence, à la Chaussée-d'Antin, je prendrai soin de toi, je te mettrai en apprentissage.—Oh! j'aimerais mieux cela que de faire des zéphirs et des amours. C'est si ennuyeux de se tenir trois heures

Digitized by Google

sur un pied, le bras en l'air ! encore l'été, passe mais l'hiver dernier madame m'a donné une coqueluche terrible.—Comment cela ?—Parce qu'elle me faisait rester des matinées entieres presque tout nud ; depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après-midi, je n'avais pour tout habillement qu'une aune de gaze et une guirlande de fleurs, j'étais gelé.... Il n'y a pas d'amour qui puisse tenir au service de madame.....—Je suis de ton avis.—Oh ! je vous réponds que c'est une rude fatigue.—Va te reposer dans l'antichambre, je te reparlerai encore en m'en allant. Le petit zéphyre sortit en courant, et Sainclair, se retournant vers Clotilde, il la retrouva dans la même attitude : toujours immobile, et les yeux fermés. Combien elle lui parut enlaidie !... Sainclair, les bras croisés sur sa poitrine, la considéra froidement pendant quelques instants ; ensuite prenant la parole : Pourquoi, madame, lui dit-il d'un ton glacial, pourquoi perdre ainsi dans l'inaction un temps si précieux et dont tous les moments doivent être consacrés à la gloire ? Sachez triompher de la douleur qui vous accable, allez retrouver M. G**** pour finir ce tableau qui paraîtra dans quinze jours; vous avez promis à feue madame votre sœur de le livrer à l'admiration du public, *vous devez ce respect à sa mémoire !*.... Ayez donc le courage de reprendre cette palette dont une main chérie a broyé les couleurs, sa vue vient de vous faire évanouir; néanmoins vous avez eu la force de vous en servir; j'attends encore de vous un si noble effort ! Pensez-vous me persuader par votre silence et par votre immobilité que vous ne m'entendez pas ? Vous venez de pâlir, et dans ce moment je vous vois rougir ; vous me répondez malgré vous !..... Ah ! si l'on peut se corriger de la fausseté la plus honteuse, produite par une vanité déréglée, sortez de cet horrible abaissement, cessez de vous jouer

Digitized by Google

des sentiments les plus naturels et les plus sacrés pour donner une célébrité passagere à des productions médiocres, et qui même ne sont pas de vous . . . Renoncez à des prétentions ridicules, n'ajoutez pas au malheur d'avoir un cœur insensible, le tort volontaire de la plus inconcevable hypocrisie. Adieu madame, soyez tranquille sur les suites de cet aventure, je vous promets, sinon l'oubli, du moins le secret. A ces mots Sainclair délivra la malheureuse Clotilde de la plus insupportable contrainte et de la plus étrange confusion que jamais coquette déçue et déjouée eût encore éprouvée. Il sortit, et trouvant dans l'antichambre le petit jokey toujours habillé en zéphyre, il le prit par la main, le fit monter en voiture avec lui, et l'emmena ; car il se doutait bien que Clotilde, outrée de son indiscrétion, ne le garderait pas à son service.

Sainclair, après avoir passé si subitement de l'admiration et de l'amour au plus froid mépris, regretta cependant l'illusion qu'il avait perdue, et fut quelque temps sans vouloir entendre parler de mariage ; enfin un de ses amis proposa une jeune personne riche, d'une famille illustre, élevée dans la retraite par des parents vertueux ; et Sainclair, bien assuré qu'elle n'avait aucune célébrité, permit à ses amis de faire quelques démarches. Ces premieres négociations eurent tant de succès que bientôt il fut question d'indiquer un jour pour l'*entrevue* ; et, le jour fixé, Sainclair se laissa conduire chez le conseiller au parlement, oncle et tuteur de la jeune personne. Sainclair entre dans un beau salon, il avance, et il aperçoit au coin de la cheminée une petite figure seche, brune, pointue et contrefaite, dont l'éclatante parure rendait la laideur plus remarquable encore. Elle avait sur le front, à un doigt des sourcils, un large diadême, de gros camées blancs ; sa gorge, d'une

Digitized by Google

maigreur excessive, était surchargée de colliers et de chaînes d'or auxquelles se trouvaient suspendus une trentaine de petits cœurs d'agathe et de cailloux achetés chez Meller, et portés avec vanité, comme des emblêmes ingénieux et flatteurs ; sa robe d'un tissu moëlleux, transparent, et garnie de franges d'argent, dessinait parfaitement les formes les plus malheureuses, et la taille la plus irréguliere : un gros bouquet de roses complétait cet élégant costume grec. Cette jeune beauté, dont rien n'avait pu altérer l'innocence, reçut Sainclair non-seulement sans embarras, mais avec un petit air éveillé qui le confondit; elle devint même bientôt très-vive et très-agaçante ; et comme son oncle, pour la faire valoir, la louait beaucoup sur sa gaieté, elle se livra à de petites folies enfantines qui acheverent de glacer le pauvre Sainclair. Elle n'avait que seize ans, mais l'enfantillage est presque aussi ridicule dans les jeunes personnes disgraciées de la nature que dans les femmes surannées ; la laideur a besoin de raison et de solidité, et quand la jeunesse est sans fraîcheur et sans grâces, on exige d'elle toutes les qualités de l'âge mûr. Sainclair abrégea sa visite, et en s'en allant, il se ressouvint de la prédiction de son ami Duval, qui lui avait dit qu'en s'obstinant à chercher dans Paris une jeune personne bien élevée sans aucune célébrité, il ne trouverait qu'un petit monstre de laideur et de bêtise.

Peu de jours après cette premiere entrevue, Sainclair partit pour ****, où son régiment était en garnison. Il espéra que dans une petite ville de province, à quatre-vingts lieues de Paris, il trouverait enfin une femme aimable et sans prétentions ; mais en arrivant à ****, il apprit qu'on venait d'y établir une petite académie, ce qui lui parut de mauvais augure. En effet il y trouva avec moins de grâces, la même fureur du bel esprit:

Digitized by Google

faute de maîtres, on n'y avait pas la manie des arts et des talents, mais tous les hommes de la société y étaient, suivant leur génie, poëtes, minéralogistes, naturalistes, économistes, politiques, et presque toutes les femmes auteurs.

Le bruit se répandit bientôt dans la ville que Sainclair cherchait une femme, et qu'il ne la voulait ni bel esprit, ni savante, ni artiste. Cette maniere de penser parut d'autant plus bizarre qu'on exagéra beaucoup cette prétendue aversion pour les arts : mais enfin Sainclair était aimable et riche, on ne songea qu'à tirer parti de son étrange manie. On vit tout-à-coup parmi les jeunes personnes, qui n'avaient point encore causé avec Sainclair, la plus surprenante métamorphose ; elles ne furent plus occupées qu'à dissimuler leur esprit et leur savoir ; elles devinrent toutes d'une modestie parfaite ; elles passerent subitement de la pédanterie à l'affectation la plus marquée de l'ignorance et de l'ingénuité. Sainclair, qui avait été repoussé par les prétentions des femmes qu'il avait rencontrées d'abord dans la société, le fut encore par la niaiserie de celles-ci. Cependant il en distingua une, plus jolie que les autres, qui lui parut avoir beaucoup d'esprit naturel ; il causa avec elle ; et la jeune personne, en effet très-spirituelle, fut d'autant plus aimable qu'elle n'avait nullement le désir de briller : elle s'aperçut qu'elle plaisait, et pour achever d'assurer sa conquête, elle se hâta de déclarer qu'elle détestait la musique, les arts, la poésie, et la lecture. Cette déclaration singuliere annonçait une si malheureuse organisation ou un système si ridicule qu'elle refroidit entierement Sainclair : il répondit sechement, devint distrait et bientôt n'écouta plus.

Sainclair quitta cette province sans avoir pris d'engagement ; il y laissa la réputation de l'homme du monde le plus fantasque et le plus inconséquent.

Digitized by Google

Sainclair en arrivant à Paris apprit une nouvelle qui le transporta de joie. Le mariage d'Albine était rompu. Cette Albine pour laquelle il avait eu un sentiment si tendre, cette modeste et charmante Albine était libre. Sainclair vole chez le comte de Monclar pere d'Albine, et demande la main de la seule personne qu'il puisse aimer. Le comte l'accueille parfaitement, et lui fait même entendre qu'il a eu quelque part à l'éloignement qu'Albine a montré pour le mariage qui vient de se rompre. Mais, poursuivit-il en souriant, vous passez pour un homme singulier; on prétend que vous ne voulez pas qu'une femme ait des talents; et il ne faut pas vous tromper, Albine en a beaucoup.—Que me dites-vous?—Oui, Albine dessine bien, elle a une belle voix, elle chante avec beaucoup d'agrément, elle est d'une grande force sur le piano, elle sait parfaitement l'italien et l'anglais, elle aime la littérature et les arts; vous voyez que je ne vous dissimule rien: quand il s'agit d'un tel engagement il ne faut rien cacher. Quoi! s'écria Sainclair, Albine possede tous ces talents, et jamais le monde n'en a parlé!—Elle les a cultivés sans prétentions; ils ne sont pour elle que de simples délassements d'occupations plus utiles.—Ah c'est ainsi qu'ils donnent à une femme tout le charme qu'elle peut avoir; c'est ainsi qu'unis à la touchante modestie, ils embellissent la jeunesse et les grâces, ils répandent sur la vie entiere le plus doux enchantement!... Allons, allons, reprit en riant le comte de Monclar, je vois que vous n'êtes pas si bizarre que je le croyais, A ces mots, il conduisit l'heureux Sainclair aux pieds de l'aimable Albine; les paroles furent données, tout fut irrévocablement fixé dans la soirée même. Il ne s'agissait plus que d'avoir le consentement du baron d'Elbach, oncle et tuteur de Sainclair; et heureusement il venait d'arriver à Paris avec Clémence sa fille, et

Digitized by Google

Versillac son gendre. Une affaire importante amenait à Paris cette savante famille, qui n'existait que pour la gloire. Versillac avait fait un poëme mis en musique par sa femme ; et comme on destinait ce poëme à l'impression, et qu'il était historique, le baron avait composé un discours préliminaire plein d'érudition et des louanges du jeune poëte, et qui devait être placé à la tête de l'ouvrage. L'opéra, reçu, répété, allait être joué, quand Sainclair demanda et obtint de son oncle le consentement qu'il sollicitait. Clémence ne vit pas sans émotion son cousin qu'elle avait aimé, devenu possesseur d'une grande fortune qui lui assurait la possibilité de vivre à Paris, théâtre brillant pour les talents supérieurs. Elle se consola en pensant que du moins celle que Sainclair allait épouser n'était qu'un grand parti, et qu'elle n'avait aucune célébrité ; enfin elle imagina qu'il était impossible que Sainclair n'éprouvât pas autant de dépit que de regrets, en voyant le succès éclatant d'un opéra dont tous ses parents et tous ses amis regardaient les paroles et la musique comme de vrais chefs-d'œuvre.

Les noces de Sainclair et d'Albine se célébrerent trois jours avant la premiere représentation de l'opéra de Clémence et de Versillac. Ce grand jour arrivé, Sainclair, sa jeune épouse, le comte de Monclar, se rendirent dans la loge que les auteurs leur avaient donnée : Sainclair avait de mauvais pressentissements sur le succès qui ne furent que trop justifiés ; on trouva unanimement les paroles ridicules et la musique détestable. Il y eut des huées, des sifflements impitoyables qui n'étaient nullement ceux de l'envie : l'ouvrage ne put aller jusqu'à la fin. Cet événement influa de la maniere la plus fâcheuse sur le reste de la vie de Versillac et de Clémence. Ils furent l'un et l'autre les victimes, non des arts, mais des plus folles préten-

Digitized by Google

tions et d'un désir effréné de célébrité. Après tant de brillantes espérances, il fallut retourner dans sa provence avec la honte accablante d'une chute complette, incontestable. Le dépit et le chagrin bouleverserent entierement l'union des deux époux, ils s'étaient associés pour la gloire seulement, et ne voulurent point se partager ensemble l'humiliation du revers; chacun prétendit la rejeter sur l'autre. Clémence soutint que les paroles avaient fait tomber la musique, Versillac protesta qu'avec un bon compositeur ses paroles auraient été aux nues. Le Baron, mécontent de perdre son savant discours préliminaire, prit hautement parti pour sa fille. Ainsi cette malheureuse œuvre conjugale devint un affreux sujet de division. Les choses s'aigrirent au point qu'il fallut en venir aux plus fâcheuses extrémités, les deux époux finirent par se séparer sans retour.

Le sort d'Albine fut bien différent; elle sut placer sa gloire dans les choses seulement qui dépendaient de sa volonté, de sa conduite, et de ses sentiments: dans l'estime publique, l'union de sa famille, et la tendresse de son mari. Elle goûta jusqu'à la fin de sa vie tout le bonheur que peuvent procurer un attachement légitime, la raison, la paix, la considération du monde; et Sainclair, après avoir été, durant sa premiere jeunesse, la victime des talents et des arts, devint le plus heureux des époux et des peres.

Digitized by Google

NOTES SUR CE QUI S'EST PASSÉ A LISBONNE DEPUIS LE DÉPART DE S. A. R. PRINCE RÉGENT DE PORTUGAL.

[Par un Témoin Oculaire.]

La tranquillité que le peuple Portugais avait montrée, lors du départ de la famille royale, pensa être troublée dans la soirée du même jour, 29 Novembre, par quelques soldats du régiment de Peniche, qui, après avoir reçu l'ordre de s'embarquer, n'ayant pas trouvé de place à bord, revinrent un peu en désordre, en jetant leurs drapeaux; mais quelques sergents les rassemblerent et les conduisirent à leurs quartiers. Vers les trois heures de l'après-midi, quelques ouvriers de l'arsenal, harangués par un ancien fournisseur, parlerent aussi d'aller au-devant des Français, mais les patrouilles de la garde de police dissiperent sans peine les rassemblements, et la soirée se passa paisiblement. La contenance de ce corps et le bon ordre que maintint le comte de Novion rassurerent les hommes timides, que l'on est convenu de nommer les honnêtes gens. En tout, les précautions furent assez bien prises pour qu'il n'y eût pas la plus légere résistance, et que la capitale, riche et populeuse comme elle l'était, se soumît à la premiere bande de polissons qui ferait son apparition.

L'avant-garde arrivée dans la journée à Saccarent, petite ville située à deux lieues de Lisbonne, put, des hauteurs qui en sont voisines, être témoin du départ de la flotte portugaise. Quoiqu'elle fût harassée par les marches forcées qu'elle avait faites par les mauvais temps au travers du pays le plus montueux et le plus coupé de torrents qu'il y ait dans tout le Portugal, le général Junot aurait encore pu la faire arriver à Lis-

Digitized by Google

bonne le même jour. Mais d'après les propos de quelques officiers et des expressions qui lui sont personnellement échappées depuis, il paraît qu'il craignit de trouver les Anglais réunis aux Portugais et qu'il n'ôsa pas y entrer avec une poignée de monde. Cette frayeur semble avoir dicté la premiere proclamation qu'il adressa aux habitants de Lisbonne, pour leur promettre de respecter les personnes et les propriétés, s'ils restaient tranquilles chez eux.

Cette manœuvre à laquelle tant de peuples en état de se défendre ont déjà été pris, et qui en prendra encore bien d'autres, était d'ailleurs assez inutile: la terreur qui précede ordinairement l'arrivée des Français avait eu son influence, et les esprits étaient tout disposés à la soumission absolue.

Dans la nuit du 29 au 30 Novembre, la Régence expédia à Junot exprès sur exprès pour prendre ses ordres, et lui-même en fit partir aussi de fréquents, tant pour l'ancien consul français, M. Herman, qui l'avait précédé de trois jours, que pour le comte de Novion. Il démandait à l'un des éclaircissements sur les obstacles qu'il craignait, et il engageait l'autre à multiplier les soins pour le bon ordre, et même à venir au devant de lui avec des détachements de sa cavalerie pour guider ses colonnes.

Ses avant-postes, sous les ordres de son adjudant Grandseigne d'Hauterive, étaient à sept heures du matin à Arroyos; et tournant en partie la ville, ils en longerent les hauteurs septentrionales par le Val de Priere, St. Isabelle et le Port d'Alcantara, se portant à la hâte sur Belem et les forts de St. Julien et de Cascaes.

Junot fut reçu à l'entrée de la ville par le marquis d'Abrantes. Sa division, censée de cinq mille hommes, ne rassemblait pas dans le fait 2400

Digitized by Google

combattants, dont un régiment de chasseurs, un bataillon de grenadiers, et un très-petit détachement de hussards espagnols du régiment de la Reine. On a su par la suite que cette division n'avait que cinq cartouches par homme, point de canons ni de caissons, les uns et les autres étant restés fort en arriere dans les mauvais chemins. Les soldats étaient tellement exténués de fatigue et de misere qu'ils n'auraient pu soutenir la plus légere attaque.

Cette premiere division fut deux jours à défiler par groupes de 3 et 4 soldats, sans souliers, presque sans habits et ruinés par la dissenterie. Comme la plupart étaient des conscrits de 16 à 18 ans, qu'ils avaient doublé et triplé les marches, et que depuis Alcantara jusqu'à Abrantes ils avaient trouvé partout les maisons abandonnées par les paysans, n'ayant ni vivres ni bois, il en était mort un bon nombre sur les chemins ; d'autres s'écartant de la route pour chercher quelque subsistance, avaient été les uns tués, les autres désarmés, quand ils étaient rencontrés isolés par les paysans réfugiés dans les montagnes. De plus, les torrents grossis par les pluies, les rivieres d'Erga, du Zexere et du Porosul débordées, la plaine de Golgau inondée, avaient tellement morcelé les troupes que la moindre résistance les eût arrêtés ; et Junot a dit et répété que six cents hommes postés sur une des rivieres l'eussent retardé pour le moins de huit jours.

Au moment où le général Junot s'avançait vers Belem, il aperçut des bâtiments qui mettaient à la voile, et il envoya aussitôt à la tour pour faire tirer dessus. Trois de ces bâtiments s'arrêterent ; le quatrieme s'échappa. Quant aux troupes qui étaient entrées dans les forts de St. Julien et du Bugio, comme elles n'avaient ni cartouches ni gargousses, qu'elles en trouverent les canons encloués et les poudres jetées à la mer, elles étaient hors d'état d'y faire résistance.

Digitized by Google

Voyant le mauvais état des troupes françaises, les Portugais revinrent bientôt de la terreur que leur réputation avait inspirée. Ils semblerent honteux de se trouver conquis par une poignée d'hommes près desquels les troupes nationale semblaient plus que suffisantes. Cependant, tout en revenant de leur frayeur, les Portugais conçurènt de la pitié pour les soldats français. On les a vus en recueillir un assez grand nombre, moins par politique que par charité ; et, il faut l'avouer, les pauvres conscrits ne tiennent en rien de l'insolence et de la présomption de leurs chefs. Traités durement et sans intérêt par des officiers qui ne vivent que de leur paye, et ne considerent la guerre que comme un moyen de fortune par le pillage, et d'avancement pour l'ambition, les soldats ne sont influencés ni par l'un ni par l'autre de ces mobiles ; ils marchent par force, obéissent par crainte, et n'aspirent qu'à déserter et retourner dans leurs foyers.

Les généraux français espéraient s'enrichir en Portugal. Ils ont été très-trompés de ne pas y trouver les richesses sur lesquelles ils comptaient. Les officiers particuliers comptaient de même sur quelques coups de fusil qui leur auraient donné le droit de mettre la ville au pillage. A défaut de ce pillage, il se sont établis chez leurs hôtes à boire et à manger, où ils n'ont rien moins pratiqué que le respect pour les personnes et les propriétés. Ni les ordres du jour du chef d'état-major Thiébaut, ni une seconde proclamation affichée, signée du général Junot, n'ont pu réprimer ces excès.

Au reste, tout en défendant à ses subordonnés d'exiger autre chose que la table et le feu, le général Junot s'est établi lui-même chez M. Quintella, le plus riche négociant de Lisbonne, s'y faisant donner à manger à lui, à son état-major et aux

Digitized by Google

personnes qu'il invitait. Il y a même donné des bals dont son hôte a payé les frais.

L'armée française a défilé en détail pendant huit jours tant dans la ville que dans les environs. Elle a d'abord été composée de trois divisions, commandées, la 1ere par le général Laborde, la 2de par le général Loisson, et la 3eme par le général Graindorge. Le premier, nommé par Junot gouverneur de Lisbonne, a reparti ses troupes dans les casernes et couvents de la ville. Le second, commande à Mafra, Peniche et le long de cette côte. Le troisieme, garnit avec sa division les forts de Cascaes, St. Julien, Bugio et Belem. Le général de division Kellerman commande les troupes à cheval, composées de plusieurs escadrons auxiliaires des 2eme, 3eme, 9eme, et 13eme de dragons, du 26eme régiment de chasseurs à cheval, d'un détachement de gendarmerie nationale, et de quelques gardes de la garde. Dans l'infanterie il n'y a gueres que le 70eme de ligne le 47eme et le 86eme qui aient fait la guerre, ainsi que le 3eme d'infanterie légere ; les autres sont des troisiemes bataillons composés de conscrits. On y a incorporé quelques officiers aguerris, et parmi les généraux, il n'y a gueres que Thiébault, chef de l'état-major, Loison et Graindorge qui arrivent de Pologne, dont on vante les talents.

Il a fallu plus de dix jours pour réunir un peu l'armée que Thiébault dit avoir été une des plus désorganisées, qu'il ait jamais vues. Junot s'en excuse en disant qu'elle était en bon ordre lorsqu'il est parti de Bayonne ; que huit jours après, il a eu des couriers de son maître pour doubler les étapes et le jour après pour les tripler, ce qui a mis le désordre au comble ; que, de plus, M. d'Aranjo avait promis qu'il ferait tenir des vivres prêts sur la route de l'armée française en Protugal, et qu'il n'y a trouvé que des déserts, des châtaignes et des glands.

Digitized by Google

Lorsque Junot eut un peu réuni son armée en ordre, il pensa à faire arborer le pavillon français, tant sur le château que sur les forts. Une grande parade fut commandée pour le Dimanche 13 Décembre. J'y ai compté environ 3000 hommes d'infanterie et 100 de cavalerie seulement. L'infanterie était composée de 600 hommes de grenadiers, de chasseurs, et de vélites, et de 4 bataillons des 47eme, 70eme, et 88eme régiments. Avant de défiler, on arbora la pavillon français et tira le canon. Quelques murmures se firent alors entendre parmi la populace. Son mécontentement s'accrut sur le rapport que quelques soldats français (ce qui était vrai) avaient pillé des églises et tué un capitan Mor près de Santaran. Quand les troupes furent parties, quelques voix firent entendre le cri de *Vive le Portugal, toujours le Portugal, vive le Marquis d'Alorna !* Celui-ci qui se trouvait à cheval, mais incognito, sur la place, fut reconnu et suivi par le peuple qui semblait le désigner pour son chef, mais il refusa ce dangereux honneur dans un mouvement aussi subit que mal organisé, et il se hâta d'échapper au peuple.

A la parade, le général Junot fit à ses troupes un discours où il les loua sur la bonne discipline qu'elles avaient gardée ; il leur dit qu'il en instruirait son souverain qui les récompenserait, et il finit par crier le premier : *Vive l'Empereur* ; ce cri fut répété par tous les officiers et par à peu près un tiers des soldats. Le soir, il fit donner spectacle gratis à l'opéra : mais il ne se trouva dans les loges que quelques filles entretenues, et dans le parterre des officiers français et quelques Russes. Entre les deux actes de l'opéra, on arbora sur la loge du Prince, où va toujours Junot, le pavillon français, au cris de vive l'Empereur, que Junot fit ordonner par des émissaires aux officiers de répéter.

Digitized by Google

Tandis que cette scene avait lieu au théâtre, les groupes s'étaient multipliés vers la brune, surtout à la place du Roscio, à l'arsenal de la marine, et le long de la riviere. Des sentinelles reçurent des coups de couteau. Il fut jeté des pierres aux détachements, et un officier français blessé grièvement en est mort depuis. Un sergent et quelques soldats furent également blessés. On fit alors battre la générale. Les troupes se porterent au quartier-général de Junot, à la place du commerce, à l'arsenal. On fit venir du canon ; on en braqua deux pieces à la porte de Junot, et deux à la place du commerce, l'une pour balayer la place, l'autre enfilant la grande rue de l'arsenal. Novion avec sa garde, alla au Roscio, harangua les groupes et parvint à les dissiper. Le peuple s'étant porté au quartier du régiment portugais de Peniche, caserné au centre de la ville, lui avait demandé des armes et de le soutenir ; mais le régiment s'y refusa. Ce n'est pas que le régiment n'y fût porté, mais ce mouvement non prévu et inspiré par l'indignation de voir une autre banniere que celle des Portugais, était trop mal conçu et trop mal dirigé pour inspirer la moindre confiance. Toutes les troupes prirent les armes ; mais en sortant de leurs quartiers, elles reçurent des coups de pierre, et même quelques coups de fusil. Il y fut riposté par les soldats, et plusieurs personnes furent tuées de part et d'autre.

Toute la nuit se passa dans les alarmes. Le lendemain matin, il y eut encore des voies de fait ; mais les régiments étant tous sous les armes, les postes quadruplés et les corps cantonnés aux environs de la ville y étant entrés, le calme se rétablit ; et le Mardi 15, tout était tranquille. Deux Portugais furent arrêtés et menacés d'être fusillés, mais il ne paraît pas qu'ils l'aient été.

Digitized by Google

Durant ce mouvement, Junot manifesta une grande inquiétude, le croyant plus sérieux qu'il n'était. Depuis lors il a laissé les canons braqués; il a fait armer deux frégates dont une est amarrée vis-à-vis la place du commerce et les rues adjacentes, et l'autre proche la tour de Belem. Il a fait vuider sur cette place des magasins remplis de marchandises et y a caserné des dragons. Dans les rues joignant celle qu'il habite, sont logés la plupart des généraux et officiers de son état-major avec des sentinelles et des postes assez nombreux. Sa garde est composée ordinairement de cent grenadiers, mais ces jours-là, il l'avait augmentée des chasseurs et des vélites du 70eme régiment.

Depuis ce jour, les Portugais ont été plus prudents, mais leur indignation et leur chagrin, plus concentrés, n'en sont pas moins profonds. On a éloigné de la ville les troupes portugaises, n'y laissant que la garde de police, le régiment de Peniche et celui de la Lippe. On va incorporer dans la garde de police dix officiers français, et entr'autres un fils du premier lit de Madame Tallien. Junot a nommé le Marquis d'Alorna commandant des troupes portugaises, répandues dans l'Alentejo, la Beira, et le Traz los Montes. Il a fait ordonner qu'on donnât des congés absolus aux soldats qui n'auraient pas six mois de service, et à ceux qui en auraient huit années. Cette mesure et les encouragements qu'on donne à ceux qui veulent quitter, ont réduit quelques régiments à 150 et 200 hommes. Il fait faire en ce moment une nouvelle organisation qui réduira les régiments d'infanterie de cette province à trois régiments de 2 bataillons et de dix compagnies chacun, ce qui doit faire une infanterie de 5400 à 6000 hommes. Des huit régiments de cavalerie, il en composera deux de 600 chevaux chacun.

Digitized by Google

Il a déjà fait livrer des chevaux de la cavalerie portugaise pour remonter les dragons français. Ce n'était pas sans besoin, car ils étaient dans le plus pitoyable état, et j'ai vu vendre à l'encan leurs chevaux de réforme, dont quelques-uns ne l'ont été que 2 ou 3 cruzades neuves.

Les premieres proclamations de Junot ordonnerent la confiscation des propriétés et marchandises anglaises. On arrêta aussi quelques-uns des négociants anglais qui étaient restés, quoique les uns fussent naturalisés portugais et que les autres habitassent Lisbonne depuis long-temps. De ce nombre a été M. Stevens, propriétaire de la seule manufacture de verre du pays, vieillard plus que sexagénaire. Il avait cependant payé une part considérable dans la contribution de 2 millions de crusades levée le lendemain de l'entrée de l'armée; mais ce négociant était riche; Junot répondit aux représentations qui lui furent faites pour le relâcher, qu'il n'avait pas d'autres moyens de payer son armée. Ce fut par la même raison qu'un négociant Portugais, appelé Antonio José Pereira, qui avait un vaisseau chargé de beurre d'Irlande, entré bien avant la fermeture du port, pour ne l'avoir pas déclaré, fut condamné à le perdre et à en payer dix fois la valeur. Un autre, nommé M. Bandeira, accusé d'en avoir été instruit, fut taxé à une amende de trente mille livres sterling.

Dès l'arrivée des Français, Junot a fait saisir toutes les propriétés du Prince, a pris pour lui, ou distribué aux généraux, les chevaux et les voitures de la cour, a fait saisir l'argenterie, les meubles, tant de ce Prince que du duc de Sussex, qu'il s'est personnellement appropriés. Il a fait mettre le séquestre sur les maisons, biens, et mobiliers des personnes qui sont parties avec le Prince, et qui ont été déclarées émigrées. La justice oblige de dire que M. Herman, que Junot a nommé admi-

Digitized by Google

nistrateur des finances, ne voit rien aux pillages secrets. Ils sont dirigés par M. Gousse, beau-frere de Junot; et M. Legoix, son ancien secrétaire a le département des confiscations anglaises. Ces trois places sont très-lucratives. Du reste, chaque général, commissaire ou administrateur, tire fort bon parti de son poste, et avoue hautement n'être venu en Portugal que pour faire fortune. M. Laborde fait payer fort cher les permissions de chasse et celles de port d'armes. Quand les généraux n'ont pas quelque fonction administrative à exploiter, ils ne se font aucun scrupule de dépouiller les maisons qu'ils habitent; et Laborde, après avoir demeuré chez M. d'Aranjo, en a emporté dix voitures de meubles. Il se passe quelquefois des scenes très-plaisantes entre les généraux pour des conflits de pillage.

Tant que la Régence a existé, elle n'a rien pu faire sans les ordres de M. Junot ou de M. Herman. Il y a eu des difficultés assez sérieuses entre les Espagnols et les Français. Ceux-ci voulaient s'approprier entierement les revenus des provinces occupées par les premiers. Les officiers des deux nations se détestent aussi cordialement que possible. Il en est de même des officiers de la flotte russe, qui sont indignes de la rapine, de la présomption, de l'insolence des généraux et officiers français : il y a eu à ce sujet des propos et des rixes dans des bals. Les officiers espagnols ont refusé unanimement d'aller à un bal donné par Junot le 21 Janvier.

Les troupes françaises changent souvent de quartiers, tant en ville qu'au-dehors. Cette manœuvre a été imaginée pour leur donner l'apparence d'être plus nombreuses qu'elles le sont. Malgré cet artifice, on ne croit pas qu'il y en ait plus de 15000 depuis Peniche jusqu'à Lisbonne; et plus de 23000 en y comprenant les troupes can-

Digitized by Google

tonnées à Santarren, à Thomar, Abrantes, et Castel Brouio. On en attendait cinq mille de renfort au commencement de Février. Parmi ces troupes, il y a un régiment hanovrien, un Suisse, un qui se dit du midi, composé de toute sortes de nations, et quelques bataillons d'infanterie légere Italiens. Les Espagnols occupent Sétuval et les Algarves avec sept mille hommes aux ordres du général de Solano, et ceux du Minho montent à dix mille hommes aux ordres de Taranco. Ce lieutenant-général est mort subitement à Porto.

Du reste, les troupes françaises augmentent chaque jour en Espagne. L'armée du général Dupont est destinée pour Madrid, et monte à quinze mille hommes. Elle est à Valladolid. Celle du maréchal Moncey a pris possession de la Navarre et de la Catalogne avec 40 mille. Le général M....., à la tête de 10 mille hommes, doit occuper une position intermédiaire à portée d'envoyer des renforts, soit à Junot, soit à Dupont. Enfin les lettres de Bayonne annoncent qu'on y forme une 4eme armée, commandée par Bessieres, chef de la garde impériale, dont il est déjà arrivé une partie, savoir l'artillerie et les chasseurs à cheval. Cette formation accrédite le bruit du voyage de Buonaparté en Espagne.

Les troupes arrivées à Vittoria ont eu beaucoup de maladies; celles de Lisbonne remplissent les hôpitaux.

On joint ici les premieres Proclamations qui ont été rendues par Junot.

Digitized by Google

PROCLAMATIONS.

Le Gouverneur de Paris, Premier Aide-de-Camp de Sa Majesté l'Empereur et Roi, Général en Chef, Grand Croix de l'Ordre de Christ de Portugal.

Habitants de Lisbonne,

Mon armée va entrer dans vos murs ; elle y venait pour sauver votre port et votre Prince de l'influence de l'Angleterre ; mais ce Prince si respectable par ses vertus s'est laissé entraîner aux conseils de quelques méchants qui l'entouraient, et il est allé se jetter dans les bras de ses ennemis.

On l'a fait trembler pour sa propre personne, ses sujets n'ont été comptés pour rien, et vos intérêts ont été sacrifiés à la lâcheté de quelques courtisans !

Habitants de Lisbonne, soyez tranquilles dans vos maisons, ne craignez ni mon armée, ni moi ; nous ne sommes à craindre que pour nos ennemis et pour les méchants.

Le grand Napoléon, mon maître, m'envoye pour vous protéger ; je vous protégerai.

(Signé) JUNOT.

Le Gouverneur de Paris, &c. au Nom de S. M. l'Empereur des Français Roi d'Italie.

Considérant que sous le prétexte de la chasse, il se commet journellement des assassinats, et l'intention du général en chef étant de faire détruire avec ordre, le gibier des terreins, où il peut être nuisible,

Décrete :

Le port d'armes à feu, et la chasse sont généralement prohibés dans toute l'étendue du Portugal, particulierement dans les réserves de la couronne.

Digitized by Google

Tout individu, non militaire, qui sera trouvé armé d'un fusil, ou de pistolets, chassant, sans en avoir reçu du général de la Borde, commandant de Lisbonne, une permission, signée et munie de son cachet, sera considéré comme vagabond, assassin sur les routes, et comme tel traduit devant une commission militaire, qui sera organisée à cet effet.

Le Conseil de Régence, le commissaire du Gouvernement Français, ainsi que le général commandant de Lisbonne, les corrégidors, juges de toute classe, sont chargés de l'exécution du présent décret, qui sera imprimé, et affiché dans toute l'étendue du Portugal.

Donné au palais du quartier général, à Lisbonne, le 4 Décembre, 1807

(Signé) JUNOT.

Sir Sidney Smith ayant ordonné au capitaine de la corvette la *Confiance*, le brave *Yeo*, d'enlever la chaloupe française de garde à Bellem, et ce service ayant été exécuté avec autant de sang froid que de valeur, Sir Sidney Smith trouva, dans la poche de l'enseigne Gandolphe, les deux pieces suivantes:

LISBONNE.

Magendie Capitaine de Vaisseau, Officier de la Légion d'Honneur, Commandant en Chef de la Marine de S. M. Impériale et Royale.

Instructions pour Monsieur Gandolphe, enseigne de vaisseau, commandant la Canonniere No. I.

Il est ordonné à M. Gandolphe d'appareiller de Lisbonne pour se tenir en croisiere depuis *Bellem* jusqu'au fort *St. Julien*, à l'effet de surveiller les bateaux pêcheurs conformément au décret de S. Exc. le Général en chef, en date du 5 du courant, dont ci-joint copie. Il lui est enjoint de rentrer tous les soirs, ainsi que les bateaux, et de prendre une position, qui le mette à même de ne

Digitized by Google

rien craindre d'un coup de main de la part des Anglais, qui croisent en dehors de la barre; il prendra des vivres pour huit jours, et remontera tous les Samedis à Lisbonne, afin de renouveler ses vivres; il m'enverra le rapport de ce qui se sera passé de remarquable durant la semaine.

Je n'ai pas besoin de lui recommander, que s'il s'aperçoit de quelques mouvements de la part de l'ennemi en fait d'attaque, ou de débarquement, de rentrer de suite, en prévenir le capitaine de la Charlotte, sous les ordres duquel il demeurerait.

Je m'en rapporte au surplus à ses connaissances, à son zele et à son intelligence pour ne se compromettre en aucune maniere, et pour l'exécution du décret de Son Excellence dans ce qui pourra le concerner.

(Signé) J. S. MAGENDIE.

Le Gouverneur de Paris, &c. &c. au nom de S. M. l'Empereur des Français Roi d'Italie.

Voulant, autant qu'il est en lui, protéger toutes les classes de citoyens, particulierement les plus malheureux, et considérant de quelle importance est la pêche dans le port de Lisbonne, pour la consommation de cette grande ville; mais voulant empêcher les abus qui pourraient provenir de la liberté illimitée de la pêche, hors de la Barre, spécialement par la communication avec l'escadre anglaise,

Arrête:

ART. Ier.—Tous les bateaux pêcheurs seront numérotés par quartiers, depuis le No. 1. et suivants avec la lettre A pour Lisbonne; le No. 1 et suivants pour Bellem avec la lettre B, ainsi de suite. La lettre et le numéro seront peints en blanc, d'un pied de long, sur le derriere, et le devant du bateau.

ART. II.—Chaque patron aura feuille de rôle, où sera porté la lettre de son district, le numéro de son bateau, son nom, sa demeure, ainsi que la quantité des matelots qu'il aura désignés, aussi par nom; cette piece, lui servira de *laissez passer* pour les batteries, ou canots de ronde, qui s'empareront des hommes qui se trouveront de plus à leur bord, que la quantité désignée; le bateau sera déclaré de bonne prise, et vendu au profit

Digitized by Google

du preneur, seul moyen de leur éviter d'avoir des étrangers.

ART. III.—Chaque juge, et sindic des quartiers de pêcheurs déclareront par écrit, le nom du propriétaire du bateau, afin de s'assurer de la propriété, en cas d'infraction au réglement; la feuille de rôle, ne sera délivrée au patron, qu'en présentant cette piece; il sera envoyé aux juges et sindics copie de l'arrêté, afin qu'ils ne puissent en prétendre cause d'ignorance.

ART. IIII.—Il y aura un registre à bord de la batterie flottante où chaque bateau sera enrégistré par quartier, et conforme à la feuille de rôle délivrée à chaque patron.

ART. V.—Tous les patrons en général, de quel quartier qu'ils soient, seront tenus de se rendre, tous les Samedis, à bord de la batterie flottante; pour y passer la revue, par M. Billard, lieutenant de vaisseau, commandant ladite batterie, spécialement chargé de ce service, à l'effet de s'assurer que tous les hommes, déjà inscrits sur le rôle, sont présents audit bateau, jusqu'à ce qu'ils prouvent légalement ce qu'est devenu ce matelot.

ART. VI.—Tout bateau pêcheur trouvé navigant sans être numéroté ni porteur d'un rôle, cinq jours après la proclamation du présent arrêté, sera saisi et vendu au profit des preneurs.

ART. VII.—Tout bateau qui aura communiqué avec l'escadre anglaise sera saisi: les commandants des forts, et l'officier de marine chargés de cette surveillance, rendront compte des contrevenants.

ART. VIII.—Tout bateau pêcheur devra être rentré à la Barre au soleil couché, sous peine de quarante francs d'amende pour la premiere fois, cent vingt francs pour la seconde, confiscation du bâtiment, et peine corporelle pour la troisieme.

ART. IX.—Tous les commandants des forts, ou des batteries, seront prévenus du présent réglement, et leur sera envoyé, par le commandant en chef de la marine, copie d'une feuille de rôle, afin qu'ils puissent la confronter au besoin avec celles des pêcheurs de leurs quartiers.

ART. X.—Le commandant en chef de la marine est spécialement chargé de faire mettre la lettre, le numéro sur chaque bateau, et délivrer le rôle à chaque patron ainsi que de faire exécuter le présent décret, qui sera imprimé et affiché.

Donné au palais du quartier-général à Lisbonne, le 5 Janvier, 1808.

Digitized by Google

Proclamation de S. M. le Roi de Suede.

Gustave Adolphe, par la grâce de Dieu, et Roi de Suede, &c. &c.

Les frontieres à l'Est de notre royaume ayant été envahies par une armée Russe, et nos provinces de l'Ouest, du Sud et du Nord étant menacées de l'être, nous nous trouvons forcés, pour défendre nos Etats, d'employer tous les moyens qui sont en notre pouvoir, et de remplir les devoirs sacrés imposés aux Rois de Suede par les anciennes lois fondamentales de notre royaume, aussi bien que par la forme présente de notre Gouvernement actuel. Ainsi pour opposer à nos ennemis une résistance invincible, nous commandons à tous ceux qui ne sont point encore mariés, à tous les jeunes gens en état de porter les armes, depuis l'âge de 18 ans jusqu'à celui de 25, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, de se tenir prêts à marcher quand on les appellera à la défense de leur patrie. Nous ordonnons en même temps à tous nos commandants de faire enrôler de suite, dans toutes les paroisses de notre empire, tous les jeunes gens dénommés ci-dessus, de nous en transmettre l'état le plutôt possible, afin que, d'après les informations données sur le nombre que chaque district aura fourni, nous puissions donner des ordres pour qu'ils soient organisés sur le pied de nos troupes de ligne.

Donné en notre Palais de Stockholm, le 14 Mars, 1808.

(Signé) GUSTAVE ADOLPHE.

Déclaration du Dannemarc contre la Suede.

Le gouvernement Danois a attendu avec la plus vive impatience l'effet des efforts employés par la Cour de St. Pétersbourg pour rappeler la Suede, en lui offrant les moyens les plus conciliatoires, aux intérêts qui lui sont communs avec toutes les Puissances du Nord, ainsi qu'aux principes qui forment la premiere base de son ancienne alliance avec la Russie et le Dannemark. Mais ces efforts ayant été inutiles, le gouvernement Danois se

Digitized by Google

trouve placé, à l'égard de la Suede, dans une position qui ne lui permet pas de souffrir que ses relations avec ce royaume soient plus long-temps incertaines. Il est véritablement impossible de se dissimuler l'état actuel de ces relations, quand on voit que le Dannemark a été forcé, par une aggression perfide et soudaine, de s'écarter de la conduite qu'il avait constamment suivie pendant une longue suite de guerres. L'Europe entiere a retenti du cri d'indignation qui l'animait, à la vue du crime dont la Grande-Bretagne s'est rendue coupable envers une Puissance neutre et paisible, et le Dannemark a reçu, de tous les Souverains, des témoignages flatteurs du plus vif intérêt. La Cour de Stockholm, seule, oubliant tous les liens qui l'unissaient à celle de Copenhague, a gardé le silence; elle ne s'est déterminée à le rompre que pour se répandre en plaintes ameres, en reproches injustes relativement aux inconvénients que les événements de la guerre lui causaient, et aux mesures de rigueur que la situation du Dannemark avait forcé impérieusement le gouvernement Danois d'adopter, mesures commandées par la plus indispensable nécessité, que la chicane et les vexations continuelles de la Suede étaient bien loin de faire abandonner. Le Cabinet Danois aurait été extrêmement embarrassé d'interpréter une telle conduite de la part d'un Souverain dont les intérêts, les principes et les sentiments devaient être également blessés par un acte d'atrocité qui avait subitement allumé les flammes de la guerre dans le Nord de l'Europe, s'il ne s'était point aperçu bientôt que la résolution prise, dans cette circonstance, par le Roi de Suede n'avait pas été causée seulement par l'indifférence. La facilité extraordinaire avec laquelle ce Monarque, quelques semaines avant la réduction de Stralsund, avait consenti au départ des troupes Anglaise en Poméranie, où il paraît qu'elles n'étaient détenues que pour avoir l'occasion d'être plus facilement portées en Zélande—la peine que prit Sa Majesté Suédoise d'informer ses peuples que ces troupes ne s'étaient rembarquées qu'en vertu d'un article séparé de la convention faite entre elle et la Grande-Bretagne, donnerent les premiers indices d'une intelligence secrete contraire aux intérêts du Dannemark. Ces premiers indices s'accrurent bientôt. Le gouvernement Danois ne connaît pas toute l'étendue des secours qui furent donnés à son ennemi dans les ports de Suede, et dont les effets lui

Digitized by Google

ont été si funestes. Il est aisé de concevoir l'impression profonde que les relations de tout genre et les communications ouvertes que les Anglais n'ont pas eu de peine à maintenir avec la Suede, ont faite sur la nation Danoise. Personne ne pouvait s'empêcher de remarquer combien le Dannemark était insulté par le plaisir que le Roi de Suede paraissait prendre à fortifier ses côtes voisines du Sund, et à contempler l'injustice et l'outrage commis contre une Puissance neutre et paisible. On le voyait combler de caresses et de marques de distinction les chefs des armées Anglaises; ceux-ci affectaient, à leur tour, de rendre le plus grand honneur à l'allié de leur Souverain. Le gouvernement Danois n'a point à se reprocher d'avoir exagéré des dispositions qui portaient un caractere si hostile, et que la Cour de Stockholm, qui les manifestait, cherchait à nourrir et à fortifier par tous les moyens en son pouvoir. Les choses ne pouvaient pas rester long-temps dans cet état; aussi les faits suivirent-ils bientôt les simples apparences. L'Angleterre fut la premiere à découvrir ouvertement au Dannemark les dispositions hostiles de la Suede. L'Europe connaît déjà les explications qui ont eu lieu, entre les Cours de Stockholm et de Copenhague, à la suite de cette découverte. Le Roi de Suede, invité de la maniere la plus franche à se déclarer, fit tous ses efforts pour éluder la nécessité d'une réponse, et lorsqu'à la fin, on le pressa de s'expliquer, il fit une déclaration oblique, équivoque et insultante. Cependant, comme cette réponse paraissait, sous certains rapports, donner un démenti à l'Angleterre, le gouvernement Danois parut s'en contenter, et crut devoir dissimuler son juste ressentiment contre la Suede, dans l'espérance que cette Puissance, connaissant mieux ses véritables intérêts, et réfléchissant davantage sur les suites de sa détermination, se déterminerait enfin à écouter les représentations que la Cour de Russie ne lui fit avec autant d'amitié et de patience, que pour l'engager à renoncer à son alliance avec la Grande-Bretagne, alliance incompatible avec la tranquillité du Nord, et surtout avec la sûreté du Dannemarc. Le gouvernement Danois ne connaît qu'imparfaitement la nature et l'étendue des engagements que la Suede a contractés avec l'Angleterre; mais quelqu'en soit le motif ou l'objet, personne ne peut mieux que lui concevoir ou apprécier la répugnance que Sa Majesté Suédoise aurait de manquer à ses obligations.

Digitized by Google

Le Cabinet Danois n'ignore point que le gouvernement Suédois a reconnu que le terme de ses engagements venait d'expirer ; ainsi, après que le ministere Britannique s'est démasqué aux yeux de toute l'Europe, pouvait-on croire, sans insulter la Suede, que cette Puissance donnerait son appui à une attaque destructive de la sûreté, de la prospérité et de la dignité des Etats du Nord? Aurait-elle pu y être engagée par la triste promesse de quelques subsides, avec lesquels le Cabinet de St. James achete des alliés qu'il croit, par ce moyen, avoir le droit de traiter en mercenaires.

" Les résolutions du Roi de Suede ayant fait évanouir les dernieres espérances de ses voisins, le gouvernement Danois ne pouvait pas hésiter à prendre les mesures que sa sûreté, l'intérêt général du Nord, son attachement pour la Russie, la nature de ses laisons avec cette Puissance lui commandaient impérieusement. Au moment où la Zélande est menacée de nouveau par les armées Anglaises, auxquelles les ports de Suede servent de rendez-vous ; lorsque l'ennemi du Nord s'est assuré la dépendance de la Cour de Stockholm par un secours d'argent ; à l'instant, enfin, où les déclarations publiques du ministere Britannique prouvent assez la nature des engagements renouvelés entre les Cours de Londres et de Stockholm, le gouvernement Danois croit aussi juste que nécessaire de préférer un état d'hostilités ouvertes à des relations équivoques et incertaines, à l'égard d'une Puissance dont les dispositions deviennent chaque jour plus suspectes, et que, pendant ce temps, on ne pourrait regarder que comme un ennemi déguisé.

" Sa le Majesté Roi de Dannemark déclare, en conséquence, qu'elle adopte l'ensemble des résolutions de la Russie contre la Suede, et qu'elle ne séparera jamais sa cause de celle de l'Empereur Alexandre son auguste et fidele allié.

" Donné à Copenhague, le 29 Février 1808."

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Tandis que Napoléon envoye ses alliés, ses vassaux, et quelques-uns de ses régiments combattre les éléments, les glaces, et les tempêtes du Nord, pour conquérir, presque sous le pôle, le dernier asile de l'honneur du continent, il se réserve personnellement des palmes moins glorieuses, mais plus sûres à cueillir dans les climats enchanteurs de la Bétique, et dans les heureuses retraites de la bêtise. La postérité ne voudra jamais croire à cette complication de démence, de perfidie et de lâcheté, qui, s'étendant du Nord au Sud, aura ainsi livré, en quelques années, le monde entier à un soldat brutal; et cela dans le siecle où l'on croyait que les sciences et les arts avaient répandus leurs lumieres d'une extrémité du continent à l'autre! Ce qui aura le plus de droit de surprendre encore, c'est que tels ont été de nos temps l'acharnement de la stupidité et la profondeur de l'aveuglement universel, que, pour tout envahir et pour tout soumettre à son joug, Napoléon n'a pas eu besoin de varier ses formes. Ses proclamations en 1808 sont encore celles de 1796! Ni les peuples ni les rois n'ont été éclairés par douze ans de ruines, et de destructions, et par tant de détrônements successifs, qui ont marqué la carriere de cet homme dès ses premiers pas. Qu'un général français dise à un peuple qu'*il vient pour le protéger*, et ce peuple court encore au devant des contributions, des conscriptions et des miseres de toute espece qui ont déjà assailli d'autres peuples, à qui une semblable protection avait aussi été promise! Qu'il soit dit à un roi allié que l'armée française entre sur son territoire dans des disposi-

Digitized by Google

tions pacifiques, et pour le protéger contre les projets de l'Angleterre, et ce souverain sera le premier à contenir l'indignation de ses sujets, et employer les dernieres lueurs de son autorité à tromper son peuple. Et il trouvera auprès de lui des confidents chargés de ses faveurs, des nobles, des courtisans assez perfides, assez déhontés pour lui conseiller des démarches qui, sans sauver son trône, ni même sa tête, priveront encore son nom du dernier des avantages d'un grand caractere : l'honneur d'une fin glorieuse !

De tous les souverains avilis par le contact de Napoléon, et entraînés dans l'abîme par leurs propres ministres, celui dont la défection excitera le plus violemment les reproches de l'histoire, sera nécessairement ce Prince du Nord sur la magnanimité duquel on avait fondé tant d'espérances. On croyait en 1805, en 1806 et en 1807, tout l'honneur du continent retiré au fond du cœur d'Alexandre et de Gustave. On ne croira jamais, on croira rêver quand on lira par la suite dans les annales de l'histoire, que moins d'un an après les protestations les plus solennelles de ne jamais isoler sa cause de celle de ses alliés, et entr'autres de celle du Roi de Suede, qu'un mouvement d'honneur et de générosité avait engagé dans la querelle commune,—l'Empereur Alexandre ne craignit pas de se déclarer, sans motif, l'ennemi le plus acharné, non-seulement de son ancien frere d'armes, mais encore de son propre beau-frere, d'un souverain, dont le seul crime était d'être resté fidele aux principes qu'il avait toujours manifestés ! Et quand on verra les moyens encore plus vils que perfides que les conseillers du Czar ont employés pour ravaler le Roi de Suede au niveau de leur maître, pour le forcer à se déclarer le vassal de la France, l'incrédulité augmentera. Il faudra que les pieces officielles, signées Romanzow, Buxhow-

Digitized by Google

den, Cevallos ou Cavallero, et les réponses officielles qui leur ont été faites dans le temps, viennent, appuyées du témoignage authentique des écrivains contemporains, achever de lever tous les doutes sur la honte de la Russie, sur l'ignominie de l'Espagne.

Puisque nous sommes destinés à montrer dans ce Résumé un spectacle général d'infamie depuis le golphe de Finlande jusqu'à la baie de Cadix, nous essayerons, s'il nous est possible, de mettre un peu d'ordre dans un semblable tableau de désordre physique et moral.

Les progrès des Russes dans la Finlande n'ont été jusqu'à présent que fort lents. La rareté des provisions, l'impossibilité de faire suivre l'armée par une flottille chargée de munitions de guerre et de bouche, le froid extrême, les lacs glacés, les montagnes arides, les plaines désertes, les marais de cette province, en feront toujours un théâtre d'opérations militaires très-borné. Cinq à six petites villes, situées sur les bords du golphe, pourront fournir quelques objets de conquête et quelques sujets de déclamation aux vaincus de Pultusk et d'Austerlitz; honteuse revanche prise par le fort sur le faible, pour effacer l'impéritie et l'ignorance déployées dans ces fameuses journées; mais ni la prise de Louisa, ni celle de Borgo et d'Helsingfors ne couvriront jamais aux yeux de l'histoire la honte dont M. Buxhovden s'est couvert dès le début de la campagne, en employant les armes de la trahison, et en cherchant à égarer les Finnois. La corruption est l'arme des lâches; mais il semble que, dans les hostilités dictées par Napoléon, tout doive être contre nature. La population de la Finlande est évaluée de 70 à 80 mille âmes dans les meilleurs dictionnaires géographiques. Pour subjuguer cette poignée d'hommes, ce n'est pas

Digitized by Google

assez des prouesses de 40,000 russes, il faut encore des prodiges de bassesse, des tentatives de corruption ! Si cette ressource a réussi autrefois aux souverains moscovites contre des monarques suédois, elle ne paraît pas devoir réussir sous le souverain actuel de la Suede, qui, par son exemple, comme par un lien commun, a fait de l'universalité de ses sujets la véritable légion d'honneur du monde. Les Finnois n'ont pas manqué à leur Prince : ils se sont soumis lorsque la résistance a été impraticable ; mais il ne s'est pas encore trouvé parmi eux un second Sprengporten.

Les nouvelles que l'on a reçues jusqu'à présent de cette guerre de commande, sont bien confuses. Quelques rapports font mention d'une bataille dans laquelle les Suédois, après avoir perdu 1500 hommes et en avoir fait perdre 5000 à l'ennemi, auraient cédé le champ de bataille, et se seraient retirés à Tawatschus ; d'autres parlent de la prise du petit port d'Abo, situé à l'angle des golphes de Bothnie et de Finlande, et ajoutent qu'en l'évacuant, les Suédois ont brûlé leur flotille. Ni l'un ni l'autre de ces rapports ne paraît authentique.

Un événement politique qui a vivement échauffé la bile des journalistes officiels français, est la détention et l'arrestation chez lui du ministre russe à la cour de Suede, M. Alopeus. Il est assez étrange de voir les trompettes de l'homme qui, pendant dix années, n'a cessé de menacer, d'outrager, d'envoyer au Temple, et de faire enlever même en pays neutre, les ministres de presque toutes les puissances de l'Europe, depuis les empires jusqu'aux républiques, de voir, disons-nous, ces oracles politiques, ces Sybilles de la diplomatie, pousser des hurlements sur une mesure qui n'est qu'un acte de pure justice. Pourquoi l'*Argus* et le *Moniteur* osent-ils accuser le Roi de Suede

Digitized by Google

d'une violation du droit des gens dont leur maître seul est capable? Si M. Alopeus a été détenu en Suede, sa détention n'a pu être ordonnée que par des motifs graves; et le caractere du Roi de Suede est trop élevé pour qu'on puisse douter un instant qu'il n'existe des motifs impérieux qui l'ont réduit à cette nécessité.

On écrit de Stockholm que l'on a intercepté la correspondance du ministre des affaires étrangeres de Russie avec l'envoyé impérial à la cour de Stockholm. M. de Romanzoff, héritier du nom mais non pas des qualités généreuses *du vainqueur tout sanglant de Bender et d'Azoff*, y donnait, dit-on, des instructions à M. Alopeus pour susciter, entretenir et soudoyer à la cour même du Roi de Suede, parmi les nobles mécontents, ce même esprit de faction et de régicide qui a fait éclore de nos jours un Ankarstroem, et qui a de temps immémorial agité et divisé la Suede. Ces manœuvres infâmes avaient déjà commencé à être mises en pratique à la cour de Stockholm, et les proclamations de M. Buxhovden ne laissent pas de doute que ces mines politiques ne fissent partie du plan de campagne russe. Des lettres de Suede, insérées dernierement dans les papiers anglais, annoncent d'une maniere positive qu'on a surpris une correspondance de cette nature. Ce n'est pas au seul souverain qui ressentit l'affront fait aux rois et l'outrage fait à l'humanité, lors de l'enlevement du Duc d'Enghien, qu'il convient d'adresser le reproche d'une violation du droit des gens. Ce n'est pas Vincennes qui doit donner des leçons de morale à Stockholm; ce n'est pas à Caulaincourt à diriger M. d'Ehrenheim; ni au farouche geolier des cinq tours du Temple à vanter l'humanité du Sultan des Sept-Tours. *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?*

Nous donnons dans ce Numéro la Déclara-

Digitized by Google

tion de la Cour de Dannemarc contre la Suede. Il est mortifiant pour l'ami des rois de voir à quel excès de déraison les pousse une malheureuse influence étrangere, et dans quels malheurs elle les précipite. Cette Déclaration mesquine affaiblira plus encore dans l'opinion des Danois le respect pour leur Prince, que le résultat le plus désastreux de la guerre.

A peine cette déclaration venait-elle d'être rendue, que le Roi de Dannemarc a cessé de végéter sur la terre. Ce malheureux monarque, depuis long-temps en proie à une maladie qui lui a sauvé la douleur de connaître le mal épidémique qui frappe successivement les têtes couronnées du continent, est mort le 13 Mars. Le Prince Royal a aussitôt été proclamé, mais sans démonstrations de joie, sans aucune acclamation populaire; et l'on ne doit point en être étonné : le spectacle qu'offre aujourd'hui l'Europe a suffisamment appris aux peuples que l'héritage d'un trône n'est plus un joyeux avénement.

Le nouveau Roi Danois, toujours enragé de la privation d'une marine de cérémonie qui ne pouvait être inutile qu'à lui seul, fait les préparatifs les plus étendus pour se venger sur Carlscrown de l'affront de Copenhague. Le Holstein et la Zélande se remplissent de troupes danoises, françaises, espagnoles et hollandaises. Il ne doit pas être employé moins de 70 mille hommes à l'invasion des rochers de la Scanie. A la vérité, on ne dit pas comment on fera passer tous ces hommes sur les côtes méridionales de la Suede, ni comment on les nourrirait lorsqu'ils y seraient passés. Le nouveau Salomon du Nord, un des futurs souverains de cette partie du globe, le grand prince de Ponte-Corvo, est l'âme de ces mouvements combinés. Il a passé glorieusement le grand Belt en six heures de temps, malgré la flotte anglaise qui n'y était pas; il est allé

Digitized by Google

trouver le nouveau Roi et consulter avec lui sur les opérations futures, c'est-à-dire, lui donner des ordres, car on sait fort bien que *de pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée.* Il est ensuite retourné aussi glorieusement sous les murailles de sa bonne ville de Hambourg, qui fournit toujours à son armée des contributions avec une constance et une facilité qui n'étonnent que les pillards. On dit que le but de ce voyage en Zélande a été de demander et par conséquent d'obtenir les 8000 matelots que le gouvernement danois entretenait pour la parade de sa marine. Ces matelots doivent être transportés, aux frais des voisins, à Flessingue et à Anvers, pour mettre en état de partir les superbes vaisseaux que M. Malouet a pris la peine d'y faire construire pour l'Angleterre.—S'il nous était possible de croire que ces vaisseaux pussent jamais aller jusqu'à 500 lieues du port, d'où ils appareilleront, nous annoncerions d'avance que leurs équipages ne reverraient pas le détroit du Sund sans avoir vu préalablement celui de Gibraltar, en raison de ces mêmes lois du mouvament qui ont porté l'an dernier la garnison de Cadix au grand Belt.

En attendant que les 70 mille conquérants de la Suede, essayent, ou d'Anvers ou d'Elseneur, le passage du Sund au travers des flottes anglaises et suédoises combinées, ou bien qu'elles paradent avec autant d'intrépidité que la flottille de Boulogne en déployait jadis en formant sa ligne sous le canon des batteries de terre, notre inexorable marine vient de priver la marine danoise de son dernier ornement. Le *Prince Christian*, de 80 canons, a été pris par le capitaine *Parker*, auprès d'une des îles qui sont à l'ouverture du Grand Belt.

Un vieux *vaisseau* restait..... il fallut s'en défaire,
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.

Boileau.

Digitized by Google

Le printemps qui vient de s'ouvrir avec son éclat accoutumé, interdit maintenant pour long-temps l'espérance de voir traverser les détroits à pied sec ; ainsi les beaux esprits de Paris, les grands fournisseurs des calembourgs du Vaudeville, qui s'attendaient nagueres à voir les glaces du Sund couvertes de ponpons et de panaches, seront réduits à ne voir cette année de glaces panachées que dans leurs cafés et dans les foyers de leurs théâtres.

La corvette la *Coquette*, arrivée dernierement en quatre jours du Tage, où elle avait escorté un convoi de vaisseaux munitionnaires pour la flotte de Sir Charles Cotton, nous a apporté la nouvelle que la famine était en Portugal. Il y a long-temps que l'on avait prédit que ce serait là le résultat de l'invasion des Français et celui de la prétendue protection de Junot. Le jour que Buonaparté eut l'insolence d'écrire des Thuileries que la maison de Bragance, qui était encore à Lisbonne, avait cessé de régner en Portugal ; ce jour-là, il pouvait également ajouter : " et le peuple de Portugal a cessé de vivre." Lorsqu'une nation est obligée de tirer ses subsistance de la mer, celui qui oblige à mettre cette nation en état de siége et de blocus, doit être responsable de tous les malheurs qui lui arrivent. La stérilité du Portugal, la consommation déréglée d'une armée d'invasion, et la stagnation absolue du commerce, rendaient ce fléau inévitable pour les malheureux Portugais. Le 22 du mois dernier, les pauvres périssaient journellement par centaines dans les rues de Lisbonne. L'excès de la détresse publique y était à un tel point que Junot, qui avait déclaré par écrit à Sir Sidney Smith quelques semaines auparavant (nous avons tenu et lu la lettre originale), qu'il avait interdit sous les peines les plus séveres, toute communication entre le port de Lisbonne et l'escadre britannique, par des pavillons parlementaires, a été obligé d'envoyer lui-même un pavillon de trêve avec une députation

Digitized by Google

présidée par M. Michel Setaro, afin de supplier l'amiral Cotton de permettre qu'il entrât des provisions à Lisbonne, sans quoi le peuple allait périr d'inanition. L'amiral a envoyé la corvette la *Coquette* pour demander à son gouvernement des instructions sur ce qu'il avait à faire dans cette conjoncture délicate.

On voit déjà combien cette circonstance va fournir de sujets de déclamation aux écrivains de Buonaparte. Tout ce que l'Angleterre fait pour sa défense légitime, est autant de crimes. Quand Napoléon envahit sans motif, sans prétexte, une république, un royaume, un empire; quand il y porte la désolation, le pillage la conscription, la famine, la mort, la destruction certaine, c'est la résistance que la Grande-Bretagne oppose aux hautes destinées de la France, qui est cause de tous les maux présents, passés et futurs que les peuples sont exposés à endurer! Il faut *laisser faire* Napoléon; lui seul ne peut errer: lui seul sait ce qui convient aux divers peuples. Junot vient de prélever 200 millions sur les Portugais; il a vendu l'argenterie de leurs églises; il a mis les jeunes portugais en réquisition; il leur a donné l'heureuse conscription qui doit les rendre un jour les émules des héros de Jena et de Friedland: sans la famine actuelle, il y aurait peut-être déjà eu des ordres donnés pour faire marcher cent mille petits Lusitaniens des bords du Tage sur ceux de l'Elbe ou de la Vistule. Faut-il donc que l'Angletere envoie des provisions à ces marmousets qu'on fait partir en pleurant, et qu'on fait se battre ensuite à contre cœur; mais qui après avoir commencé à guerroyer de force, finissent par prendre du goût à ce métier? Faut-il qu'elle envoie des rations aux matelots portugais pour aller monter les vaisseaux de Toulon ou l'escadre de Rochefort? Faut-il qu'elle mette la flotte russe, qui est dans le Tage, en état de venir la

Digitized by Google

combattre? Faut-il qu'elle ré-emplisse les coffres vidés par Junot pour que celui-ci les revide encore? Nous ne disconvenons pas que dans cette occasion-ci, plus peut-être que dans toute autre, la politique et l'humanité sont à peu près inconciliables. Nous ne cherchons ni à pénétrer ni à dicter au gouvernement britannique la conduite que la prudence et la morale peuvent lui prescrire. Il y aura peut-être des moyens de concilier des intérêts si opposés. L'évacuation absolue et sans retour du Portugal par l'armée française, la remise de la flotte russe à la flotte bloquante, peuvent être des moyens de capitulation. Mais si le Portugal souffre d'une maniere aussi cruelle, n'en accusons que celui qui refuse de capituler. Pourquoi affame-t-on une place assiégée? c'est pour que les habitants forcent le gouverneur à la rendre à l'assiégeant. Si les 3 millions d'habitants du Portugal ne savent pas se soustraire au joug de 20 mille oppresseurs; si les descendants d'Albuquerque et de Vasco de Gama ne savent plus que payer en pleurant, ou pleurer en mourant, à quoi et à qui leur vie peut-elle être utile? Et quel intérêt la société peut-elle prendre à leur sort? S'il y eut autrefois des vêpres siciliennes, pourquoi, de nos jours, n'y aurait-il pas aussi un salut portugais? Ce sont tous ces ménagements philantropiques que l'on a montrés de nos jours pour l'espece humaine, qui en ont fait une masse lâche, inerte, corrompue et immobile, qui ne connaît plus que son coffre fort et son mobilier; qui, tout en payant les trois quarts de ses capitaux, se réjouit lâchement du quart qu'on lui laisse; et regarde le courage, l'honneur et le patriotisme, comme des marchandises pestiférées.

Ce que nous disons ici du peuple Portugais va s'appliquer tout-à-l'heure avec bien plus de force encore à la pacifique et malheureuse Espagne.—Il circule depuis quelques jours un récit

Digitized by Google

confus et un peu contradictoire, mais néanmoins au fond trop véritable, d'une révolution bisarre, opérée par l'arrivée prochaine à Madrid d'une armée française commandée par Murat. La grande catastrophe qui renverse en ce moment le trône des Bourbons en Espagne, se sera opérée d'une part avec une audace et une impudence dont on n'avait jamais eu la moindre idée, et de l'autre avec un excès de démence et de lâcheté encore plus au-dessus de la crédibilité. Il semble que cette révolution n'avait été différée jusqu'à ce jour que par le refus de Lucien d'occuper le trône d'Espagne, et par la nécessité de chercher dans une autre branche de la dynastie un souverain provisoire pour occuper ce trône. C'est Murat qui applanit cette fois les Pyrénées. Nous reviendrons dans notre prochain Numéro sur les détails de cette révolution, faite au milieu de la paix la plus profonde, contre un souverain qui non-seulement n'avait donné aucun sujet d'offense à Napoléon, mais qui avait été depuis dix ans son allié le plus fidele, et avait mis constamment à sa disposition ses flottes, ses troupes et ses trésors. On est impatient de connaître les sophismes que les *Moniteurs*, les *Roscoe*, les *Argus* et les *Whitbread* pourront mettre en avant pour pallier un acte aussi effréné, aussi impudent. Ils diront peut-être que la maison de Bourbon occupait autrefois tous ces trônes et toutes les colonies qui en dépendent, sans que pour cela l'Europe fût inquiete, et que la paix de l'Angleterre en fût altérée ; et que l'état général de la politique ne change pas, lorsque la dynastie Buonaparté remplace partout la dynastie des Bourbons ; car enfin un *Moniteur* et un écrivain démocrate ne peuvent jamais avoir tort.

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland Street, Oxford Street.
On souscrit chez M. PELTIER, No. 7, Duke Street, Portland Place.

Digitized by Google

L'Ambigu,

ou

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXII.—*Le* 20 *Avril* 1808.

LITTÉRATURE.

Œuvres de Jean Racine *avec Variantes et Imitations des Auteurs Grecs et Latins, publiées par M.* Petitot, *Editeur du* Répertoire du Théâtre Français. *Cinq Vol. in-8vo.*

Tandis que la plupart des presses sont presque exclusivement consacrées à mettre au jour des productions nouvelles, qui trop souvent trompent les spéculations du libraire, ou, après une vogue passagere, sont destinées à tomber dans un éternel oubli, M. Herhan continue de réimprimer ces auteurs immortels, l'honneur de la littérature française, les maîtres, les amis, les compagnons inséparables de quiconque n'est point insensible aux jouissances délicates de l'esprit et de l'imagination. Le procédé ingénieux dont il est l'inventeur vient même

Digitized by Google

de recevoir un nouveau degré de perfection. A l'extrême correction des éditions stéréotypes, celle que nous annonçons réunit un plus beau format, une netteté et une élégance de caracteres, qui en feraient presque une édition de luxe, si le prix en était plus considérable. Le travail de M. Petitot sur le théâtre, lui donne d'ailleurs un avantage précieux sur les éditions de Racine les plus estimées.

Voltaire a dit que le commentaire de Racine était tout fait, et qu'il suffisait d'écrire au bas de chaque page, *beau, pathétique, harmonieux, sublime*; mais cette maniere ingénieuse d'exprimer sa juste admiration pour l'auteur d'*Iphigénie*, ne doit pas être prise au pied de la lettre : elle signifie que les ouvrages où le goût le plus délicat n'aurait presque jamais qu'à admirer, n'appellent pas les observations de la critique autant que ceux où les défauts, trop souvent mêlés aux beautés, pourraient séduire par un faux éclat, et altérer le goût des jeunes écrivains ; elle ne veut pas dire que les beautés sans nombre et l'art admirable du plus parfait de nos poëtes, ne puissent fournir au littérateur, ou même au moraliste, une foule d'observations instructives et curieuses. On peut même remarquer que Racine serait plus difficile à commenter que Corneille, et qu'il est plus aisé de faire sentir des beautés, et de relever des fautes également frappantes, que d'entrer dans le secret de ce style toujours élégant et poétique, mais aussi toujours simple et naturel, dont le charme se sent beaucoup mieux qu'il ne s'analise.

Mais quelle que pût être l'utilité d'un pareil travail, il ne pouvait entrer dans le plan d'une édition stéréotype : destinée à toutes les classes de lecteurs, il ne fallait pas qu'elle devînt trop volumineuse, et son principal mérite devait être une parfaite correction. Aussi ne présente-t-elle d'autres notes que les variantes et les imitations

Digitized by Google

des auteurs grecs et latins, recueil utile et même nécessaire, et qui pourtant paraît aujourd'hui pour la premiere fois exécuté d'une maniere complete et satisfaisante. Ce n'est pas que Luneau de Boisgermain n'ait eu la prétention d'indiquer dans son Commentaire toutes les sources où Racine a puisé. Mais peu versé dans la lecture des anciens, et voulant cependant étaler une grande érudition, il cite sans choix et sans raison les poëtes et les historiens. Il voit presque des plagiats là où il y a à peine quelque rapport éloigné dans la pensée ou dans l'expression; et tandis qu'à l'en croire, Racine n'aurait pas une idée qui ne lui eût été donnée par les anciens, il passe sous silence les imitations les plus évidentes. On croira sans peine que M. Petitot est à la fois beaucoup plus exact et beaucoup moins prodigue de citations. Tous les passages qu'il a recueillis sont traduits avec autant de fidélité que d'élégance, et de maniere à rendre plus frappants leurs rapports avec le texte. Aussi excitent-ils tous un vif intérêt: les uns, parce que Racine les a eus évidemment en vue; les autres, parce qu'ils donnent lieu à des comparaisons intéressantes, et propres à former le goût. On aime à voir ce grand poëte entouré de tous les écrivains qu'il appelait à son secours, tantôt embellir leurs plus beaux traits, tantôt rendre féconds les germes en apparence les plus stériles, presque toujours sortir victorieux des luttes pénibles où il se plaît à s'engager.

La vie privée des écrivains célebres nous inspire un intérêt proportionné au plaisir que nous font leurs ouvrages. Nous voulons connaître leurs mœurs, leurs caracteres, leurs vertus, et même leurs défauts. Nous désirons, pour ainsi dire, lier un commerce familier avec eux, et jouir de leur société comme de leurs ouvrages. Pour satisfaire cette curiosité, les éditeurs ne pouvaient mieux

Digitized by Google

faire que ce qu'ils ont fait, en plaçant à la tête du premier volume les Mémoires de Louis Racine sur la vie et les ouvrages de son pere. En effet, la candeur et la naïveté de la narration, donnent à ces mémoires un intérêt qu'on ferait bien difficilement passer dans la notice la plus soigneusement travaillée, et ils ont surtout le mérite de faire connaître parfaitement les deux grands hommes qui en sont l'objet ; car l'histoire de Racine n'y est point séparée de celle de l'illustre compagnon de sa vie et de ses travaux. Rien de si attachant que le tableau de cette constante amitié, si honorable pour tous deux, laquelle nous a valu peut-être l'inimitable perfection qui distingue les chefs-d'œuvre de Racine. Quelques réflexions à ce sujet ne seront point déplacées ici, puisqu'elles sont le fruit de la lecture même de ces Mémoires.

Il n'est personne qui n'ait été frappé du vol d'aigle que prit tout-à-coup Racine après sa tragédie d'Alexandre. Ce n'est pas que cette piece ne fût propre à donner de grandes espérances ; mais les nombreux défauts qu'elle offre dans le plan comme dans l'exécution, la double intrigue amoureuse qui y contraste si froidement avec la nature imposante du sujet, enfin tout l'ensemble de l'ouvrage, n'annonçaient qu'un faible imitateur du genre de Corneille, non le peintre éloquent des passions, qui, par des moyens différents, sut conserver à la poésie dramatique tout l'éclat que lui avait donné son prédécesseur. On voit, en un mot, que le jeune poëte s'ignorait encore lui-même, et qu'il essayait timidement ses forces, incertain de la direction qu'il devait leur donner. Mais il avait choisi Despréaux pour Aristarque et pour ami ; il apprenait de lui à *faire difficilement ses vers* : n'est-il donc pas juste de penser que les conseils de ce grand poëte purent aider aux progrès rapides qu'on admira tout-à-coup dans Andro-

Digitized by Google

maque, et que l'homme de son siecle dont le jugement eut le plus de pénétration et de finesse, contribua puissamment à révéler à Racine le secret de son génie?

On retrouve encore dans *Andromaque* quelques traces de cette froide galanterie, si déplacée dans *les Freres Ennemis* et dans *Alexandre*. Racine, en répandant sur tout ce qu'il écrivait, les grâces enchanteresses de son style, rendait presque séduisant un défaut dont il ne s'affranchit jamais entierement dans ses tragédies profanes, et dans lequel son penchant particulier, l'exemple de Corneille, surtout l'envie de plaire à ses contemporains, auraient dû naturellement le faire tomber plus souvent; mais sans doute son ami, qui, grâce à la sévérité de son génie, devait être singulierement choqué de ce même défaut, le rappelait sans cesse à un ton plus mâle et plus vrai, et, en lui permettant ces *sensibles peintures*, qu'il regarde lui-même comme *la route la plus sûre pour aller au cœur*, lui interdisait sévérement cette recherche de sentiments, et cette vaine galanterie si propre à les refroidir.

Mais si l'amitié de Boileau fut utile à la gloire de Racine, elle ne le fut pas moins à son bonheur; elle lui rendit ses succès plus doux; elle le soutint dans ses chagrins et dans ses disgrâces. Qui jamais eut plus souvent besoin des consolations de l'amitié, que ce caractere si tendre, si aisé à blesser, *qui ne jouit jamais de l'éloge le mieux mérité, autant qu'il souffrit de la plus injuste critique?* On voit encore au style plein d'amertume d'une de ses préfaces, combien il fut blessé du froid accueil qu'on fit à *Britannicus*, au moment même où le *Timocrate* de Thomas Corneille attirait un si grand concours, que les acteurs se lasserent plutôt de le représenter, que le public de le voir. On sait que, fatigué d'avoir à disputer si péniblement tous ses

Digitized by Google

succès, il passa dans un silence obstiné l'âge précieux que le génie attend ordinairement pour se montrer dans toute sa force et dans tout son éclat. Ne doit-on pas croire qu'il se serait découragé plutôt, et que le théâtre compterait plusieurs chefs-d'œuvre de moins, si Boileau ne l'eût rappelé sans cesse au sentiment de sa supériorité, s'il ne l'eût consolé par son suffrage de l'injustice de ses contemporains? Sans doute il n'était point un ami vulgaire, celui qui, lorsque des hommes du premier rang se liguaient contre le succès de *Phedre*, appelant à la postérité de leur vaine critique, apprit à Racine comment on pouvait profiter de l'envie même, et osa lui prédire que *ses illustres veilles* ajouteraient à la gloire d'un siecle à jamais fameux. L'ami des lettres sent une véritable reconnaissance pour cette amitié courageuse, parlant ainsi le langage de l'avenir; et lorsqu'il voit un public prévenu méconnaître encore le dernier chef-d'œuvre de Racine, il aime à se rappeler que ce grand homme, rassuré par un ami dont il devait apprécier les décisions, put du moins espérer dans la justice de la postérité, et entrevoir le temps où la scene s'attendrirait à la voix de l'orphelin, et aux accents prophétiques du grand prêtre.

C'est ainsi que les Mémoires de Louis Racine nous peignent cette amitié célebre, accrue par un échange continuel de soins et de conseils, et fondée sur toutes les vertus qui rendent les hommes dignes de goûter et d'inspirer un si pur sentiment: la fidélité de ce récit, exempt de toute espece d'affectation, en est sans doute le premier mérite, et elle nous est garantie par les lettres de ces deux grands poëtes, lesquelles nous les représentent avec d'autant plus de vérité, qu'ils n'ont jamais songé à s'y peindre. C'est là qu'on voit Despréaux porter dans ses rapports, avec son ami, toute la franchise et toute la solidité de son caractere, et Ra-

Digitized by Google

cine toute la sensibilité du sien. C'est là qu'on apprend combien ces deux beaux génies étaient séveres à eux-mêmes, combien ils étaient timides quand il s'agissait de s'exposer aux regards d'un public qu'ils avaient formé. On aime à les voir se consulter réciproquement sur leurs essais, se communiquer leurs doutes, avoir sans cesse devant les yeux l'idée de cette perfection dont ils approcherent d'aussi près qu'il est donné à l'homme de le faire. On aime à voir Racine, veillant à l'éducation de son fils aîné, descendre avec lui jusqu'aux plus petits détails de la vie domestique, et dans sa solitude paternelle le rappeler souvent dans les termes les plus touchants et les plus simples, à cette religion dont il savait si bien emprunter, quand il le voulait, les expressions les plus magnifiques. On sourit aux dispositions naissantes du jeune homme, que n'effrayaient point l'âge et la gravité de l'auteur de l'*Art Poétique*, et qui souvent allait chercher à Auteuil un loisir plus instructif pour lui que de pénibles travaux. Mais surtout on se plaît à reconnaître que dans ses lettres où la confiance de l'amitié découvre sans nuage les sentiments de ceux qui les écrivent, il n'y a pas une ligne dont ils aient à rougir aux yeux de la postérité : heureuse conformité de ces deux grands hommes avec tous ceux du siecle de Louis XIV, qui puisaient les plus rares beautés de leurs ouvrages dans leur propre cœur, nourri de tous les grands principes de la morale et de la religion.

Mais ce n'est pas seulement l'intérêt attaché au nom de Boileau et de Racine qui rend ce Recueil si précieux. Occupés tous deux à écrire les Annales de Louis XIV, les renseignements qu'ils se communiquent à ce sujet, dans ces lettres mêmes, en font des matériaux utiles pour l'histoire : cependant, jusqu'ici leur transposition et le défaut

Digitized by Google

de dates arrêtaient le lecteur à chaque pas, et coupaient le fil de la correspondance. On doit à la sagacité et aux recherches de M. de la Chapelle, officier d'artillerie, l'ordre chronologique dans lequel elles paraissent aujourd'hui pour la première fois, et qui leur rend tout l'intérêt historique que leur confusion leur avait fait perdre.

Le même soin a présidé à l'arrangement des œuvres diverses et au rétablissement des dates dans l'histoire de Port-Royal, morceaux extrêmement précieux, puisqu'ils prouvent que Racine aurait pu exceller dans tous les genres de littérature, et devenir le plus parfait de nos prosateurs, comme il est le premier de nos poëtes.

(Dans le Numéro suivant nous donnerons l'analyse du contenu des volumes V, VI et VII des ŒUVRES COMPLETES ET INÉDITES DE RACINE, *avec le commentaire de* la Harpe, *qui viennent de paraître à Paris, et qui complètent cette nouvelle édition, la plus parfaite et la plus remarquable de toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour.)*

Digitized by Google

MÉMOIRES de Henri de Campion, *contenant divers Evénements des Regnes de Louis XIII et de Louis XIV. Un vol. in-8vo.*

Le désir assez naturel que tout homme éprouve de connaître l'origine de sa famille, et d'être instruit de la conduite que ses ancêtres ont tenue dans les diverses fortunes qu'ils ont éprouvées, fait souvent regretter de n'avoir que peu ou point d'éclaircissements sur ce sujet. On les accuse d'insouciance, de paresse ou de négligence, pour n'avoir pas laissé le récit de leurs actions, tandis qu'il ne faudrait peut-être s'en prendre qu'à leur ignorance, ou bien à l'obscurité de leur état. L'orgueil que l'on ressent de se voir tiré de la foule par quelques qualités estimables, et l'envie que l'on a de s'élever encore davantage, persuadent aisément qu'on est le descendant de quelqu'illustre famille, ou du moins qu'on doit en être la premiere souche. On ne veut pas mériter de sa postérité le reproche que l'on fait à ses aïeux; et, rempli des plus magnifiques espérances, on recherche curieusement ce qu'ils ont été et ce qu'ils ont fait d'honorable; on le raconte; on s'estime, bien entendu, le digne héritier de toutes leurs vertus, et l'on se présente avec confiance comme un guide assuré pour ses arrieres-neveux. Quelqu'illusion et quelque vanité que la véritable sagesse puisse trouver dans ces idées, il faut cependant convenir qu'elles peuvent être ennoblies par une ferme résolution d'ajouter quelqu'éclat à la mémoire de ceux que l'on a pris pour exemple, et de se conduire de maniere de pouvoir honorer ceux dont on veut devenir le modele. C'est à elles que nous devons les Mémoires écrits par *Henri de Campion*, d'une famille dont il pouvait accroître le nom, mais dont la postérité n'existe plus. Ce militaire, dis-

Digitized by Google

tingué dans son état par sa bonne tenue dans la paix, et par son sang-froid au milieu des périls de la guerre, avait la noble ambition de laisser à ses enfants un commencement d'histoire, qui les aurait mis dans l'obligation, s'ils ayaient voulu la continuer, de suivre constamment la voie de l'honneur qu'il leur avait ouverte: il dit positivement que ce n'est point pour le public qu'il écrit, mais qu'il veut laisser à ses enfants les fruits de son expérience, et leur inspirer de l'émulation; en sorte que si le public ne prend pas aujourd'hui à ses petites aventures, le même intérêt que ses enfants auraient dû naturellement y prendre, ce n'est point à lui qu'il faut en imputer la faute. Plus d'un éditeur indiscret, sous le frivole prétexte d'avoir quelques faits publics à éclaircir, a déjà fouillé dans les archives des familles, pour en tirer des mémoires qui n'étaient pas destinés à voir le jour, et qui n'ont éclairci que l'imprudence de ceux qui les ont offerts à la curiosité publique. Les écrits que Henri de Campion a laissés ne sont pas précisément dans ce cas; et M. le général Grimoard, qui vient de les livrer à l'impression, n'a pas à craindre qu'on les regarde comme entierement inutiles. Henri de Campion est un homme d'honneur, aussi véridique qu'on peut le souhaiter; mais sa carriere politique au milieu des troubles qui ont terminé le regne de Louis XIII, et qui ont commencé celui de Louis XIV, ne l'a conduit qu'une seule fois au centre des intrigues, et il n'a été témoin et acteur que d'un seul fait, sur lequel les historiens du temps ne se sont pas accordés. Il en donne les détails les plus précis; et comme ils paraissent aussi les plus certains, nous nous y arrêterons un moment, afin de faire connaître tout ce qu'il y a dans ces Mémoires qui soit digne de l'attention du lecteur.

Henri de Campion, cadet sans fortune, d'une

Digitized by Google

famille estimable, mais sans crédit à la cour, avait accepté la protection de la maison de Vendôme, dans laquelle il occupait une place de gentilhomme auprès de ce fameux duc de Beaufort, surnommé *le Roi des Halles*, ennemi du cardinal Mazarin, dont il avait juré la perte. On sait que cet étourdi, qui s'était fait aimer de la populace par ses manieres naturellement libres, hardies, et même un peu grossieres, affectait de cacher de grandes vues sous les dehors les plus simples et les moins faits pour éveiller le soupçon, mais que sa finesse ne l'empêcha pas d'être arrêté et conduit au château de Vincennes, sur l'avis qui fut donné au cardinal qu'il avait formé le dessein de le tuer; qu'il ne s'échappa de sa prison qu'après cinq ans de détention, mais heureusement avant qu'on eût découvert contre lui aucune preuve qui permît de lui faire son procès; et que ceux de sa cabale, tels que le *cardinal de Retz* et *Mademoiselle*, qui nous ont laissé des Mémoires, soit par défaut d'éclaircissements, soit par prudence, ou peut-être par esprit de parti, cherchent à écarter l'idée que cet odieux complot eût existé. M. de Campion, qui se trouvait alors dans la confidence du duc de Beaufort, raconte la chose sans aucun déguisement. Il représente ce jeune seigneur comme très-animé contre le cardinal, et décidé, par les instigations de Mad. de Montbazon et de Mad. de Chevreuse, *à l'ôter de ce monde*: ce sont les expressions avec lesquelles il veut bien voiler un lâche assassinat qu'il désapprouvait, mais auquel il fut contraint de prêter la main, par une fausse idée de devoir et d'obéissance, plutôt que par aucune passion, ni par aucun intérêt personnel. Lorsque le duc s'ouvrit à lui sur la résolution qu'il avait prise, il ne manqua pas de lui représenter l'horrible injustice et tout le danger d'un pareil dessein, qu'on ne pouvait alors couvrir d'aucun prétexte, ni d'au-

Digitized by Google

cune apparence de raison, puisque le cardinal était en place depuis si peu de temps, qu'il n'avait pu faire encore ni bien ni mal dans les affaires publiques: il ajouta néanmoins qu'il ne trahirait point sa confiance, et qu'il était prêt à le servir, pourvu qu'il ne l'obligeât pas de porter la main sur le cardinal, et que, du reste, les mesures qu'il aurait arrêtées fussent en quelque sorte autorisées par sa présence dans l'action; qu'au surplus, il osait encore le prier d'y penser plus sérieusement, avant de prendre un parti qui lui semblait tout-à-fait extrême et désespéré. Après quelques incertitudes, quelques irrésolutions et quelques nouvelles conférences, le duc de Beaufort, se laissant toujours entraîner, comme le dit M. de Campion, par les deux duchesses de Montbazon et de Chevreuse, qui cependant ne paraissaient point aux assemblées secretes, il fut résolu qu'on prendrait le temps où le cardinal irait par la ville; que le duc, accompagné de ceux qu'il aurait choisis, ferait arrêter le carrosse et donner le coup de la mort à son ennemi; que jusqu'au moment de l'exécution, il ne serait rien révelé du projet à tous ceux dont on n'attendait qu'une obéissance aveugle; qu'on les réunirait, armés, dans les cabarets voisins de l'hôtel de Cleves, où logeait le cardinal, près le Louvre, sous le prétexte d'être à portée de défendre Mad. de Montbazon d'une insulte dont elle était menacée par Mad. la princesse de Condé; que pendant l'action, les trois ou quatre gentilshommes qui étaient dans le secret, se tiendraient auprès du duc de Beaufort, pour s'opposer à ceux qui voudraient résister, et qu'après l'affaire faite, ils sortiraient tous de Paris, pour se mettre en sûreté.

Toutes choses étant ainsi réglées, la mort du cardinal paraissait certaine, puisque, lorsqu'il sortait, il n'avait auprès de sa personne aucun homme

Digitized by Google

armé qui pût le défendre ; mais, dans un dessein de cette nature, il y a toujours fort loin du projet à l'exécution: avant de porter le coup, il faut se faire violence à soi-même, et sacrifier son honneur. C'est là véritablement ce qu'il y a de plus difficile pour des gens de cœur, comme étaient quelques-uns de ceux qui se trouvaient dans le complot, et surtout M. de Campion, qui fit tout manquer, parce qu'il ne s'y prêtait que par une complaisance qu'il condamnait intérieurement. Une premiere occasion s'offrit bientôt de terminer cette scene sanglante. M. de Campion voit sortir le cardinal, accompagné seulement de quelques ecclésiastiques et de quelques pages ; il n'avait qu'un mot à dire au duc, qui l'attendait à l'hôtel de Vendôme avec tous ses gens, la mort du ministre était infaillible ; mais, au lieu de lui faire un rapport fidele de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait appris sur le chemin, que le cardinal allait parcourir, il lui dit, au contraire, qu'on l'avait assuré qu'il ne devait pas sortir ce jour-là de chez lui ; ce qui fit remettre l'exécution et sauva la vie au prélat. Le lendemain, le duc de Beaufort ayant appris que son ennemi devait sortir de la ville, avec le comte de Harcourt, pour aller faire collation à la Barre, près Pontoise, où la duchesse de Longueville et la reine devaient se trouver, exigea que tout son monde se tînt prêt à courir après la voiture ; et ce fut encore M. de Campion qu'il chargea de faire toutes les dispositions nécessaires: ce qu'il exécuta sur-le-champ, tout en pensant au moyen qu'il employerait pour empêcher l'effet de cette funeste résolution. Il n'en vit pas d'autre que de représenter au duc la nécessité dans laquelle il allait se trouver de tuer deux hommes au lieu d'un seul, parce qu'il n'était pas présumable que le comte de Harcourt, étant connu pour un homme brave et généreux, souffrirait qu'on assas-

Digitized by Google

sinât le cardinal sous ses yeux, sans vouloir le défendre ou le venger; qu'il fallait se résoudre à sacrifier cette nouvelle victime, s'il persistait dans son dessein, et qu'il était d'opinion qu'il convenait d'attendre une occasion plus favorable. Après avoir réfléchi sur l'énormité de cette action, et lorsqu'il eut compris le tort considérable qu'elle pourrait lui causer, le duc consentit encore à différer; mais il se promit bien de ne pas laisser échapper le cardinal, lorsqu'il pourrait le joindre hors de la compagnie d'aucun personnage remarquable; et peu de jours après, il crut qu'il allait enfin terminer toutes choses, parce qu'il fut averti que le ministre allait se rendre à Maisons, sur la route de Villeneuve-Saint-Georges, et que le duc d'Orléans y irait aussi. Comme il supposait que l'un et l'autre seraient dans une voiture séparée, il commanda de nouveau ceux qui devaient le seconder; et tout ce que M. de Campion put en obtenir, c'est qu'il ne serait rien entrepris si, contre son attente, le cardinal et le duc d'Orléans se trouvaient réunis dans le même carrosse. Après qu'il en eut reçu la promesse, tout le monde se rendit au poste qui venait d'être marqué: lui-même se tint à portée de pouvoir observer tout ce qui se passerait. Il était dans les plus vives inquiétudes sur ce qui devait arriver, et il éprouvait le plus noir chagrin de ne trouver aucun moyen de sauver encore une fois le ministre, lorsque tout-à-coup il aperçut la voiture du duc d'Orléans, et qu'aussitôt il reconnut, dans l'intérieur, le cardinal qui l'accompagnait. Il alla sur-le-champ prévenir le duc de Beaufort, afin de lui faire observer *que Dieu n'approuvait pas son projet, puisqu'il s'y rencontrait tant d'obstacles.* Cela le fit rêver, dit-il, et il sortit pour aller conférer encore avec quelqu'un qu'il ne nomma point, mais que M. de Campion pense être les deux duchesses. Il revint plus animé que

Digitized by Google

jamais, et résolut d'attaquer le cardinal de nuit, puisqu'il y trouvait tant d'empêchement au milieu du jour. On convint que ses cavaliers se tiendraient sur le quai du Louvre, et qu'il viendrait les avertir en devançant le cardinal, au sortir de chez le roi; qu'on gagnerait l'officier de garde du côté du quai, et qu'avec cette précaution le coup ne pouvait plus manquer. L'officier promit en effet qu'il ne s'inquiéterait nullement de tout le bruit qu'il pourrait entendre; mais quand son tour arriva, au lieu d'être placé devant le Louvre comme il espérait, on lui fit occuper un tout autre poste. Ce nouvel obstacle pensa désespérer le duc, parce qu'il était à craindre que, pendant tout ce délai, ses démarches ne fussent à la fin remarquées, ou que le cardinal ne reçût quelqu'avertissement. La considération du danger qui le menaçait lui fit tenter une derniere voie qui pouvait le perdre, mais qui le sauva réellement, en le mettant dans l'impossibilité de consommer un attentat dont il n'avait pas calculé les suites, ni même les premiers effets. La duchesse de Chevreuse se chargea d'obtenir du duc d'Epernon qu'il commanderait au chef du poste sur le quai de se tenir en repos, quelque bruit qui survînt, et qu'il empêchât les soldats de prendre parti pour personne. Le duc promit tout ce qu'on lui demandait; mais le soir même, M. de Campion s'aperçut qu'il était observé; le cardinal ne sortit pas de son hôtel, et le bruit courut à la cour que le duc de Beaufort avait voulu le faire assassiner. C'était un coup manqué, sans espérance de pouvoir jamais le porter.

Les confidents du duc le comprirent parfaitement; mais lui, certain de leur discrétion, et bien assuré qu'il n'existait aucune trace du complot, se tint en repos, en attendant encore un temps et des circonstances plus favorables pour exécuter son dessein. M. de Campion lui représenta vainement

Digitized by Google

qu'il se faisait illusion, et qu'il devait bien plutôt songer à se mettre à l'abri des poursuites du cardinal. Il n'en voulut rien faire : il se montra tout seul à la cour, selon sa coutume ; mais après quelques jours de cette perfide sécurité, dans laquelle on le laissait à dessein, il fut arrêté dans les appartements de la reine, et conduit le lendemain au donjon de Vincennes. Tous ses amis se dispersèrent, et M. de Campion lui-même alla chercher un lieu de sûreté dans l'île de Jersey. Telle fut la fin de cette aventure, qui porta le dernier coup au parti que l'on appelait *les Importants*, et dont le duc de Beaufort était le chef.

La connaissance de ce fait peut être utile pour juger la conduite du cardinal Mazarin dans cette circonstance. Il pouvait assez facilement se saisir de quelques domestiques du duc, et, par leur moyen, obtenir toutes les preuves suffisantes pour lui faire faire son procès. Il ne l'a point fait ; et lorsque son prisonnier s'est échappé de ses mains, il a laissé dans une tranquillité parfaite tous ceux qu'il pouvait justement soupçonner d'être ses complices.

On doit, sans doute, savoir quelque gré à M. de Campion d'avoir conservé ces éclaircissements ; mais on ne voit pas qu'il fût bien nécessaire d'imprimer avec eux toute son histoire particulière, à laquelle le public ne peut prendre aucun intérêt. L'instruction est précieuse, il est vrai ; mais c'est toujours la faire payer trop cher que d'obliger le lecteur d'en chercher quelques pages dans un gros volume d'inutilités.

Digitized by Google

SUITE DES RAPPORTS

Faits à NAPOLÉON *sur les Progrès des Sciences et des Arts, depuis* 1789, *par les diverses Classes de l'Institut National.*

DISCOURS DE CHÉNIER

Sur les Progrès de la Littérature.

CONSEIL D'ÉTAT.

Séance du Samedi 27 *Février*, 1808.

Sa Majesté étant en son conseil, une députation de la classe de Littérature et Belles-Lettres de l'Institut, composée de MM. Chénier, président; de Volney, vice-président; Suard, secrétaire perpétuel, et de MM. Morellet, Boufflers, Bernardin de Saint Pierre, Andrieux, Arnault, Villars, Cailhava, Domergue, Lacretelle, Laujon, Raynouard, et Picard, est présentée par Son Ex. le Ministre de l'Intérieur, et admise à la barre du conseil.

M. Chénier, président et rapporteur de la classe, a porté la parole en ces termes:

Sire,

" Plus nous avançons dans le travail que Votre Majesté nous a ordonné de lui soumettre, et plus nous sentons quel poids il nous impose. Comment, de leur vivant même, apprécier tant

Digitized by Google

d'écrivains, non sur de rigoureuses théories, sur des faits démontrés, sur des calculs évidents, mais sur des choses réputées arbitraires, sur l'esprit, le goût, le talent, l'imagination, l'art d'écrire? Comment se frayer une route à travers tant d'écueils redoutables; entre tant d'opinions diverses, quelquefois contraires, toujours debattues avec chaleur; parmi tant de passions qu'il était si difficile d'assoupir, et qu'il est si facile de réveiller? Comment satisfaire à la fois, et ceux dont il faut parler, et ceux qui ont un avis sur la littérature après l'avoir étudiée, et ceux-mêmes qui, sans aucune étude, se croient pourtant du nombre des juges? Ces réflexions paraissent décourageantes; mais Votre Majesté nous rassure, et sa bonté nous sert de guide. Dispenser la louange avec plaisir, exercer la censure avec réserve, proclamer les talents qui nous restent, applaudir aux dispositions naissantes, tel est, sans doute, le devoir que nous avons à remplir; et, dans les ordres de Votre Majesté, nous osons voir, avec une respectueuse assurance, la preuve du vif intérêt dont elle a toujours honoré les lettres, la garantie de sa protection constante, le signal de ses nouveaux bienfaits.

Sans pouvoir nommer aujourd'hui tous les écrivains qui seront cités dans notre ouvrage, nous allons toutefois, Sire, en indiquer un assez grand nombre, et nous tâcherons surtout d'exposer clairement la marche et les divisions du travail dont nous devons faire hommage à Votre Majesté. Dans ce travail considérable, puisqu'il embrasse le cercle entier des applications de l'art d'écrire, à la tête de chaque genre nous traçons l'aperçu rapide des progrès qu'il a faits en France jusqu'à l'époque où commencent nos observations. C'est marquer les points lumineux qui éclairent la route. L'art de communiquer les idées par la

Digitized by Google

parole, l'art d'enchaîner les idées entre elles, l'art d'analyser les sens, et par eux les sensations, et par elles toutes les idées qui en découlent, fixent d'abord notre attention. Telle est la marche naturelle. Il faut parler et penser avant d'écrire. C'est à la classe de littérature qu'il appartient spécialement de jeter un coup-d'œil sur des sciences philosophiques fondées, au moins en France, par cette école de Port-Royal, source inépuisable autant qu'elle est pure, où vont remonter à la fois toute saine doctrine et toute littérature classique. Ces mêmes sciences, dans le cours du dernier siecle, ont dû beaucoup aux travaux de Condillac, que l'académie française se glorifiait de compter parmi ses membres. Fondateur lui-même d'une école de philosophie, il a laissé d'habiles disciples et d'honorables successeurs. M. Domergue, M. Sicard, plusieurs autres encore cultivent avec succès la grammaire générale et particuliere. Nous aurons à remarquer un ouvrage sur notre langue, l'une des meilleures productions de Marmontel. Un esprit sage et méthodique, M. Dégérando, a recherché les rapports des signes et de l'art de penser. Un esprit étendu, M. de Tracy, a rassemblé les trois sciences, liées dans un corps d'ouvrage, comme elles le sont dans la nature. M. Cabanis, intéressant et clair avec profondeur, en comparant l'homme physique et l'homme moral, a soumis la médecine à l'analyse de l'entendement. Chargé d'enseigner cette analyse au sein des écoles normales, M. Garat, par son imagination brillante, a rendu la raison lumineuse; genre de service que, dans les questions encore abstraites, la raison ne peut devoir qu'aux talents d'un ordre supérieur.

La science des devoirs de l'homme, la morale, sans produire autant d'ouvrages, n'a pas été pourtant stérile. Nous avons trouvé dans les leçons que Marmontel léguait à ses enfants, les

Digitized by Google

préceptes de Cicéron mêlés à la sagesse évangélique. On doit surtout distinguer un livre important de Saint-Lambert, qui jadis avait enrichi notre littérature d'un poëme élégant, harmonieux et philosophique. Arrivé près du terme de la vie, il ne déserta point la banniere adoptée par sa jeunesse. Inaltérable en ses principes, fuyant l'excès même dans le bien, il n'affecta ni le pieux rigorisme, ni l'austérité stoïcienne. Sans détacher la morale du principe social, nécessaire, démontré, d'un dieu surveillant et protecteur, il la trouva toute entiere dans les rapports qui unissent l'homme à l'homme dans nos besoins, dans nos passions, dans cette foule d'intérêts individuels, qui sans cesse armés l'un contre l'autre, mais forcés par la nature à traiter ensemble, viennent former, en se ralliant, l'intérêt général des sociétés.

Ici nous occupent à leur tour ceux qui ont appliqué l'art d'écrire aux matieres de politique et de législation : non, cette foule d'esprits subalternes, qui, par des feuilles périodiques, ou des brochures non moins éphémeres, caressaient les passions de la multitude quand la multitude avait la puissance; mais un petit nombre d'hommes plus ou moins distingués par leurs talents, également louables par leurs intentions. Un habile dialecticien, M. Siéyès, en des ouvrages où la force de la pensée produit la force du style, a traité d'importantes questions de politique générale. Un écrivain célebre en plus d'un genre, aujourd'hui le Prince Archi-trésorier de l'Empereur; comme lui M. Rœderer, M. Dupont de Némours, M. Barbé-Marbois : après eux, M. J. B. Say, M. Ganilh, ont porté l'intérêt et la clarté dans les diverses parties de l'économie politique. Les éléments de législation, publiés par M. Perreau, ne sont pas indignes d'être cités. L'auteur d'un livre, honoré du prix d'utilité que décernait l'aca-

Digitized by Google

démie française, M. Pastoret, exposant les principes de la législation pénale, a cru pouvoir déterminer comment la loi doit poursuivre pour être humaine, quand elle doit frapper pour être juste, où elle doit s'arrêter pour être utile. Nous remarquons dans les œuvres de M. de Lacretelle, un discours brillant et renommé sur la nature des peines infamantes. Tous ces écrivains ont marché avec la raison de leur siecle, et plusieurs ont accéléré sa marche. En évitant d'agiter après eux des questions délicates, nous n'évitons pas de rendre justice au mérite quelquefois éminent qu'ils ont déployé.

Avant de passer à l'art oratoire, où nous retrouverons la politique et la législation présentées sous des formes nouvelles pour la France, nous aurons à parler d'un traité sur l'éloquence de la chaire, livre éloquent lui-même, où M. le Cardinal Maury donne d'excellents préceptes, après avoir donné d'éclatants exemples. Dans la critique littéraire, plusieurs écrivains nous offrent des études approfondies, des commentaires judicieux sur nos grands classiques ; M. Cailhava sur Moliere, M. Palissot sur Corneille et sur Voltaire ; Chamfort sur Lafontaine, dont jeune encore, il avait fait un charmant éloge ; et Laharpe sur Racine que jadis il avait aussi loué dignement. Nous ne négligeons pas de remarquer des additions nombreuses aux Mémoires littéraires de M. Palissot, livre souvent instructif, toujours écrit avec une rare élégance. Nous n'oublions pas le travail de M. Ginguené sur la littérature italienne, ouvrage utile, considérable et déjà fort avancé. Ici se présentent les derniers volumes du Cours de Laharpe, et sa Correspondance en Russie. Après avoir apprécié les talents incontestables de ce littérateur qui n'est plus, nous serons obligés de faire sentir l'extrême rigueur qu'il se croyait en

Digitized by Google

droit d'exercer contre la plupart de ses contemporains, et surtout contre ses rivaux ; ce blâme sans restriction qui n'est presque jamais équitable, ce plaisir de blâmer qui décrédite un censeur habile, souvent l'injustice évidente, et dans la justice même cette injurieuse amertume si contraire à l'urbanité française. A cette occasion, Sire, nous examinerons les regles d'une saine critique. C'est prendre l'engagement de les observer dans tout le cours de notre ouvrage ; et peut-être est-il important d'en rappeler le souvenir quand elles paraissent oubliées. Ces regles, fondés sur la justice, sur le véritable esprit des sociétés, et consacrées par le caractere national, ne sont, comme en tout autre genre, que la pratique des écrivains qui ont mérité le plus d'estime.

Dans l'art oratoire, se présente au commencement de l'époque le recueil des oraisons funebres et des sermons de l'évêque de Sénez, Beauvais, prélat qui dut ses dignités à son mérite, et qui se montra quelquefois le digne successeur de Bossuet et de Massillon. Le barreau français parut s'appauvrir quand ses soutiens enrichirent la tribune. A ces mots, notre mémoire se reporte avec inquiétude vers des assemblées orageuses. Nous les traverserons, Sire, en fuyant de nombreux écueils. Nous saurons nous conformer aux vues manifestées par votre équitable sagesse, et, forcés de nous souvenir qu'il y eût des factions, nous n'oublierons pas qu'il y eût des talents. Nous commençons par cet orateur illustre, qui, doué d'un esprit aussi vigoureux que flexible, attacha sa renommée personnelle à presque tous les travaux de l'Assemblée Constituante. Après Mirabeau, viennent ceux qui combattirent ses opinions avec énergie, M. le cardinal Maury, Cazalès ; ceux qui les défendirent avec succès, Chapelier, Barnave, et M. Regnault (de Saint-Jean-d'Angely), qui

Digitized by Google

fait briller encore, dans le lieu même où nous sommes admis, cette précision toujours claire, caractere particulier de son éloquence. Pourrions-nous oublier tant d'habiles jurisconsultes qui ont appliqué l'art oratoire aux différents objets de législation : Thouret, Tronchet, dignes rivaux; Camus, qui joignit un grand savoir à des mœurs austeres; Target, M. Merlin, M. Treilhard, dont les lumieres étendues ont éclairé les tribunaux? Nous rendons hommage à ce plan d'instruction publique, monument de gloire littéraire, élevé par M. de Talleyrand, ouvrage où tous les charmes du style embellissent toutes les idées philosophiques. Les assemblées suivantes nous offrent, dans le même genre, deux productions d'un rare mérite; l'une du profond Condorcet, l'autre de M. Daunou, dont plusieurs législatures ont estimé les travaux utiles, l'éloquence et la modestie. Nous remarquons dans ces mêmes assemblées, des orateurs qui unirent à la probité courageuse une diction pathétique ou imposante: Vergniaux, par exemple, M. François de Nantes, M. Boissy-d'Anglas, renommé par sa présidence, M. Garat, Portalis, Siméon, et cet habile homme d'état, si distingué dans la jurisprudence et dans l'art oratoire, si élevé parmi les grands dignitaires de l'empire. Nous ne citons que des personnages dignes de mémoire. Et comment hésiterions-nous à rappeler tous les talents précieux qui, parmi nous, ont honoré la tribune, puisque Votre Majesté, rendant le calme à la France, a rassemblé leurs débris dans les différents corps de l'état? Leurs débris, Sire, et sans doute un regret de votre âme royale, est de n'avoir pu rallier auprès du trône les philosophes respectables, les orateurs éloquents, les jurisconsultes éclairés, les énergiques écrivains qui furent moissonnés en foule durant une année désastreuse

Digitized by Google

où le talent devint le plus grand des crimes après la vertu.

Dans les camps où, loin des calamités de l'intérieur, la gloire nationale se conservait inaltérable, naquit une autre éloquence, inconnue jusqu'alors aux peuples modernes. Il faut même en convenir : quand nous lisons dans les écrivains de l'antiquité les harangues des plus renommés capitaines, nous sommes tentés souvent de n'y admirer que le génie des historiens. Ici le doute est impossible, les monuments existent, l'histoire n'a plus qu'à les rassembler. Elles partirent de l'armée d'Italie ces belles proclamations, où le vainqueur de Lodi et d'Arcole, en même temps qu'il créait un nouvel art de la guerre, créa l'éloquence militaire dont il restera le modele. Suivant ses pas comme la fortune, cette éloquence a retenti dans la cité d'Alexandrie, dans l'Egypte où périt Pompée, dans la Syrie, qui reçut les derniers soupirs de Germanicus. Depuis, en Allemagne, en Pologne, au milieu des capitales étonnées, à Vienne, à Berlin, à Varsovie, elle était fidele au héros d'Austerlitz, de Jéna, de Friedland, lorsqu'en cette langue de l'honneur, si bien entendue des armées françaises, du sein de la victoire même, il ordonnait encore la victoire, et communiquait l'héroïsme.

Au moment où les sciences et les lettres, longtemps froissées par les orages, se reposerent dans un nouvel asile, et surtout à l'époque où Votre Majesté, perfectionnant l'Institut, l'honora d'une faveur spéciale, on vit l'éloquence académique renaître et bientôt refleurir. Il n'est pas rétréci, ce genre dont les modeles variés appartiennent exclusivement à la littérature du dernier siecle. Deux écrivains illustres, Thomas et M. Garat, ont prouvé qu'en certains sujets, il admet les grandes images et les plus beaux mouvements oratoires,

Digitized by Google

Souvent, aussi, l'art consiste à les éviter; mais l'art exige toujours l'élégance et la régularité des formes, la clarté, la justesse, et l'heureux accord des idées et des expressions. On a trouvé ces qualités réunies dans les discours que M. Suard a prononcés, comme secrétaire-perpétuel, au nom de la classe de littérature française. C'est avec le même succès qu'au nom des autres classes ont été remplies les mêmes fonctions. M. Arnault, dans plusieurs solennités, a répandu beaucoup d'intérêt sur des objets d'instruction publique. Parmi les panégyristes, l'éclat et la facilité du style ont distingué M. de Boufflers, M. François (de Neufchâteau), M. Cuvier, Portalis; et l'on a paru surtout écouter avec un plaisir soutenu l'éloge de Marmontel, ouvrage plein de mérite, dicté à M. Morellet, par la philosophie et l'amitié. Enfin, car il est impossible de tout citer, de bons discours de réception, de belles réponses, une foule de productions diversement estimables, garantissent que ce genre d'écrire reprendra l'influence dont il jouissait autrefois, soit à l'académie française, soit à l'académie des sciences; lorsque plus d'un homme célebre, membre de ces deux sociétés, maintenait entre leurs différentes études cette union qui donne aux sciences une utilité plus générale, aux lettres une direction plus étendue.

L'histoire, Sire, cette partie importante, fixera long-temps notre attention. Ce n'est pas que nous prétendions tirer de l'oubli une foule de mémoires particuliers sur la révolution française. Vicieux ou nuls quant au style, n'offrant d'ailleurs que des plaidoyers en faveur des différents partis, ils rentrent dans la classe des écrits polémiques, et nous les écarterons avec eux. Nous aurons toutefois à parler d'un assez grand nombre d'ouvrages. Là, M. de Castera peint une souveraine qui brilla plus de trente années sur le trône de Pierre-le-Grand.

Digitized by Google

Ici, M. de Ségur, en traçant le tableau politique de l'Europe, durant une époque orageuse, communique à son style la sagesse de ses opinions. Nous ferons ressortir le mérite d'un précis sur l'histoire de France, ouvrage de Thouret, l'un des membres les plus regrettables de l'Assemblée Constituante. L'époque nous présente un livre supérieur encore, au moins pour les grandes qualités de l'art d'écrire. Un académicien qui n'est plus, Rulhiere, a raconté les événements mémorables écoulés dans le dernier siecle en ces régions, Sire, et sur ces mêmes bords de la Vistule où Votre Majesté, portant la victoire, a conquis une paix glorieuse. Quoique cet ouvrage posthume soit resté incomplet, nous y reconnaîtrons partout l'empreinte d'un talent perfectionné par le travail, et quelquefois très-éclatant. Nous n'oublierons pas une intéressante production de M. de Beausset; la vie de ce prélat immortel, qui parla du peuple à la cour, donna Télémaque à notre langue, réunit l'éloquence, la religion, la philosophie, fut simple à la fois dans son génie, dans sa piété, dans sa vertu.

Les Voyages font partie de l'histoire. Nous suivrons dans l'Amérique septentrionale, M. de Volney, qui jadis, en traversant l'Egypte et la Syrie, écrivit un des beaux ouvrages du dix-huitieme siecle, et le chef-d'œuvre du genre. Des hommes habiles ont rédigé les annales des sciences, ou tracé le tableau fidele des opinions humaines. M. Naigeon, achevant un grand travail commencé par Diderot, décrit la marche lumineuse de la philosophie ancienne et moderne: M. Bossut sait intéresser par la diction dans l'histoire des mathématiques: avec M. de Volney, la raison éloquente interroge des ruines accumulées durant quarante siecles: avec M. Dupuis, l'érudition raisonnable

Digitized by Google

cherche l'origine commune des diverses traditions religieuses. Là, nous trouvons encore une esquisse profonde et rapide des progrès de l'esprit humain, dernier ouvrage, et presque dernier soupir de Condorcet, testament fait par un sage en faveur de l'humanité.

Avant que parmi nous on eût appliqué l'art d'écrire à l'histoire des sciences, on savait à quelle hauteur il peut atteindre dans les sciences mêmes qui ont pour objet l'étude de la nature. Buffon nous l'avait appris ; et nous aurons l'occasion de remarquer combien son digne continuateur, M. de Lacépede, a su profiter des leçons d'un si grand maître. Nous verrons Lavoisier, M. Fourcroy, porter dans la chimie cette clarté, la premiere qualité du style, et la plus nécessaire à l'enseignement. De-là nous examinerons si les théories relatives aux différents arts d'imitation n'offrent pas, sous le même point de vue, un perfectionnement remarquable. Nos recherches ne seront pas infructueuses. Nous ferons surtout observer avec quelle élégance facile M. Grétri a traité de l'art musical, qu'il a long-temps honoré, sur nos deux scenes lyriques, par des productions dont la mélodie et la vérité ne sauraient vieillir.

Nous ne passerons point à la poésie, sans jeter un coup-d'œil sur les romans, genre qui se rapproche de l'histoire par le récit des événements, de l'épopée par une action fabuleuse en tout ou en partie, de la tragédie par les passions, de la comédie par la peinture de la société. Nous n'indiquerons même pas une foule de compositions frivoles ou sans caractere; mais nous apprécierons l'esprit et le talent de plusieurs dames qui marchent avec distinction sur les traces de la femme illustre à qui nous devons la princesse de Cleves. Nous remarquerons Attala, ornement du livre

Digitized by Google

considérable, où M. Châteaubriand développe le génie du christianisme. Nous trouverons dès la premiere année, le meilleur, le plus moral et le plus court des romans de l'époque entiere, cette Chaumiere Indienne, où l'un des plus grands écrivains qui nous restent, M. Bernardin de Saint-Pierre, a réuni, comme en ses autres ouvrages, l'art de peindre par l'expression, l'art de plaire à l'oreille par la musique du langage, et l'art suprême d'orner la philosophie par la grâce.

La poésie nous représentera d'abord ce genre éminent et sublime, consacré, Sire, à chanter les hommes qui font la destinée des nations; le poëme héroïque, les chantres capables d'atteindre à l'épopée ne sont pas moins rares que les personnages dignes d'être adoptés par elle. Cinq chefs-d'œuvre épars en trente siecles le prouvent assez. Si, dans l'espace que nous avons à parcourir, nous appercevons à peine une tentative estimable, mais défectueuse, les Helvétiens; nous aurons à concevoir de plus hautes espérances, garanties par les talents poétiques de M. de Fontanes, qui brille aujourd'hui comme orateur à la tête du corps législatif. En passant au poëme héroi-comique, nous tâcherons de ne pas oublier l'extrême circonspection qu'exigent de certaines matieres, et de payer en même tems le tribut d'éloges que la justice réclame pour un de nos meilleurs poëtes, M. de Parny. Après les compositions originales viendront les imitations et les traductions en vers de quelques épopées célebres. Parmi les imitateurs, M. Parceval de Grandmaison, et M. Luce de Lancival, auteur d'Achille à Scyros, doivent être distingués de la foule: mais des traductions du premier mérite nous occuperont bien davantage. Virgile et Milton semblent parler eux-mêmes notre langue; et grâce à un classique vivant que

Digitized by Google

ce mot fera nommer, grâce encore à M. de Saint-Ange, habile et laborieux traducteur d'Ovide, nous aurons le plaisir d'observer qu'à cet égard, l'époque actuelle est supérieure à toute autre. On n'avait pas porté si loin jusqu'à ce jour, au moins en des ouvrages d'une telle importance, l'art difficile de conquérir les beautés de la poésie étrangere, et de traduire le génie par le talent.

Dans la poésie didactique, c'est encore à M. Delille que l'époque doit sa fécondité. Il a répandu dans trois poëmes originaux cette richesse du style qu'il avait déployée en traduisant l'Enéide et le Paradis perdu. Le poëme de l'Imagination surtout suffirait pour fonder une haute renommée. M. Esmenard, M. Castel, et quelques autres viennent ensuite ; dignes encore d'éloges, loin cependant de leur modele. Le Brun seul aurait soutenu la concurrence avec M. Delille, s'il avait achevé son poëme de la nature, dont il nous reste des fragments d'un mérite supérieur. Sans émule dans le genre de l'ode, Lebrun tira des sons harmonieux de la lyre pindarique, si rebelle aux chantres vulgaires, et nous remarquerons, Sire, que ses derniers accents furent consacrés à vos triomphes. Il était digne de les chanter.

M. Daru, traducteur d'Horace, a montré dans cette difficile entreprise un goût pur, un esprit flexible, une étude approfondie des ressources de notre versification. La poésie érotique s'honore de M. de Parny, de M. de Boufflers. Des poëtes que nous allons retrouver avec éclat sur la scene française, se présentent déjà sous des formes brillantes et variées : M. Ducis, dans l'épître ; M. Arnault dans l'apologue ; M. Andrieux, dans le conte ; M. Legouvé, M. Rénouard, en de petits poëmes d'un genre grave et philosophique. Après ces talents exercés, on voit se former de jeunes talents qui donnent plus que des espérances. Deux

Digitized by Google

ans de suite, M. Millevoie, remarquable par l'élégance du style, a remporté le prix de poésie. M. Victorin Fabre, plus jeune encore, a mérité, deux ans de suite, une honorable distinction. Plusieurs qu'il est impossible de citer ici, ne seront point oubliés dans notre ouvrage, où nous fuirons la sévérité : persuadés qu'en littérature, comme en tout le reste, l'indulgence est près de la justice.

Ici se présente aux regards de Votre Majesté la poésie dramatique, dont les deux genres eurent tant d'influence sur notre langue, sur notre littérature entiere et sur les mœurs nationales. Dans la tragédie paraît le premier M. Ducis, inventeur même quand il imite, inimitable quand il fait parler la piété filiale, poëte justement célebre, et dont le génie pathétique a tempéré la sombre terreur de la scene anglaise. Des émules très-distingués marchent ensuite : M. Arnauld, si noble dans Marius, si tragique dans les Vénitiens ; le Gouvé, dont la Mort d'Abel offre une élégante imitation de Gesner, et qui déploya beaucoup d'énergie dans Epicharis ; M. Lemercier, qui dans Agamemnon, sut fondre habilement les beautés d'Eschyle et de Séneque ; enfin, M. Rainouard, qui rendit un brillant hommage à des victimes honorées des regrets de l'histoire. Nous indiquerons les scenes intéressantes du Joseph de M. Baour-Lormian, et ce qu'il y a d'estimable dans l'Abdélasis de M. de Murville*. Quelques réflexions ne doivent pas être négligées. On ne saurait reprocher aux bonnes compositions tragiques de l'époque, la multiplicité des incidents, la profusion des personnages subalternes, les épisodes inutiles, la fadeur des scenes élégiaques. Partout l'action

* Pour obéir à la classe de littérature française, on nomme ici M. Chénier. Sa tragédie de Fénélon a réussi, protégée par la mémoire d'un grand homme.

Digitized by Google

est simple et presque toujours sévere. La marché des poëtes n'est point timide : sans violer les regles anciennes, ils ont obtenu des effets nouveaux. Du reste, ils ont conservé ce caractere philosophique imprimé à la tragédie par le plus beau génie du dernier siecle, et, sur ses traces, la plupart se sont ouvert les routes variées de l'histoire moderne : immense carriere qui promet long-temps des palmes nouvelles aux poëtes capables de la parcourir. On a tout dit, si l'on en croit des hommes qui n'ont rien à dire. Heureusement, l'erreur est évidente. En quelque genre que ce soit, l'art est semblable à la nature, son modele ; il a des regles, comme la nature a des lois ; il n'a point de bornes, puisque la nature est infinie.

En passant au genre de la comédie, nous trouvons, dès les premieres années, la jolie petite piece du Couvent, par M. Laujon ; les Ménechmes grecs, par M. Cailhava, comédie d'intrigue amusante et bien conduite ; un ouvrage élégamment versifié, la Paméla de M. François, copie de celle de Goldoni, mais copie supérieure à l'originale. Deux rivaux exercés à lutter ensemble, Fabre d'Eglantine et Colin d'Harleville, enrichissant la haute comédie : l'un en dessinant à grands traits l'égoïsme impassible et la vertu passionnée ; l'autre en peignant avec une vérité fortement comique les inconvénients d'un célibat prolongé. M. Andrieux brille au même rang par un enjouement aimable, par la grâce piquante des détails, et le charme continu du style. Une imagination féconde, une gaîté franche, la peinture originale des mœurs ont assuré les succès de M. Picard. Aussi gai, presqu'aussi fécond, M. Duval mérite en partie les mêmes louanges. On estime une diction pure en quelques essais de M. Roger. Ici nous indiquons un perfectionnement dont il est juste de faire honneur aux principaux écrivains que nous

Digitized by Google

venons de nommer, peut-être encore au changement qui s'est opéré dans nos mœurs. Durant l'époque entiere les comédies un peu remarquables n'offrent aucune trace de ce jargon qui fut long-temps à la mode. Pour réussir il a fallu être naturel; et l'on a banni entierement le style précieux, le faux esprit, le ton factice, que des auteurs plus recherchés qu'ingénieux avaient introduits sur la scene comique.

Dans le drame, genre défectueux, mais susceptible de beautés, nous distinguerons Beaumarchais, que ses comédies et ses mémoires avaient déjà rendu célebre; M. Monvel, auteur qui a mérité de nombreux succès, et l'un de nos plus grands acteurs : M. Bouilli, dont les pieces respirent cet intérêt que produit une excellente morale. Sur la scene illustrée par Quinault, se font remarquer M. Guillard et M. Hoffman; plus récemment, M. Esménard et M. Joui; sur l'autre scene lyrique, M. Hoffman encore, M. Monvel, M. Marsollier, M. Duval. Après avoir rendu justice à des productions agréables, forcés toutefois de renouveler quelques opinions de Voltaire, et d'observer ce qu'il avait prévu, ce qu'il avait craint, l'influence de l'opéra comique sur le goût général des spectateurs; nous reviendrons, par cette observation même, à chercher les moyens de soutenir, d'augmenter, s'il est possible, l'éclat de la scene française, où réside essentiellement l'art dramatique. Votre Majesté, Sire, accorde une attention bienveillante à cet art aussi beau qu'il est difficile; et l'on sent mieux que jamais quelle en peut être l'importance, quand votre âme, en rapport avec l'âme de Corneille, applaudit aux conceptions de ce génie, dont le sublime était la langue naturelle et qui sut faire pleurer les héros.

En achevant, Sire, un vaste tableau dont le temps ne nous permet de vous tracer aujourd'hui

Digitized by Google

qu'une esquisse incomplette, mais au moins fidele, des considérations générales sur l'époque entiere nous arrêteront un moment. Elles se communiquent aux littérateurs, ces secousses profondes qui remuent et décomposent les nations vieillies, en attendant que le génie puissant vienne les recomposer et les rajeunir. Nous suivrons dans les diverses parties de l'art d'écrire les effets du mouvement universel. Nous chercherons quel fut sur l'époque l'ascendant du dix-huitieme siecle, et comment l'époque à son tour peut influer sur l'avenir. Nous avons indiqué, nous prouverons qu'elle mérite une étude approfondie. En vain les ennemis de toute lumiere, proscrivant la mémoire illustre du siecle philosophique, annoncent chaque jour une décadence honteuse, qu'ils opéreraient, si leurs cris imposaient silence au mérite, et qui serait démontrée s'ils avaient le privilége exclusif d'écrire. Il sera facile de confondre ces assertions injurieuses, dont quelques étrangers crédules auraient tort de se prévaloir. Non, Sire, cette étrange catastrophe n'est point arrivée. La France agrandie par V. M. n'est pas devenue stérile en talents. Nous rassemblerons sous vos yeux les éléments actuels de cette littérature française, dont une envieuse ignorance dénigrait à chaque époque et les chefs-d'œuvre et les classiques, mais qui fut toujours honorable, et qui même aujourd'hui, malgré des pertes nombreuses, demeure encore à tous égards la premiere littérature de l'Europe.

Et, si l'esprit de parti, décoré dans les temps de trouble du nom d'opinion publique, avait autrefois donné de fausses directions aux plus généreuses pensées; si ce même esprit non moins funeste en agissant d'une autre maniere et par d'autres hommes, avait depuis arrêté l'essor des talents, et paralysé la pensée; il nous resterait une espérance

Digitized by Google

qui ne sera point déçue. Vous régnez, Sire, et vous pouvez protéger encore cet art qui fait les littérateurs, l'art d'écrire. Il s'applique à tous les arts ; il facilite l'accès de toutes les sciences ; il embrasse toutes les idées; il les éclaircit par la précision. Il présente en premiere ligne ce qui touche de plus près les hommes mémorables ; l'histoire qui raconte les grandes actions, l'éloquence qui les célebre, et la poésie qui les chante. Il refleurira sous vos auspices : il sera guidé par vous en des routes certaines : autour de vous brilleront encore les talents ranimés à votre voix. Le génie naîtra de lui-même appelé par le génie, et tous les genres de gloire appartiendront au siecle de Votre Majesté.

S. M. a répondu à peu-près en ces termes;

" Messieurs les Députés de la Seconde Classe de l'Institut,

" Si la langue française est devenue une langue universelle, c'est aux hommes de génie qui ont siégé, ou qui siégent parmi vous, que nous en sommes redevables.

" J'attache du prix aux succès de vos travaux ; ils tendent à éclairer mes peuples, et sont nécessaires à la gloire de ma couronne.

" J'ai entendu avec satisfaction le compte que vous venez de me rendre.

" Vous pouvez compter sur ma protection.

Digitized by Google

LES POISSONS D'AVRIL.

CHANSON.

Un jeune homme auprès d'une femme,
Lui répétait dans son transport:
" Ah, je te jure sur mon âme
" De t'adorer jusqu'à la mort."
Je t'aime aussi, lui dit la belle,
Mais de grâce point de babil;
Serment de tendresse éternelle
Est bien un vrai poisson d'Avril.

Un vieux barbon, glacé par l'âge,
Cajolait fillette un beau jour;
" Ah! cesse enfin d'être sauvage,
" Et partage mon tendre amour."
Non, répond la beauté sévere,
Dont le coup-d'œil était subtil,
Vous pourriez fort bien à Cythere,
Me donner un poisson d'Avril.

Ivre d'encens et de suffrages,
Un poëte écrit sans repos,
Il est content de ses ouvrages
Dont il ne voit pas les défauts;
Le public les voit à sa place,
J'entends le sifflet incivil! . . .
Un auteur ne peut sans grimace
Avaler ce poisson d'Avril.

Digitized by Google

Je veux à tous rendre justice,
Dit le rédacteur d'un journal;
Sur chaque acteur, sur chaque actrice,
Je promets d'être impartial.
C'est à qui grossira sa liste;
Mais de la Seine jusqu'au Nil,
Ah! qui sait mieux qu'un journaliste,
Nous donner des poissons d'Avril.

La vertu de femme jolie,
La fidélité d'un mari.
D'un poëte la modestie,
La sincérité d'un ami;
D'un Crésus l'esprit et la grâce,
D'un fat le courage viril,
La probité d'un homme en place,
Bon Dieu! que de poissons d'Avril!

D'un vain jargon faisant parade,
Un docteur de la faculté
Promet à son pauvre malade
Qu'il va lui rendre la santé.
Le malheureux le laisse faire,
Ne se doutant pas du péril;
Le médecin le met en terre,
C'est le dernier poisson d'Avril.

Digitized by Google

PIECES OFFICIELLES.

Réponse de la Suede à la Déclaration du Dannemarc.

La Cour de Dannemarc avait formé une alliance avec la France, elle s'était préparée à recevoir des troupes françaises dans son pays, elle avait rassemblé des bâtiments de transport dans ses ports, elle avait équipé tous ses vaisseaux dans la rade de Copenhague, pour couvrir une expédition française contre la Suede, et ensuite elle a publié une déclaration de guerre. Le Dannemarc accuse la Suede d'être la cause de cette rupture, parce qu'elle ne lui a pas fait des compliments de condoléance sur la perte de sa flotte, parce qu'elle n'a pas voulu concourir à venger cette humiliation, et surtout parce qu'elle a réclamé l'assistance de l'Angleterre contre ces agressions.

Les relations du Roi envers le Dannemarc étaient celles d'une simple paix. Il n'y avait ni alliance ni aucune convention quelconque, qui traçât aux deux Cours une marche commune à suivre dans leur conduite politique. En conséquence, lorsque la Suede, la Russie et la Prusse ont combattu conjointement contre la France, le Dannemarc, sous l'abri de sa neutralité, a paru être l'ami de tous. Le Roi, témoin de ce système, et convaincu par quelques explications demandées dans le cours de l'année 1806, de l'impossibilité d'obtenir du Dannemarc un changement de mesures favorable à la Suede, ne pouvait pas espérer que jamais les forces navales du Dannemarc pussent lui être utiles; il avait, au contraire, depuis la paix de Tilsit, tout sujet de craindre qu'à l'instigation de la Russie et de la France elles ne fussent un jour tournées contre lui. C'est pourquoi il a cru devoir garder un profond silence sur les événements qui se sont passés l'automne dernier dans son voisinage.

On doit cependant à la vérité de déclarer que la Cour de Londres n'a pas invité la Suede à prendre part à cette expédition, et qu'elle ne la lui a confiée qu'au moment où elle était mise à exécution. Conséquemment il n'y a pas eu le moindre mouvement de fait en Suede

Digitized by Google

à cette occasion. La flotte anglaise est arrivée et repartie sans entrer dans aucun port de Suede; et les troupes auxiliaires débarquées en Poméranie ont été rendues en vertu d'un article séparé de la convention relative à cet objet, conclue à Londres le 17 Juin 1807, époque à laquelle il n'était certainement pas encore question de cette expédition. Voici cet article:

" Il est bien entendu que dans le cas où des circonstances imprévues rendraient impraticable l'objet de cette convention, ou que S. M. Britannique jugerait nécessaire de retirer lesdites troupes (la légion germanique) de la Poméranie Suédoise, la stipulation de cette convention n'empêchera en aucune maniere S. M. Britannique de donner tels ordres qu'elle jugera à propos, relativement à la disposition ultérieure de ces troupes, qui sont maintenant mises sous les ordres de S. M. Suédoise."

La Cour de Londres a depuis justifié pleinement cette entreprise, et chaque jour l'expérience la justifie. De nombreuses armées françaises sont restées dans la Basse-Saxe et ont accablé le Nord; il y avait encore des nations à subjuguer, des ports à fermer, et des forces à diriger contre l'Angleterre; elles devaient y pénétrer, quoiqu'il pût en coûter; elles devaient agir à tout événement, et sur tous les prétextes qui s'offriraient. A présent, c'est l'expédition contre la flotte danoise qui est le mot de ralliement de toute la ligue!

Il est remarquable que le gouvernement danois, déjà cerné par les troupes françaises, subjugué, excité, et même payé par la France, publie une déclaration contre la Suede, sans oser nommer la Puissance qui le force à agir. Il s'efforce de trouver des griefs et des raisons, pour paraître avoir pris cette détermination de sa propre volonté. Il cite les rémontrances de la Suede contre l'arrestation des malles suédoises, comme étant une vexation; tandis que dans ses divers réglements concernant la correspondance anglaise, il n'a pas pu la laisser passer, malgré les traités; et il a déclaré qu'il était impérieusement obligé de prendre ces mesures. Il prétend connaître les intentions du Roi, et il lui plaît de les trouver hostiles, tandis qu'il a lui-même, depuis plusieurs mois, concerté une agression contre la Suede. Il prétend raisonner sur les intérêts du pays, quoiqu'il ait abandonné ses propres intérêts, et même son exis-

Digitized by Google

tence, à une influence étrangere. Enfin, il reproche à la Suede d'avoir pourvu à sa défense par un traité de subsides, quoiqu'il soit lui-même soldé pour une agression; et il prononce ensuite, avec quelque timidité, il est vrai, le mot *mercenaire*, que le gouvernement qui le paie a eu probablement la cruauté de lui dicter.

Il est juste de rendre ici à S. M. Britannique le témoignage le plus authentique et le plus solennel, que, dans toutes ses transactions avec la Suede, elle n'a jamais proposé des mesures offensives, ni rien requis qui ne fût parfaitement compatible avec sa tranquillité et son indépendance. Ce qui en est la preuve la plus récente et la plus convaincante, c'est l'empressement avec lequel son Ministere a acquiescé à la proposition du Roi pour la tranquillité de la Baltique, en promettant formellement de n'y envoyer aucuns vaisseaux de guerre, à des conditions utiles et honorables pour tout le Nord. Que le gouvernement danois lise dans cette proposition la réfutation complete des plaintes portées dans le Manifeste contre la Suede; et lorsqu'il sera revenu à lui-même, qu'il compare l'état de choses que le Roi a désiré avec celui que la France et la Russie veulent! Que tous les alliés de la France lisent dans cet acquiescement de l'Angleterre la différence qu'il y a entre les liens qui unissent les deux Cours et ceux qui les enchaînent eux-mêmes, et qu'ils prononcent de quel côté se trouvent les égards dûs aux intérêts particuliers, et une juste modération en faveur du bien général.

Le Dannemarc lui-même a été long-temps l'objet de cette modération, et il n'a cessé de l'être que lorsqu'il est devenu absolument dangereux. Lorsque le Nord a été outragé par la dévastation de la Basse-Saxe, par l'oppression des villes Anséatiques, qu'a-t-il fait pour les venger? La Suede, l'Angleterre, la Prusse et la Russie ont fait la guerre pour cet objet, mais personne n'a songé à forcer le Dannemarc d'y prendre part. Il était alors, comme à présent, l'allié de la Russie: pourquoi n'a-t-il pas épousé sa cause? Que pouvait-il alléguer alors en faveur de son inaction, que la Suede ne puisse pas alléguer aujourd'hui? Tout cela s'explique par le seul fait qu'il est maintenant sous l'influence du gouvernement français. Si l'Angleterre avait suivi les principes de cet ennemi, elle n'aurait pas attendu qu'il s'y fût soumis, pour le désarmer; elle l'aurait envahi plusieurs années aupa-

Digitized by Google

ravant ; elle l'aurait gardé, et le tout pour le bien du Nord.

Son ancienne alliance avec la Russie sert de prétexte à cette agression ; quoique tout le monde sache qu'elle est purement défensive, et qu'elle a été suspendue durant les dernieres guerres de la Russie, lorsque peut-être ce Pouvoir aurait pu la réclamer.

La Cour de Dannemarc, pour justifier ses procédés, n'hésite pas d'avancer toutes sortes d'assertions ; elle ose défendre l'injustice de la Russie, elle avoue ainsi un concert prémédité ; et elle fait tout cela pour dissimuler la principale et même la seule raison, qui est que le Dannemarc est l'allié de la France.

Mais l'injustice et le mensonge ont un terme ; l'honneur et la vérité triompheront à leur tour. Sa Majesté, se reposant sur la justice de sa cause, et fiere de régner sur un peuple brave et fidele, si souvent éprouvé par les dangers, et toujours secondé par le Tout-puissant, espere que la même Providence daignera bénir ses armes, et rendre à ses sujets une paix sûre et honorable, à la confusion de ses ennemis.

Stockholm, le 21 Mars 1808.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Correspondance Russe, interceptée en Suede, publiée a Stockholm par autorité.

L'irruption des troupes russes dans la Finlande, et les proclamations incendiaires répandues dans la province, étaient déjà connues du Roi, tandis que le ministre de Russie, M. d'Alopeus, n'avait rien communiqué encore qui pût préparer à cette nouvelle, et qu'il manquait de couriers et de dépêches de l'ambassadeur de Suede à Pétersbourg depuis ces événements. Considérant donc ce Ministre comme déchu de sa qualité publique par l'agression insidieuse de sa Cour, comme un ennemi dangereux par les principes révolutionnaires dont cette agression était accompagnée, et comme ôtage contre l'ambassadeur, dont la liberté était très-vraisemblablement violée, S. M. fit donner, le 2 Mars, à M. d'Alopeus une garde militaire dans sa maison.

Cette mesure, qui dans toute autre circonstance aurait fortement repugné au Roi, a été pleinement justifiée par la suite; un courier de la Cour de St. Pétersbourg, arrivé à Signildskär, le 22, et parti le 28 Février par Tornea pour Stockholm, ayant été arrêté, le 7 Mars, à un mille de Hernösand, avec les dépêches suivantes:

Digitized by Google

No. I.

Monsieur,

Monsieur le baron de Stedingk m'a remis, le 9 de Janvier, une note officielle, dont je vous envoie ci-joint une copie, en réponse à la mienne du 16 Novembre. Son contenu ne satisfaisant pas plus que le précédent office de cet ambassadeur, à ce que notre auguste maître attendait * du Roi de Suede, et Sa Majesté Impériale se persuadant par là qu'elle n'a plus rien à espérer en prolongeant encore une correspondance qui, dans des circonstances aussi pressantes†, dure déjà depuis plus de quatre mois, et n'a produit aucun résultat, s'est décidée à donner la déclaration que vous trouverez ci-jointe, afin de s'assurer définitivement des résolutions de la Cour de Stockholm. Quoique je remettrai ici cette déclaration à M. le baron de Stedingk, ce nonobstant l'Empereur vous ordonne, Monsieur, de la communiquer au ministere

---

* A ce que S. M. Impériale avait demandé, oui: la pacification de la Mer Baltique; mais à ce qu'elle *attendait* peut-être, non; si elle attendait de la Suede ce que S.M. Impériale avait accordé elle-même à la France, le sacrifice de ses intérêts et de son indépendance.

† La peur des Anglais doit être *pressante*. Malgré un retard extraordinaire des malles anglaises, la réponse de l'Angleterre est arrivée à Stockholm le 16 Mars, encore long-temps avant qu'une expédition maritime dans le Golfe de Finlande fût physiquement possible. La Cour de Londres accédant à la proposition, consentit à ne point troubler la tranquillité de la Baltique, si on laissait la Suede en paix. Ainsi, il pouvait exister dans le monde un coin paisible et heureux: la Russie ne l'a pas voulu. Il faut voir si l'invasion insidieuse de la Finlande met ses côtes à l'abri des flottes anglaises.

Digitized by Google

de Sa Majesté Suédoise. Vous lui observerez en cette occasion, qu'il dépend encore du Roi de conserver la bonne harmonie entre les deux états* ; mais que les intérêts les plus essentiels de la Russie ne permettent pas à Sa Majesté Impériale d'admettre dans la situation présente des affaires, le moindre doute sur les dispositions de la Suede à l'égard de la Russie†.

J'ai l'honneur d'être, avec une considération distinguée,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Comte NICOLAS DE ROMANZOFF.

St. Pétersbourg, le 5 (17) Février, 1808.

A M. d'Alopeus à Stockholm.

---

* L'armée russe devait entrer en Finlande avant que la déclaration pût être délivrée seulement, et à plus forte raison avant l'arrivée d'une réponse. On a cependant l'impudence de parler encore de *bonne harmonie*. Ce qu'on *attendait* du Roi était en effet si illégal, si humiliant, qu'en connaissant le caractere de S. M. on ne pouvait espérer de l'obtenir de bon gré. On a tant vanté le Prince Royal de Dannemarc d'avoir refusé de traiter avec l'Angleterre après les hostilités; et on le propose au Roi! Des contradictions, des déraisonnements, des faussetés sont le cortége ordinaire de l'injustice.

† Il n'y avait déjà aucun doute sur les dispositions du Roi. Tout était sur pied de paix en Finlande, jusqu'au 2 Février, que le Roi fit appeler M. d'Alopeus pour lui demander ce que signifiaient les armements de la Russie sur les frontieres, et que S. M. le prévenait qu'elle était obligée de se mettre en état de défense de son côté.

Digitized by Google

No. II.

Copie d'une Note de l'Ambassadeur de Suede Baron de Stedingk, *au Ministre Comte* de Romanzoff, *en date du* 9 (21) *Janvier*, 1808.

Le Roi ayant déjà communiqué à la Cour de Pétersbourg, en réponse à la note du 24 Septembre (6 Octobre), son opinion sur la position actuelle du Nord, et sur la difficulté d'y appliquer les engagements de 1780, S. M. avait quelque espoir de gagner l'assentiment de S. M. Impériale à l'évidence de ces aperçus. Le premier coup-d'œil sur les circonstances d'alors et sur celles d'aujourd'hui semblait pouvoir suffire pour trouver leur immense disparité, et le cabinet de St. Pétersbourg ne doit pas hésiter plus que tout autre de prononcer de quel côté était la prépondérance dans ce temps-là, et de quel côté elle est à présent.

La Russie, principal appui de la Convention de 1780, a été la premiere à l'abolir en 1801. Si c'était à son invitation que la Suede a accédé au nouveau système, sous ses auspices qu'elle s'est réconciliée alors avec l'Angleterre, elle contractait cependant des engagements directs avec cette puissance; que d'après les regles de la morale publique, elle se croit obligée d'observer, tant que l'autre partie contractante n'a pas enfreint les siens.

Or, la neutralité armée de 1780 une fois abandonnée, la clôture de la Mer Baltique, fondée sur le concert et les armements communs qu'elle stipulait, paraît d'autant moins regarder la Suede, que depuis l'époque de la derniere convention, il n'a existé à ce sujet ni concert, ni unité de principes même entre les puissances riveraines de cette

Digitized by Google

mer. Et cette clôture qui, lors de la déclaration, signifiait proprement la défense du Sund, est à présent devenue d'une exécution bien plus vaste et plus difficile, depuis que les Anglais ont trouvé le passage du Grand Belt très-praticable aux vaisseaux de guerre, et encore depuis que la marine danoise n'existe plus.

En général, un changement des principes de neutralité adoptés en dernier lieu, ne serait pas seulement contraire aux engagements subsistants du Roi, garantis par la Russie elle-même, il serait probablement gratuit, en ne faisant pas changer de principes à l'Angleterre pendant la guerre; il ne tendrait qu'à amener une rupture entre les deux états, inutile à l'allié de la Russie, nuisible peut-être à elle-même, et certainement ruineuse pour la Suede.

Mais avec cet attachement à ses engagements, le Roi n'est pas insensible aux avantages de la pacification de la Mer Baltique. Il est possible que l'Angleterre pourrait consentir à la neutralité de cette mer, qu'elle pourrait promettre de n'y point envoyer de vaisseaux de guerre, si les mesures adoptées contre le commerce britannique sur la presque totalité des côtes de la Baltique, ne provoquaient, pour ainsi dire, ses armements, ou si de nouvelles hostilités ne l'y appelaient en qualité d'auxiliaire. C'est un point de vue au moins qui paraît réunir les intérêts commerciaux de tout le Nord, et que la Cour de Pétersbourg trouvera peut-être assez important, pour mériter son attention particuliere.

C'est en ces termes que le soussigné, ambassadeur extraordinaire de S. M. le Roi de Suede, a reçu les ordres de répondre à la note que son Excellence M. le Comte de Romanzoff lui a adressée, en date du 16 (28) Novembre, et qu'il s'est empressé de transmettre à sa cour.

Digitized by Google

Il profite de cette occasion pour renouveler à Monsieur le Comte de Romanzoff l'assurance de sa haute considération.

St. Pétersbourg, ce 9 (22) Janvier, 1808.

No. III.

L'Empereur justement indigné lorsqu'il apprit la violence que l'Angleterre venait de se permettre contre le Roi de Dannemarc, fidele à son propre caractere, et dans l'esprit de la constante sollicitude qu'il met à la conservation des intérêts de son empire, prévint le Roi de la Grande-Bretagne qu'il ne resterait pas insensible à cet outrage, à cette spoliation sans exemple que l'Angleterre venait de se permettre contre un Roi son parent, son ami et l'antique allié de la Russie*.

Sa Majesté Impériale fit part de cette détermination au Roi de Suede par une note qui a été remise à son ambassadeur le 24 Septembre de l'année passée.

Un traité positif, contracté en 1780 par l'Impératrice Catherine et le feu Roi Gustave III; un second, conclu en 1800 par feu l'Empereur Paul et le Roi qui regne aujourd'hui†, portaient

---

* En voyant ici les sentiments de S. M. Impériale envers les parents, les amis et les alliés, on est rassuré un moment par des titres tous applicables au Roi, il y a si peu de mois, sans que le Roi ait rien fait depuis pour les perdre.

† On a souvent disputé sur le sens d'un article de traité, on en a combattu l'application; jamais on n'a passé sous silence une convention récente, formellement conclue et ratifiée, pour citer des engagements antérieurs évidemment abolies par elle. Le cabinet de St. Pétersbourg cite les conventions de 1780 et de 1800, conclues

Digitized by Google

cet engagement réciproque et formel de soutenir le principe que la Baltique est une mer fermée, et de garantir cette mer et ses côtes de toute hostilité, violence et vexation quelconque, employant pour y parvenir tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Sa Majesté Impériale, considérant ces deux traités, se regarda non-seulement en droit, mais se crut obligé de réclamer la coopération de la Suede contre l'Angleterre.

Le Roi ne nia pas les engagements que l'on vient de citer ; mais il se refusa à toute coopération, tant que les armées françaises ne seraient pas éloignées des côtes de la Baltique, *et que les ports*

---

contre l'Angleterre; il tait celle de 1801 conclue avec elle: l'Empereur retourne arbitrairement aux engagements de ses deux prédécesseurs, en invalidant tacitement ceux qu'il a contractés lui-même.

L'état de guerre dans lequel S. M. Impériale se trouve avec l'Angleterre, entrainait naturellement l'abolition de toute convention existante avec cette puissance. La Suede n'était point du tout concernée dans cette guerre: ce qui était stipulé en 1801 entre elle et la Russie d'un côté, et entre elle et l'Angleterre de l'autre, pouvait et devait également subsister tant que le Roi était en paix avec l'une et l'autre.

Par un simple arbitrage la Russie eût pu renoncer à la Convention de 1801 avec la Suede; alors toute convention maritime était abolie, et on retournait naturellement à l'état de choses avant 1780, chacun composant son système de neutralité d'après ses principes du droit des gens.

Par un double arbitrage, à présent la Russie supprime la convention dernierement conclue, rétablit les deux précédentes qui y étaient diamétralement opposées, et trouve une raison de guerre dans le refus du Roi de se prêter à ce despotisme.

Mais voyons encore comment la Russie veut rétablir la neutralité armée. Prétendant que la Suede dût

Digitized by Google

allemands ne seraient pas ouverts au commerce anglais, Il était question de réprimer la violence commise par l'Angleterre et qui a irrité l'Europe entiere. L'Empereur demandait au Roi sa coopération fondée sur des traités, et ce monarque lui propose pour toute réponse, de remettre l'exécution des traités à une autre époque, et de s'employer aujourd'hui à procurer à l'Angleterre le commerce de tous les ports d'Allemagne; en un mot, de servir cette même Angleterre contre laquelle il est question de prendre des mesures de défense*.

Il est par conséquent difficile de constater davantage la partialité du Roi de Suede en faveur de la Grande-Bretagne qu'il ne vient de l'établir lui-même.

---

exclure de la Baltique même les bâtiments marchands anglais, elle lui fait un reproche d'avoir voulu que les ports allemands fussent ouverts à ce commerce. Voici l'Art. I. séparé de cette fameuse convention, et qu'on juge si le comte de Romanzoff l'a lu:

" Comme S. M. Impériale de toutes les Russies et S. M. le Roi de Suede sont toujours également intéressées à veiller à la sûreté et à la tranquillité de la Mer Baltique, et à la mettre à l'abri des troubles de la guerre et des armateurs; système d'autant plus juste et plus naturel, que toutes les puissances dont les états l'environnent, jouissent *de la plus profonde paix*; elles sont mutuellement convenues de continuer à soutenir, que c'est une mer fermée, incontestablement telle par sa situation locale, *où toutes les nations doivent et peuvent naviguer en paix et jouir de tous les avantages d'un calme parfait*, et de prendre pour cet effet entre elles des mesures capables de garantir cette mer et ses côtes de toutes hostilités, pirateries et violences. Elles maintiendront aussi la tranquillité de la Mer du Nord dans leurs parages, autant que les circonstances et l'intérêt de leurs états le rendront nécessaire."

* Cette question ne regarde pas la Suede qui était en paix avec l'Angleterre.

Digitized by Google

Sa Majesté Impériale fit remettre le 16 Nov. une seconde note, par laquelle rappelant au Roi qu'elle venait de rompre avec l'Angleterre, elle réclama de nouveau sa coopération*.

Cette note est restée près de deux mois sans réponse, et celle qui y a été faite, et qui vient d'être remise au ministere de Sa Majesté Impériale le 9 de ce mois, porte le cachet de la précédente†.

L'Empereur loin de se reprocher sa modération, se plaît en effet à avoir épuisé jusqu'aujourd'hui, tous les moyens qui sont en son pouvoir, en essayant de faire revenir Sa Majesté Suédoise au seul système qui convienne à ses états ‡; mais enfin il doit à ses peuples, à la sûreté de son empire§, qui est sa suprême loi, de ne pas laisser plus long temps comme une question indécise la coopération de la Suede avec la Russie et le Dannemarc contre l'Angleterre.

L'Empereur étant instruit que le cabinet de St. James cherchant à rattacher le Dannemarc à son système par la crainte, l'avait menacé que le Roi de Suede ferait entrer ses troupes en Zélande,

---

* La neutralité armée ne le liant plus, il n'y avait aucun autre traité, convention ou promesse qui l'y obligeât.

† Cette note qui se trouve en entier ci-dessus, était cependant telle que le comte de Romanzoff n'en ose citer un mot, pour ne pas rappeller ni la convention de 1801, ni la proposition conciliatoire du Roi.

‡ D'après les principes généralement reçus c'était au Roi lui-même à en juger.

§ Il est si invraisemblable que l'invasion de la Finlande puisse tout de bon être regardée par le Cabinet de St. Pétersbourg comme détournant des ports russes tout danger de la flotte anglaise, qu'il faut supposer qu'il y avait quelqu'autre crainte qui l'y a poussé: peut être l'entrée d'une armée française en Russie. Elle viendra également.

Digitized by Google

en réciprocité de quoi la possession de la Norvege devait lui être assurée*.

L'Empereur venant d'apprendre de même que lorsque le Roi le laissait sans réponse, il traitait en secret une alliance à Londres†, Sa Majesté a trouvé que l'intérêt de son empire serait bien mal assuré si, lorsque la lutte commencerait entre l'Angleterre et la Russie, le Roi de Suede, si voisin de ses états, voulait couvrir pendant quelque temps, de l'aspect d'une feinte neutralité les sentiments d'un attachement connu pour l'Angleterre. Sa Majesté Impériale ne peut laisser dans le vague la position de la Suede à l'égard de la Russie, elle ne doit par conséquent pas admettre sa neutralité.

Les dispositions du Roi étant constatées, il ne reste donc plus à Sa Majesté Impériale que de recourir sans délai à tous les moyens que la Providence ne lui a confiés ‡ que pour qu'elle en use, afin d'assurer la sécurité de son empire, et elle en prévient§ le Roi et l'Europe entiere.

S'acquittant ainsi de ce qu'exige de lui le salut de son empire, l'Empereur est prêt à convertir les mesures qu'il va prendre, en une mesure de prudence, si le Roi veut bien se joindre à la Russie et au Dannemarc, afin de fermer la Baltique à l'Angleterre jusqu'à la paix maritime. Il invite même, pour la derniere fois, le Roi son beau-frere, et

---

* Faux rapport de M. Rist; et M. Canning, qui a tenu protocole de la conférence, peut prouver que c'était M. Rist qui demandait si la Suede devait coopérer, et prit son silence pour affirmatif.

† Le Roi n'a jamais eu que des liaisons défensives avec l'Angleterre, et elles sont innocentes, excepté aux yeux de l'Angleterre.

‡ Voyez la Proclamation en Finlande.

§ Après l'agression.

Digitized by Google

avec toute la chaleur de la véritable amitié *, de ne plus hésiter à remplir ses engagements, et à admettre le seul système qui convienne aux intérêts des Puissances du Nord. Qu'est-ce qu'a gagné au reste la Suede depuis que son Monarque adhere aux intérêts de l'Angleterre† ?

Rien n'affligerait autant l'Empereur que de voir la Suede et la Russie désunies, et il dépend encore de Sa Majesté Suédoise de prendre, mais sur-le-champ, un parti qui conserverait les deux états en une intime alliance et dans une parfaite harmonie‡.

No. IV.

Monsieur,

J'ai exactement reçu les diverses dépêches que vous m'avez adressées tant par la poste que par le Feld-Iager Battinsky, et en tout dernier lieu par le Chambellan Comte de Pahlen. Je rends, Monsieur, toute la justice à votre grande activité, et à votre zele pour le service, et je me suis fait un vrai plaisir de les apprécier devant l'Empereur. Le rescript que vous trouverez sous ce pli, et les marques de l'ordre de St. Waldimir que Sa Majesté Impériale daigne vous conférer, vous prouveront qu'elle est parfaitement satisfaite de la maniere dont vous la servez. Par l'in-

---

* Proclamations et troupes étant déjà répandues dans son pays.

† Qu'est-ce qu'a gagné le Russie depuis que son Monarque adhere aux intérêts de la France? Demandons à l'Allemagne, à l'Espagne, à l'Italie, qu'ont-elles gagné?

‡ Que seraient devenues alors la liberté des Finois et la diete d'Abo qui étaient déjà promises au nom de l'Empereur.

Digitized by Google

térêt bien sincere que je prends à vous, je veux vous confier aussi, que quelque éclatant que soit le témoignage de bienveillance que l'Empereur vous donne aujourd'hui, sa munificence à votre égard ne se borne pas là : Sa Majesté se propose de pourvoir aussi à votre fortune, et j'ai lieu de croire qu'aussitôt que vous serez arrivé ici, vous obtiendrez la rente d'une terre *(arenda)*.

L'Empereur a été très-satisfait des listes de la flotte suédoise que vous m'avez envoyées, et j'attends avec d'autant plus d'impatience les renseignements que vous me promettez sur les forces de terre ainsi que sur l'intérieur du pays *. Dans le moment présent, les notions de ce genre nous sont plus nécessaires que jamais, et vous sentez bien vous-même, Monsieur, quel important service vous rendez à Sa Majesté Impériale en nous les procurant aussi exactes que possible. S'il vous manquait des occasions sûres pour nous les faire parvenir, vous les garderez chez vous, pour les apporter ensuite vous-même quand une fois vous serez dans le cas de quitter la Suede.

A juger d'après tout, il paraît difficile que nous évitions la rupture la plus complette avec cette puissance. Tant cependant qu'elle n'a pas encore lieu, vous resterez à votre poste et vous continuerez à suivre en tout la même marche que vous avez tenue jusqu'à présent; mais il est bon que

---

* Le plan était sans doute de révolutionner la Suede comme on l'essaye avec la Finlande. Un Souverain s'oublie-t-il jusqu'à ce point là! Descendre dans les routes obscures de la corruption et de la trahison; sacrifier le respect dû par tout Souverain légitime aux liens sacrés qui unissent les sujets à leur Gouvernements: voilà des exemples donnés dans un Empire composé de dix Nations différentes qui s'entrehaïssent!!

Digitized by Google

sans affecter de vous y préparer, vous vous tenier cependant prêt à partir dès que le cas l'exigera. Pour ce qui regarde les précautions nécessaires à prendre relativement à vos chiffres et aux archives de la mission. Je ne saurais sans doute mieux faire que de m'en rapporter entierement à votre propre prudence.

Je ne remettrai au baron de Stedingk la déclaration que je vous envoie, que quelques jours après le départ du courier d'aujourd'hui, et comme je vous prescris dans ma dépêche ostensible de communiquer cette déclaration au ministere suédois, je trouve nécessaire de vous prévenir, Monsieur, de ne point faire cette démarche avant que d'avoir expédié votre courier à M. de Lisakewitsch, avec le paquet ci-joint à son adresse, et je pense qu'il serait même utile de donner à ce courier-là le temps de sortir des frontieres de Suede *. C'est alors que vous remettrez la déclaration en question au Baron d'Erenheim et vous insisterez auprès de ce ministre sur la réponse définitive du Roi, afin de nous la faire parvenir par le retour du courier que je vous expédie, et que vous voudrez bien me renvoyer le plutôt possible.

L'expérience du passé m'est un sûr garant que dans la commission importante dont vous vous trouvez chargé à présent, vous n'épargnerez au-

---

* Croire à St. Pétersbourg le 17 Fév. que les hostilités devant commencer le 21 sur les frontieres, on aurait encore du temps de reste pour le courier qui allait à Stockholm, c'est une vraie ineptie. Mais il faut justifier le comte de Romanzoff. On voit ici clairement qu'il travaillait si profondément dans son Cabinet qu'il ignorait ce qui se passait dans le département de la guerre, dirigé probablement par M. Caulaincourt. Y avait-il à St. Pétersbourg quelqu'un qui combinait les opérations des deux?

Digitized by Google

eun soin pour répondre à la confiance dont Sa Majesté Impériale vous honore à si juste titre.

J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Comte NICOLAS DE ROMANZOFF.

St. Pétersbourg, le Fév. 1808.

No. V.

Monsieur,

Quelques personnes pensent que le géneral Armfeld, peu satisfait de la maniere dont le traite le Roi de Suede, serait peut être disposé à quitter entierement la cour de Stockholm. Comme en effet il n'est pas Suédois, mais gentilhomme Finlandais, son acquisition ne serait peut-être pas impossible, et dans les circonstances présentes serait sans doute d'un intérêt majeur pour nous. Vous voudrez donc bien, Monsieur, avant que de quitter la Suede, sonder quelles sont véritablement à cet égard les dispositions de M. Armfeld. S'il se prête à s'ouvrir avec vous, vous voudrez bien ne pas négliger de discuter ce sujet en détail, et sans prendre aucun engagement positif, vous vous bornerez à lui faire entrevoir tous les avantages qui peuvent le plus flatter son ambition. Vous m'obligerez beaucoup, Monsieur, en me faisant connaître sans délai quels seront les résultats de vos démarches.*

---

* Tout ceci est un chef-d'œuvre d'impertinence. Le Baron d'Armfeld a pu être impatient de se voir un

Digitized by Google

Connaissant votre expérience* dans les affaires, je n'ai pas besoin de vous observer combien il est essentiel que cette espece de négociation soit conduite d'une maniere à ne pas vous compromettre, et en ceci je compte entierement sur votre prudence.

J'ai l'honneur d'être avec une considération très-distinguée,

Monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur
Le Comte NICOLAS DE ROMANZOFF.

No. VI.

Monsieur,

Je vous ai fait parvenir en son temps les deux notes que j'ai passées le 24 Septembre et 16 Novembre à l'Ambassadeur de Suede, ainsi que sa réponse à la premiere. Je vous transmets ci-joint celle qu'il m'a adressée, en date du 9 Janvier, aussi à la seconde. Vous verrez, Monsieur, que le contenu de cet office ne répond nullement aux instantes réclamations que notre auguste maître a faites pour engager le roi de Suede à prendre des mesures communes entre les trois cours du Nord, afin de

---

moment en inactivité dans des temps critiques pour sa patrie; il n'a été ni maltraité ni mécontent. " Il n'est pas sujet du Roi puisqu'il est de la Finlande Suédoise," quelle conclusion, même avant la guerre! " Son acquisition serait d'un intérêt majeur.—Flattez son ambition." Vous, Sprengporten, Knorring, Hagelström, traîtres de toute espece! parlez. Fut-il jamais au pouvoir de l'Empereur d'étouffer vos remords par des charges et de l'argent? A-t-il pu vous défendre du mépris et de l'exécration de tout honnête homme en Russie même.

* C'est cette expérience qui justifie les mesures du Roi avec M. d'Alopeus.

Digitized by Google

garantir la Baltique* contre les tentatives de l'Angleterre. Sa Majesté Impériale s'est donc décidée à donner une déclaration pour s'assurer des véritables dispositions de son voisin le Roi de Suede. Vous trouverez ci-joint une copie de cette déclaration. Je ne la remettrai au baron de Stedinkg que quelques jours après le départ du courier d'aujourd'hui. En attendant j'en ai fait part confidentiellement à M. le Baron de Blome, et vous voudrez la communiquer aussi au ministere de Sa Majesté Danoise, en y ajoutant la derniere note de l'Ambassadeur de Suede. Vous observerez en cette occasion à M. le comte de Bernstorff, que lorsque l'Empereur se porte à toutes les mesures qui sont en son pouvoir, dans le but de défendre le Dannemarc et de servir sa cause, Sa Majesté Impériale le fait dans la ferme espérance que cette monarchie pressera de son côté le roi de Suede à se réunir avec nous, ou dans le cas contraire, qu'elle se prononcera ouvertement contre lui; qu'elle poursuivra avec activité ses préparatifs pour cette guerre, procédera sans perte de temps à toutes les mesures qui pourraient y être relatives, et qu'elle joindra avec franchise tous ses efforts à ceux de la Russie†.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Comte NICOLAS DE ROMANZOFF.

---

* Dans toutes ces pieces, garantir la Baltique n'a aucun sens si on ne comprend toujours par-là garantir Cronstadt et Revel du sort de Copenhague. La Russie, alliée de l'Angleterre, doit seule avoir le privélege d'appeller des flottes dans la Baltique, sans qu'il soit alors question de clôture; mais à peine s'est-elle brouillée avec l'Angleterre, qu'elle crie au secours pour la fermer.

† Tout cela est fait: la Monarchie Danoise a pressé, s'est prononcé, &c. &c. Il y a peu de Monarchies qui ayent tant de franchise.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Jeune et digne héritier du grand nom de Gustave,
Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu:

. . . . . .

On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime.

Epître de VOLTAIRE *au Roi de Suede, en* 1775.

Nous venons de présenter à nos lecteurs la correspondance interceptée de M. de Romanzoff avec M. d'Alopeus; ce monument impérissable de la lâcheté d'un ministre russe est accompagné de notes sanglantes qui font ressortir encore davantage la perfidie et l'imprudence d'un gouvernement qui, portant dans son sein les germes de mille révolutions différentes, ose chercher à les répandre ailleurs. L'empire russe est peut-être composé de plus de nations mécontentes de leur union forcée, qu'on ne trouverait en Suede d'individus déloyaux. Toutes les nouvelles qui nous arrivent de ce royaume, nous le représentent comme animé d'un même esprit, qui est celui de son souverain. Ici, les matelots s'offrent pour le service de terre; là, il faut contenir l'enthousiasme des jeunes gens qui demandent à s'enrôler, et les faire attendre jusqu'à ce qu'il soit arrivé d'Angleterre assez d'armes pour cette population entiere qui ne demande que du fer, ne respire que les combats, et n'a d'autre pensée que de conserver l'honneur de la couronne de son roi, la liberté et l'indépendance de son pays. Quel exemple et

Digitized by Google

quelle leçon le Nord ne donne-t-il pas aujourd'hui à toutes ces peuplades efféminées du Continent qui ont passé sous le joug, faute de talents, faute de fermeté dans leurs chefs, faute surtout de ce sentiment intime et sacré qui fait préférer la mort à la honte, et les regrets de la postérité à une vie de vassal ou d'esclave! On voit aujourd'hui en Suede quel élan un roi, qui a du sang dans le cœur, est capable d'inspirer à une nation qui n'est pas abrutie, et qui sent sa dignité. Que dirait donc aujourd'hui du fils de Gustave, ce Voltaire qui, en décrivant l'enthousiasme qu'avait excité le pere, semblait le partager lui-même, lorsqu'il lui écrivait il y a trente-cinq ans :

Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les rênes,
Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à sa voix;
On marche alors sans crainte aux pénibles exploits.
On soutient les travaux; on prend un nouvel être,
Et partout les sujets sont dignes de leur maître.

Tel est le spectacle qu'offre aujourd'hui la Suede. L'unanimité qui y regne en garantit la sécurité. Quant à ses forces actuelles, elles consistent : en 16,000 hommes composant l'armée de Finlande, sous les ordres du général en chef comte de Klingspor, ayant sous lui le comte Cronstedt; son quartier-général était le 31 Mars à Pedershore; en 20,000 hommes composant l'armée de l'ouest ou de Norvége, aux ordres du général baron d'Armfeldt, commandant en chef, ayant sous lui le major-général baron de Vegesach; son quartier-général était à la même date à Carlstadt; en 45,000 hommes composant l'armée de Suede, sous les ordres du Roi en personne; en 25,000 hommes de milice supplémentaire dont le rassemblement a été ordonné, et dans une levée de jeunes gens de 18 à 25 ans d'environ 28,000 hommes, qui n'atten-

Digitized by Google

daient que des armes d'Angleterre pour entrer en campagne, mais qu'on exerçait jusque là avec le plus grand soin. Toutes ces forces, excédant 130,000 hommes, étaient animées de l'enthousiasme et de l'ardeur caractéristique des anciens Suédois. Elles se regardaient comme invincibles, surtout combattant sur leur propre territoire, et sachant qu'outre les ressources du pays, elles pouvaient compter journellement sur celles de la Grande-Bretagne.

En effet, il ne se passe pas maintenant une seule semaine sans que les ports de Suede ne voient arriver quelques portions des renforts de toute espece que l'Angleterre lui envoie, soit en argent, soit en armes et en munitions de guerre, soit en vaisseaux de ligne, chaloupes canonnieres, frégates, corvettes et petits bâtiments. L'amiral Hood, montant le *Centaur* de 74, arriva à Gothembourg le 6 Avril, avec le *Dictator* de 64, et plusieurs autres vaisseaux de guerre. L'amiral Sir James Saumarez, qui doit commander en chef la flotte britannique dans la Baltique, se prépare à partir de la Tamise à bord du vaisseau amiral le *Victory* de 100 canons, ayant sous lui le contre amiral Keats, commandant le *Mars* de 74 et les vaisseaux de ligne le *Minotaur*, le *Tigre*, l'*Audacious* de 74, et le *Polyphemus* de 64. Cette escadre escortera une flotte considérable de transports, dans lesquels on embarque en ce moment à Deal et à Ramsgate, une armée qui ne sera pas moindre de 20,000 hommes, aux ordres du lieutenant-général Sir John Moore. Toute la légion germanique en fait partie. Cette expédition est accompagnée d'un grand nombre de bateaux de débarquement d'une construction nouvelle. Les journaux s'épuisent en conjectures sur la destination véritable de cette expédition. Outre son objet final qui doit être d'aider la Suede à con-

Digitized by Google

quérir la Norvége, on lui fera opérer chemin faisant plusieurs diversions que nous ne jugeons pas propre même de répéter, et on finit par l'envoyer insulter Pétersbourg et Caulaincourt jusque sous les batteries de Cronstadt.

Nous ne croyons pas cependant qu'il lui soit nécessaire de se porter si loin. Nous voyions par les rapports officiels, que malgré une résistance vigoureuse, les troupes suédoises de Finlande étaient obligées, le mois dernier, de céder continuellement du terrain à la supériorité de nombre des troupes russes, et que le plan de campagne était d'abandonner la portion méridionale de la Finlande, trop difficile à défendre, et toujours aisée à reprendre par mer quand la saison le permet, en conservant cependant Sweaborg avec une forte garnison, et défendant Tornéo au nord; lorsque nous avons appris tout-à-coup que l'armée russe évacuait à marches forcées cette même Finlande, et qu'elle y brûlait ceux de ses magasins qu'elle ne pouvait pas évacuer et transporter. A quoi faut-il attribuer ce changement subit de système? Serait-ce à la difficulté reconnue de faire subsister une armée de 60 mille hommes dans une province qui possede à peine ce nombre d'habitants? Serait-ce à une révolution survenue à St. Pétersbourg, ou dans les hommes, ou dans les choses? C'est ce que nous ne pouvons pas dire encore: mais, comme le champ des conjectures est ouvert à tous les écrivains politiques, nous ne croyons pas déraisonnable de penser que l'aspect de l'union, de la confiance et de l'énergie des Suédois, d'une part; de l'autre, la crainte de sentir à Riga, Revel et Cronstadt le poids du trident britannique; de plus, la fermentation des esprits à l'ouverture d'une année commerciale, où la Russie ne pourra rien importer ni exporter; et peut-être, enfin, un retour à ses premiers sentiments de loyauté et

Digitized by Google

d'honneur dont ce serait un crime de penser qu'un souverain tel qu'Alexandre ne fût pas toujours susceptible, surtout au moment où de nouvelles usurpations dans le Sud doivent faire trembler tous les Princes de la Paix du Nord;—nous croyons, disons-nous, que toutes ces circonstances, réunies à quelques nouveaux motifs de ressentiment personnel, nous autorisent à nous livrer à l'espérance que le monde pourra, avant peu, en appeler d'Alexandre endormi à Alexandre éveillé.

Eh comment ce Prince pourrait-il sommeiller plus long-temps, et ne pas rougir de sa situation, lorsqu'il verra partir de la Baie de Cadix les ordres du maître impérieux, qui voudrait diriger encore de si loin le fil de la politique de Czarko Zelo? un fil aussi long doit enfin se casser en quelque endroit.

Nous quittons le Nord à regret, pour nous porter vers le Sud de l'Europe.

Nous ne pûmes, dans notre dernier Numéro, indiquer que d'une maniere bien vague la révolution qui vient de s'opérer en Espagne. Nous avons en ce moment un peu plus de détails sur cet événement: mais les ressorts cachés, les véritables moteurs, le plan et le but de cette révolution, sont encore ignorés; si toutefois elle a été faite en vertu d'un plan et pour un but quelconque. Voici les détails qu'on en trouve dans un journal français, arrivé par hasard de Bordeaux cette semaine:

Révolution en Espagne; Abdication du Roi CHARLES IV; *Proclamation du Prince des Asturies, sous le nom de Ferdinand VII; Chûte et Arrestation du Prince de la Paix.*

Madrid, le 19 *Mars.*

Depuis quatre jours il est survenu des événements qui ont ébranlé le trône de nos maîtres. L'esprit public

était violemment agité depuis quelques mois : un parti accusait le Prince de la Paix d'avoir concerté avec la reine la perte du prince des Asturies, d'être à la tête d'un complôt pour détrôner son pere, et que c'était son épouse qui lui avait suggéré ce dessein. Des conseils solennels et de longues procédures, suivis d'écrits et d'actes publics, loin de calmer l'opinion, l'agitaient encore davantage.

Les troupes Françaises, quoique sur les bords de l'Ebro, et à plus de quarante lieues de notre capitale, restaient dans un état de *statu quo*. Le grand nombre de courriers qui se succédaient à chaque instant, indiquait qu'il y avait des négociations, mais elles n'étaient pas apparentes. Nos troupes avaient été rappelées du Portugal, et elles s'avançaient à marches forcées vers cette capitale ; la cour paraissait divisée et sans plan ; ce qui était ordonné un jour était contremandé le lendemain ; il n'y avait ni ordre ni unité de pouvoir.

Dans cet état de choses, le 15 Mars, le bruit se répandit que le Roi, qui était à Aranjuez, avait l'intention de se retirer à Seville ; qu'un grand conseil, qui avait été tenu au palais, l'avait ainsi décidé, mais que les avis avaient été partagés ; que la Reine et le Prince de la Paix voulaient partir, et que le prince des Asturies et son frere voulaient rester.

Nous apprîmes bientôt que les troupes qui étaient à Madrid avaient reçu l'ordre d'en partir, et l'inquiétude devenait générale, lorsque le Roi publia le 16 une proclamation qui rétablit un peu la tranquillité.

Le 17, on apprit que les gardes Espagnoles devaient marcher à Aranjuez, et qu'il ne resterait ici que deux régiments Suisses. Depuis quelque temps ces corps n'étaient pas aimés dans cette ville. A cette nouvelle, tout le monde courut sur la route qui conduit à Aranjuez, en criant " Espagnols ! abandonnerez-vous votre pays ? Protégerez-vous la fuite d'un Prince qui sacrifie ses sujets et qui va porter le désordre dans nos colonies ? Aurons-nous aussi peu de courage que les habitants de Lisbonne ? "

Plusieurs des ministres qui s'opposaient au départ envoyerent des lettres circulaires dans les villages voisins, pour avertir le peuple de ce qui se passait, et du danger imminent de la patrie.

Le 18, les citoyens se rendirent en foule à Aranjuez. Des relais étaient déjà placés sur la route de Séville ; la ville était remplie de troupes et les bagages de la cour

Digitized by Google

étaient empaquetés dans tous les appartements. La nuit du 17 au 18 fut une nuit de tumulte ; la maison du Prince de la Paix était défendue par ses gardes, qui avaient une consigne particulière ; celles du château en avaient une autre.

A quatre heures du matin, le peuple courut en foule au palais du Prince de la Paix, et il fut repoussé par ses gardes ; les gardes du corps prirent le parti du peuple et tombèrent sur la garde du prince. Les portes furent forcées, les meubles brisés, et les appartements dévastés.

La Princesse de la Paix courut sur l'escalier et elle fut conduite au palais du roi avec tout le respect dû à sa naissance et à son rang. Le Prince de la Paix disparut. Don Diego Godoy, commandant des gardes du corps, fut arrêté par ses propres gardes.

Le Roi et la Reine restèrent debout pendant toute la nuit du 17 au 18.

L'Ambassadeur de France arriva de Madrid à cinq heures du matin, et il se rendit aussitôt auprès de leurs Majestés.

Le 18, il fut publié à Aranjuez et à Madrid une proclamation par laquelle le Roi accordait au Prince de la Paix la démission de tous ses emplois, et déclarait qu'il prenait sur lui le commandement de ses armées.

A l'arrivée de cette nouvelle, le peuple de Madrid se porta de nouveau dans la maison du Prince de la Paix et dans celles de plusieurs Ministres, et tous les meubles et fenêtres furent brisés. Il ne restait personne pour s'opposer au désordre ; le capitaine-général avait perdu le commandement, et les régiments Suisses étaient dans leurs casernes.

Aranjuéz le 21 *Mars.*—Depuis le 16 jusqu'au 21, Madrid et Aranjuez ont été le théâtre de plusieurs insurrections, dans lesquelles les maisons du Prince de la Paix, du Ministre de Finance Soler, du Directeur de l'Espicoosa Consolidation, de quelques autres Ministres et amis du Prince de la Paix, ont été pillées et les meubles brûlés sur les places publiques. Le Prince de la Paix a été arrêté dans le grenier de sa maison, où il s'était caché pendant 36 heures.

Le quartier-général du grand-duc de Berg était le 18 à Aranda ; le 19, à Somosierra ; le 20, à Bruhajo ; et le 21, à Alderanda. Il avait avec lui les corps de Moncey et Dupont. Son arrivée paraissait être générale-

Digitized by Google

ment désiré. La masse du peuple à Madrid était calme et tranquille, et, ainsi qu'il arrive en pareil cas, les désordres n'ont été commis que par un petit nombre d'individus.

Décrets ou Proclamations Royales.

No. I.

Au Président du Conseil.

Le Roi, désirant que votre seigneurie et le conseil soient détrompés, et voulant que le public soit exactement informé de ce qui s'est passé la nuit derniere, fait savoir qu'à la suite d'une rixe entre quelques hussards et les gardes-du-corps, il s'était fait un rassemblement de militaires et de paysans, attirés par un faux bruit qui s'était répandu que leurs Majestés étaient dans l'intention de quitter ce pays: Mais non-seulement leurs Majestés ne songent pas à quitter leur pays, mais même elles n'ont jamais conçu la pensée de s'arracher du sein de leurs sujets bien aimés. A cinq heures du matin, tout était tranquille dans le palais, et il ordonne au Président de le faire savoir au public, afin qu'on n'ajoute foi à aucuns faux rapports. (18 Mars.)

Autre.

Aranjuez, 18 Mars, 1808.

Etant dans l'intention de commander en personne mon armée et ma marine, j'ai jugé à propos de relever Don Manuel Godoy, Prince de la Paix, des fonctions de généralissime et d'amiral, et de lui permettre de se retirer où bon lui semblera. Le présent est pour vous en informer, et vous le communiquerez à qui il appartiendra.

Gazette de Madrid, du 18 *Mars.*

Bien aimés sujets, votre généreuse agitation dans ces circonstances, est une nouvelle preuve des sentiments de vos cœurs; et moi qui vous chéris comme un tendre pere, je saisis la premiere occasion qui se présente, pour vous consoler dans la situation inquiétante où nous nous trouvons. Soyez tranquilles; sachez que l'armée de mon cher allié, l'Empereur des Français, traverse mon royaume avec des sentiments d'amitié et de paix. Son objet est de marcher vers les points qui sont menacés d'une descente par l'ennemi

Digitized by Google

La jonction de mes gardes du corps n'a d'autre objet que de protéger ma personne, et ils ne sont pas destinés à m'accompagner dans un voyage que la méchanceté a cherché à représenter comme nécessaire. Environné de la loyauté inébranlable de mes sujets armés dont j'ai reçu des preuves si évidentes, qu'aurais-je à craindre? et si quelque nécessité impérieuse l'exigeait, pourrais-je douter de l'assistance de leurs cœurs généreux? Mais, non, mon peuple ne sera jamais réduit à une telle nécessité. Espagnols, apaisez vos craintes; conduisez-vous comme vous l'avez fait jusqu'ici envers les troupes de l'allié de votre bon Roi. Dans quelques jours, vous verrez la paix et la tranquillité rétablies; et vos cœurs et le mien jouiront du bonheur que Dieu m'accorde au sein de ma famille et de votre amour.

(Contresigné) D. PEDRO CEVALLOS.

No. II.

Décret d'Abdication.

Mes infirmités habituelles ne me permettant pas de soutenir plus long-temps le poids important du gouvernement de mon royaume, et ayant besoin pour rétablir ma santé, de jouir de la tranquillité d'une vie privée dans un climat plus tempéré, je me suis déterminé, après la plus mûre délibération, à abdiquer ma couronne en faveur de mon héritier, de mon fils bien-aimé, le Prince des Asturies.

En conséquence, ma volonté royale est qu'il soit reconnu sur-le-champ, et obéi comme Roi et Maître de tous mes royaumes et souverainetés; et que ce décret royal de mon abdication libre et spontanée soit obéi ponctuellement et immédiatement. Vous le communiquerez sur-le-champ au conseil et à tous ceux à qui il appartiendra.

MOI, LE ROI.

Donnez à Aranjuez, le 19, Mars, 1808.

No. III.

Edit.

Don Arias Antonio Mor y Velarde, Doyen et Président par interim du Conseil.

Le Roi, notre maître, Ferdinand VII, me fait savoir, par ses différents ordres que je viens de recevoir, que Sa Majesté a pris la résolution de confisquer sur-le-champ tous les biens, immeubles, effets, actions et droits de Don Manuel Godoy, partout où ils pourront se trouver; pour quoi Sa Majesté a pris toutes les mesures nécessaires pour s'assurer des effets qui lui appartiennent. Elle a égale-

Digitized by Google

ment pris la résolution de venir incessamment dans cette ville pour y être proclamée; mais Sa Majesté désire, avant tout, que le peuple de Madrid, si dévoué et si attaché à sa personne royale, lui donne des preuves de calme et de tranquillité, l'assurant qu'il a donné des ordres pour qu'on s'assurât de la personne de Don Manuel Godoy, ainsi que de ses biens et de ses revenus qui ne lui appartiennent plus; que Sa Majesté s'occupe sérieusement de réparer les torts faits à ses sujets bien-aimés qui ont souffert pour sa cause; en un mot, qu'elle veillera constamment à assurer leur bonheur, et prendra toutes les mesures qui y tendront.

Sa Majesté me fait aussi savoir qu'elle a nommé Son Excellence le duc de l'Infantado colonel de ses gardes espagnoles, lui conférant en même temps la présidence du Conseil de Castille. Le Roi, mon maître, désire aussi que les personnes qui ont été arrêtées en conséquence de l'affaire qui a été poursuivie à Saint Laurent, reviennent auprès de Sa Majesté. Et pour que ceci soit connu de tout le le monde, et que le peuple loyal de Madrid sache à quel point le Roi travaille à son salut et à son bonheur, il m'a ordonné de rendre ceci public, ce que je fais par le présent.

(Signé) DON ARIAS MON.

Madrid, 20 Mars, 1808.

No. IV.

Le Conseil au Public de Madrid.

Rien ne doit troubler la tranquillité publique, dans l'heureux moment de l'avénement au trône d'Espagne du roi Ferdinand VII. Les fideles sujets de Sa Majesté lui ont donné de bonne heure des preuves de leur attachement et de leur dévouement à sa personne; ils ne doivent pas douter de l'affection que Sa Majesté a pour eux, et de l'emploi qu'il compte en faire pour le bonheur public, et pour l'accomplissement des vœux du peuple de Madrid.

Mais ce qui importe le plus au succès des vues élevées de Sa Majesté, c'est que l'ordre public soit maintenu; et pour y parvenir, le Conseil se flatte que tous les habitants de cette bonne ville se retireront chez eux, et qu'ils resteront dans la plus grande tranquillité, persuadés qu'ils donneront ainsi à Sa Majesté, dans les premiers moments de son regne, le plus sûr témoignage de la sincérité de leurs sentiments, et des acclamations de fidélité qu'ils font entendre.

(Signé) BARTHELEMY MUNOZ DE TORRES,
Secrétaire du Conseil de S. M.

Digitized by Google

A ces détails, peu satisfaisants, nous pouvons ajouter le rapport d'un voyageur arrivé récemment de Séville, d'où il est parti de 2 de ce mois. Le nouveau roi, dit-il, avait été proclamé dans cette ville; on y avait donné au peuple des combats de taureaux, et illuminé la ville en signe de réjouissance. A un de ces combats de taureaux, l'assemblée aperçut dans l'enceinte des partisans du Prince de la Paix. Les huées et les sifflements interrompirent le spectacle jusqu'à ce que ces personnes se fussent retirées. Elles furent suivies jusques chez elles par la populace qui insulta leurs maisons et même en démolit entièrement quelques-unes. On commettait journellement en plusieurs endroits de pareils outrages sur les maisons et les propriétés des créatures de cet ancien favori. Lui-même, après la confiscation de ses biens et l'arrestation de sa personne, avait été jeté dans la prison commune des malfaiteurs de Madrid, et y avait été mis au secret, à la garde du geolier.

Les conjectures sont infinies sur la nature de cette révolution. Dans la confusion de ces premiers rapports, il est difficile de s'en faire une idée bien juste. La haine publique, et l'indignation générale, excitées par la longue fortune de cet insolent parvenu, Godoy, paraissent en former la base. C'est ce qui depuis long-temps avait révolté tous les grands d'Espagne, qui ne pouvaient supporter l'élévation et les honneurs prodigués à un misérable sans talents*, sans nais-

* Le Rédacteur de ce journal tient d'un ministre auprès de la Cour d'Espagne, que Godoy, alors duc d'Alcudia, et premier ministre à Madrid, étant occupé à combiner quelques opérations militaires avec une cour ennemie de la France, ignorait où était situé le Cap St. Vincent.

Digitized by Google

sance, et n'ayant absolument d'autres qualités que celles d'un *Tauréadore*. On avait épuisé pour lui le catalogue des dignités humaines, et après lui avoir fait épouser la niece du Roi, il ne restait plus qu'à le déclarer l'héritier présomptif de la couronne. A tous ces titres à l'exécration de la noblesse espagnole, il joignait la réputation d'être l'instrument que Buonaparté employait à la dégradation et à la ruine de l'Espagne. Aussi les nobles espagnols avaient-ils formé avec le Prince des Asturies une ligue dont la premiere explosion produisit cette ridicule scene de dénonciations, de pardons et d'excuses, qui sembla dernierement transformer la famille royale d'Espagne en une famille de Janots. La vengeance que Godoy exerça en cette occasion, dut envenimer les anciens ressentiments. L'arrivée des troupes françaises en Espagne, l'absence des troupes espagnoles envoyées au nord de l'Allemagne et en Portugal, la prise par fraude ou par connivence des forteresses espagnoles, la saisie du Portugal, les malheurs du peuple, Murat aux portes de Madrid, ne laissaient plus le temps ni à Godoy ni au parti du Prince des Asturies de combiner aucun plan; il a dû y avoir une révolution par échaufourée. Ce même Prince de la Paix, qui jusque-là n'avait vécu que pour la chronique, a été au moment de commencer à vivre pour l'histoire. Il avait vu avec quels transports l'Europe avait applaudi à la généreuse résolution de la maison régnante de Portugal, en transportant sa couronne et sa fortune dans d'autres climats, lorsqu'il n'y avait plus eu d'espoir pour elle de vivre avec honneur en Europe. Il avait voulu imiter ce grand exemple et porter son maître sur le trône de Montezuma; mais il était trop tard. Son Enéide a été finie aussitôt que commencée; et il ne lui

Digitized by Google

reste plus qu'à donner au monde une répétition du supplice de Séjan. Ce qu'il y aura de plus bisarre dans la destinée de ce premier des Malôtrus, c'est qu'après avoir vécu infâme au milieu des splendeurs, les gémonies seront pour lui un lit d'honneur.

Mais s'il était trop tard pour que le Prince de la Paix pût porter ses pénates au Mexique ou au Pérou, il est aussi trop tard pour que le parti du Prince des Asturies, en se vengeant de son ennemi, puisse se soustraire aux projets formés et mûris depuis long-temps par Napoléon pour l'anéantissement de tous les Bourbons. En vain on se flatte qu'on l'adoucira, en vain on lui envoye des députations à Bayonne, en vain on ordonne d'illuminer pour l'entrée de Murat à Madrid, le destin de l'Espagne est scellé, et ceux qui ont remis à Buonaparté l'épée de François Ier, doivent aujourd'hui se résoudre à lui porter encore la couronne de Charles Quint. Le Prince des Asturies n'aura paru un instant sur la scene du monde que pour donner un nouvel exemple d'une famille royale avilie, éteinte et détruite. Ceux qui se flattent d'une issue différente à cette révolution, connaissent bien peu la nullité de ce jeune prince, et l'aveuglement de ses conseillers. Déjà l'histoire ne manque pas de fautes à révéler dans cette circonstance; bientôt elle aura le chapitre des crimes à enrégistrer. Le jour que la cour d'Espagne a laissé le premier soldat français mettre le pied sur son territoire, pour marcher à l'invasion du Portugal, ce jour-là elle a cessé d'exister. Cependant combien d'exemples n'avait-elle pas sous les yeux? et comment celui si récent du Roi de Prusse, anéanti pour avoir laissé humilier l'Autriche, a-t-il pu ne frapper personne à Aranjuez? *Quos deus vult perdere prius dementat.*

Digitized by Google

Quel système suivra-t-on ici maintenant pour empêcher les belles colonies espagnoles des deux mondes, de suivre le sort du trône d'Espagne, et pour qu'un usurpateur effréné n'en revendique pas encore la souveraineté de droit divin ? C'est une question que chacun se fait, sur laquelle les pamphlets se multiplient chaque jour, et qui a déjà fait le sujet d'un opuscule marquant par un M. Burke, sous le titre de *Motifs nouveaux pour l'Emancipation des Colonies Espagnoles.* Puisque Napoléon a osé dire de son cabinet des Thuileries, que la maison de Bragance avait cessé de régner sur le Portugal, lorsque la cour était encore à Lisbonne, quel motif le cabinet de St. James aurait-il pour ne pas proclamer de même hautement, qu'il n'y a plus hors d'Europe que des colonies anglaises ou des états indépendants ?

L'escadre de Rochefort n'est pas encore trouvée, et les bruits qui se sont répandus qu'elle était entrée à Toulon, sont aujourd'hui entierement discrédités. On semble craindre maintenant qu'elle ne soit allée au Paraguay porter des rubans à Liniers et des fers aux Espagnols de la Plata.

Rentrée de l'Escadre de SIR JOHN THOMAS DUCKWORTH.

Enfin, après une course infructueuse de 4000 lieues dans l'Océan Atlantique, à la recherche de l'escadre de Rochefort, Sir John Duckworth a ramené à Portsmouth ses six vaisseaux, le *Royal George* 110, le *Neptune* 98, le *Téméraire* 98, le *Tonnant* 80, le *Defence* 74, le *Dragon* 74. Voici le détail qu'on donne de sa course.

Parti de devant Brest, le 22 Janvier, il se porta d'abord sur Madere, où il s'arrêta un moment, et

Digitized by Google

il se rendit aux Indes Occidentales. Le 15 Février, il arriva devant la Martinique, où il trouva l'amiral Cochrane, qui bloquait cette île avec six vaisseaux de ligne et plusieurs frégates. N'y ayant reçu aucunes nouvelles de l'ennemi, l'escadre partit pour St. Christophe et Névis, où elle prit de l'eau. Elle en partit le 19, et se porta au sud de St. Domingue, où elle n'aperçut aucune trace de vaisseau ennemi. Elle remonta par le passage de Mona, et fit voile pour la côte des Etats-Unis d'Amérique. Le 11 Mars, elle arriva devant la baie de Chesapeak, et elle y croisa jusqu'au 21. L'amiral Duckworth communiqua avec M. Erskine et M. Rose, par le canal de la frégate l'*Eurydice*. Les Américains n'ont pas montré la moindre disposition amicale en faveur de l'escadre anglaise. Non-seulement ils n'ont pas voulu lui fournir le moindre approvisionnement en pain, légume et viande fraîche, mais ils lui ont refusé jusqu'à la permission de faire de l'eau. L'embargo continuait toujours dans l'universalité des Etats-Unis, et le ton et les dispositions du gouvernement américain, ne paraissaient pas avoir subi d'altération. L'escadre remit à la voile le 21 Mars pour l'Angleterre. Chemin faisant, elle relâcha aux Açores, où elle prit de l'eau et des provisions fraîches que le gouverneur portugais s'empressa de lui procurer de la meilleure grâce du monde. Elle toucha encore en Irlande, où n'ayant reçu aucun renseignement sur l'objet de sa longue poursuite, elle est rentrée à Plymouth, après une navigation de trois mois, aussi laborieuse que remplie d'anxiété, mais qui a fourni de fréquentes preuves de l'habileté nautique, de l'intelligence, de la fermeté, de la persévérance des officiers et des équipages. On a commencé, aussitôt l'arrivée de cette escadre, à la réapprovisionner, pour six

Digitized by Google

mois, afin de lui faire reprendre la mer sur-le-champ.

(Le Rédacteur de cette publication ayant payé le tribut à la rigueur de la saison, a été obligé de retarder jusqu'au 30 la publication du No. du 20 d'Avril; mais comme on a imprimé dans l'intervalle la partie littéraire du No. du 30, ce Numéro paraîtra très-peu de jours après celui-ci. Il y sera fait mention des affaires d'Amérique et du retour de M. Rose en Angleterre.)

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland-Street, Oxford-Street.
On souscrit chez M. PELTIER, No. 7, Duke-Street, Portland-Place.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXIII.—*Le* 30 *Avril* 1808.

LITTERATURE FRANÇAISE.

Œuvres complettes de Jean Racine, *avec le Commentaire de* Laharpe, *et augmentées de plusieurs Morceaux inédits ou peu connus. Seconde et derniere Livraison, composée des Tomes* 5, 6 *et* 7.

La réputation de Racine, comme tragique du premier ordre, est si bien, si justement établie, que l'on ne fait pas d'ordinaire une attention assez marquée à la souplesse, à l'étendue d'un talent qui se prêtait à tout, qui embrassait tout. La seule piece des *Plaideurs*, où le ridicule que le poëte attaque est si heureusement saisi; cette piece, dont presque tous les vers sont devenus proverbes, suffirait

Digitized by Google

pour prouver quels succès il pouvait se promettre à la cour de Thalie. On ne fait gueres plus d'attention au rang que ses ouvrages en prose lui assignent parmi nos bons écrivains en ce genre; il y a loin cependant, et très-loin, sous ce dernier rapport de Boileau à Racine; et il faut arriver ensuite à Voltaire pour trouver un poëte qui ait réuni au même degré l'art des vers, et le talent de bien écrire en prose. Il n'a manqué à Racine pour se faire lire et admirer dans sa prose comme dans ses vers, que de traiter des sujets plus intéressants. Il faut convenir, en effet, que ses deux lettres à l'auteur des *Hérésies imaginaires*, et que l'*Histoire de Port-Royal*, ne sauraient avoir pour nous l'attrait piquant que leur trouvait l'esprit de parti quand Racine les publia. Les *Provinciales* même, cet ouvrage si étonnant pour l'époque où il parut, et si admirable encore aujourd'hui, cette production qui seule a mérité de survivre aux circonstances qui l'ont vu naître, les *Provinciales* ont dû perdre avec le temps, une partie de leur mérite. Combien de traits heureux, qui ne sont plus sentis, parce que l'on ne voit plus sur qui ni sur quoi ils portent! Combien d'illusions dont le piquant et la délicatesse nous échappent nécessairement, parce que leur objet lui-même nous échappe aujourd'hui! On s'est efforcé de suppléer à ce défaut par des notes et des commentaires; mais qu'est-ce qu'une plaisanterie commentée, et que reste-il d'un bon mot, dont le sel s'est évaporé dans une note?

Mais il regne dans les premieres Provinciales un comique qui sera de tous les temps; et dans les derniers une véhémence, une élévation de style, quelquefois dignes de Bossuet lui-même. Voilà ce qui les fera vivre à jamais: voilà ce qui assure à Pascal le mérite et l'honneur d'avoir fait pour notre prose ce que Racine et Boileau firent

Digitized by Google

depuis pour nos vers, et d'avoir écrit en 1656, comme nos meilleurs prosateurs se piquerent d'écrire cent ans après.

Aussi le plus bel éloge que l'on ait pu faire des Lettres de Racine à l'auteur des Hérésies, a été de les comparer aux Provinciales : rapprochement honorable sans doute, mais qui cependant n'est juste que jusqu'à un certain point. L'enjouement de Racine n'est pas toujours la grâce et la légereté de Pascal ; son ironie est le plus souvent amere et sanglante ; on voit trop percer l'humeur de l'amour-propre blessé, et l'on reconnaît dès les premieres lignes, l'impétuosité d'une jeune tête qui a cédé trop facilement à l'impulsion du premier moment. Mais ne soyons pas ici plus séveres que Racine lui-même ; on sait quels regrets lui coûterent, dans la suite, l'éclat et le succès de la premiere de ces Lettres, et combien il sut gré au sage et judicieux Boileau d'avoir arrêté l'impression de la seconde.

C'est en partie pour réparer ce tort de sa jeunesse, ou plutôt cette marque d'ingratitude envers ses premiers maîtres, que Racine écrivit l'histoire de Port-Royal. C'est là surtout que l'on ne se lasse point d'admirer quelle grâce, quel intérêt même, le charme continu du style de Racine, prête à la stérilité d'un pareil fond. Cette histoire est composée avec un art imperceptible qu'on ne reconnaît qu'à ses effets ; caché sous une négligence aimable, il attache, il intéresse, il touche, il inspire la confiance, il a l'air de la vérité ; il fait aimer et respecter les religieuses de Port-Royal et leurs illustres amis. Jamais ouvrage écrit avec tant de simplicité, avec un si grand éloignement de toute prétention, n'a plus complétement atteint son but. Peut-être Boileau exagérait-il, en le regardant comme le plus parfait morceau d'histoire que nous eussions dans notre langue. Mais, mal-

Digitized by Google

gré quelques incorrections, on ne peut s'empêcher de convenir, avec l'abbé d'Olivet, que cette histoire doit donner à Racine, parmi nos prosateurs, le rang qu'il tient parmi nos poëtes.

Cet excellent morceau reparaît ici, revu avec un soin particulier, et enrichi de notes destinées à éclaircir les faits, ou à donner sur les personnes, les renseignements indispensables à la clarté de l'histoire. L'éditeur n'a rien négligé pour prêter à cette partie de son travail tout l'intérêt dont elle était susceptible. Il s'est attaché surtout à répandre le plus grand jour, et à mettre le meilleur ordre dans la correspondance de Racine. On a peine à concevoir comment les éditeurs précédents avaient pu compromettre à ce point, cette partie intéressante de la gloire de l'auteur d'Andromaque et d'Athalie*: aucune espece d'ordre dans leur distribution; des défauts de correspondance entre les dates et les événements; les faits altérés ou déplacés; les noms propres indignement défigurés; des lacunes mal-adroitement remplies quelquefois, par la réunion forcée de divers fragments qui n'ont entr'eux aucune liaison: telles sont les fautes qui rendaient depuis long-temps la lecture de ces

---

* Louis Racine a été trompé par son attachement à la mémoire de son pere, lorsqu'en publiant les Lettres familieres de celui-ci, il a cru devoir les retoucher. Au lieu de nous les transmettre dans leur pureté originale, il les a altérées de toutes manieres. Il a fait des changements, des additions, des retranchements; il a transposé certains passages d'une lettre dans une autre; il a tantôt réuni deux lettres en une, tantôt d'une seule il en a fait plusieurs; et tout cela souvent sans qu'il fût possible de deviner le motif qui l'a fait agir ainsi. Ces Lettres ont été plusieurs fois réimprimées; mais les éditeurs se sont contentés de copier le texte de Louis Racine.—(*Note du nouvel Éditeur.*)

Digitized by Google

Lettres pénible et décourageante. Tout cela avait été fidélement copié dans l'édition de Luneau qui ne croyait pas sans doute que l'on pût s'égarer à la suite de Louis Racine; mais il fallait, pour débrouiller ce chaos, des secours qui manquaient à Luneau, et des notions historiques que le fils même de Racine ne paraît point avoir eues. Grâces soient rendues au nouvel éditeur, qui, pénétré de l'importance de la tâche que lui imposait le nom de Racine, n'a pas craint de se livrer à des recherches immenses, d'interroger toutes les sources, de confronter toutes les éditions, pour arriver à des résultats clairs et lumineux; ses efforts n'ont point été infructueux; et l'on peut, sans craindre d'en trop dire, assurer que cette partie de la nouvelle édition des Œuvres de Racine, ne sera jamais surpassée. Le premier soin de l'éditeur a été de classer les Lettres de Racine; et il les a distribués en six recueils, dont le premier contient les lettres de sa jeunesse, où l'on aimera à le voir se livrer, avec l'énergie et la franchise de l'âge, à tous ses sentiments du moment: elles sont en général pleines de grâce et d'esprit; écrites avec cette aimable facilité qui caractérisait déjà l'homme supérieur, quoiqu'elle n'annonçât pas encore l'auteur de Britannicus. La correspondance avec La Fontaine se réduit à trois lettres seulement, dont une de La Fontaine, où se trouve la jolie chanson:

Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Il est fâcheux que les lettres de Boileau roulent en grande partie sur l'état de sa santé, dont il rend à son ami un compte minutieusement exact; mais on est bien dédommagé de cette sécheresse presque continue, par les réponses de Racine, qui lui mande les nouvelles de la cour ou

Digitized by Google

celles des armées, selon qu'il suit le roi aux camps ou à Fontainebleau. C'est là que l'on sera particulierement à portée d'apprécier le travail de l'éditeur, parce que c'est là surtout que l'on sentira la nécessité d'éclaircir par des notes les faits, ou de désigner plus positivement les personnages seulement indiqués dans le texte. Ces notes ont fourni plus d'une fois au judicieux éditeur l'occasion de relever quelques erreurs échappées aux plus célebres historiens de Louis XIV. Je ne doute pas cependant que les Lettres de Racine à son fils ne soient plus généralement goûtées encore que les précédents. Quelques anecdotes de tel ou tel siége, n'ont pas pour tous les lecteurs le même charme que les conseils d'un pere à son fils pour diriger ses premiers pas dans la carriere du monde et des affaires. Quand on remarque les détails dans lesquels le bon pere daigne entrer avec son fils, et que l'on se rappelle que c'est Racine qui écrivit tout cela, l'on ne sait si Racine n'est pas aussi admirable dans l'intérieur de sa famille, qu'étonnant au théâtre, où son regne est établi pour jamais. Quelle est douce la tâche de l'écrivain qui recueille et transmet de pareilles anecdotes! Il est si consolant de n'avoir point de restriction fâcheuse à faire dans l'éloge d'un grand homme, et de ne point séparer de l'admiration qu'inspirent les grands talents, l'hommage que réclament les grandes vertus!

C'est une satisfaction que les éditeurs des *Œuvres complettes de Racine*, ont dû bien vivement éprouver, et qui les a plus d'une fois, sans doute, soutenus et encouragés dans le cours de leur longue et laborieuse carriere.

Pour bien apprécier toute l'importance du service qu'ils rendent aujourd'hui aux lettres françaises, en élevant à la gloire de Racine un monu-

Digitized by Google

ment digne de lui, il suffirait de jeter un regard impartial sur l'état déplorable où ils ont trouvé les œuvres de ce grand homme. Il est étonnant que des fautes graves dans celles-mêmes de ses tragédies qui se représentent le plus souvent, se soient multipliées d'édition en édition, sans qu'aucun homme de lettres ait songé à en épurer le texte du premier de nos poëtes. Il y a plus : à ces fautes premieres, chaque édition particuliere ajoutait les siennes; de sorte que le moment ne semblait pas très-éloigné, où le plus correct, le plus soigné des écrivains, en eût été le plus honteusement défiguré par l'aride insouciance de ses trop nombreux éditeurs.

C'était donc une entreprise déjà très-louable que celle de donner à Racine un texte exactement corrigé, et purgé des fautes grossieres qui s'y étaient constituées dans une espece de permanence, et de l'accompagner des notes et des préfaces de M. de Laharpe. Mais les nouveaux éditeurs ne se seraient point cru acquittés envers la mémoire de Racine, s'ils se fussent arrêtés à ce premier travail. Ils ont voulu que leur édition joignît au mérite de la correction celui d'offrir des additions nombreuses, parmi lesquelles on en distingue quelques-unes dont la perte eût été véritablement à regretter. Tels sont entr'autres *les sentiments de l'académie française sur la tragédie d'Athalie*, morceau inédit jusqu'à présent, et seulement annoncé par l'abbé d'Olivet. Les littérateurs n'y verront pas sans quelqu'intérêt les efforts de l'académie pour concilier la sévérité grammaticale avec les libertés permises à la poésie; et Racine n'en paraîtra que plus grand poëte encore, quand la censure des arbitres même de la pureté du langage, aura justifié les fréquentes hardiesses de son style.

Digitized by Google

En voici un exemple dans ces deux beaux vers :

Il (Dieu) venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumiere immortelle.

" *Révéler la lumiere* (dit l'Académie) a paru irrégulier à quelques-uns; mais d'autres ont trouvé l'expression belle, et ont ajouté que *la lumiere des préceptes* exprime noblement et poétiquement des préceptes qui répandent une grande lumiere."

Parmi les pieces inédites de Racine, on distinguera sans doute la *Préface* pour une édition des deux lettres à l'auteur des *Imaginaires*, morceau précieux, dont on ne connaissait que quelques phrases, citées par Louis Racine, dans les Mémoires de son Pere; le *Mémoire pour les Religieuses de Port-Royal des Champs;* la *Notice de quelques Ecrits de Port-Royal et leurs auteurs*; et une vingtaine de *Lettres familieres*. D'autres pieces généralement attribuées à Racine, ou reconnues pour être de lui, se trouvent pour la premiere fois ici réunies à ses œuvres: telles sont le *Précis historique des Campagnes de Louis XIV, depuis* 1672 *jusqu'en* 1678, et la *Critique de l'Epître dédicatoire du Dictionnaire de l'Académie Française;* morceau devenu rare, et qui renferme d'excellentes observations sur l'art si difficile d'écrire avec une justesse et une correction irréprochables.

Il faut ajouter à ces pieces, aussi curieuses que nouvelles pour le plus grand nombre des lecteurs, les travaux particuliers de l'éditeur, qui a suppléé M. de Laharpe, les notes dont il a enrichi l'ouvrage, ses citations, ses rapprochements, ses explications, toutes instructives, toutes nécessaires; les dissertations curieuses auxquelles il se livre; dissertations parmi lesquelles nous citerons surtout un morceau intéressant sur *l'art de la De-*

Digitized by Google

clamation depuis Racine, et *l'Examen de quelques Critiques modernes sur Racine*. Ce dernier fragment a donné lieu, quand la premiere livraison des *Œuvres de Racine* parut au mois de Juin dernier, à des observations critiques qu'il est de notre devoir de refuter. On trouva une contradiction manifeste entre l'opinion de l'éditeur et les principes de M. Laharpe, au sujet de Zaïre et d'Iphigénie; et l'on ne manqua pas de relever ce défaut d'unité dans les sentiments des divers commentateurs d'un seul et même texte. Me serait-il permis d'observer, avec les égards que tous les genres de convenance m'imposent ici, qu'un commentaire où trois commentateurs *se débattent*, n'est pas pour cela *un chaos*, et que l'on sait fort bien *auquel entendre*, quand les opinions sont discutées avec le degré de clarté convenable; qu'il peut résulter de tout cela des principes sûrs, des observations justes qui tournent au profit de l'art, et à l'instruction des éleves et des jeunes littérateurs que l'on a spécialement en vue dans cette édition?

Il n'est que trop aisé, sans doute, à M. de Laharpe d'avoir constamment raison contre Luneau, qui a toujours tort: mais le plan de M. de Laharpe lui imposait l'obligation de le réfuter, et l'on a dû respecter son travail. J'ai été le premier à relever en lui cet acharnement quelquefois ridicule, contre un ouvrage oublié et qui n'a, que je sache, égaré personne: mais j'ai fait voir aussi que la réfutation d'une erreur de Luneau fournissait souvent à M. de Laharpe l'occasion de développer avec force et clarté un principe essentiel, méconnu ou bravé par l'ignorance du premier commentateur. Mais, quand l'admiration vraiment *exagérée* de M. de Laharpe pour certaines pieces du théâtre de Voltaire l'a entraîné lui-même au-delà des bornes, et l'a mis en opposition avec les principes qu'il n'a cessé, d'ailleurs, de professer, on a dû le

Digitized by Google

rappeler à ces mêmes principes, si souvent, si éloquemment invoqués par lui-même contre Luneau; et ne vois là ni *discordances*, ni *incohérences* dans l'ouvrage, quoique ses auteurs soient effectivement *en guerre*, c'est-à dire, en discussion réglée d'opinions et de sentiments.

Quel que soit, au surplus, l'accueil que trouvera cette *édition complette des Œuvres de Racine* auprès du public impartial, il est possible et même permis de présumer que le premier de nos poëtes, commenté par celui de nos littérateurs dont la réputation est la plus classique, aura reçu un hommage digne de lui dans le travail de ses nouveaux éditeurs. D'autres pourront envisager une édition de Racine sous un autre point de vue, et remplir avec avantage ce nouveau plan: tant mieux pour les lettres et pour Racine; on aura deux bonnes éditions d'un bon ouvrage, et le mérite de l'une ne pourra nuire au succès de l'autre, parce que le but aura été différent, et se trouvera également atteint.

Nous serons même les premiers à applaudir, avec la franche impartialité qui caractérise notre critique, aux nouveaux efforts d'un nouvel éditeur: et nous ne verrons, dans cette lutte de plusieurs éditions rivales, que des hommes également jaloux de l'honneur de notre littérature, et qui seraient indignes de commenter Racine, s'ils étaient capables de descendre à des considérations personnelles, ou à des vues d'intérêt particulier dans une entreprise de cette nature.

Digitized by Google

L'HEUREUX ACCIDENT.

CONTE, *par M. de* Boufflers.

Ce bon M. Lambert était sorti de chez lui un beau jour d'automne à quatre ou cinq heures du soir, suivant son habitude, avec son fusil en bandouliere, sans aucun projet hostile, et son livre à la main. Ce jour-là c'était Montagne, le meilleur ami de tous ses lecteurs, qui nous montre à tous que l'esprit est le miroir de l'esprit, miroir magique et cependant vrai, où qui se contemple est sûr de s'embellir.

M. Lambert, habitué à lire en marchant, et toujours plus occupé de son livre que de son chemin, lut ce jour-là jusqu'après le coucher du soleil, sans penser aux routes tortueuses et croisées entre elles qu'il suivait depuis long-temps. On en sera moins étonné quand on saura que c'était le chapitre *de l'Amitié*. Cependant l'obscurité arrive par degrés, la lecture finit, et tout en marchant, le commentaire intérieur succede au chapitre. Que cet homme a dû être heureux, disait M. Lambert en lui-même! Il a mérité un ami, et il a eu l'ami qu'il méritait. Je ne suis point assez sot pour me croire autant d'esprit qu'à Montagne; mais est-ce l'esprit qui nous vaut d'être aimé? Oh! non. L'esprit fait des jaloux et non pas des amis. Cependant j'étais d'autant plus fait pour l'amitié, que j'avais bien peu connu l'amour; et hormis cette jeune personne dont je n'ai plus entendu parler depuis 25 ou 30 ans....., et puis c'était un enfant, et, qui pis est, une héritiere.... Cependant dix ans de plus chez elle, dix ans de moins chez moi..... le pas aurait été glissant. Car.....

La nuit est déjà presque fermée sans que M. Lambert s'en soit aperçu, et il rêvait, et il marchait toujours. Ce que c'est qu'une premiere impression, continuait-il, lorsqu'à mon retour de mon voyage, j'ai rencontré, assurément dans une conjoncture bien extraordinaire, ce jeune homme qui m'a si agréablement fait les honneurs de mon château! J'aurais pu mal prendre la chose. Eh bien! je ne sais quel rapport entre lui et la petite

Digitized by Google

personne m'a parlé en sa faveur. Telles étaient les pensées ou plutôt les rêveries de M. Lambert; et tout en cherchant son chemin pour retourner chez lui, il est frappé d'un bruit qu'il entendait depuis quelque temps sans y faire attention, et qui, écouté de plus près, lui annonce quelque chose de sinistre: ce sont des plaintes, des cris, un piétinement de chevaux, des hennissements, des craquements de branches, une voix de femme qui paraît se lamenter et appeler du secours. Il tourne du côté du bruit, et à la seule lueur des étoiles, il voit, dans une ancienne place à charbon, une voiture renversée, des chevaux à moitié dételés, empêtrés dans les traits, embarrassés dans le timon, se heurtant, se mordant, se débattant avec furie. Il avance attentif à tout et cherchant à qui offrir son secours, lorsqu'en entrant dans les broussailles, il rencontre un obstacle qui le fait trébucher; c'est un homme étendu sans mouvement, sans sentiment, et dans le parfait repos de la mort. M. Lambert essaye de soulever les bras, les jambes, la tête; tout cela retombe comme autant de masses. Il veut au moins s'assurer s'il reste de la respiration; et bientôt convaincu que c'est l'ivresse dans toute sa puissance, il le laisse un moment pour chercher quelqu'autre objet plus digne de ses soins. Afin de procéder plus sûrement au bien à faire dans cette occasion, M. Lambert rassemble des feuilles seches, des branches mortes avec quelques débris du charbon enlevé de cet endroit-là, et faute d'autres moyens, il y tire un coup de fusil. Le petit bûcher fume d'abord. Bientôt un nouvel amas de combustibles, artistement disposés, s'enflamme tout à coup, et la lumiere est faite. Ce qu'il avait entrevu, il le voit distinctement; mais ce qu'il n'avait pas vu d'abord le distrait du reste. Une femme bien mise, bien faite, bien blanche paraissait étendue à quelques pas. Frappée de terreur au bruit du coup, à l'éclat subit de la flamme, à l'apparition d'un homme armé, elle était restée sans mouvement. M. Lambert y court. Grâce! grâce! dit-elle, épargnez-moi ou tuez-moi; ma bourse, mes diamants, je vous donnerai tout; laissez-moi la vie et l'honneur. Ah Dieu! dit ce digne homme du ton le plus rassurant, Madame! pour qui me prenez-vous? Elle le fixe alors plus attentivement à la lueur de la flamme que le hasard rendait dans ce moment plus vive, et jette un cri qui dans toute autre circonstance aurait plutôt marqué de

Digitized by Google

l'étonnement que de la peur. Remettez-vous, continue-t-il, remettez-vous, Madame; la fortune me présente une occasion de vous être utile; souffrez que j'en profite; il n'y a que la vue de votre souffrance qui m'empêche de m'applaudir de mon bonheur. Êtes-vous blessée!—Non, Monsieur, je ne suis que troublée.—Ah! je respire; eh bien, commencez par rassembler vos forces.—Hélas! je n'en ai guères.—Madame, le courage en donne.—Ah! Monsieur, Monsieur, ne m'abandonnez pas.—Moi, Madame, abandonner quelqu'un que je peux secourir? Ce serait mépriser la recommandation du ciel même.—Cependant la Dame regarde toujours avec plus d'attention cette physionomie qui semble se dérider de moment en moment.—Je ne sais, dit-elle d'un son de voix touchant, mais votre air, votre ton, votre compassion, tout me rassure.—Vous me rendez justice, Madame; mais l'essentiel est de sortir d'ici.—Comment relever ma voiture? comment dégager mes chevaux? comment réveiller mon cocher?—Ne vous inquiétez de rien, Madame; votre voiture est légere et je la releverai; vos chevaux ne paraissent point blessés, et je parviendrai à les atteler; quant à votre cocher, c'est la premiere connaissance que j'ai faite ici, et j'ai cru m'apercevoir d'abord qu'il serait très-difficile de le tirer à présent d'où il est, surtout très-dangereux de le rétablir sur son siége; souffrez donc pour aujourd'hui du moins que je prenne sa place, et que je vous demande vos ordres.—Ah! Monsieur! dit la Dame, je ne sais en vérité pas si je suis bien éveillée, tant ceci a l'air d'un mauvais et d'un bon rêve.—Trêve de remercîments, Madame, je croyais remplir un devoir, je ne trouve que du plaisir. Permettez d'abord que je vous aide à marcher jusqu'à ce tronc d'arbre où vous pourrez vous reposer en attendant que votre voiture soit prête. La Dame, qui dans la marche a recouvré ses forces et ses idées, s'asseoit sur ce tronc couvert de mousse et de lierre, elle s'y trouve beaucoup mieux qu'elle ne s'y était attendue, et de-là elle applaudit avec complaisance à la prudence, au zele, à l'adresse de son nouveau serviteur.

Cependant la petite caleche est relevée d'un coup d'épaule; les chevaux empêtrés dans leurs traits sont dégagés malgré leurs sauts et leurs ruades; les guides entortillées et brisées sont remises en état, l'équipage est prêt, M. Lambert est sur le siége, et la voiture a déjà

Digitized by Google

fait deux fois le tour de la petite enceinte de maniere à inspirer à Madame de Saint-Victor la plus parfaite sécurité. Tout est arrangé, dit-il en souriant; il ne reste plus à Madame qu'à monter en voiture, et à dire la route que je dois prendre.—Et ce pauvre homme, dit Madame de Saint-Victor?—Ce pauvre homme, dit M. Lambert; en descendant, je vais le traîner comme je pourrai auprès de la petite source qui coule à deux pas d'ici, afin de le mettre à portée de son contre-poison. Ils remontent ensuite tous les deux, l'un sur son siége et l'autre dans la voiture. Maintenant, dit M. Lambert, où allons-nous?—Chez moi, dit Madame de Saint-Victor, à Tourneval, où assurément j'aurai un grand plaisir à recevoir mon libérateur.—Daignez donc m'indiquer le chemin.—J'en serais bien embarrassée; mon cocher m'avait perdue, vous pouvez en juger par l'endroit où nous sommes, et où vous ne voyez sûrement pas apparence de chemins frayés.—Eh bien, dit M. Lambert, je m'en fierai à vos chevaux: eh! voilà déjà qu'ils m'indiquent la direction; ces êtres-là ont des organes ou des idées dont nous ne nous doutons pas.—Ils se doutent encore moins des nôtres, reprend Madame de Saint-Victor. N'avons-nous pas le raisonnement?—C'est pour cela, dit M. Lambert, que nous savons beaucoup mieux nous tromper.—J'ai peur, dit-elle, que vous ne soyez trop prévenu en leur faveur et...—Madame, interrompit M. Lambert, nous entrons dans une grande et belle route, et les chevaux m'avertissent de tourner à droite.—Ils ont raison, nous ne pouvons plus nous égarer.—Eh bien, Madame?—Eh bien, Monsieur, quand les animaux auraient quelqu'avantage sur nous en fait de sensation, ont-ils, comme nous, le sentiment?—Ici, Madame, ce n'est pas moi qui vous réponds. En effet, elle entend sa petite chienne qui accourt avec des cris de joie au-devant d'elle, qui saute à la tête des chevaux, fait cent tours, dit mille choses à sa maniere, et finit par s'élancer dans la caleche, ne sachant quelle fête faire à sa maîtresse.—Madame, jugez-en par vous-même, ajoute M. Lambert, qu'est-ce que Tibulle ou Properce trouveraient de mieux en pareille circonstance? Car enfin chacun parle sa langue, et la faute est à qui ne l'entend pas.

La dame et son nouveau cocher arrivent ainsi, l'un menant l'autre, à Tourneval; l'heure et l'éloignement

Digitized by Google

ne permettaient pas au philosophe de retourner à Cherazile; c'était sa demeure, et son aimable hôtesse l'aurait encore moins permis. On suppose bien que le premier soin de la dame du logis, en arrivant chez elle, a été de faire préparer l'appartement le plus commode du château pour son cocher, et l'on ne s'étonnera pas qu'elle l'y conduise elle-même. Il sent en y entrant je ne sais quel contentement qu'elle a déjà remarqué.—Si vous désirez quelque chose, lui dit-elle, ordonnez.—Et que peut-on désirer ici, dit M. Lambert avec émotion? Que peut-on désirer, si non d'y rester? Ce que j'éprouve me rappelle ce qui se passa un jour en moi dans le cours de mes voyages, en abordant à une île inconnue, où un charmant paysage, des sites variés, des arbres magnifiques, des ruisseaux, des gazons, toutes sortes de fleurs, toute espece de fruits me ravissaient à la premiere vue, et où mon plaisir ne fut troublé à mon arrivée que par l'idée du départ.—Chassez-la cette idée, reprit vivement Madame de Saint-Victor, chassez-la aussi loin que je voudrais qu'elle fût; prenez dès ce moment possession de votre île (en lui montrant la chambre), souffrez que je la nomme de votre nom, et soyez sûr que personne que vous désormais ne s'y établira.

On soupe, on s'arrête, on cause, on se connaît de mieux en mieux, on se plaît de plus en plus; l'une a oublié sa fatigue et ses maux de nerfs; vous diriez que l'autre, accoutumé à se coucher presque avec le soleil, est corrigé de l'envie de dormir pour le reste de sa vie; on ne se quitte qu'au moment où les bougies sont prêtes à finir; encore s'imagine-t-on que sans doute le vent les a fait brûler plus vîte qu'à l'ordinaire; on a tant et tant de choses à se dire quand on ne se connaît point encore, et qu'on s'aime déjà.

Ils sont enfin retirés chacun de leur côté. La chambre de Madame de Saint-Victor était au-dessus de celle de M. Lambert, et tous les deux prennent un soin égal de respecter réciproquement leur repos; mais ce repos était lent à venir; et, quoique des deux côtés on gardât le silence, il semblait que la conversation durât toujours, tant les pensées se répondaient entre elles: chacun se disait, la saison de l'amour est bien passée, ah! bien passée. C'est assez triste; mais si quelque chose peut en dédommager, c'est d'être arrivé à cette époque

Digitized by Google

de la vie où le cœur peut sans danger se livrer à ses penchants, et goûter enfin ces nobles délices de l'amitié que l'ardente jeunesse et la froide vieillesse ignorent également; sentiment désintéressé qui ne connaît ni le despotisme ni la jalousie, où chacun, égal à l'autre, n'a que le droit de tout offrir sans celui de rien exiger. Fraternité du cœur! quelle serait douce avec Madame de Saint-Victor! quelle serait douce avec M. Lambert! Quand je dis fraternité, j'ai tort, se disait-elle; quand je dis fraternité, j'ai tort, se disait-il; car il serait mon pere, car elle serait ma fille. Mais cette différence-là même, disait chacun, ajoute encore à la sécurité; car enfin s'il n'avait que mon âge, disait Madame de Saint-Victor, il pourrait encore être suspect, le monde croit si peu à la sagesse de l'âge mûr; car enfin, disait de son côté M. Lambert, si elle était de mon âge elle de preterait pas à l'amitié tous les charmes qui lui donnent du moins un faux air de l'amour, et c'est toujours quelque chose. Si je n'avais que son âge, au contraire, je sens que je ne répondrais pas de ma philosophie, et, en dépit de tout ce que notre cœur nous en dit, la philosophie vaudra toujours mieux que l'amour, comme la santé vaut mieux que la fievre.

Le lendemain matin le bon ivrogne laissé dans la forêt et ressuscité, par la fraîcheur de la nuit, était revenu au château; il n'eut pas de peine à obtenir sa grâce en faveur des suites de sa faute; la seule punition qui lui fut imposée fut d'aller sur-le-champ, en toute diligence et avec d'autres chevaux, à Cherazile, d'y prendre le domestique de confiance de M. Lambert, une malle aussi considérable que pour une longue absence, avec son porte-feuille, ses papiers et les livres qu'il lisait le plus habituellement, et de revenir aussitôt.

M. Lambert, qui avait été fort long-temps à s'endormir, se réveille un peu tard; il sonne; aussitôt son fidele negre entre avec tout ce qui était nécessaire: notre philosophe reconnaît à ce trait l'idée qu'il s'est déjà faite de Madame de Saint-Victor, et Dieu sait comme il est reconnaissant de sa reconnaissance.

Il s'était bien promis dans la nuit de retourner chez lui dès le lendemain, mais il avait compté sans son hôtesse; on imagine bien que les instances de Madame de Saint-Victor le retiennent au moins ce jour-là; mêmes résolutions pour le lendemain, mêmes instances, même

Digitized by Google

résultat; le jour d'après, résolution moins prononcée, instances plus vives, et résultats illimités; les cœurs se parlaient, les esprits s'entendaient, les volontés s'accordaient.—Que n'ai-je passé ma vie avec cet homme-là, j'aurais eu meilleure opinion du monde entier.—Si j'avais trouvé une Madame de Saint-Victor en entrant dans le monde, il me semble que je n'en aurais pas cherché d'autre. Quoi qu'il en soit, disait-on des deux côtés, l'amitié est une bonne chose, et jusqu'ici je ne la connaissais pas. Heureux temps que celui qui se passe ainsi dans cette premiere et si douce ivresse d'une liaison que chaque moment doit resserrer! c'est, de part et d'autre, une riante perspective que l'imagination se peint à elle-même *con amore*.

M. Lambert et Madame de Saint-Victor ne se ressemblaient point, mais ne s'en convenaient que mieux; M. Lambert était essentiellement indulgent, bienveillant, bien pensant, du reste, simple comme l'enfance, tranquille comme la sagesse, indifférent pour la plupart des choses de la vie, distrait par l'habitude de la méditation de ce qui agite le commun des hommes, occupé seulement de ce qui peut perfectionner l'âme et l'esprit; il semblait avoir laissé à la philosophie le soin de lui former, à son gré, une humeur et un caractere; mais il avait en même temps besoin d'un intérêt vif qui le garantît de je ne sais quelle apathie, qu'on peut regarder comme le mal philosophique, et l'antidote est trouvé. Madame de Saint-Victor était au fond aussi bonne que M. Lambert; mais il entrait plus d'éléments dans sa composition: douce et maligne, à la fois franche et fine, tranquille et vive, solide et légere autant que tout cela peut tenir ensemble, elle joignait ce qui rassure à ce qui inquiete, et ce qui plaît d'abord, à ce qu'on aime toujours. Si on examinait de près ses qualités, on voyait des vertus; si on lui cherchait des défauts, on ne trouvait que des grâces; enfin, sous quelque point de vue qu'on pût l'envisager, il y avait de quoi tourner toutes les têtes d'un Aréopage. Voilà comme ils étaient tous les deux; du reste, presque également initiés à toutes les connaissances agréables, pas un sujet ne leur était étranger, pas un mot n'était indifférent; on aime tant à lire ou à écrire sa pensée dans l'esprit d'un ami! Les semaines se passaient, les mois s'écoulaient, et chaque jour les voyait aussi avides d'un pareil lendemain; mais

Digitized by Google

de tous les sujets de conversation, celui qui aurait le plus intéressé, et que par une égale discrétion on craignait d'entamer, c'était pour chacun l'histoire de l'autre: enfin la hardiesse vint avec le temps, et dans un de ces entretiens particuliers, qu'on alongeait tant qu'on pouvait: nous voilà, dit tout d'un coup Madame de Saint-Victor, du moins à ce que j'espere, comme des gens qui ne se quitteront jamais; il faut plus, il faut être comme des gens qui ne se seraient jamais quittés: nous nous convenons, n'est-ce pas? Il est permis de dire, à nos âges, que nous nous aimons et même beaucoup, et ce qu'il y a de singulier, c'est que nous ne savons pas encore qui nous aimons. Moi, je sais seulement, dit M. Lambert, que j'aime tout ce qu'il y a de plus aimable au monde; et moi, dit l'autre, je ne fais pas de compliment, mais je sais par les informations que je n'ai pas manqué de faire.....—Des informations sur mon compte, Madame! auriez-vous quelque inquiétude?—Non, mais un véritable intérêt: ce n'était pas pour apprendre si je pouvais vous offrir mon amitié, mais à qui je l'avais donnée.—Eh bien, Madame! qu'avez-vous appris?—Moins que je ne désirais, car je voudrais tout savoir.—Encore?—On vous connaît pour un homme qui ne veut pas être connu; vous feriez les délices de la société.—Vous me flattez.—Et vous faites vos délices de la solitude.—Vous me faites tort.—Vous n'avez ni femme, ni enfants, ni maîtresse.—Vous êtes bien informée.—Ni.... amis.... Ce dernier mot, prononcé avec une sorte d'embarras, écouté de même, fut suivi d'un moment de silence qui valait beaucoup de réponses. Revenu de son premier trouble, M. Lambert reprend.—Point d'amis, Madame, ah! permettez-moi de croire pour la premiere fois que vous ne pensez, que vous ne sentez point ce que vous dites. Moi, point d'amis! hélas! trois mois plus tôt vous n'auriez eu que trop raison; mais c'est pour avoir trop connu l'amitié, pour l'avoir trop prisée, que je n'ai point eu d'amis. Tenez (tirant un livre de sa poche), tenez, le voilà encore ce Montagne, cet apôtre de l'amitié, que je lisais dans mes promenades solitaires, une heure avant.....—Ah! ne vous défendez pas, M. Lambert, et laissez-m'en le soin; mais puisqu'enfin vous rencontrez, vous choisissez, vous acceptez, vous avez une amie, faites-vous connaître à elle. Montagne dit qu'on n'a rien de caché pour un ami, une amie aurait-

Digitized by Google

elle moins de droits?—Qui sait? dit M. Lambert. Mais enfin puisque vous le voulez, j'oserai vous parler de moi; je ne vous cacherai que les noms de lieux et de personnes qui pourraient vous mettre à portée de découvrir ou de pénétrer quelques mysteres qu'il ne me serait pas permis de vous révéler.—Des secrets pour moi, mon ami! Ce mot si doux, prononcé pour la premiere fois avec un accent si flatteur, avec une familiarité si séduisante, n'eut d'abord pour réponse qu'un regard et un soupir.—Mes secrets, dit-il, sont tous à mon amie, mais les secrets des autres ne sont pas à moi, et je ne puis mériter votre confiance qu'en ne vous les confiant pas.—Allons, je me résigne, parlez-moi de vous, cela me suffit; une femme a toutes les curiosités, une amie n'en a qu'une.

Ma naissance, dit M. Lambert, n'a eu de remarquable que d'avoir été précédée par le malheur; j'avais perdu mon pere et ma mere avant que de pouvoir les connaître; l'un avait été tué à la guerre peu après son mariage, l'autre est morte en couches;... point de pere, point de mere, point de frere, point de sœur, personne à qui mon enfance pût être chere, personne pour qui la Nature me parlât, personne à qui elle parlât pour moi. Eh! qu'il est à plaindre, l'enfant qui n'a pu apprendre de personne à aimer!—Vous me touchez, dit Mme. de Saint-Victor, et je me sens déjà la mere de cet enfant-là. —Elevé par les soins ou plutôt par les ordres d'un tuteur fort indifférent pour son pupille, j'ai passé successivement du village au collége, du collége à l'armée, de l'armée à Paris.—Je suppose, dit Mme. de Saint-Victor, qu'au village vous étiez un enfant à peu près comme un autre, que vous faisiez fort bien vos thèmes au collége, et encore mieux votre devoir à l'armée; c'est de votre entrée dans le monde que je suis la plus curieuse.—N'exigez pas de détails, trop aimable amie, j'espere que mes erreurs sont encore plus loin de moi, s'il est possible, que mes belles années.—Qu'importe que les belles années soient loin, dit Mme. de Saint-Victor, pourvu qu'on arrive aux bonnes.—Je crois y être, dit M. Lambert, c'est pourquoi je vous parlerai peu des autres; vous saurez seulement que, livré de bonne heure à moi-même, je me suis laissé aller à toutes les impulsions, comme à toutes les attractions, et qu'à force de cueillir des fleurs il m'est resté peu de fruit.—Contentez-vous-en, dit

Digitized by Google

Mme. de Saint-Victor, mais au moins votre jeunesse a-t-elle été bien heureuse ?---Croyez-moi, la jeunesse a aussi ses malheurs, je la regarde comme un trop long crépuscule entre la nuit de l'enfance et le jour de la raison, où l'on se trompe souvent de chemin parce qu'on craint plus d'être guidé que de se perdre.---Je serais tentée de croire, du moins pour les hommes, que l'amour est l'astre de la jeunesse.---Heureux encore ceux qu'il éclaire, et même qu'il égare! Mais moi, ces années-là me rappellent de tristes mois de printemps où quelquefois le soleil ne paraît point.---Vous ne vous êtes donc vraiment attaché à aucune femme?---A moins que vous n'appeliez attachement des liaisons de pure galanterie.---A Dieu ne plaise! mais je vous plains; la galanterie ressemble à l'amour comme le similor à l'or.---Vous n'en direz jamais plus de mal que je n'en pense.---Moi, je la regarde comme la guerre aux femmes, et, en vérité, elle est injuste.---Cependant n'est-elle pas souvent provoquée?---Sans doute, mais par qui? Tenez, mon bon M. Lambert, je me trompe peut-être, mais j'aime à croire que tout cela n'était pas fait pour vous; je suis même persuadée que, si dans le cours de vos misérables conquêtes vous aviez trouvé une jeune et assez jolie personne, bien douce, bien vive, bien franche, bien innocente, et qui se fût jetée à votre tête, comme font tant de ces pauvres petites créatures qui ignorent que ce n'est point à elles à parler les premières; je suis, dis-je, persuadée que vous auriez été assez galant homme pour n'en point abuser. Vous voyez, ajouta-t-elle en souriant, la différence que je mets entre un galant homme et un homme galant.

Femme étonnante, on dirait que vous lisez aussi bien dans ma mémoire que dans mon cœur. Je l'ai rencontrée, en effet, cette jeune personne, je la peindrais encore; je vois sa fraîcheur, son élégance, ses grâces naïves... je me rappelle son ignorance charmante, cet esprit à la fois modeste et prompt, et ses petites saillies, toujours précédées et suivies d'un petit air d'embarras qui sied si bien à l'adolescence, et sa confiance aimable, et ces petits secrets et ces innocentes caresses dont j'avais tant de peine et tant de mérite à me défendre.---Et où est-elle à présent?---Hélas! Dieu le sait; voilà trente ans que nous nous sommes perdus de vue. Sa mere l'a menée dans les pays étrangers pour lui pro-

Digitized by Google

curer un grand établissement, où je souhaite qu'elle soit heureuse.—Nommez-la moi, du moins?—Ah! souvenez-vous de nos conventions; mettez-vous à sa place, et que penseriez-vous de moi?—Je connais les femmes; je suis sûre qu'elle serait charmée de vous entendre, et qu'elle vous verrait encore des mêmes yeux.—Eh bien! c'est elle, c'est elle seule qui aurait pu me faire connaître l'amour, qui me l'a du moins fait entrevoir.—Ne pouviez-vous donc pas la demander à sa famille? On aurait eu mauvaise grâce à se faire prier.—Elle avait à peine treize ans; j'en avais plus de trente: elle devait être fort riche, et moi fort pauvre. Vous devez sentir ce qui m'arrêtait.—Je sens, moi, qu'à la place de ses parents, rien ne m'aurait arrêtée.—En effet, la jeunesse et l'argent ont de quoi séduire, mais ils ne valent guere mieux l'un que l'autre; tous deux servent merveilleusement à faire des folies. Il n'y a que deux vraiment bonnes choses en ménage, sentiment et raison: avec cela on commence bien et l'on continue de même. Les différences d'âge et de fortune ne me font rien. Mais laissons cette petite personne-là pour ce qu'elle est, et parlons de vous qui m'intéressez au moins autant qu'elle. Vous avez sûrement suivi une carriere?—Oui, comme tant d'autres.—Et pourquoi y avez-vous renoncé?—C'est que j'étais, comme tant d'autres, humilié de ne pas avancer comme tant d'autres. J'ai fait mon devoir; mais je ne l'ai fait que par devoir; et soit que je n'eusse pas assez de mérite pour me passer d'intrigue, ou pas assez d'intrigue pour me passer de mérite, je suis toujours resté au-dessous de mes prétentions.—Vous n'y avez peut-être pas perdu, dit Mme. de Saint-Victor, les grands chagrins suivent les grandes fortunes; mais moi, combien j'y ai gagné!... vous joueriez à cette heure un grand rôle dans le monde, et Tourneval n'aurait point été éclairé de mon bonheur.—Ah Dieux!—Enfin je vois que la dissipation et l'ambition ont été pour vous deux petites maladies dont la philosophie est venue vous guérir bien à propos.—Pas aussi promptement que je l'aurais désiré. La philosophie, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, n'est pas un topique, mais un régime auquel on se met un peu tard, qu'on ne suit pas toujours bien exactement, et qui n'opere qu'à la longue.—Qu'est-ce qui vous l'a conseillé?—Le dégoût du reste.—Et qui est-ce qui vous en a donné les premiers élémens?

Digitized by Google

—Je serais tenté de vous répondre comme Médée, moi. Toute la philosophie est dans l'homme, il n'y a qu'à bien y regarder. Les philosophes n'ont rien écrit de vrai que ce qu'ils ont lu dans leurs pensées, et ce que le premier venu peut y lire comme eux.—Mais pour cela, il faut leur esprit ou le vôtre.—Ah! ne les abaissez pas jusqu'à mon niveau; croyez seulement que la philosophie s'accommode à toutes les mesures d'esprit; elle n'exige pas qu'on en ait beaucoup, mais qu'on fasse un bon emploi de celui qu'on a; comme la musique n'exige pas beaucoup de voix, mais de la mesure et du goût.

—Allons, dit Mme. de Saint-Victor, voilà une première leçon dont je tâcherai de profiter. Au reste, avez-vous été bien heureux dans ce cours d'instruction, où vous étiez à la fois le maître et l'écolier?—Eh! n'est-ce point assez de n'être point malheureux, et rencontre-t-on tous les jours une Mme. de Saint-Victor? Non, la philosophie, à proprement parler, ne nous donne que ce que nous avons; elle ne fait que nous le montrer; elle ne nous instruit même pas, mais elle nous détrompe.—Je vous vois d'ici bien studieux, bien pensif, bien grave, bien sombre; je ne sais pas si c'est là l'enseigne du bonheur.—Non, un pédant n'est pas plus un philosophe qu'un comédien n'est un héros, et la philosophie ressemble aux femmes de bonne compagnie qui ne permettent pas qu'on les affiche.—Mais au fait qu'exige-t-elle?—Des choses bien faciles.—De vous servir de votre raison et de celle des autres, de n'estimer rien au-dessus ni au-dessous de son prix, de suivre la nature, de se conformer à la société, d'aimer vos semblables, de vous en faire aimer, et de travailler autant que vous le pourrez à leur bonheur pour assurer le vôtre, parce que la bienfaisance donne à celui qui l'exerce, un intérêt dans toutes les fortunes.—Eh bien, mon cher M. Lambert, cette spéculation-là vous a-t-elle bien réussi?—Vous allez le voir. Le hasard m'avait mis à portée de suivre en cela mon penchant. Je venais de recueillir une succession immense, où se trouvait une superbe terre, à laquelle il ne manquait rien qu'un château. Je me proposai d'y bâtir, et, pour surveiller mes travaux, je me logeai dans la maison de mon fermier. Les plans étaient faits, les devis étaient faits; ce qu'il y a de plus difficile, les fonds étaient faits; mais une disette horrible, survenue dans le pays, m'obligea

Digitized by Google

bientôt à renoncer à mon projet. Tout l'argent que j'avais amassé pour bâtir fut employé en achats de grains pour les malheureux habitants de mes terres, en constructions de greniers d'abondance, en aumônes aux pauvres, en avances aux laboureurs, en prêts à mes voisins.---Vous dûtes être le dieu du canton.---J'eus la sottise de m'en flatter un moment; mais la reconnaissance dure autant que l'intérêt, et ne lui survit pas toujours. J'éprouvai mille chicanes absurdes de la part de ceux à qui j'avais fait le plus de bien; l'argent que j'avais répandu servit surtout à plaider contre moi; les querelles que j'avais apaisées, les différents que j'avais accordés, les procès que j'avais prévenus, finirent par indigner une foule de gens dont les campagnes étaient alors semées, qu'on est convenu d'appeler gens de justice, mais qu'on devrait appeler agents de discorde, qui ne vivent que du produit de la haine et de la mauvaise foi, et qui savent d'ordinaire bien faire fleurir une aussi belle branche de commerce. On trouva moyen de persuader aux pauvres que je leur avais trop peu donné; chose à laquelle ils sont tous très-disposés: on insinua aux cultivateurs que mes avances n'étaient qu'un moyen adroit d'acquérir une hypothèque sur leurs biens; on prévint contre moi jusqu'aux agents de l'administration, en criant que ces greniers d'abondance, élevés, entretenus à mes frais, étaient une entreprise sur leurs attributions, et tendaient à les décréditer dans le pays; enfin, mes égaux, mes voisins, ceux pour qui j'avais souvent profané, sans le savoir, le saint nom d'ami.---Quoi! ceux-là même?---On en vint à leur persuader que les services que je leur avais rendus de si bon cœur n'étaient que des calculs de vanité; que c'était, non pour les obliger, mais pour acquérir chaque jour sur eux un avantage de plus, les tenir par-là dans une sorte de dépendance, et me faire ce qu'on appelait le petit roi du canton.---Mais comment tant d'absurdités ont-elles pu trouver accès auprès de tant d'hommes qui devaient vous adorer?---Que voulez-vous, la malice a un crédit, l'intrigue a des moyens, la bassesse a des voies que ni vous ni moi ne connaissons, et d'ailleurs l'ingratitude, la jalousie, la haine, dorment dans presque tous les cœurs d'un sommeil si léger!---Continuez. Je rougis pour l'humanité; mais..... continuez.--- Voyant donc, poursuivit M. Lambert, que je n'étais entouré que de mé-

Digitized by Google

contents, de jaloux, d'ingrats, de traîtres, je pris tout en dégoût, et ne pouvant vivre avec les gens que je connaissais, j'allai chercher des inconnus. C'avait été d'abord la fantaisie de mon enfance, ensuite le désir de ma jeunesse, et ce fut la ressource de mon âge mûr. Un beau jour donc, je quitta mai terre, et sans avoir fait part de mes projets à personne, je me rends à un port de mer, où je m'embarque pour un voyage de long cours.—Bon, vous voilà parti.—Je voulais voir d'autres terres, d'autres astres, d'autres plantes, d'autres animaux, d'autres hommes surtout.—Cette fantaisie-là dura-t-elle long-temps?—Environ dix ans.—Ah! venons vîte à votre retour: c'est ce qu'il me fallait. Votre humeur sans doute était passée; car vous n'êtes pas homme à rester dix ans en colere, et je jouis de votre joie en retrouvant votre patrie.

Je conviens qu'à la fin de cette derniere et ennuyeuse navigation, quand j'entendis crier *terre*, j'éprouvai la douce émotion d'un enfant égaré qui aperçoit le toît maternel: tous les griefs, toutes les offenses étaient oubliés, et il me semblait retrouver vingt-cinq millions d'amis.—Vous les mériteriez.—Cette grande terre même que j'avais abandonnée avec indignation, se représenta d'abord à ma pensée, plus belle, mieux située, plus agréable que jamais. Je me reprochais le mécontentement que je lui avais marqué; j'étais pressé de réparer mes torts avec elle: à peine débarqué, je prends la poste pour m'y rendre, accompagné seulement de ce bon negre que vous me connaissez, et je vais jour et nuit vers cette habitation encore en idée, où je me proposais de passer tranquillement l'automne de ma vie. J'avais laissé dans ma ferme le plan de mon château futur; il était resté dans ma tête. Je portais une copie dans mon porte-feuille, et j'aimais, dans ma route, à me représenter à moi-même mon plan réalisé, mon château achevé, meublé, habité, et moi faisant de mon mieux les honneurs de ma maison, à une foule de voisins et d'étrangers qui devaient trouver chez moi bonne réception, bon logement, bonne chere, bons vins, liberté entiere, chasse à courre, chasse à tirer, beaucoup de chiens, beaucoup de chevaux; je voulais joindre à cela toutes sortes d'amusements pour les dames, des fêtes, des concerts, des bals, des comédies, enfin tout ce qui pourrait attirer la meilleure compagnie à dix

Digitized by Google

lieues à la ronde.—Voilà une philosophie bien indulgente; vous ne vous souveniez donc plus de toutes ces vilaines gens dont vous aviez eu tant à vous plaindre?—Je pensais que dix ans pouvaient avoir fait de grands changements; que les uns seraient corrigés, les autres détrompés, d'autres morts et remplacés par de meilleurs; enfin, je rêvais la vie heureuse d'un homme riche et tranquille dans la plus belle possession de la province; je croyais y être; je me représentais tout cela avec des couleurs plus vives peut-être que celles de la réalité.—Comme il arrive quelquefois pour les châteaux en Espagne?—Après la dernière poste surtout, dans la plus grande obscurité de la nuit, livré sans distraction à mes seules pensées, je repaissais mon imagination de cette admirable perspective, lorsqu'un grand bruit me tire tout à coup de ma rêverie.—Un accident?—Non, je passais sur un pont de fer, d'où j'entrais par des avant-cours magnifiquement plantées, et de là dans une cour entourée de colonnes. A la lueur de beaucoup de lampions qui la bordaient, je vois un beau château avec toutes les fenêtres éclairées, une grande affluence de monde allant et venant dans les cours et sous les portiques. Je me frotte d'abord les yeux, et mon premier mouvement est de rire. Ah! ah! dis-je en moi-même, voilà précisément tout ce que j'avais en idée; voilà mon plan exécuté et tous mes projets réalisés à beaucoup meilleur marché que je ne l'espérais.—Où cela nous menera-t-il?—J'en étais là de mes pensées, lorsque mon postillon, faisant beaucoup claquer son fouet, m'arrête devant un perron superbe. Aussitôt un jeune homme très-agréable, très-bien mis, très-bien fait, mais qui m'était, comme vous pouvez l'imaginer, parfaitement inconnu, vient au-devant de moi avec un empressement, une honnêteté, une grâce qu'il m'est impossible d'oublier: il attendait une sœur qu'il aimait avec passion, au bruit de ma voiture il était accouru, pensant voler à sa rencontre, et il venait même d'arranger une fête pour son arrivée.—Ah! j'aurais voulu du moins, dit Mme. de Saint-Victor, que vous eussiez fait connaissance avec elle.—Mais le postillon qui m'avait amené remit une lettre, par laquelle on apprit qu'elle était auprès d'une amie malade qu'elle ne pouvait pas quitter.—Il est assez embarrassant, en pareille occasion, d'être pris pour un autre.—Surtout pour une personne qu'on disait aussi aimable: mais on ne m'en fit pas moins les politesses les

Digitized by Google

plus flatteuses. Ce n'était point là le moment de demander des explications, encore moins de faire valoir mes droits. Je feignis donc de m'être trompé de route, d'avoir été égaré en dormant par mes postillons; je prétextai le premier embarras, et l'ignorance que doit avoir en pareille conjoncture un homme qui revient du Japon, et qui n'est en France que depuis deux jours. Du reste, après avoir bien repris mes esprits, après avoir bien appelé ma philosophie d'une part et ma gaieté de l'autre à mon secours, je me prêtai à tout. La société était nombreuse, beaucoup de jeunes dames, par conséquent beaucoup de jeunes messieurs, qui allaient au moment même jouer la comédie; mais le chef de la troupe demanda de suspendre pendant une heure, pour me donner le temps de changer d'habit et de prendre un peu de nourriture. Pensez que vous êtes chez vous, me disait-il à plusieurs reprises. J'ai voyagé, et tous les voyageurs sont pour moi des compagnons; j'ai reçu l'hospitalité; j'aime à la rendre, et je souhaite surtout que la maison vous plaise.

Il me laisse et retourne aux soins de son théâtre; une heure après, il revient avec la même grâce, et me dit: Si vous êtes un peu reposé, vous ferez un plaisir infini à la compagnie, il n'y manque que vous, et ce sera un intérêt de plus pour notre spectacle.—Disposez de moi, répondis-je, quelle pièce jouez-vous?—*Le Retour imprévu* et *l'Inconnu chez lui*.... (deux pièces, ou du moins deux titres de circonstance, dis-je en moi-même.)—Vous excuserez, ajouta-t-il, une troupe de débutants, on ne s'attendait pas à jouer devant un étranger.—Ne me regardez pas comme tel, repris-je avec un peu d'émotion, ceci m'intéresse plus que je ne puis vous le dire. C'est dites-vous, *le Retour imprévu*?—Oui, et *l'Inconnu chez lui*.—Eh bien! continuai-je, vous ne verrez sûrement personne de plus attentif que moi à ces deux pièces. Ils jouèrent en effet, et je fus enchanté de leurs talents, de leur aisance, de leur gaieté, surtout de cette aimable confiance qui rajeunit encore la jeunesse. Cependant, je ne concevais rien à tout ce que je voyais; et je ressemblais à un homme qui trouve un énigme écrite en vers charmants, qui est aussi occupé des vers qu'il lit que du mot qu'il cherche, et qui s'amuse en attendant qu'il devine.—Voilà ce qui s'appelle avoir l'esprit bien fait.—Il me semblait que de mon côté je ne déplaisais pas à tout

Digitized by Google

ce joli monde, que j'amusais du récit de mes aventures et de la description de beaucoup de pays et de beaucoup de choses dont on n'avait point d'idée. Le jeune maître, surtout, m'avait pris dans une amitié singuliere. Il a beaucoup de talents, beaucoup d'instruction, beaucoup de littérature, et, ce qui est assez rare, il fait de fort jolis vers. Je ne sais s'il avait cru voir en moi les mêmes goûts; mais nos conversations roulaient toujours sur ces objets-là, et à chaque fois il redoublait d'instances pour me faire prolonger mon séjour.—Je parierais, malgré tous vos éloges, que c'était un jeune homme comme ils sont tous, vain, étourdi, livré aux femmes, aimant la chasse, le jeu, peut-être la mauvaise compagnie, que sais-je? Epargnez-le, chere dame; vous ne vous doutez pas de la peine que vous me faites; imaginez que ses traits, sa physionomie, ses manieres, me rappelaient continuellement la petite personne . . . . . Ah, la petite personne!—Epargnez-la de même; comment aurait-elle pu m'être indifférente, puisque, vous aussi, vous m'y faites penser, et que la premiere fois que je vous ai entrevue, mon cœur a palpité comme pour elle? Oui, chere Saint-Victor . . . .

Mme. de Saint-Victor, avec un air d'embarras, détourne la conversation, ou plutôt la ramene à son premier sujet.—Eh bien, ces conversations savantes, poétiques, dramatiques, n'importe, ont-elles rempli toutes vos heures, et ce jeune monsieur ne vous a-t-il point parlé de ses affaires, ou, pour mieux dire, des vôtres? Il me semble qu'à votre place je l'aurais mis de préférence sur ce chapitre-là.—Je ne sais pas trop comment je m'y serais pris.—Bon homme! dit Mme. de Saint-Victor en haussant doucement les épaules, et soupirant tout à la fois. —Mais l'excellent jeune homme, continua M. Lambert, m'en a épargné l'embarras, et j'ai su de lui toute mon histoire, à laquelle cependant je vous prie de ne pas trop ajouter foi.—Eh bien, qu'avez-vous su?—J'ai su que cette terre avait été possédée autrefois par un homme retiré du monde, un solitaire, un esprit farouche (notez que c'était de moi et à moi qu'on parlait), un philosophe qui préférait sa bibliotheque à sa salle à manger, ses livres à ses voisins, sa plume à son fusil; du reste, on dit qu'il faisait assez de bien dans le canton, mais de fort mauvaise grâce apparemment, car personne ne lui en a su le moindre gré; le fait, c'est que la terre ne lui appar-

Digitized by Google

tenait pas (notez qu'elle avait été six cents ans dans ma famille); ainsi, quand il en a employé, dans un temps de disette, tout le revenu en bonnes œuvres, il n'y a rien mis du sien.---C'est une chose bien étrange, disais-je au nouveau maître, que ce mélange de charité et de rapine! Comment, la terre ne lui appartenait point ?---Oh! pas plus qu'à vous, me répondit-on, et un parent à moi le lui a bien prouvé.---Un proche parent ? demandé-je.---Non, un parent très-éloigné, que je ne connaissais ni d'Eve, ni d'Adam, de ces gens qui ne veillent, qui ne rêvent qu'à leurs affaires, de ces fins Manceaux moitié Normands, moitié Grecs, qui entendent la chicane, comme Archimede la mécanique. Il a si bien démêlé la fusée, si bien démontré son droit en qualité de représentant de je ne sais quel créancier non appelé à la liquidation de la succession d'un trisaïeul, et par conséquent toujours habile à revenir . . .. . Cet exposé, dis-je, me paraît un peu compliqué.---Compliqué pour vous et moi, peut-être, dit le jeune homme; mais pour des juges . . . . Tant y a que monsieur le philosophe, qui sans doute ne se sentait pas ferme sur ses étriers, et qui, dit-on, s'était évadé environ un an avant que le procès ne fût entamé, a été absolument évincé de sa prétendue possession, et condamné en outre à de bons dommages et intérêts, qui ont été payés en son absence par son notaire, chez qui il avait déposé, avant son départ, des fonds, moitié pour le soulagement des pauvres du canton, disait notre bon hypocrite, moitié pour la construction d'un château dont même il avait laissé le plan. Et une chose à remarquer, ajoutait mon jeune ami, c'est que c'est ce même argent et ce même plan qui ont servi pour le bâtiment que vous voyez, et où je vous vois avec tant de satisfaction; mais dites vous-même, cela n'est-il pas plaisant?---Oh, très-plaisant. Vous qui faites si joliment des vers, ce serait le sujet d'un conte. ---Badinage à part, si l'autre revenait, il serait bien étonné, qu'en pensez-vous?---Au fait, il n'aurait rien à dire, il verrait que ses intentions ont été bien remplies, au moins quant aux dépenses; mais quant aux secours à distribuer aux malheureux?---Ils ont passé, dit l'autre, aux gens de justice, qui souvent sont aussi des malheureux.---C'était-là le moment, dit Mme. de Saint-Victor, pour vous faire connaître à votre voleur.---Voleur, il ne l'était pas, il tenait ce bien-là de son parent, qui le tenait des tribunaux, tout était en regle; c'est à ces titres-là

Digitized by Google

que nous possédons tous. Ce parent avait bien, je crois, quelques petites tricheries à se reprocher, quelques suppositions, quelques falsifications de titres, quelques manieres un peu trop engageantes avec le défenseur que la loi m'avait donné pendant mon absence; enfin beaucoup de ces pécadilles assez en usage en pareil cas, et qui prouvent, de mieux en mieux, que *les absents ont tort*, mais son jeune héritier, qui ne l'avait jamais connu, ne pouvait rien savoir de tout cela, il devait encore moins le croire, et l'on doit toujours bien présumer des siens, surtout lorsqu'on en hérite.—J'ai bien peur, dit Mme. de Saint-Victor, qu'il n'ait aussi hérité de l'âme de son cousin.—Tenez, ma chere, ne me dites pas de mal de ce jeune homme-là, il vous ressemble trop.—En vérité, vous me voyez partout, il faut que je ressemble à tout le monde; mais le premier conquérant de vos domaines me ressemblait-il aussi?—O, pour celui-là, je ne l'ai point connu, j'ai seulement appris que ce terrible homme avait suivi son affaire avec tant de chaleur, qu'il avait tant d'envie, tant de besoin de réussir, qu'après la derniere séance, lorsqu'il a entendu prononcer le jugement définitif du tribunal suprême . . . . —Achevez.—Il est mort de joie en pleine audience.—Il a du moins eu un bon moment, et comment votre philosophie a-t-elle reçu une nouvelle aussi tragique?—Je lui ai pardonné sa joie en faveur de sa mort.—Et puis?—Et puis il s'est trouvé un testament où le défunt instituait son petit parent seul et unique héritier, et ce testament était connu d'avance dans tout le pays, parce que ce galant homme avait cru, en le publiant, mettre un frein au désir immodéré de ses collatéraux; et voilà, dit le légataire, après m'avoir conté tout cela de point en point, comme je suis devenu seigneur de cette belle terre où je voudrais tant vous garder.

J'en reviens toujours à mon dire, reprend Mme. de Saint-Victor: pourquoi n'avez-vous pas éclairé votre homme? A la maniere dont vous en parlez, je crois voir qu'il a de l'honneur, et que s'il était instruit, il ne voudrait pas jouir de l'imposture et des infamies de son parent.—J'en suis sûr, mais la chose m'est indifférente, et la démarche me serait impossible. Le bien qui me reste, me suffit, je ne manque de rien, je ne manquerai jamais de rien, plus de richesse me serait aussi inutile que de la dorure à mes charrues.—Tenez, mon cher phi-

Digitized by Google

losophe, vous parlez d'or, vous me convertiriez s'il était question de mon bien, mais je me sens avare du vôtre.— Quoi! ce jeune homme qui m'a si bien reçu, qui m'a quitté les larmes aux yeux, comme un ami, j'irais, pour prix de son hospitalité, de son affection, du plaisir qu'il trouvait dans ma société, lui proposer de me rendre un bien que dans le fait il ne m'a point enlevé, qui est à lui comme il était à moi? Mon séjour chez lui n'aurait été qu'un long espionnage, mes questions auraient été autant de piéges, et je n'aurais gagné sa confiance que pour en abuser? non, tenez, vous ne dites pas ce qui est dans votre cœur. Au fait, ce jeune homme est aussi honnête qu'aimable, je crois le bien connaître. Si j'avais une adoption à faire, ce serait lui que je choisirais, si j'avais une fille à marier, ce serait à lui à qui je la donnerais. Imaginons que c'est un gendre, que c'est un fils, et donnons-lui du fond du cœur ce qu'il serait si lâche de lui demander.—Savez-vous, mon cher M. Lambert, qu'il y a beaucoup de gens auprès de qui cela ne réussirait pas du tout?—Que m'importe, pourvu que cela réussisse à Tourneval?—Et que si vous pensiez à vous marier, par exemple, il faudrait vous cacher de cette générosité là comme une friponnerie, peut-être encore plus.—Mais aussi je n'ai jamais pensé au mariage, et, grâce, au ciel, la saison en est passée. Cependant, je vous confierai qu'en venant de là dans ce pays-ci, j'ai passé par la ville où mon affaire avait été jugée en dernier ressort, et que là, m'étant fait nommer les plus habiles gens d'affaires du lieu, je les ai consultés, mais seulement pour l'acquit de ma conscience; car enfin, me disais-je, cet aimable garçon peut mourir avant moi, il peut mourir sans enfans; dois-je laisser ma dépouille à ses héritiers et en priver les miens? J'exposai le fait de mon mieux à ces messieurs, et l'avis unanime fut qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour mettre les [illegible]rs au feu.—Eh bien, ils avaient raison.— Alors je demandai combien de temps le procès devait durer, l'on m'en cita assez mal-adroitement un presqu'absolument du même genre, qui venait d'être jugé au bout de plus de cent ans. Je comparai ce siecle avec les trois mois qui avaient suffi pour me dépouiller, et je jugeai combien aussi, dans ce genre de guerre, l'offensive a d'avantage sur la défensive. Plaider cent ans; quand le procès serait gagné, que de temps perdu? En vain ces braves gens insistaient, répétant que l'affaire était sûre,

Digitized by Google

que je ne pouvais y perdre que du temps (c'est-à-dire, un siecle ou deux); que l'honnêteté me le commandait, parce qu'il ne fallait pas laisser la fraude impunie; que j'étais responsable à moi, à ma famille, à toute la société. J'applaudis, leur répondis-je, à vos raisons, mais je ne m'y rends point. A ce propos ils hausserent tous les épaules, comme il appartenait à d'habiles gens. Moi; je répondis en les haussant à mon tour, comme il appartenait à un bon homme, et je partis leur laissant une pauvre idée de mon caractere ainsi que de mon jugement, mais emportant avec moi mon estime que je préferais à la leur.

Si l'on avait pu lire ce qui se passait dans le cœur ou seulement sur le visage de Mme. de Saint-Victor pendant la fin du dernier récit de M. Lambert, et si on avait en même temps vu tout le plaisir que le bon philosophe prenait à l'observer, on serait fondé à croire que nos deux amis ne voudront bientôt plus se quitter, et même qu'ils ne le pourront plus. L'hiver les surprendra tête à tête, il ne les refroidira pas, et si cela dure, il ramenera pour une femme de quarante ans, et, qui plus est, pour un homme de plus de cinquante, le plus agréable printemps de leur vie. Alors toutes les promenades de Mme. de Saint-Victor, tous les voyages de M. Lambert se borneront à des allées et venues entre Chérazile et Tourneval. La distance était un peu grande pour des parties de plaisir, à cause des marais qu'il fallait tourner pour arriver au dernier endroit; mais l'amitié trouve moyen de rapprocher jusqu'aux demeures.

On saura qu'une avenue superbe, alignée sur le point central du château de Tourneval, se prolongeait environ une lieue et demie dans ses forêts et qu'elle aboutissait à d'autres bois où l'on ne s'était point encore avisé de percer des routes d'agrément. Mais voilà qu'un beau jour, vers la fin de Mars, la frileuse Mme. de Saint-Victor quittant le coin de son feu pour la premiere fois, ose enfin s'approcher de sa fenêtre, et qu'en regardant au loin, elle est frappée d'un objet qu'elle n'avait point encore aperçu; c'était le pavillon de Chérazile entiérement démasqué, au moyen d'une large ouverture que M. Lambert avait fait faire impitoyablement dans sa plus belle futaie, sur le prolongement de l'avenue de Tourneval, et, par ce moyen, les deux maisons, pour la premiere fois en regard, semblaient avoir fait enfin, comme

Digitized by Google

les deux maîtres, connaissance l'une avec l'autre, pour ne plus se perdre de vue. On suppose de reste que le nouveau chemin desséché, régalé, affermi, ne tardera pas à être frayé par l'amitié, et que la correspondance entre Tourneval et Chérazile deviendra plus active que jamais.

Cependant Mme. de Saint-Victor se promenant un jour seule en caleche avec M. Lambert, croit voir ses chevaux prendre tout à coup le mors aux dents, et tourner à toutes jambes dans une allée de traverse dont les branches cachaient presque entierement l'entrée. Elle s'écrie toute effrayée: M. Lambert! M. Lambert! arrêtez donc, arrêtez. Me voilà encore perdue comme la premiere fois. Mais elle est bientôt rassurée. Au bout de quelques pas, elle voit une route élaguée, applanie et même sablée, décrivant dans l'épaisseur des bois les plus agréables contours. A mesure qu'on avance, le chemin s'embellit, et l'on arrive à une place où les lilas, les seringas, les chevrefeuilles, les aubépines en fleurs bordaient un gazon qui semblait avoir été levé dans les vallons de Tempé. Au milieu s'éleve un autel rustique entouré de rosiers, de jasmins et de guirlandes de lierre: avec cette inscription: *C'est ici qu'un moment a fixé mes destins.*

Plus une femme est sensible, moins elle trouve à dire en pareille circonstance; il lui reste au moins la ressource de serrer la main de son ami, il y sent tomber une larme, et il ne tient qu'à lui de donner carriere à son imagination. Heureusement que M. Lambert, en sa qualité de philosophe, était sur ce point-là bien en arriere du commun des amis. Il sentait bien une amitié brûlante pour Mme. de Saint-Victor, mais son âge, sa maniere d'être, sa vie passée lui persuadaient que c'était-là tout simplement de l'amitié. Il se connaissait encore moins à l'amitié de Mme. de Saint-Victor pour lui, et la moindre idée d'un autre genre de liaison, lui aurait paru un blasphème.

Mme. de Saint-Victor était sans doute une femme charmante, mais elle n'en était que plus femme pour cela; et comme la plus belle rose n'est pas sans épines, la plus aimable femme n'est pas sans caprices; à cela près que ces caprices-là sont des épines volontaires, et qui n'en sont pas moins piquantes: les premiers jours et même les premiers mois de la connaissance de ces

Digitized by Google

deux êtres privilégiés en furent absolument exempts; quand chacun étonné de la révolution subite qu'il éprouvait, attentif à ce qui se passait au fond de son âme, y faisait à chaque instant de nouvelles découvertes, et cherchait encore des expressions, l'un pour n'en pas trop dire, l'autre pour en dire assez. Dans les commencements d'une liaison de cette nature, et qu'on appelle amitié, parce que c'est le premier mot qui ose se présenter, on est en observation l'un vis-à-vis de l'autre, et chacun vis-à-vis de soi-même. Des deux côtés on craindrait autre chose, mais on se rassure comme on peut, en pensant qu'il est bien difficile que l'âge de la raison en soit susceptible, et que l'âge de la sagesse en soit capable. Quoi qu'il en soit, cette amitié ou cette autre chose, comme il plaira de les nommer, en sont quelque temps aux compliments: mais enfin le naturel prend le dessus, et tant mieux; c'est ce naturel qui plaît, c'est lui qui est nous, et s'il continuait trop long-temps à se cacher, le sentiment en souffrirait comme d'une respiration trop long-temps retenue. Laissons donc Mme. de Saint-Victor se montrer telle qu'elle est, elle et son ami ne peuvent qu'y gagner.

M. Lambert la voyait de temps en temps rêveuse, taciturne, et, qui pis est, polie; ce qu'on peut regarder comme le zéro du thermomètre de l'amitié. Il ne savait à quoi attribuer un changement de température qui commençait à l'inquiéter. Craignant que l'ennui, qui est quelquefois la maladie de certaines amitiés, ne gagnât son amie, il mettait tout son art et toute son étude à varier les sujets de conversation; mais des réponses pénibles, des monosyllabes, un air de distraction, de langueur l'avertissaient presque toujours qu'il avait mal choisi. Si ces états-là duraient entre un ami et une amie, on ne saurait trop à quoi recourir, à moins que ce ne fût à l'amour, car il est souverain pour la maladie dont nous parlons; mais M. Lambert qui dans la saison de l'amour y avait si peu pensé, se croyait bien sûr qu'il n'y pensait plus du tout, et surtout que l'amour ne pensait point à lui. Il fallait donc chercher d'autres moyens, et les trouver, s'il se pouvait, dans son esprit; mais en pareil cas, malheur à qui cherche!

Un jour entre autres qu'il était avec Mme. de Saint-Victor dans sa bibliotheque, et que cette chere dame lui paraissait moins bien disposée que de coutume, voilà,

Digitized by Google

dit-il en voyant beaucoup de livres et les meilleurs en tous genres, qui n'a pas l'air d'appartenir à une femme.—Apparemment que vous ne m'en jugez pas digne.—A Dieu ne plaise que je vous refuse, et tout l'esprit qui est ici, et tout celui qui n'y est pas! Mais il n'en est pas moins vrai qu'une personne qui fait les délices de la société, fait rarement les siennes de l'étude.—Et qui vous parle d'étude? Vraiment cela siérait bien à une femme. Gardez l'étude pour vous, Messieurs, et laissez-nous....—La divination, n'est-ce pas? Les Gaulois le pensaient, et je suis tenté de penser comme eux, surtout depuis quelque temps, que les femmes ont quelque chose de divin.—Non, savez-vous ce qui sied le mieux? C'est tout bonnement l'ignorance.—Je ne sais; mais j'ai peur que votre ignorance ne soit comme la science de bien des gens, seulement pour la parade.—Voilà mon ami devenu flatteur! C'est un fruit qui se gâte; croyez-moi, parlons d'autre chose.—Mais au moins peut-on dire sans trop de flatterie, que vous aimez la lecture?—Oui, mais qu'est-ce que cela prouve? Que je vis à la campagne et que je crains de m'ennuyer.—et quels sont les livres que vous lisez de préférence?—Celui que je rencontre; il n'y a gueres de livres où il n'y ait quelque chose, et il y a tant d'esprit où il n'y a rien!—Cependant on a toujours quelque prédilection pour un genre.—Je serais bien embarrassée de vous dire la mienne. Je lis comme un anglais boit, comme un turc fume, pour n'être pas sans rien faire.—Aimez-vous les romans?—C'est selon.—Les histoires?—Quelquefois.—La poësie?—Oui et non.—A votre maniere de répondre aujourdhui, il paraît surtout que vous n'aimez pas les questions.—Je ne dis pas cela; mais parlons d'autre chose.—Que votre habitation me plait!—Restez-y.—Mon amie parle-t-elle du fond du cœur?—Une amie parle-t-elle autrement? Je n'ai jamais vu une terre mieux cultivée, mieux ordonnée, mieux entretenue.—Grâce à mon fermier.—Vos jardins sont si agréables, si bien dessinés, si bien soignés! il semble que les arbres, les gazons, les fleurs, toutes les plantes rares ne réussissent nulle part aussi bien.—Grace à mon jardinier.—Et ce château si bien situé, si bien bâti, si bien tourné; des appartements si gais, si commodes, des meubles si frais; c'est à mon gré dans ce genre-là un modele.—Eh bien! à la bonne heure, grâce à mon architecte, à mon tapissier, à mon

Digitized by Google

concierge, à tout autre qu'à moi.—Et cette parure simple et toujours d'un si bon goût, qui ne paraîtrait pas la même si on la voyait à une autre, et à qui vous semblez prêter quelque chose de vous.—Eh bien? grâce à ma femme-de-chambre, à ma marchande de modes.—Et la douceur de la vie qu'on mene ici, la liberté qui y regne, le bonheur qu'on y respire, ces conversations toujours plus amusantes, toujours plus intéressantes à mesure que vous vous y prêtez davantage; cet esprit souple et facile qui monte ou descend à tous les genres, à tous les tons, à toutes les mesures; cette aménité dont le mot semble fait exprès pour vous, qui attire à vous tout ce qui vous connaît, qui vous attache tout ce qui vous entoure; enfin ce charme qui regne ici et dont ailleurs on n'a point d'idées....., est-ce encore grâce à votre architecte, à votre maçon, à votre concierge, à votre.....?—Non, dit Mme. de Saint-Victor avec un sourire qui n'appartenait qu'à sa bouche, ce sera grâce à vous, si je vous vois autant que je le désire; mais, ajouta-t-elle avec un peu d'émotion, parlons d'autre chose.

M. Lambert aurait dû être plus que content; mais à force d'y regarder, il n'y voyait plus; il avait cru démêler un ton équivoque dans la réponse qu'on venait de lui faire au sujet des agréments du séjour; il se reprochait un peu de gaucherie, un peu de pédanterie. Ces scrupules-là ne conviennent que trop à un philosophe; il ne se trouvait pas amusant, et je crains qu'il n'eût raison; car il suffit en cela de viser pour manquer: le sourire même de Mme. de Saint-Victor lui paraissait à double entente; ce n'était pas qu'il ne fût charmant; mais il l'avait vue quelquefois un peu moqueuse avec d'autres, et il lui avait paru que c'était presque le même sourire. Les yeux de son amie lui auraient tout expliqué; mais un méditatif ne lit pas couramment dans les yeux; et cette rougeur même qui aurait été si expressive aux regards de tout autre, ne lui paraissait que l'effet d'une impatience réprimée avec un peu d'effort: il se retire donc moins content d'elle pour la premiere fois, surtout très-mécontent de lui, et demande ses chevaux; songeant à se retirer au moins pour quelque temps. Je l'ennuie, se disait-il à lui-même, je la fatigue d'une amitié dont elle ne peut me rendre qu'une partie; au fait, de quoi me plaindrais-je? elle a d'anciens amis, j'en suis un nouveau; mes sentiments ont, il est vrai, bien regagné

Digitized by Google

le temps perdu sans la connaître, et chacun des jours que nous avons passés ensemble vaut bien une année des liaisons ordinaires; mais me doit-elle en bonne justice tout ce que je sens pour elle? Et puis.... Il en était-là quand le bruit de ses chevaux amenés dans la cour le tire de sa rêverie. Mme. de Saint-Victor se montre au moment où il montait à cheval.—Eh! pourquoi ce départ subit? —Il m'en aurait trop coûté pour l'annoncer d'avance; de longs adieux seraient un ennui pour vous, une agonie pour moi.—Mais, mon cher Lambert, est-ce que vous méditeriez une longue absence?— Le pourrais-je?— Encore une fois, pourquoi sitôt?— J'ai du monde chez moi qui m'attend.— Si c'est un ami pourquoi ne pas me l'amener? est-ce que ce n'est pas chez moi qu'il faut recevoir tous vos amis?— Non, reprend M. Lambert qui ne savait que répondre, c'est une parente.— Est-elle jeune?—Je ne sais pas bien son âge.— Ah! sûrement elle est jeune; car vous ne seriez pas si pressé. Mais indiscrete, ennuyeuse que je suis, je vous retarde et vous me maudissez; partez, partez vîte, je vous en prie malgré moi, et prenez le plus court. Après ces mots prononcés d'un son de voix moins doux qu'à l'ordinaire, elle disparaît.

M. Lambert avait imaginé cette parente, parce que c'était la premiere chose qu'il avait rencontrée dans son esprit; il commençait à se repentir d'avoir été si ferme dans sa résolution. Il n'en part pas moins au galop, et continue tant qu'il peut être aperçu; mais à peine est-il entré dans les bois, qu'il ralentit sa marche, et que remettant, comme à son ordinaire, la bride sur le col de son cheval, il s'abandonne à ses pensées. Mon lecteur les imagine de reste. Ainsi je lui en fais grâce. Cependant la petite chienne de Mme. de Saint-Victor, accoutumée à suivre M. Lambert à la promenade, courait à son ordinaire en avant du cheval, et la voilà qui abandonne le chemin droit pour entrer dans le chemin de la place de la rencontre; M. Lambert la suit, de peur qu'elle ne se perde, et après l'avoir rejointe, il reprend de nouveau le fil de ses rêveries. Bientôt le parfum des fleurs qui bordaient l'enceinte l'avertit de s'arrêter. Pour ne pas profaner un lieu devenu sacré, il laisse son cheval à quelque distance, et s'arrête devant l'autel qu'il avait lui-même élevé. Mais quelle est sa surprise lorsqu'en relisant l'inscription autrefois placée de sa main sur un

Digitized by Google

des côtés de l'autel: C'est ici qu'un moment a fixé mes destins, il voit l'avant-dernier mot effacé, et *nos* écrit de la main de Mme. de Saint-Victor à la place de *mes!* Qu'on se mette à sa place, qu'on aime comme lui, et l'on verra si l'humeur et la philosophie peuvent tenir contre un pareil amendement: la gravité, l'inquiétude, le chagrin, les réflexions, les résolutions font place aux transports; il n'a plus que vingt ans; il appelle ses chevaux pour aller se jeter aux pieds de son amie, espérant la surprendre *finement* au moment où elle s'y attendra le moins. On lui répond par un éclat de rire; c'était Mme. de Saint-Victor qui, tourmentée des petits scrupules dont ses petits caprices étaient ordinairement suivis, et curieuse en même temps de cette prétendue cousine, était montée en caleche deux minutes après le départ de son ami, disposée à l'aller chercher à Chérazile, à le poursuivre, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde. Elle l'avait donc suivi à vue dans la forêt, mesurant son train sur son allure pensive; descendue ensuite de caleche à quelque distance de la place, elle avait tout vu, tout observé, et au moment où M. Lambert demande ses chevaux, elle avait imaginé de remplacer le fidele Martin pour lui tenir l'étrier. Il se retourne, c'est elle qu'il aperçoit: où suis-je s'écria-t-il?—Ici, lui dit-elle avec une malice froide, je venais chercher ma petite chienne qui vous avait suivi, comptant toujours sur votre amitié; mais croyez-moi, retournons: et moi qui vous parle de retourner quand votre cousine vous attend.—A ce prix-là, dit-il en riant, elle attendra tant que vous voudrez.—En ce cas-là parlons d'autre chose.—Ah! parlons de tout ce qui vous plaira, pourvu que nous nous parlions toujours, ma chere amie, et que je vous peigne s'il se peut tout ce qui se passe en moi; mais non, je n'y vois pas clair; il semble qu'une grande fumée me cache un grand feu.—A propos, dit Mme. de Saint-Victor en l'interrompant, j'ai un gros paquet à vous remettre.—Un paquet! A moi, dit M. Lambert, et de qui? Puis, la regardant fixement, et la voyant un peu embarrassée: Ah! mon amie, encore une de ces petites malices qu'on ne peut attendre que de votre bonté. On ne m'a jamais reproché d'être curieux; mais tenez, ce paquet me tourne la tête; est-il dans votre voiture?—Non, je l'ai laissé chez moi, ou pour mieux dire chez vous, car c'est dans votre chambre, et j'espérais bien, ajoute-t-elle avec

Digitized by Google

un peu de malice, que vous y reviendriez tôt ou tard. Il demande à en savoir le contenu. Elle s'excuse toujours sur ce qu'elle ne l'a point ouvert, et dans ce petit démêlé, l'un insistant toujours, l'autre battant toujours en retraite, on arrive à Tourneval. Un domestique accouru au-devant de la voiture, dit un mot à l'oreille de Mme. de Saint-Victor.---Je vais le voir, lui dit-elle à voix basse; et vous, ne me suivez pas, ajouta-t-elle, parlant à M. Lambert, je suis à vous dans l'instant. Vous trouverez le paquet sur votre bureau; mais je vous conjure de ne pas le décacheter que nous n'ayons eu ensemble un moment d'entretien: entendez-vous? entendez-vous?---Ah! je n'entends que trop: ce séjour-ci a toujours été un paradis pour moi; il n'y manquait que le fruit défendu.---Fort bien, dit-elle en s'en allant; mais conduisez-vous mieux que le premier homme, et la voilà partie.

Le cabinet de Mme. de Saint-Victor était au premier étage, précisément au-dessus de la chambre de M. Lambert. Un même tuyau, commun aux deux cheminées, servait en même temps, par un hasard assez ordinaire, de conducteur à la voix, de maniere que sans espionnage, et même sans beaucoup d'attention, on entendait en bas tout ce qu'on disait en haut. M. Lambert, obligé de détourner ses regards du paquet, de peur de succomber à des tentations dont sa philosophie commençait à être importunée, prend le premier livre qu'il trouve à portée, un Séneque, et se met en devoir de le lire, pour faire treve à sa démangeaison. Mais qui le croirait? Séneque y perdait son latin: ce n'était plus la vue du paquet, c'était la voix de Mme. de Saint-Victor qui faisait disparaître de l'attention de M. Lambert tout ce qui était sous ses yeux. Cette voix n'était pas seule; une voix d'homme y répondait. On se servait de part et d'autre des expressions les plus tendres; on se tutoyait, on s'embrassait, toutes choses très-étranges à Mme. de Saint-Victor; et ce qu'il y avait de pis, c'est que par-ci par-là notre malheureux philosophe entendait prononcer son nom, quelquefois même avec de grands éclats de rire. Adieu la raison, la paix, l'égalité d'âme à laquelle M. Lambert aspirait: sa philosophie est sens-dessus-dessous, et le voilà prêt, non pas à s'éloigner gravement comme tout à l'heure, mais à fuir avec indignation...., lorsqu'en ouvrant impétueusement sa porte,

Digitized by Google

il se trouve face à face avec Mme. de Saint-Victor.---Eh! où allez-vous, lui dit-elle avec gaîté?---Où vous ne serez pas, Madame, et surtout où je ne vous entendrai pas. Ce dernier mot expliqua tout à la fine personne, qui connaissait la particularité des deux cheminées.---me sauriez-vous mauvais gré, lui dit-elle, de vous avoir laissé trop long-temps seul? C'est que j'avais à parler à quelqu'un qui vient de loin, et que j'aime beaucoup; vous avez pu l'entendre.---Oh! que trop, Madame; que trop.--Il vient ici, ajouta-t-elle tranquillement, pour une affaire qui nous intéresse fort, lui et moi.---Et que vous traitez certainement d'une maniere bien amicale, dit M. Lambert, avec amertume,---Et où vous pouvez bien être de quelque chose.---Ah! j'espere que vous voudrez bien vous passer de moi tous les deux. Il paraît, de reste, que vous vous suffisez l'un à l'autre. Mme. de Saint-Victor était bien fine, mais elle était au moins aussi bonne; le trouble de son ami la troublait, elle le voyait jaloux, il ne lui en fallait pas davantage.---Rougissez, lui dit-elle en riant, et apprenez que ce Monsieur si caressant, si caressé, qui me paraît vous plaire beaucoup moins qu'à moi, est un frere, le frere le plus tendre, le plus digne, le plus aimable, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années.---Ange de malice et de bonté, vous êtes donc venue sur terre pour ma confusion en même temps que pour mon bonheur! Allons, pardonnez-moi, et obtenez, si vous pouvez, que je me pardonne moi-même.---Eh bien! donc, mon ami, *parlons d'autre chose.---Oui, d'autre choe.*---Avez-vous ouvert le paquet?---Ce serait une question à faire à une femme.---Oh! la curiosité est des deux sexes, mais différons encore, si vous m'en croyez.---Tant qu'il vous plaira, je ne suis curieux que de ce qui se passe au-dedans de vous.--Peut-être un peu aussi de ce qui se passe chez moi, dit-elle en souriant.---J'en suis honteux, mais aussi comment imaginer que vous avez un frere, je ne vous en avais jamais entendu parler.--Voilà bien les philosophes qui ne se soucient de rien, qui ne s'informent de rien, qui ne voient rien, qui ne pensent qu'à leurs pensées, et qui ont l'air de croire que la vie n'est que dans la réflexion. Je parierais que vous ne savez pas seulement si je suis veuve ou si j'ai un mari.--En effet, je ne le sais pas bien positivement, mais je parierais que vous êtes veuve; car si vous aviez un mari, je sens qu'il ne pourrait pas vous quitter.--Vous m'en répondez?-- Oh! corps pour corps.-- Eh bien

Digitized by Google

donc, reprit-elle avec un air d'embarras, ce monsieur, ce frere... — Quoi! serait un mari? .. — Mais.. s'il venait ici pour m'en donner un.— Parlez-vous sérieusement, dit M. Lambert en changeant de visage, bon Dieu et que deviendront vos amis?— Belle question, dit Mme. de Saint-Victor, sans avoir l'air de s'apercevoir du trouble de M. Lambert, est-ce que je serais le premier exemple d'une femme mariée qui aurait eu des amis?— Je ne sais que vous dire, reprit-il, en essayant de se remettre, mais la vue d'un homme trop heureux a toujours quelque chose de triste.—*M'aduli ma mi piace*, dit Mme. de Saint-Victor. Convenez cependant qu'on aurait tort de s'attrister en voyant un homme avoir tout ce qu'il désirerait.—Tout ce qu'il désirerait, passe, mais tout ce qu'il désirerait au-delà de tout . . . M. Lambert, en prononçant ces derniers mots, bégayait au point que tout autre aurait eu peine à le comprendre; heureusement que Mme. de Saint-Victor entendit aussi bien ce bégayement-là que les mots les mieux prononcés.—Au pis aller, dit-elle d'un ton fort léger, si je perds ce que vous appelez mes amis, je m'en consolerai, pourvu que je conserve celui que j'appelle mon ami; il m'a répété cent fois qu'il n'avait jamais pensé à se marier quand il était dans l'âge d'en faire la folie, et que même quand il aurait pu en être tenté autrefois, son parti était pris depuis long-temps.—Je vois, mieux que jamais, dit sechement M. Lambert, qu'il a pris un parti fort sage.—Il verra donc cela comme il voit tout le reste, d'un œil philosophique, et j'espere au moins, que celui-là jouira de mon bonheur, n'est-ce pas? Vous ne répondez rien? vous n'avez pas l'air à votre aise, j'ai peur de vous ennuyer.— Vous, m'ennuyer? non, vous me donneriez plutôt du chagrin pour toute ma vie qu'un moment d'ennui; mais trouvez bon, continua-t-elle avec amertume, que je vous laisse à la premiere ardeur de vos transports, et dispensez-moi d'assister à la fête.—A la fête! à la fête! comme vous y allez. Eh bien! Monsieur, puisque fête y a, je vous déclare, moi, qu'il n'y en aura point sans vous. Au reste, tout ceci n'est encore qu'en projet, et ce pourrait bien être tout simplement une petite lubie de mon cher frere.—Il devrait bien en avoir d'autres.—Au reste, tout ce qu'il m'a dit de l'homme en question, me convient fort. (Le pauvre homme est de plus en plus décontenancé.) Il s'agit maintenant, continue-t-elle, de savoir

Digitized by Google

si je lui conviens à mon tour.—Tenez, faites-moi grâce, ma bonne amie, j'espere bien que ceci n'est qu'une plaisanterie, mais ce n'est pas le moment de plaisanter, pour moi du moins.—Comment, une plaisanterie, voilà comme vous parlez du mariage, la chose la plus sainte, la plus sérieuse . . . —Vous y pensez donc?—Si j'y pense?—Eh! pourquoi vous marier? Pourquoi sacrifier votre liberté, peut-être votre bonheur? Vous êtes riche, vous êtes respectée, vous êtes bienfaisante, vous êtes adorée, vous n'avez que des goûts simples, vos fleurs, vos crayons, votre musique, vos livres vous suffisent; vous vous êtes accoutumée à un empire (bien doux, à la vérité) sur tout ce qui vous entoure; mais quelque doux que soit un empire, il vaut toujours mieux l'exercer que le supporter. Voulez-vous abdiquer? voulez-vous prendre un maître? Eh! qui sait encore le maître que vous trouveriez?—Le maître, monsieur.—Oui, madame, le maître, le mot n'est pas trop fort.—Tout cela vous est bien aisé à dire à vous autres hommes, vous autres philosophes surtout, reprit Mme. de Saint-Victor avec une sorte d'abattement, mais vous ne savez pas comme moi ce que c'est qu'une veuve, vous ne voyez pas le sort qui l'attend, l'isolement, le découragement, tout ce qu'il y a de pis. L'ormeau, croyez-moi, a moins besoin de la vigne que la vigne de l'ormeau. Vous, par exemple, ajouta-t-elle avec sa petite malice ordinaire, vous avez peut-être raison de rester comme vous êtes, vous vous suffisez à vous-même par votre modération, par votre sagesse, par votre indifférence pour tout ce qui est étranger à vos profondes méditations.—Amusez-vous de moi, cela me console.—Vous êtes, en quelque sorte, un religieux contemplatif, et l'on serait mal venu à vous proposer de changer de regle.—Autrefois, je craignais le mariage parce qu'il m'aurait éloigné de moi; aujourd'hui, indépendamment de mon âge et de mes habitudes, je le craindrais surtout parce qu'il m'éloignerait de vous.—Vous le croyez, eh bien, moi, je crois pouvoir vous assurer que si vous vous mariez aujourd'hui ou demain, je ne quitterais pas plus votre femme que mon ombre. Vous sentez-vous en aussi bonne disposition pour mon mari?—Encore une fois, chere dame, l'épreuve est trop forte, et je serais tenté de répéter votre refrain favori: *parlons d'autre chose.*—Belle proposition pour une femme qui a le mariage en tête.—Eh bien, parlons-en donc,

Digitized by Google

coûte qui coûte. Peut-on vous demander le nom du personnage ?---Attendez, attendez.---Comment, vous en êtes-là ?---Connaissez-vous un monsieur... attendez, un monsieur de Mérieux?---Que dites-vous? reprend M. Lambert, d'un ton irrité.---Oui, dit-elle tranquillement, M. de Mérieux, seigneur de cette belle terre de son nom, qu'on dit être si agréable, si magnifique; avec de si belles forêts, un si beau château.---M. de Mérieux, répete M. Lambert à voix basse, on aura sans doute pris le nom avec la terre. Puis (à haute voix), je n'ai connu qu'un M. de Mérieux, et ce n'est sûrement pas celui-là. Eh bien, *parlons d'autre chose*, dit Mme. Saint-Victor, et attendons que mon frere soit éveillé; il expliquera tout, il arrangera tout.—Ah! il me semble qu'il est fort pour les arrangements.—Vous avez d'autant plus de raison qu'il a aussi une femme pour vous.—C'est assurément bien charitable de lui; je vois qu'il voyage avec ses poches pleines de contrats pour les premiers venus, comme on y met des bonbons pour les enfants. Mais d'où sait-il que je suis au monde?—Vous verrez que je n'écris jamais à mon frere et que vous n'êtes pas dans mes lettres comme dans mes pensées; vou verrez que je ne lui ai pas parlé de mon accident, de ma rencontre, de votre bonté, de notre liaison, de votre amitié ..... Car c'est de l'amitié n'est-ce pas? Et que mon frere, mon bon frere, ne sait pas ce qui se passe à Tourneval et même à Chérazile, comme s'il n'en sortait pas.—Et quelle est l'infortunée qu'il veut bien me destiner?—C'est une personne riche.—Qu'elle garde son bien.—Honnête. Qu'elle garde son honneur.—Songez que vous m'offensez en l'offensant.—Mille pardons, chere amie, mais tenez, dans aucun temps, s'il avait été question d'un établissement, je n'aurais jamais pu penser qu'à cette jolie petite personne.—Assurément il ne tenait qu'à vous, et cela montre que vous êtes un homme bien difficile à établir. Mais dans ce moment-ci, par exemple, si elle se présentait ... Elle serait sûrement bien changée.—Qu'importe.—Parlez net, la recevriez-vous? la renverriez-vous? ---Vous m'embarrassez.—Comment, c'est moi qui vous embarrasse?—Je ne dis pas cela, mais ... comment renoncer à cette société si douce, dont j'ai fait l'espoir du reste de ma vie?—Parlez-vous bien vrai? ... Mais, à propos, nous ne songeons plus au paquet—Je me soucie bien du paquet.—Ne fut-ce que par politesse, encore

Digitized by Google

faut-il lire, encore faut-il répondre.—Eh bien! lisons donc: voyons d'abord l'adresse: à Monsieur, Monsieur Lambert, ou . . . en son absence . . . à Monsieur de Mérieux, chez Mme. de Saint-Victor, à Tourneval. A cette fois, il perd toute mesure. Ah! Madame! c'est trop abuser d'une extravagance dont il serait permis de rire à tout le monde, excepté à vous.—Mais lisez du moins.—Non, donnez cela à votre M. de Mérieux, et oubliez que j'aie jamais existé.—Eh bien donc, dit Mme. de Saint-Victor, que M. de Mérieux lise. Au même instant, la porte s'ouvre avec fracas, le nouvel arrivé paraît, et se jette au cou de M. Lambert qui le repousse sans le regarder, et fait effort pour s'échapper. Mme. de Saint-Victor se place entre lui et la porte, et lui dit: Voilà qui devient trop long.—Oui, trop long, madame, mais la fin est bien près.—Qu'importe? quelle que soit cette fin, si j'ai jamais eu un peu de crédit sur vous, Monsieur (ce mot de monsieur, dont on était déshabitué depuis si long-temps, fit effet sur M. Lambert); oui, continua-t-elle d'un ton sérieux, restez encore un moment, je l'exige, et vous ferez, après, toutes les folies qu'il vous plaira. M. Lambert la regarde fixement, saisit le papier, le froisse par un mouvement involontaire, le déploie, et se met en devoir de lire avec des yeux égarés et une voix entrecoupée.

" Une lettre de ma sœur m'apprend, monsieur, que la
" terre où j'ai eu le plaisir de vous recevoir, est à vous;
" il n'aurait fallu dans le temps qu'un mot de vous à moi
" pour qu'à l'instant elle changeât de maître; reprenez-
" la; ressouvenez-vous de celui que vous y avez honoré
" de votre visite, et permettez-lui de compter sur votre
" amitié."

P.S. " Je suis en même temps instruit par ma sœur,
" de vos sentiments et des siens, je connais même l'objet
" de votre premier attachement; cette personne m'a
" toujours été presque aussi chere qu'à vous, et le comble
" de la satisfaction pour moi, serait de vous voir tous les
" deux réunis dans votre beau château de Mérieux, et
" d'y applaudir à votre bonheur.

" J'ai l'honneur d'être, monsieur,
Signé " DUMONT."

La tête me tourne, dit M. Lambert, je ne sais où j'en suis, j'admire votre frere, je le trouve digne de sa sœur,

et en même temps je sens qu'il me tourne un poignard dans le sein; je ne veux pas de la terre, je n'en veux point, je ne veux même point de la main qui m'est offerte. Eh! qu'en ferais-je, bon Dieu? Je ne conviens sûrement plus à la personne en question; je ne veux vivre que pour vous, qu'avec vous, que chez vous si vous m'y souffrez, tout le reste est la mort.—Mais, dit Mme. de Saint-Victor, ne lui avez-vous point promis à cette personne de ne point en épouser d'autre?—Je me l'étais promis à moi-même, mais point à elle, et à mon âge. . . M. Dumont vient à lui dans ce moment. Eh quoi! c'est vous, dit M. Lambert qui le reconnaît? O le plus digne et le plus aimable des hommes! Ah! mille pardons, vous savez tous mes secrets, vous n'en abuserez pas.—Non sans doute, mais je m'en servirai pour votre bonheur et pour celui de votre amie. Je vois qu'un ancien sentiment, et qu'un nouvel attachement se combattent au-dedans de vous dans le vague de vos pensées; et pour vous tirer d'embarras, permettez que ce soit Elise elle-même.—Elise! dit M. Lambert.—Oui, cette petite Elise, dont vous conservez toujours un si tendre souvenir.—Eh bien!—Permettez, dis-je, qu'en ma présence, en ce moment, et dans ce lieu même, ma sœur Elise vous offre la main de Mme. de Saint-Victor.

Ces moments-là n'ont point de paroles. L'excellent M. Lambert ne peut supporter une si forte crise, et tombe sans connaissance. Heureusement que Mme. de Saint-Victor avait de quoi le rappeler à la vie.

BOUFFLERS.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

EUGENE DE ROTHELIN, *Roman nouveau, par l'Auteur d'*Adele de Senange; 2 *vol. en* 12*mo. à Londres, chez Dulau et Deconchy.*

Ce sont de simples romans que ceux de l'auteur d'*Adele de Sénange*, et d'*Eugene de Rothelin*; l'histoire, la religion, la politique ou la littérature ne songent pas à y jouer un rôle; de l'amour tel qu'on croit pouvoir le sentir; des scenes de la société telles qu'on croit en avoir vu lorsqu'on a vécu dans le monde; des caracteres si naturels qu'on s'imagine les reconnaître, sans se rappeler où on a rencontré l'original; point d'événements et toujours de l'intérêt; point de secousses et sans cesse de douces émotions; rien qui n'étonne l'imagination, et rien qui ne frappe l'esprit ou attache le cœur; une morale qui n'est point celle des situations extraordinaires, mais celle de tous les moments, dont tout le monde a besoin, et qui peut servir dans toutes les occasions; enfin l'histoire ou plutôt le journal du cœur, de ses affections habituelles, des peines et des plaisirs qu'il peut donner à tous, mais que si peu de gens savent apercevoir et démêler; voilà ce qu'on y trouve. On croit sentir, en les lisant, ces bornes étroites que s'est imposée l'imagination d'une femme, et qui laissent deviner tout ce qu'elle n'ose penser elle-même; on aperçoit en même temps cette délicatesse réservée d'une personne du monde moins occupée de tout dire que de n'en pas dire trop, et cette finesse d'un esprit accoutumé aux ménagements autant qu'à la réflexion, qui sait faire entendre tout presque sans rien exprimer.

Digitized by Google

Parler bas attire l'attention, parler peu fixe le souvenir; c'est une des maximes de l'un des personnages les plus aimables du nouveau roman; il semble que ce soit la devise de son aimable auteur. C'est en si peu de paroles et avec des expressions si douces, si ménagées qu'elle pénetre dans le cœur, occupe l'esprit, attache la curiosité, que, sans blâmer assurément celles qui, par des moyens plus forts, des situations plus extraordinaires, des sentiments plus énergiques, ont su faire excuser les irrégularités que nécessitent presque de si grands mouvements, on éprouve une sorte de reconnoissance pour l'auteur timide qui semble craindre de vous blesser en vous touchant, et un doux étonnement se joint au plaisir, quand on songe à la simplicité des moyens dont elle s'est servie pour nous le procurer.

C'est Eugene qui écrit lui-même son histoire; et qu'est-ce que c'est que l'histoire d'Eugene? Avant d'être amoureux comme on l'est a vingt-ans, il l'a été comme on l'est à seize. Une jolie et innocente villageoise a éveillé son cœur, mais sans égarer son imagination; le sacrifice de ce goût naissant, commandé par l'honneur et par son pere, ne lui a coûté qu'autant qu'il le fallait pour donner à Eugene le plaisir d'une premiere victoire, l'occasion d'un premier acte de vertu et le souvenir d'un premier sentiment; en se promettant de conserver dans son parc le jardin qu'il avait planté à l'imitation de celui d'Agathe, " Amour pour Agathe, dit-il, vous n'eussiez pas rempli ma vie; mais j'irai penser à vous avec charme, et comme on se rappelle ces beaux jours qui n'ont eu ni veille, ni lendemain."

Depuis qu'Eugene avait eu un devoir à remplir, il se regardait comme un homme; ce n'était point l'orgueil cependant qui soutenait ses vertus. Eugene était si bon, que pour être vertueux, il

Digitized by Google

n'avait pas besoin d'orgueil; rarement même avait-il besoin d'efforts; la bonté épargne les frais de tant de vertus plus difficiles! Eugene avait eu une querelle à son régiment et il avait tort; il n'en fallait pas moins se battre; arrivé sur le pré, il serre la main de son camarade sans parler. *Je craignais de dire un mot; il eût été d'excuse.* Eugene blessé, fait des réparations à celui qu'il avait offensé. *Que j'ai regretté*, dit-il, *de n'avoir pas acquis le droit de vous les faire dès hier!* Son commandant termina un grand sermon qu'il lui faisait sur le tort qu'il avait eu de se battre, en lui disant: *Vous vous êtes conduit bravement, je l'ai écrit à votre pere*, et Eugene ne se battit plus.

Le pere d'Eugene, le comte de Rothelin, était bon aussi, mais il voulait éviter de le paraître trop. Son éducation lui avait donné des principes de sévérité, et il avait travaillé toute sa vie à rendre son caractere aussi sévere que ses principes. L'amour paternel était son premier sentiment et l'autorité paternelle son premier principe: il n'imaginait pas qu'il fut possible qu'Eugene lui désobéît, et comme il ne l'imaginait pas, Eugene ne le supposait pas non plus. Cependant Eugene était à l'âge où n'obéit pas toujours qui le veut; il faut être maître de soi pour savoir obéir aux autres, et Eugene était amoureux. Il avait vu Athénaïs et l'avait aimée; il l'avait connue et l'avait aimée encore plus. Il avait cru se voir aimé et alors il avait senti qu'il lui était désormais impossible d'aimer davantage; je dis il avait cru, car Athénaïs ne lui avait pas dit encore qu'elle l'aimât. Mais elle avait été si souvent fâchée contre lui; si souvent elle lui avait pardonné! et elle n'avait craint de montrer ni sa colere, ni son indulgence, ni les soins qu'elle prenait du bonheur d'Eugene, ni l'intérêt qu'elle prenait à sa vertu; et Athénaïs ne défendait rien à son cœur, comme elle ne dé-

Digitized by Google

guisait rien de ce qu'il sentait, parce que ses intentions étaient pures. " Mais, mon enfant, disait Mme. d'Estouteville, la respectable grand'mere d'Athénaïs, ce sont les intentions pures qu'il faut examiner à deux fois ; les mauvaises parlent d'elles mêmes."

Athénaïs était mariée, et ce n'était pas le plus grand obstacle qui la séparât d'Eugene ; un mariage conclu à quatorze ans, et suivi immédiatement du départ de ce mari ; depuis ce temps, l'absence prolongée et volontaire de son mari, le projet qu'il avait positivement annoncé de ne jamais rejoindre sa femme, laissaient des moyens pour faire annuler par l'autorité des lois un mariage déjà nul par le fait. Mais le pere d'Eugene avait conçu des préventions injustes contre la maréchale d'Estouteville, la grand'mere d'Athénaïs ; il lui croyait des torts envers lui, et le comte de Rothelin ne croyait pas qu'il fût permis de pardonner, pas plus que de changer d'avis. Eugene voyait tous les jours Athénaïs, tous les jours il lui consacrait une heure ; elle le lui avait demandé, il avait goûté la joie infinie de s'entendre demander une heure de sa journée par celle à qui il aurait voulu les donner toutes. Le reste du temps, dévoué aux volontés de son pere, il disait dans son cœur : *mon pere, une heure pour elle, pour vous tout le reste de ma vie,* et Eugene, sans espoir d'un plus grand bonheur, mais sûr enfin d'être aimé, et d'une heure tous les jours près d'Athénaïs, trouvait encore dans son amour et sa jeunesse de quoi répéter : *que nous sommes heureux !*

Cependant il n'a caché à son pere ni son amour, ni la volonté de le sacrifier à ses devoirs. Le comte s'est éloigné affligé, et Eugene le suivra pour ne pas augmenter l'affliction de son pere du chagrin d'être séparé de lui. Athénaïs y consentira ; elle respecte les devoirs d'Eugene comme il

Digitized by Google

respecte les siens; car tout est devenu commun entre Eugene et Athénaïs. Ils étaient heureux d'une heure de joie, ils vivront encore d'un souvenir de bonheur; mais ce souvenir usera les forces d'Eugene, qui ne pourront plus s'alimenter d'aucune espérance. Son pere lui a montré la chambre où sa mere est morte de douleur à dix-sept ans; et c'est à Mme. d'Estouteville qu'il attribue les peines de la malheureuse Amélie. *Elle y a bien souffert*, a-t-il dit à son fils pour l'aigrir contre la maréchale. *Oui; mais on y meurt jeune*, a répliqué Eugene: le comte a frémi, et n'a pas cru davantage qu'il lui fût possible de céder. Eugene ne sent pas, de son côté, la possibilité de faire céder ou son amour ou son devoir. *Mon pere, c'est ma religion*, dit-il, *Athénaïs, c'est ma vie.* Entre ces deux objets si chers, Eugene peut souffrir, mourir, voir souffrir et mourir celle qu'il adore, sans pouvoir faire un mouvement pour l'empêcher. C'est la douleur d'Athénaïs qui est au-dessus des forces d'Eugene. *Cette Athénaïs que j'aime si cherement*, dit-il dans ses mémoires qu'il écrit jour par jour; *quand elle s'afflige, je désirerais presque n'en être plus aimé: si je pouvais le craindre, je voudrais mourir.* Il tremble dans son amour pour Athénaïs, d'être entraîné jusqu'à accuser son pere qu'Athénaïs n'accuse pas. *Quelquefois*, dit-il, *j'aurais besoin qu'Athénaïs osât se plaindre de lui pour me raccoutumer à le défendre.*

Mme. d'Estouteville s'est justifiée; on ne peut la blâmer tout au plus que d'un peu de faiblesse pour les volontés d'un mari despotique, et de s'être trompée sur ce qui pouvait consoler Amélie du malheur d'une passion sans espoir. Mme. d'Estouteville était bonne, sensible, mais elle connaissait trop le monde pour connaître les passions; elle n'avait jamais eu qu'un mari, et avait cru que

Digitized by Google

le mari d'Amélie pourrait lui faire oublier un amant. Le comte avait vu mourir sa femme de douleur et de regret, et ne le pardonnait pas encore à Mme. d'Estouteville. Mais alors comment se pardonnera-t-il s'il fait mourir son fils? Il voit en lui, il reconnaît ces signes de douleur qui ont annoncé la fin d'Amélie: *Mon fils*, disait-il avec effroi, *vous êtes pâle de la maladie de votre mere.* Eugene ne répondait rien; mais le cœur de son pere a répondu pour lui; il cédera pour la premiere fois de sa vie, et après avoir connu une fois le plaisir de céder, il comprendra tout ce qu'on peut se donner de torts en résistant toujours. Le mariage d'Athénaïs est cassé; c'est à la campagne sans éclat, sans autres témoins que ceux devant lesquels il peut se livrer à tout son bonheur, qu'Eugene prononcera le serment de vivre pour Athénaïs. *Les feux de joie m'effrayent*, disait Mme. d'Estouteville; *le malheur n'aurait qu'à passer et les voir.* Eugene et Athénaïs ne le craignent plus; ils ne craignent pas même d'être jamais moins heureux, et s'ils osaient ils se moqueraient un peu de Mme. d'Estouteville, quand elle leur dit que le mariage, pour l'ordinaire, *ne trouve l'amour bon qu'à rendre l'amitié meilleure.*

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Oui; de ce grand secret la trame est découverte;
Séide obéira: mais avant que son cœur
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystere.

Chaque jour ajoute aux détails que l'on possede déjà sur la double conspiration d'Espagne. Depuis la publication de notre dernier résumé, il est arrivé des nouvelles de Madrid, qui nous donnent un aperçu des événements qui se sont succédé jusqu'au 6 d'Avril.

Le 31 Mars, le Roi insurgé publia, dans la Gazette officielle, le récit suivant de l'affaire du mois d'Octobre de l'an dernier:

Extrait de la Gazette de Madrid, du 31 Mars.

Comme la nature de ce qui s'est passé l'année derniere à l'Escurial, n'est connue que par un rapport qui fut publié le 27 Octobre, le Roi, notre souverain, désirant que tous ses sujets sachent comment sa personne royale, ainsi que plusieurs individus employés par le gouvernement, agirent en cette occasion, a ordonné qu'il fût publié une relation abrégée de ces événements que l'on comprend beaucoup mieux depuis les découvertes qui ont été faites parmi les papiers du Prince de la Paix.

Le 28 Octobre 1807, le Roi pere envoya plusieurs papiers au Marquis de Caballero, secrétaire du département général de la justice, lesquels papiers, disait-on, avaient été trouvés parmi ceux du Prince des Asturies, notre roi et seigneur actuel. Ces papiers consistaient: 1°. En un petit cahier de douze feuilles ou un peu plus, écrites de la main même de Sa Majesté. 2°. En un autre papier, écrit de même de la main de Sa Majesté. 3°. En une lettre, datée de Talavera, le 28 Mai, d'une écriture déguisée, et sans signature. 4°. En-

Digitized by Google

fin, dans un papier contenant différents nombres, destinés à former un chiffre de correspondance, avec une feuille écrite sans signature.

Le premier de ces cahiers était un mémoire dont l'objet était de représenter au Roi pere avec le plus profond respect, les procédés injustes de Don Manuel Godoy, Prince de la Paix. Ce mémoire contenait une grande quantité de détails sur les actions, la fortune, l'orgueil et le despotisme de ce personnage. Le Prince des Asturies se mettait aux pieds du Roi son pere, le suppliant qu'il fût fait en sa présence une enquête, par ceux des sujets de Sa Majesté qu'elle jugerait les plus dignes de sa confiance, ou par ceux que le hasard lui offrirait, à l'effet de constater la vérité des faits articulés audit mémoire ; et lorsqu'elle en serait bien convaincue, de bannir le Prince de la Paix de sa présence royale, et de l'éloigner avec toute sa famille; ajoutant qu'une telle démarche, ne fût-elle considérée que comme une mesure de précaution, répandrait une joie générale dans tout le royaume. Ce mémoire contenait diverses autres observations, tendantes toutes à assurer le salut et la prospérité de la nation. On les passe ici sous silence, par ce que ce que vient d'être dit du contenu du mémoire suffit pour se former une opinion de sa tendance et de sa nature ; mais on ne doit pas oublier de dire que le Prince des Asturies terminait ce mémoire en suppliant son pere, dans le cas où il n'en approuverait pas l'objet, de le tenir secret, afin d'éviter à son fils les dangers auxquels lui, son fils, serait exposé, s'il était connu.

La lettre datée de Talavera, est écrite par Don Juan Esquoiquiz, chanoine dignitaire de l'église de Tolede, précepteur de Sa Majesté. C'est une réponse à plusieurs questions qui lui avaient été proposées.

Un chiffre est un moyen fréquemment mis en usage pour correspondre sur des matieres secretes d'une haute importance. La feuille séparée, sans signature, est écrite par un des serviteurs du Prince qu'il avait renvoyé précédemment, et n'a rien de commun avec l'affaire en question.

Le lendemain, 29 Octobre, à minuit, le secrétaire général du Cabinet, et le président provisoire du Conseil, se rendirent par ordre du Roi pere dans ses appartements et y furent d'opinion que Sa Majesté le Roi actuel, fût examiné sur le contenu de ces papiers. Sa Majesté fut mandée en conséquence dans les appartements de son

Digitized by Google

auguste pere, où elle fut arrêtée, et toute communication interdite avec qui que ce fût, à l'exception de quelques nouveaux gentilshommes et quelques nouveaux valets-de-chambre. La même nuit toutes les personnes de la maison du Roi actuel furent arrêtées.

Le 30 Octobre, le roi pere envoya au Marquis de Caballero un ordre signé qui fut publié par tout le Royaume, par lequel notre roi et seigneur actuel était déclaré traître, lui et tous ses serviteurs. Selon la déposition sous serment faite par Sa Majesté actuelle, et par quatre secrétaires du département de la justice et de la guerre, cet ordre était entierement écrit de la main de Don Manuel Godoy, Prince de la Paix, qui dans ce moment était à Madrid.

L'ordre original n'a pas pu être joint ici, parce qu'en pareils cas, l'original est toujours renvoyé au roi, et la copie seule expédiée et publiée.

Le même jour, 30 Octobre, le Roi actuel se trouvant détenu, et privé de toute communication, jugea devoir rendre public ce qu'il avait fait pour le bien de son pays; et afin de se tirer de l'état d'oppression auquel il était réduit, il déclara le même jour, 30 Octobre, au Marquis de Caballero, que, dans le desir d'accroître la prospéritédes Espagnes, il demandait à s'unir avec une princesse du sang français, et que les démarches qu'il avait déjà faites pour cela provenaient absolument de lui et ne lui avaient été dictées par personne; que tout ce qu'il avait fait n'avait d'autre objet que d'ouvrir les yeux de ses parents, sur la confiance aveugle qu'ils avaient en Don Manuel Godoy; et que dans la crainte que celui-ci ne continuât de faire un usage pernicieux de son influence et de son pouvoir, Sa Majesté actuelle avait cru nécessaire, pour le bien du royaume, de donner au Duc de l'Infantado un pouvoir écrit de sa main avec la date en blanc, et scellé d'un cachet noir, à l'effet de prendre le commandement des troupes de la Nouvelle Castille en cas de mort de son pere. Vers ce temps, le Prince de la Paix arriva au Palais de l'Escurial, et étant entré dans les appartements de Sa Majesté actuelle, il lui présenta une lettre écrite par laquelle il faisait demander pardon par le roi actuel au roi son pere. Sa Majesté, ne voulant pas refuser ce nouveau gage de son respect pour ses augustes parents, signa la lettre qui est annexée au décret du 5 Novembre.

Sa Majesté étant parfaitement convaincue que ni le Duc de l'Infantado, ni Don Joseph Escoiquiz, l'auteur de la lettre datée de Talaverra, ne sont coupables d'aucune faute, se croit tenue de dé-

Digitized by Google

clarer leur innocence, ainsi que celle de ses autres serviteurs, et c'est pour cela qu'elle a ordonné que tout ce qui se passa en cette occasion fût rendu public.

Voici maintenant divers paragraphes que nous trouvons dans les papiers de France sur cette monstrueuse affaire :

Le Grand-Duc de Berg (Murat) entra le 24 Mars au matin dans Madrid, à la tête de l'armée française. La joie était empreinte sur toutes les contenances, et les Français ont été reçus avec toutes les marques de satisfaction. On a surtout admiré l'état excellent dans lequel étaient toutes les troupes, ainsi que la beauté du régiment de cuirassiers. Le grand-duc est descendu à l'Amirauté. Le gouverneur, les grands d'Espagne et les corps de la garnison, sont allés lui présenter leurs respects. Il les a reçus avec beaucoup d'affabilité. La cavalerie et une division d'infanterie sont dans la ville ; il y a plusieurs divisions campées sur les collines. Le corps du général Dupont est à Ségovie et à l'Escurial. La tranquillité de Madrid est parfaitement rétablie. . . .

Les troupes françaises, cantonnées dans Madrid et dans les environs à la fin de Mars, montaient à environ 54,000 hommes. Plusieurs corps ont reçu depuis ordre de se mettre en marche pour les provinces méridionales de l'Espagne. . . .

Napoléon était attendu à Bayonne le 12 Avril. Un des Infants d'Espagne était parti le 4, accompagné du Duc de l'Infantado, pour aller à sa rencontre jusqu'à Yran. . . .

Le 3 Avril, il fut rendu à Madrid trois ordonnances royales. Par la premiere, il était ordonné aux patrouilles de continuer leurs rondes, selon les instructions qui leur avaient été données le 20 de Mars, afin de prévenir le tumulte et de maintenir la tranquillité de la ville. Il était en-

Digitized by Google

joint en même temps à tous aubergistes et cabaretiers de fermer leurs maisons avant huit heures; aux manufacturiers et chefs d'établissements de commerce, de continuer d'employer leur monde, de les tenir au travail, et de donner à la police les noms de ceux qui s'absenteraient; enfin il était enjoint à tous les chefs de familles, d'empêcher par leurs bons avis, et surtout par leur exemple, leurs enfants et leurs domestiques de se mêler dans les groupes et de faire du tumulte.—La seconde ordonnance assurait le public que la révolution qui venait d'avoir lieu, ne tendait qu'à fortifier l'alliance avec la France, et elle enjoignait d'avoir le plus grand respect pour les troupes françaises.—La troisieme ordonnait à toutes les personnes qui auraient entre leurs mains de l'argent ou des effets appartenant à Don Manuel, d'en rendre compte à Don Philip Ignatio Canger, chancelier royal de la haute cour de justice de Castille....

Une autre ordonnance portait, que le Roi, après avoir éprouvé une vive satisfaction en voyant la maniere amicale dont le peuple espagnol avait reçu les troupes françaises, avait été douloureusement affecté de voir que l'insouciance et la mauvaise volonté de quelques individus avaient tendu à interrompre la bonne intelligence qui avait lieu, et comme cette mauvaise conduite pouvait provenir d'une méfiance ridicule et injuste des intentions des troupes françaises en Espagne, Sa Majesté assurait ses sujets qu'ils n'avaient rien à en craindre, et que les intentions du gouvernement français, d'accord avec les siennes, n'étaient que d'exécuter les grandes mesures concertées entre les deux gouvernements contre l'ennemi commun. Cette déclaration devait suffire pour tranquilliser toutes les personnes raison-

Digitized by Google

nables, et pour assurer le traitement le plus amical à ces hôtes estimables. Si, néanmoins, il se trouvait des hommes assez présomptueux et assez ennemis des deux nations alliées, pour porter interruption à cette amitié réciproque, par paroles ou par voies de fait, le public était averti que les coupables seraient punis sur-le-champ avec la plus grande sévérité, par un gouvernement disposé paternellement en faveur de sujets paisibles et fideles, mais rigoureusement juste et inflexible à l'égard des coupables....

Le respect que le peuple de Madrid porte à son souverain et aux magistrats, s'est montré, disent les papiers espagnols, d'une maniere bien remarquable dans la circonstance suivante: Un certain nombre de têtes chaudes s'étaient assemblés devant la maison d'un des amis du Prince de la Paix, résolus de la démolir. Un alcade leur cria aussitôt: Qu'allez-vous faire?—Mettre à mort un coquin, fut la réponse.—Qui vous y a autorisé?—Ses crimes.—N'y a-t-il donc pas des tribunaux?—S'il y en a, pourquoi vit-il encore?—Mais avez-vous des preuves qu'il soit coupable?—Nous le savons tous.—Mais la loi a-t-elle prononcé qu'il l'était?—Non.—Eh bien! dit l'alcade, il est mon prisonnier, et je le ferai traduire en justice. A ces mots, le groupe se dispersa, et la maison fut sauvée. Dans une autre occasion, un alcade empêcha le pillage d'une maison, en y faisant appliquer les armes du Roi!!!

Le procès du Prince de la Paix n'était pas encore commencé le 1er d'Avril. Ce malheureux était toujours en prison dans un village près de la capitale. Son frere, ainsi que les principales personnes de la maison de l'ex-favori, étaient enfermés dans une forteresse.

Le directeur-général de la caisse d'amortisse-

Digitized by Google

ment, qui était accusé hautement d'avoir eu part à la dilapidation du trésor public avec le Prince de la Paix, a été également mis en prison.

Il a été chanté un *Te Deum* dans plusieurs des principales villes d'Espagne, à l'occasion de la chute de Don Manuel.

La joie que cet événement a occasionnée dans les provinces d'Espagne, est impossible à décrire. A Salamanque (ainsi que dans plusieurs autres villes) le peuple fit sonner les cloches, et plus de six cents moines et autant de licenciés se mirent à danser sur la place du marché, en témoignage de leur joie. (Patience, leurs nouveaux amis les feront bientôt danser d'une autre maniere!) Des femmes mariées, de jeunes filles, des vieillards se mêlerent à ces bruyants transports de joie; le 25 Mars, jour où la nouvelle arriva, le peuple était plongé dans une espece de phrénésie. Les papiers espagnols qui ont commencé à s'exprimer avec une liberté inaccoutumée, couvrent ce Manuel des épithetes les plus injurieuses: ils l'appellent le Prince de l'injustice, le généralissime de l'infamie, le grand amiral de la trahison, la ruine de la nation, &c. &c. En un mot, d'une extrémité de l'Espagne à l'autre, l'animosité contre ce malheureux est portée au plus haut point. Il est accusé d'intelligence secrete avec les Anglais. Il est dit dans un pamphlet qu'il avait l'intention de leur livrer Ceuta; et que, sous leur protection, il devait s'enfuir de son pays avec ses immenses trésors, qui excédaient, à ce qu'on croyait, 500 millions de livres tournois.

Quant au Grand-Duc de Berg, ses manieres affables lui avaient gagné, dit-on, l'affection de toutes les classes!! L'armée française était également vue de très-bon œil. La messe militaire que le Grand-Duc de Berg et les généraux français firent célébrer le Dimanche qui suivit leur arrivée,

Digitized by Google

fut extrémement brillante et fit une grande sensation.

Le Moniteur qui donne une partie des détails qui précedent, ajoute comme la réflexion d'un habitant de Madrid: " Nous n'avions pas besoin des circonstances actuelles pour désirer de voir un souverain aussi extraordinaire que l'Empereur des Français, et cet empressement de toutes les classes du peuple, prouve assez que la nation espagnole est toujours la même, et que tout ce qui est grand a droit à son intérêt. Mais dans les circonstances actuelles, nous sentons bien qu'il n'est plus de bras capable de nous sauver, que son intervention et ses conseils nous sont également nécessaires." *Ergo*....

Le Grand-Duc de Berg, dans un ordre-général du 1er Avril, informa l'armée française que l'Empereur et Roi se mettrait incessamment à sa tête, et chargea le général Lariboissiere de tenir les troupes en état de rendre les honneurs nécessaires en cette occasion. Il y exprimait en outre sa satisfaction de la bonne intelligence qui subsistait entre les troupes françaises et espagnoles, et disait que ce jour-là il avait pardonné un soldat français à la demande des citoyens de Madrid, mais que ce serait le dernier, et il ordonnait aux militaires français de redoubler d'égards envers les habitants.

Le premier objet vers lequel Ferdinand VII a dirigé son attention, à son avénement au trône, a été le payement des arriérés dus aux officiers et veuves des pensionnaires; et il a pris les fonds nécessaires sur l'argent comptant trouvé en la possession du Prince de la Paix, qui se monte, dit-on, à 25 millions de francs.

Un officier de l'armée française a écrit une lettre qui a été insérée dans les journaux français, dans laquelle il mande que l'armée parut le 23 de-

Digitized by Google

vant Madrid, et qu'elle y entra le même soir. Un concours immense de peuple s'était porté en avant de la ville pour aller à sa rencontre. L'armée entiere était réunie et dans le meilleur ordre. Le Grand-Duc Murat la passa en revue, au milieu des acclamations des espagnols. Il fit ensuite son entrée à Madrid, précédé de la garde impériale à chevalet d'un état-major nombreux, et suivi de toute la cavalerie et d'une division d'infanterie, commandée par le général Meunier. Les deux autres divisions resterent campées sur les hauteurs voisines. Les rues et les balcons étaient couverts de spectateurs et de militaires espagnols *qui exprimaient leur grande satisfaction de la présence des Français.* Le 24, le Prince des Asturies, proclamé roi *par les natifs*, fit son entrée publique à cheval. C'est un bel homme, et d'une tournure assez agréable. Il alla au Palais Royal qui n'est pas fort éloigné du palais de l'Amirauté. La police de la ville se fait au moyen de patrouilles, qui sont commandées par deux officiers, l'un Français et l'autre Espagnol, afin de prévenir toutes les disputes que pourrait occasionner la différence de langage.

Il a été publié à Madrid un pamphlet sur la carriere politique du Prince de la Paix. On l'a distribué gratis au peuple. Il contient entr'autres les anecdotes suivantes: "Don Manuel Godoy est né à Badajoz, d'une famille noble. Ses premieres études furent dirigées vers l'art militaire, et il entra de bonne heure dans les gardes-du-corps. Un de ses parents, qui était en faveur auprès de Leurs Majestés, le présenta à la Reine. Il plut infiniment à Sa Majesté par l'élégance de ses formes, et par la grâce avec laquelle il jouait de la guitarre, et elle lui fit donner un rang distingué dans les gardes. Bientôt le premier ministre, le Comte de Florida Blanca, le distingua, et on le représenta

Digitized by Google

comme un jeune homme qui pouvait rendre des services essentiels à l'Espagne, par la connaissance qu'il avait acquise de la politique des cours étrangeres. La faveur du Roi suivit bientôt celle de la Reine et du premier ministre, et peu après il fut fait Grand d'Espagne, Duc d'Alcudia, et commandant en chef de toutes les armées d'Espagne. La disgrâce du premier ministre ne tarda pas à avoir lieu, et Don Godoy ayant réussi à rétablir la paix entre la France et l'Espagne, il prit le titre de Prince de la Paix. Mais, une faveur bien plus extraordinaire vint mettre le comble à cette fortune inouïe. Le Roi lui donna en mariage la fille de l'Infant Don Louis, et il devint ainsi allié à la famille royale. Le Prince de la Paix était l'individu le plus riche qu'il y eût en Europe. Le départ d'Aranjuez de sa maîtresse Madame Tudo, dans une voiture de poste, fut le signal de l'insurrection qui y eut lieu. Le peuple s'imaginant que cette femme se disposait à partir d'Espagne avec des richesses immenses, arrêta sa voiture en criant: Vive le Roi, et mort à Godoy!

Cette publication renferme en outre quelques détails de la vie privée du Prince. Elle le représente comme un homme dissolu, orgueilleux, vénal et avare; il y est dit qu'il ne prodiguait les faveurs et les richesses qu'à ceux qui lui faisaient la cour, et que tous les moyens de satisfaire son ambition lui étaient bons. Plusieurs autres détails de cette publication excitent l'horreur, mais il ne faut pas perdre de vue que ce pamphlet fut publié le lendemain même de la chute du ministre.

Un autre paragraphe, toujours extrait des mêmes papiers, renferme l'évaluation suivante des sommes placées par le Prince de la Paix en Angleterre ainsi qu'en Espagne, et dans d'autres pays, et

Digitized by Google

l'on ajoute que cet état de sa fortune a été trouvé parmi ses papiers: En Angleterre, 40 millions de piastres; en France, chez divers individus, 10 millions; à Gênes, 20 millions; à la Corogne et au Férol, 10 millions destinés pour l'Angleterre; dans les mains de l'Inquisiteur-général, un million et demi; dans les mains de Madame Tudo, un demi million; dans les mains de Espinosa, 800 mille; et dans le trésor public, 600 mille; faisant un total de 83 millions 400 mille piastres (de 18 à 19 millions sterling). A ces sommes, il faut ajouter encore un mobilier immense, de l'or en lingots, des bijoux, des diamants en quantité, des tableaux, châteaux, palais, domaines, &c. &c. au total, 500 millions tournois.

Quand on lit les détails qui précedent, on croit encore tenir dans ses mains *l'Orateur du peuple* de 1789, par Carra. Les révolutions portent le même caractere dans tous les pays. Quittons maintenant Madrid, et voyons ce que fait le troisieme larron qui accourt pour saisir maître Aliboron.

Buonaparté partit le 2 Avril de St. Cloud, et arriva à Tours le 3 à midi. Il ne s'y arrêta pas, et traversa la ville, suivi de sa garde d'honneur, commandée par M. de Contades. Il envoya Duroc auprès de l'Archevêque, pour lui témoigner le regret qu'il avait de ne pouvoir descendre à l'archevêché, ainsi que ce bon M. de Barral s'y attendait. M. le comte Fernand-Nunès, qui allait porter à Paris les hommages du Prince des Asturies, était arrivé à Tours deux heures avant Buonaparté. Il était porteur d'une lettre écrite de la main même du prince, pour monsieur son frere Napoléon. Duroc, qui précédait la voiture impériale, reçut la lettre, et après l'avoir remise à son maître, dit au Grand

Digitized by Google

d'Espagne, qui était chamarré de tous ses ordres, qu'il eût à se mettre à la suite de Napoléon, et à postilloner après lui ; que peut-être lui donneraient-on audience sur le grand chemin. M. de Fernand-Nunès prit un cabriolet et courut après Napoléon. L'histoire ne dit pas à quel relai le petit corse parla au grand espagnol.

Le voyage s'est fait avec une grande rapidité, car nous voyons que le 4, à neuf heures du soir, le Napoléon et sa bande étaient arrivés à Bordeaux, quoiqu'ils n'y fussent attendus que le lendemain à midi. Il y était encore le 8 : pendant ces quatre jours, il a visité le port, le château Trompette, le lycée, et les établissements publics. Il a reçu l'encens de l'archevêque, du préfet, de M. Grammont, président de la chambre de commerce, des juges, et de toutes les autorités. Mais il a été inflexible à toutes les représentations qui lui ont été faites par les députations de commerçants, pour l'engager à se relâcher de sa sévérité par rapport aux neutres, et à fournir au moins à cette ville, qui ne subsiste plus aujourd'hui que du produit de ses vignobles, la faculté d'exporter ses vins dans des navires sous pavillons brémois, pappenbourgeois, américain ou mécklenbourgeois. " Je ne connais pas de neutres," a été la premiere fois toute sa réponse. A la seconde députation, il a répondu, que les mesures qu'il avait prises jusques-ici contre l'Angleterre n'étaient rien au prix de celles qu'il préparait.

La bonne Joséphine, à qui est confié le département des mariages, est partie de Paris le 6, pour aller joindre son auguste à Bordeaux. Elle arriva le 7, au soir, à Tours ; et après y avoir passé la nuit, ell en partit le 8 au matin, escortée par la garde d'honneur de M. de Contades, à qui elle permit de lui donner cette marque d'amour ! Elle arriva le 10 à Bordeaux, où sa présence répandit

Digitized by Google

la joie accoutumée. Le général Drouet et le préfet étaient allés jusqu'à Cubzac, où l'on avait préparé un yacht pour lui rendre plus commode le passage de la Dordogne. A la Bastide, devant Bordeaux, elle fut reçue par le commissaire-général de la marine, qui avait fait préparer un brigantin pour son passage. Les troupes d'élite, commandées par le sénateur la Martilliere, et la garde d'honneur à pié, sous les ordres de M. Montesquieu, se développaient sur le plan incliné qui mene au lieu du débarquement. Une tente élevée sur cet espace contenait un essaim de jeunes vierges bordelaises, qui lui présenterent des bouquets. Elle reçut les unes et les autres avec une grâce tout-à-fait impériale. Cet hommage de l'innocence et de la vertu lui fut extrémement agréable.

Nous ne pouvons pas suivre plus loin ces augustes voyageurs! Nous savons seulement que toutes ces majestés impériales, royales, &c. étaient, le 15, à Bayonne, où le comte de Frias et le duc de Médina-Céli les attendaient.

On s'évertue maintenant à chercher le comment, le pourquoi, par qui et pour qui cette révolution a été opérée. Le papier qui nous a paru avoir envisagé cette question sous le jour le plus vrai, est le *Times*. Il nous a dit à cette occasion ce qui suit :

" Nous venons de donner les détails qui nous sont parvenus du détrônement du Roi d'Espagne, de l'avénement par usurpation de son fils, l'héritier présomptif, et de l'occupation de la capitale par une armée nombreuse de troupes françaises; événements qui, dans le fait, viennent de mettre fin au regne des Bourbons en Espagne, et à l'indépendance de la monarchie espagnole. Les intrigues qui ont amené cette grande catastrophe ne sont point encore dévoilées, et ne seront probablement pas connues jusqu'à ce que les événements

Digitized by Google

du jour, qui excitent à un tel point notre étonnement, ne deviennent un sujet historique que l'on pourra discuter et analyser froidement et avec impartialité. Cependant, malgré l'obscurité qui couvre encore pour nous les détails inférieurs et les causes qui ont amené ce qui est arrivé, nous ne devons négliger, ni omettre de méditer sérieusement sur les faits les plus marquants qui sont parvenus à notre connaissance, et qui sont ajourd'hui connus du monde entier, et qui n'ont pas besoin du secours des mémoires secrets, ni des correspondances privées.

" La monarchie, ci-devant indépendante, d'Espagne, est écrasée et anéantie par les vices de sa propre constitution; par le défaut de sagesse de son gouvernement, de patriotisme chez les nobles et de conduite de la part des citoyens.

" L'Espagne, depuis une longue suite d'années, était gouvernée, au nom d'un souverain faible, par un ministre qui avait acquis un ascendant extraordinaire sur son maître, et qui avait eu le talent d'acquérir assez de pouvoir pour se maintenir en place, malgré le peuple et la noblesse. Le gouvernement de ce pays n'étant pas contrôlé par l'opinion publique, ni éclairé par la sagesse politique, a marché sans obstacles dans la carriere qui le menait à sa destruction certaine. Don Manuel Godoy n'ayant d'autre but que de s'assurer la possession de son pouvoir, et sachant très-bien qu'un état de guerre, produisant des inconvénients et des maux immédiats, mettrait, selon toutes les probabilités, son existence politique en danger, fit la paix avec la République Française, et reçut le titre de Prince de la Paix, titre qui promettait beaucoup en apparence, mais qui dans le fond était d'un bien mauvais augure. Devenu l'allié de la France, il fut entraîné par le tourbillon

Digitized by Google

du grand corps, et devint nécessairement l'instrument de la France.

" Le gouvernement de St. Cloud était trop fin pour ne pas prévoir les avantages qu'il pouvait tirer des dissensions de la cour d'Espagne et du peuple, et lorsque l'ancienne noblesse d'Espagne se choisit le Prince des Asturies pour chef, la France fut regardée comme le sur-arbitre.

" Lorsque les premieres particularités de cette révolution nous sont arrivées, quelque imparfaites qu'elles fussent, on supposa d'abord que cette révolution avait été projetée et arrangée par Buonaparté. Cette supposition n'est pas improbable, mais elle n'est aucunement nécessaire. L'Empereur de France pouvait y jouer son jeu sans faire de plan. Il lui suffisait d'avoir dégarni l'Espagne de troupes nationales. Il lui avait permis, dans sa générosité, d'occuper le pays d'Hanovre comme indemnité, tandis que, pour envoyer ses propres troupes en Espagne, il avait le prétexte de la conquête du Portugal à faire, ou du siége de Gibraltar à entreprendre. Alors il donna ordre à ses armées de se porter sur la frontiere d'Espagne, et il annonça son propre voyage. Il n'avait rien à faire de plus; il savait bien que tout le reste serait fait pour lui.

" Le Roi et l'héritier de la couronne, les nobles et le ministre, étaient tous ennemis les uns des autres; et le peuple sans connaissances, sans instruction et sans esprit public a été la victime de la superstition religieuse et du despotisme politique. L'approche de Buonaparté, son nom seul, ont suffi pour détruire le gouvernement, comme on voit quelquefois le bruit d'un canon et l'ébranlement de l'atmosphere suffire pour renverser un édifice chancelant. Ainsi jusqu'à présent, nous n'avons encore rien su ni rien vu qui ait été fait *par lui*, mais tout a été fait *pour lui*; et nous

Digitized by Google

ne doutons pas qu'il n'arrange tout à son aise le gouvernement futur. Il pourra y avoir des insurrections passageres. Il peut encore éclater parmi le peuple quelques explosions de l'ancien esprit public, mais il n'y aura pas de résistance efficace. Il nous est impossible de deviner quelles seront les mesures précises qu'il adoptera. Peut-être en se rendant lui-même à Madrid, ne sait-il pas bien encore ce qu'il fera. Il fera ses conditions soit avec le Roi détrôné soit avec le Roi détrônant, selon qu'il conviendra à ses vues. Dans ce qu'il fera, il n'aura pas d'autre objet en vue, d'autre principe que d'empêcher qu'il ne se remontre un jour quelque esprit public en Espagne. Il est donc très-probable qu'il commençera par démembrer le royaume, qu'une alliance avec sa maison est une chose indispensable, et plus le prétendant à la couronne sera faible, ou bien, moins il sera aimable, plus il sera sûr de réussir. Nous nous perdrions en conjectures si nous cherchions à deviner tous les événements possibles.

" Mais nous ne devons pas oublier qu'il existe une Espagne d'outremer, un vaste empire qu'on appelle le Mexique, la Terre-Ferme, le Paraguay, le Pérou et le Chili. Notre ancienne administration, par des motifs d'honneur, refusa de se prêter à un projet de séparation entre les colonies et la métropole. Tout argument de cette nature ne doit plus exister aujourd'hui. Si un individu quelconque de la maison royale de Bourbon, proche parent, ou même d'une branche collatérale éloignée, qui aurait secoué le joug de Napoléon, voulait aller dans le nouveau monde, il y serait probablement reçu à bras ouverts. Mais qui l'y conduira? Comme Anglais, nous sommes couverts de honte et de confusion, lorsque nous avouons la crainte dans laquelle nous sommes que les folies et les crimes de gens qui por-

Digitized by Google

tent le même nom, nous aient mis hors d'état d'aider les américains espagnols à la bonne œuvre de leur émancipation. Nous sentons aujourd'hui plus douloureusement que jamais les maux qu'a faits notre malheureuse expédition de la riviere de la Plata. Ils sont incalculables; cependant ils ne sont peut-être pas sans remede."

Ces dernieres réflexions sont sans réplique; nous les avons retrouvées avec plaisir en d'autres termes dans quelques autres journaux estimés, et qui possedent la confiance du gouvernement. Il nous est d'autant plus agréable de partager les sentiments de nos confreres à cet égard, que nous pouvons contempler chaque jour un nombre de princes de la branche aînée de Bourbon, qui suffirait pour remplir légitimement tous les trônes transatlantiques de la succession d'Espagne, si l'on veut saisir une aussi favorable occasion de les indemniser de leurs sacrifices, de leur faire oublier leurs malheurs et d'infliger la punition la plus sensible à l'usurpateur de leurs trônes d'Europe. Mais il n'y a pas un moment à perdre pour cela. Nous regardons comme une circonstance fort heureuse pour l'exécution d'un projet qui assurera à jamais la gloire de la Grande-Bretagne et la prospérité de son commerce, que l'escadre de Rochefort ne soit pas allé jeter un détachement de troupes françaises à la Havane, et prendre possession par avance de cette île et de celle de Porto-Rico, qui maintenant restent ouvertes à nos opérations.

Cette escadre qui depuis trois mois occupe à un si haut point l'attention publique, est enfin retrouvée. On voit dans les derniers papiers de France qui nous sont parvenus, qu'après une

Digitized by Google

assez courte traversée, elle gagna le port de Toulon, où elle se réunit à une autre escadre qui l'attendait. Cette flotte mit à la voile en Février, sous les ordres de l'amiral Gantheaume. Elle se rendit à Corfou, après avoir été jointe par quelques corvettes italiennes, et arriva heureusement dans l'Adriatique, au nombre de 31 voiles. Elle a réussi à approvisionner l'île de Corfou de munitions de guerre et de bouche pour plusieurs mois. On ajoute qu'elle a eu le bonheur de prendre deux frégates anglaises près Bari sur la côte du royaume de Naples, après une chasse de 18 heures. Des nouvelles de Naples portent qu'elle était arrivée, le 20 Mars, dans la baie, et qu'elle s'y approvisionnait. Des nouvelles plus récentes disent qu'elle était rentrée à Toulon le 10 Avril; d'autres, qu'elle était mouillée dans la baie de Gênes, et bloquée à San Piétro d'Arena, par les escadres combinées de Lord Collingwood, de l'amiral Thornborough, et de l'amiral Sir R. Strachan composant ensemble une flotte de 19 bâtiments de ligne, plus que suffisante pour détruire toutes les forces navales de l'ennemi dans la Méditerranée.

Enfin, un rapport encore plus récent arrivé par un voyageur venant d'Héligoland, dit que l'on y avait reçu des nouvelles fraîches de Paris qui portaient que les escadres de Toulon et de Rochefort s'étant hasardées à sortir du port, avaient été rencontrées, combattues et défaites par la flotte anglaise; que le combat avait été un des plus terribles qui se fût encore donné; que Lord Collingwood, en digne coopérateur et successeur de la tactique de Nelson, n'avait pas voulu qu'il rechappât un seul vaisseau français, et que la totalité des deux escadres ennemies avait été prise, brûlée, ou coulée bas.

Les dernieres nouvelles qu'on a eues de Lord Collingwood sont du 9 Mars. A cette époque

Digitized by Google

Sa Seigneurie était à la recherche de l'escadre française, à la pointe occidentale de la Sicile.

Les six frégates françaises, l'*Italienne*, la *Syrene*, la *Pénélope*, la *Themis*, l'*Hortense*, et l'*Hermione*, qui étaient parties au mois de Janvier de St. Malo, de Bordeaux et Lorient, sont rentrées successivement à Toulon, à Lorient et à Brest, après des croisieres de deux mois, assez heureuses. Les frégates françaises entrent à la Martinique et à la Guadeloupe et en sortent avec une facilité qui a droit d'étonner. Deux de celles ci-dessus mentionnées, ont même escorté à la Martinique quelques transports qui y sont arrivés aussi heureusement qu'elles.

La situation des Etats-Unis vis-à-vis la France et la Grande-Bretagne continue toujours d'offrir le plus extraordinaire des problêmes politiques. On attendait beaucoup de la mission de M. Rose auprès du Président du Congrès; mais quoique cet envoyé extraordinaire fût chargé d'offrir au gouvernement américain d'honorables explications au sujet de l'affaire de la frégate la Chesapeak, et de confirmer les sentiments manifestés par le gouvernement de S. M. B. dans ses déclarations publiques; comme ces réparations ne pouvaient avoir lieu que sous la condition que le gouvernement américain répondrait sur le champ à l'esprit de pacification qui les dictait, en reconnaissant notre droit de saisir nos propres matelots sur les bâtiments marchands américains, et en rappelant cette proclamation qui interdit l'entrée des ports américains, et le droit de s'y rafraîchir aux vaisseaux de S. M.; et comme M. Thomas Jefferson n'a pas voulu accéder à l'une ni à l'autre de ces demandes, la négociation a échoué et le négociateur est revenu, *re infectâ*; mais avec

Digitized by Google

l'assurance bien mielleuse, que l'on n'avait aucune mauvaise volonté pour l'Angleterre, et que jusqu'à ce que les deux grands souverains européens des terres et des mers, la France et l'Angleterre, n'eussent reconnu la neutralité la plus parfaite et la plus indépendante, dans le gouvernement des Etats-Unis, il était impossible au gouvernement américain de se départir de sa politique actuelle, qui était de se mettre totalement à l'écart des affaires de l'Europe, et de se replier sur lui-même en maintenant ce sublime embargo qui doit, selon M. Jefferson, mettre sans coup férir l'univers au pied du capitole américain. *Bella gerent alii; tu, prosper America, siste.*

Depuis le retour de M. Rose à Londres, nous avons vu arriver de France le paquebot américain l'*Osage*, qui avait été envoyé d'Amérique à Lorient, avec des dépêches, confiées aux deux messagers d'état, *Lewis* et *Nourse*, qu'on a gravement métamorphosés ici en négociateurs. Le ministre des Etats-Unis à Paris, M. Armstrong, était, à ce ce qu'il paraît, chargé de demander le rappel des fameux décrets de Berlin et de Milan; mais ceux qui connaissent le tempérament de Napoléon n'auront pas de peine à conjecturer quelle a dû être sa réponse à cette pietre requête: *Point de neutres; je n'en connais point; qui ne combat pas avec moi pour assurer les droits maritimes du monde contre l'Angleterre, est mon ennemi.* Depuis qu'on a connaissance de cette réponse, on se flatte généralement que les partisans de l'Angleterre dans les Etats-Unis l'emporteront sur ceux de la France, que M. Jefferson cédéra sa présidence à un autre président, plus impartial, que les relations de commerce entre les deux pays reprendront leur ancien cours, et qu'ils partageront paisiblement le commerce des deux Indes, auquel l'esclavage de

Digitized by Google

l'Europe va donner une forme et une extension toute nouvelle. Déjà même le bruit se répand que le gouvernement britannique s'occupe du rapport des Ordres en Conseil qui ont fait tant de bruit, et qui ont toujours dû être envisagés plutôt comme une mesure comminatoire que sérieuse et permanente.

La Reine d'Hollande a été délivrée heureusement d'un fils, le 19 Avril, à Paris. La nouvelle d'un aussi grand événement a été annoncée à toutes les cours par des couriers extraordinaires. On se rappelle qu'il y a environ un an que le pere putatif de ces enfants, le Roi Louis, n'était pas dans les meilleurs termes avec la petite Princesse, et que soit humeur soit mauvaise santé, il fit une éclipse de trois mois au pié des Pyrénées. Nous ignorons s'il supportera cette nouvelle napoléonade plus patiemment que les deux premieres.

Digitized by Google

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland Street, Oxford Street.
On souscrit chez M. PELTIER, No. 7, Duke Street, Portland Place.

Digitized by Google

L'Ambigu,

ou

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXIV.—*Le* 10 *Mai* 1808.

SÉANCE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

DU 6 AVRIL: DEUXIEME CLASSE.

(Distribution des Prix de 1808.)

Rapport sur le Concours des Prix de 1808, *par M.* Suard, *Sécrétaire perpétuel de la Classe de la Langue et de la Littérature française.*

Le concours dont nous allons vous rendre compte n'a pas rempli toutes nos espérances, mais il ne les a pas entiérement trompées. Un revers a été réparé par un triomphe, et peut-être avons-nous moins à nous plaindre de ce qui nous a manqué, qu'à nous féliciter de ce que nous avons obtenu.

La classe avait deux prix d'éloquence à distribuer. Le premier avait pour sujet *le Tableau littéraire de la France au dix-huitieme siecle.* C'é-

Digitized by Google

tait pour la troisieme fois que ce sujet était mis au concours, et cette troisieme épreuve n'a pas été plus heureuse que les deux premieres.

En le proposant, la classe avait bien senti que, pour être traité avec tout l'intérêt dont il est susceptible, il demandait plus d'études, de recherches et de méditations qu'on n'en doit attendre naturellement de jeunes littérateurs; et ce sont eux qui, pour la plupart se présentent dans la lice; c'est pour l'encouragement des jeunes talents, que les prix académiques sont particulierement institués. Ce n'est pas que le sujet ne fût digne d'exercer le talent de l'homme de lettres le plus instruit, de l'écrivain le plus consommé, et s'il était considéré sous toutes ses faces et approfondi dans toutes ses parties, il fournirait la matiere d'un ouvrage considérable, qui demanderait autant de goût que de philosophie, autant de lumieres que de talent.

Mais ce n'est pas un livre que l'Académie demande; c'est un simple discours d'une étendue bornée; c'est-à-dire, un ouvrage où l'auteur, plus occupé des résultats que des développements, se contente de bien saisir le véritable point de la question, et d'en présenter les faces les plus générales et les plus intéressantes.

De dix-neuf discours qui ont été admis au concours, aucun n'a répondu aux intentions de l'Académie. Elle a balancé quelque temps si elle remettrait le même sujet au concours. Deux motifs l'ont particulierement déterminée à le proposer une quatrieme fois. Elle a reconnu dans plusieurs des derniers discours, que les auteurs paraissaient avoir fait des études plus approfondies sur la littérature du 18e siecle, et que dans l'exécution ils s'étaient plus rapprochés du but. Elle a cru qu'elle ne devait pas priver ces écrivains du fruit de leurs recherches, et que de nouveaux efforts

Digitized by Google

pourraient leur en obtenir la récompense. Elle a été frappée d'une autre considération. En supposant qu'un nouveau concours n'eût pas un résultat plus heureux, l'Académie a jugé que ceux mêmes qui auraient tenté inutilement un nouveau travail, n'auraient pas à se repentir de s'y être livrés, car il aurait certainement servi à étendre leurs idées, à mûrir leur goût, à éclairer et fortifier leur raison, avantages plus solides et plus précieux, sans doute, que le prix destiné au vainqueur.

La classe avait proposé pour le sujet d'un second prix d'éloquence, l'*Eloge de Pierre Corneille*. Ce sujet se présentait sous une apparence plus attrayante que le premier. Le fonds en est riche et fécond; les objets dont il se compose sont familiers aux gens de lettres, qui, sans avoir besoin de faire de nouvelles études, n'ont plus qu'à revenir sur celles qu'ils ont déjà faites, à relire avec plus d'attention des ouvrages dont ils savent par cœur une partie, et à donner une forme oratoire à la suite des impressions et des idées qui seront le résultat de leurs réflexions.

Il se présentait cependant une grande difficulté aux concurrents; plus il était facile de louer Corneille, moins il l'était de le louer d'une maniere nouvelle. C'est ici le cas d'appliquer ce vers célebre d'Horace:

Difficile est propriè communia dicere.

Il y a plus de cent soixante ans que les chefs-d'œuvre de ce grand-homme occupent la scene française, et l'admiration qu'ils inspirent est aussi universelle qu'ancienne. Les plus grands écrivains en ont analysé et apprécié les différents mérites. Voltaire lui seul semblait avoir, par cent endroits de ses ouvrages, épuisé les éloges qu'on pouvait donner au créateur de la scene française. C'étaient à des difficultés réelles que les concurrents avaient

Digitized by Google

à vaincre. Il doit en revenir plus de gloire à ceux qui les ont vaincues ; à ceux qui ne pouvant éviter d'entrer dans des routes déjà parcourues, ont pu y découvrir des points de vue inaperçus, ou qui ont su donner par de nouvelles combinaisons, un caractere d'originalité à des idées dont le fonds appartenait à tout le monde.

Mais dans les sujets qui parlent tout-à-la-fois au cœur, à l'esprit et à l'imagination, les impressions peuvent se combiner et se varier à l'infini ; et dans ce genre, il n'y a point d'obstacles qu'un bon esprit et un vrai talent ne puissent surmonter, avec la méditation qui recueille ses forces, et la patience qui attend le moment de les employer.

La classe a reçu vingt *Eloges de Corneille*. Elle en a distingué plusieurs qui annoncent un goût sage, un bon esprit, un talent exercé. Dans ce nombre elle en a trouvé un qui lui a paru supérieur à tous les autres, et auquel elle a adjugé le prix. L'auteur de ce discours, enregistré N° 17, est M. Victorin Fabre, qui s'est déjà distingué plusieurs fois dans nos concours, et dont le talent semble se fortifier par le succès. En 1805, une épître de lui sur l'*Indépendance de l'homme de lettres*, obtint l'*accessit*. L'année derniere il a obtenu de même l'*accessit* du prix de poésie. L'Académie en le lui accordant, avait exprimé le regret de n'avoir pas un second prix à lui donner. Un ministre, juge éclairé des arts et des talents, ne voulut pas laisser ce regret à l'Académie, et en témoignant une confiance honorable dans les jugements de cette compagnie, il voulut bien faire les fonds d'un second prix qui fut décerné au jeune auteur dans la séance publique.

Après avoir été couronné comme poëte, M. Fabre est couronné aujourd'hui comme écrivain en prose. Cette réunion de talents a toujours été rare. Elle est surtout remarquable dans un auteur

Digitized by Google

qui n'a pas encore 23 ans. Cette circonstance, en ajoutant à la gloire du triomphe, ne peut manquer d'augmenter l'intérêt qu'il doit inspirer aux amis des lettres.

L'Académie ne veut point prévenir le jugement que porteront les auditeurs sur le discours qu'elle a couronné. Elle y a remarqué des beautés brillantes qui appartiennent à la jeunesse, unies à des beautés solides qui caractérisent un esprit et un goût mûris par de bonnes études. L'ouvrage sans doute n'est pas exempt d'imperfections, qui pourront donner de l'aliment à cette critique malveillante et chicaniere qui se plaît à empoisonner les succès des talents, et qui toute facile qu'elle est à exercer, n'en est pas moins sûre de trouver des approbateurs. Les prix des Académies ne sont pas uniquement réservés à des ouvrages parfaits. Lorsqu'un mérite supérieur y domine, des taches légeres, des négligences, même nombreuses, ne doivent point priver l'auteur de la récompense destinée à l'encouragement du talent. La perfection est rare dans les ouvrages des maîtres; comment l'exigerait-on des éleves?

La classe a accordé l'*accessit* au discours N° 18. L'auteur est M. Auger, qui, en 1804, a obtenu le prix d'éloquence pour l'*Eloge de Boileau*. Son discours annonçait un littérateur profondément instruit, qui joint un goût sain à un esprit sage et étendu; qui sait penser et écrire, embrasser un sujet dans toute son étendue et le réduire dans de justes bornes. Nous croyons que le même mérite se fera sentir dans son *Eloge de Corneille*.

Deux autres discours ont paru dignes d'une mention honorable; l'un enregistré N° 2, et dont l'auteur ne s'est pas fait connaître; et l'autre, N° 13. L'auteur de celui-ci est M. Chazet, très-connu par un grand nombre de pieces dont plusieurs ont été représentées avec succès sur différents théâtres.

Digitized by Google

Après la lecture du discours couronné, on lira quelques fragments de celui qui a obtenu l'*accessit*, et des deux qui ont mérité une mention honorable.

L'Académie a cru devoir annoncer d'avance le sujet du prix d'éloquence qu'elle décernera en l'an 1810.

Ce sujet est l'*Eloge de Jean de la Bruyere.* Il nous paraît essentiel de prévenir, par quelques mots, les réflexions que pourra faire naître le choix d'un tel sujet. La personne et le caractere de la Bruyere sont peu connus. Il n'eut part à aucune affaire importante ; son nom ne se trouve lié à aucun événement public, et sa vie ne présente aucun incident digne d'attention. Son éloge, au premier coup-d'œil, ne présente donc rien qui doive élever ce discours au ton de l'éloquence proprement dite.

La Bruyere, il est vrai, n'est célébre que par un seul ouvrage, mais cet ouvrage est immortel. L'auteur s'y montre avec éclat, comme moraliste et comme écrivain. Sous le premier rapport, c'est un observateur fin et profond de la nature humaine, et ses observations décelent un esprit droit, une âme élevée et fortement pénétrée des grands principes de la morale. Comme écrivain, on voit qu'il a profondément étudié l'art d'écrire, et que, pour échapper à la monotonie presqu'inévitable dans un ouvrage uniquement composé de portraits et de réflexions détachées, il cherche par cent moyens à diversifier les formes de son style. Il revêt différents personnages, et change à chaque instant de rôle pour avoir occasion de changer de ton. On le voit tour-à-tour s'indigner ou se moquer, badiner avec grace ou censurer avec amertume, raisonner en philosophe ou peindre en poëte; mais ces mouvements si divers sont moins le produit spontané d'une imagination naturellement

Digitized by Google

émue, ou d'une âme ardente et passionnée, que des artifices oratoires, auxquels l'écrivain a recours pour éviter le retour des mêmes formes et donner plus de couleur et d'énergie à sa pensée. Mais par cela même que ce ne sont que des combinaisons réfléchies, l'homme d'esprit et de goût, qui observera avec attention les frappants effets qui en résultent, pourra en tirer de grandes lumieres sur l'art d'écrire; art que les modernes ont cultivé plutôt par un sentiment obscur que d'après des regles fixes, tandis que les anciens semblaient en avoir analysé tous les éléments, combiné tous les ressorts et calculé tous les effets.

C'est donc comme une étude également intéressante et utile pour les jeunes écrivains, que l'Académie a proposé l'*Eloge de la Bruyere;* et sous ce point de vue, il se présente au premier coup-d'œil comme le sujet d'une discussion littéraire, plutôt que d'un discours oratoire. Mais la Bruyere est aussi un moraliste éloquent et profond. La peinture de toutes les passions humaines, la censure de tous les vices, le développement des grandes vérités de la morale, ne sont-ce pas là des objets propres à échauffer le talent et à recevoir les mouvements et les couleurs de l'élocution la plus élevée? Il serait triste que celui qui, selon un écrivain* éloquent lui-même, offre des modeles de tous les tours d'éloquence, n'en pût inspirer à ceux qui entreprendront son éloge.

Nous avons dit que dans sa séance publique du 6 Avril, la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut avait entendu la lecture de *l'Eloge de Corneille,* qu'elle avait couronné, et que son auteur, M. Victorin Fabre, a été proclamé au milieu des plus vives acclamations.

---

* Vauvenargues.

Digitized by Google

Nous ferons connaître cette nouvelle production de M. Victorin Fabre, qui, les deux années précédentes, a déjà obtenu les suffrages de l'Académie, lorsque son discours, dont il surveille en ce moment une édition correcte, aura paru avec les notes dont il est nécessaire qu'il soit accompagné.

Après la lecture de ces discours, qui, faite par M. de Fontanes, a été souvent interrompue par les applaudissements de l'Académie et ceux des auditeurs nombreux qui assistaient à cette séance solennelle, M. Legouvé a paru au fauteuil qui venait d'être occupé par M. de Fontanes, et a lu des fragments des discours qui ont obtenu *l'accessit* et des mentions honorables.

L'*accessit* a été obtenu par M. Auger, déjà couronné en 1804 par l'Académie pour *l'Eloge de Boileau.* M. Legouvé en a présenté une sorte d'analyse, et a lu les fragments qui suivent.

Voici le début du discours de M. Auger.

" Corneille n'était plus. Juste envers le mérite d'un frere à qui, pour se faire un beau nom, il ne manquait que d'en porter un moins fameux, voulant d'ailleurs que ce nom, le grand nom de Corneille décorât une seconde fois sa liste *, l'Académie française avait donné pour successeur à l'auteur de *Cinna*, l'auteur d'*Ariane.* Le sort, qu'on n'accusera point ici d'avoir été aveugle et injuste, le sort choisit Racine pour accueillir le nouvel académicien, et payer à la mémoire du grand homme qu'on venait de perdre, le tribut accoutumé de louange et de regrets. Racine, à

* Racine, dans son discours pour la réception de Thomas Corneille, dit que l'Académie s'applaudissait de voir sur la liste le *fameux nom* de Corneille, et qu'elle se félicite de pouvoir l'y placer une seconde fois.

Digitized by Google

cette même place, dans ce même fauteuil où siége encore aujourd'hui le chef électif de l'Académie, prononça l'Eloge de Corneille. Egal à son sujet par son génie, et surtout par cette noble équité, partage de la vraie grandeur en tout genre, il retraça dignement les glorieux travaux du fondateur de la scene française. Racine louant Corneille, est sans doute un des plus beaux spectacles dont l'histoire des lettres puisse conserver le souvenir."

L'orateur entre dans son sujet, et après une histoire rapide des commencements de l'art dramatique en France, et des premiers essais de Corneille dans cet art, il passe de cette maniere au *Cid* que *Médée* avait précédé.

" Corneille fit *Médée*, et le fameux *Moi*, qui révélait un grand caractere, révéla aussi un grand génie.

" Ce génie se fit voir tout entier dans le *Cid*; ce *Cid* qui, depuis près de deux cents ans, fait couler des larmes d'attendrissement et d'admiration; ce *Cid* dont le triomphe doit être éternel, puisqu'il est fondé sur celui des sentiments les plus nobles et les plus touchants, la piété filiale, l'amour et l'héroïsme. Corneille était trop supérieur à ses contemporains; leur goût ne sut peut-être pas apprécier tout le talent du poëte; mais leur cœur fut vivement pénétré des beautés de l'ouvrage. L'enthousiasme fut à son comble:

Tout Paris, pour Chimene, eut les yeux de Rodrigue*

Ce ministre Roi, sous qui tremblait son maître, qui voyait la France à ses pieds, et mettait l'Europe en mouvement, fut jaloux d'un poëte et alarmé du succès d'une tragédie. On eût dit

* Vers de Boileau, *Epître à Racine.*

Digitized by Google

qu'il craignait de n'être plus le premier homme de son siecle. Lui-même il aspirait aux triomphes de la scene; mais le génie de la politique n'est pas celui des lettres; le grand ministre était un mauvais écrivain, et son caractere, quelle qu'en fût l'élévation, n'était pas supérieur aux faiblesses de l'envie. Il déchaîna contre le *Cid* les basses fureurs d'un Scudéry, ce matamore littéraire, dont on méprisait justement les ouvrages, et qui voulait s'en venger par des cartels qu'on méprisait encore *. On vit Richelieu (quelle vile passion que la jalousie et combien elle dégrade!); on vit Richelieu faire cause commune avec Colletet, Claveret, et tout cet amas de ridicules auteurs dont l'éclat imprévu du *Cid* offensait les yeux, et dont tous les honneurs passés s'évanouissaient devant cette gloire naissante. Mairet lui-même, ami du grand homme persécuté, digne de notre estime par une *Sophonisbe* que le *Cid* effaçait †, mais que Corneille n'a point égalée en traitant depuis le même sujet; Mairet n'eut pas honte de se joindre aux détracteurs du chef-d'œuvre nouveau. Rotrou seul refusa d'en grossir le nombre; mais Rotrou avait du génie et une grande âme: il fit *Venceslas*, et il mourut victime de son dévouement pour ses concitoyens ‡. L'Académie française, fondée par le ministre, et chargée par lui de faire la critique du *Cid*, se couvrit d'une gloire qui dure encore, en osant re-

---

* Il parlait sans cesse de sa noblesse et de sa vaillance. Il envoya un défi à Corneille, qui n'y répondit que par des mépris et des chefs-d'œuvre.

† La *Sophonisbe* de Mairet précéda le *Cid* de quelques années.

‡ Rotrou, lieutenant civil de Dreux, refusa d'abandonner cette ville que désolait une maladie épidémique, en fut lui-même attaqué, et mourut à 40 ans.

Digitized by Google

marquer quelques beautés dans un poëme qui en est rempli, et y relever avec modération des fautes qui ne s'y trouvent pas toutes. Tant de ligues furent inutiles, tant d'efforts furent vains. Celui qui avait pu abattre l'orgueilleuse et puissante maison d'Autriche, ne put réussir à faire tomber une piece de théâtre. La France entiere retentit des applaudissements donnés au *Cid;* tout ce qui était beau fut comparé au *Cid*;* le *Cid* fut traduit dans toutes les langues de l'Europe; l'Espagne elle-même, déposant sa fierté naturelle, consentit à recevoir, embelli par le génie de Corneille, ce même *Cid* dont elle était si vaine de lui avoir fourni le sujet †.

" Qui pourrait calculer l'influence du *Cid* et ses résultats? Il est la base sur laquelle pose et s'éleve, comme un majestueux édifice, tout le théâtre de Corneille, j'ai presque dit tout le théâtre français. Corneille sent qu'il a trouvé la tragédie et qu'il est né pour elle: dès ce moment il résout d'y consacrer tout son génie. De la hauteur où il vient de se placer, il découvre le vaste champ qu'il doit parcourir, il marque d'avance la route qu'il doit y suivre.

" Deux sentiments puissants, la nature et l'amour, régnaient d'accord dans le cœur de deux amants: tout-à-coup l'un vient à combattre l'autre; la nature emporte la victoire. Rodrigue et Chimene s'adoraient, s'adoreront toujours; mais Rodrigue venge son pere outragé en donnant la

---

* Dans plusieurs provinces de France, il était passé en proverbe de dire: *Cela est beau comme le Cid.* Fontenelle, Vie de Corneille.

† Le *Cid* de Corneille fut traduit en Espagnol, quoique emprunté de Guillen de Castro et de Diamante.

Digitized by Google

tuort au pere de sa maîtresse, et Chimene veut venger le sien en demandant la mort de son amant. Ce triomphe de l'honneur et de la piété filiale sur l'amour; cet amour qui, des deux côtés, s'immole sans balancer; qui, conservant toutes ses forces, et même en puisant de nouvelles dans son sacrifice, rougirait de le révoquer un seul instant, et presque d'en gémir; voilà ce qui toucha les cœurs en les élevant, ce qui fit verser des larmes aussi pures que le sentiment qui les faisait naître. La plus délicate, la plus profonde théorie de l'honneur et de la vertu est connue de ceux-là même qui n'en pratiquent point les plus simples devoirs, et nous savons d'autant mieux admirer les belles actions, qu'il semble que par-là nous compensions le tort de ne les point imiter. Corneille s'aperçut, avec une joie véritable, que la vue de ces combats généreux, de ces victoires vertueuses, dont son âme noble et forte concevait sans peine le charme quelquefois douloureux, et dont elle eût donné l'exemple au besoin, agissait presqu'aussi puissamment sur l'âme des spectateurs, que le tableau des miseres et des faiblesses illustres *. Dès-lors abandonnant la *terreur* à ces sujets antiques, où l'on voit un Prince, victime marquée d'avance par la fatalité, se débattre sans vertu et succomber sans crime sous sa main irrésistible, ne renonçant point à la *pitié*, mais la réservant pour l'innocence qui se sacrifie elle-même, Corneille se décide à employer princi-

* Corneille dit en parlant de *Nicomede:* " Le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui " n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la " représentation de leurs malheurs."

Digitized by Google

palement le beau ressort, le ressort moral de l'*admiration*. Il veut agrandir, enflammer, épurer les cœurs que les autres déchirent ou amolissent. Cependant où puisera-t-il ses sujets ? il ne les puisera ni dans son imagination ni dans la fable. Des actions sublimes seraient, de toutes les fictions, les plus invraisemblables : ce n'est pas trop pour elles d'être des réalités et d'avoir le témoignage de l'histoire. L'histoire est remplie d'un peuple qui, faible ramas de bandits à son origine, mais poussant l'amour du pays jusqu'au fanatisme, et l'estime de soi-même jusqu'au mépris le plus féroce pour les autres, se rendit à la fin maître de l'univers. C'est dans les annales de ce peuple, annales si fécondes en traits d'héroïsme et de magnanimité, que Corneille ira prendre ces grands personnages qu'il doit agrandir encore. S'il est un sentiment qui l'emporte sur l'amour de la patrie et de la gloire, qui éleve davantage l'humanité au-dessus d'elle-même, qui enfante des héros plus courageux, des victimes plus résignées, c'est le zele d'une religion naissante et persécutée. Le peintre des Romains peindra donc aussi quelquefois les Chrétiens des premiers âges *.

" N'allons pas croire cependant que Corneille, inventeur du ressort de l'admiration, n'ait pas su employer les autres, ou ait dédaigné d'en faire usage. Le vrai génie a des idées dominantes; mais il n'en a point d'exclusives. L'art n'est pas trop vaste pour lui: loin qu'il veuille le resserrer dans un cercle plus étroit, il tend sans cesse à en reculer les limites. Quelle terreur profonde regne dans *Héraclius* et surtout dans ce cinquieme acte de *Rodogune*, l'un des plus beaux,

* Dans *Polyeucte* et dans *Théodore*.

Digitized by Google

le plus beau peut-être de la scene tragique! Mais ce n'est point, je le dis encore, cette terreur de la tragédie grecque, fondée sur les crimes nécessaires et les calamités inévitables de quelques personnages, de quelques familles dévouées par le caprice d'une divinité barbare aux horreurs les plus monstrueuses. C'est la terreur qu'inspirent les forfaits volontaires et les châtiments mérités qu'ils attirent sur la tête des coupables. L'une ne fait sur l'âme qu'une impression passagere et stérile, quand elle n'est pas dangéreuse et sacrilége: les traces profondes que l'autre laisse dans le cœur y gravent des leçons salutaires. Il eut sans doute aussi le don d'émouvoir, d'attendrir, de faire couler les larmes de la pitié, celui qui traça les scenes douloureuses de Rodrigue et de Chimene, de Sévere et de Pauline. A la vérité, il fut vaincu dans cet art, si l'on en juge par le nombre des triomphes plutôt que par leur éclat. Mais cet art même, qui l'avait enseigné à Racine, ou du moins qui lui en avait fourni le premier modele? C'est Corneille. Racine que ce grand maître avait précédé en tout, voulut d'abord, on le sait, marcher sur ses traces dans le sentier difficile de la tragédie *admirative*; mais il désespéra sans doute de l'y atteindre, et il renonça bientôt à une vaine poursuite. Son génie lui indiqua une autre route; il y trouva encore Corneille pour devancier et pour guide; mais cette fois il le laissa derriere lui, ou plutôt il remplit de ses nombreux trophées cette carriere nouvelle où Corneille n'avait tenté que deux fois la victoire, et l'avait deux fois remportée. La fausse grandeur d'*Alexandre* est une sorte d'hommage rendu à l'auteur vraiment sublime des *Horaces* et de *Cinna;* mais qui pourrait voir dans la douleur touchante d'Andromaque

Digitized by Google

de Monime ou d'Iphigénie, un avantage obtenu sur l'homme qui a créé le rôle attendrissant de Pauline?"

L'orateur observe que la nature du génie de Corneille se composait de grandeur et de force, et qu'il y avait encore une conformité d'énergie entre les Romains et le poëte qui les mit sur la scene; ensuite il considere ainsi Corneille.

" Ce qui distingue le génie du talent, c'est le don de créer: ce qui distingue le génie du génie même, c'est le nombre et la variété des créations. Que l'on parcoure l'histoire de toutes les littératures, et, j'ose l'assurer, on n'y rencontrera pas un seul homme qui ait possédé cette sublime prérogative à un plus haut degré que Corneille. Rassemblons, comme en un foyer, tous les rayons épars de sa gloire en ce genre, et nous en verrons jaillir une masse de lumiere éblouissante.

(L'orateur donne ici autant d'exemples que Corneille a traité de genres différents.)

" C'est aussi une création que le style; et sous ce rapport qui a été plus créateur que Corneille? Dans l'enfance de l'art, ou plutôt dans ses temps de barbarie, les styles sont encore plus confondus que les genres. On fait du moins une distinction grossiere entre la tragédie et la comédie: la scene souillée de sang ou exempte d'événements funestes, la condition élevée ou inférieure des personnages servent à les faire reconnaître; et si on les mêle quelquefois, c'est à dessein et par un raffinement bien digne d'une telle époque. Mais, quelque différence qu'on fasse entr'elles, on les écrit toutes deux d'un style absolument semblable; et ce style est le comble

Digitized by Google

de la basse trivialité, de la vaine bouffissure, de l'indécence ou du mauvais goût. Tel était le style des prédécesseurs et même des premiers contemporains de Corneille. Sans modele, sans guide, par la seule force de son génie, il s'éleva jusqu'à cette diction sublime au-dessus de laquelle il n'y a plus rien. Tandis qu'il créait les formes majestueuses du dialogue tragique, par une souplesse de talent qu'on n'aurait pas crue conciliable avec tant de vigueur, il inventait aussi les tournures piquantes de la conversation comique, et y semait avec profusion de ces vers nés que la force du sens et le bonheur de l'expression destinaient à devenir les proverbes de la bonne compagnie. Plus tard, et à l'époque où le déclin de son talent se faisait le plus sentir, il trouvait, par un prodige plus grand encore, le véritable style de la scene lyrique dans cette piece où, son génie secondant celui de Moliere, il fit parler à l'amant de Psyché un langage digne du dieu de l'Amour, un langage dont Quinault lui-même n'a pas surpassé depuis, le charme pénétrant et la douceur enchanteresse *. Il ne régla pas seulement le premier les convenances du style dramatique suivant les genres et les personnages divers, le premier aussi il ramena le dialogue à l'imitation fidele de la nature, en substituant à ces harangues alternatives, remplies de lieux communs, dont chaque interlocuteur attendait la fin avec une patience qu'à son tour il allait rendre si nécessaire à l'autre en y substi-

---

* *Psyché*, dont le plan est de Moliere et les quatre derniers actes de Corneille, est de 1671. Corneille avait déja donné *Agésilas* et *Attila*. Tout le monde sait par cœur l'admirable tirade qui commence ainsi :

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature,

Digitized by Google

tuant, dis je, ces entretiens vraisemblables, où les personnages, tantôt paisibles, tantôt agités, selon leur situation, leur caractere ou leur passion, étendent ou resserrent leur discours, écoutent avec calme ou interrompent avec vivacité les questions et les réponses, et quelquefois pressent les unes et les autres avec une rapidité que l'esprit et l'oreille ont peine à suivre. Qui de nous, lisant dans Corneille de ces brillants assauts de passion ou de raisonnement, n'a pas désespéré cent fois qu'un personnage, pressé par tout ce que l'une ou l'autre a de plus victorieux, pût venir à bout d'échapper à sa défaite, et n'a pas laissé tomber le livre d'étonnement, en voyant les ressources imprévues que le poëte a su tirer de son génie, pour changer la fortune du combat et donner la victoire à celui qui semblait vaincu? On peut assurer, sans craindre seulement d'exciter un doute, que Corneille n'a jamais été égalé dans cette belle et difficile partie de l'art. Mais que dirai-je, Messieurs, de cette foule de traits sublimes qu'il faut renoncer à définir, qu'on ne suffit point à admirer, de ces traits où la puissance de la parole est portée à sa plus grande hauteur possible? Ah! c'est ici qu'il faut laisser parler Racine, pour l'honneur de Corneille, pour l'honneur de Racine lui-même. Ce grand-homme, au temps où déjà l'humilité du chrétien avait tempéré en lui l'orgueil du poëte, songeant sans doute aux vers inimitables dont je viens de réveiller en vous le souvenir, disait à son fils: *Mon fils, Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens**. La mémoire de Corneille ne se

* C'est Racine fils qui rapporte ce mot dans ses *Mémoires sur la vie de J. Racine*. V. p. 189.

Digitized by Google

prévaudra point de cet aveu trop modeste ; mais que du moins il lui soit permis d'en être glorieuse."

L'orateur envisage ici le génie de Corneille sous toutes ses faces, et après avoir rappelé sa décadence prématurée, il arrive ainsi à ses examens.

" Il était réservé à Corneille de donner au monde littéraire un exemple qu'il n'avait reçu de personne et que personne ne devait prendre de lui, l'exemple d'un écrivain qui exerce envers lui-même les fonctions de juge, et instruisant sa propre cause avec toutes les lumieres qu'on pouvait attendre de lui seul, prononce avec toute l'impartialité qu'on pouvait exiger d'un autre. Il est une orgueilleuse modestie qui veut se montrer supérieure aux petitesses de l'amour-propre ; il est une fausse sincérité qui confesse hautement des torts légers ou brillants pour donner le change à la critique sur les fautes graves et humiliantes. C'est ainsi que l'homme médiocre est sincere, c'est ainsi qu'il est modeste ; ce n'est donc pas ainsi que Corneille devait l'être. On sent dans chacun de ses *Examens* cette bonne foi, cette candeur d'un homme de génie, homme de bien qui, pour son instruction et celle des autres, recherche ses erreurs sans sévérité affectée, comme sans indulgence secrete, et qui, sûr plutôt que fier de son mérite, ne s'estime pas moins parce qu'il a commis quelques fautes, ne s'estime pas plus parce qu'il en fait l'aveu. Corneille n'indique pas seulement les défauts de ses ouvrages : il en remarque aussi les beautés, et il ne met pas plus de vanité dans les éloges qu'il se donne, que dans les reproches qu'il s'adresse. Il se trompe quelquefois ; quelquefois il n'assigne point la véritable cause de ses disgrâces,

Digitized by Google

ou bien il se félicite de certaines inventions moins heureuses qu'il ne l'imagine, et établit entre les divers enfants de son génie, un ordre de prédilection que l'opinion publique n'a point sanctionné. Mais ce sont là des préventions involontaires, et non pas des méprises calculées: si de temps en temps le juge est abusé, du moins il n'est jamais corrompu.

" Vous qui suivez la carriere du théâtre, après les chefs-d'œuvre de Corneille vous ne pouvez rien lire qui vous soit plus profitable que ses *Examens*, et surtout ses *Discours sur le Poëme dramatique*. C'est-là que ce grand maître, devenu humble disciple d'Aristote et commentateur de sa doctrine, propose modestement des doutes, discute, éclaircit habilement des obscurités, concilie heureusement d'apparentes contradictions, renonce franchement à expliquer ce qui est inexplicable, et enfin répand sur la théorie de son art les lumieres de quarante années d'expérience et de méditation. Qu'ils rougissent ces écrivains novateurs et factieux dont la fortune ne peut s'élever qu'à la faveur du désordre; qu'ils rentrent en eux-mêmes en apprenant qu'un des premiers, un des plus puissants citoyens de la république des lettres, que Corneille, en un mot, qui, s'il en avait eu la volonté, aurait eu la force de renverser les lois établies, les a constamment respectées, leur a toujours prêté l'appui de son illustre exemple, et, par un noble aveu, s'est puni lui-même de quelques infractions passageres, comme si déjà la gloire n'avait pas pris soin de l'en absoudre."

L'orateur termine son discours par s'adresser à l'ombre même de Corneille, et le félicite du succès dont ses belles tragédies jouissent maintenant.

M. Legouvé, après la lecture de l'analyse, a

Digitized by Google

continué ainsi : de l'auteur de l'*accessit*, messieurs, nous allons passer au discours enregistré sous le No. 2, à qui l'Académie a accordé une mention honorable, et dont l'auteur ne s'est pas fait connaître. Voici les meilleurs fragments de ce discours.

" Le genre de la tragédie héroïque fondée sur la lutte des passions et l'autorité souveraine de la vertu, ne pouvait réussir que chez un peuple dont les dogmes religieux repoussent le fatalisme et donnent une sanction divine aux préceptes de la morale. Mais il fallait une sagacité peu commune pour saisir cette vérité, pour découvrir les rapports qui doivent exister entre les principes de l'action dramatique et les opinions des spectateurs; harmonie qui seule peut faire du théâtre une institution nationale.

" Corneille eut cette gloire. Il sentit ce qui convenait à un peuple qui tendait vers la perfection à l'aide d'une morale épurée. Sentir ainsi c'est créer. Aussi Corneille fut-il éminemment créateur, et cette énergie productrice fut peut-être un obstacle à la perfection de son style. Il créa tout à la fois son théâtre et son langage. Ce fut dans un de ces moments d'une heureuse fécondité qu'il conçut le plan de *Polyeucte*.

" Quand on passe de *Polyeucte* à la *Mort de Pompée*, on se trouve dans un monde tout différent; mais on y retrouve le même poëte. Cette dernière tragédie, dont le héros n'existe plus et la remplit toute entière de son nom et de ses souvenirs, est un phénomène littéraire qu'il serait peut-être dangereux de mettre au rang des modèles, mais qui sera toujours considéré comme un des plus grands efforts de l'esprit humain . . . .

" Corneille est le premier qui ait connu tout le pouvoir de la pitié sur le cœur humain. Rien

Digitized by Google

de plus tendre que les belles scenes des quatre derniers actes de *Psyché;* rien de plus touchant que le *Cid* et *Polyeucte.* C'est dans ces dernieres tragédies qu'il a peint, avec une étonnante vérité, les mouvements de l'amour et les orages des passions. Personne n'a mieux employé le ressort de la terreur. Le cinquieme acte de *Rodogune* est, sans contredit, le tableau le plus grand et le plus effrayant que nous ayons sur la scene. Il a conduit avec le même succès l'intrigue la plus simple et l'intrigue la plus compliquée.

" Ah! si le nom de grand doit appartenir à l'homme de génie dont les écrits ont été utiles à l'humanité, quel poëte mieux que Corneille a mérité ce nom glorieux? Il ne suffit pas, pour l'obtenir, d'avoir eu des talents supérieurs, il faut encore que l'influence de ces talents ait été favorable au bonheur des peuples . . . . .

" S'il est permis de juger des événements à venir par l'histoire des temps écoulés, il arrivera une époque où de nouvelles cités, des états nouveaux sortiront des ruines de nos cités et de nos empires. De ces palais superbes, de ces colonnes triomphales, de ces nombreux miracles des arts qui embellissent notre patrie, et que nous contemplons avec orgueil, il ne restera un jour que des marbres mutilés, qu'un faible souvenir, tandis que nos chefs-d'œuvre littéraires, propriété commune de tous les âges, seront encore l'objet d'une admiration inépuisable, et que les siecles qu'ils auront illustrés, tels qu'une constellation radieuse, brilleront encore dans la nuit des temps."

M. Legouvé a terminé en annonçant que l'Académie a décerné une autre mention honorable au discours enregistré sous le No. 18, dont M. Chazet est l'auteur, et qui se trouverait placée la premiere, a-t-il dit, si l'on avait consulté non

Digitized by Google

l'ordre des numéros, mais la supériorité du talent.

Voici les dernieres pages de cet éloge:

" Après Nicomede, le génie de Corneille eut des éclipses fréquentes: comme le grand siecle où il vécut, il commença par des victoires, et il finit par des revers: la chute de Pertharite le découragea, et lui fit prendre le parti de renoncer au théâtre: au lieu de former un dessein si peu digne de lui, il aurait dû citer aux spectateurs ces vers de sa Toison-d'or:

A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent.

" Et en effet, messieurs, si vous êtes surpris que ce soit à quarante-cinq ans, dans la vigueur de l'âge, que son énergie ait paru l'abandonner, observez qu'il n'avait pas vingt ans lorsqu'il s'ouvrit la carriere; qu'il eût à surmonter des difficultés de tout genre; que ses ouvrages se succédèrent sans interruption; et qu'entre autres il fit en deux ans *Cinna*, *Polyeucte*, *le Menteur* et *Pompée!* Des créations si rapides et si multipliées épuisent les forces morales, et le flambeau du génie, pour avoir répandu d'abord une lumiere trop vive et trop ardente, ne brille plus que par moments, et ne jette que des lueurs inégales.

" Corneille annonça publiquement qu'il renonçait aux compositions dramatiques, et cette espece d'abdication solennelle fut une véritable calamité littéraire; Boyer, Montauban, Garnier, Chapuzeaux et d'autres, auquels la scene restait en proie, se croyant à jamais délivrés de leur maître, ne garderent aucun ménagement; et la France fut inondée de leurs productions, on trouvera dans une note à la fin de ce discours, la liste des pieces jouées pendant cet interregne; on pourra se convaincre qu'elles sont toutes ignorées, et que leurs

Digitized by Google

titres mêmes seraient inconnus, s'ils n'avaient pas été conservés dans des recueils qui conservent tout. Le théâtre retombait peu à peu dans la barbarie, les comédies reprenaient leur physionomie sérieuse, les tragédies leur exagération burlesque; et Melpomene n'avait plus de larmes que pour regretter Corneille.

" Enfin, après un repos de sept années, il rentra dans la carriere; on le reconnut dans quelques scenes d'*Œdipe*; et on le retrouva tout entier dans *Sertorius*. Le succès de cette tragédie réveilla tous ses ennemis; mais l'expérience d'un siecle et demi n'en a pas moins démontré que ce sujet est noblement traité; que la conférence des deux généraux est un grand modele; que Sertorius est un vrai Romain, et que la générosité de ses sentiments donne le désir de l'imiter.

" C'est une chose bien remarquable, Messieurs, et c'est mon dernier hommage à Corneille, que ce grand caractere d'utilité publique qu'il sut imprimer à tous ses ouvrages: préférant au plaisir d'arracher des larmes, le mérite de diriger l'opinion, il allait remuer dans toutes les âmes les germes de la gloire et réveiller les flammes sacrées de l'honneur et de la vertu: son théâtre est une école de l'héroïsme, et dans presque toutes ses pieces on trouve une leçon frappante. Othon enseigne à gouverner; les Horaces, à mourir pour la patrie; Auguste, à pardonner; Rodrigue, à venger son pere; Cornélie à venger son époux; Sertorius à vaincre ses ennemis; Sévere à se vaincre soi-même: c'est ainsi que Corneille, captivant le cœur pour éclairer l'esprit, faisait tourner le plaisir au profit de l'instruction, et présentait de grands exemples aux spectateurs de tous les rangs et de toutes les classes. Les artisans, les nobles, les orateurs, les ministres, les rois eux-mêmes venaient chercher des modeles de générosité, de

Digitized by Google

courage, de politique et de grandeur d'âme. Les impressions du théâtre sont vives, rapides, communicatives; on n'oublie pas ce qui nous a émus: on veut imiter ce qu'on admire. De là, cette foule de grands-hommes, de généraux habiles, d'auteurs illustres qui, s'élançant à la fois sur tous les chemins de la gloire, seront à jamais l'honneur de la France. Corneille observait avec une joie secrete le mouvement qu'il imprimait aux esprits, et jouissait du progrès des lumieres et de l'enthousiasme national. A chaque représentation de ses ouvrages, il obtenait un succès moral bien plus glorieux que le succès dramatique, et il éprouvait le seul orgueil légitime, celui de pouvoir se dire: J'ai su me rendre utile à l'état, j'ai formé des citoyens et des hommes.

" Ne vous attendez pas, messieurs, à me voir ici comparer les deux rivaux de la scene française; vous avez demandé un éloge et non pas un parallele: je ne partagerai point l'injustice d'un écrivain célebre, lorsqu'aveuglé par son attachement pour un grand-homme qui n'a pas besoin qu'on soit injuste, il a dit que Corneille avait plus de génie et Racine plus d'esprit: comme si l'auteur de *Phedre*, de *Britannicus*, et d'*Athalie* n'avait des droits qu'à l'esprit; je n'examinerai point si l'un a plus de pompe et d'éclat, l'autre plus de grâce et d'élégance; si Corneille a brillé dans la peinture des caracteres et Racine dans celle des passions; si l'on admire dans le premier le sublime des pensées, dans le second la délicatesse des sentiments; si celui-ci enfin est le poëte des héros et celui-là le poëte des amants; mais je m'écrierai avec les enthousiastes du beau idéal: Heureux le pays qui a vu naître à une distance aussi rapprochée ces deux hommes extraordinaires! heureux le monarque dont le regne a été honoré par leurs talents! heureux le corps littéraire qui a

Digitized by Google

pu comme le vôtre, messieurs, réunir à la fois dans son sein, le génie qui invente et le génie qui perfectionne!

" Après tant d'obstacles détruits, tant de succès obtenus, tant de victoires remportées, que pourrais-je ajouter à l'éloge de Corneille? Rien, messieurs, puisque je vous ai parlé de tous ses ouvrages: mais si chacun de ses titres, présenté isolément, vous a saisis d'admiration, que-serait-ce si un résumé fidele les réunissait dans tout leur éclat, et ne formait qu'un faisceau de tous ses lauriers? Oui, vous serez, j'ose le dire, éblouis de sa gloire, lorsque, rassemblant tant de rayons épars pour les offrir ensemble à vos yeux, je vous dirai sans aucunes précautions oratoires: d'épaisses ténebres couvraient la littérature, il a percé cette nuit profonde. La tragédie n'existait pas; il a créé la tragédie, et l'asservissant à des regles séveres; il l'a rendue difficile pour écarter les rivaux. Il a deviné par instinct une route nouvelle. Il a fait dix chefs-d'œuvre en huit ans, il a laissé des modeles dans tous les genres. Nous lui devons la premiere tragédie intéressante et la premiere comédie de caractere. Il a fait plus; il a donné l'idée du premier poëme lyrique dans *Andromede*, et du premier drame dans *dom Sanche d'Arragon*; c'était pour lui un besoin d'inventer. La France lui doit ses plus grands écrivains. Leur éloquence s'est formée sur la sienne; il a excité tous les esprits, éveillé tous ses amours-propres, averti tous les talents; poëte dans toute l'étendue de ce titre honorable, philosophe dans la véritable acception du mot, il a illustré toutes les vertus, il a écrit pour tous les peuples, et jamais on ne citera son nom sans se rappeler qu'il a été le premier comme le plus bel ornement de son siecle.

" Et quel siecle, messieurs, que celui où les talents les plus variés se confondaient dans cette

Digitized by Google

Académie pour la gloire de la France! Supposez un moment que tous ces grands-hommes, dont nous voyons ici les bustes immortels, et dont les ouvrages vivent dans notre souvenir, rentrent dans cette enceinte illustrée par leur génie. Supposez que nous voyons reparaître à la fois ce Racine, peintre brillant des passions; ce Balzac, écrivain élégant, l'un des créateurs de la prose française: ce Pelisson, historien fidele, le protégé de Fouquet surintendant, et l'ami de Fouquet prisonnier; ce Boileau, le législateur de Parnasse; ce la Fontaine, le fabuliste de la nature; enfin, supposez, messieurs, que vous voyez rentrer ici tous les arts se tenant par la main, et représentez-vous Corneille ouvrant cette marche triomphale, précédant tous les talents comme il a précédé son siecle, et recevant de l'admiration publique le surnom de *grand*, non-seulement dit l'auteur de Zaïre, *pour le distinguer de son frere, mais encore pour le distinguer du reste des hommes.*"

Tous ces fragments, écoutés avec une attention soutenue et un intérêt qui n'a pas paru faible un instant, ont été souvent interrompus et suivis des plus vifs applaudissements.

Digitized by Google

VOYAGES

Dans l'Intérieur de la Louisiane, de la Floride Occidentale, et dans les Isles de la Martinique et de Saint-Domingue, pendant les Années 1802, 1803, 1804, 1805, *et* 1806; *contenant de nouvelles Observations sur l'Histoire naturelle, la Géographie, les Mœurs, l'Agriculture, le Commerce, l'Industrie et les Maladies de ces Contrées, particulierement sur la Fievre Jaune, et les Moyens de les prévenir. En outre, contenant ce qui s'est passé de plus intéressant, relativement à l'Etablissement des Anglo-Américains à la Louisiane; suivis de la Flore Louisianaise;* par C. C. Robin.—3 vol. in-8vo.

[*Extrait tiré du* Journal du Commerce.]

C'est au goût de l'auteur pour l'histoire naturelle que nous devons cet ouvrage intéressant. Il nous apprend dans son introduction qu'ayant remarqué que les êtres, considérés isolément, ne présentaient que des connaissances imparfaites et fautives, il en a conclu qu'en les considérant dans les rapports qu'ils ont entre eux, dans les moyens par lesquels ils s'entre aident et concourent à l'ordre général, ils offrent des connaissances plus completes, plus liées, plus méthodiques, et par conséquent plus susceptibles de s'étendre. "Je crus (dit-il), en multipliant ainsi mes observations, entrevoir de nouvelles vérités, et acquérir de nouveaux moyens d'en découvrir successivement de plus importantes; je conçus que, puisque tout est lié dans la nature, on pourrait, en procédant du plus simple au plus composé, arriver de la ma-

Digitized by Google

tiere brute jusqu'à l'homme ; qu'en saisissant dans cette marche par quelles especes de liens chaque ordre d'êtres se lie aux autres ordres, on pourrait deviner, découvrir par quelles especes de liens l'homme tient lui-même à la nature ; que de la découverte de ses divers rapports de sociabilité, qui ne peuvent être bons qu'autant qu'ils concourent à ces vues de la nature, et qui deviennent mauvais à mesure qu'ils s'en éloignent. Alors, de l'histoire naturelle devait sortir la morale de l'homme considéré isolément, la morale de l'homme considéré en famille privée, la morale de l'homme considéré en famille publique ou en gouvernement ; enfin, la morale de l'homme considéré de nation à nation."

L'auteur ne se dissimule point que les philosophes de tous les siecles et de tous les peuples connus, se sont élevés contre ce principe, que tout est lié dans la nature, et qu'il n'existe rien qui n'ait une fin ; que, de nos jours surtout, les plus grands naturalistes se sont également élevés contre les causes finales. Il cite à cet égard Buffon, qu'il combat avec avantage.

Mais la nature que l'auteur observait étant, depuis une longue suite de siecles, changée ou modifiée par la main des hommes, il crut que les lieux où l'homme civilisé n'avait point encore étendu son empire, étaient les seuls où il pouvait reconnaître ses traits primitifs et caractéristiques. Le seul continent du Nouveau-Monde pouvant lui offrir ces caracteres purs, nombreux et concordants, il se détermina à entreprendre le voyage. Il prévient que ses observations nombreuses d'histoire naturelle et sur l'homme, isolées et disséminées, ne sont dans l'ouvrage qu'il offre au public que comme des pieces justificatives, et comme quelques-uns des matériaux qui doivent concourir à un autre ouvrage mieux ordonné et plus

Digitized by Google

important, objet de dix ans de méditations et de travaux.

Nous jetterons d'abord un coup-d'œil sur ce qui a rapport au commerce.

L'auteur fait apercevoir combien les lumieres sont nécessaires pour un négociant; combien elles secondent les moyens pécuniaires. La géographie et la statistique ne sauraient lui offrir assez de détails sur les contrées où se dirigent ses opérations. Il doit en connaître les productions, les besoins, et les diverses relations. En garde contre la concurrence, il sait à temps être lent ou actif. Cette vaine science des oisifs, la politique, est pour lui l'arcane où s'épurent tous ses travaux. Il s'instruit des intérêts de toutes les puissances, des ressorts qui les meuvent; il pénetre jusques dans le mystere de leurs cabinets; il voit ourdir leurs projets de paix ou de guere; il saisit les causes qui les avancent ou les retardent, et toujours, d'après ses attentives observations, ses expéditions sont, ou prêtes avant que d'autres les aient conçues, ou leurs retours effectués avant qu'on ait dit: *Les hostilités sont commencées.*

Après avoir parlé des causes particulieres qui concourent à la prospérité de la Martinique, l'auteur donne des renseignements de commerce et d'industrie pour les européens qui passent dans cette colonie; il croit que le genre de commerce le plus convenable pour eux est celui des toiles, des étoffes, et de ce qu'on appelle ployant et marchandise seche: mais ce commerce exige des fonds et court quelques hasards. La variation des prix de toutes les denrées est, dans la colonie, très-considérable et journaliere. Ceux qui y passent avec des pacotilles à leur compte, ont à craindre que les denrées dont ils ont fait choix ne soient dans ce cas de rabais; et comme ils sont pressés par leurs besoins, ils sont forcés de vendre

Digitized by Google

à perte. Un des états de ce genre le plus sûr est celui de chapelier, parce qu'il est tout-à-la-fois, fabricant et marchand; il achete des armateurs ces chapeaux non appareillés et il les apprête. Les toiles, celles surtout qui conviennent au linge de corps, si elles sont fines, sont toujours recherchées. Les porcelaines y sont d'un médiocre débit. La clincaillerie n'y peut jamais être une branche lucrative; l'air corrosif de ces climats altere et ronge bien vite les fers et les plus beaux aciers. L'orfévrerie y est très-limitée.

On lit dans cet ouvrage une dissertation très-curieuse sur le tabac, sur sa culture et ses succès, sur les causes qui l'ont rendu si universellement usuel, sur son influence pour nos colonies, notre commerce et notre marine. Le tabac est la production qui a le plus contribué à multiplier les établissements des colonies et à les faire prospérer. Le tabac, mis en ferme sous le regne de Louis XIV, et, par conséquent, cessant alors d'être commercial, a privé nos colonies de leurs principaux moyens de richesses et de population: de-là notre marine s'est affaiblie et est tombée; nos manufactures ont perdu leurs plus grands moyens de débouchés; nous sommes devenus, à l'égard du tabac, tributaires des étrangers, tandis qu'ils l'auraient été de nous.

L'auteur passe ensuite à l'histoire du café, parle de sa culture, de ses qualités, de son usage général, de son influence sur le physique et le moral des hommes. Cet arbrisseau, originaire d'Arabie, passa en Perse, en Egypte, et de là dans l'Asie Mineure et à Constantinople. Il répete cette particularité connue de tout le monde, que vers la fin du quinzieme siecle, un berger dont les chevres broutaient les bourgeons du caffier, remarqua qu'elles bondissaient plus qu'à l'ordinaire, et qu'elles étaient plus éveillées durant la nuit. Il

Digitized by Google

fit part de sa surprise à des moines chrétiens de son voisinage, ce qui inspira au supérieur l'idée d'en faire l'essai sur ses religieux, pour les tenir plus éveillés pendant les offices de la nuit. Le succès surpassa son attente.

Le café, aujourd'hui en usage dans toutes les parties de l'univers, fut inconnu à ces nations anciennes, si célebres par leurs sciences, leurs arts, leur civilisation. Leurs monuments, dont l'origine remonte au-delà des temps historiques, et dont les ruines pompeuses se sont conservées jusqu'à nous, ne nous retracent nulle part que ces peuples connussent cette boisson si chérie de nos jours.

On voit que l'auteur est amateur du café. Il parle avec feu de son étonnante influence sur le moral des hommes, et ne balance point à affirmer que les excès de la révolution ne sont dus qu'à des malheureux, étrangers aux habitudes du café ! Parmi les diverses causes que l'on a assignées à la révolution, c'est la premiere fois, à ce que nous croyons, que l'on met celle-là en jeu.

La premiere observation de l'auteur, relative à l'histoire naturelle, porte sur les cornes d'Ammon, qu'il a remarquées confondues avec une foule d'autres poissons, de gallinseques, de reptiles et de coquillages, qui voyagent et se nourissent sous les ombres protectrices de plantes amoncelées et arrachées dans la saison automnale, du sein des mers par le choc des flots. Ces cornes d'Ammon n'avaient pas encore une ligne de diametre ; plusieurs même n'étaient visibles qu'à la loupe. Ce coquillage, qui ne se montre au naturaliste que dans l'état de fossile, dont si long-temps il a présumé l'espece perdue, la corne d'Ammon n'a donc pas cessé de vivre au sein des mers !

En parlant de Saint-Domingue, où, dans les

Digitized by Google

commencements de l'établissement de Jérémie, les crabes multipliaient avec une profusion incroyable, l'auteur cite ce morceau curieux de la description de la partie française de cette colonnie; par M. Moreau de Saint-Méry.

" Aux premieres pluies du printemps, ils (les crabes) quittent leurs rivages pour regagner les terres; c'est alors que des milliards de ces animaux se répandent, notamment sur toute l'anse de Jérémie et dans la ville. Lorsque celle ci n'avait encore que peu d'habitants, c'était un soin pénible que de défendre l'entrée des maisons à ces nouveaux hôtes. Malgré des précautions sans nombre, ils y pénétraient; on en avait partout, jusques dans son lit; l'extérieur des murs ou des maisons en étaient tapissés; les toits en étaient couverts. les rues jonchées. Ils formaient quelquefois un tas de plusieurs pieds d'épaisseur, en se mettant les uns sur les autres. C'était une espece de mur mobile et animé, armé de tenailles qui menaçaient de toutes parts."

Il fallut une ordonnance du juge de police pour prévenir les dangers qui pouvaient en résulter. Cette ordonnance est du 12 Mars 1774: mais elle ne ressemble point à la sentence d'excommunication rendue par l'official de Troyes contre les chenilles et les mulots.

La Martinique nourrit un grand nombre d'especes de serpents, quelques-unes sont venimeuses. Au commencement de l'établissement de cette colonie, plusieurs familles européennes quitterent cette île pour fuir le danger de leurs mortelles blessures. On en trouvait alors qui avaient jusqu'à 25 pieds de longueur et plus d'un pied de diametre. Chaque jour leur nombre diminue et l'on n'en voit plus de cette énorme grandeur.

A mesure que les hommes découvrent les lieux fangeux et touffus où ils habitent, qu'ils les dessé-

Digitized by Google

chent par des irrigations et la culture, ils empêchent la multiplication des reptiles, des oiseaux, et de tant d'animaux dont se nourrissaient ces diverses especes de serpents. Ce qui prouve, dit l'auteur, la grande longévité des serpents, c'est de n'en plus trouver d'une aussi effrayante grandeur; ils n'y parviennent que dans le cours d'un grand nombre d'années. Partout où l'homme établit son domicile, sa destinée est de changer l'ordre des choses: il n'acquiert cette auguste influence sur la nature que par l'assiduité de ses travaux et le perfectionnement de ses arts.

Un autre fléau moins effrayant en apparence, mais réellement plus funeste, qui étend ses ravages sur toutes les parties méridionales du continent de l'Amérique, ainsi que sur la surface de toutes les îles, ce sont ces multitudes d'especes de fourmis voraces de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les proportions; elles sont aussi incommodes, aussi tenaces que les crabes de Jérémie.

L'auteur donne la description d'une plante assez extraordinaire qu'il a observée dans son séjour à Pensacola. Quand on avance le doigt dans l'intérieur de la fleur, les parois sont doux au toucher; mais en le retirant, on sent qu'ils sont garnis de pointes couchées en bas et serrées, qui font alors résistance. Les insectes attirés par les vives couleurs de cette fleur trompeuse, qui se balance mollement sur sa tige, et bien plus encore par son odeur mielleuse, s'enfoncent de plus en plus dans le vase, pour y trouver le miel, comme dans le nectaire des autres fleurs: c'est la mort qui les attend. Ces pointes, arcboutées en bas, les empêchent pour toujours de remonter. L'auteur a nommé cette fleur curieuse *Napoléone.*

Après avoir parlé des maladies des colonies, de leurs causes, de leur siége, des moyens préservatifs, de leurs traitements et des moyens de les

Digitized by Google

extirper, l'auteur se rend à Porto-Ricco, à Saint-Domingue, à la Jamaïque, à l'isle de Cuba, à la Havane, à Pensacola. Ici se trouve l'histoire d'un anglais nommé Bowles, devenu grand chef des sauvages, qu'on lit avec un vif intérêt.

L'auteur passe de-là à l'île Dauphine. Il arrive enfin à la Nouvelle-Orléans. Il entre dans les plus grands détails sur tout ce qui concerne le commerce, soit pour la bouche, soit pour les vêtements. Les diverses branches de commerce sont, pour les importations en comestibles, les vins de Madere, de Malaga, et principalement ceux de Bordeaux et des diverses côtes; l'huile d'olive qu'on y apporte de France en paniers de douze bouteilles, qui ne contiennent que deux tiers de la mesure des bouteilles de Paris, et qui se vendent de 7 à 10 piastres (33 à 50 fr.). Il s'en fait une consommation considérable. Après l'huile, viennent les autres ingrédients de la bonne chere, et dont la consommation est également prodigieuse; vinaigre, liqueurs, saucissons, potbaus d'anchois, de cornichons, de fruits confits à l'eau-de-vie, comme pêches, abricots, prunes, fruits secs, figues, amandes, raisins, et surtout pruneaux, &c.

Des tailleurs français se font payer pour la façon d'un simple habit, jusqu'à 10 piastres. On n'y apporte de France et des Etats-Unis, que de mauvaises chaussures; les souliers se payent de 2 à 3 piastres, les bottes de 12 à 14. Des cuirs d'Europe, bien préparés, y seraient d'un débit prodigieux.

Les porcelaines ne sont point recherchées. Les Louisianais s'accommodent mieux des jolies faïences anglaises, dont l'usage est général, et qui sont à si bon marché, que les français, à cet égard, ne sauraient obtenir la concurrence. Avec ce bon marché, et la perfection, ce serait pour la France une branche de commerce des plus importantes.

La préférence pour tout ce qui concerne les

Digitized by Google

vêtements et objets de ménage n'est pas plus en faveur des denrées françaises. Les femmes s'habillent d'indiennes, de mousselines, et par fois de soieries. Les indiennes françaises celles surtout de la belle manufacture de Jouy, sont supérieures à celles des Anglais par la beauté des dessins, l'harmonie et la solidité des couleurs, et la bonté des toiles; avec cela, elles ne sauraient soutenir la concurrence contre les indiennes anglaises; elles sont trop cheres, défaut de presque toutes les denrées de fabriques françaises. C'est par cette raison que les vêtements des hommes présentent à peu près les mêmes résultats contre le commerce de France. Les draps anglais, moins beaux, moins parfaits que les nôtres, et cependant bons, jolis, et surtout légers pour ces climats, sont infiniment moins chers que les draps français; ces derniers restent dans les magasins. Il y a des choses dont la perfection n'est pas d'être parfaite, mais de convenir au plus grand nombre; ce principe n'a pas lieu en fait de sciences exactes, mais il est essentiel en fait d'objets de commerce.

Les toiles françaises ont encore à lutter contre les toiles d'Irlande; elles sont d'une qualité bien supérieure, mais aussi plus chere.

Une branche de commerce très-considérable dans ce pays, est celle des couvertures en laine. Les nôtres, quoique plus cheres que les couvertures anglaises, obtiennent la préférence, à raison de leur tissu beaucoup plus épais. Les grandes s'y vendent 18 à 20 piastres. Les couvertures communes trouvent d'immenses débouchés chez les sauvages. Si l'on réfléchit que chacun des individus de tant de peuplades, communiquant jusqu'à 7 à 800 lieues avec les Louisianais, ont à peu près une couverture, on jugera de quelle importance est ce commerce. Il peut s'accroître de beaucoup de millions, et depuis les limites de la

Digitized by Google

Louisiane jusqu'au Mexique; depuis les bords de la mer jusqu'aux sources du Missouris, même jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique, il existe aussi une multitude de nations indiennes, restées étrangeres aux relations commerciales des Européens; elles offrent des débouchés immenses pour cette branche de commerce. Que le génie invente des merveilles pour satisfaire la vanité et le luxe, ses inventions vaudront-elles les modestes ateliers où des milliers de bras fileront et tisseront ces solides lainages? Le secret d'en diminuer le prix, de maniere qu'aucune nation ne pût soutenir la concurrence avec la France, lui produirait plus de richesses que les plus riches mines de l'univers. Ce secret tient à la multiplicité de ces troupeaux, qui ne multiplieront les toisons qu'en fécondant les champs, et à la diminution des frais de filature et de tissage par l'emploi de mécaniques.

Les ornements de luxe sont peu considérables à la Louisiane, ils ne sont pas payés en raison du travail et de la matiere; on ne veut que la bonté. Les fusils y sont d'un grand débit; il est si important au chasseur d'être bien armé, qu'il ne regarde pas au prix. La poudre à tirer se vend une piastre en détail; en gros, cinq à six escalins (de 3 fr. à 3 fr. 75 c.), mais déjà des fabricans de Kentuky en fournissent à trois escalins la lb.; ce n'est donc que le bon marché qui peut établir la concurrence. Il y a peu de débouchés pour la serrurerie, la clincaillerie et les instruments aratoires.

Après avoir parlé des mœurs de la Louisiane, des spectacles, de la religion, des lois, et surtout du jeu dont la passion y paraît portée à l'excès, l'auteur rend compte de la prise de possession de cette colonie par M. Laussat, et de sa rétrocession aux Etats-Unis: ces détails sont du plus grand intérêt.

Nous ne le suivrons point dans ses voyages

Digitized by Google

dans l'intérieur de la colonie. Il y retrace le tableau de ce qu'elle était lorsqu'elle fut cédée à l'Espagne, et ce qu'elle a été durant les trente-trois ans qu'elle est restée sous le gouvernement espagnol. Il faut lire dans l'ouvrage même ces détails trop multipliés pour être susceptibles d'être présentés par extrait.

Sur les Peuples qui mangent de la Terre ; par M. Humboldt.

Sur les côtes de Cumana, de la Nouvelle-Barcelonne et de Caracas, nous trouvâmes la tradition sur une nation qui mange de la terre, généralement répandue par les moines franciscains de la Guyane qui, à leur retour des missions, visitent ces provinces. Ce fut le 6 Juin 1800, pendant notre retour de Rio-Negro, et notre navigation de trente-six jours sur l'Orénoque, que nous passâmes une journée entiere dans la mission établie parmi les Otomaques, peuplade qui mange de la terre. Le village ou plutôt le hameau s'appelle *Concepcion di Uruana*, et s'appuie d'une maniere très-pittoresque à un rocher de granit. Je trouvai sa position géographique à 7 degrés 8 minutes 3 secondes, latitude nord ; et 4 heures 38 min. 38 sec. longitude ouest de Paris.

La terre que mangent les Otomaques est une véritable argile glaise ou terre à potier, grasse, douce et colorée en jaune gris, au moyen d'une petite quantité d'oxide de fer. Ils la choisissent avec soin et la cherchent dans des bancs à part sur les bords de l'Orénoque et de la Meta. Ils distinguent une espece de terre de l'autre par la dégustation et ne mangent pas indifféremment toutes sortes d'argiles. Ils pétrissent cette terre en boules de 4 à 6 pouces de diametre et les brû-

Digitized by Google

lent extérieurement à petit feu, jusqu'à ce que la croûte devienne rougeâtre. Avant de manger ces boules, ils les humectent de nouveau.

Ces Indiens sont, généralement parlant, très-sauvages et ont en horreur la culture des végétaux. Les peuplades les plus éloignées sur l'Orénoque, lorsqu'elles veulent désigner quelque chose de très-malpropre, disent en forme de proverbe: c'est si sale qu'un Otomaque le mangerait. Aussi long-temps que durent les basses eaux de l'Orénoque et de la Meta, les Otomaques se nourrissent de poissons et de tortues. Les poissons sont tués à coups de fléches au moment où ils s'élevent sur la surface de l'eau, espece de chasse dans laquelle nous avons souvent admiré l'adresse des Indiens. Les rivieres éprouvent-elles leur crue périodique, aussitôt la pêche cesse. Dans cette saison, qui dure deux ou trois mois, les Otomaques dévorent une quantité incroyable de terre glaise. Nous en avons trouvé de grandes provisions dans leurs cabanes; nous y vîmes les boules d'argile rangées en tas pyramidaux. Un Indien en dévore par jour de trois quarts de livre à une livre et un quart, selon ce que nous assura un moine très-intelligent, Fray Ramon Bueno, qui a vécu douze ans parmi ces peuples. Les Otomaques eux-mêmes nous ont dit que cette argile était leur principale nourriture pendant la saison pluvieuse. Cependant, si l'occasion se présente, ils y ajoutent de temps à autre un lézard, un petit poisson et une racine de fougere. Ils trouvent cette nourriture si délicieuse, que même dans la saison seche, ayant assez de poissons, ils mangent, en guise de dessert, quelques boules d'argile. Ces hommes sont d'un teint cuivré brunâtre; leurs traits difformes ressemblent à ceux des Tartares; ils ont de la corpulence sans être ventrus.

Digitized by Google

Le missionnaire franciscain qui vit parmi eux nous assura que pendant l'époque où ils mangent de la terre, leur santé n'éprouve aucune altération. Voilà sans doute des *faits*. Ces Indiens mangent une grande quantité d'argile sans nuire à leur santé; ils considerent cette terre comme une excellente nourriture; ils en font leur provision pour l'hiver ou la saison pluvieuse. Mais ces simples faits ne suffisent point pour décider les questions: si l'argile peut offrir une substance alimentaire? si les terres peuvent s'assimiler aux sucs de notre estomac? ou si elles ne lui servent que comme lest? leur effet se borne-t-il à étendre les parois du ventre et faire par-là disparaître le besoin de nourriture? Je n'ose décider aucune de ces questions.

Il est remarquable que le pere Gumilla, auteur d'ailleurs si crédule et si dépourvu de critique, a jugé à propos de nier que les Otomaques mangent de la terre pure*. Il prétend que les boules d'argile sont mêlées de farine de maïs et pénétrées de *graisse de crocodile*. Mais le missionnaire Fray Ramon Bueno, ainsi que notre ami et compagnon de voyages, le frere lai Fray Juan Gonzalez, nous ont tous les deux assuré que les Otomaques ne mettaient jamais de graisse de crocodile sur ces boules; quant au mélange de la farine de maïs, nous n'en avons jamais entendu parler à Uruana. La terre que nous avons apportée, et dont M. Vauquelin a fait l'analyse chimique, s'est trouvée pure et sans aucun mélange. Peut-être le pere Gumilla, en confondant deux faits d'une nature différente, a-t-il fait allusion à la maniere dont les Indiens préparent du pain avec les cosses d'une espece d'*Inga*. Ils ensevelissent ce fruit dans la terre, afin d'accélérer le moment où sa décomposition le rendpropre à leurusage

* Histoire de l'Orénoque, v. 1, p. 283.

Digitized by Google

Il est encore bien remarquable que les Otomaques, en mangeant une si grande quantité de terre, n'en éprouvent aucune incommodité. S'en sont-ils, pendant une longue série de générations, formé une seconde nature? Il est vrai que, dans tous les pays entre les tropiques, l'homme éprouve un désir merveilleux et presque irrésistible de dévorer de la terre, et non pas de la terre alcaline ou calcaire qui pourrait servir à neutraliser des acides, mais des bols gras et d'une odeur forte. On est souvent obligé, après une pluie, de renfermer les enfants pour empêcher qu'ils n'aillent manger de la terre. Les femmes indiennes du village de Banco, sur les bords de la Madeleina, qui s'occupent à tourner des pots de terre, mettent souvent un morceau de terre dans la bouche, comme je l'ai vu moi-même avec étonnement*. Mais, à l'exception des Otomaques, tous les individus des autres tribus deviennent malades dès qu'ils cedent à ce singulier penchant pour l'argile. Dans la mission de San Boria, nous trouvâmes un enfant indien qui, au dire de sa mere, ne voulait prendre d'autre nourriture que de la terre, mais aussi il était desséché comme un squelette.

Pourquoi, dans les climats tempérés et froids, ce penchant irrégulier à manger de la terre est-il si rare et presque circonscrit dans la classe des enfants et dans celle des femmes grosses?

On peut, en quelque sorte, considérer l'usage de manger de la terre comme généralement adopté dans tous les pays entre les tropiques. Les negres de Guinée mangent habituellement une terre jaunâtre qu'ils appellent *cahouac*. Ceux d'entre eux qui sont amenés comme esclaves dans les Indes

---

* La même chose avait été observée par *Gily, Saggio di Storia Americana*, t. 11, p. 311. Les loups mangent pendant l'hiver de la terre, surtout de l'argile glaise.

Digitized by Google

Occidentales, cherchent à s'y procurer une terre semblable. Ils assurent que l'usage de cette nourriture n'est accompagné, en Afrique, d'aucun danger. Dans les îles, le *cahouac* rend les esclaves malades. Aussi il y était défendu de manger de la terre, quoiqu'à la Martinique, en 1751, on vendît secretement, dans les marchés, une espece de tuf rouge jaunâtre. " Les negres", dit un auteur français*, " en sont si friands, qu'il " n'y a aucun châtiment qui puisse les empêcher " d'en dévorer."

Dans l'île de Java, entre Sourabava et Samarag, M. Labillardiere vit vendre, dans les villages, de petits gâteaux carrés et rougeâtres. Les indigenes les nommaient *tanaampo*. En les examinant, il trouva que c'étaient des gâteaux d'argile qu'on mangeait†. Les habitants de la nouvelle Calédonie apaisent la faim en, dévorant des morceaux, gros comme le poing, d'une espece de talc friable, dans laquelle M. Vauquelin a trouvé du cuivre en assez grande proportion‡. A Popayan et dans plusieurs parties du Pérou, la terre calcaire se vend dans les marchés comme une denrée à l'usage des Indiens, qui la mangent avec le *coca* ou les feuilles de *l'érythroxylon peruvianum*. Ainsi l'usage de se nourrir de terre, usage auquel la nature semblait n'inviter que les habitants du Nord stérile, regne dans toute la zône Torride, chez les races paresseuses qui occupent les plus belles et les plus fertiles contrées de l'Univers.

(Extrait des Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, publiées par M. Malte Brun.

---

* Thibault de Chanvalon, p. 85.
† Voyage à la recherche de la Pérouse, t. 11 p. 322.
‡ Ibid, p. 205.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Nous avançons à tâtons dans le labyrinthe politique que nous présente aujourd'hui l'Espagne. Il n'y a peut-être jamais eu de révolution qui ait amené un état de choses plus compliqué que l'intrigue du drame qui vient de se jouer à Bayonne. On ne peut pas dire s'il finira comme *les Fourberies de Scapin*, ou comme *Mahomet*, par un mariage, ou par un parricide et des empoisonnements. Chaque avis qui nous arrive du lieu de la scene ajoute à l'imbroglio et à la confusion, et si Lopez de Véga ou Calderon de la Barca pouvaient revenir au monde, ils se trouveraient vaincus dans leur art.

On s'attendait, cette semaine, en recevant chaque papier du matin, à y trouver le récit du massacre du Prince de la Paix, soit après un jugement sommaire de la populace, soit après un de ces jugements *pro formâ* dont les révolutions fournissent l'exemple, et dont le résultat est toujours connu d'avance. On n'a donc pas été peu surpris d'apprendre que ce *loyal* criminel d'état avait été tiré par Murat, de la geole où on l'avait laissé vivre pour le faire servir un jour de spectacle au peuple de Madrid ; qu'il n'avait pas même une chemise pour y couvrir sa nudité, et qu'il était défiguré par une barbe hideuse qu'on ne lui avait pas permis de faire raser. Une heure avait suffi pour précipiter ce malheureux du faîte des grandeurs et du sein des voluptés, au dernier degré des miseres humaines.

Buonaparté s'étant interposé pour lui, dans la vue probablement de s'approprier les débris de sa fortune qui peuvent-être placés dans les pays

Digitized by Google

étrangers, a ordonné qu'il lui fût amené à Bayonne. Une garde de 200 dragons l'a escorté depuis le lieu de sa détention jusqu'à la frontiere de France, où il est arrivé le 22 Avril. Cette circonstance a épargné une atrocité à la populace de Madrid. Ainsi jusqu'à présent cette révolution ne porte aucun des caracteres sanglants de celle qui a mis Napoléon sur le trône; et nous en félicitons les Espagnols.

Quant au *feu* Roi et à la *feue* Reine d'Espagne, nous voyons qu'ils ont dû comparaître, le 24, devant le tribunal où le nouvel Auguste pese dans sa balance le destin des têtes couronnées, ôte et transfere les trônes, dépouille Tiridate pour gratifier Phraate, et renverse ensuite Phraate pour couronner Tigrane. Le *Moniteur* du 3 Mai a publié deux pieces extrémement curieuses pour l'instruction de ce procès historique. Ce sont un résumé de la révolution, et une protestation en forme contre son abdication forcée, que le vieux Roi a écrits de sa propre main. Cette publication n'inspire que peu d'intérêt pour sa personne. Après avoir accordé à sa dignité et à son âge le sentiment de compassion qu'on ne peut leur refuser, ceux qui cherchent dans un monarque les vertus et les sentiments qui doivent être inséparables de la royauté, voyent avec dégoût dans la lettre de Charles IV un ton de flatterie, d'humiliation et d'abjection qui éteint tout l'intérêt que son malheur inspire; et la premiere pensée qui se présente, en lisant cette rapsodie d'un vieillard faible et impuissant, qui avoue que son dessein était d'abdiquer le trône en faveur de son fils aussitôt qu'il aurait contracté, dans la famille de l'assassin des Bourbons, un mariage que lui-même désirait vivement, c'est qu'il valait mieux que cette abdication eut lieu plus tôt que plus tard. Dans les circonstances où l'Espagne se trouvait placée, un jeune

Digitized by Google

Prince, entouré de véritables Grands Espagnols, offrait infiniment plus d'espérances à la nation qu'un monarque n'ayan pour appui que son favori, et qui dit lui-même :

Dans ma vieillesse languissante
Le sceptre que je tiens pese à ma main tremblante.

Extrait des Papiers Français du 4.

Le dénoûment des affaires d'Espagne, qui ont attiré l'attention de toute l'Europe sur ce royaume, ne tardera pas à être connu. Nous voyons avec plaisir que l'issue de ce grand procès ne dépend plus aujourd'hui d'aucune des parties, mais qu'elle est au contraire dans les mains d'un monarque dont l'intégrité, la sagacité et la puissance rendent tout mauvais dessein, toute erreur et toute opposition impossibles ! ! C'est avec joie que le public a vu hier dans le journal officiel les pieces suivantes :

Rapport fait à Son Altesse Impériale le Grand-Duc de Berg, Lieutenant de l'Empereur, commandant de ses Forces en Espagne.

" Monseigneur,

" Conformément aux ordres de Votre Altesse Impériale, je me suis rendu à Aranjuez avec la lettre de Votre Altesse à la Reine d'Etrurie. Il était huit heures du matin. La Reine était encore au lit ; elle s'est levée sur-le-champ, et m'a fait entrer. Je lui ai remis votre lettre. Elle m'a prié d'attendre un peu, me disant qu'elle allait la lire au Roi et à la Reine. Une demie-heure après, j'ai vu la Reine d'Etrurie rentrer avec le Roi et la Reine d'Espagne.

" Sa Majesté le Roi a dit qu'elle remerciait Votre Altesse Impériale de la part que vous

Digitized by Google

aviez prise à son affliction, qui était d'autant plus grande que c'était son propre fils qui en était cause. Sa Majesté a dit que la révolution avait été opérée par des faux et par corruption, et que les principaux acteurs étaient son fils et M. Cabellero, ministre de la justice; qu'il avait été forcé d'abdiquer le trône, afin de sauver sa vie et celle de la Reine; qu'il était informé que s'il ne l'avait pas fait, ils auraient été assassinés l'un et l'autre dans la nuit; que la conduite du Prince des Asturies était d'autant plus odieuse qu'il savait que lui, le Roi, voyant le désir qu'il avait de régner, et ayant lui-même près de 60 ans, était résolu à se démettre de sa couronne en sa faveur, au moment où il épouserait une princesse française; mariage que le Roi désirait vivement.

" Le Roi a ajouté que le Prince des Asturies voulait que lui et la Reine se rendissent à Badajoz, sur les frontieres du Portugal; qu'il avait trouvé moyen de lui faire dire que le climat de ce pays ne lui convenait pas; qu'il le *suppliait* de lui permettre de choisir une autre résidence; qu'il désirait obtenir de l'Empereur la permission d'acheter une terre en France, où il pût passer le reste de ses jours.

" La Reine m'a dit qu'elle avait sollicité de son fils la permission de différer leur voyage à Badajoz; qu'elle n'avait pas pu l'obtenir; et que le jour de leur départ était fixé à Lundi prochain.

" Au moment où je quittais Leurs Majestés, le Roi m'a dit: " J'ai écrit à l'Empereur; je remets mon sort entre ses mains. Je voulais envoyer ma lettre par un courier, mais je ne connais pas de voie plus sûre que le vôtre."

Le Roi m'a quitté alors pour passer dans son

Digitized by Google

cabinet. Il en est bientôt re-sorti avec les deux lettres ci-jointes, Nos. 1 et 2, écrites de sa main. Il me les a remises, en ajoutant ces mots: " Ma situation est des plus déplorables: ils ont arrêté le Prince de la Paix, et ils le vont mettre à mort; son seul crime est de m'avoir été attaché dans tous les temps." Il a encore ajouté: qu'il n'y avait pas d'efforts qu'il n'eût faits pour sauver la vie de son malheureux ami mais; qu'il avait trouvé tout le monde sourd à ses supplications, et résolu à la vengeance; que la mort du Prince de la Paix entraînerait la sienne et qu'il ne lui survivrait pas.

(Signé) " B. DE MOUTHION."

Aranjuez, 25 Mars, 1808.

N°. I.—*Lettre du Roi* Charles IV *à l'Empereur* Napoléon.

" Monsieur mon Frere,

" Votre Majesté apprendra sans doute avec peine les événements qui ont eu lieu à Aranjuez et leurs suites: vous ne verrez pas, sans compassion, un Roi qui a été forcé d'abdiquer son trône, se jeter dans les bras d'un grand monarque, son allié, mettant tout sous sa protection, qui seule peut assurer son bonheur, celui de toute sa famille, et de ses féaux et amés sujets. C'est dans un moment de crise et d'oppression, c'est au milieu du cliquetis des armes et des cris d'une garde révoltée, que j'ai vu que j'avais à choisir entre la vie et la mort; et que ma mort serait suivie à l'instant de celle de la Reine. J'ai été forcé d'abdiquer le trône; mais aujourd'hui la tranquillité est rétablie, et plein de confiance dans la générosité et dans le génie du Grand Homme, qui s'est toujours déclaré mon ami, j'ai pris la résolution de me remettre dans ses mains, et d'at-

Digitized by Google

tendre ce qu'il résoudra sur mon sort, celui de la Reine et celui du Prince de la Paix.

" J'adresse à Votre Majesté ma protestation contre les événements qui se sont passés à Aranjuez et contre mon abdication. Je me repose avec confiance sur la cordialité et l'amitié de Votre Majesté, priant Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Monsieur mon Frere,

de Votre Majesté Impériale et Royale,

l'affectionné Frere et Ami,

" CHARLES."

Aranjuez, 25 Mars, 1808.

N°. II.—*Protestation.*

" Je proteste et déclare que mon décret du 19 Mars, par lequel je renonce à la couronne en faveur de mon fils, est un acte auquel j'ai été forcé, afin de prévenir de plus grands malheurs et pour épargner l'effusion du sang de mes sujets bien-aimés. En conséquence il doit être considéré comme de nulle valeur.

" MOI, LE ROI."

On à peine à concevoir comment ces deux pieces ont pu être publiées dans le Journal officiel, dans le temps, où Buonaparté négociait avec le jeune usurpateur, et qu'il le reconnaissait pour le monarque légitime d'Espagne. On lit dans le court préambule, qui les accompagne, que le public de Paris avait vu *avec plaisir* ces renseignements officiels. C'est de la part du rédacteur de ce papier l'acte d'effronterie le plus atroce que l'on ait encore vu. Eh quoi! toute humanité est donc bannie du cœur de ce public parisien, s'il a pu voir avec plaisir un pere accusant publiquement et directement son fils d'avoir voulu le mettre à mort, lui et sa mere! Et c'est après avoir

Digitized by Google

désigné au public le Prince des Asturies comme un parricide ; après l'avoir livré à l'exécration universelle, que le *Moniteur* aura eu à annoncer un traité fait et conclu entre Buonaparté et le jeune criminel ! Et il ajoutera sans doute encore que le public doit lire ce traité et cette légitimation avec ravissement ! Quel dédale de perversité ! Quel abîme de scélératesse que le cœur de ce Napoléon ! Traiter avec un homme qu'il flétrit dans le moment même où il l'embrasse ! Machiavel, Corneille, où êtes-vous ? A la lecture de ces pieces, les sens sont bouleversés, toutes les idées sont confondues et le jugement égaré.

Nous venons de lire dans un papier une comparaison très-juste de la situation actuelle de Charles IV, avec celle d'Edouard II, victime de ses deux favoris comme le Monarque Espagnol l'a été du sien. " Nous voyons en cette occasion-ci, dit le *Times*, un monarque déposé, joindre à ses lamentations sur son sort et sur celui de sa reine, les mêmes regrets sur celui de sa créature. Après avoir dénoncé au monde les projets atroces d'un fils dénaturé qui devait faire égorger son pere et sa mere, il ajoute comme pour agraver les délits intentionnels de son fils: " *Ma situation est déplorable ; ils ont arrêté le Prince de la Paix et ils vont le mettre à mort !*" Qui, en lisant ceci, ne se rappelle pas la conduite de notre Edouard II, par rapport à son misérable favori, et à la noblesse turbulente de son royaume ? Les deux souverains se ressemblent exactement ; leur position leur caractere sont absolument semblables ; avec la seule exception que l'Espagnol est plus avancé en âge, et que sa stupidité est plus incurable. Le monarque britannique eut au moins un successeur qui vengea les torts de son pere. Le Roi d'Espagne se plaint que ses malheurs ne proviennent que de son fils ; mais le fait n'est pas vrai : un homme du caractere de ce monarque ne pouvait

Digitized by Google

pas continuer de régner dans les circonstances où se trouvait la nation espagnole. Si la vie d'Edouard II se fût prolongée jusqu'à ce que son fils eût atteint l'âge de maturité, ou ce fils aurait détrôné son pere pour gouverner, ou il aurait laissé périr son trône et son pays. Mais qu'est-ce que l'Espagne peut attendre aujourd'hui de son nouveau souverain? Il faudrait être bien présomptueux pour espérer voir dans Ferdinand un autre Edouard III!"

Il paraît, par une multitude d'avis reçus il y a quelques jours, que l'entrevue des deux usurpateurs a eu lieu; mais dans la confusion de ces rapports vagues, nous ne pouvons pas démêler si c'est à Bayonne, si c'est en Espagne, ou dans une nouvelle île des Faisans, que le mariage a été arrêté, et le baiser fraternel donné et reçu. On dit que les conditions du nouveau pacte de famille sont: que le Prince des Asturies, bien et dûement reconnu roi des Espagnes, aura l'*administration* du Portugal. (Observez qu'il n'est pas question de la souveraineté, ni de retirer de ce pays les troupes françaises sous Junot *). En équivalent de cette importante concession, qu'a-t-on demandé et obtenu de Ferdinand VII? Son accession à la Confédération du Rhin! et la livraison d'un contingent de 50,000 hommes dont on ne manquera pas d'ordonner sur-le-champ la mise en route afin d'aller défendre le Mançanarès contre le Roi de Suede à l'embouchure de l'Oder, ou les bords du Tage contre les Anglais sur les rives du Gange; vû qu'aujourd'hui la paix maritime est dans Stockholm et dans Calcutta! Par un des

* Nous aurions dû dire le Marquis d'Abrantes, car Junot vient d'être nouvellement revêtu de ce titre. *Allons, saute, marquis!*

Digitized by Google

articles de ce traité, le Prince de la Paix doit être transféré en France, et jugé par un tribunal français sur un chef d'accusation espagnol. (Heureusement pour ce Prince, redevenu le petit Manuel tout court, il est avec Talleyrand *des accommodements*, et quelques bonnes lettres de change à vue sur Mess. T.. et Co. ou sur Mess. G.. et M..., de Londres, qu'on trouvera bien moyen de faire passer, payer, et remettre, malgré l'embargo, arrangeront l'affaire, sans effusion de sang). Enfin, et ceci est l'essentiel, car à quoi servirait la conquête de l'Espagne sans celle de ses colonies? il doit être livré à la France *un* des ports de l'Amérique du Sud. Sera-ce Buenos-Ayres, Lima, Valparaiso, la Vera-Cruz, la Havane, ou Carthagene? Pourquoi pas tous? En effet, puisque le port n'est pas désigné, ne sera-t-il pas juste que Napoléon ait la faculté d'envoyer quelques-uns de ses agents commerciaux dans chacun de ces ports, afin d'en examiner la valeur et l'importance, avant de fixer son choix sur l'un d'eux? Et quand il aura déterminé celui qui doit lui être cédé en premier lieu, ne faudra-t-il pas qu'il sache comment lier le système de défense de *son* port avec les autres ports des colonies Espagnoles, et pouvoir jeter à Panama les bases d'une confédération de l'Orénoque? Ainsi, par une série de conséquences et de déductions, noyées dans le verbiage accoutumé du *Moniteur*, nous verrons successivement tomber à coups de syllogismes les Royaumes du Mexique, du Pérou, du Chili, de la Plata, dans les mains de celui dont les manœuvres actuelles lui préparent la possession prochaine des royaumes d'Arragon, de Castille, de Navarre de Grenade, &c. Et même quand il aura pris et envahi tout l'héritage de Charles Quint, il ne dira pas encore *nec plus ultrà*, car son ambition folle et désordonnée ne connaît pas de limites;

Digitized by Google

les colonnes de ce nouvel Hercule doivent être dans la lune et à l'égoût Montmartre.

C'est pourtant avec ce beau traité en poche, ou pour mieux dire avec cette cartouche jaune, donnée par le cartouche verd à son recrue, que l'apprentif roi a dû retourner de Vittoria à Madrid, grand comme pere et mere! Voilà le titre glorieux qu'il aura à présenter à la nation espagnole pour effacer la lettre paternelle et la protestation que Murat semble avoir attachées à sa voiture lors de son départ. C'est avec ce double écriteau, par derriere et par devant, qu'il paraît aujourd'hui devant le tribunal de l'opinion. Il aura livré son pere à l'ennemi des Bourbons, ses troupes espagnoles aux projets de Napoléon, son royaume et ses forteresses aux troupes françaises, ses colonies au commerce de la France, et cela sans aucun équivalent; car il serait possible que tant de bassesse et d'avilissement étonnant Buonaparté lui-même, on lui refusât la *Princesse du sang français*, dont il semblait disputer à son pere l'avantage de faire le premier la honteuse demande.

Qu'aura dit, au retour de ce Prince à Madrid, cette généreuse nation espagnole qui semblait attendre de cette révolution son affranchissement, et qui verra au contraire ses chaînes s'appésantir sur elle? Etait-ce là ce qu'elle attendait de ces nouveaux conseillers, M. de l'Infantado, M. Fernand Nunès, M. de Médina-Celi, M. de Frias, qui, au dire des gazettes, devaient être autant de Cids, et qui n'auront été que des especes de régicides! Nous sommes honteux de le dire, mais nous croyons pouvoir assurer qu'avant peu, ce qui sera resté de cœurs nobles et généreux en Espagne regretteront le Prince de la Paix, et déploreront qu'on l'ait empêché de porter la couronne et l'honneur de l'Espagne dans un autre

Digitized by Google

monde. Bientôt le soleil ne se levera ni ne se couchera sur aucune possession des héritiers légitimes de Charles Quint. L'Espagne sera réduite à la condition du Portugal, sans avoir un Brésil où elle puisse porter ses dieux domestiques.

Nous ne savons plus maintenant si nous devons ajouter quelque foi aux nouvelles de Madrid, qui avaient, la semaine derniere, si vivement excité nos espérances. Le nombre de lettres arrivées ne permet cependant gueres de douter des faits suivants, qui nous font voir à quoi on devait s'attendre du sentiment national, si les gouvernants avaient été dignes des gouvernés.

On écrivait que sur la grande Place de Madrid, *la Plaza Mayor*, Murat avait fait rassembler 4,000 hommes de troupes, avec de l'artillerie, et d'autres démonstrations qui parurent hostiles aux habitants. Le peuple ne put contenir son indignation, à la vue de ces préparatifs; prêtres, bourgeois, populace, tous se réunirent, et se jeterent pêle-mêle sur cette troupe, *la désarmerent*, et lui encloüerent trois pieces de canon. En vain Murat, ayant recours aux artifices ordinaires, représenta au peuple que ses compatriotes n'étaient venus que pour protéger les propriétés éspagnoles, et qu'ils n'avaient que des intentions amicales, on lui répondit que les attributs de la guerre étaient absolument inutiles, aux relations d'amitié, et que quant à la protection des propriétés, la valeur espagnole était plus que suffisante pour l'assurer.

On mande encore, que dans une autre occasion, un simple volontaire d'Arragon ayant été insulté par six Mamelucks ou guides du Grand-Duc de Berg, il en avait blessé un et tué deux, mais qu'à la fin il avait succombé sous le nombre.

Dans une autre circonstance, un homme accusé de vol, avait été jugé d'après les formes expéditives de la loi martiale, et il avait été dé-

Digitized by Google

claré coupable. Il devait en conséquence être exécuté militairement. Le régiment qui devait infliger la punition était déjà rassemblé, lorsque la populace força le détachement de soldats qui conduisait le criminel au supplice, l'arracha de leurs mains, et le conduisit devant Murat, auquel on demanda impérieusement sa délivrance et son pardon ; que Murat ne jugea pas prudent de refuser, et que l'homme sauvé ainsi fût emmené en triomphe au milieu des acclamations publiques.

D'autres avis ajoutent à ce qui précede, qu'un corps de troupes françaises, consistant en 600 hommes, cantonné dans un certain quartier de Madrid, en avait, en deux nuits, perdu 96, immolés à la vengeance du peuple.

Dans le même temps, la Catalogne offrait de lever et d'entretenir 150 mille hommes, et l'Andalousie 50 mille, pour la défense du nouveau roi. Les deux Castilles n'avaient cependant pas imité cet exemple, et la Nouvelle particulierement semblait être en faveur de l'ancien monarque. Cette division de sentiments donnera de grands avantages à Napoléon, surtout avec les doubles armes qu'il a dans ses mains et contre le pere et contre le fils.

Le voyage de Ferdinand VII à Bayonne a causé le plus vif mécontentement, et l'on ne s'est pas contenu pour l'exprimer hautement dans toutes les villes par lesquelles ce roi a passé pour se rendre auprès de son suzerain. Il était obligé de se faire précéder partout par des proclamations, dans lesquelles il avait soin de déclarer qu'il avait les assurances les plus positives que sa personne serait respectée, qu'on lui avait promis qu'il serait en sûreté, que sans cela il n'aurait pas accédé à l'invitation qui lui avait été faite de se rendre à Bayonne, et que dans quatre ou cinq jours, il aurait, avec l'assistance

Digitized by Google

de son bon frere et allié, arrangé les affaires d'Espagne, à la satisfaction de ses sujets. A Vittoria, cette proclamation ne plut pas au peuple, en ce qu'elle lui faisait voir que Buonaparté devait s'interposer dans les affaires d'Espagne. Il s'assembla tumultueusement le 19 Avril autour de la résidence du Roi. Il fallut publier une nouvelle proclamation, et que le Duc de l'Infantado, ce *Crésus énergique*, dont on attendait de si belles choses, vînt lui-même pérorer le peuple et lui dire que l'intention du nouveau roi était de représenter à Buonaparté l'antipathie que le peuple espagnol portait aux troupes françaises, et d'en demander le rappel immédiat. Ces assurances ne satisfirent que médiocrement les habitants de Vittoria, qui, ajoute-t-on, manifesterent à ce *brave millionaire*, M. de l'Infantado, que le Roi et lui feraient ce qu'ils voudraient avec Napoléon; que la nation espagnole ne serait jamais asservie, et qu'elle se sauverait bien sans eux! Certes, cette résolution est digne d'un peuple honorable et généreux, mais où est le chef qui dirigera cette impulsion comme elle devrait l'être, si le monarque manque le premier à son peuple, si tous les Infants et les Infantados d'Espagne ne sont eux-mêmes que des enfants? On tremble plus qu'on ne désire, de voir mettre cette résolution à exécution, car elle ne ferait que causer une effusion de sang inutile, et donner aux Français des prétextes pour agraver le joug des espagnols.

Un papier anglais comparant les deux partis qui ont été les moteurs de la révolution d'Espagne à ceux qui s'agitent en Angleterre, fait à ce sujet les réflexions sensées qui suivent: "Après " avoir vu le développement complet du mystere " de la derniere révolution d'Espagne, conformé- " ment aux rapports successifs qui nous en sont " parvenus, et après avoir bien examiné les ma-

Digitized by Google

" nœuvres qui l'ont fait réussir, on ne peut pas
" contester qu'elle ne soit due à des motifs pa-
" triotiques, ou qu'elle n'ait été effectuée, ainsi
" que le disent les journaux de l'opposition, par
" les hommes possédant, selon l'expression du
" jour, *tous les talents, l'influence et la propriété*
" *d'Espagne.* Au moins, si elle a été effectuée par
" tous les talents de l'Espagne, le peuple espagnol
" a encore plus de raisons de maudire *tous les ta-*
" *lents* de son pays, que le peuple anglais n'en a eu
" de maudire tous les talents du sien. Mais comme
" aujourd'hui les faits sont suffisamment expliqués,
" l'événement nous fournit une leçon que le peuple
" anglais ferait fort bien d'étudier, car elle est bien
" plus importante encore que celle que nous offre
" la révolution française, elle-même. Il ne faut at-
" tribuer qu'à une seule cause les malheurs, la
" dégradation et l'asservissement final de l'Espa-
" gne; cette cause est la facilité que la France
" a eue d'intervenir dans les affaires d'Espagne,
" de s'entremettre parmi les partis, de fomenter
" leurs animosités, de les mettre les uns contre
" les autres, et finalement d'en faire ses instru-
" ments pour la destruction de l'indépendance de
" l'Espagne. Lorsque, à l'avenir, quelqu'un nous
" parlera de l'avantage qu'il y aurait pour nous à
" être sur un pié amical avec la France, nous
" n'aurons qu'à lui répondre. Regardez l'Es-
" pagne; voyez l'Espagne! Contemplez l'humilia-
" tion à laquelle l'a réduite l'animosité du parti du
" Prince des Asturies contre celui du Prince de
" la Paix! Pendant que la guerre avait lieu entre
" la France et l'Espagne, les gens pacifiques d'Es-
" pagne, les *Whitbread* et les *Roscoe* espagnols,
" ne cessaient de clabauder, et de dire que rien
" ne pouvait sauver l'Espagne que la paix avec
" la France. On vantait, on exagérait la puis-
" sance de la France, on dépréciait les ressources
" de l'Espagne, on prêchait le découragement, et

" finalement l'on fit la paix. Les partisans de la
" paix devinrent les partisans de la France, et
" regarderent la France comme leur appui. L'op-
" position, avec l'héritier présomptif de la cou-
" ronne à sa tête, se voyant exclue de toute parti-
" cipation à l'action du gouvernement, se rangea
" contre le gouvernement lui-même. Le Prince des
" Asturies, de son propre aveu, remit à son pere
" un long mémoire détaillé, contenant l'historique
" de l'administration du Prince de la Paix. Il
" est impossible que le principal des griefs, arti-
" culés dans ce mémoire, celui sur lequel il aura été
" le plus fortement insisté, n'ait pas été l'attache-
" ment notoire du premier ministre à la France, at-
" tachement que l'héritier présomptif n'aura pas
" manqué de représenter à son pere comme un
" crime contre lui! Buonaparté n'aura certes pas
" manqué de tirer avantage de ces accusations, et
" il aura stimulé le ministre aux procédés qui
" eurent lieu l'automne dernier contre le Prince,
" dans la vue d'intervenir ensuite dans ces mêmes
" procédés, et de prendre parti pour un Prince
" opprimé contre un ministre oppresseur. Les
" motifs de Buonaparté pour cette interposition
" sont évidents. Dans le cours ordinaire de la
" nature, le pere ne pouvait pas vivre long-temps.
" Conséquemment, en s'attachant le fils, le tyran
" confirmait et fixait l'influence de la France sur
" l'Espagne. Ayant complétement réussi à gagner
" l'héritier présomptif, il résolut d'envoyer ses
" troupes en Espagne, sous le prétexte de dé-
" fendre le pays contre l'Angleterre, sachant bien
" qu'il tenait les deux partis dans sa main, (le
" Ministre et le Prince) et qu'aucun d'eux n'ose-
" rait lui offrir la moindre opposition. Le dé-
" noûment n'a pas tardé à suivre rapidement cette
" funeste mesure; l'orage a éclaté, et a causé
" également la ruine du Pere, du Fils, et du Mi-
" nistre; car si le Prince des Asturies est roi

Digitized by Google

" en ce moment, il est le souverain d'un pays et " d'une capitale occupés par des troupes fran " çaises ; et lui-même n'est que le vassal avoué " et reconnu de Buonaparté, et qui pis est, l'exé- " cuteur des ordres et des volontés de Murat, " qui est le véritable roi d'Espagne."

Si l'on veut se faire une idée du bon esprit qui regne en Espagne, il suffit de lire la lettre suivante du comte Espelatta, capitaine-général de la Catalogne, au général de division Duhesme, commandant en chef de l'armée d'observation des Pyrénées orientales.

Barcelone, 18 Mars, 1808.

Monsieur,

Les troupes qui occupent la citadelle et les forts du Montjouy, peuvent considérer toutes les maisons de cette ville comme autant de magasins, et toutes ses provisions comme les leurs. Elles n'ont pas d'ennemis à craindre, et n'ont rien à attendre à quoi la ville et ses habitants ne soient aussi intéressés qu'elles. Votre Excellence a occupé ces forteresses au nom de l'Empereur et Roi, comme allié ; et c'est en cette qualité que le gouvernement espagnol a consenti de bonne foi et avec confiance à ce que vous les occupassiez. C'est avec les mêmes sentiments que la ville vous a ouvert ainsi qu'à vos gens ses trésors, ses ressources, et que vous avez été reçus au sein de nos familles. Elle vous a fait ainsi une réception honorable, et a partagé avec vous les vivres destinés à son usage.

Les lois militaires prescrivent le mode d'approvisionnement des garnisons, lorsqu'il leur arrive d'être engagées dans des opérations hostiles, ou lorsqu'elles sont assiégées, ou enfin lorsque le pays est menacé d'une disette ; ce qui oblige le général commandant en chef de prendre des précautions pour la subsistance de ses troupes, en formant des

Digitized by Google

dépôts. Mais, hors ces circonstances, de semblables mesures ne servent qu'à exciter les soupçons et la défiance. Ni ma conduite, ni la modération constante de mes troupes, ni la réception favorable que l'armée française a éprouvée ici, ne doivent causer d'alarmes.

La ville est pourvue d'approvisionnements de toute espece, ainsi que vous le verrez par les états officiels ci-joints, signés de l'intendant ; et quand bien même nous manquerions de quelques articles, votre Excellence me donne les plus fortes assurances qu'on fait en ce moment dans les ports de France des approvisionnements qui doivent être envoyés dans ce pays-ci, exempts de tous droits.

Lorsque Sa Majesté l'Empereur et Roi, dont le grand nom nous inspire de la confiance pendant que ses troupes occupent nos forteresses, sera informée de notre docilité et de nos principes honorables, ce ne sera pas avec plaisir qu'elle apprendra que vous alarmez cette ville par des menaces terribles et des préparatifs effrayants, pour prix de sa conduite et de sa déférence.

Votre Excellence voudra bien demander ce que pense Sa Majesté Impériale par rapport à votre détermination, avant que vous la mettiez à exécution, et joindre à votre demande l'explication de la mienne, ainsi que je vais le faire de mon côté, en mettant toute cette affaire sous les yeux du Roi mon maître, sans les ordres duquel je ne puis accorder à votre Excellence ce que les forts occupés par les troupes espagnoles n'ont pas eux-mêmes.

Si, avant que vous ne receviez les ordres de l'Empereur, Votre Excellence croit avoir des motifs de vivre avec précaution et sous l'influence de la peur dans les forts qu'on doit regarder maintenant comme faisant partie de la ville, alors on peut avoir recours à la mesure que vous proposez. Mais comme, dans le moment actuel, une semblable

nécessité n'existe pas, je désire vous faire sentir qu'il ne peut servir à rien de bon de faire des magasins et de former des approvisionnements considérables dans les forts; qu'une intention semblable est marquée et offensante, et qu'il ne sera peut-être ni au pouvoir de Votre Excellence, ni au mien, de remédier aux conséquences de la fermentation qu'une telle mesure doit exciter parmi les habitants.

Je prie Votre Excellence d'agréer les assurances de ma haute considération.

Le Comte Espelatta.

Combien il sera à regretter que de pareilles dispositions nationales n'aient pas été secondées par le monarque et par ses conseillers! Au reste, le peuple espagnol ne sera pas le premier qui aura mieux valu que ses gouvernants. Ce sera pour l'avenir une grande question à rechercher que de deviner comment dans des temps si déloyaux, le continent a pu périr par excès de loyauté; et comment dans le siecle des lumieres, des nations éclairées et braves ont été subjuguées et asservies par leur fidélité à des imbécilles et leur attachement à des poltrons.

Ce n'est jamais de l'Olympe des Thuileries que le Jupiter corse lance ses foudres les plus terribles. C'est dans ses voyages qu'il est ordinairement le plus à redouter. Son tonnerre s'allume en marchant. C'est ainsi que les deux décrets par lesquels il a mis en interdit le commerce des Etats-unis du nouveau continent et des Etats désunis de l'ancien, ont été rendus successivement, l'un à Berlin, l'autre à Milan. Arrivé à Bayonne, Napoléon s'est souvenu de son axiôme favori, *Major è longinquo reverentia,* et il a fulminé contre le commerce américain un nouveau décret, qui ressemble autant à une épigramme qu'à une

Digitized by Google

hostilité, et par lequel il semble jeter le gand aux Américain, tout en se moquant d'eux. L'ordre suivant a été rendu à Bayonne le 17 Avril, et annoncé le 23 au monde commerçant :

Décret de S. M. l'Empereur, rendu à Bayonne, le 17 Avril 1808.

" Le gouvernement Américain ayant mis un embargo général dans tous les ports des Etats-Unis, a suspendu tout commerce. Tous les navires Américains seront, *en conséquence*, regardés comme venant d'Angleterre, et mis sous séquestre. Il sera en outre envoyé au Conseil d'Etat, pour être mis sous les yeux de Sa Majesté, un état de tous les navires Américains qui sont entrés dans nos ports depuis le 1er Janvier 1808."

En conséquence de ce décret officieux, tous les navires Américains qui étaient en France et en Hollande, ont été séquestrés. On apprend que la même mesure a été ordonnée pour le Portugal et l'Espagne. Quelques navires en sont déjà arrivés, n'ayant eu que peu d'heures pour se préparer à partir avant que le décret ne pût être mis à exécution. Si M. Jefferson supporte tranquillement ce nouvel affront, sa patience pourra être mise au dessus de celle de Job, et sa peur au niveau de la lâcheté de Thersite.

Les articles secrets convenus entre Napoléon et Ferdinand VII à Bayonne, commencent à se développer et à rendre ce voyage de plus en plus ignominieux. On assure qu'une cédule du nouveau Roi vient de prohiber totalement la sortie des vins et eaux de vie d'Espagne par navires neutres. Cette prohibition est d'autant plus funeste à l'Espagne que les vins de Portugal, ceux de Bordeaux, et ceux de Champagne continuent à être importés dans ce pays-ci, comme par le

Digitized by Google

passé, à la connaissance et de l'aveu de Buonaparté lui-même.

Le nouveau monarque espagnol n'a pas obtenu gratis, à ce qu'il paraît, sa souveraineté. On peut juger du prix qu'elle lui a coûté par l'avis que Ferdinand VII a donné à ses peuples de l'intention où il était, pour soulager leurs fardeaux, de supprimer grand nombre de couvents, et de se procurer par la vente de leurs biens, au moins quatre-vingt millions de piastres.

Buonaparté prend bien soin de remplacer les 50 mille espagnols qu'il arrache à l'Espagne, par cinquante mille hommes de ses propres bandes, italiennes, cisalpines, polonaises, negres, hessoises, corses, mamelukes, avec lesquelles il a subjugué la France et l'Europe. On lit dans les papiers français qu'une colonne de l'armée italienne, commandée par le général de division Lecchi, se dirigeait sur Barcelone. Ainsi l'Espagne, après avoir été délivrée des Maures et des Sarrasins par un Ferdinand, dit le sage et le prudent, va se prêter elle-même à un nouvel envahissement de barbares sous un Ferdinand qu'on pourrait fort bien surnommer dès à présent le niais et l'imprudent! Du reste, on apprend *par Hambourg* que ces troupes françaises sont destinées contre l'Afrique, et qu'elles doivent s'embarquer à Carthagene pour aller combattre l'Empereur de Maroc, après avoir pris Gibraltar en passant! S'il en est ainsi, le Napoléon marocain aura encore le temps de s'amuser à couper quelques têtes, avant d'avoir à défendre ses Thuileries.

On dit que la Reine d'Espagne est arrivée à Bayonne, dans un état de santé qui approchait beaucoup de la démence.

Les journaux français ont publié la notice suivante sur le Prince de la Paix.

Digitized by Google

" Don Diego et Don Emmanuel Godoy, ce dernier si connu sous le nom de Prince de Paix, sont fils d'un *hidalgo* de la province d'Estramadure, capitaine de la milice de son canton. Ces deux freres, ayant reçu de la nature un extérieur agréable, un esprit liaut et fait pour plaire dans la société, furent envoyés de bonne heure à Madrid, où ils entrerent comme gardes-du-corps dans la *compagnie Espagnole*. Quelques talents d'agrémens les firent admettre dans plusieurs des principales maisons de Madrid. Don Diego Godoy, accusé d'une intrigue galante avec une femme distinguée à la cour, fut exilé de Madrid par le Roi Charles III, Princé d'une grande sévérité sur tout ce qui tenait aux mœurs et à la conduite des personnes qui composaient sa maison et celle de ses enfants. A sa mort, arrivée à la fin de 1788, le nouveau Roi, Charles IV, permit à Don Diego Godoy de revenir à Madrid, et de reprendre sa place dans les gardes-du-corps. Jusqu'à ce moment, il n'avait encore été question que de l'aîné des deux freres; mais bientôt il rentra dans l'oubli; la renommée ne s'occupa plus que du cadet, Don Emmanuel.

" Au commencement de 1789, Don Emmanuel Godoy fut élevé subitement au grade d'aide-major dans les gardes-du-corps, et peu après à celui d'exempt. Son avancement devint de jour en jour plus rapide, et bientôt il eut un hôtel monté sur le meilleur pied. Quelques seigneurs, qui se permirent des plaisanteries sur l'élévation du nouveau favori, éprouverent qu'il était dangereux de l'offenser; sa maison ressemblait à une cour, et les grâces n'étaient plus distribuées que par ses mains. La vérité historique exige que l'on ajoute que Don Emmanuel, dans les premiers moments de sa grandeur, n'oublia pas ses amis et ses anciens compagnons; beaucoup furent placés avantageusement par ses soins; ses camarades, les gardes-du-corps, reçurent, dans l'armée, le grade d'officiers de cavalerie, tandis que leurs appointements étaient presque doublés.

Don Emmanuel, élevé successivement aux charges les plus éminentes, obtint du Roi, en présent, des domaines considérables de la couronne dans le royaume de Grenade. Nommé Duc de *la Alcudia*, ensuite *Prince de la Paix*, il finit par épouser une Princesse de la famille de Charles IV, cousine-germaine de ce monarque.

Digitized by Google

Revêtu ensuite de la charge de capitaine-général de terre et de mer, avec des pouvoirs très-étendus, chaque jour était encore marqué par de nouvelles faveurs de la cour. Pendant dix-neuf années consécutives le Prince de la Paix a éprouvé tout ce que la fortune peut répandre d'honneurs, de richesses et même de pouvoir, sur la tête de ses favoris. C'est au milieu de cette suite de prospérités qu'il vient d'être arrêté, dépouillé de ses dignités, de ses immenses biens, et qu'il a repris le nom modeste d'Emmanuel Godoy, après avoir été décoré successivement des plus illustres titres de la monarchie Espagnole. Avec beaucoup d'amabilité, l'expérience a prouvé que ce favori n'avait pas les qualités qui distinguent l'homme d'état et le guerrier.

Des lettres arrivées de Bordeaux, depuis la publication de notre dernier Numéro, mandent qu'une troisieme députation du commerce de cette ville s'étant rendue auprès de Napoléon, en avait été un peu moins mal reçue que les deux premieres, et qu'il avait répondu au tableau affligeant qu'elle venait de lui faire de la détresse de la place : " Qu'il sentait vivement ce que Bordeaux devait souffrir de l'anéantissement de son commerce, et surtout de la difficulté que les négociants éprouvaient à en exporter les vins qui formaient la principale branche du commerce de cette ville, quoique cependant il fût informé de bonne part qu'il s'en exportait encore une grande quantité et même pour l'Angleterre ; que désirant venir au secours de ceux qui souffraient le plus, il leur proposait de prêter aux propriétaires de vignobles une somme de dix millions de livres, pour cinq ans, sans intérêt, mais à la charge par eux de donner en dépôt une valeur équivalente en vin pour la sûreté du prêt. Que, d'ailleurs, ils avaient un moyen de faire valoir leurs capitaux, qui était d'armer des navires fins voiliers, en guerre et en marchandises, afin de

Digitized by Google

porter des approvisionnements aux colonies qui manquent de tout et où les vivres étaient au poids de l'or, et d'en rapporter des denrées coloniales qui étaient en France à des prix extravagants. Que pour les encourager à se livrer à ces spéculations, il prendrait lui-même un intérêt d'un tiers dans les douze premieres lettres de marque que l'on expédierait. Que, d'ailleurs, leur détresse et leur patience ne pouvaient pas durer plus de trois ans, vu que le peuple anglais, auteur de leur misere, ne pouvait pas supporter plus long-temps le fardeau terrible des taxes sous lesquelles il succombait ; que la paix serait faite nécessairement avant ce terme ; qu'il ne signerait aucun traité qui ne serait pas de nature à être durable ; et qu'à la paix la ville de Bordeaux éprouverait une telle extension dans son commerce par les nouveaux ports qu'il ferait ouvrir dans les deux mondes au commerce français, qu'elle serait amplement indemnisée des sacrifices et des privations auxquels il fallait bien qu'elle se soumît actuellement."

Les négociants de Bordeaux dont l'imagination est susceptible de s'échauffer rapidement, ont déjà cru voir, à ces douces paroles, les mines du Potose et du Mexique ouvertes pour eux exclusivement ; ils se sont calmés, et tout en attendant que le Pactole coule dans la Garonne, ils ont suivi le conseil du grand homme pour les armements en guerre et en marchandises, ce à quoi l'intérêt d'un tiers pris par le corsaire impérial n'a pas laissé de stimuler cette classe de négociants, amis des commissions, qui, dans tous les pays du monde, trouvent si agréable de faire une douce association de leur industrie avec l'argent d'autrui. Il s'expédie donc aujourd'hui de Bordeaux, une grande quantité de farines de Moissac et de Nérac, de vins de Médoc, de prunes d'ante, et de fromages de

Digitized by Google

pâte grasse, pour la Martinique et pour la Guadeloupe. Il est fort probable que le trésorier de la liste civile sera obligé de passer tous ces intérêts au compte de profits et pertes sur le grand livre du négociant couronné qui vient de se jeter ainsi dans le commerce de la farine et du fromage. Car, dans la supposition même qu'une partie de ces bâtiments puissent échapper aux croiseurs anglais, il est extrémement à craindre qu'ils ne trouvent plus le pavillon tricolor flottant dans ces deux colonies. Nous avons vu des lettres de la Martinique,* antérieures d'un mois à la date des encouragements donnés aux armateurs de Bordeaux, qui contiennent des détails alarmants sur la situation de cette île, et qui font entendre qu'avant quarante jours, elle serait obligée de se jeter entre les bras de l'Angleterre pour éviter de périr d'inanition.

Lors du passage de Buonaparté à Bordeaux, il est arrivé dans ce port un des plus fameux corsaires de la Guadeloupe, *la Jeune Adele*, qui a apporté de cette colonie une cargaison de sucre et de café, dont la vente a été plus profitable que la croisiere la plus heureuse. Le sucre qu'il avait acheté 3 piastres le quintal, s'est vendu sur le pied de 350 francs; et le café qui avait été payé 7 sols de France la livre, s'est vendu entre 4 et 5 francs, cette cargaison donnant ainsi plus de 10 pour 1 de bénéfice. On peut juger par ces prix

---

* Extrait d'une lettre de la Martinique, du 20 Mars.

" Nous commençons à mourir de faim, en attendant la fin " de vos débats avec l'Amérique. Nous n'avons ni farine ni " morue. De 150 Américains qui sont ordinairement dans nos " rades, le dernier est parti hier de celle de la Trinité. Jugez de " notre détresse, ne vendant ni sucre ni caffé, et ayant soixante " mille negres sur les bras. Nous aurons beau retrecir nos " estomacs; ils ne tiendront jamais à une pareille disette, qui " finira Dieu sait quand.

Digitized by Google

de la détresse que la France éprouve dans ce moment, et si les ports de mer en sont réduits à cet excès de pénurie, qu'on juge de celle qui doit se faire sentir à Francfort, à Munich, à Vienne, et à St. Pétersbourg!

Nous n'avons aucune nouvelle que Buonaparté ait quitté Bayonne. Nous avons des raisons de croire qu'il y était encore le 30 du mois dernier. On est impatient d'apprendre au juste la réception qu'il aura faite à ses trois hôtes, le Pere, le Fils et le Ministre. Il n'est pas difficile de prévoir cependant que l'accueil qu'il leur aura fait, aura été calculé de maniere à brouiller et diviser encore davantage les partisans du pere et du fils, et à les mettre aux prises en excitant les espérances des uns et des autres, afin de faire entrer bientôt un des siens sans obstacles sur ce trône si ardemment convoité. Ce qui paraît certain, c'est que le prudent Empereur, instruit de la fermentation qui regne en Espagne, n'a pas encore osé dépasser la frontiere de France. Toute cette congrégation de rois et de reines détrônants et détrônés, trompeurs et trompés, dupes et victimes, était rassemblée au château de Mérac près Bayonne, où nous prendrons congé d'eux jusqu'au numéro prochain.

Nous avons enfin reçu des nouvelles positives de l'arrivée du Prince du Brésil, et de tous ces augustes, nobles et fideles émigrés, dans l'Amérique du Sud. Dispersée par les tempêtes, une partie de la flotte et entr'autres le vaisseau qui portait le Prince Régent, est arrivée à San Salvador; le reste a mouillé à Rio-Janeiro, du 23 au 30 Janvier. La maison de Bragance a été reçue dans ses possessions transatlantiques, avec des acclamations de joie. Les colons ont illuminé leurs maisons pendant trois nuits consécutives en signe de réjouissance; et cet exemple a été imité à Londres, par les Portugais fideles, qui y sont ras-

Digitized by Google

semblés aujourd'hui en grand nombre. Le moment de l'arrivée de cette agréable nouvelle, coïncidant par un heureux hasard avec le jour anniversaire du Prince Régent, les illuminations des maisons des Portugais à Londres ont eu lieu pendant quatre nuits de suite. Dans le nombre de ces illuminations, on a remarqué surtout celle de l'hôtel du ministre plénipotentiaire de Portugal, M. le Chevalier de Souza; celle du ministre portugais en Suede, M. le Chevalier de Correa, de M. Franco, à Covent Garden, et plusieurs autres individus qu'il serait trop long de nommer. On dit que le Prince Régent, mieux conseillé que d'autres Princes malheureux, n'a pas hésité à récompenser à son arrivée, le dévoûment, la fidélité, la loyauté et les sacrifices de la multitude qui l'a suivi. Il a créé en leur faveur un ordre de la *Fidélité*. Cette distinction honorable peut suffire pour arracher le Portugal tout-entier au sol malheureux de l'Europe, le porter sur les traces de la famille de Bragance, et lui fournir peut-être tous les bras dont elle aura besoin pour venir se rasseoir sur le trône qu'elle a été forcée de quitter. On calcule beaucoup, dans le siecle actuel, les moyens physiques que possedent les souverains; on fait rarement état des moyens moraux, et la puissance de ces moyens est infinie. Lorsque Louis XIV institua l'ordre de Saint-Louis, ce fut dans un moment de détresse; il ne lui fallut alors qu'un morceau de ruban pour rallier la France autour de lui. Un ordre de la fidélité institué pendant la révolution française, aurait créé et pourrait encore créer des légions sans nombre, et faire commencer une croisade heureuse contre les véritables infideles. En attendant que cette idée soit adoptée et son exécution permise, félicitons le Prince Régent et ses sujets émigrés du nouveau lien qui les unit, et pour lequel la morgue des ministres portugais n'a

Digitized by Google

pas sans doute prescrit, dans des circonstances aussi extraordinaires, une attente de 28 ans et des certificats d'origine.

C'est du Sud aujourd'hui que nous vient la lumiere.

L'expédition britannique pour le Nord a fait voile il y a quelques jours, et doit être arrivée au moment où nous écrivons. Le spectacle qu'elle offrait à son départ d'Yarmouth était vraiment magnifique: elle consistait en 300 transports et plus de 50 voiles de guerre de toute grandeur, à la tête desquelles était le vaisseau de Nelson, le *Victory* de 100 canons, monté par l'amiral Saumarez. Elle a eu un vent à souhait depuis le moment de son départ. Les troupes, qui sont sous les ordres de Sir John Moore, s'élevent à 11,000 hommes, moitié allemands, moitié anglais. Ce secours arrivera fort à propos en Suede; car, malgré nos vœux les plus ardents, et nos espérances les plus cheres, nous voyons avec chagrin que les Russes font chaque jour de nouveaux progrès en Finlande, et même que la forteresse de Sweaborg, réputée jusqu'ici imprenable, a été rendue presque sans défense, avec une capitulation qui stipule même la reddition future de la flotte danoise par l'Angleterre comme un équivalent possible pour la flotille suédoise qui a été prise dans ce port. Le Roi de Suede n'a pas hésité à casser l'amiral Cronstedt, qui a signé une capitulation aussi hétéroclite, et aussi peu digne de l'esprit général qui anime la nation suédoise.

Décret rendu par le Général Junot, *à Lisbonne, le 5 Avril.*

Le général en chef de l'armée de Portugal, apprenant que beaucoup de soldats et d'habitants du royaume

Digitized by Google

de Portugal se sont laissés séduire par de fausses proclamations publiées par les Anglais pour se procurer des hommes, dont l'escadre anglaise a tant de besoin, et voulant éviter des malheurs à ceux qui pourraient devenir par la suite les victimes des insinuations perfides du commandant de cette escadre, décrete:

I. Toute communication entre le royaume de Portugal et les vaisseaux appartenants à l'escadre anglaise est expressément défendue; et si un vaisseau ou canot de quelque espece qu'il soit, approche des côtes de Portugal, sous quelque prétexte que ce puisse être (même en parlémentaire), il est ordonné à tous officiers commandants des forts ou batteries de faire tirer sur lui; tout officier qui souffrira qu'un vaisseau ou canot approche de la côte, sera jugé par une cour-martiale et cassé.

II. Tout individu découvert en voulant aller à bord d'un vaisseau Anglais, sous quelque prétexte que ce soit, sera traduit devant une commission militaire, et condamné à six mois de prison ou à mort, suivant le cas.

III. Tout pâtron ou propriétaire de canot, ou tout autre individu, qui sera convaincu d'avoir facilité le passage d'aucune personne à l'escadre anglaise, sera traduit devant une commission militaire, et jugé comme complice de l'ennemi, comme fauteur et espion, et puni de mort.

IV. Tout individu convaincu d'exciter les soldats de l'armée Française et Portugaise à la désertion, en faveur de quelque pouvoir que ce soit, sera puni de mort comme embaucheur et traître.

V. Toute personne qui dénoncera un patron de canot qui aura conduit quelqu'un à l'escadre anglaise, ou une personne voulant y aller par l'intervention d'un espion ou embaucheur, si le fait est prouvé, recevra comme récompense, le canot, cent cruzades par individu, ou deux cents par embaucheur ou espion.

VI. Toutes les propriétés de ceux qui ont quitté le Portugal jusqu'à ce moment, et sont allés à l'escadre ennemie, seront confiquées, s'ils ne retournent pas avant le 20 du courant. Les magistrats de chaque département interrogeront les habitants respectifs, prendront la liste des personnes qui ont fui, et la transmettront à l'intendant-général de la police.

Digitized by Google

VII. Le code pénal de l'armée française, à dater de ce jour, sera mis à exécution à l'égard de l'armée Portugaise; en conséquence, tout déserteur qui sera arrêté sera puni de mort.

VIII. Le secrétaire d'état, les commandants des armées Françaises, Espagnoles et Portugaises, tous les magistrats et juges quelconques sont chargés de faire publier et exécuter ce décret dans toute l'étendue du royaume; et tous les canots qui seront trouvés sans en avoir une copie, seront saisis et vendus au profit du preneur.

Au quartier-général, le 5 Avril 1808.

(Signé) JUNOT.

L'ambassadeur de Portugal a réglé, de concert avec les négociants qui désirent de trafiquer avec le Brésil (provisoirement et jusqu'à ce que la détermination du Prince-Régent soit connue), les conditions auxquelles il sera accordé des licences pour exporter au Brésil les cotons manufacturés en Angleterre. En voici la substance:—

I. Tous les marchands qui désireront exporter au Brésil des marchandises de coton manufacturées en Angleterre, sans attendre les réglements de S. A. R., seront tenus de prendre une licence du Conseil Privé pour aller au Cap Frio, et y attendre les instructions de S. A. R. relativement au port de déchargement, auquel seul ils signeront l'engagement d'aller.

II. Tous les patrons et propriétaires donneront à la Douane de Londres un bon, égal à la valeur de la cargaison, pour répondre de sa remise à la Douane du port ou des ports de déchargement où l'admission des cotons manufacturés en Angleterre sera permise par S. A. R. le Prince-Régent, au Brésil.

III. Tous les patrons et propriétaires s'engageront à payer à la Douane desdits ports de déchargement les mêmes droits qui étaient payés en Portugal sur les laines, ou au lieu de cela tels droits qui peuvent avoir été déjà établis sur les marchandises de coton provenantes des manufactures anglaises.

IV. Suivant vos offres, et pour assurer qu'il n'y sera point exporté de marchandises de l'Inde, le connaissement de la cargaison, certifié par serment et vé-

Digitized by Google

rifié suivant la coutume à la Douane, sera signé par l'agent et consul-général, M. J. C. Lucena, et par moi.

A ces conditions, qui contiennent tout ce que le commerce peut raisonnablement désirer à présent, je munirai très-volontiers chaque capitaine d'une licence pour faire le voyage conformément aux arrangements ci-dessus; et dans le cas où il ne se trouverait pas d'ordres au Cap Frio, se conformer à ce qui est prescrit sur le revers de ma licence.

P. S. Je n'ai pas besoin de dire que lorsque vous vous présenterez avec la licence du conseil privé, &c. le connaissement sera signé par moi, et ma licence remise immédiatement, sans frais quelconques pour aucunes des parties intéressées.

Mémorandum qui sera endossé sur les Licences.

Veuillez bien communiquer au porteur de cette lettre, ———, capitaine du vaisseau le ———, les ordres que vous pouvez avoir reçus de S. A. R. le Prince-Régent pour l'admission dans certains ports des vaisseaux chargés des marchandises spécifiées dans cette licence. Dans le cas où il n'y aurait pas d'ordres de cette nature au Cap Frio, je prie les commandants des forts de Lage et de Sante Cruz de demander les ordres du Prince, en s'adressant au bureau du secrétaire d'état du département que cela concerne, et de les communiquer au porteur.

NÉCROLOGIE.

M. Dupont, ancien lieutenant particulier au Châtelet de Paris, vient de mourir au château de Tartigny, departement de l'Oise, âgé de 93 ans.

Il laisse des souvenirs touchants à tous ceux qui l'ont connu, des regrets douloureux à sa famille, et le modele d'une vie irréprochable.

M. Dupont se signala par ses lumieres et par ses vertus, dans une compagnie où les unes et les

Digitized by Google

autres étaient, pour ainsi dire, le commun apanage de tous ses membres.

En 1763, il n'était encore que simple conseiller au Châtelet: le gouvernement attribua alors à cette compagnie la connaissance de l'affaire du Canada, qui venait d'être cédé aux Anglais par le traité du 10 Février de la même année. Le mérite seul de M. Dupont l'avait fait désigner rapporteur de cette affaire. La maniere distinguée dont il remplit cette mission, justifia le choix honorable dont il avait été l'objet. L'élévation à la charge de lieutenant particulier, fut la récompense de ses travaux.

Devenu l'un des chefs de sa compagnie, M. Dupont s'assit à côté de deux des lieutenants civils les plus recommandables dont s'honore l'ancienne magistrature: M. Dufour, puis le vénérable M. Angrand d'Alleray.

Après un demi-siecle de magistrature, M. Dupont, parvenu à l'âge de 75 ans, n'avait aucune des infirmités de la vieillesse. Il aurait pu encore, pendant une assez longue suite d'années, se consacrer, dans l'administration de la justice, à l'utilité de ses concitoyens. La Révolution, plutôt que l'âge, vint le forcer de renoncer à ses fonctions. Homme privé, il ne cessa pas de faire du bien. Pendant le cours de sa magistrature, il avait été administrateur des hôpitaux de la capitale. Sans autre mission que celle qu'il tenait de son humanité, il fut, dans sa retraite, le bienfaiteur de ses voisins indigents, le pere des pauvres. Ce fut dans ces pieuses occupations, et au sein d'une famille dont il était l'amour et l'honneur, qu'il acheva paisiblement une carriere pleine, une carriere dont toutes les périodes ont été marquées par les vertus du magistrat et par les œuvres de l'homme de bien.

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland Street, Oxford Street.

On souscrit chez M. PELTIER, No. 7, Duke Street, Portland Place.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXV.—*Le* 20 *Mai* 1808.

TRADUCTION

De la Lettre Pastorale de l'Inquisiteur D. JOSEPH MARIE DE MELLO, *Evêque titulaire d'Algarve, Inquisiteur-Général des Royaumes et Dominations, du Conseil de S. M. Très-Fidele, et son Confesseur, &c.*

A tous les Fideles de la Sainte Eglise Portugaise, à la connaissance desquels notre lettre viendra, salut, paix et grâce de N. S. J. Christ, notre Sauveur et notre Dieu.

La place d'inquisiteur-général de ce Royaume que nous occupons, sans aucun mérite; le caractere et l'ordre épiscopal dont nous sommes revêtus; le zele exemplaire avec lequel le très-éminent et à tant d'égards très-vénérable cardinal patriarche, par une récente lettre pastorale, vient d'engager si efficacement à la tranquilité, à la paix et à l'union chrétienne, tant publique que

particuliere, union toujours nécessaire et plus encore dans les circonstances présentes ; tous ces motifs nous font souvenir que nous devons également de notre part concourir à un but si important et si indispensablement nécessaire, tant pour le bien temporel que pour le bonheur éternel qui est bien plus essentiel : voilà ce qui nous fait adresser nos exhortations à la Sainte Eglise Portugaise.

Quant à ceux de cette ville et de ce patriarchat, nous n'avons qu'à les engager à être attentifs aux instances zélées de leur vénérable pere et pasteur, comme ils le doivent, et toujours, et en toute chose, mais principalement dans une matiere aussi importante pour le bien de tous et de chacun, relativement à leur bonheur temporel et éternel.

Pour le reste des fideles de l'Eglise Portugaise, qu'aurions-nous à leur rappeller de mieux que ce qui est enseigné et recommandé à ses ouailles par ce vénérable prélat ? Puisqu'elles s'avent bien, par leur propre expérience, la situation dans laquelle nous nous trouvons, et qu'elles n'ignorent pas combien, au milieu de tant de tribulations, la divine clémence nous favorise. Bénis soient à jamais ses profonds jugements ! Car il est très-nécessaire d'être fidele aux immuables décrets de la Providence divine ; et à cet effet, nous devons, d'un cœur contrit et humilié, l'en remercier, ainsi que des continuels bienfaits que nous avons reçus de sa main libérale. De ce nombre doivent être le bon ordre et la tranquillité avec lesquels a été accueillie, dans ce royaume, une grande armée, venue à notre secours, et qui nous donne des espérances fondées de félicité. Ce bienfait, nous le devons à l'activité et aux bonnes intentions du général en chef qui la commande et dont les vertus nous sont depuis long-temps con-

Digitized by Google

nues. Qu'avons-nous à craindre? nous vivons en sûreté autant au-dehors que dans l'intérieur de nos maisons. Que l'on se souvienne que c'est l'armée de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, Napoléon le Grand, que Dieu a destiné à raffermir et à protéger la religion et à faire le bonheur des peuples. Qu'ils sachent ce qui est connu au monde entier; qu'ils s'abandonnent avec une confiance inaltérable à cet homme miraculeux, ignoré des autres siecles; car il répondra sur les félicités de la paix, s'ils savent respecter ses décrets, et aimer d'une charité fraternelle, tant les nationaux que les étrangers. De cette maniere la religion et ses ministres seront toujours respectés; les clôtures des épouses du Seigneur ne seront point violées; le peuple entier sera heureux, en méritant sa haute protection. Qu'ils le fassent donc pour accomplir ce qui nous est tant recommandé par N. S. J. C.: " Vivez soumis à ceux qui vous gouvernent, tant à cause du respect qui leur est dû, que parce que la conscience même vous y oblige."

Voilà ce que le respectable pasteur de cette ville et de ce diocese enseigne et recommande si souvent à ses ouailles pour les réunir dans la charité chrétienne, et pour obtenir le calme et la paix, si nécessaires à tous dans les circonstances présentes; et voilà ce à quoi, voulant agir en concert, comme nous le devons, et pour les mêmes fins, nous rappelons aussi le reste des fideles de l'Eglise Portugaise.

Et comme cette matiere est de la derniere importance, tant pour la conservation que pour la pureté de notre sainte foi et de notre sainte religion, afin que tous concourent à la tranquillité, à la paix et à l'union publique et particuliere, non content des instances que nous en faisons par cette lettre, nous chargeons spécialement les dé-

Digitized by Google

putés du conseil général, les inquisiteurs, et autres ministres du saint office d'y contribuer avec zele, application et efficacité, tant par voie d'avertissement et d'exhortation que par voie de persuasion, comme nous ne doutons pas qu'ils n'y concourrent toujours, afin que la même paix, la même tranquillité, la même union ne soit jamais rompue ni altérée, mais au contraire raffermie et consolidée.

Nous recommandons encore, et plus spécialement à tous les réguliers de ce royaume, en général, et à chacun en particulier, qu'en outre de l'exemple qu'ils donneront sans doute, non-seulement comme les ministres d'un Dieu de paix, et qui lui offrent journellement le sacrifice de propitiation et de pacification, mais aussi comme appliqués, par institute et par profession, à la perfection évangélique, ils s'engagent à ne perdre aucune occasion de rappeler combien il est du devoir des fideles, comme tels, combien il leur est avantageux et nécessaire d'entretenir cette paix, ce calme, cette union qu'ils ne peuvent jamais trop recommander.

Nous espérons donc en la miséricorde infinie de notre Dieu, qu'il daignera bénir nos soins diligents, qui par là produiront, sans doute, le bon effet auquel ils sont dirigés.

Et pour que cette lettre arrive à la connaissance de toutes les chambres d'inquisition du royaume, ils la rendront publique, et la feront afficher dans les églises de leurs districts, selon les formes accoutumées.

Donné à Lisbonne, sous notre seing et le sceau du conseil-général du saint office, le 22 du mois de Décembre 1807.

MANUEL CORREA LA FONCEIA, *Sécrétaire du Conseil Général.*

JOSEPH, *Evêque, Inquisiteur-Général.*

Digitized by Google

Observations.

Nous ne doutons pas que Buonaparté, par ses agents, n'ait commandé cette inconcevable lettre pastorale. Du moins, elle sert merveilleusement l'ambition et l'impiété de cet usurpateur. Il tourne par là en sa faveur la puissante influence du ministre de la religion le plus accrédité en Portugal, et le respect pour l'autorité sacrée dont cet évêque est revêtu. C'est ainsi, pour me servir des expressions du ministre des cultes Portalis, qu'il a fait retentir doucement aux oreilles des Français le nom de Pie VII, pour enlever leurs cœurs à leur souverain légitime, pour les faire consentir à la destitution de leurs pasteurs les plus chéris, et au bouleversement total de l'Eglise Gallicane. Il dispose le peuple à recevoir, dans une aveugle confiance, les exécuteurs de ses cruautés et les bourreaux de la nation qu'il envahit; il se fait présenter à cette nation qu'il va bientôt opprimer, non comme l'ennemi de sa prospérité temporelle, non comme le persécuteur de sa religion; mais sous la douce image d'un ami fidele, du libérateur et du protecteur zélé de l'Eglise Catholique.

Il y trouve encore un précieux avantage; celui d'avilir un évêque, et dans sa personne ceux de ses collegues, qui garderont un silence lâche et coupable. Eh! quel avilissement plus profond pour un évêque que de se voir réduit à reconnaître les droits de son souverain légitime dans ce nouvel Atilla! réduit à publier cette reconnaissance! réduit à fonder sur les Saintes Ecritures, par une profanation que Bossuet appelle *blasphématoire*, le devoir de fidélité envers le nouvel usurpateur! Quel avilissement plus profond pour un inquisiteur général de la foi, que de se voir contraint, par une contradiction ma-

Digitized by Google

nifeste au premier devoir de sa place, à employer tous ses soins pour introduire dans le royaume, à commander aux fideles d'accueillir comme freres, des hommes sans foi, sans religion, de vrais persécuteurs, sous le masque d'une tolérance universelle, des hommes qui portent partout avec eux l'instrument qu'ils destinent à éteindre le flambeau de l'Eglise Catholique ; j'entends les concordats qu'ils ont donnés successivement à la France, à la Savoie, à l'Italie, à l'Allemagne, à la Pologne, et qu'ils viennent d'annoncer au Portugal, en y établissant un ministre des cultes.

Il n'est personne qui n'ait observé que l'avilissement est la premiere arme, l'arme ordinaire des meneurs de la révolution. Ils commencent par déshonorer ceux qu'ils veulent dépouiller, et il est de fait qu'ils n'ont jamais détrôné un Roi qu'ils ne l'ayent auparavant contraint à des actes honteux. C'est un puissant moyen entre leurs mains. On ne prend pas un vif intérêt à celui qui s'est avili lui-même.

Qu'eût fait un inquisiteur général qui eût exercé librement son ministere pour donner des regles de conduite au peuple dans les périlleuses circonstances où se trouvait la nation portugaise? Il aurait pris pour modele les touchantes et solides exhortations du prophête Jérémie au peuple d'Israël, près d'être conduit en captivité à Babylone, parmi des nations idolâtres qui ne connaissant, ni le vrai Dieu, ni sa loi sainte, se livraient aveuglement aux plus honteuses superstitions et à toutes les infamies qu'elles entraînent. " Enfants d'Israël, leur disait le saint prophête, " lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous " verrez les habitants de ce pays qui porteront " sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; " tout le peuple se prosternera devant eux pour " les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous

Digitized by Google

" laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, " dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il " faut adorer, *te oportet adorari, Domine.* Dites : " je ne veux point avoir de part avec un peuple " qui ne vous connaît pas ; je n'aurai jamais " d'autre loi que votre loi sainte ; les dieux que " cette multitude insensée adore, ne sont pas des " dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des " hommes ; ils périront avec eux : vous seul êtes " l'immortel, ô mon Dieu ! et vous seul méritez " qu'on vous adore, *te oportet adorari, Domine.* " Les coutumes de Babylone n'ont rien de com- " mun avec les saintes lois de Jérusalem." Le parallele entre les nouveaux hôtes venus en Portugal et les idolâtres que les Israëlites devaient trouver dans l'Assyrie, n'eût pas été difficile à faire. Les Babyloniens adoraient de fausses divinités par une superstition que l'erreur universelle semblait autoriser ; mais les révolutionnaires de France sont les ennemis de tout culte et poursuivent, au milieu de la lumiere du christianisme, l'anéantissement du plus saint de tous les cultes, avec une fureur et une frénésie dont la secte philosophique a donné le premier exemple à l'univers. Je dis : *le premier exemple ;* car les empereurs Romains qui persécutaient les Chrétiens, ne l'avaient pas été eux-mêmes ; à cette époque le christianisme n'avait pas encore jeté tout l'éclat qu'il a répandu depuis ; et les anciens persécuteurs ne déclaraient pas la guerre à toute religion.

Si l'inquisiteur-général ne voulait pas remonter jusqu'au prophête Jérémie, il avait devant les yeux un exemple récent et connu, un exemple donné dans une conjoncture semblable et par rapport aux mêmes hommes entre lesquels il devait armer d'avance la foi des Portugais ; c'est celui du pieux Archevêque de Ferrare, lorsque Buona-

Digitized by Google

parté conduisait en Italie l'armée dévastatrice du farouche Directoire. Dès que les Français parurent sur les frontieres de son diocese, ce courageux Archevêque prémunit son peuple sur le danger des principes révolutionnaires que les républicains portaient avec eux: *principes qui sont*, disait-il, *plus redoutables que leurs armes.* Au moment que Buonaparté entra dans Ferrare, il trouva ce digne pasteur en chaire dans la cathédrale, donnant à ses ouailles ses derniers conseils. Il l'en fit arracher pour le mettre en prison.

Il était donc alors, comme aujourd'hui, dangereux de remplir son devoir. Mais, osons le dire, Pie VI avait levé l'étendard de la fermeté et du courage, et ses traces étaient suivies. Au contraire, depuis que son successeur, oubliant les belles paroles de S. Léon le Grand: " C'est en suivant les regles qu'on doit apaiser les flots de la discorde, et rétablir une paix véritable qui est la tranquillité de l'ordre"--*pax vera quæ tranquilitas ordinis*; depuis, dis-je, que Pie VII a reconnu l'empire des circonstances pour abandonner les regles, cet exemple funeste a eu une foule d'imitateurs; il a produit dans les esprits une faiblesse presque générale, au point qu'on a érigé les circonstances mêmes en principe de droit et de devoir, et que cette lettre de l'inquisiteur-général, du 22 Décembre 1807, n'a point encore trouvé d'opposition au mois de Juin 1808. Que sont devenus les siecles heureux des Cyprien et des Athanase, où, au sein même des persécutions les plus sanglantes, le zele s'élevait de toutes parts contre les moindres infractions aux regles saintes!

L'archevêque qui eut le courage de prémunir ainsi son peuple, c'est ce même cardinal Mattei qui avait déjà écrit, de la part de Pie VI, à Buonaparté la généreuse lettre où se lisent ces belles paroles: " La mort dont vous voudriez nous

Digitized by Google

effrayer; M. le Général, commence le bonheur de la vie éternelle des gens de bien; elle est aussi le terme des prospérités apparentes des méchants, et le commencement de leur supplice, si les remords ne l'ont déjà commencé." Voilà un modele parfait de véritable zele, bien digne d'être imité.

Mais le faible et lâche instrument de Buonaparté, l'homme intimidé ou corrompu, osera dire aux Portugais, à la face de l'univers, que *les vertus du commandant de l'armée française lui sont depuis long-temps connues.* Il parle des vertus de Junot! Et il ne craint pas de se couvrir d'un opprobre ineffaçable par un mensonge public, et il ne redoute pas l'indignation générale au moment où la mission de Junot sera connue, où ses desseins seront dévoilés, où ses crimes éclateront; moment qui n'a pas tardé à suivre, s'il n'avait pas précédé la lettre pastorale. Les vertus de Junot! Un des satellites de Buonaparté, un homme de sang, un scélérat déjà enrichi de rapines, et qui ajoute à ses énormes richesses des richesses plus énormes et plus sacriléges qu'il saisit sur l'autel du Dieu tout-puissant!

L'inquisiteur de Portugal osera dire de celui qu'il appelle *Napoléon le Grand,* que *Dieu le destine à raffermir et à protéger la religion et à faire le bonheur des peuples.* Pouvait-il donc ignorer que cet homme est partout le fléau des peuples, partout le spoliateur insatiable du sanctuaire, partout le persécuteur acharné de la religion, partout le tyran du sacerdoce qu'il asservit encore plus que les états? *Dieu destine* ce disciple de Mahomet *à raffermir la religion* chrétienne! Et c'est un évêque qui dégrade ainsi la religion de son pays, la religion dont il est un des premiers pasteurs, pour transporter à l'aventurier qui vient la détruire, l'honneur de l'avoir rétablie! La secte

Digitized by Google

dont Buonaparté est l'instrument, à toujours couvert sous des noms spécieux les plus mortelles atteintes qu'elle a portées à la religion. Sous la Constituante, elle *régénérait le christianisme et le rappellait à sa pureté primitive.* Sous le Directoire, *elle réglait la liberté et la protection des cultes.* Sous le Consulat, elle les *organisait.* Aujourd'hui, il lui plaît de *raffermir* l'église. Mais elle *raffermira* en Portugal, comme elle a *régénéré, protégé, organisé* en France, et dans plusieurs autres pays.

Certes, la religion n'avait pas été ébranlée en Portugal par le souverain légitime, qui depuis long-temps lui accordait une utile et éclatante protection. Il est vrai, le gouvernement de ce royaume avait paru, pendant quelque temps, se démentir de son ancien attachement à l'église. Le marquis de Pombal y avait régné sous le nom de son maître. Ce ministre était impérieux et hautain. Pendant les deux premieres années du pontificat de Pie VI, il avait donné à ce pontife de grands sujets d'affliction pour le présent, et de plus grandes inquiétudes pour l'avenir. Pénétré de l'esprit de son siecle, il avait osé tenter plusieurs innovations philosophiques au milieu de la nation la moins philosophe de l'Europe ; et il laissait entrevoir le dessein d'y en ajouter un grand nombre d'autres encore. Mais ce dangereux ministre fut disgrâcié en 1777, et Joseph I étant mort peu de temps après cette disgrâce, la reine se trouva seule à la tête des affaires. Comme elle était bonne, d'une piété sincere, digne enfin du titre de Majesté *très-fidele* attaché à sa couronne, elle fit changer de face à son royaume et la religion y reprit un nouvel empire. Son fils, devenu régent, a marché sur ses traces. Voilà les princes que l'inquisiteur général voudrait traduire comme les ennemis de la religion, afin de faire considérer

Digitized by Google

les innovations prochaines de l'usurpateur comme une réforme utile et même nécessaire !

Mais je veux que la religion eût souffert en Portugal. Le soin de la raffermir était-il réservé à Buonaparté, ou aux évêques? Un inquisiteur de la foi, un évêque qui ne trouve, dans ce cas, d'autre ressource pour l'Eglise qu'en Buonaparté, n'est pas seulement aveugle, il dégrade l'épiscopat, il anéantit la divine indépendance de l'Eglise et son autorité suprême, il la livre toute entiere aux hommes du siecle.

L'inquisiteur ajoute, pour lever tous les obstacles aux projets de réforme, ou plutôt de désorganisation, que *les peuples doivent s'abandonner avec une confiance inaltérable à cet homme miraculeux, ignoré des autres siecles*, à Buonaparté! *Il a été ignoré des autres siecles;* c'est un bonheur que la génération présente leur envie. Il est connu du nôtre; c'est le malheur commun de l'Europe entiere. C'est un *homme miraculeux;* il est vrai, mais comme Nabuchodonosor, comme Atilla, comme tous ces fléaux qui ont ravagé le monde. Dieu, dans les écritures, les appelle ses *serviteurs*, et ils le sont, parce qu'en suivant la fougue de leurs passions indomptées, ils exécutent ses vengeances contre les peuples. Mais il déclare en même temps qu'il brisera, comme des roseaux, ces verges de sa fureur, quand ils auront comblé la mesure de leurs crimes et accompli les redoutables décrets de sa justice. Voilà en quel sens le tyran de l'Europe est un homme de miracle.

L'auteur de la lettre pastorale porte ici les regards des Portugais sur la situation où ils se trouvent et qu'ils connaissent, dit-il, par leur propre expérience. Il leur dit un mot des *tribulations* qui les accablent. Il leur fait un devoir de la soumission: *il est très-nécessaire*, continue-

Digitized by Google

t-il, *d'être fidele aux immuables décrets de la Providence divine.* Il les éleve au plus sublime degré de la perfection chrétienne, en leur prescrivant de *remercier* Dieu de tous les fléaux tombés sur eux. Mais pour leur persuader que tous ces fléaux ont leur source dans l'ancien gouvernement et doivent lui être imputés, il leur fait envisager *la Divine Clémence qui les favorise,* et *les continuels bienfaits qu'ils ont reçus de sa main libérale.* Il compte parmi ces bienfaits *une grande armée venue à leur secours, une armée qui leur donne des espérances de félicité.* L'inquisiteur se joue en cet endroit de la crédulité publique. Il semble, en vérité, que le peuple Portugais était le plus malheureux de toutes les nations, un peuple assailli par des ennemis étrangers auxquels il ne pouvait résister, un peuple opprimé au-dedans par son souverain, un peuple livré aux désordres de l'anarchie et des dissentions civiles, un peuple enfin qui dans sa fureur déchirait ses propres entrailles, et à qui il ne restait d'espoir que dans une armée française. Mais quel était donc le seul ennemi du Portugal? La France révolutionnaire? C'est elle qui, par l'organe de Buonaparté, avait déclaré déchu du trône le souverain légitime; elle qui depuis long-temps épuisait les richesses du Portugal, en lui vendant au poids de l'or quelques moments de repit, si je puis ainsi parler; elle qui menaçait le Portugal de sa ruine entiere, qui la préparait de loin, dans l'ombre, par de sourdes intrigues, par la séduction, par des promesses. Il est bien à présumer que l'inquisiteur connaît la vérité de ce que je dis, et que s'il venait à lire cet écrit, sa conscience ne me démentirait pas.

Quoiqu'il en soit, le tyran devenu plus exigeant par les concessions que le Portugal lui faisait,

Digitized by Google

force le Prince légitime de s'expatrier et de porter dans un autre hémisphere l'espoir de son pays. Le sort qu'éprouvent aujourd'hui le roi d'Espagne et l'héritier de son trône, leur véritable emprisonnement dans des palais de leur famille ; leur abdication commandée, sous peine de la vie qu'ils ne sauveront pas par ce déshonneur, montrent hautement la sagesse et la nécessité de la généreuse mesure qu'une grande nation a conseillée, encouragée, facilitée ; et si le Prince Régent fut resté en Portugal, au lieu des actions de grâces que ses fideles sujets rendent au ciel pour son heureuse délivrance, ils n'auraient que des larmes à verser sur sa déplorable destinée. Ils auraient perdu, avec leur Prince, tous les états de la nation; tandis qu'ils conservent et leur Prince et la meilleure, la plus riche partie de ses états, et l'espoir du rétablissement en Europe, dans d'autres circonstances.

Cependant, c'est alors, c'est lorsque cette émigration vient d'avoir lieu, c'est lorsque tous les faits sont récents et connus, que l'on fait dire à un des chefs de l'église Portugaise, que l'*armée*, envoyée avec ordre d'asservir le Portugal, *vient au secours* du Portugal ; et qu'une *armée* de brigands *donne* au Portugal *des espérances fondées de félicité.* Le dépouillement du sanctuaire, le pillage des propriétés particulieres et publiques, la charge accablante de nourrir, de vêtir, d'entretenir de tout une armée, manquant de tout, l'impossibilité de tirer aucune subsistance de l'étranger dans un pays qui ne fournit pas à sa subsistance et qui reçoit une foule de nouveaux consommateurs, la nécessité pour les Portugais de se voir enlever le peu de denrées qui leur restait, et la famine la plus affreuse ; famine qui fait périr journellement un si grand nombre de victimes infortunés, qui jete les autres dans un désespoir plus funeste que la

Digitized by Google

mort, qui ferait déserter la nation entiere, si elle n'était retenue par les geoliers et par les bourreaux qui ne lui permettent pas même de chercher la tranquillité et du pain sous un ciel plus doux; voilà ce qui vient de réaliser, à l'effroi de tout l'univers, *les espérances fondées de félicité* que l'inquisiteur général annonçait.

Buonaparté a donc suivi, en commandant cette lettre pastorale, la marche qui lui avait réussi en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne; il emploie la religion pour affermir sa domination temporelle, et afin de la renverser ensuite avec succès, avilit ses premiers pasteurs.

C'est ici le lieu de corriger, autant qu'il est en nous, deux erreurs qui nous paraissent dangereuses par les suites qu'elles entraînent: la premiere, que Buonaparté agit, si je puis ainsi parler, pour son propre compte, par lui-même et qu'il n'est pas l'agent de la secte philosophique; la seconde, qu'il importe peu au rétablissement de l'ordre en France et en Europe, que le concordat soit renversé.

J'ai toujours supposé, dans cet écrit, que Buonaparté n'était que l'instrument de la secte philosophique, comme Robespierre, Tallien, Marat, le directoire; et il suffit de suivre la marche de la révolution pour n'avoir là-dessus aucun doute. La secte va le prendre en Egypte pour en faire un premier consul. Ce général que le directoire aurait dû faire punir comme déserteur, monte tranquillement et sans effusion de sang sur le trône du directoire même. Il porte à la religion des atteintes contraires à ses intérêts, comme individu, mais qui sont l'exécution des projets de la philosophie; il poursuit la guerre à mort que les premiers révolutionnaires avaient jurée contre tous les Rois; il trouve un appui très-actif dans les Jacobins qui, avec leur esprit, lui ont inspiré jusqu'à leur langage. Il est ambitieux et impie par lui-même, j'en tombe

Digitized by Google

d'accord avec vous : mais cela prouve uniquement que la secte a bien choisi, et on peut s'en rapporter à elle. Il fallait imprimer la terreur pour écarter les résistances ; elle a choisi le sanguinaire Robespierre. Il fallait laisser quelque relâche aux esprits qu'une terreur trop prolongée aurait pu irriter d'une maniere effrayante, elle a jeté les yeux sur Tallien dont le caractere était plus modéré. Ce gouvernement faible ne pouvant se soutenir, elle établit le Directoire, et le composa d'hommes plus farouches et plus cruels. Enfin elle a eu recours au gouvernement d'un seul, à un gouvernement mêlé d'une sorte de douceur et de sévérité. Elle l'a confié à Buonaparté, capable des plus affreux excès contre quiconque ose lui résister ; l'Espagne vient d'en fournir un épouvantable exemple. Ainsi, la secte choisit pour ses instruments des hommes propres, par leur caractere, à produire les effets qu'elle a en vue. Elle les dirige encore, et ils ne font que ce qu'elle veut et comme elle le veut. Elle les place et les déplace à son gré, selon ses intérêts du moment.

J'ai dit que, de ne pas considérer Buonaparté comme l'instrument de la secte philosophique, c'était une erreur dangereuse par ses suites. Le premier danger, c'est que l'on met un faux espoir dans la mort de cet usurpateur ; espoir faux, Buonaparté périrait que les malheurs de la France et de l'Europe ne cesseraient pas. Il aurait un successeur qui marcherait sur ses traces, parce qu'il serait constitué exécuteur des mêmes plans. Le second danger, c'est qu'on ne s'occupe que de Buonaparté et non de la secte ; que l'on fait la guerre à Buonaparté, et non à la secte. La mort de la secte serait dans la manifestation de ses plans, dans l'instruction du peuple, dans les ouvrages répandus sous toutes les formes et à la portée de tous les esprits pour la dévoiler aux yeux de

Digitized by Google

toutes les classes du peuple: et cette partie est entierement négligée. La révolution est le résultat de l'opinion pervertie et des principes corrompus ; c'est donc en éclairant l'opinion, c'est en mettant dans tout leur jour et dans tout leur éclat les vrais principes, qu'on peut en espérer le terme.

C'est surtout en matiere de religion que l'opinion est pervertie et les principes corrompus. Déjà j'ai dit, qu'il importait beaucoup au rétablissement de l'ordre en France et en Europe, de renverser le concordat qui produit ces deux effets.

Je n'ai pas dessein de discuter ici le concordat ; je veux seulement rappeller quelques faits connus et publics. Il est le renouvellement de la constitution civile du clergé. Il consacre pour la puissance civile le droit de s'approprier les richesses du sanctuaire ; il supprime tous les titres ; il destitue tous les évêques et tous les pasteurs ; il institue en leur place des schismatiques ; il assujettit l'église au gouvernement civil en tout, pour le droit de lui faire des lois, et pour leur application. Usant de ce droit, Buonaparté commande qu'on éleve une nouvelle église, une église de sa façon, sur les ruines de l'ancienne.

Que résulte-t-il de là ? C'est que l'ombre trompeuse de culte catholique artificieusement laissée, séduit le peuple ; les fastueuses et mensongeres promesses de protection entraînent le clergé même ; la faiblesse des chefs ecclésiastiques, l'abus de leur autorité sainte empêche le retour aux principes. La nouvelle religion est donc adoptée avec enthousiasme par la partie du clergé déjà corrompue, avec quelques doutes par une autre partie du clergé, moitié séduite, moitié effrayée ; et le peuple, dupe de ses propres pasteurs devient, par une erreur de religion, fauteur, partisan, ap-

Digitized by Google

pui de la plus injuste usurpation. Que peut un peuple malheureux que ses pasteurs égarent? Il tombe nécessairement dans un piége couvert avec artifice. On lui fait un devoir de religion de prêter le serment de fidélité à l'usurpateur: un devoir de religion de lui obéir et de ne plus reconnaître son légitime souverain; un devoir de religion, de sacrifier sa vie pour suivre les drapeaux de celui qu'on lui présente comme son souverain légitime. Dans l'erreur où il est, il répugnerait à sa conscience d'avoir sur tous ces objets le plus léger scrupule.

Il faut donc éclairer les pasteurs tant sur les erreurs que sur les dangers du Concordat, pour éclairer par eux le peuple même. Voilà ce que j'appelle renverser le Concordat. Mais il nous paraît impossible de l'attaquer avec succès, tant qu'on en respectera l'auteur. Attaquer la transaction, et ménager celui d'où elle émane, ce sont deux choses contradictoires même dans les termes. Tant que vous aurez ces ménagements, on vous objectera sans cesse l'autorité, et vos preuves les plus décisives viendront échouer contre cette borne que vous aurez laissée devant vous. Il est nécessaire de choisir: si nous condamnons le Concordat comme destructif de l'église, comme contraire à la justice et aux droits les plus sacrés, il en faut condamner l'auteur et le dénoncer à l'église catholique; et si nous n'osons le condamner, ni le dénoncer, il faut admettre le Concordat, et avec lui la ruine de la religion et l'anéantissement des droits du souverain légitime.

La vraie religion les avait maintenus avec éclat, ces droits sacrés; elle avait formé la Vendée et allumé le courage de tant d'hommes généreux qui ont sacrifié leur vie à la royauté. La fausse religion, l'église concordataire, favorise

Digitized by Google

l'usurpateur, lui forme des sujets et recrute ses armées. Voulez-vous donc ramener au roi légitime les cœurs aliénés par le Concordat, et les éloigner de l'usurpateur à qui le Concordat les attache, anéantissez le Concordat, faites revivre l'ancienne et véritable religion. Quand on veut faire cesser une révolution, comme pour l'opérer, il n'est aucun moyen qu'on doive négliger, sous prétexte qu'il est petit. Mais combien celui que je propose est puissant! En voulez-vous la preuve?

Buonaparté est un impie. Cependant il met un intérêt vif et constant à sa nouvelle religion concordataire; il fait du Concordat une affaire capitale; il veille avec une étonnante activité à son entiere exécution; il croit y trouver un grand appui; et il n'est que trop vrai qu'il l'y trouve. Dès lors il avertit que la chute du Concordat est un moyen d'ébranler son trône; que la véritable religion peut et doit servir au succès de la justice, comme la fausse à servir à celui du crime. Les défenseurs du trône auraient sur l'usurpateur plusieurs avantages; ils combattraient pour la vérité, et ils emprunteraient toute sa force; ils trouveraient bien des cœurs favorablement disposés; ils rameneraient aisément à l'église et au roi un peuple au fond catholique, qui n'est qu'égaré. Mais l'oracle de l'évangile se vérifie d'une maniere alarmante: *les enfants de ténebres sont plus prudents que les enfants de la lumiere.* Buonaparté engage l'inquisiteur-général de Portugal à écrire la lettre pastorale que nous avons examinée. Il attire à Bayonne, par ses adroites et perfides suggestions, plusieurs évêques d'Espagne, et un archevêque. Sans doute, il leur vante aussi ses projets favorables à l'église catholique. Il leur fait aussi de magnifiques promesses; et nous en verrons bientôt le résultat dans des lettres pasto-

Digitized by Google

rales semblables à celle de l'inquisiteur. Au contraire, les défenseurs du trône ne paraissent pas avoir mesuré la puissante influence de la religion et de ses ministres. Ils la comptent pour rien ; ils cherchent ailleurs un appui, comme si les pasteurs ne formaient pas dans tous les pays l'opinion du peuple, ou que des pasteurs liés par le Concordat à l'usurpateur, pussent ramener vers le roi l'opinion du peuple ; ils ne savent pas profiter de la leçon qu'ils reçoivent, ni de l'exemple qui leur est donné.

Digitized by Google

AFFAIRES D'ESPAGNE.

PIECES OFFICIELLES.

(La lettre suivante paraît ici en original pour la premiere fois: l'on n'en avait encore eu en Angleterre que des traductions imparfaites, publiées d'après de mauvaises traductions insérées dans les papiers hollandais.)

No. I.

Lettre de BUONAPARTÉ *au* PRINCE DE ASTURIES.

Mon Frere,

J'ai reçu la lettre de V. A. R. Elle doit avoir acquis la preuve dans les papiers qu'elle a eus du Roi son pere, de l'intérêt que je lui ai toujours porté. Elle me permettra dans la circonstance actuelle de lui parler avec franchise et loyauté. En arrivant à Madrid, j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses Etats, et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique. Le renvoi du Prince de la Paix me paraissait nécessaire pour son bonheur et celui de ses sujets. Les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événements d'Aranjuez ont eu lieu. Je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de la conduite du Prince de la Paix; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereux pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre le sang et à se faire justice eux-mêmes. Je prie Dieu que V. A. R. n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un Prince qui a épousé une Princesse du sang royal, et qui a si long-temps régi le royaume. Il n'a plus d'amis; V. A. R. n'en aura plus, si jamais elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment d'ailleurs pourrait-on faire le procès au Prince de la Paix sans le faire à la Reine et au Roi votre pere? Ce procès alimentera des haines et des passions factieuses: le ré-

Digitized by Google

sultat en sera funeste pour votre couronne. V. A. R. n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mere. Si le procès la déshonore, V. A. R. déchire par-là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perfides. Elle n'a pas le droit de juger le Prince de la Paix. Ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le désir que le Prince de la Paix fût éloigné des affaires; l'amitié du Roi Charles m'a porté souvent à me taire et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes! faiblesse et erreur, c'est notre devise. Mais tout cela peut se concilier; que le Prince de la Paix soit exilé de l'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où mes armées couvraient les Espagnes; et aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes que pour précipiter du trône mon allié et mon ami. Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir connaître, avant de reconnaître cette abdication. Je le dis à V. A. R., aux Espagnols, au monde entier: si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et je reconnais V. A. R. comme Roi d'Espagne. Je désire donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans ses affaires, doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si, à son tour, des factions, de quelque nature qu'elles soient, venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le Roi Charles me fit part des événements du mois d'Octobre dernier, j'en fus douleureusement affecté, et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial. V. A. R. avait bien des torts; je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite, et que j'ai constamment voulu ignorer. Roi à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés. Toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héréditaire, est criminelle. V. A. R. doit se défier des écarts, des émotions populaires. On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés; mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat. J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine-général de la Ca-

Digitized by Google

talogne, et fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. V. A. R. connaît ma pensée toute entiere. Elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que dans tous les cas je me comporterai avec elle comme envers le roi son pere. Qu'elle croie à mon désir de tout concilier et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime.

Sur ce, &c. &c.

Bayonne, le 16 Avril 1808.

No. II.

Carta del rey Carlos IV à su hijo el principe de Asturias.

Hijo mio, los consejos perfidos de los hombres que os rodean han conducido la Espana à una situacion critica, solo el Emperador puede salvarla.

Desde la paz de Basilea he conocido, que el primer interes de mis pueblos era inseparable de la conservacion de buena inteligencia con la Francia: ningun sacrificio he omitido para obtener esta importante mira: aun quando la Francia se hallaba dirigida p' gobiernos esimeros, hague mis inclinaciones particulares para nó escuchar sino la politica y el bien de mis vasallos.

Quando el Imperador habe restablecido el orden en Francia, le disiperon grandes sobresaltos, y tube nuevos motivos para mantenerme fiel a mi sistema de alianza. Quando le Ynglaterra declaro la guerra à la Francia, logre felizmente ser neutro y conservar a mis pueblos los beneficios de la paz. Se apodere despues de quatro fragatas mias, y me hizo la guerra aun antes de habersela declarado, y entonces me vi precisado a oponer la fuerza a la fuerza y las calamidades de la guerra esaltaron a mis vasallos.

Le Espana todeada de costas, y q^e debe una gran parte de la prosperida de sus posesiones ultramarinas, sufrio con la guerra, mas q^e qualquier otro estado: la interupcion del commercio y alos estragos q^e ocorren afligieron a mis vasallos, y cierto numero de ellos tubo la injusticia de atribuirlos a mis ministros.

Tube al menos la felicidad de verme tranquilo por tierra y libre de inquietad en quanto a la integridad de

Digitized by Google

mis provincias, siendo el unico de los reyes de Europa q^e se sostenia en medio de los borrascas de estos ultimos tiempos. Aun gozaria de esta tranquilidad sin los consejos q^e os han desviado del camino recto. Os habeis dexado seducir con demasiada facilidad p^r el odio q^e vuestra primera muger tenia a la Francia, y habeis participado irrefelxivamente de sus injustos resentimientos contra mis ministros, contra vuestra madre, y contra mi mismo.

Me mi obligado a recordar mis derechos de padre y de rey: os hice arrestar, y halle en vuestros papeles la prueba de vostro delito: pero al acabar mi carrera reducido al dolor de ver perecer a mi hijo como un reo, me dexe llevar de mi sensibilidad, al ver las lagrimas de vuestra madre, y os perdone.

Nobstante mis vasalos estaban agitatos p^r las preventiones enganiosas de la faction de q^e os habiais declarado caudillo. Desdu este instante perdi la tranquilidad de mi vida, y me vi precisado a unir las penas q^e mi causaban los males de mis vasallos a los pesares q^e debi a los disentiones de mi misma familia.

Se calumniaban mis ministros cerca l'Emperador de los Franceses, el quel creyendo q^e los Espanoles se separaban de su alianza, y viendo los espiritos agitados aun en el seno de mi familia; cubrio baxo varios pretextos mis estrados de tropas; en quanto estas ocuparon la ribera derecha del Ebro, y q^e monstraban tener per objeto, el mantener la comunication con Portugal, tube la esperanza de q^e ho abandonaria los sentimientos de aprecio y amistad q^e siempre me dispencara. Pero al ver q^e sus tropas se encaminaban hacia mi capital, conoci la urgencia de reunir mi exercito cerca de mi persona, para presentar me a mi augusto aliado, como conviene al rei de las Espanas. Hubiera yo aclarado sus dudos y arreglado mis intereses. Di orden a mis tropas de salir, del Portugal y de Madrid, y las reuni sobre varios puntos de mi monarquia, no para abandonar a mis vasallos sino para sostener dignamente la gloria del trono. Ademas mi longa experiencia me daba a conocer q^e el Emperador de los Franceses podia muy bien ten er algun deseo conforme a sus intereses y a la politica del vasto sistema del continente, pero q^e estubiese en contradiccion con los intereses de mi casa. Qual ha sido en estas circunstancias vuestra conducta? El haber intraducido el desorden en mi palacio, y amotinado el cuerpo de guardias de corps contra mi persona. Vuestro

Digitized by Google

padre ha sido vuestro prisionero: mi primer ministro q^e habia yo criado y adoptado en mi familia, cubierto de sangre fue conducido de un calabozo a otro. Habeis deshonrado mis canos y los habeis despojado de una corona poseida con gloria por mis padres, y q^e habia conservada sin mancha.. Os habeis sentado sobre mi trono y os pusisteis a la disposicion del pueblo de Madrid y de tropas extrangeras, q^e en aquel momento entraban.

Y a la conspiracion del Escurial habia obtenido sus miras, los actos de mi administracion eran el objeto del desprecio publico. Anciano y agoviado de enfermedades, no he podido sobrellevar esta nueva desgracia. He recurrido al Emperador de los Franceses no como un rey al fronte de sus tropas, y en medio de la pompa del trono, sino como un rey infeliz en abandonado : he hallado proteccion y refugio en sus reales: ledebo la vida, la de la reyna y la de mi primer ministro. He seguido enfin hasta Bayona y habeis conducido este negocio de manera q^e todo depende de la mediacion y de la proteccion de este gran Principe. El pensar en recurrir a agitaciones populares es alluinar la Espana, y conducir a las catastrofas mas horrososas a vos, a mi reyno, a mis vasallos y a mi familia. Mi corazon se ha manifestado abiertamente al Emperador. Conoce todos los oltrages q^e he recibido y las violencias q^e le me han hecho. Me ha declarado q^e no os reconoscera jamas como Rey, y q^e il enemigo de su padre no podra nunca inspirar confianza a los extranos. Me ha mostrado ademas cartas de vuestra mano q^e hacen ver claramente vuestro odio a la Francia.

En esta situacion mis derechos son claros, y mucho mas mis deberes. No derramar lo sangre de mi vasallos, ne hacer nada al fine de mi carrera q^e pueda ecarear asolamiento è incendios a la Espana reduciendola a la mas horrible miseria. Ciertamente, q^e si fiel a vuestros obligationes y a los sentimientos de la naturaleza, hubierais derechado los consejos perfidos, y q^e constantemente sentado a mi lado para mi difensa hubierais esperado el curso regular de la naturaleza q^e debia senalar vuestro puesto dentro de pocos annos, hubiera yo podido conciliar la politica y el interes de Espana con el de todos. Sin duda hace seis meses q^e las circonstancias han sido criticas: pero por mas q^e lo hayan sido, aun hubiera obtenido de las disposiciones de mis vasallos de los debiles medios q^e aun tenia, y de la feurza moral q^e hubiera adquirido presentando me dignamente al encuentro de mi aliado, a quien nunca dicra motivo alguno de

Digitized by Google

guerra un arreglo q^e hubiera conciliado los intereses de mis vasallos con los de mi familia. Empero arrancandome mi corona, habeis deshecho la vuestra, quitandola quanto tenia de augusta y la hacia sagrada a todo el mundo.

Vuestra conducta con migo, vuestras cartas interceptadas han puesto una barrera de bronce entre vos y el trono de Espana, y no es de vuestro interes ni de la patria, el q^e pretendais regnar. Guardas de incender un fuego q^e causaria inevitablemente vuestra ruina completa y la desgracia de Espana. Yo soy rey por el derecho de mis padres. Mi abdication es el resultado de la fuerza y de la violencia. No tengo pues noda q^e recibir de vos, ni menos puedo consentir a ninguna reunion en junta. Nueva necia sujestion de los hombres sin experiencia q^e vos acompanon.

He reynado para la felicidad de mis vasallos, y no quero dexarlos la guerra civil, los motines, las juntas populares, y la revolution. Todo debe hacerse para el pueblo y nada por el. Olvidar esta maxima es hacerse complice de todos los delitos q^e lo son consiguientes. Me he sacrificado toda mi vida por mis pueblos y en la edad a q^e he llegado no haze q^e este en oposition con su religion, su tranquilidad y su dicho. He regnado para ellos, constantemente me ocupare de ellos; olvidere todos mis sacrificios, y quando en fin este seguro q^e la religion de Espana, la integrida de sas provincias, su independencia, y sus privilegios seran conservados, boscare al sepolcro perdonando es la amargura de mis ultimos annos.

Dado en Bayona en el palacio imperial llamado del gobierno 2 de Mayo de 1808.

Firmado, CARLOS.

No. III.

Carta del principe de Asturias al infante don Antonio.

En este dia he entregado a mi amado padre, una carta concebida en los terminos siguientes.

Mi venerado padre y senor; para dar a V. M. una prueba de mi amor, de mi obedienca y de mi sumission, y para acceder a los desios que V. M. me ha manifestado reiteradas veces, renuncio mi corona en favor de V. M. deseando que V. M. pueda gozarla por muchos annos.

Recomendo à V. M. las personas que me han servido

Digitized by Google

desde el 19 *de marzo. Confio en las seguridades que V. M. me ha dado sobre este particular.*

Dios guarde à V. M. felices y dilatados annos.

Bayona, 6 *de Mayo de* 1808.

Senor, a los R. P. de V. M.

Su mas humildo hijo, FERNANDO.

En virtud de esta renuncia de la corona que ho hecho en favor de mi amado padre, revoco los poderes que havia otorgado a la junta de gobernio, antes mi salida de Madrid, para el despacho de los negocios graves y urgentes, que pudiesen occurir durante mi ausencia. La junta obedecera los ordenes y mandatos de nuestro mi amado padre y soberano, y las hara executar en los reynos.

Debo antes de concluir dar gracias a los individuos de la junta, a las autoridades reconocidas, y a toda la nacion por los servicios que me han prestado, y recomendar los, que se reunan de todo corazon a mi padre amado el rey don Carlos, y al Imperador Napoleon, cuyo poder y amistad pueden mas que otra cosa alguna conservar el primer bien de las Espanas, a saber su independencia y la integridad de su territorio: recomiendo asi mismo que nos os dexeis seducir por las asechanzas de nuestros eternos enemigos, de vivir unidos entre vosotros, y con nuestros alcados, y de evitar la efusion de sangre, y las desgracias que sin esto serian el resultado de las circunstancias actuales, si os dexareis arrastrar par el espiritu de alucinamento y desunion. Tendra se entendido en la junta para los effectos convenientes, y se communicara a quienes corresponda.

En Bayona, 6 *de Mayo de* 1808.

Signé FERNANDO.

Digitized by Google

Lettre écrite par le Roi (Charles IV) *à son Fils, le Prince des Asturies.*

" Mon Fils!—Les conseils perfides des hommes pervers qui vous environnent, ont jeté l'Espagne dans un état déplorable. L'Empereur seul peut sauver notre pays!

" Depuis la paix de Basle, j'ai toujours été convaincu qu'il était de l'intérêt de mon peuple d'entretenir la paix et la meilleure intelligence avec la France, et les sacrifices à l'aide desquels j'ai pu atteindre cet objet ne m'ont point semblé trop grands; lorsque la France était en proie à des gouvernements temporaires, je me suis abstenu de suivre mes propres mouvements; une politique saine, le bonheur de mes sujets ont seuls présidé à mes conseils; si alors je me conduisis ainsi, que devais-je faire, lorsque l'Empereur, après avoir rétabli l'ordre en France, dissipa toutes mes inquiétudes? N'avais-je pas plus de raisons pour rester fidele à mon système d'alliance avec cette puissance voisine?

" Quand l'Angleterre eut déclaré la guerre à la France, j'eus le bonheur de rester neutre, et de procurer ainsi à mon peuple les avantages de la paix. Quelque temps après, la Grande-Bretagne s'empara de quatre de mes frégates, et commença contre nous des hostilités qui n'avaient été précédées par aucune déclaration: ainsi je me trouvai forcé de repousser la force par la force, et les malheurs d'une guerre injuste s'étendirent à mes sujets.

" L'Espagne, environnée de côtes, et tirant la plus grande partie de sa richesse de ses possessions au-delà des mers, souffre plus qu'un autre pays en temps de guerre; l'interruption du commerce, tous les maux inséparables de cette interruption furent injustement attribués aux ministres, que la malignité dénonça comme en étant les auteurs. Au milieu de mes peines, j'avais, du moins, la consolation de voir que mon royaume était en sûreté, et que je n'avais rien à craindre pour nos provinces; j'étais alors le seul roi de l'Europe qui fût rassuré sur ses possessions, tandis que les autres Etats étaient livrés à des convulsions qui les menaçaient d'un anéantissement total; je jouirais encore de ce bonheur, si des conseils perfides ne vous avaient pas fait dévier du sentier de la vertu et de vos devoirs; vous vous êtes trop légere-

ment laissé emporter à la haine que votre premiere femme avait pour la France, et vous avez partagé, avec elle, son mépris pour mes ministres, pour votre mere et pour moi.

" J'usai, à votre égard, du droit de pere et de roi; je vous fis arrêter, parce que je trouvai dans vos papiers la preuve que vous étiez coupable; mais à la fin de ma carriere, prêt à devenir victime de mes peines cuisantes, attendri par les larmes de votre mere, j'oubliai tout, et je vous pardonnai.

" Cependant, mes sujets étaient agités par les bruits faussement répandus d'une faction qui cherchait à les soulever, et à la tête de laquelle vous vous plaçâtes vous-même; depuis ce moment, la paix a fui loin de moi, mes peuples ont été livrés au malheur, et la division s'est mise dans ma famille; on accusa mes ministres auprès de l'Empereur; ce prince croyant apercevoir que l'Espagne voulait se détacher de son ancienne alliance, et voyant la désunion de ma propre famille, fit, sous divers prétextes, occuper mes états par ses troupes; mais, tant qu'elles resterent sur la rive droite de l'Ebre, et qu'elles me parurent destinées à assurer leurs communications avec le Portugal, j'espérai toujours que l'Empereur reprendrait pour son ancien allié ces sentiments de respect et d'amitié qu'il m'avait toujours témoignés; lorsque j'eus appris que ses troupes avançaient sur ma capitale, je crus nécessaire de m'environner de mon armée, afin de me présenter, moi-même, à mon illustre allié dans tout l'éclat qui convient à un Roi d'Espagne; j'espérais, dans cette attitude, faire cesser ses doutes et assurer mes propres intérêts. Je rappelai mes troupes du Portugal, je fis sortir la garnison de Madrid, je rassemblai mes armées sur divers points de la monarchie; toutes ces choses n'annonçaient pas que je voulusse abandonner mes sujets, elles prouvaient, au contraire, que je cherchais à maintenir, plus dignement, la gloire de ma couronne. Une longue expérience m'avait convaincu que l'Empereur des Français, d'accord avec ses intérêts et son système politique sur les affaires du Continent, ne formerait aucun dessein préjudiciable à l'honneur de ma maison. Quelle était alors votre conduite? Vous portiez la confusion dans mon palais, vous souleviez mes gardes contre moi, votre pere était votre prisonnier! Mon premier ministre, que j'avais

Digitized by Google

élevé, que j'avais adopté dans ma famille, était traîné de donjon en donjon, ensanglanté; vous avez couvert d'opprobres mes cheveux blancs; vous m'avez dépouillé d'une couronne portée avec honneur par mes ancêtres, et que j'avais conservée sans tache; vous avez monté sur mon trône, vous vous êtes jeté entre les bras des habitants de Madrid, excités à la révolte par vos partisans et par les troupes étrangeres qui étaient entrées dans cette ville.

" La conspiration de l'Escurial était accomplie: les actes de mon gouvernement étaient livrés au mépris public. Vieux, accablé d'infirmités, incapable de soutenir ces nouveaux malheurs, je recourus à l'Empereur des Français, non en Roi à la tête de ses troupes, environné de la pompe du trône, mais en prince malheureux et abandonné; son armée m'a offert protection et sûreté; je lui dois la vie de la Reine, ainsi que celle de mon premier ministre; je vous ai suivi à Bayonne; vous avez amené les affaires au point qu'elles ne peuvent plus s'arranger que par ce grand prince. Recourir à des insurrections, lever l'étendard de la révolte, ce serait ruiner l'Espagne; ce serait vous réduire à l'état le plus déplorable, vous, mon royaume, et mes sujets. J'ai ouvert mon cœur à l'Empereur: il connaît toutes les insultes qu'on m'a faites, toutes les violences qu'on a exercées contre moi; il m'a répondu qu'il ne vous reconnaîtrait jamais comme roi, et que vous, ennemi de votre pere, vous ne lui inspireriez jamais aucune confiance; il m'a, de plus, montré quelques-unes de vos lettres, qui prouvent votre aversion pour la France.

" Dans les circonstances actuelles, je suis obligé et je dois épargner le sang de mes sujets, et ne pas adopter, à la fin de mes jours, une mesure qui livrerait l'Espagne au fer et au feu; certes, fidele à vos devoirs et à la voix de la nature, vous auriez dû rejeter les conseils des traîtres; toujours prêt à me défendre, vous auriez dû vous placer à mes côtés, et attendre, en combattant pour moi, que ma mort vous eût élevé sur le trône; alors les intérêts de l'Espagne auraient rallié les intérêts divers; tous auraient été confondus en un seul. Depuis six mois je me suis vu exposé à mille dangers; mais quelque grands qu'ils fussent, je les aurais envisagés sans crainte si mes sujets ne m'avaient point abandonné; j'aurais eu en main le pouvoir de faire respecter un

Digitized by Google

arrangement fait pour concilier les intérêts de mes peuples et de ma famille, arrangement que j'aurais préalablement soumis à mon allié. En me dépouillant de ma couronne, vous avez brisé la vôtre en pieces; vous lui avez enlevé tout ce qu'elle avait d'illustre et tout ce qui la rendait vénérable aux yeux des hommes.

" Votre conduite, vos lettres interceptées, ont élevé un mur d'airain entre vous et le trône d'Espagne. Je suis Roi par le droit de mes ancêtres: mon abdication a été forcée: je n'ai donc rien à recevoir de vous: je ne consentirai à aucune entrevue; je ne consentirai à rien de ce qui pourrait occasionner une guerre civile: si on doit tout faire pour le peuple, le peuple de son côté ne doit rien faire de lui-même: oublier ces principes, c'est se rendre coupable de tous les malheurs qui résultent de cet oubli; pendant ma vie, je me suis mille fois sacrifié pour mes peuples; et à mon âge je ne consentirai jamais à une chose qui répugnerait à leur religion, et qui compromettrait leur tranquillité et leur bonheur; mais je serai bien récompensé des sacrifices dont je parle, si la religion de l'Espagne, si l'inviolabilité de mes provinces, si nos priviléges et notre indépendance sont respectés, alors seulement je descendrai tranquillement dans la tombe, et j'oublierai, je vous pardonnerai toutes les peines dont vous avez accablé et abreuvé ma vieillesse.

" Donné à Bayonne, au Palais Impérial appelé le Gouvernement, le 2 Mai, 1808."

Digitized by Google

Extraits des Journaux Français, relativement aux Affaires d'Espagne.

Bayonne, le 6 Mai.

Depuis les événements d'Aranjuez, le peuple de Madrid a toujours été tellement agité que chaque jour les Français étaient insultés, et pendant deux jours de suite il y avait eu de nombreuses assemblées qui paraissaient avoir quelque but. La partie raisonnable et prudente des Français et des Espagnols voyait qu'une crise s'approchait, et voulait ramener la multitude à la raison. La Reine d'Etrurie et Don Francisco désiraient d'aller à Bayonne. Le peuple s'y est opposé. Le grand-duc de Berg a tenté de les délivrer. En se rendant au palais, le 2, il a été entouré, et s'est défendu long-temps; mais il était sur le point de succomber, lorsque dix grenadiers sont venus à son secours. Dans le même moment, un second officier a été blessé par un autre rassemblement. La grande rue d'Alcala, la porte du soleil et la grande place étaient remplies de monde. Le grand-duc a donné l'alarme et a couru à son poste, et un bataillon a marché avec du canon vers le palais, où les perturbateurs étaient assemblés. Les troupes ont fait feu sur deux rangs et en peu de temps la foule a a été dispersée. Le général Grouchy a reçu l'ordre de disperser le peuple dans les rues d'Alcala. Trente pieces de canon chargées à mitraille et une charge de cavalerie ont balayé toutes les rues. Cependant les insurgens se sont retirés des rues dans les maisons, et ont tiré sur les soldats Français. Les généraux Guillot et Daubrin ont fait enfoncer les portes, et tous ceux qui ont été trouvés les armes à la main ont été mis à mort. Le général Dumesnil a fait deux charges de cavalerie sur la place, et a eu deux chevaux tués sous lui. Les insurgents se sont dirigés vers l'arsenal, pour s'emparer des armes et des canons; ils y sont entrés, mais le général Le Franc est arrivé à temps pour sauver les armes. Tous ceux qui étaient dans l'arsenal ont été mis à mort. La garnison Française de Madrid a été vivement engagée dans cette affaire. Dès que le bruit du

Digitized by Google

canon a été entendu dans les camps hors de la ville, les troupes se sont mises aussitôt en mouvement.

Lorsque l'Empereur a eu connaissance de cet événement il est allé trouver le Roi Charles, et il l'a rencontré au moment où il venait de dîner chez l'Impératrice ; en apprenant cette nouvelle, le Roi a dit : " J'avais prévu ce malheur : ceux qui mettent la populace en mouvement croyent qu'ils peuvent l'arrêter." Le Roi s'est déterminé à l'instant à nommer le grand-duc de Berg lieutenant-général du royaume, et il a envoyé en même temps des patentes aux conseils de Castille et de la guerre Le Roi a fait venir ensuite le prince des Asturies, et lui a lu la lettre du grand-duc de Berg. Il lui a dit qu'il voyait actuellement le résultat de la conduite coupable qu'il avait tenue en flattant les préjugés du peuple, et oubliant le respect sacré qu'il devait au trône et aux autorités légitimes ; que les émeutes populaires, semblables au feu, s'excitaient aisément, mais qu'elles demandaient une autre tête et d'autres bras que les siens pour les éteindre.

" J'ai envoyé aujourd'hui la lettre suivante à mon cher père :—" Très-honoré père et Seigneur,—Afin de vous donner une preuve de mon amour et de mon obéissance, et de me conformer à vos ordres, je résigne ma couronne en faveur de V. M., désirant qu'elle en jouisse pendant un grand nombre d'années. Je recommande à V. M. les personnes qui m'ont servi depuis le 19 de Mars. Je me repose à cet égard sur vos assurances. Je prie Dieu qu'il vous conserve beaucoup d'heureux jours. Je me jette aux pieds de Votre Majesté Royale, le plus humble de vos fils,

" FERDINAND."

En conséquence de l'abdication que je fais en faveur de mon bien-aimé père, je retire les pleins pouvoirs que j'avais confiés au conseil suprême avant mon départ de Madrid pour l'expédition des affaires graves et importantes qui pouvaient survenir durant mon absence. Le conseil obéira aux ordres et commandements de mon pere et souverain, et les mettra à exécution dans l'étendue du royaume.

Enfin je dois exprimer ma reconnaissance aux membres du conseil, aux fonctionnaires publics et à la nation en général, pour l'attachement qu'ils m'ont témoigné.

Digitized by Google

Je leur ordonne en outre de s'unir de cœur et de bras au Roi Charles et à l'Empereur Napoléon, dont la puissance et l'amitié peuvent, plus que toute autre chose, assurer la prospérité de l'Espagne, ainsi que l'indépendance et l'intégrité de son territoire. Je vous exhorte à ne pas vous laisser prendre aux piéges de nos éternels ennemis, à vivre unis parmi vous et avec nos alliés, à épargner le sang, et à éviter les malheurs qui seraient la suite des circonstances présentes, si l'on se livrait à l'esprit de folie et de discorde.

Bayonne, le 6 Mai 1808.

(Signé) FERDINAND.

Paris, le 13 Mai.

Les troubles qui ont éclaté à Madrid au commencement de ce mois se sont étendus à d'autres villes du royaume, mais ils ont été moins sérieux. Le 21 Avril, vers le soir, le peuple de Tolede a commencé à s'assembler dans la plaine, en criant *Vive Ferdinand VII!* Le désordre est parvenu à un tel point que la partie la plus respectable des habitants n'a pas pu le réprimer. Les meubles et propriétés du Corrégidor, et de plusieurs autres personnes de distinction, ont été brûlés ou détruits. Cette émeute a continué pendant toute la nuit, et le lendemain matin le bâton du Corrégidor a été pris et porté en procession avec un drapeau sur lequel était le portrait du Prince des Asturies. La populace s'est rendue ensuite, sous la direction de deux des plus mauvais sujets de la ville, dans la grande plaine où elle a érigé une statue du Prince des Asturies sur un trône. Elle a ensuite dirigé sa marche vers la maison du Conseil où le Cardinal et l'Infante ont paru aux fenêtres et ont essayé de rétablir la tranquillité; mais les insurgents ont continué de crier *Vive Ferdinand VII*, et ils ont forcé les citoyens paisibles de se joindre à eux. Vers la nuit, ils ont tenté de forcer d'autres maisons, mais heureusement quelques ecclésiastiques respectables et de braves citoyens ont persuadé à la populace de se retirer et la tranquillité a été rétablie; cependant il a fallu faire des patrouilles jour et nuit dans les rues. Le général Dupont y est arrivé le 27 Avril, avec un corps de troupes Françaises. Il a été reçu avec beaucoup de joie par les citoyens et l'ordre a été complétement rétabli dans la ville.

Digitized by Google

Le journal officiel d'aujourd'hui contient les articles suivants au sujet de l'Espagne :

Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles officielles de Madrid du 6. Deux jours auparavant, le 4 Mai, la Jonte du gouvernement, en conséquence d'une lettre reçue du grand-duc de Berg, et en considération de la situation difficile et extraordinaire des affaires publiques, a conféré à S. A. la charge de " Président de la Jonte." Le 6 le grand-duc a adressé la Proclamation suivante à l'armée :

" Soldats,

" Le 2 Mai, vous avez été forcés de tirer l'épée et de repousser la force par la force; vous vous êtes bien conduits; je suis content de vous et j'ai rendu compte à l'Empereur de votre conduite.

" Trois soldats se sont laissés désarmer ; ils sont déclarés indignes de servir dans l'armée Française.

" Tout est maintenant rentré dans l'ordre ; la tranquillité est rétablie ; les coupables sont punis; les hommes égarés ont reconnu leur erreur.—Un voile couvrira le passé, et la confiance doit renaître.

" Soldats,—Reprenez vos anciennes relations d'amitié avec les habitants. La conduite des troupes Espagnoles mérite des éloges. L'harmonie et la bonne intelligence qui subsistent entre les deux armées doivent s'affermir de plus en plus.

" Habitants de Madrid,—Habitants de l'Espagne, soyez tranquilles, banissez de vos esprits toute cette inquiétude que les mal-intentionnés veulent exciter ; reprenez vos occupations ordinaires, et ne voyez dans les soldats du Grand Napoléon, le Protecteur de l'Espagne, que des troupes amies, de fideles alliés. Les habitants de toute classe et de tout rang peuvent porter leurs manteaux comme de coutume; ils ne seront plus arrêtés ni inquiétés.

(Signé) " JOACHIM."

Madrid, le 6 Mai.

Madrid, le 6 Mai.

Depuis le 21 Avril, il y a eu beaucoup de troubles à Tolede, dans lesquels les magistrats qui considéraient encore l'ancien Roi comme leur souverain, jusqu'à ce que le nouveau eût été reconnu, ont été très-maltraités.

On a publié un extrait des journaux de la Jonte, où

Digitized by Google

commission de gouvernement, relatif à sa séance du 4 Mai, lequel contient ce qui suit :—

" La Jonte s'étant assemblée aujourd'hui, 4 Mai, pour entendre lecture d'une lettre de S. A. R. et I. le Grand-Duc de Berg, datée de ce jour, et pour la prendre en considération, a permis à S. A. d'assister à l'assemblée, qui en présence de S. A. ayant mûrement considéré :

Que les circonstances extraordinaires mentionnées dans la lettre de S. A. I. sont effectivement survenues ;

" Qu'il n'y a pas un moment à perdre pour prévenir les calamités qu'entraînerait pour tout le royaume le manque de confiance dans les autorités civiles et militaires ;

Que la famille royale est réunie à Bayonne, d'où l'on attend incessamment des informations sur ce qui a été déterminé, sous la médiation de S. M. l'Empereur des Français :

Enfin qu'il est entendu que rien de ce qui est fait dans la présente séance ne préjudiciera ou ne portera atteinte à ce qui peut avoir été arrêté à Bayonne :

A décrété—Que l'Assemblée offre la présidence de la Jonte à S. A. I. le grand-duc de Berg.

En outre la Jonte décrete unanimement que tous ses membres se conformeront à ce décret, et concourront de tout leur pourvoir à l'exécution de tout ce qui intéresse la monarchie ; après quoi la Jonte a nommé à la place de secrétaire le colonel comte de Casa-Valencia, qui gardera les procès-verbaux de toutes les séances, et en contre-signera les copies.

Abdication du Roi Charles IV.

Lettre du Roi au Conseil Suprême de Castille, au Conseil de l'Inquisition, &c.

Dans les présentes circonstances extraordinaires, nous avons résolu de donner une nouvelle preuve de notre affection pour nos chers sujets, dont le bonheur a été, dans tout le cours de notre regne, l'objet constant de notre sollicitude. En conséquence, nous avons abdiqué tous nos droits aux royaumes d'Espagne en faveur de notre ami et allié l'Empereur des Français, par un traité qui a été signé et ratifié, et qui stipule l'intégrité et l'indépendance des royaumes d'Espagne, et la conserva-

Digitized by Google

tion de notre sainte religion, non-seulement comme dominante, mais comme la seule et exclusive religion de l'Espagne.

Nous avons en conséquence jugé à propos de vous envoyer cette lettre, afin que vous vous y conformiez, et que vous fassiez tous vos efforts en faveur de l'Empereur Napoléon. Montrez la plus grande franchise et amitié envers les Français, et surtout mettez tous vos soins à préserver le pays de troubles et d'insurrections

Dans la nouvelle condition où nous entrons, nous tournerons fréquemment nos regards vers vous, et nous serons heureux d'apprendre que vous jouissez de la paix et du contentement.

Donné au Palais Impérial, à Bayonne, le 3 Mai, 1808.

MOI, LE ROI.

Le 19 Mai.

Le sénat conservateur vient d'être convoqué à une séance extraordinaire qui aura lieu Vendredi prochain. D'après les pieces importantes relatives à l'Espagne qui ont été publiées dans le journal officiel, il y a tout lieu de présumer que cette séance extraordinaire doit avoir rapport aux affaires de ce royaume; et il est probable que le traité par lequel l'Empereur Napoléon vient d'acquérir tous les droits de la Maison de Bourbon au trône d'Espagne, sera communiqué à ce premier corps de l'Etat. On nous assure aussi qu'il sera présenté à la sanction du sénat un projet de sénatus-consulte, relatif à la réunion de la Toscane à l'Empire; et que le gouvernement général des départements qui composaient ci-devant le royaume d'Etrurie, sera érigé en grande dignité de l'Empire, et donné au général Menou. On ajoute que, dans ce cas, il sera établi une *Junto*, présidée par le gouverneur-général; et qui sera composée de trois maîtres des requêtes et d'un auditeur du conseil d'Etat, faisant fonction de secrétaire-général.

Outre les pieces officielles relatives à l'Espagne publiées dans le *Moniteur*, et que nous avons commencé à insérer aujourd'hui dans notre feuille, le *Moniteur* a publié une proclamation adressée aux habitants de l'Espagne par le Prince des Asturies et les autres Princes de la Famille Royale; par laquelle LL. AA. RR. annoncent

Digitized by Google

aux Espagnols qu'elles ont cédé à l'Empereur Napoléon tous leurs droits à la couronne d'Espagne. La piece en question est ainsi conçue :—

La Junte Suprême aux Habitants de Madrid.

Habitans de Madrid,

Votre tranquillité sera dorénavant inaltérable. Vous la devrez à la loyauté de votre caractere ; mais elle vous sera encore plus assurée par la soumission aux lois et par la prudence des magistrats zélés qui sont chargés de les mettre à exécution. C'est dans cette conviction que la Suprême Junte de gouvernement proclame que, suivant les impulsions de l'humanité, l'armée alliée a supprimé la commission militaire établie seulement pour un jour, mesure nécessaire, quoique rigoureuse, qui n'aurait pas été adoptée sans la perversité de quelques individus ; qu'à l'avenir tout habitant, quel que puisse être son rang, qui aura donné lieu à son arrestation par les troupes Françaises, pourvu qu'il n'ait pas porté les armes contre elles, sera remis sur le champ à ses juges naturels, et jugé par eux ; et même dans le seul cas excepté, celui où il aurait porté les armes contre les troupes Françaises, un juge nommé par un tribunal compétent de la nation, assistera toujours et dirigera les procédures contre l'accusé jusqu'à ce que la sentence soit prononcée. Aucun habitant de la campagne domicilié dans la ville ni aucun étranger, ne seront inquiétés en raison de leur costume particulier, et encore moins les ecclésiastiques. Les voituriers employés à porter des provisions à la ville ne seront assujettis dorénavant à aucune vexation ni détention de leurs voitures ou mules. Tout individu qui aura de justes plaintes à former, peut être certain qu'en s'adressant au juge de police il obtiendra le jour même toute justice et réparation pour le dommage qu'il pourra avoir essuyé. Quant aux muletiers, qui sont également employés à porter des provisions à la ville, et qui en général y restent quelques jours, la moitié seulement de leurs animaux sera mise en réquisition à l'avenir, même malgré la plus urgente nécessité, et dans aucun cas ils ne seront pas détenus plus long-temps que trois ou quatre jours, pour lesquels ils recevront les prix déjà fixés. Il sera

Digitized by Google

donné des ordres aux portes de la ville où ces voituriers ont éprouvé des arrestations arbitraires, pour être fouillés et privés de leurs armes, afin de prévenir cet abus pour l'avenir. Mais il est également nécessaire de renouveler la défense d'introduire dans la ville des armes à feu ou autres instruments prohibés, ils doivent toujours être déposés aux portes.

Donné au palais, par ordre de la Junte Suprême de gouvernement, le 5 Mai 1808.

(Signé) Le Comte Casa Valencia, Sec.

Ordre du Roi Charles à la Junta.

" A la Suprême Junta de Gouvernement

" Ayant jugé nécessaire de donner une même direction à toutes les forces de notre royaume, afin de maintenir la sûreté des propriétés et la tranquillité publique contre tous ennemis, tant extérieurs qu'intérieurs, nous avons cru devoir nommer lieutenant-général du Royaume notre cousin le grand-duc de Berg, qui commande en même temps les troupes de notre allié l'Empereur des Français. Nous commandons au Conseil de Castille et aux capitaines-généraux et gouverneurs de nos provinces d'obéir à ses ordres. En la même qualité, il présidera la Junta de gouvernement.

" Donné à Bayonne, au palais impérial appelé le Palais du Gouvernement, le 4 Mai 1808.

" Moi, le Roi."

Proclamation.

" Espagnols!

" Mes chers sujets, des hommes perfides cherchent à vous égarer. Ils voudraient vous armer contre les troupes Françaises; ils cherchent à la fois à vous armer contre les Français, et à armer les Français contre vous. La dévastation de l'Espagne entiere, et des calamités de toute espece en seraient le résultat. L'esprit de faction, dont j'ai déjà éprouvé les funestes effets, s'agite toujours. Dans ces circonstances importantes et critiques, je suis occupé à concerter avec mon allié l'Empereur des Français tout ce qui concerne votre bien-être. Gardez-vous de prêter l'oreille à ceux qui en sont les ennemis. Tous ceux qui vous parlent contre la France

Digitized by Google

sont altérés de votre sang; ce sont ou des ennemis de votre nation, ou des agents de l'Angleterre, qui cherchent à profiter des circonstances, et dont les intrigues entraîneraient la perte de vos colonies, la séparation de vos provinces, ou une longue suite d'années de troubles et de calamités pour votre pays.

" Espagnols! rapportez-vous-en à mon expérience et obéissez à l'autorité que je tiens de Dieu et de mes ancêtres; suivez mon exemple, et croyez que dans la position où vous êtes il n'y a ni prospérité ni sûreté pour les Espagnols que dans l'amitié du Grand Empereur, notre allié.

" Donné à Bayonne, au palais impérial appelé le Palais du Gouvernement, le 4 Mai 1808.

(Signé) " Moi, le Roi."

Abdication des Infants d'Espagne.

Paris, le 19 *Mai.*

La proclamation suivante des Infants d'Espagne, contenant leur renonciation à tous leurs droits au trône, a paru aujourd'hui dans le *Moniteur*:—

" Don Ferdinand, Prince des Asturies, et les Infants Don Carlos et Don Antonio, vivement sensibles à l'attachement et à la fidélité que tous les Espagnols leur ont témoignés, les voyent avec le plus grand chagrin sur le point d'être plongés dans l'anarchie, et menacés de toutes les affreuses calamités qui en sont les suites; et sachant que cela peut provenir en grande partie de l'état d'ignorance où ils sont maintenant, à l'égard des principes de conduite suivis jusqu'à présent par LL. AA. RR. et des plans déjà formés pour le bien de leur pays, LL. AA. RR. se trouvent dans la nécessité de faire un effort pour leur ouvrir les yeux par les conseils salutaires dont ils ont besoin, afin de prévenir tout obstacle à l'exécution de ces plans, et de leur donner ainsi la preuve la plus sensible de l'affection qu'ils leur portent.

" En conséquence, LL. AA. RR. ne peuvent s'abstenir de les informer que les circonstances dans lesquelles le Prince, sur l'abdication du Roi, a pris les rênes du gouvernement; l'occupation de plusieurs provinces du royaume et de toutes les places frontières, par un corps nombreux de troupes françaises; la présence effective

Digitized by Google

de plus de 60,000 hommes de cette nation dans la capitale et les environs; enfin la connaissance de beaucoup d'autres circonstances qu'elles seules savent, les ont convaincues qu'environnées de difficultés, elles n'avaient plus qu'à choisir, entre divers expédients, celui qui devait produire le moins de mal; et que c'est pour cela qu'elles se sont déterminées à faire un voyage à Bayonne.

" A l'arrivée de LL. AA. RR. à Bayonne, le Prince, alors Roi, a appris, contre son attente, que son pere avait protesté contre l'acte de son abdication, déclarant qu'il n'avait pas été volontaire. Le Prince, qui n'avait accepté la couronne que dans la persuasion que l'abdication était volontaire, n'a pas eu plutôt connaissance de l'existence d'un tel protêt, que le sentiment de son devoir filial l'a porté à l'instant à lui rendre le trône. Mais peu après, le Roi son pere l'a abdiqué en son propre nom, et en celui de toute sa race, en faveur de l'Empereur des Français, afin que l'Empereur, consultant le bien de la nation, déterminât la personne et la race qui devait l'occuper par la suite.

" Dans cet état de choses, LL. AA RR. considérant la situation dans laquelle elles se trouvent elles-mêmes, et les circonstances difficiles dans lesquelles l'Espagne est placée;—considérant que, vu ces circonstances, toute tentative de la part des habitants de l'Espagne pour le maintien de leurs droits, serait non-seulement inutile, mais ruineuse, et ne pourrait tendre qu'à faire couler des ruisseaux de sang, et rendre certaine la perte d'une grande partie de ses provinces au moins, et celle de ses colonies d'outremer;—étant en outre convaincues que le moyen le plus efficace de prévenir ces maux est un assentiment de LL. AA. RR. pour elles-mêmes et pour tous ceux qui leur appartiennent, à la renonciation de tous leurs droits au trône,—renonciation déjà effectuée par le Roi leur pere;—considérant aussi que S. M. l'Empereur des Français s'engage dans ce cas à maintenir l'indépendance et l'intégrité de la monarchie Espagnole et de ses colonies d'outremer, sans garder la moindre de ses possessions pour lui-même, ou détacher aucune partie du tout; que S. M. I. s'engage à maintenir l'unité de la religion Catholique, la sûreté des propriétés et la continuation des lois existantes et des usages qui ont conservé pendant si long-temps et d'une maniere si in-

Digitized by Google

contestable la puissance et l'honneur de la nation Espagnole ;—LL. AA. RR. croyent donner la preuve la plus grande de leur générosité, de leur affection envers elle, et de leur empressement à répondre au vif attachement qu'elle leur porte, en sacrifiant, autant qu'il est en leur pouvoir, leurs intérêts individuels au bien de cette nation, et en consentant par le présent acte, comme elles ont déjà consenti dans un traité particulier, à la rénonciation de tous leurs droits au trône. En conséquence, elles délient les Espagnols de toutes leurs obligations à cet égard, et les exhortent à consulter les intérêts communs de leur pays, en se conduisant d'une maniere paisible, et à attendre leur bonheur du pouvoir et des sages dispositions de l'Empereur Napoléon. Les Espagnols peuvent être assurés qu'en se conformant avec zele à ces dispositions, ils donneront à leur Prince et aux deux Infants la plus forte preuve de leur loyauté ; de même que LL. AA. RR. leur donnent le plus grand exemple de leur affection paternelle, en renonçant à tous leurs droits et en sacrifiant leurs propres intérêts au bonheur des Espagnols, unique objet de leurs vœux.

A Bordeaux, le 12 Mai 1808.

(Signé) MOI, LE PRINCE.
CARLOS, ANTONIO.

Lettre Circulaire du Conseil Suprême et Général d'Inquisition à tous les Tribunaux du Royaume.

Les fâcheuses suites des troubles honteux qui ont eu lieu le 2 du courant dans cette capitale, par la violence du peuple envers les troupes de l'Empereur des Français, ont rendu nécessaire la vigilance la plus active de la part de tous les magistrats et de tous les corps respectables de la nation, afin de prévenir le renouvellement de pareils excès, et de maintenir la tranquillité dans toutes les communautés qui sont animées d'un juste zele pour ses intérêts, non moins que d'un sentiment d'hospitalité envers des officiers et soldats amis, qui ne font de mal à personne, et qui, jusqu'à présent, ont donné les plus grandes preuves de bon ordre et de discipline, en punissant ceux qui se sont rendus

Digitized by Google

coupables d'excès, ou qui ont maltraité quelque Espagnol dans sa personne ou ses propriétés.

Il est très-probable que les mauvaises intentions ou l'ignorance d'hommes inconsidérés, ont donné lieu aux désordres révolutionnaires commis sous le masque du patriotisme et de l'attachement pour le souverain. Il est en conséquence du devoir de ceux qui sont mieux informés, de les éclairer et de les tirer d'une erreur aussi dangereuse, en leur démontrant que de pareils procédés tumultueux, loin de procurer une administration bien ordonnée, ne servent qu'à jeter la patrie dans un état de convulsion, en brisant ces liens de subordination dont dépend la paix de la communauté, en détruisant les sentiments d'humanité, et anéantissant toute confiance dans le gouvernement, à qui seul il appartient de donner une direction et un mouvement uniformes aux sentiments de patriotisme.

Ces vérités très-importantes ne peuvent être gravées dans les esprits et les cœurs du peuple plus efficacement que par les ministres de la religion de Jésus-Christ, qui ne respire que la paix et l'amour fraternel parmi les hommes, et la soumission, le respect et l'obéissance envers tous ceux qui sont revêtus de l'autorité ; et comme le saint collége doit être et a toujours été le premier à donner l'exemple aux ministres de paix, nous jugeons qu'il est de notre charge et de notre devoir de vous adresser cette lettre, afin qu'après l'avoir lue, vous concouriez aussi au maintien de la tranquillité publique. Vous êtes requis d'en donner connaissance à tous les officiers inférieurs de vos cours respectives, ainsi qu'aux commissaires des districts, afin que tous et chacun de vous concourent, avec tout le zele, la vigilance et la prudence possibles, à l'accomplissement d'un si important objet.—Que Dieu vous conserve !

(Signé) Don Christoval Cos Y Vivero.

A Madrid, le 6 Mai.

Digitized by Google

Proclamation rendue par Murat à Madrid, le 6 Mai.

Braves Espagnols,

Le 2 Mai sera un jour de deuil pour moi comme pour vous. Nos ennemis communs, après m'avoir provoqué de maniere à lasser ma patience, ont fini par exciter le peuple de Madrid et des villages adjacents à de tels excès, qu'il a été nécessaire d'employer la force irrésistible que je commande.

J'étais informé d'avance des efforts des mal-intentionnés, mais j'aimais encore à me persuader que rien ne troublerait la tranquillité publique. J'étais préparé à tout ce qui pouvait arriver de pis, cependant j'esperais que mes précautions seraient superflues. Ce matin, l'orage que je craignais depuis long-temps a éclaté. Plusieurs circonstances et des libelles incendiaires m'y avaient préparé, en me faisant connaître les moyens qui avaient été employés pour égarer la populace. Le signal pour l'explosion était le départ de la Reine d'Etrurie et de l'Infant Don Francisco, qui étaient mandés à Bayonne par le Roi leur pere. Un de mes aides-de-camp, qui était alors au palais, a été sur le point de périr par la main des séditieux, en même temps que tous les Français qui ont été trouvés seuls dans les différents quartiers de Madrid ont été assassinés. J'ai été enfin forcé d'ordonner la punition de ces énormes offenses.

Avec quelle horrible joie les ennemis de la France et de l'Espagne ne contempleront-ils pas la journée où les généreux Français ont été forcés de blesser les Espagnols égarés! Les ennemis communs des deux pays continueront à faire leurs efforts pour obtenir d'autres triomphes non moins horribles dans d'autres parties de ce beau royaume. Leurs vaines espérances seront déçues par ma franchise et votre jugement sain. Je vous parlerai avec sincérité sur un événement non moins douloureux pour vos cœurs que pour le mien, et en même temps je vous expliquerai votre situation. Charles IV et son fils sont actuellement réunis à Bayonne avec l'Empereur Napoléon, pour régler le sort de l'Espagne.

Digitized by Google

L'Empereur ne croit pas devoir attendre le résultat d'une aussi importante décision, pour vous faire connaître les sentiments qui l'animent en faveur d'une nation magnanime qu'il désire de préserver d'une crise révolutionnaire, et pour l'appeler à établir les institutions politiques qui sont les plus analogues à son caractere.

En conséquence il vous assure, et il me charge de vous le répéter, qu'il désire de maintenir et d'assurer l'intégrité de la Monarchie Espagnole, qui ne sera pas démembrée de la plus petite partie de son territoire; elle ne perdra pas même un village, ni ne supportera aucune des contributions dont la levée est autorisée par les lois de la guerre dans les pays conquis, mais que les mal-intentionnés seuls peuvent regarder comme applicables à un allié.

Ne voulez-vous pas vous réunir à moi, braves Espagnols, pour empêcher les méchants de troubler une si heureuse perspective? Je ne vous supposerai pas assez aveugles pour vous laisser égarer par de vils agitateurs, qui veulent vous conduire à votre ruine.

Lorsque le repos public est l'objet de nos soins, l'intérêt de l'armée que je commande n'est-il pas aussi celui des personnes qui ont des titres et des propriétés à conserver? Les désordres de la multitude, en offensant la majesté des lois, ne menacent-ils pas les uns et les autres?

Nobles, Propriétaires, Négociants, Manufacturiers, —Employez toute votre influence pour prévenir toute espece de sédition; cette fonction de la magistrature est le droit et le devoir de votre condition.

Ministres de la Religion,—Votre devoir vous appelle à détromper le peuple, parce que vous connaissez les secrets des consciences, que vos voix dirigent avec tant d'autorité.

Dépositaires du pouvoir civil et militaire,—La responsabilité la plus directe pesera sur vous, si vous négligez d'employer votre pouvoir avec vigueur à écraser la sédition dans son berceau, ou à la réprimer dans ses premiers mouvements.

Si le sang Français est de nouveau versé, vous en répondrez particulierement à l'Empereur Napoléon, dont la colere ou la clémence n'a jamais été provoquée en vain. Votre faiblesse serait encore plus inexcusable,

Digitized by Google

après que j'ai rappelé à votre mémoire, avec le plus vif empressement, le devoir très-important que vous avez à remplir.

Mais je me promets un avenir plus heureux, espérant que les ministres de la religion, les magistrats, les Espagnols du plus haut rang, en un mot, toutes les classes chercheront à détourner des troubles qui pourraient nuire à l'amélioration de l'Espagne. Pour tous les officiers généraux et militaires employés dans les différentes provinces de la Monarchie, la conduite qui a été tenue dans cette déplorable occasion par les troupes de la Maison Royale, celles de la garnison de Madrid et les militaires Espagnols de service à la Cour, est un modele à suivre. Si mon espoir est trompé, ma vengeance sera vraiment terrible; mais s'il se réalise, je serai heureux de pouvoir annoncer à l'Empereur que l'opinion qu'il s'est formée des naturels de l'Espagne (qui ont part à son estime et à son affection) n'a pas été erronée.

Au quartier-général, à Madrid, le 2 Mai 1808.

(Signé) JOACHIM.

Par S. A. I. et R.,
Le général en Chef de l'Etat-Major,
A. BELLIARD.

RÉUNION DE LA FINLANDE A LA RUSSIE.

Pétersbourg, le 10 *Avril.*

La gazette de la cour d'hier contient la proclamation suivante, qui est relative à la réunion de la Finlande à la Russie :—

Nous, Alexandre I, par la grâce de Dieu, Empereur et Autocrate de toutes les Russies, et— Par des déclarations publiées en temps et lieu, nous avons fait connaître les justes motifs qui nous ont portés à rompre avec la Suede, et à faire marcher nos troupes dans la Finlande Suédoise. La sûreté de notre pays exigeait cette mesure de nous.

L'attachement manifeste du Roi de Suede pour la puissance disposée hostilement envers nous, sa nouvelle

Digitized by Google

alliance avec elle, et enfin la mesure violente et inouïe qu'il a osé prendre envers notre ambassadeur à Stockholm, procédé aussi révoltant pour la dignité de notre empire que contraire à tous les droits qui sont regardés comme sacrés dans tous les états civilisés, ont changé la mesure de précaution militaire en une rupture absolue, et ont rendu la guerre inévitable.

" Le Très-Haut a soutenu notre juste cause par sa protection. Nos troupes combattant les obstacles avec leur courage ordinaire, et surmontant toutes les difficultés qu'elles ont rencontrées, se sont ouvert un chemin dans des lieux regardés comme inaccessibles dans la saison actuelle, ont été partout au-devant de l'ennemi, et se sont emparées de presque toute la Finlande Suédoise.

" Nous réunissons pour toujours à l'Empire de Russie, à partir de ce jour, cette province ainsi conquise par nos armes, et nous avons en conséquence ordonné de faire prêter aux habitants le serment de fidélité à notre trône.

" En annonçant cette réunion à nos fideles sujets, nous sommes convaincus que partageant nos sentiments de reconnaissance envers la Providence, ils adresseront leurs ferventes prieres au Très-Haut, pour demander que le Tout-Puissant favorise notre armée dans toutes ses opérations, bénisse nos armes, les couronne de succès, et détourne des frontieres de notre pays la crise par laquelle nos ennemis ont cherché à les agiter.

" Donné à St. Pétersbourg, le 20 Mars de l'année de la naissance de notre Seigneur 1808, et de notre regne la huitieme.

(Signé) " ALEXANDRE."

L'Ukase suivant a été adressé au Sénat par l'Empereur de Russie.

En conséquence de la Déclaration qui a été communiquée au Sénat le 26 Octobre 1807, concernant les causes de la rupture avec l'Angleterre et la cessation de toutes relations commerciales entre les deux pays, nous ordonnons ce qui suit:—

1. Nous prohibons l'importation en Russie, soit par

Digitized by Google

terre soit par mer, de tous les articles de fabrique anglaise, à quelque nation qu'ils appartiennent, et soit que ce soit des marchandises de prise, soit qu'elles viennent de tout autre pays.

2. Nous ordonnons à tous les vaisseaux russes, qui sont en Angleterre, de revenir en Russie sans délai.

3. Si cependant des marchandises anglaise sont importées dans aucuns de nos ports ou sur les frontieres, elles seront renvoyées dans le terme fixé par le 5e art. de l'Ukase du 3 Avril 1798, savoir des ports dans l'espace de deux semaines, et des frontieres sous trois jours, au lieu le plus proche au-delà des frontieres.

Reprise de l'Isle de Gothland sur les Russes.

S. M. le Roi de Suede a reçu hier le rapport suivant du major-général Baron Ankarsward, concernant ce qui s'est passé dans l'île de Gothland:

Rapport.—Je reçois dans ce moment, par l'assesseur Dubbe, un rapport de l'amiral Baron Cederstrom, qui m'annonce que la flotte de S. M., composée de trois vaisseaux de ligne, deux frégates, deux bricks de guerre, le yacht le Fortuné et plusieurs transports, a mouillé le 14 de ce mois dans la baie de Sandwick, et que le même soir les troupes Suédoises, infanterie et artillerie, ont débarqué. Le lendemain 15, un parlementaire Suédois est allé à Wisby, avec les articles de capitulation ci-joints, qui ont été signés le 16. L'avant-garde Suédoise, composée de chasseurs, est entrée le 17 dans cette ville, les Russes ayant déjà marché à Slito. Le chef de brigade, lieutenant-colonel Baron Fleetwood, est allé à Slito avec le principal corps, parce que, contrairement à la capitulation, les Russes avaient encloué plusieurs canons, endommagé une grande quantité de poudre, et n'avaient pas payé les dettes qu'ils s'étaient engagés à acquitter.—Le 18, l'amiral Baron Cederstrom se proposait d'appareiller et d'aller à Slito, afin d'engager l'amiral Bodisco à se conformer aux termes de la capitulation.

Le rapport de l'assesseur Dubbe est daté du 18 courant.

Digitized by Google

Articles relatifs à l'Evacuation de l'Isle de Gothland.

Art. Ier. Les troupes de S. M. Imp. Russe évacueront l'île sous deux jours, et remettront aux troupes de S. M. Suédoise toutes les armes, munitions et artillerie qu'elles ont apportées avec elles ou prises dans l'île. Elles donneront leur parole d'honneur de ne pas servir avant l'expiration d'une année, contre le Roi de Suede ni ses alliés.

II. Tous les effets et magasins, de toute espece et dénomination quelconque, qui appartiennent au Roi de Suede et qui ont été consommés par les troupes Russes, seront payés, et la valeur de toutes les réquisitions qui peuvent avoir été exigées, sera aussi remboursée.

III. Les troupes Russes emporteront avec elles tous leurs effets et propriétés, et marcheront à Slito; elles s'embarqueront sur les mêmes transports qui les y ont amenées; elles seront munies d'un passeport pour pouvoir retourner sans être inquiétées dans des ports Russes ou Prussiens; et si elles ont besoin de provisions, il leur en sera fourni et elles les payeront.

Le 4—16 Mai 1808.

(Signé) Rudolp Cederstrom.
Bodisko, Am. et Chev.

Rapport du Général Klingspor, Commandant en Chef des Troupes Suédoises en Finlande.

Très-humble Rapport.—Mon dernier rapport, envoyé par le capitaine Duncker, contenait un compte des heureuses opérations de l'armée de V. M. jusqu'au dit jour. Depuis ce temps le chef de brigade colonel Sandels a rendu compte qu'un détachement de la 5e brigade qui avait été envoyé à Karsamarki, sous les ordres du lieut. colonel Fahlanders, et qui avait déjà, ainsi qu'il est dit dans mon dernier rapport, fait un butin considérable, a, dans cette expédition, fait prisonniers de guerre 2 officiers, 6 sergents et 27 soldats, a pris aussi huit chariots couverts, une voiture d'hôpital chargée de remedes et d'instruments, trente fusils avec des baïonnettes, 10 mousquetons, 42 sabres, 20 chevaux et diverses provisions.

Digitized by Google

Un petit détachement de 30 hommes de ladite brigade, qui a été conduit depuis la ville de Teppo par le détachement du major Crotenfeldt, a été envoyé sous le commandement du cape. Malmi à Saersilka, pour enlever un transport de munitions, qui, suivant des rapports certains qu'on avait reçus, avait été placé là par les Russes. Le cap. Malmi a fait cette expédition avec tant de rapidité et d'intelligence, que tout le transport, consistant en 28 voitures, est tombé dans nos mains, avec une grande quantité de munitions.

Le colonel Sandels rapporte aussi que le cape. Sahlsten lui a rendu compte que les paysans d'Idensalmi, lorsqu'ils ont su que les troupes Suédoises devaient arriver, craignant que l'ennemi, en ayant eu avis, ne brûlât ou détruisît ses magasins, et empressés de servir leur pays, sous la direction d'Erick Pfikainin d'Idensalmi, ont attaqué l'escorte Russe à Valkiamacki et Vacklin, près de l'église d'Idensalmi, ont pris les muitions, qui consistaient environ en 200 voitures, ont tué deux hommes, et en ont blessé et fait prisonniers 49.

Dans cette expédition, le cap. Sahlsten, ainsi que les paysans ci-dessus mentionnés, a montré un zele extraordinaire; c'est pourquoi j'ai donné à un de ces derniers, comme une marque de la bienveillance de V. M. et pour en encourager d'autres, la médaille de bravoure, à laquelle j'ai pensé qu'il avait d'autant plus de droits, qu'après deux coups de fusil tirés par deux de ses camarades, par lesquels un Russe a été tué et un autre blessé, il a le premier foncé sur l'ennemi, et a encouragé les autres paysans à le suivre.

De notre côté, G. Gommerac et M. Borsmar, qui ont donné des preuves de leur zele pour le bien général, ont été grievement blessés, et un paysan a été tué. L'expédition a été soutenue par le major et chevalier Bazin, qui, comme je l'ai dit dans mon dernier rapport, en allant de Cajara à Nissita avec un détachement des jeunes recrues d'Uleaborg, a pris dans ce dernier endroit un convoi de provisions avec six soldats, et a depuis marché de là pour couvrir l'expédition d'Idensalmi.

Les troupes de V. M. occupent la même position qui est décrite dans mon dernier rapport.

Le dégel, qui est maintenant arrivé, a détruit plusieurs ponts sur les nombreuses rivieres qui arrosent ce

Digitized by Google

pays; il empêchera toute opération au moins pendant une quinzaine, mais en même temps il assure la position de l'armée, et lui procure l'occasion de mieux s'organiser pour la campagne de l'été prochain, pour la poursuite de laquelle il y a beaucoup de difficultés dans ce pays désolé, mais que le zele de l'armée de V. M. leur fera surmonter.

Au quartier-général, à Brahestad, le 12 Mai 1808.

(Signé) MAURICE KLINGSPOR.
C. ADLERCRENTZ.

Digitized by Google

SUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Par M. COBBETT.

Si jamais la vérité a reçu une leçon salutaire, c'est celle qui vient d'être donnée à la nation américaine, à cette nation si remarquable par sa vanité parmi toutes celles qu'on en accuse. On a dernierement peu parlé de nos différends avec l'Amérique. Ce sujet, par le moyen des intrigues de parti et par les mouvements des marchands intéressés au commerce américain, faisait une assez grande sensation, il y a un mois; mais, depuis, il s'est évanoui par degrés, de sorte qu'actuellement, à peine sait-on en Angleterre si la querelle est terminée ou si elle continue; tandis qu'au contraire, le peuple américain est jetté, au sujet de cette dispute, dans un état de désordre et presque de révolution. Je voudrais qu'il lui fût possible maintenant de juger par lui-même de notre situation: cela le guérirait de sa vanité, si toutefois elle n'est pas incurable.

L'embargo et les autres mesures adoptées pour punir l'Angleterre, a répandu la plus grande agitation parmi les Américains; tandis qu'ici le peuple en général n'est point instruit de la nature de ces mesures, et ignore même qu'il en ait été prise aucune de ce genre contre nous. Les Américains comptent les jours et les heures en attendant qu'ils puissent connaître le résultat de leurs ambassades extraordinaires; nous, au contraire, nous ne paraissons point attendre de nouvelles de l'Amérique, ni accorder la moindre attention à celles qui en arrivent. Les papiers-nouvelles des deux pays présentent le contraste le plus frappant. Ceux de

Digitized by Google

l'Amérique sont, en quelque sorte, entiérement remplis de discussions sur leur démêlé avec l'Angleterre ; d'attaques violentes contre nous d'un côté; et de l'autre, d'apologies en leur faveur : de discours des membres du Parlement relatifs à ce sujet; d'extraits de pamphlets, et même de morceaux tirés des journaux anglais. On ne remarque rien de tout cela dans nos papiers-nouvelles qui, à peine, accordent une colonne par mois aux affaires d'Amérique, et qui même n'ont point jugé à propos de présenter le retour de M. Rose, comme un événement marquant : ce qui prouve avec quelle indifférence la nation en général envisage tout ce qui a rapport à l'Amérique.

Rien de plus provoquant, sans doute. „ Quoi ! (dira cette nation infortunée) ne considérez-vous pas que la population des Etats-Unis est maintenant égale à celle de l'Angleterre et du pays de Galles?" Cela se peut, mais comme Voltaire disait à un moine, " Mon ami, nous sommes tous hommes ; mais il y a différentes éspeces d'hommes." On peut comparer maintenant la situation de l'Amérique à celle de ce bouc qui vint se briser la tête contre les cornes d'un taureau, sans avoir pu réussir à troubler celui-ci un moment tandis qu'il paissait.

Les pieces officielles que je publie dans ce Numéro, sont relatifs à nos démêlés avec l'Amérique; c'est-à-dire, depuis qu'ils ont pris une nouvelle tournure, en conséquence de l'affaire de la Chesapeak. Ces renseignements commencent par la premiere lettre de M. Madison, le secrétaire d'état du gouvernement américain, à M. Monroe, son envoyé en Angleterre ; ensuite vient la correspondance entre M. Monroe et M. Canning, entremêlée des lettres, dans lesquelles M. Monroe donnait, de temps en temps, à son gouvernement des renseignements sur ce qui se passait en Angleterre et et sur les progrès de la négociation. Viennent

Digitized by Google

après les lettres de M. Rose à M. Madison; et enfin une lettre de M. Erskine à M. Madison, pour l'informer officiellement des ordres en conseil publiés en Angleterre. Ces papiers n'ont naturellement pas besoin d'explication; mais comme je ne suis pas sûr qu'ils seront lus par tout le monde, et comme je n'ai vu nulle part un récit abrégé de la dispute, je vais essayer d'en donner un, me réservant d'y répandre çà et là quelques réflexions, à mesure qu'elles me seront inspirées par les faits.

L'attaque contre la Chesapeak eut lieu en Juin 1807, et comme on le verra dans les pieces officielles, M. Monroe en reçut la premiere nouvelle de M. Canning lui-même, vers la fin de Juillet. Ce dernier prévoyant qu'on voudrait profiter de cet événement pour mêler l'attaque contre la Chesapeak avec la dispute ancienne et toujours existante concernant le droit de chercher nos matelots à bords des vaisseaux marchands, saisit la premiere occasion d'avertir M. Monroe qu'il serait nécessaire de ne point confondre les discussions qu'occasionnerait la Chesapeak, avec des objets entiérement étrangers à cette affaire. M. Monroe ne put qu'approuver cette observation, et il fut le premier à convenir que l'affaire de la frégate devait être traitée séparement, laissant apercevoir en même temps qu'il ne craignait point qu'il s'élevât aucune difficulté sérieuse, capable d'empêcher un arrangement à l'amiable.

Cependant, sans prendre le temps de la réflexion et sans attendre de nouvelles instructions, ni même la confirmation officielle de l'événement, M. Monroe écrit à M. Canning sur un ton presque menaçant; et l'affaire devient tout à coup d'une haute importance; ce qui prouve évidemment qu'on l'a excité à faire ce à quoi il n'avait pas même songé. M. Canning qui montre des talents que chacun devrait envier, remarque très-à-propos que ce changement de ton est fait

pour exciter quelque surprise, et qu'il est loin de rien annoncer de favorable ; mais en même temps il a soin de laisser entrevoir doucement à M. Monroe qu'il doit peu compter sur l'effet de la crainte qu'il cherche à inspirer. Peu après arrive une lettre de M. Madison à M. Monroe qui juge à propos de traiter l'affaire avec M. Canning plutôt dans des conférences que par le moyen d'une correspondance réguliere, et nous montrerons dans un instant que ce mode n'a pas été adopté sans motif. Ayant ainsi procédé, il établit, dans sa premiere entrevue, le genre de réparation que son gouvernement attendait : entr'autres, 1°. " Que l'homme pris à bord de la Chesapeak fut rendu ; 2°. Que les officiers qui avaient commis cet acte d'agression fussent exemplairement punis ; 3°. Qu'on renonçât à l'habitude d'enlever des matelots à bord des vaisseaux marchands ; et enfin que la réparation fût annoncée au gouvernement américain par un envoyé spécial." Enfourchez un mendiant sur un cheval, dit un ancien proverbe, et il ira au diable, au grand galop. A-t-on jamais rien entendu de plus insolent ? Quoi ! leur rendre nos déserteurs ; punir les capitaines Douglas, Humphrey et l'amiral Berkeley ; abandonner notre droit de rechercher nos propres matelots à bord de leurs vaisseaux marchands, et par conséquent donner à notre marine un coup qui la frappe au cœur ; envoyer un représentant spécial de S. M. pour annoncer tout cela à Thomas Jefferson ! Je ne suis pas propre à la diplomatie ; car j'aurais essayé de jeter à terre à coups de poing l'homme qui m'aurait fait une telle proposition.

M. Canning rejetta cette demande abominable, et insista particulierement sur ce que l'affaire de la Chesapeak fut traitée dans une négociation séparée de tous les autres points en discussion, et ce fut ainsi que se termina la conférence.

Digitized by Google

Immédiatement après, M. Monroe présenta une note, dans laquelle il demandait la réparation; mais comme on le verra en examinant la note elle-même, il se borna à demander expressément qu'il fût renoncé au droit de rechercher nos déserteurs sur les vaisseaux marchands, omettant les autres conditions qu'il avait d'abord proposées, et cela pour des raisons qu'il détaille ainsi à M. Madison: " Comme il n'a pas été en mon pouvoir d'entrer en aucun arrangement avec M. Canning sur la question générale du droit de fouiller nos vaisseaux marchands, j'ai jugé qu'il était de mon devoir de confondre cette question avec celle de l'affaire de la Chesapeak, dans la note que je lui ai présentée pour demander la réparation de cet outrage. Je crus cependant qu'il était plus à propos d'omettre *les autres actes* dont j'avais demandé réparation, attendu qu'il semblait probable, qu'en spécifiant chaque circonstance dans la note, ce serait augmenter la répugnance que le ministere montrait pour un accommodement, et *lui donner l'avantage d'être soutenu de la nation entiere dans le refus d'accéder à notre demande.* Je me suis en conséquence expliqué au sujet des autres actes d'une maniere conciliante et dans des termes généraux."

M. Madison a dû être extrémement surpris de trouver qu'une précaution de cette nature était fort nécessaire. Le bon homme! il croyait dans sa modestie que les ministres auraient la nation toute entiere contre eux, s'ils balançaient un instant à se soumettre aux demandes de nos excellents chalands de par delà l'Atlantique. Lui et M. Jefferson croyaient, ce qu'ils ont souvent avancé, que l'Amérique peut très-bien exister, sans aucune communication avec l'Angleterre; mais que l'Angleterre ne peut absolument subsister sans communications avec l'Amérique. Mais

Digitized by Google

quoique M. Monroe eut supprimé dans sa note sa demande relative *aux autres actes*, il obtint une entrevue de M. Canning pour lui annoncer que, si pour le moment il n'en était pas question, on s'attendait à obtenir la réparation qu'ils nécessitaient. Tout celá fut inutile; car M. Canning trouvant que le gouvernement américain était résolu de n'accéder à aucun arrangement qui ne comprendrait pas l'abandon de notre droit de rechercher sur les vaisseaux marchands nos propres matelots, refusa positivement d'entrer en négociation au sujet de la Chesapeak, à moins qu'on n'isolât cette affaire de tous les autres objets actuellement en discussion. La négociation fut par conséquent terminée ainsi de notre côté, et M. Monroe partit presqu'aussitôt pour l'Amérique.—Comparons maintenent un peu les dates. La lettre dans laquelle M. Madison donnait ses instructions à M. Monroe pour faire ses insolentes demandes, fut écrite le 6 Juillet. La paix de Tilsit fut conclue le 7 du même mois; mais au moins deux mois auparavant, les affaires des alliés étaient dans un état si désespéré, qu'il n'était pas douteux que les conditions de la paix ne fussent dictées par Napoléon, et par conséquent qu'elles ne stipulassent une coalition des puissances du Nord contre l'Angleterre. Ce fut donc en conséquence de l'aspect qu'offrait l'état de l'Europe et de la situation critique où semblait se trouver l'Angleterre, que M. Jefferson, l'équitable et sage M. Jefferson, ordonna à son envoyé de faire les demandes dont nous avons parlé plus haut. Mais avant qu'elles ne parvinssent en Angleterre, c'est-à-dire vers la fin d'Août, M. Monroe eut l'habileté de découvrir, que les évéments arrivés sur le continent Européen après avoir été une de ces merveilles qui étonnent pendant neuf jours, avaient donné au peuple le temps

Digitized by Google

de la réflexion, et il s'était aperçu qu'il n'existait aucun sujet sérieux d'allarme.

Lorsque M. Monroe écrivit sa premiere lettre à M. Canning, les négociants de Liverpool et d'autres villes avaient commencé à réclamer en faveur de l'Amérique; mais avant que la seconde fût écrite, l'esprit public avait été éclairé à ce sujet, et les clameurs de ces marchands, qui semblaient calculés pour dicter des lois à notre gouvernement, n'étaient déjà plus que de misérables doléances. Sa seconde note fut écrite le 7 Septembre. Si l'on veut revenir un instant sur les circonstances d'alors, on connaîtra la raison pour laquelle M. Monroe adoucit le ton qu'il avait pris d'abord, et pourquoi il supprima fort à propos ses humiliantes demandes dans une note que les ministres auraient pu être obligés de publier.

La négociation (si toutefois on peut l'appeler ainsi) entre M. Monroe et M. Canning, commença sur la fin de Juillet, et finit dans le commencement d'Octobre. J'engage, quiconque en a le temps, à comparer cette correspondance avec les articles que je publiais alors sur le même sujet dans mon journal. Ce qui vaudrait encore mieux, sans doute, ce serait de connaître toute la série des lettres de M. Monroe à M. Madison, celles surtout où il parle des gens qui, dans ce pays-ci, ont des dispositions à faire éclater la guerre entre ce pays-ci et l'Amérique. " Tel est, dit-il dans sa dépêche du 4 Août, l'état de ce pays dans la crise actuelle, qu'il est impossible de prévoir quelle sera sa conduite avec les États-Unis. Il y a eu constamment ici, depuis le commencement de la guerre actuelle, un parti puissant qui a cherché à en étendre les ravages jusqu'à nous. Ce parti est composé des armateurs de navires,

Digitized by Google

de la marine royale, des marchands qui commercent avec les Indes Orientales et Occidentales, et de plusieurs hommes d'état qui jouissent d'une grande considération. Cette cabale est si puissante que les ministres ne céderont jamais sur aucun point que quand ils y seront forcés par la nécessité. Les désastres du Nord auraient dû inspirer quelque modération; mais ils semblent avoir produit un effet entiérement opposé. Une flotte de 25 vaisseaux de ligne, avec un nombre proportionné de frégates, a été équippée et a été envoyée avec vingt-mille hommes dans la Baltique, s'emparer à ce que l'on dit, des flottes russe et danoise. Cette mesure a, dit-on, été occasionnée par la découverte qui a été faite d'un projet qu'on suppose concerté entre la France et la Russie, afin de préparer les moyens de forcer ce pays-ci à adopter *un code maritime plus favorable aux nations neutres.*" Eh quoi, M. Monroe, ce *parti* puissant qui comprend toute la *marine royale*, a fait cela? Il faut avouer que c'est là en effet un *parti* assez puissant! Mais êtes-vous sûr, M. Madison, que M. Monroe n'a rien dit dans ses lettres de ce " méchant coquin de Cobbett," comme vos misérables éditeurs de papiers-nouvelles m'appellent maintenant? Etes-vous certain qu'il ne vous a pas dit qu'il a été l'ennemi le plus formidable qu'il ait eu à combattre? Vous communiquez, à la vérité, à vos imbéciles concitoyens les plaintes de M. Monroe contre les papiers anglais, mais vous leur cachez soigneusement celles qu'il dirige contre moi en particulier.

Je vous dirai donc, Monsieur, que je sais de bonne part, que vous avez dit que, sans moi, le gouvernement anglais aurait accédé à vos demandes. Vous avez été trompé; car M. Canning

Digitized by Google

connaissait fort bien l'état de l'Amérique et le caractere de ses habitants, quoique je doive dire que je crois, en vérité, que la connaissance que lui et d'autres personnes peuvent en avoir, leur vient principalement de moi. " Combien un pauvre individu peut être quelquefois d'un grand secours!" Je dois confesser que je vous ai assez bien enlevé le vernis qui vous couvrait. Dans d'autre pays, on peut encore croire que vous valez quelque chose; mais, en Angleterre (le seul pays dont l'opinion m'est chere), vous ne serez, dans quelque temps, apprécié que ce que vous valez. " Un parti, dites-vous, qui veut la guerre avec l'Amérique!" Je crois que je connais aussi bien que M. Monroe, la nature des partis et des sentiments politiques; et cependant je n'ai jamais entendu un seul homme exprimer ici, le désir de voir la guerre éclater avec l'Amérique. Mais en ceci nous voyons encore un nouvel exemple d'illusion et de vanité. Le ministre américain s'attendait que, dans les circonstances qui existaient alors, l'Angleterre se prosternerait à ses pieds; et quand il s'est aperçu qu'il s'était trompé, il n'attribue cela à rien autre chose qu'à une ligue; qu'à l'influence d'un parti!! S'il avait dit que la nation était opposée à toutes concessions ultérieures, c'eût été reconnaître que l'Angleterre n'avait point tremblé à la menace d'une guerre avec l'Amérique; mais cela ne remplissait point son but. Il était donc nécessaire d'évoquer un *parti*, une *ligue*; quelque chose d'extraordinaire et même de surnaturel. " L'on n'obtiendra du gouvernement que ce que la nécessité le forcera d'accorder." C'est-là l'opinion qu'ils ont toujours eue de nous; c'est ce qu'ils ont toujours cru; et chaque fois qu'ils ont obtenu quelque chose, ils ont toujours attribué nos concessions à leur puissance et non à notre désir de tout conci-

Digitized by Google

fier. J'ai dit à M. A. B.* (ce pourrait bien être Alexandre Baring) le correspondant du *Morning Chronicle*, que toute concession de notre part serait attribué à la crainte ; qu'à mesure que nous en ferions une, on nous en demanderait une autre ; qu'il était par conséquent aussi à propos de s'arrêter tout à coup que d'aller en avant, jusqu'à ce qu'il ne nous restât plus ni un vaisseau ni un matelot. Cette vérité se trouve prouvée par les sentiments que M. Monroe a communiqués confidentiellement à son gouvernement. Son gouvernement nous croyait abattus. " L'Angleterre est renversée, disait un des juges américains, dans l'année 1793 ; elle est dans les dernieres convulsions de son agonie, et nous n'avons plus rien à faire que de la saisir à la gorge, et de délivrer enfin le monde de son influence " Ce sont là les paroles d'un juge, du premier juge de l'état de la Caroline Méridionale, et il n'était pas le seul de cet avis. Cependant l'Angleterre n'était pas abattue. Depuis ce temps, elle a été debout ; et la nation *en embargo* éprouve encore sa puissance. Non, M. Monroe, ce ne fut point un parti qui chercha à châtier les Américains, quoiqu'il y eût un parti qui essayât de les soutenir. Ils avaient pour eux tout le parti des Whigs, tous les marchands Américains et plusieurs écrivains soudoyés ; mais toutes ces intrigues s'évanouirent devant l'opinion nationale qu'on ne peut ni égarer ni solder. Et si vous vouliez mettre de côté la vanité *qui* caractérise votre nation, vous auriez dit à M. Madison : " Je

---

* Ceci a rapport à quatre lettres signées A. B concernant nos démêlés avec les Américains, qui ont été publiées dernièrement dans le *Morning Chronicle*.

Digitized by Google

reconnais que nous avons joué avec la souris, jusqu'au moment où nous l'avons laissé échapper. Cette nation qu'on flatte si aisément et que nous avons si long-temps cajolée, a la vue très-perçante lorsque ses yeux, si lents à se mouvoir, sont une fois ouverts. Je suis maintenant convaincu que, si sa tolérance dure long-temps, elle est tôt ou tard remplacée par une invincible opiniâtreté. Vous et moi avons été trompés dans notre espoir de tirer avantage des désastres du Nord de l'Europe; car cette nation a précisément résolu que c'était dans de pareilles circonstances qu'elle ne devait rien céder à personne. Je dois vous dire, en outre, Monsieur, que malgré notre prétention d'être un grand peuple, personne en Europe ne nous considere ainsi. Les nations européennes nous regardent comme à demi civilisés, comme une horde établie d'une maniere très-accessible sur une côte étendue et impossible à défendre. Lorsque je parle dans ce pays-ci de notre marine et de notre prétention de déclarer la guerre, quoiqu'on ne se moque pas ouvertement de moi, on rit, dès le moment que j'ai le dos tourné. Quant à leur commerce avec nous, qui paraissait d'une telle importance pour eux, que nous pensions qu'en le perdant ils devaient périr; croiriez vous qu'ils n'éprouvent aucune inquiétude à ce sujet? Il existe environ 300,000 personnes en y comprenant les hommes, les femmes, et les enfants, employées dans tout ce qui est relatif au commerce étranger, quel qu'il soit; et parmi les écrivains périodiques, on en remarque quelques-uns qui prétendent que les rapports commerciaux entre les deux pays, sont nuisibles à la nation anglaise, au lieu de lui produire aucun avantage; car le fer, le cuivre, l'étain et les toiles qu'elle nous en-

Digitized by Google

voye lui sont beaucoup plus utiles que tout ce que nous pouvons lui fournir en retour.

" Nous avions coutume, vous et moi, de comparer notre vaste territoire avec la pitoyable étendue du leur, et nous attendions avec impatience le jour où nous les surpasserions en population. Mes espérances à ce sujet sont extrêmement affaiblies, car, comme *Scrub* dit dans la comédie : ' C'est vraiment là une espece de gens bien différente de la nôtre." Vous et moi étions surpris qu'une île aussi petite pût dominer sur l'Océan, et être encore si puissante sous d'autres rapports. Mais, mon cher ami, si jamais vous pouviez en juger par vos propres yeux, vous cesseriez d'être étonné : vous ne pouvez vous imaginer l'immense quantité de chevaux, de bestiaux, de grains, de maisons, de meubles, de draps ; vous ne pouvez imaginer la profusion de tous ces objets qui constituent la force nationale, que l'industrie de ce peuple a enlevés de la surface de la terre ou qu'elle a arrachés de ses entrailles. Dans les commencements de mon séjour dans ce pays, j'avais coutume de rire en voyant les rivieres qui l'arrosent, en voyant que la Tamise ' Qui, comme disent leurs poëtes, roule ses flots majestueux,' n'était pas de moitié aussi large que la plus petite de nos rivieres. et guère plus considérable que ce que nous appellons communément un courant d'eau. Mais lorsque je viens à considérer que ce n'est pas le volume d'eau qui constitue la force et l'abondance, et lorsque je vis que, sur ce courant d'eau, flottaient de plus grandes richesses qu'on n'en voit sur toutes nos immenses rivieres, j'avoue que je commençai à avoir une opinion tout-à-fait contraire à celle qui m'avait d'abord abusé. C'est dans le fait un pays bien peu étendu, mais tout y respire la force

Digitized by Google

et la vie. Il est pourvu en abondance de ces objets qui ajoutent encore à la force naturelle de l'homme; et toute cette masse de forces est si aisée à faire mouvoir, elle se prête tellement à toutes les directions, qu'il semble en quelque façon que le peuple porte le territoire sur ses épaules. Ajoutons à cela, que cette nation est tenace dans ses entreprises, constante et réglée dans son travail; et que les mêmes inclinations, les mêmes habitudes, le même caractere se transmettent des peres aux enfants, et traversent les générations sans s'altérer.

" Vous savez que notre population dégénérée est sans cesse en mouvement, se portant çà et là, cherchant de nouvelles boutiques ou de nouveaux territoires, de sorte qu'excepté les Quakers et quelques Yankees, on peut la comparer à une fourmilliere. Mais, mon cher Madison, ce ne sont pas seulement les seigneurs en Angleterre qui ont des propriétés héréditaires: là, le fils hérite de la profession de son pere; là, on voit des cordonniers, des tailleurs, des serruriers, des carrossiers qui le sont de pere en fils, et dont les familles existent depuis plusieurs siecles sous le même toît. Nos fermiers, vous le savez, sont tous spéculateurs, tous aspirent à la fortune, et cherchent à devenir riches d'un seul coup; mais là, quoique les banques de provinces et les sociétés d'agriculture aient un peu contribué à corrompre les mœurs des fermiers, la plupart d'entr'eux ont conservé la simplicité de leurs aïeux, se contentent de peu, et ne désirent rien de plus que ce dont leurs peres ont joui.

" Ces gens-là sont vraiment exemplaires dans leurs jeux athlétiques. Ils dédaignent de tirer avantage les uns des autres dans les moments de violence et de colere. Ils ne sont point dans l'habitude de ruer, d'égratigner et de mordre, ainsi

Digitized by Google

que c'est l'usage dans votre pays et dans le mien. Quant à l'horrible pratique d'arracher les yeux, ils sont loin de croire qu'elle puisse être employée ailleurs que parmi les cannibales, quoique vous et moi sachions très-bien qu'elle est très-fortement en usage parmi nos excellents citoyens, parmi cette nation que nous appellons la plus éclairée du globe. Mais ce qui vous causerait une surprise réelle, mon cher ami, c'est la probité et la franchise de la classe commune en Angleterre, chez qui ces qualités semblent en quelque sort tenir de l'instinct. Là, les hommes se fient à la parole les uns des autres pour des valeurs qui égalent au moins la moitié de ce qu'ils possedent dans le monde. Je crains que vous ne m'accusiez de faire des contes, si je vous dis qu'il arrive souvent qu'un individu, après avoir accepté une offre pour un objet à vendre, tient sa parole à l'échéance convenue, reçût-il même dans cet intervalle la proposition d'une somme plus considérable de moitié. Je sais que beaucoup de fermiers sont dans l'usage de confier leur argent, pour acheter des bestiaux, à des acheteurs qui vont à des foires très-éloignées, et qu'entr'eux il ne se signe aucun reçu, aucune lettre de change; que le fermier ne connaît nullement le vendeur, et ce qui vous étonnera encore plus, c'est que l'acheteur, qui, en général, est un homme pauvre, dont le métier est de courir les foires, reste pauvre toute sa vie.

" Maintenant, mon cher Madison, appréciez tout ce que vaut cette intégrité, cette confiance d'homme à homme. Un seul homme, et cet homme est d'une condition obscure, remplit ainsi des commissions qui, sans la confiance qu'on lui accorde, enleveraient pour quelque temps un grand nombre d'individus à leurs utiles travaux. Une pareille chose ne se voit dans aucun autre pays; et cette qualité, pénétrant par mille routes

Digitized by Google

inconnues est un des plus utiles boulevards de cette nation. Enfin, j'ai demeuré assez long-temps en Angleterre pour perdre tous les préjugés que notre révolution nous a inspirés contre ce pays. J'avoue que le caractere d'un Anglais me fait envie."

Vous auriez dit cela, M. Monroe, ou quelque chose de semblable, si vous aviez parlé du fonds de votre cœur. Vous n'êtes point du nombre de ces insensés qui ne viennent en Angleterre que pour se pavaner parmi les *Lords* et les *Ladys*, et qui, après avoir fait des connaissances en semant l'or devant eux, et avoir trouvé que " quand il n'y a plus de musette, il n'y a plus de danse," retournent dans leur patrie remplis de regrets et de dégoûts. Vous avez la fortune et le cœur d'un gentilhomme; et quelle que soit la maniere dont vous parlez de nous, vous devez nous regarder comme le meilleur peuple que vous ayiez jamais vu, et vous devez sentir un secret orgueil, en considérant que vos ancêtres en sont sortis. Permettez-nous d'espérer que vous ferez tout ce qui vous sera possible, pour réprimer cette continuelle prétention qui égare vos concitoyens, et qui tend à humilier l'Angleterre. Soyez persuadé que le peuple de ce pays est au fait de tous les points en discussion avec le vôtre; et que nos ministres, quels qu'il soient, n'oseront jamais vous faire les concessions que vous demandez. Vous ne nous arracherez rien par la nécessité. Il n'existe ici aucun parti qui veuille ou qui puisse vous prêter son appui. Quelques individus peuvent dans cette inquiétude, qui les porte à se harrasser les uns les autres dans leurs misérables luttes, pour arriver au pouvoir, ils peuvent, dis-je, paraître vos partisans; mais maintenant il n'y a aucun *parti* qui voulût appuyer vos demandes.

La suite de la négociation n'est pas d'une

aussi grande importance. Quand les ministres virent que le gouvernement américain était déterminé à n'arranger l'affaire de la Chesapeak, qu'autant que cet arrangement aurait compris une renonciation de notre part au droit de fouiller ses vaisseaux marchands pour en enlever nos déserteurs, ils résolurent d'envoyer un négociateur pour offrir une satisfaction convenable pour l'attaque contre la Chesapeak, mais ils lui interdirent d'entrer en négociation sur aucun autre point; en même temps ils publierent une proclamation, dans laquelle le Roi déclarait qu'il ne renoncerait jamais au droit en question. Il est conséquemment probable que si la négociation entre M. Rose et M. Madison avait commencé, elle eût été promptement rompue; mais ce qui empêcha qu'elle ne fût entamée, ce fut, comme le lecteur peut s'en communiquer lui-même, parce que le gouvernement américain persista à maintenir son hostile proclamation, dont l'annulation lui était demandée par nos ministres comme un préliminaire indispensable, avant qu'on ne discutât aucune réparation. Cette demande fut refusée, et M. Rose revint comme il était parti.

Le lecteur s'apercevra que les Américains jugent maintenant à propos de faire envisager leur hostile proclamation, non comme un acte de *représailles*, mais comme un acte de *précaution*. Ils paraissent effrayés que nous n'envoyons nos vaisseaux pour brûler leurs cités. Le croira qui voudra; pour moi, je suis persuadé que c'était un acte de représailles, qu'ils l'ont d'abord tous envisagé ainsi, et que telle était l'opinion qu'en avaient leurs rédacteurs des papiers-nouvelles. M. Madison prétend que c'était-là la mesure la plus douce qu'on pût adopter, et moi, je soutiens que c'était la plus violente, parce qu'il n'était pas au pouvoir des Américains de nous nuire d'aucune

Digitized by Google

autre manière; c'était-là tout ce qu'ils pouvaient faire de plus injurieux. Ils ne pouvaient pas riposter à un coup par un autre coup; ils n'avaient d'autre ressource que de nous cracher au visage. Cette mesure existait encore à l'arrivée de M. Rose en Amérique; et si, dans cet état de choses, nous avions offert des réparations avant qu'on ne l'eût annullée, nous nous serions déshonorés. Nous eussions demandé pardon pendant que la canne était levée sur nos épaules.

Le résultat de cette négociation, ou plutôt son mauvais succès, prouve la vérité de ce que j'ai dit, dès le principe, aux ministres; que la moindre apparence de concession de notre part ne ferait qu'engendrer de nouvelles difficultés. Les Américains ont fait tout le mal qui était en leur pouvoir; et s'ils se sont arrêtés, c'est parce qu'ils ne pouvaient faire davantage. Si les ministres avaient hautement avoué la prétension de ce pays à la domination des mers, il y aurait eu d'abord quelques clameurs, mais il ne nous serait rien arrivé de plus fâcheux. Nous l'exerçons de fait maintenant, nous l'exerçons dans toute son étendue, et, en dernier résultat, c'est un droit qui devra être reconnu par toutes les nations. Si nous y renoncions, nous serions bientôt dans la dépendance de la France. La crainte que quelques auteurs de pamphlets ont témoignée que l'aveu franc et authentique d'une pareille prétention ne liguât toute la terre contre nous, est assez extraordinaire, puisque de fait nous avons aujourd'hui contre nous toute la terre.

L'Amérique est maintenant notre ennemi autant qu'elle le peut être; rien de ce que nous ferons ne peut ajouter à ses dispositions hostiles. Elle voulait déclarer la guerre, mais elle ne l'a pas osé. Nous ne devons pas craindre de la jeter dans les bras de la France; elle lui est aussi dé-

Digitized by Google

vonés maintenant qu'elle peut l'être. Nos vaisseaux de guerre tiennent seulement ces deux vertueux amis séparés. J'ignore quelle influence aura la révolution d'Espagne, cette révolution qui met sous l'empire de la France, les pays qui avoisinent les Etats-Unis. Si les Américains étaient moins dominés par l'envie et la haine qu'ils portent à l'Angleterre, cet événement devrait produire entr'eux et nous une alliance offensive et défensive; mais je pense que cela n'aura pas lieu, jusqu'à ce que les souffrances qu'il leur prépare leur ayent donné une leçon de justice et de modestie. Les Florides sont habitées par des Espagnols; la Louisiane est peuplée d'Espagnols et de Français; ils ont dans leurs mains la clef du Mississipi. Sans l'assistance de l'Angleterre, il est impossible aux contrées méridionales et occidentales de l'union américaine de se défendre contre la France, si elle les attaque. Pour prévenir cette attaque, il faut que les Américains se soumettent à tout ce qu'il plaira à Napoléon de leur prescrire.

Quel vaste champ cette révolution d'Espagne ouvrirait à une coopération entre l'Amérique et l'Angleterre, sans cette haine des Américains contre nous! Que cette coopération est naturelle, et qu'elle serait glorieuse! Mais ce n'est point nous qui devons chercher à la précipiter. Les premieres démarches pour l'organiser, doivent venir de l'autre côté; et elles n'auront lieu que quand le peuple, le vrai peuple d'Amérique, se levant tout entier, foulera au pieds les esclaves de la France, et sera déterminé à agir pour le véritable intérêt du pays. Cet événement ne peut pas être très-éloigné. Les Américains savent ce que sont les armées françaises; ils détestent personnellement les Français; et quand ils verront ceux-ci dans leur voisinage, ils songeront

Digitized by Google

à préparer des moyens de défense. Il faut qu'ils les chassent du nord de l'Amérique où qu'ils s'attendent à devenir les sujets de la France. Il n'y a pas pour eux d'alternative. Ils ne peuvent pas les expulser sans l'aide de l'Angleterre ; et ce secours, quand il sera et réclamé et accordé, conduira nécessairement à des liaisons qui auront une influence prodigieuse sur les destinées du monde. Mais on ne peut trop souvent répéter, que les premieres démarches ne doivent pas venir de nous.

Digitized by Google

Relation officielle de la Réunion et de la Campagne des Escadres réunies de Rochefort et de Toulon *.

Le contre-amiral Allemand, commandant une division mouillée à l'Isle-d'Aix, en appareilla, le 17 Janvier, pour se réunir à l'escadre de Toulon. Il y arriva le 6 Février, après avoir pris ou détruit six bâtiments Anglais et un portugais (*le Prince-de-Portugal*, de 600 tonneaux, chargé de denrées coloniales, et que les anglais avaient amariné depuis quelques jours).

A peine le contre-amiral fut-il signalé, que l'amiral Ganteaume, qui était averti de son arrivée, mit sous voiles avec les bâtiments sous ses ordres.

La division de l'Isle-d'Aix avait navigué par un coup de vent continuel; cependant elle n'avait point éprouvé d'avaries, et put suivre aussitôt sa destination.

L'escadre ainsi réunie, se trouvait composée de dix vaisseaux, dont deux à trois ponts, un de 80 canons et sept de 74 canons, trois frégates, deux corvettes et sept transports, chacun de 800 tonneaux, chargés de troupes, vivres et munitions de toute espece.

L'amiral dirigea sa route sur Corfou, qu'il avait ordre de ravitailler, et qui, depuis quelque temps, était bloqué par une escadre de six à sept vaisseaux.

---

* Cette relation n'a point encore paru dans les feuilles anglaises.

Digitized by Google

Soit que cette escadre eût été avertie du mouvement de celle de Sa Majesté, soit que les temps affreux qui eurent lieu à cette époque l'eussent forcée de relâcher, elle avait disparu depuis quelques jours, lorsque le 23 Février, l'amiral arriva devant Corfou.

Son premier soin avait été d'envoyer des bâtiments à Otrante, Tarente, Brindisi, et sur les deux côtes de l'Adriatique, pour faire affluer sur Corfou les convois nombreux réunis dans ces ports, ce qui s'exécuta avec la plus grande activité.

On n'en mit pas moins à débarquer dans l'île les troupes et munitions de toute espece dont l'escadre et le convoi étaient chargés.

Depuis leur départ, les vaisseaux de S. M. avaient éprouvé des temps affreux; *le Commerce de Paris* avait des réparations assez importantes à faire dans sa mâture. L'amiral qui le montait, porta son pavillon sur *le Magnanime;* et sur l'avis qu'il reçut qu'une escadre anglaise était entrée dans la Méditerranée, il appareilla le 25 pour aller à sa rencontre, et empêcher sa jonction avec les autres escadres ennemies. Il laissa seulement sur Corfou quelques frégates et corvettes françaises et italiennes, pour assurer les communications.

L'escadre se porta à la hauteur de la Sicile, et n'y trouvant rien, elle parcourut tous les parages situés entre cette île, le Zante et les îles ioniennes. Après 19 jours de croisiere, elle rentra à Corfou, où l'amiral reporta son pavillon sur *le Commerce de Paris.*

Le 16 Mars, tous les convois destinés pour Corfou, y étant introduits, l'île se trouvant approvisionnée de vivres pour deux ans, et ses magasins remplis de poudre et munitions, l'amiral remit à la voile, et après avoir croisé quelques jours sur la Sicile, la Barbarie, et la Sardaigne, il fit

Digitized by Google

route pour Toulon, où l'escadre est rentrée le 10 Avril, ayant ainsi complettement rempli sa mission.

L'amiral Ganteaume se loue beaucoup du contre-amiral Allemand, et des commandants, officiers et équipages. Tous, pendant cette navigation de deux mois, où les coups de vent se sont continuellement succédés, ont montré autant de zele que d'expérience. *(Moniteur.)*

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland-Street, Oxford-Street.
On souscrit chez M. PELTIER, No. 7, Duke-Street, Portland-Place.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXVI.—*Le* 30 *Mai* 1808.

ÉLOGE DE CORNEILLE.*

Depuis environ cent vingt années, la mort a enlevé à la France et au monde littéraire, PIERRE CORNEILLE, surnommé *le Grand.* La génération contemporaine a payé à sa tombe un tribut d'hommages, que la génération actuelle vient aujourd'hui renouveller; sage détermination, qui en donnant à l'opinion publique une empreinte d'immortalité, confère la plus grande énergie à la plus grande

* Il paraît que par des considérations étrangeres à la littérature, cet Eloge de Corneille n'a point été admis au concours ouvert par l'Institut National. La comparaison de cet ouvrage avec ceux qui ont obtenu le suffrage de l'Institut National, peut faire connaître lequel l'a mieux mérité.—*Note de l'Editeur.*

Digitized by Google

récompense qu'une âme noble puisse attendre de ses travaux !

Interprête en ce moment d'un sentiment national; j'en réglerai l'expression sur ce qui doit être la base, et la mesure de tout genre d'estime: les services rendus à l'espece humaine, l'importance de ces services, la grandeur de la difficulté surmontée pour les rendre.

Cet ordre d'idées conduit à juger d'abord, l'art que Corneille a professé, et le caractere qu'il a conféré à cet art; ensuite, l'objet de ses tragédies, leur plan, la nature et la force des passions, le caractere des personnages, le style, les diverses beautés qui illustrent ses drames, en même temps les défauts qui les déparent, et aussi divers autres ouvrages qui peuvent ajouter quelque lustre à sa gloire. Enfin, Corneille sera comparé à des auteurs dont le génie offre analogie avec le sien.

Le temps est arrivé, où la raison et l'équité doivent ordonner de la louange, et où le panégyrique doit être un jugement; ainsi je ne me permettrai ni ces reticences artificieuses, ni ces prestiges oratoires, nommés éloquence par ceux qui ne savent apprécier ni la vérité ni l'éloquence. Ce serait insulter Corneille que croire, que pour le faire admirer, il faille le présenter autre qu'il a été; ce serait manquer de respect aux juges de ce concours qu'imaginer qu'ils ont prescrit la dissimulation et l'artifice, ou qu'ils sont capables de les sanctionner par leur approbation; ce serait se manquer à soi-même, que se permettre les mensonges de la flatterie dont l'effet le plus ordinaire est de déshonorer celui qui loue, sans honorer celui qui est loué.

Nombre de gens de lettres, dignes d'être les juges de Corneille, ont déjà énoncé sur lui leurs opinions; je suivrai ces respectables guides avec la déférence due à leur autorité; et je me tiendrai

Digitized by Google

heureux, quand je pourrai n'être que leur organe. Je me permettrai cependant de m'écarter quelquefois des jugements qu'ils ont portés, parce que c'est mon suffrage que je dois produire et non le leur; et malgré tous les portraits qui ont été faits de ce grand homme, je crois qu'il peut être encore aperçu sous un jour nouveau.

Parmi les juges de Corneille se trouve Corneille lui-même, rigide censeur de ses propres ouvrages, et le plus judicieux législateur de l'art dramatique. Poëte sublime, que ne puis-je pour te présenter ici dans toute ta majesté littéraire, emprunter tes connaissances, la profondeur, la justesse de tes idées, l'énergie de son style? Certes, si l'amour, le respect, la vénération, l'enthousiasme pour les grands hommes suffisaient pour les célébrer dignement, nul ne pourrait mieux que moi remplir ce noble, et saint devoir. Mais pour saisir et exposer de hautes et grandes conceptions, ne faut-il pas élever les siennes à cette hauteur? Quelque crainte que doive inspirer cette idée, j'oserai d'une main affaiblie par l'âge, et par le malheur, présenter mon encens; et quelle que soit l'imperfection du culte, du moins un genou de plus aura été fléchi devant les autels du génie.

Degré d'Importance du Drame Tragique, et Direction que Corneille a donnée à ce Drame.

Les hommes de génie semblent former une espece à part dans l'espece humaine, une nation éparse parmi les nations, les siecles, les professions; mais reconnaissable par l'homogénéité des facultés intellectuelles; par la supériorité des productions qui en émanent, par un caractere d'invention et de sublimité qui se manifeste sous diverses formes, dans les sciences, dans les arts, dans la littérature, dans le gouvernement des em-

Digitized by Google

pirés, dans le commandement des armées, dans tout ce qui est l'objet de la pensée. C'est dans cette classe auguste que Corneille, par ses grandes et hautes conceptions, paraît appellé à prendre place.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a découvert des rapports entre les grandes opérations de l'esprit humain dans les spheres les plus disparates. Il y a près de deux mille ans qu'Horace a dit, "Que la poésie est une peinture par la parole, et que l'une et l'autre sont sujettes aux mêmes lois." Maxime qui peut être étendue à tous les beaux arts, car il n'en est point qui n'ait sa poésie.

L'éloquence, quand elle est dans toute sa véhémence, s'identifie aussi avec la poésie; elle en a l'enthousiasme, le mouvement, les figures, les expressions. C'est le plus grand orateur de Rome; c'est Cicéron qui l'atteste.

Dans l'exposition des vérités les plus abstraites, il est une éloquence d'idées, correspondante à l'éloquence du style; et un grand géomètre, a dit: "Newton est éloquent, quand il parle de Dieu et de l'espace!"

Qu'on interroge les plus grands mathématiciens sur le genre d'esprit propre à la géométrie transcendante; ils répondront unanimement que pour la solution des problêmes, il ne faut pas une imagination moins active et moins féconde que pour les œuvres poétiques.

Peut-être même peut-on reconnaître un rapport, non seulement entre toutes les grandes pensées, quels qu'en soient les objets; mais entre les grandes pensées et les grands sentiments, entre l'héroïsme et le génie. Une action généreuse est la traduction d'une grande pensée, et sa réalisation en un fait; et de même une expression noble est l'émanation d'un sentiment noble, et la langue naturelle des grandes âmes; c'est un même caractere de sublimité différemment manifesté.

Digitized by Google

Cette analogie des grands hommes est si réelle, que quelquefois en traçant le portrait de l'un d'eux, sans le vouloir, on en peint d'autres dans les professions les plus disparates. Bossuet, lorsqu'il célebre *les soudaines illuminations* du grand Condé, qui, par une sorte d'inspiration au milieu du feu des combats, découvrait en un instant les dangers et les ressources, par un seul ordre entraînait la fortune dans ses desseins, et semblait forcer les destinées; Bossuet se peint lui-même, lorsqu'il étonne et frappe son auditoire par de grandes et rapides pensées, et lorsque d'un seul mot il flétrit les triomphes du crime; et à ces mêmes traits on reconnaît Corneille. Ce style élevé, ces élans sublimes, ces mots foudroyants, ces illuminations soudaines, ces inspirations du génie appartiennent également au général, à l'orateur, au poëte.

En plaçant Corneille parmi ces grands hommes, héros, pontifes, philosophes, orateurs, poëtes, nous nous conformons à la justice des siecles, qui inscrit également au temple de mémoire les noms de ceux qui, à divers titres, ont illustré et servi l'espece humaine. Vous ne vous offenserez point de cette association, ô vous qui placés au dessus des autres hommes par vos dignités, méritez cette supériorité. Un sentiment intérieur vous avertit que l'homme, élevé par l'ordre des conventions, reçoit un nouveau lustre, en étant classifié avec l'homme grand par lui-même.

Cependant ce serait une injustice, j'ai pensé dire une impiété, d'établir sans distinction un niveau dans l'opinion, entre les vertus et les talents, entre les sciences et la poésie. Lorsque les poëtes se bornent à des productions agréables et amusantes; leurs chefs-d'œuvre ne sont qu'un luxe de l'esprit, on ne peut voir en eux que les inventeurs d'ingénieuses frivolités et les premiers des hommes inutiles. Mais combien ils s'élevent

Digitized by Google

au dessus de cette minutieuse existence, lorsqu'ils transmettent de grandes pensées et inspirent des sentiments généreux ! c'est à ce titre que Corneille a droit à nos hommages.

Quoique ces grands et utiles effets d'instruction et d'exaltation puissent émaner de tout genre de poésie, ils sont bien plus puissamment produits par le drame, d'autant que tandis que les autres œuvres poétiques ne sont que des récits, le drame, par la représentation, rapproche l'effigie de la réalité ; non seulement retrace, mais en quelque sorte renouvelle les faits et ressuscite les personnages. D'ailleurs, par le rassemblement des spectateurs, les impressions simultanées se communiquent, et s'accroissent par cette communication ; et les âmes étant en état de contact entrent en effervescence.

Cependant, dans la motion de ces grands ressorts du sentiment, tous les genres de drames n'ont pas une égale efficacité ; le lyrique agit plus sur les sens que sur le moral. Ses moyens sont les images et les sons, autant et plus que les paroles ; et il est rare qu'il inspire d'autres affections que celles de l'amour, qui même le plus souvent, n'est que la galanterie ou la volupté.

Le drame comique, surtout quand il est réellement dans son essence, a un caractere qui s'oppose à de grands effets ; il ne traite que de légers intérêts, il ne met en jeu que des passions qui ne sont pas dans toute leur intensité ; il porte sur les superficies, régle des convenances, attaque des ridicules ; et une suite inévitable de cette maniere de voir, est qu'elle accoutume à juger par les formes, et que des défauts qui n'ont rien de malhonnête ni d'essentiellement nuisible, sont plus griévement flétris que de véritables vices. Et chez quelles nations ces dangereuses conséquences peuvent-elles être plus à redouter, que chez celle qui a la malheureuse renommée de voir tout sous

Digitized by Google

l'aspect de la plaisanterie, et de tourner tout en dérision? Alors le drame comique aggrave un défaut national, fait perdre à la raison sa rectitude, à la vertu le respect qui lui est dû, aux choses sérieuses leur gravité, au caractere une dignité nécessaire à sa force. Au contraire, le drame tragique dont le comique n'est que la miniature ou la caricature, porte l'attention sur ce qui est digne de la fixer, ne présente les objets que dans une grande dimension, donne de la consistance aux idées et aux sentiments, inspire respect et amour pour la vertu.

La tragédie offre un phénomene moral et littéraire, dont on serait plus frappé si l'usage ne voilait l'interversion de l'ordre naturel. N'est-il pas en effet bien surprenant, que tandis que l'homme est sans cesse assailli par des sentiments tristes et douloureux, tandis que sa vie est une carriere d'affliction, dans laquelle se trouvent seulement quelques intervalles, on l'appelle à pleurer et à frémir, et qu'il recherche un tel genre de plaisir? Certes, il eût une idée profonde et hardie celui qui le premier osa introduire sur un théâtre des événements sérieux, sombres, lugubres, terribles; il jugea bien l'organisation morale, qui fait préférer à la stagnation de l'âme un trouble qui donne la sensation de l'existence, fait couler des larmes douces, et trouver un genre de plaisir, dans un genre de douleur; sentiment qui fait courir l'homme grossier au spectacle des tourments infligés aux victimes de la justice; et l'homme policé au théâtre, pour y être témoin du supplice qu'y subissent les passions.

C'est par une suite de cette pénétration dans les secrets du cœur humain, que Corneille a reformé la tragédie. De même que Locke a trouvé l'origine des idées; de même que Newton a mis au jour le principe du mouvement de l'univers;

Digitized by Google

Corneille a découvert un moyen de commotion des âmes, plus utile, plus honorable, plus salutaire que ceux établis par l'ancien législateur de l'ordre dramatique, ainsi que de l'ordre physique, moral, intellectuel, politique. Suivant Aristote, les grands mobiles du drame tragique doivent être la pitié et la terreur; et les principaux personnages doivent offrir un mêlange de force et de faiblesse; ils doivent être dans une situation malheureuse et terrible, et l'avoir méritée par quelques fautes, même par des crimes, pourvu que ces crimes soient excusés par l'impétuosité de la passion, ou réparés par des remords; et en effet, c'est le genre de situation qui obtient au théâtre un plus grand intérêt. Mais quel fruit peut résulter de ces convulsions morales si elles n'inspirent pas des sentiments louables? Que ces caracteres passent dans le creuset de la raison, que ces grands personnages comparaissent au tribunal de l'histoire, que voit-on en eux? des hommes livrés au flux et au reflux des passions, des princes flottants entre leurs affections personnelles, et l'intérêt de leurs peuples. Brillantes inconséquences, crimes du trône, que par un art coupable les poëtes couvrent d'un vernis séduisant! Combien il est plus louable de mettre sur la scene ce qui est réellement estimable, un caractere fortement prononcé, une sagesse profonde, une vertu inébranlable; c'est là ce qu'a entrepris et exécuté Corneille. A la pitié, à la terreur, réputées bases essentielles de la tragédie, il a associé, il a substitué l'admiration, qui produit une épuration plus certaine des mœurs, une élévation plus noble, des caracteres, et ce n'est point ici mon opinion que j'exprime, mais celle de ce grand homme. Cependant il connaissait trop son art pour ne pas sentir tout ce qu'il perdait en s'écartant de la route prescrite; il dé-

Digitized by Google

clare lui-même, *Que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que l'admiration dans l'âme des spectateurs, ne fait naître qu'une compassion qui ne va pas jusqu'à tirer des larmes ;* mais il préfere à des émotions tendres et douloureuses des émotions vigoureuses et exaltées, l'enthousiasme qu'excite le sublime, sentiment supérieur à tous les autres.

Si l'église, si la législation, si la philosophie ont reprouvé les représentations théâtrales, certes cette réprobation ne peut s'étendre aux drames de Corneille. Le ministre des autels peut-il se plaindre, que la doctrine qu'il professe dans la chaire de vérité soit traduite en vers sublimes, qui la gravent dans la mémoire? Le philosophe ne doit-il pas applaudir le poëte qui inspire de nobles et justes sentiments? Comment le législateur refuserait-il son approbation à une institution, qui, dans les états où la puissance du gouvernement n'a point de limites fixes, a la prérogative d'en être le censeur? Dans la tragédie, des maximes générales établissent les droits de ceux qui obéissent, et les devoirs de ceux qui commandent. Sous des noms empruntés, le monarque qui abuse de son pouvoir est flétri, lui-même assiste à sa condamnation, est forcé de rougir et quelquefois de se réformer ; et nul poëte tragique n'a jamais avec plus de courage et de dignité que Corneille exercé cette juridiction théâtrale *.

Qu'il soit permis de croire que Corneille a pu contribuer à la noble fierté qui a distingué les mœurs françaises sous le regne de Louis quatorze :

---

* Corneille, au milieu des victoires de Louis XIV, a fait dire à la France:

A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent.

. . . . . .

Et la gloire du trône accable les sujets.

Digitized by Google

et comment cette influence n'aurait-elle pas existé, quand tout ce que la nation avait de plus brillant et de plus respectable, les Condé, les Turenne, et nombre d'autres grands personnages étaient à la tête des admirateurs de Corneille; quand l'enthousiasme qu'il inspirait était national, et que la contradiction de ce sentiment aurait été considérée comme un incivisme; quand un vœu unanime lui déférait le titre de grand, titre fastueux, qui convient bien peu à l'homme, et qui jusqu'alors n'avait été accordé qu'à des rois, et à des généraux victorieux; quand le Cid était cité, comme le type essentiel de tout genre de beauté; quand tout retentissait de ce célebre proverbe, *cela est beau comme le Cid:* proverbe dont Corneille lui-même a fait cesser l'usage par des poëmes, qui n'ont plus permis de voir dans le Cid le plus beau monument du théâtre*? Quand toute la France répétait les beaux traits de ses tragédies; comment ce qui était dans la mémoire, ce qui frappait l'imagination, n'aurait-il pas fait impression sur les mœurs?

Observons avec plus de détails le grand caractere que Corneille a donné à la scene tragique. Voyons entre ses mains Melpomene entourée de périls, d'abîmes, de passions orageuses et sanguinaires, de poignards, d'attentats, de perfidies, de héros, de monstres, et au milieu de ce trouble et de ces horreurs, ornée de tous les charmes de l'éloquence et de la poésie.

Caractere des Œuvres de Corneille.

La tragédie brillante et féconde en Grece, comme presque toutes les sciences et les arts; in-

* Les Horaces, Cinna, Pompée, Polyeucte, Rodogune, sont antérieurs aux belles tragédies de Racine.

Digitized by Google

digente et faible à Rome, même lorsque les belles lettres y fleurirent ; avilie ou nulle pendant tout le moyen âge, était encore, lorsque le génie de Corneille apparut, inconnue dans une grande partie de l'Europe, et dans l'autre informe et grossiere. Dans le Nord et dans l'Orient de l'Europe, on ne savait que combattre, et penser paraissait une dégradation ; dans d'autres pays, on commençait à connaître les plaisirs de l'esprit, mais on n'en avait encore qu'une idée très-imparfaite.

En Italie, ce genre de drame avait fait moins de progrès que les beaux-arts, et il était presque toujours au service de la musique ; cependant on y avait quelquefois imité les grands modeles de l'antiquité.

L'Espagne, policée par les Maures, illustrée par Charles-Quint, avait pris sur le Continent de l'Europe un ascendant qui s'étendait à la littérature ; et les drames espagnols, analogues aux mœurs nationales, étaient galants, chevaleresques, emphatiques, gigantesques.

L'Angleterre était alors le territoire de la pensée renaissante, et ses tragédies se ressentaient de cette restauration ; mais dépourvues de toute espece de goût, elles offraient un mêlange bisarre de sublime et de burlesque.

Ainsi, sur le théâtre de ces trois nations, la tragédie défigurée tenait en Italie du pastoral, en Espagne du fabuleux, en Angleterre c'était un cahos, et la représentation de la nature ou affadie, ou exagérée, ou monstrueuse, n'avait nulle part un caractere de vérité. Cependant sur tous ces théâtres scintillaient quelques grandes beautés, comme au milieu d'une nuit obscure des éclairs font briller une lumiere instantanée.

La France était encore au dessous de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre. Une dévotion in-

Digitized by Google

sensée et scandaleuse avait d'abord produit sur la scene les faits et même les mysteres de la religion; ensuite on avait donné la forme de drames aux grands romans. Des pourfendeurs, accompagnés d'un écuyer, combattaient des armées, conquéraient des états, et en déposaient les couronnes aux pieds de leurs maîtresses. Et cet insipide et ridicule amour se mêlait aux plus affreuses catastrophes, aux plus horribles atrocités; une intrigue compliquée et surchargée d'événements et d'incidents pouvait intéresser la curiosité, en offrant dans la prévoyance du dénouement, une énigme à deviner; mais dans la plupart de ces drames, rien n'excitait le sentiment, rien ne tendait au perfectionnement du cœur, de l'esprit, du goût.

Au milieu de ce cahos, naquit le Cid, et alors commença, pour la France, une nouvelle ere dramatique. La tragédie acquit force, beauté, utilité. La premiere qualité qui nous frappe dans les productions de Corneille, c'est une verve créatrice, symbole essentiel du génie. Corneille lui-même nous a révélé la fierté et l'audace de ses conceptions, et l'indépendance de sa pensée. " Je ne me soumets point," dit-il, " aux faits, mais je me soumets les faits*."

Cependant, sage dans ses inventions, il ne s'y livre que par degrés. D'abord, il s'étaye de l'antiquité, et suit Séneque dans la tragédie de Médée, premier poëme où il commence à se montrer tel qu'il allait devenir. Ensuite, il emprunte le Cid de l'Espagnol; mais il s'écarte beaucoup de son modele, et le surpasse infiniment dans tout ce qu'il adopte de lui. Ayant acquis le sentiment de sa force, il s'y confie, ne prend dans l'histoire que des noms et des faits élémentaires, et doit tout à son imagination.

* Non mihi res, sed me rebus submitere conor.

Digitized by Google

Objet des Drames.

Ses drames offrent un spectacle imposant de grands événements produits par de grands moyens; tout ce qui influe sur la destinée de l'espece humaine, actions magnanimes, forfaits, victoires, conjurations, subversion des empires, des couronnes arrachées des têtes qui les portaient, des trônes transformés en échafauds, un héroïsme sublime, le crime même, par un grand caractere, forçant à un genre d'admiration. Tantôt c'est un combat qui décide de l'indépendance et de la grandeur de Rome, tantôt l'amour de la liberté aiguise des poignards contre un usurpateur; un roi voulant conserver son trône par une trahison, par cette trahison même le perd, ainsi que la vie; l'ambition de régner porte une mere atroce à faire périr ses fils; et dans l'impuissance d'y parvenir, elle se donne elle-même la mort.

Malheureusement, ces grands et magnifiques tableaux sont quelquefois affaiblis et affadis par des amours, qui ont plus la teinte de la galanterie que de la passion; et de fiers et sombres républicains, des conquérants du monde sont peints soupirants aux genoux de la beauté; cette disconvenance était le tort de ce temps; on pensait alors qu'une intrigue d'amour était de l'essence de tout dame. Mais loin que Corneille ait partagé cette erreur, il a déclaré, que l'amour, quelque violent qu'il soit, ne peut être le ressort principal de la tragédie, dont *la dignité demande quelque grand intérêt d'état, ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour; telles que sont l'ambition, la vengeance*, &c. Cependant le temps où on faisait la guerre pour des femmes, et où on leur consacrait les victoires, n'était pas une

Digitized by Google

époque où l'amour pût être banni du théâtre. On doit présumer que Corneille, en s'indignant de cette dégradation de la tragédie, reconnut que ses contemporains n'étaient pas mûrs pour une réforme, et crut devoir transiger avec le goût dominant, en admettant ce sentiment de l'amour dans ses drames, mais en ne lui donnant qu'un rang secondaire; plaignons-le d'avoir été forcé à une condescendance, qui trop souvent énerve et féminise ses mâles et terribles beautés.

Il est aussi vraisemblable qu'il a pensé que le respect qu'inspire un dévouement religieux à la sainteté du martyre, devait écarter les idées peu décentes que peut faire naître le sujet de la tragédie de Théodore. Mais je n'entreprendrai point de justifier ni d'excuser par ce sentiment pieux une si grande déviation du goût, et des principes dramatiques.

J'irai plus loin encore; et puisque j'ai promis d'être juste, et de ne rien dissimuler, je porterai l'audace de ma censure jusques sur Polyeucte, le drame de Corneille reputé le plus régulier et le plus parfait. Pourquoi solliciter et inspirer respect et vénération pour une entreprise que la raison condamne, que la justice punit, que les ministres de l'église, quand ils ont été sages, ont désapprouvée, et interdite? Quel exemple, quelle invitation au fanatisme d'aller troubler le culte de toute religion qui n'est pas la sienne, et renverser des autels qu'une loi nationale a élevés ou qu'elle protége. Ici nous retrouvons encore l'empreinte de l'opinion publique, alors subsistante, et d'un fanatisme qui portait à honorer Dieu par la violence. Mais il faut détourner nos regards de ce malheureux effet de l'empire des préjugés, qui disparaît sous l'éclat des sentiments les plus vertueux, et d'une admirable magnanimité.

Digitized by Google

Caracteres.

Quand je contemple les grands hommes que Corneille produit sur la scene, l'espece humaine m'inspire respect; et je me félicite et m'honore de faire partie d'un ordre d'êtres doués de si hautes et si grandes qualités. Que César est grand, quand il respecte dans la veuve de Pompée le malheur, le courage, même la haine que lui voue et lui déclare cette héroïne; et qu'il la force à gémir d'être obligée de le haïr! Auguste enchaîne ses ennemis par des bienfaits. Deux princes dont la naissance est incertaine, peuvent, en se reconnaissant fils d'un tyran, acquérir une couronne, et la dédaignent à ce prix. Sévere veut sauver la vie à un rival, dont l'existence le prive de la possession de l'objet de toutes ses affections; ce rival s'élevant au-dessus de tous les sentiments humains, legue sa femme à l'homme qu'elle aimait, qand il lui était permis de suivre les mouvements de son cœur. Dans les Horaces, dans les Curiaces, et dans nombre d'autres héros, la vertu est colossale.

La diversité des caracteres n'est pas moins surprenante que leur élévation; dans la tragédie du Cid sont exprimés les sentiments de l'honneur et de l'amour; dans les Horaces, l'exaltation du courage et du patriotisme; dans Cinna, d'une part, l'amour de la liberté; d'autre part, la magnanimité de la clémence. Dans la Mort de Pompée, la fausse politique; dans Polyeucte, l'enthousiasme religieux; dans Rodogune, les fureurs de l'ambition; dans chaque tragédie, tableaux, sentiments, héros d'un genre différent; à chaque drame on croit passer d'un monde dans un autre.

Et encore dans la peinture d'un même sentiment que de nuances! Dans les Horaces, ainsi

Digitized by Google

que dans les Curiaces, éclatent la valeur et l'amour de la patrie; mais Curiace, dans le champion qu'il doit combattre et tuer, voit toujours un ami, le mari de sa sœur, le frere d'une femme qu'il adore, et se détermine en frémissant à remplir sa glorieuse et terrible vocation; Horace ne pense qu'à faire triompher Rome; et son héroïque insensibilité signale l'atrocité qui doit souiller sa victoire; le vieil Horace n'étouffe point les émotions qu'excite une situation si douloureuse, mais les subordonne au devoir civique.

Les femmes même respirent la magnanimité. L'univers peut fléchir sous l'empire d'Auguste, *mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir.* Aux yeux de Cornélie, la vengeance d'un époux est le plus saint des devoirs. L'Espagnole Viriate rivalise la fierté romaine, dédaigne le trône, si elle n'y doit être que sujette couronnée; et ambitionne d'autant plus la liberté que le reste de l'univers en est privé. Pauline, la femme la plus vertueuse qui ait paru sur la scene, présente le contraste d'une passion vraie et forte, et d'une vertu toujours supérieure et dominante; la fidélité conjugale ne permet pas même un soupir, un regret, une pensée.

Qu'on ne reproche point à Corneille cette exaltation du caractere des femmes. Attribuer une grande force au sexe reconnu le plus faible, c'est rendre le contraste plus frappant et plus brillant, c'est élever à une grande hauteur toute l'espece humaine.

Dans la foule auguste de tant de grands personnages, il en est un qui a obtenu la prédilection de Corneille; Nicomede, qui dans les fers, et sous la hache des bourreaux, n'oppose à ses ennemis que sa renommée, et le respect qu'elle inspire, et qui, parvenu par ces fiers et nobles moyens à triompher de ses persécuteurs, dédaigne de s'en venger, dédaigne même de les haïr. Si cette grandeur

Digitized by Google

sublime ne forme pas le plus tragique des caracteres ; c'est celui dont la représentation honore plus le théâtre.

Plan des Drames.

De l'opposition des caracteres et des passions, et des événements qui en naissent, former une intrigue, qui excite intérêt, affecte, émeut ; lier et enchaîner les faits ; en tirer des situations variées, pathétiques, terribles ; graduer les affections par un progrès continu : c'est une belle production de l'esprit humain, mais qui n'appartient point à l'enfance de l'art. Les premiers pas du génie sont des élans instantanés et inégaux, mais qui dans leur discordance, peuvent marquer plus de force, qu'une marche régularisée par les leçons du temps et de l'expérience ; et cette supériorité ainsi que cette défectuosité sont sensibles dans les drames de Corneille.

On ne peut le disculper d'avoir quelquefois manqué à l'unité d'action, principe élémentaire et fondamental de l'organisation dramatique ; principe fondé sur une loi de la nature, qui s'étend à toutes les œuvres de l'homme, physiques ou intellectuelles ; aux œuvres philosophiques, politiques, historiques, comme aux œuvres poétiques ; et dans les drames de Corneille, où cette regle est enfreinte, il faut, pour conserver l'admiration qui leur est due, voir dans chacun d'eux divers poëmes, et en considérer les beautés comme indépendantes.

Loin que Corneille soit aussi répréhensible, lorsqu'il ne se conforme pas strictement aux regles de l'unité de temps ou de lieu, lois dramatiques d'un ordre secondaire, qui ne sont point admises par plusieurs nations renommées en littérature, lois dont l'objet est de proscrire tout ce

qui altere l'idée de l'unité d'action, il peut au contraire encourir une juste censure, lorsque, pour concentrer l'événement dans la révolution d'un seul jour, ou dans un même local, il tombe dans des invraisemblances, ou sacrifie des situations intéressantes et pathétiques. Mais si Corneille a quelquefois failli dans la formation du plan, et dans le tracé de l'ensemble du drame, nul poëte n'a porté à un plus haut degré la perfection de ses diverses parties considérées séparément, l'exposition, l'intrigue, le dénouement; il n'est sur aucun théâtre, ancien ou moderne, une plus magnifique et plus imposante exposition, que le premier acte de la mort de Pompée, une intrigue plus artistement tracée que celle des trois premiers actes des Horaces; de plus horribles combinaisons du crime, et une plus effrayante catastrophe, que celle de la tragédie de Rodogune; et cette beauté du dessein est encore illustrée par des beautés d'exécution.

Style.

Quand Corneille se livre à sa verve, semblable à la Sybille, il parle par inspiration; plein du grand sentiment qui l'agite, il l'exhale comme par nécessité; les plus beaux traits émanent de son génie, sans travail, sans effort; le sublime, identifié à sa pensée et devenu sa langue naturelle, se manifeste sous toutes les formes; sublime d'idées, sublime de sentiment, sublime d'images, il ne présente rien qu'il n'approfondisse, ne caractérise, ne frappe d'une empreinte ineffaçable; il porte l'exaltation du style au plus haut degré auquel elle puisse parvenir; il s'empare de l'esprit de l'auditeur, et le précipite dans ses pensées; il commande au sentiment, le crée, l'électrise, n'étant jamais plus éloquent que quand il ne pense point à l'être. Faut-il déterminer quelle forme de gou-

Digitized by Google

vernement convient mieux à Rome? Lycurgue et Solon semblent parler par la bouche de Cinna et de Maxime. Faut-il délibérer sur une perfidie dont on espere le salut de l'Egypte? Jamais la logique du crime ne montra plus de sagacité que dans le conseil de Ptolemée. Pompée et Sertorius conferent-ils sur l'art de la guerre? Condé et Turenne demandent où Corneille a appris les principes de cet art.

Qui sait exprimer comme Corneille l'amour de la gloire, la sensibilité de l'honneur, le dévouement à la patrie, l'intrépidité dans les dangers, la dignité dans le malheur, les convulsions de l'ambition, de la haine, de la vengeance? Ce n'est point Corneille que j'entends, c'est le Cid, c'est Cinna, ce sont les Horaces, César, Auguste, Sertorius, Pompée, tous ces grands personnages m'inculquent leurs sentiments; d'après eux, je méprise, respecte, ambitionne, chéris, abhorre.

Quelle vérité, quelle force de peinture par la parole! dans l'exposé des horreurs des proscriptions, je vois des poignards, des ruisseaux de sang, des cadavres; je vois le mari égorgé dans son lit par sa femme, le fils dégoûtant du sang de son pere, et *sa tête à la main demandant son salaire.*

Par un effet du prestige théâtral, dans les monologues, les personnages dramatiques pensent à haute voix; les opinions, les sentiments sont mis en évidence, et le cœur humain est sondé dans toute sa profondeur; aussi c'est une partie du drame dont Corneille a fait plus d'usage que les autres poëtes, et ce sont les chefs-d'œuvre de son style: là se montrent dans toute leur énergie, Médée méditant une atroce vengeance; le pere du Cid indigné d'un outrage dont il ne peut punir l'auteur; Camille furieuse de la mort de son amant; Emilie projettant une conspiration; Pauline frémissant du sort de son époux; Cornélie à

Digitized by Google

la vue de l'urne de Pompée, exhalant une douleur menaçante ; Cléopatre traçant le plan de l'assassinat et de l'empoisonnement de ses enfants.

Les dialogues offrent un autre genre de beautés, un contraste d'intérêts et de sentiments ingénieusement conçu et ordonné, une contradiction si rapide, si juste, si bien combinée, que si, après l'exposé d'une opinion, la représentation était suspendue, et qu'on démandât à chacun des spectateurs quelle peut être la réfutation de cette opinion, on peut assurer que nul d'eux n'en imaginerait une, qui eût la force et la justesse de la réplique qu'offre le drame. Dans le superbe dialogue entre Pompée et Sertorius, où chacun d'eux s'efforce d'attirer son rival à son parti, il est impossible d'employer avec plus d'adresse et d'éloquence le patriotisme, l'honneur, tous les genres d'intérêt, tous les moyens de conviction et de séduction ; dès qu'un de ces héros a parlé, il semble qu'il est impossible de lui répondre, et cependant son rival le refute avec succès, et est refuté à son tour.

Le dialogue entre Pauline et Polyeucte est la plus belle peinture d'une douce et vertueuse sensibilité : le dialogue entre Pauline et Sévere, est un modele de la confiance qu'une grande âme peut prendre en une autre ; dans la scene entre Félix, Polyeucte et Pauline, la conférence entre la puissance du magistrat, l'enthousiasme du martyr, la douleur d'une épouse a une véhémence, et une rapidité qui n'ont jamais été égalées.

Ces sentiments sublimes et pathétiques donnent naissance à une foule de vers dignes d'en être l'expression. Sertorius dit *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.* Emilie effrayée de la détermination de son amant qui veut assassiner Auguste, et se tuer après lui, s'écrie : *Qu'il dégage sa foi, et qu'il choisisse après, de la mort ou de moi.*

Digitized by Google

Quelles paroles plus touchantes, plus propres à inspirer le repentir que celles d'Auguste à un conjuré, comblé de ses bienfaits, *Cinna tu t'en souviens, et veux m'assassiner !* Jamais la clémence souveraine ne parla avec une simplicité plus noble et plus tendre que dans ce vers : *Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.* Quel concours d'admiration et de haine manifeste Cornélie ; *ô Ciel ! que de vertus vous me faites haïr ?* Horace dit à Curiace, défenseur d'Albe, *Albe vous a choisi, je ne vous connais plus.* Curiace répond : *Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.* Tous les drames de Corneille, tous les actes, presque toutes les scenes sont pleines de ces traits sublimes. Qui voudrait les recueillir, en formerait un des livres le plus propre à exciter de grands et nobles sentiments.

Souvent, dans sa diction la compression de la pensée et du sentiment donne à l'expression une élasticité, une force prodigieuse ; un seul vers, un seul mot est plus énergique, plus pathétique que tout un discours. Quel homme est assez étranger aux lettres et aux monuments du génie, pour ignorer le sublime *moi* de Médée, et l'héroïque réponse du vieil Horace : *Qu'il mourût.*

Par quelle fatalité, ces admirable élans du génie sont-ils souvent affaiblis par de justes mais froides réflexions * ? Si Corneille, soit dans sa diction, soit dans d'autres parties de ses drames, est sujet à ces inégalités, il faut reconnaître qu'il a subi la loi du génie qui, dans son vol rapide et audacieux, s'élevant à une hauteur à laquelle il est

---

* Duclos au lieu de tenter, comme les admirateurs outrés de Corneille, l'addition au mot *qu'il mourût, ou qu'un beau désespoir enfin le secourût*, a proposé de substituer à ce dernier vers une réponse de l'interlocuteur ; *Qu'il mourût ? votre fils ?* une réplique du pere, *lui, mon fils ? il le fut.*

Digitized by Google

difficile ou même impossible de se soutenir, est sujet à des chutes plus fréquentes et plus sensibles. Ce devait être surtout le sort de Corneille, qui s'identifie tellement à son sujet et à ses personnages qu'il est ce qu'ils l'appellent à être : grand, quand il expose des sentiments nobles, faible quand il n'en exprime que de pusillanimes. Dans la scene entre César et Ptolémée, le Romain est autant au-dessus du roi par son élocution que par ses sentiments.

On ne peut encore disconvenir que quelquefois la noblesse du style de Corneille dégénere en emphase; cependant il paraît que sur ce point il a été jugé avec trop de rigueur; qu'on n'a point assez observé que dans le drame tragique, tous les objets étant présentés dans une proportion au-dessus de nature, dans cette œuvre d'exagération une grande exaltation du style est non-seulement permise, mais même est de son essence, et en forme l'ensemble. D'ailleurs, lorsque le poëte par le pathétique de la situation, par la grandeur des idées, par la véhémence des sentiments s'est emparé des esprits et des cœurs, il n'a plus pour regle de son style que son inspiration, et à qui appartient-il plus qu'à Corneille d'exercer le despotisme du génie?

Langue.

En même temps que Corneille a donné au style un caractere élevé, il a conféré ce même caractere à la langue, qui n'est au style que ce qu'une carriere est à un édifice.

Quoique le peuple soit le fondateur, le législateur, le maître souverain de la langue; quoique les gens de lettres ne soyent que les observateurs des volontés, même des caprices du peuple; s'ils reçoivent de lui la loi dans la langue parlée, ils la lui donnent dans la langue écrite, qui avec le

Digitized by Google

temps commande à l'autre et la réforme. De plus dans toutes les langues, il en est une particuliere pour le génie, car comme il a des idées d'un ordre supérieur, il faut qu'il ait des expressions qui y correspondent, et par son ascendant sur la foule des auteurs, il leur fait adopter son élocution, comme ils ont adopté la leur à la multitude; et c'est ainsi que Corneille a mis son empreinte sur la langue française, qui depuis a été polie, régularisée, perfectionnée, mais jamais peut-être ne s'est montrée aussi vigoureuse et énergique.

Lorsque Corneille dans ses hautes et fieres conceptions, ne trouve point de mot qui en soit une juste expression, il se permet d'en créer; et il est remarquable que toutes ses créations sont heureuses. Ce sont des mots, sonores, nobles, expressifs et qui manquaient à la langue. Que si plusieurs d'entre eux n'ont point été adoptés, c'est l'effet d'un superstitieux et pusillanime attachement à l'usage. Quelquefois aussi par une hardie alliance des mots, il leur donne une plus grande seve, et avec des mots usuels il forme une langue neuve, comme lorsqu'il dit de l'ambition satisfaite que *montée sur le faîte, elle aspire à descendre*, ou de la séduction qui assiége le trône qu'elle *dévore un regne;* quelquefois sa langue a quelque chose de sauvage, de rude, d'inculte; il semble qu'occupé de la substance des grandes idées, il croit avoir assez fait en les transmettant, quelle que soit la forme de la transmission.

Cependant, il a dans ses belles scenes une diction aussi réguliere que noble et forte; et ce perfectionnement ayant fait perdre à l'Italie et à l'Espagne l'ascendant littéraire dont elles étaient en possession, et qu'elles cesserent de mériter, la langue française commença à prendre cette extension, qui depuis en a formé, en quelque sorte,

Digitized by Google

une langue européenne. La régularité, la correction, l'énergie, l'élévation d'une langue ne sont point un médiocre avantage; car en même temps que l'expression est tracée, et inspirée par la pensée et par le sentiment, la rectification de l'expression contribue à donner à l'idée de la précision, et au sentiment des convenances; en sorte que par la langue d'un peuple, on pourrait juger de ses mœurs, et de l'état de ses connaissances.

Coup-d'Œil sur divers Ouvrages de Corneille.

La multitude des ouvrages de Corneille, la diversité de leurs genres, la rapidité avec laquelle ils se sont succédés, sont des preuves d'une grande fécondité; et c'est un phénomene littéraire que deux chefs-d'œuvre de la scence tragique, émanés du même auteur, ayent été donnés au public dans la même année*. Mais laissons à des enthousiastes exagérés à fonder la gloire de Corneille sur le nombre de ses ouvrages, dont plusieurs ne sont susceptibles que d'apologie. Les seuls drames qui soient les bases solides de sa grande renommée, sont le Cid, Cinna, les Horaces, Polyeucte, la Mort de Pompée, Rodogune, Héraclius, Nicomede, Sertorius: drames d'une si grande sublimité qu'il n'est pas possible d'en placer aucun autre du même auteur à leur niveau; et quoiqu'inégaux en beautés, chacun d'eux produit de si grands effets dans quelques scenes, qu'il n'en est aucun qu'on puisse se déterminer à mettre au dernier rang, et nous n'oserions indiquer entre eux une préférence, si Corneille lui-même ne s'était expliqué en faveur de Cinna et plus particulierement encore

* Cinna au commencement de 1643, Polyeucte à la fin de la même année.

Digitized by Google

en faveur de Rodogune dont le dernier acte porte le sentiment de la terreur à un degré auquel jamais n'est parvenue la tragédie chez aucune nation ancienne ou moderne.

Même les premiers drames de Corneille expulsés aujourd'hui de la scene française, par le perfectionnement qu'elle a reçu, et qu'elle tient principalement de lui, prouvent la vigueur de son génie. Mélite, la premiere de ses pieces, toute imparfaite qu'elle est, n'est pas moins supérieure à la plupart des pieces alors accueillies, que ses chefs-d'œuvre le sont à ce début. Les regles dramatiques étaient alors inconnues en France; Corneille les pressentit par la rectitude de ses conceptions, comme dans les mathématiques, par cette même rectitude, Pascal a deviné les premieres propositions d'Euclide; analogie bien remarquable dans des objets de la pensée aussi différents.

Quelqu'éminentes que soient les facultés, l'âge en amene la dégradation, plus tardive dans les facultés intellectuelles que dans les physiques, mais inévitable dans toutes, et se manifestant dans les ouvrages d'imagination plutôt que dans ceux de jugement et de combinaison. Corneille non-seulement a subi cette triste et terrible loi de la nature, mais en a plus tôt que nombre d'autres poëtes, ressenti l'influence. La derniere tragédie qui puisse être comptée parmi ses chefs-d'œuvre, est Sertorius; et encore dans cette piece et dans quelques-unes des précédentes, il n'est plus que momentanément à sa grande hauteur.

Cependant il avait une telle disposition à saisir tout ce qui est noble et magnanime, et à peindre de grands caracteres, que même dans les drames qui se ressentent le plus de sa vieillesse, il retrouve encore sa force, quand il faut exprimer de grands sentiments ou de grandes idées.

Digitized by Google

L'exposition de la tragédie d'Othon rappelle et égale presque celle de la Mort de Pompée. La verve de Corneille reparaît dans tout son éclat, quand il met en présence Agésilas et Lysander, quand l'un s'indigne d'un vain titre de Roi, et veut être le souverain de son sujet vainqueur de l'Asie; tandis que celui-ci prétend commander au Roi qu'il a placé sur le trône. Attila, désigné par le juge du Parnasse comme devant être le dernier effort de la verve expirante de Corneille; Attila est admirable dans sa fierté barbare, quand il se vante de dédaigner l'amour, et croit s'avilir en étant sensible, lorsqu'il délibere s'il s'alliera à la France qui s'éleve, ou à l'empire romain dans sa décadence, il rappelle Auguste délibérant sur l'abdication de l'empire, ou Ptolémée incertain s'il secourera ou perdra Pompée. Ces grands traits ressemblent à ces rayons que lance encore de temps en temps le soleil à son coucher, et dont nul autre astre ne peut égaler l'éclat.

Le héros de Melpomene n'a point été étranger à Thalie, et même en a reconstitué l'empire; car tel était ce puissant génie, qu'à quelque ouvrage qu'il se livrât, il y portait un caractere de création; et il rappela la comédie à son objet le plus noble, la correction des mœurs. Ce ne furent pas seulement les disconvenances dans les relations sociales, et des ridicules dans les manieres, qu'il attaqua, mais les vices; et particulierement celui qui mérite le plus d'être attaqué, puisque, sans lui, les autres ne peuvent se cacher, le mensonge, fausseté et lâcheté essentiellement contraire aux grandes qualités dont Corneille s'est constitué le peintre. C'est la premiere piece de caractere qui ait paru sur notre théâtre comique, et elle a donné à Moliere un exemple pour la formation de ses deux plus belles comédies: le Tartuffe et le Misantrope.

Digitized by Google

Ce fut aussi Corneille qui enrichit notre théâtre de ce genre de poëmes qui, secondé de la mélodie, de la musique, et du prestige des machines et des décorations, représente les fictions, les enchantements, les prodiges de la fable, et joint au plaisir de l'esprit ceux de l'ouïe et de la vue. Précurseur de Quinault comme de Moliere, il resta maître de la scene lyrique et comique jusqu'au temps où ces deux grands poëtes, concentrant leurs travaux dans ces scenes, les ont élevés au plus haut degré de perfection auquel elles soient parvenues.

Sur quelque sujet que se soit exercé Corneille, il y a toujours porté le caractere essentiel de sa verve, la force et la sublimité. Lorsqu'en suivant le torrent des poëtes de son temps, il consacre sa plume à la louange de Louis XIV; quand il célebre le passage du Rhin, il fait parler ce Prince avec une élévation romaine et dramatique: *Français, ce n'est qu'un fleuve, il faut passer à nage.*

La piété de Corneille l'a porté à versifier *l'Imitation de Jésus*, sujet dont la sainte beauté consiste dans la simplicite et l'auguste naïveté du style; et qui, par conséquent, était peu propre à être célébré par une verve brillante et pompeuse: il n'est pas improbable qu'il ait senti cette inaptitude; mais son objet était moins d'ajouter à sa renommée, que d'offrir à la religion un hommage; et ainsi il a même, par l'éclipse qu'a soufferte sa verve, acquis un nouveau droit au genre d'estime, qui honore le plus; l'estime due à la vertu.

Non content de parcourir presque tout le territoire de la poésie, il y a introduit des innovations, et il a entrepris de changer l'élocution de Melpomene. Au lieu de la fixation d'un nombre de syllabes destinées à exprimer un sens, au lieu

Digitized by Google

d'un alignement symétrique des mots, et d'un repos au milieu de cet alignement, au lieu d'un retour de consonnances constamment accouplées, il a donné aux vers une mesure inégale, et a croisé les rimes, licence qui aurait pu être suivie dans les tragédies, et y avoir d'autant plus de succès qu'elle est analogue à la poésie dramatique, qui consistant principalement en dialogues, doit admettre le rythme le plus simple et le plus proche de la prose, style naturel de la conversation.

Sans doute, Corneille avait un objet plus grand et plus important que l'harmonie poétique, il voulait soulever les chaînes du poëte français, qui souvent est dans l'humiliante nécessité de sacrifier à une combinaison syllabique excessivement rigoureuse, la justesse et la force de l'expression, ou de déparer par des mots parasites l'exhibition de la pensée, plan de réforme dans lequel Corneille a devancé les vues d'un siecle moins poétique, que le sien, mais plus penseur.

Il n'était point dans l'ordre de ses grandes conceptions de se livrer à la pratique d'un art sans en approfondir les principes; et dans cette théorie, se manifeste, non plus une verve poétique, mais une philosophie profonde, qui sonde le cœur humain, et découvre le germe du sentiment. Non-seulement dans l'examen de ses drames, préférant l'intérêt de l'art à tout intérêt d'amour-propre, il se juge lui-même avec une extrême sévérité, et découvre à la censure des fautes qui auraient pu lui échapper, mais dans ses discours sur les unités théâtrales, tour-à-tour disciple, émule, réformateur d'Aristote, le plus grand génie qu'ait produit l'antiquité, il enseigne quel est le but du drame; comment il peut être instrument d'instruction et de moralité; comment ses regles dérivent de sa nature et le degré de soumission qu'exige chacune d'elles, suivant l'impor-

Digitized by Google

tance que lui donne son objet. Le théâtre n'a point de code de législation plus profond ni plus sage.

Les Drames de Corneille *doivent être jugés, non par leurs Défauts, mais par leurs Beautés.*

Panégyriste d'un génie dont la gloire ne peut être effacée par des inégalités et des défectuosités, j'ai eu l'audacieuse confiance de joindre à l'exposé de ses beautés l'énonciation de ses défauts, et de n'en dissimuler aucun; mais tandis que les détracteurs de ce géant dramatique croyent trouver dans ses défauts des moyens de porter atteinte à sa gloire, c'est-là même que je trouve des moyens de la confirmer; il faut qu'ils soyent d'un ordre bien supérieur, les poëmes, qui, malgré ces imperfections et ces vices, ont obtenu une admiration dont l'universalité et la durée prouvent la justice! En effet, quánd même il ne serait pas reconnu que c'est à ces poëmes que la scene tragique en France doit son plus grand lustre, ils n'en seraient pas moins de grands monuments de littérature, des chefs-d'œuvre d'éloquence, des traités de morale dignes d'être placés parmi les plus utiles leçons qui jamais ayent été données aux hommes, des preuves honorables de la puissance de l'esprit humain, et du degré de perfection auquel il peut s'élever sans modele, sans conseil, par la seule force de ses conceptions. Il est singulierement remarquable dans les défauts qu'on peut reprocher à Corneille, que presque tous tiennent à un caractere de grandeur, et à un excès de force; si les personnages produits sur la scene ne sont pas conformes à la nature, c'est qu'ils sont gigantesques; si l'expression n'est pas correcte, la correction est sacrifiée à l'énergie; si le style a de l'emphase, c'est par une exaltation

Digitized by Google

démesurée; si quelquefois la discussion est trop longue ou trop métaphysique, c'est parce que l'idée est approfondie plus que ne l'admet le mode théâtral.

La vigueur du génie de Corneille, l'impétuosité, l'élévation de ses élans sont la source de ses égarements, et lors même qu'on censure ses fautes, il est difficile de se refuser à un sentiment d'admiration pour la cause qui les produit.

D'ailleurs les invraisemblances, les exagérations, les incorrections qui frappent et indisposent à la lecture, dans l'isolement du cabinet, et dans un examen réfléchi, sont moins sensibles dans la chaleur de la représentation, et aux yeux d'une multitude plus susceptible d'affections que de réflexions. Le spectateur qui se complaît dans la forte émotion qu'il a reçue, n'assujéti point l'auteur à rendre un compte exact des moyens qu'il a employés pour l'effectuer, et ne lui reproche point, comme un tort, l'irrégularité du plaisir qu'il lui doit; or, c'est d'après cette illusion que le drame doit être jugé, et en le considérant dans la sphere qui lui appartient. Il est même dans le sublime de Corneille une magie toute puissante, qui, par l'action qu'elle exerce sur l'âme de l'auditeur, le pénetre d'un tel enthousiasme qu'elle le rend inaccessible à tout autre sentiment, et excite indignation contre un censeur rigide, comme contre un impie qui blasphême.

Malheur au cœur froid, au littérateur méthodique, à l'insipide esclave des regles, qui serait tenté de sacrifier une situation pathétique, un beau mouvement, au purisme de l'ordre dramatique! Un tel esprit n'est pas en droit de juger Corneille; il n'est pas même en état de l'entendre. Qui veut peser ses drames dans une juste balance, doit adopter la méthode que lui-même a suivie. La préférence qu'il donne sur Polyeucte, la plus

Digitized by Google

réguliere de ses pieces, à Rodogune, une des plus défectueuses, nous apprend que les œuvres poétiques doivent être appréciées d'après leurs beautés, non d'après leurs défauts. Est-il un poëme plus admiré que l'Iliade; et cependant en est-il un qui prête plus à la censure? Défendre sur ce point la cause de Corneille, c'est défendre celle d'Homere.

Le Génie de Corneille *comparé au Génie de quelques autres Auteurs.*

Après avoir analysé le génie de Corneille, soumettons-le à un autre genre de commensuration. Etablissons un parallele entre ce créateur de la scene française et les plus célebres auteurs de drames tragiques, ses prédécesseurs, ses contemporains, ses successeurs, même avec des auteurs qui, dans d'autres œuvres que le drame, ont montré une seve de pensée analogue à la sienne.

Corneille et Sophocle.

Sophocle, le poëte de l'antiquité qui a porté à un plus haut degré la verve tragique, a, nonobstant la distance des lieux et des temps, des traits d'une ressemblance frappante avec Corneille; un certain air de famille et de fraternité. L'un et l'autre ont une grande profondeur de conception, peignent avec une grande énergie de grands caracteres, inspirent des sentiments généreux, mettent en action des passions fortes, réussissent mieux à inspirer l'admiration et la terreur que la pitié; mais Corneille semble avoir surpassé Sophocle, et par la force, et par la juste mesure des impressions.

Les atrocités de Cléopâtre, son désespoir, son suicide, les convulsions de son agonie, sont

Digitized by Google

plus affreuses, plus terribles que les fureurs d'Electre, et cependant sont plus conformes à l'impulsion des passions et à l'ordre de la nature. Quoi de plus révoltant qu'Electre qui, lorsque son frere dont elle dirige les coups, tient le poignard enfoncé dans le cœur de Clytemnestre leur mere, lorsqu'elle entend les cris de la victime expirante, lorsque, la vengeance étant satisfaite, la nature doit rentrer dans ses droits, s'écrie: *Frappes encore, frappes, si tu le peux, une seconde fois!*

Plusieurs défauts sont communs aux deux poëtes, singulierement la pluralité d'action dans un même drame, et la discussion substituée au sentiment, défauts également sensibles, et dans la tragédie d'Ajax, et dans celle des Horaces. Mais le dramatiste grec a un grand vice étranger au français: une intervention des dieux dans les actions humaines, si impérieuse que l'homme n'est plus qu'un instrument passif de leur volonté; et les vertus et les crimes devenant des dénominations sans réalité, le drame perd le plus grand et même le seul mérite moral qu'il puisse avoir.

Corneille, Shakespeare.

Deux nations placées à la tête des nations européennes, et depuis long-temps concurrentes en politique, en guerre, en commerce, en sciences, en littérature, s'honorent d'avoir produit les deux grands fondateurs du théâtre moderne. Shakespeare et Corneille ont fait connaître en Angleterre et en France la véritable tragédie, et leurs génies semblent marcher sur la même ligne. Le sujet qu'ils traitent est-il semblable, la conformité des idées qu'il leur inspire est remarquable; est-il aperçu sous divers points de vue, il est encore entre les deux poëtes analogie par la force avec

Digitized by Google

laquelle ils pénetrent ce sujet, et la profondeur de leurs pensées, Cinna prêt à assassiner Auguste, et Brutus prêt à assassiner César, sont également frappés de l'impression terrible que fait sur les âmes les plus fortes, l'intervalle qui sépare la détermination à une grande entreprise, et l'exécution. Brutus, dans son discours aux conjurés, s'éleve au-dessus des formes vulgaires d'assurer la fidélité par un serment; il veut que la vertu se fie à la vertu. Cinna, en retraçant les horreurs des proscriptions, excite les conjurés à la vengeance, et veut que qui a violé toutes les lois de l'humanité ne puisse les réclamer. Jamais peut-être l'esprit de parti ne s'est manifesté avec plus de véhémence; et l'éloquence n'a eu de plus beaux mouvements. Si dans ce concours de sublimité, on cherche quelques distinctions, il semble que dans Shakespeare il y a plus de profondeur de vues, dans Corneille plus d'action et de mouvement; distinction qui peut n'être pas étrangere aux deux nations, auxquelles appartiennent les deux poëtes. Tous deux ont de grandes inégalités, mais les chutes de Shakespeare sont bien plus révoltantes. Corneille est quelquefois commun, jamais il n'est bas; jamais ses héros ne sont en conférence avec des hommes vils et brutaux, jamais des réflexions profondes ne sont mêlées avec des plaisanteries plates ou obscenes; ce mélange du sublime et du burlesque, du rire, des pleurs, de l'effroi, fréquent dans Shakespeare, altere ou même détruit l'impression qu'il a produite.

Corneille, Racine, Voltaire.

Trois grands poëtes tragiques, Corneille, Racine, Voltaire, ont illustré la scene française. Nul autre ne peut entrer en concurrence avec eux; chacun a des partisans qui lui attribuent la sup-

Digitized by Google

riorité, et chacun peut la mériter dans quelques parties. Nous avons vu que Corneille a porté sur la scene, au plus haut degré, la vertu, l'héroïsme, le sentiment de l'admiration et quelquefois de la terreur : c'est le poëte des âmes grandes et fortes. Racine a peint les passions et surtout l'amour; nul n'a plus excité la pitié, nul n'a fait couler autant de larmes : c'est le poëte des âmes sensibles. Voltaire a joint à ces sentiments, en possession du théâtre, le sentiment de l'humanité, et a rendu la philosophie dramatique : à ces traits essentiellement caractéristiques ajoutons quelques développements.

Voltaire excelle dans le choix du sujet de ses drames, il a mis sur la scene les faits les plus mémorables dans l'histoire du monde, les auteurs des plus grandes révolutions politiques, morales, religieuses, les événements et les noms les plus intéressants pour la nation française spectatrice de ses drames.

Racine n'a point d'égal dans la formation du plan dramatique, dans l'ordonnance, la vraisemblance, la liaison, l'ensemble des faits, il n'est aucune tragédie ancienne ou moderne aussi parfaitement tracée qu'Iphigénie et Athalie; et ce dernier drame produit, sans événements, sans amour, sans épisode, tous les grands effets de la tragédie : c'est la simplicité antique avec plus d'énergie.

Inférieur à Racine dans l'organisation de ses poëmes, mais souvent supérieur à Corneille, parce que par l'usage du théâtre cette partie de l'art s'est fort perfectionnée, Voltaire a, dans la tragédie de Mahomet, un chef-d'œuvre de structure dramatique, dont on ne trouve point d'exemple ailleurs. Deux fois, dans ce drame, il a mis le mensonge et le crime en conférence avec la raison et la vertu, sans qu'il y ait répétition dans

Digitized by Google

les idées ni dans les images : la premiere scene est admirable par l'enthousiasme, la seconde par la grandeur des vues : Omar est le plus éloquent et le plus brillant des fanatiques ; Mahomet l'efface, en ayant l'audace de porter la franchise dans l'imposture, en déclarant qu'il est autorisé à tromper les hommes pour leur bonheur. Cependant, malgré ces éloquents sophismes, la vérité et la magnanimité dans la bouche de Zopire conservent leurs droits au respect et à la vénération.

Dans le dessein des grands caracteres, Corneille reprend sa supériorité ; c'est dans ses drames que paraissent dans toute leur énergie et dans tout leur majesté, les grandes qualités de l'homme ; et auprès de ses héros presque tous ceux des autres poëtes perdent leur éclat. A la vérité, il est difficile de placer dans un sérail un caractere plus fier, plus profond, plus déterminé que celui d'Acomat ; et Mahomet et Idamé sont de dignes rivaux d'Acomat. Cependant ces grands personnages ne peuvent être sur la même ligne que les Horaces, Nicomede, Cornélie, Pauline, Emilie, Cléopâtre, dont les caracteres non-seulement sont fortement prononcés, mais artistement diversifiés ; tandis que Xipharès, Hyppolite, Bajazet, Britannicus ne paraissent que d'aimables Français, sous des noms barbares, Grecs, Turcs, Romains.

Dans le style, autre genre de différences : celui de Voltaire ingénieux, pathétique, brillant, ravit, éblouit, par la multitude, l'éclat, le rapprochement des idées ; le style de Racine est inimitable par le naturel, la pureté, la correction, l'élégance, le charme, la séduction, par l'art de s'élever à tout ce qu'il y a de plus grand, et d'exprimer avec dignité des minuties, d'abaisser Melpomene sans la dégrader, de tout ennoblir, de tout embellir. Cependant, qu'il faille peindre un grand événement, ou exprimer un sentiment généreux,

Digitized by Google

Corneille n'a point d'égal. Qu'il faille faire parler des passions violentes, même l'amour s'il est outragé et furieux, Corneille n'a point de supérieur. Roxane sait mieux goûter les jouissances de la vengeance, l'indignation de Tullie est plus pathétique; la fureur de Camille est plus emportée, et n'est point inférieure à celle d'Hermione. Corneille, Racine Voltaire ont atteint tous les genres du sublime; mais il est un genre qui appartient plus particulierement à chacun d'eux. Corneille excelle dans le sublime de magnanimité; Racine dans le sublime des affections; Voltaire dans le sublime des sentiments naturels. De ces trois grands poëtes, lequel doit être placé au-dessus des autres? La question est restée indécise; mais il est généralement reconnu qu'il n'est point au Théâtre Français d'aussi belles scenes que les belles scenes de Corneille.

Au reste, ne perdons pas de vue qu'il ne s'agit point ici d'apprécier le mérite des ouvrages, mais le mérite des auteurs; que pour juger les ouvrages, on les considere en eux-mêmes; que pour juger les auteurs, on doit observer le point d'où ils sont partis, et les obstacles qu'ils ont eus à surmonter. Cortès, Pisarre, et d'autres guerriers ont conquis le Nouveau Monde; mais Colomb leur a appris que ce monde existait: c'est l'avantage de Corneille sur ses successeurs, et ce n'est pas le seul.

Revenons à l'objet essentiel du drame, l'amendement des mœurs et l'inspiration de la vertu; sous ce point de vue, Racine est bien coupable, et son art même fait son crime. Quel funeste abus de l'esprit que faire disparaître la difformité du crime, lui faire obtenir un intérêt qui n'est dû qu'à la vertu; et ainsi rendre par le sentiment le spectateur complice du coupable! Dans les drames de Voltaire, le crime, quoique

Digitized by Google

ravissant un genre d'admiration par la grandeur de ses vues, et l'audace de ses entreprises, n'a point ces charmes séducteurs et pernicieux; et les sentiments primitifs et le vœu de la nature s'y montrent dans leur intéressante pureté. Mais Corneille s'éleve au-dessus de ce vœu, apprend à le dompter, et par ce sacrifice de l'intérêt personnel à l'intérêt social, offre de l'homme une image plus approchante de la perfection dont l'espece humaine est susceptible.

Corneille, Bossuet, Montesquieu.

Entre les auteurs les plus divergents dans les objets de leurs écrits, peut se trouver la plus grande analogie de pensées et de style. Déjà nous avons indiqué ce rapport entre Corneille et Bossuet; une observation plus suivie démontrera que l'un a été sur le théâtre ce que l'autre a été dans la chaire. Dans tous deux se manifestent cette généralisation d'idées, et cette force de conception qui embrasse toute l'étendue, et pénetre toute la profondeur d'un sujet. Faut-il faire connaître de grands généraux, le discours ou le drame développent leurs systêmes militaires; ce n'est point un prêtre, ce n'est point un poëte que j'entends, c'est Sertorius, c'est Condé qui révelent les secrets de leur art: quand Bossuet porte ses regards sur le caractere des nations; quand il peint les mœurs des Romains, on serait tenté de croire qu'il sort de la représentation d'une tragédie de Corneille, et qu'il transcrit ou analyse les discours de ces fiers citoyens.

Qu'un orateur chrétien, pour faire de la mort d'un grand homme une instruction religieuse, dise, *Attendez-vous que Dieu ressuscite les morts pour vous instruire; il n'est pas nécessaire que les morts reviennent; ce qui entre aujourd'hui dans le*

Digitized by Google

tombeau suffit pour nous convertir. Que d'autre part, un poëte organe de la veuve de Pompée, lui fasse dire à l'urne de son époux, *Objet terrible et tendre*, tu es plus sacré pour moi *que ces dieux, qui, la foudre à la main, ont pu voir égorger Pompée.* Il est évident que l'orateur et le poëte ont la même conception, et tirent le même parti du spectacle de la mort, qui suivant la différence des opinions religieuses, porte à la révolte contre le Ciel, ou à la soumission à ses décrets.

Corneille et Bossuet se ressemblent aussi dans leurs imperfections; souvent leur diction est brute et dure, soit que ce défaut soit la suite d'une grande force, soit qu'ils ayent cru que qui est réellement éloquent peut se dispenser d'être élégant.

Quelquefois aussi on trouve dans leur style des incorrections surprenantes, dans lesquelles ils ne peuvent être tombés que parce que dans la hauteur de leurs pensées, ils ont, pour quelques moments, négligé ou dédaigné les regles grammaticales.

Tous deux se sont permis de créer des mots, et par une suite de la conformité de leurs conceptions, ou par l'attrait que le style de Corneille avait pour Bossuet, plusieurs de ces mots sont les mêmes.

Ce n'est pas seulement à l'éloquence de la chaire que peuvent être assimilés les drames de Corneille, mais aussi aux plus célebres ouvrages philosophiques ou politiques; et cette ressemblance est singulierement remarquable de Corneille à Montesquieu. Qu'on assiste à la délibération d'Auguste sur l'abdication de l'empire, on entend établir les principes constitutionnels des sociétés politiques, et leur concordance avec les mœurs des peuples; c'est un pressentiment des idées de Montesquieu; c'est une analyse anti-

Digitized by Google

cipée de l'Esprit des Lois. D'autre part, dans le dialogue entre Sylla et Eucrate, qui peut être reputé un Corollaire des considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, on croit entendre le dictateur dans une tragédie de corneille, révéler à son confident les motifs de son abdication. *Si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines qui ont des bornes..... J'ai cru avoir rempli ma destinée dès que je n'ai plus eu à faire rien de grand....., Je me suis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature était mon seul asile. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens; et j'ai osé leur dire : Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république. Je répondrai à tous ceux qui viendront me redemander leur pere, leur fils, leur frere. Tous les Romains se sont tus devant moi.*

Qu'on eût placé ce dialogue à la suite des drames de Corneille, comme fragment d'une pièce inédite, et comme une scene que l'auteur n'avait point encore mise en vers, certainement la similitude dans la grandeur des vues, dans la fierté de caractere, dans la hauteur des sentiments, dans une éloquence mâle et noble, aurait fait illusion au goût le plus fin, et au discernement le plus sûr.

Pour que la reconnaissance nationale soit juste et conséquente, il doit être établi un niveau de gloire entre ces trois fondateurs parmi nous, du drame, de l'oraison funebre, de la législation.

Moralité de Corneille.

Pourquoi une admiration irrésistible pour Corneille, en prolongeant notre attention sur ses

Digitized by Google

ouvrages ne nous laisse-t-elle plus le temps de nous occuper de ses qualités morales, qualités sans lesquelles l'éloge de la personne est interdit, lors même que les plus grands applaudissements sont dus à ses productions? Observons du moins qu'en le suivant dans sa vie privée, dans ses procédés, dans ses relations sociales, on trouve dans l'homme de génie l'homme de bien; un caractere juste, moral, bienfaisant, quelques défauts, nul vice; ces défauts réparés par une bonhommie précieuse et intéressante dans un grand homme; et on éprouve la douce satisfaction de pouvoir aimer ce qu'on admire.

Conclusion.

Maintenant qu'on réunisse les traits qui caractérisent Corneille, il s'en forme un être prodigieux, qui ouvre le beau siecle de la littérature française, marchant à la tête des auteurs qui ont illustré ce siecle, les lettres et la France, supérieur par la sublimité de son génie à tous les poëtes français, quoique dans plusieurs parties inférieur à quelques-uns d'entre eux. Que de titres à notre admiration! une révolution opérée dans l'art dramatique, le sentiment électrisé, la pensée agrandie, la poésie ennoblie, l'éloquence introduite sur le théâtre, la langue vivifiée, dans toutes ses productions, un esprit de création, et dans ses fautes mêmes une empreinte de force et de grandeur. Mais ce qui le rend à nos yeux plus admirable, plus respectable encore, c'est la transformation d'un vain spectacle en une école de mœurs et de vertus héroïques. On ne doit pas voir seulement en lui un poëte, mais un philosophe, un moraliste, un prédicateur profane, qui fait retentir les voûtes du théâtre, des mêmes vérités dont retentissent les voûtes des temples; un magistrat illégal qui exerce une juridiction

Digitized by Google

qu'il tient de la nature par la force de penser dont elle l'a investi. Peut-être même peut-on le considérer comme un législateur; car s'il est constant que l'opinion commande à l'action, il n'est pas moins certain que le génie commande à l'opinion.

Douterait-on encore de la puissance du génie de Corneille, et de son influence sur les mœurs, il est facile d'en convaincre par une expérience. Qu'on rassemble un nombre égal de spectateurs habituels des drames de Corneille et des drames de tout autre poëte, et qu'on vérifie dans quelle classe de spectateurs se trouvent de plus grands et de plus nobles caracteres.

Mais qu'est-il besoin pour le triomphe de Corneille d'une telle expérience? Est-il un de nous qui ne l'ait déjà faite sur lui-même? Quel homme, s'il n'est inaccessible à toute sensibilité noble, est sorti de la représentation d'une tragédie de Corneille, sans éprouver une exaltation de sentiment, sans être plus disposé à des entreprises hardies et généreuses?

Qu'il eût été à désirer que les œuvres de ce grand homme, les belles scenes, les grandes pensées qui les illustrent, au lieu d'être concentrées dans l'enceinte des théâtres, eussent été produites sur le grand théâtre du monde, et livrées à la méditation, comme des principes moraux et politiques! Tandis que les représentants d'une des plus grandes nations, qui jamais ait honoré l'habitation du globe terrestre, se livraient à de vastes spéculations sur la formation de l'ordre social et la constitution des empires.....

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Qu'il eût été à désirer qu'au milieu de cette as-

Digitized by Google

semblée, il eût été fait lecture de la scene où Cinna et Maxime discutent avec tant de profondeur et de justesse les avantages, les dangers, les maux qu'entraînent les divers genres de gouvernements.

Regrettons, d'autre part, que Corneille qui a peint l'héroïsme avec des couleurs si vives et si fortes, n'en ait pas conçu une idée plus approfondie et par-là même plus juste; il est un genre de vertus supérieures à celles alors célébrées. Au-dessus du patriotisme qui se dévoue à la mort, pour qu'une nation en subjugue une autre, doit être placé le patriotisme généralisé, d'un citoyen du monde, qui ne voit dans les nations que les compartiments d'un grand tout; dans leurs haines, des affections déréglées, honteuses, injustes; dans leurs querelles sanglantes et funestes, souvent le sacrifice d'intérêts grands et réels à des intérêts minutieux ou illusoires; et qui élevant ses sentiments à la hauteur de ses pensées, étend la sphere de sa bienfaisance à toute la masse de l'espece humaine. Le plus estimable des guerriers n'est pas celui qui a remporté un plus grand nombre de victoires, mais celui qui porte au milieu des armes l'amour de la paix, et qui lorsqu'il a, par la supériorité de sa tactique, préparé et assuré la victoire, fait les plus grands efforts pour être dispensé de vaincre *.

Oh France! oh ma patrie! oh nation de tout temps féconde en grands hommes! pour en accroître le nombre, conçois le noble projet d'y faire servir les œuvres dramatiques; marche dans la voie tracée par Corneille; mais tirant avantage du progrès des lumieres, et de la maturité de l'es-

---

* Pacem armatus amavit.

LUCAIN.

Digitized by Google

prit publie, propose pour modeles, non les faits les plus brillants, mais les plus réellement estimables. Que sur les théâtres soient présentés des types de justice et de bienfaisance, les premieres des vertus; et que l'homme soit produit dans toute la dignité qui appartient à son être;—alors Corneille, dans une forme nouvelle et perfectionnée, semblera prendre une seconde fois possession de la scene française; et ce complément du plan qu'il a tracé sera un hommage à son auteur, et en formera le plus digne éloge.

Fautes à corriger, dans les 50 Pages qui précedent.

Page 372 à la note *lisez*:
Mihi res, non me rebus submittere conor.
Page 373, ligne 27, de tout dame; *lisez* de tout drame.
Page 381, 2e ligne de la note, l'addition, *lisez*; de justifier l'addition.
Page 383, ligne 7, ils ont adopté, *lisez*, ils ont fait adopter.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Quamvis Hesperium mundi properemus ad axem,
Iberiam delere vacat ; gaudete, cohortes ;
Obvia præbentur fatorum munere bella.
Ventus ut amittit vires, nisi robora densæ
Occurrant sylvæ, spatio diffusus inani ;
Utque perit magnus, nullis obstantibus, ignis,
Sic hostes mihi deesse nocet : damnumque putamus
Armorum, nisi qui vinci potuere, rebellent.

LUCAN. lib. iii.

(Tout impatient que je suis de me rendre aux extrémités de la terre, il me plaît de détruire l'Espagne. Réjouissez-vous, soldats; les destins propices vous offrent, dans une nouvelle guerre, des moyens d'exercer votre rapacité. J'ai besoin d'ennemis, comme la flamme a besoin d'aliments, et comme le vent a besoin d'obstacles pour ramasser sa force, qui autrement se dissiperait dans le vague des airs; et même je regarderais comme un vol fait à mes armes, si ceux que je pourrais vaincre, ne se révoltaient pas.)

La révolution qui devait renverser la branche de la maison de Bourbon, assise sur le trône d'Espagne, est opérée. Quelques jours ont suffi pour consommer un événement qui jadis aurait mis l'Europe en feu, et qui de nos jours ne sera malheureusement considéré par les trembleurs du Continent que comme un incident tout simple, prévu depuis long-temps, inévitable et irrémédiable.

On avait été témoin, avant la chute de ce dernier gouvernement, de grands traits de faiblesse, d'aveuglement, et même de lâcheté, de la

Digitized by Google

part de plusieurs des états qui ont succombé devant Napoléon: mais on n'avait encore rien vu, et probablement l'on ne verra jamais rien par la suite qui ressemble à l'esprit de vertige et d'erreur qui a présidé, dans cette derniere catastrophe, aux conseils de la maison régnante en Espagne.

Dans notre dernier Résumé, nous avons laissé les principaux membres de cette malheureuse famille, et même le Prince de la Paix, (car il était aussi de la famille,) sur la route de Madrid à Bayonne, se dépêchant d'arriver le plus qu'ils pouvaient, et se disputant, en quelque sorte, à qui aurait le plaisir d'embrasser, le premier, le bien aimé Napoléon, le grand allié, l'ami de la maison. Comme un Roi à son avénement est toujours mieux servi qu'un Roi détrôné, Ferdinand VII arriva le premier au château de Marrac, résidence de la cour Impériale. Ce *grand* Prince fit son entrée à Bayonne le 20 d'Avril, entre midi et une heure. Le Prince de Neufchâtel et le maréchal Duroc, étaient allés au devant de lui jusques sur la frontiere. Dès ce moment, il commença à être en charte privée.

Les noms des grands personnages qui l'accompagnerent dans ce beau voyage, doivent être conservés pour l'histoire. Ces conseillers stupides, ces illustres ganaches, étaient M. le duc de l'Infantado, Don Jean Escoiquitz, M. Ceballos, le duc de San Carlos, M. Palafos y Mercy, le comte de Villariero, le marquis d'Ayerbe, le comte d'Ergoz et le marquis de Cillervelo. Le jour de son arrivée, le Prince-Roi alla dîner à Marrac, chez Napoléon*. Il s'y croyait encore Roi.

---

* Une lettre de Bayonne dit que ce jour-là dans l'après dîner, des habitants de cette ville allerent danser la pamperruque devant le château de Marrac; et ajoute: " Cette danse particuliere à ce pays est très-ancienne.

Digitized by Google

Don Manuel Godoy arriva le 26 au grand rendez-vous de chasse. Comme il n'était plus rien en Espagne, il n'eut avec lui dans ce voyage ni comtes ni marquis. Cet homme accoutumé naguères à ne marcher qu'avec un brillant cortége, était cette fois trop heureux d'avoir une escorte sûre. Il voyagea accompagné seulement de ses souvenirs, de ses vertus, et surtout du plaisir de réfléchir qu'il l'avait échappé belle. Il fut logé dans un château aux environs de Bayonne, et traité en tout par Napoléon comme un seigneur de la vieille cour.

Quant au Roi Charles IV et à la Reine Louise, ils arrivèrent le 27 à Burgos. Ils y furent reçus avec les honneurs dus à leur rang. Le maréchal Bessières leur y présenta le corps des officiers français.—Le lendemain, 28, LL. MM. entrèrent à Vittoria, où le général Verdier leur présenta aussi le corps des officiers français.—Le 29, LL. MM. couchèrent à Tolosa; où le général Lasalle leur fit la même cérémonie. Le 30, à midi, elles arrivèrent à Irun, où le général Lebrun, aide-de-camp de l'Empereur Napoléon, leur remit les lettres de son maître. Le Prince de Neufchâtel les reçut à l'entrée du territoire français. A deux heures, LL. MM. entrèrent dans

---

L'usage l'a consacrée de tout temps comme un hommage qui se rend aux plus illustres personnages. Elle est exécutée au son du tambour par treize acteurs, sept hommes et six femmes les plus considérables et les plus jolies de la ville, revêtus de costumes singuliers et fort brillants. Une grande partie des habitants était sortie de nos murs, beaucoup moins attirés sans doute par la curiosité que par l'espoir de voir l'Empereur et le Prince des Asturies. Leur attente n'a point été trompée, les deux ames n'ont pas dédaigné ce spectacle nouveau pour eux.

Digitized by Google

les murs de Bayonne; la garnison était sous les armes et formait la haie; toutes les autorités s'étaient portées sur les glacis de la place; la citadelle et la rade saluaient de tous leurs canons. Hélas, plus on faisait de bruit, plus le coup de théâtre devait être frappant.

Le maréchal Duroc ayant présenté à leurs ci devant Majestés les officiers français, désignés par Napoléon pour être de service auprès d'elles, Napoléon commença son cours de politesses en leur faisant la premiere visite, une demi-heure après leur arrivée.

En attendant que nous présentions à nos lecteurs les premieres scenes de cette tragédie, nous devons dire par forme d'introduction, que lorsque le Roi Charles et la Reine Louise passerent à Vittoria, un détachement de cent gardes-du-corps, qui avait accompagné le Prince des Asturies, se trouvait dans cette ville. Ces gardes avaient pris possession, selon leur usage, du palais que devaient occuper leurs Majestés. Lorsque le vieux Roi les aperçut, il leur dit: " Vous trouverez bon que je vous prie de quitter mon palais, vous avez trahi tous vos devoirs à Aranjuez; je n'ai pas besoin de vos services, et je n'en veux pas." Les gardes-du corps furent obligés de se retirer. On assure que lorsque le Roi leur parla ainsi il montra une énergie qu'on ne lui connaissait pas encore. Le beau régiment des carabiniers avait accompagné le Roi jusqu'à Burgos. Ces braves gens lui sont toujours restés fideles. LL. MM. le Roi et la Reine d'Espagne habiterent le palais du gouvernement à Bayonne; le Prince des Asturies et l'Infant Don Carlos, l'ancien hôtel de l'Intendance.

Lorsque le canon annonça l'arrivée du Roi et de la reine d'Espagne, le Prince des Asturies et l'Infant Don Carlos allerent à leur rencontre. Aussitôt que LL. MM. furent entrées dans leur

Digitized by Google

palais, tous les Espagnols qui se trouvaient à Bayonne firent la cérémonie du baisement de mains qui consiste à se mettre à genoux et à baiser la main du roi et de la reine. Les spectateurs français qui avaient lu le même jour dans la gazette de Bayonne les pieces relatives aux événements d'Aranjuez et la proclamation du roi, et qui voyaient cet infortuné monarque arrivé sans suite, sans gardes, sans cortége, recevoir ainsi l'hommage des mêmes hommes qui avaient tous trempé dans la conspiration du mois de Mars, éprouverent des sentiments pénibles, qui se lisaient également sur le visage du roi et sur celui de la reine. LL. MM. n'adresserent la parole qu'au comte Pignatelli de Fuentes, que *le hasard* avait conduit à Bayonne. (Ce malheureux couple semble destiné à ne pouvoir accorder sa confiance qu'à des Princes de la Paix. M. de Pignatelli passe pour être le Godoy de l'Impératrice Joséphine. Plus rusé cependant que son modele, M. de Pignatelli l'a surpassé et vengé, en perdant le Prince des Asturies par les plus infames trahisons.)

Lorsque le baisement de mains fut terminé, LL. MM. fatiguées se retirerent dans leur appartement. Le Prince des Asturies voulut les suivre. Le roi l'arrêta et lui dit en Espagnol : " Prince, n'avez-vous pas assez outragé mes cheveux blancs?" Ces mots parurent produire sur le Prince l'effet d'un coup de foudre, et porter la confusion dans le cœur des Espagnols qui l'accompagnaient et qui se retirerent avec lui.

LL. MM. firent leur toilette pour recevoir l'Empereur Napoléon qui vint à cinq heures contempler à loisir ses augustes victimes. L'entrevue, dit la relation officielle, fut longue et touchante. Le Roi et la Reine lui firent le récit des outrages auxquels ils avaient été en butte depuis un mois, et des dangers auxquels ils avaient

Digitized by Google

été constamment exposés. Ils exprimerent le chagrin qu'ils avaient ressenti de l'ingratitude de tant d'hommes comblés de leurs bienfaits et le mépris que leur inspiraient les gardes-du-corps, ces lâches qui les avaient trahis. Le roi répéta plusieurs fois ces mots: "Votre Majesté ne sait "pas ce que c'est que d'avoir à se plaindre d'un "fils: ce malheur est le plus douloureux de tous "ceux que l'on peut éprouver." Sa Majesté, fatiguée de son voyage et tourmentée de la goutte, paraissait avoir plus que son âge. Il a voyagé accompagné seulement d'un écuyer, d'un chambellan et d'un colonel de carabiniers qui avait été destitué par l'un des premiers actes de l'administration du Prince des Asturies, et qui faisait les fonctions de capitaine des gardes. Napoléon attacha *à son service*, (le mot est plus honnête que de dire à sa surveillance) son aide-de-camp le général Reille, comme gouverneur du Palais, MM. Dumanoir et de Barol, chambellans, et M. d'Oudenarde, écuyer.

Le 1er Mai, le Roi et la Reine d'Espagne dinerent à Marrac avec Napoléon et Joséphine. Le 2 Mai, à quatre heures, Joséphine alla visiter le Roi et la Reine et resta fort long-temps avec leurs Majestés. Elle était accompagnée par mesdames Montmorency et Maret, dames du palais, le général Ordener, son premier écuyer, et M. le général Beaumont, chambellan. On ne trouve dans aucun papier ce que faisait pendant ce temps le Prince des Asturies. Les gazettes gardent à cet égard le silence le plus profond. Il paraît que le détachement de haute police suivant la cour, lui avait lâché un de ses plus illustres limiers dans la personne du Prince de Pignatelli, et que ce célebre brigand ayant obtenu sa confiance intime, avait surpris et ses papiers et ses secrets, et la correspondance et les proclamations qu'il adressait au

Digitized by Google

peuple Espagnol pour l'informer de sa détention, et lui ordonner de regarder comme nulles et non avenues toutes les pieces qu'on lui ferait signer sous le couteau, ou même qu'on publierait sous son nom sans qu'il en eût connaissance, protestant contre tout ce qui serait fait à cet égard.

Oh! combien ce Prince dût maudire le jour où ses ignares conseillers lui avaient persuadé que Buonaparté verrait la révolution d'Aranjuez d'un bon œil, et que sensible à l'empressement d'un Prince souverain de la maison de Bourbon d'être le premier à s'allier à l'auguste maison *impériale* des Tascher, il confirmerait cette heureuse révolution par plus d'une alliance! Quels souvenirs amers ce qu'il vit dès son arrivée à Bayonne, ne dût-il pas lui retracer sur le bon sens de ce peuple loyal qui le conjurait les larmes aux yeux de ne pas le quitter, et qui semblait lui dire avec le renard de la Fontaine:

Que Sa Majesté vous dispense;
Grand merci de son passeport.
Je le crois bon, mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

S'il était permis de s'égayer dans un sujet aussi grave, on pourrait dire que les mules qui conduisirent le Prince à Vittoria avaient plus d'esprit que les ânes qui le dirigerent dans tout le cours de son voyage; et que lorsque le peuple eut coupé les traits de la voiture, ces bonnes bêtes moins entêtées et plus spirituelles que ces stupides cavaliers, en reprenant sur-le-champ le chemin de leur écurie, semblaient leur montrer celui de leur escurial: mais la présomption de ceux-ci l'emporta; l'attraction de Napoléon et de Joséphine était trop forte pour y résister, et pour le plaisir de faire voir ces grands personnages à leur Prince, ils lui

Digitized by Google

ont fait perdre pour jamais l'espérance de rentrer sur la terre de ses peres.

Les événements de Bayonne dont nous avons connaissance dans cet intervalle, se réduisent à des revues de régiments de cavalerie polonais destinés à entrer en Espagne, et à des revues de régiments portugais passant à Bayonne pour aller en Pologne. Une députation portugaise était arrivée à Bayonne pour le complimenter; elle etait composée du Marquis de Marialba, du Marquis de Pegualva, et de Monseigneur Maria Melo, évêque de Lisbonne.

En attendant le dénoûment de cette vaste intrigue, les papiers imprimés à Bayonne sous l'inspection immédiate de Napoléon et de Talleyrand, et sous les yeux mêmes du Prince des Asturies, prenaient le parti du Roi détrôné et de son favori. Le jour où le Prince de la Paix arrivait à Bayonne, la gazette de cette ville renfermait l'article suivant en faveur de cet homme:

Le 25 Avril.

L'agitation des partis en Espagne est telle, que l'on reçoit de ce pays les nouvelles les plus contradictoires. On nous avait mandé que la fortune du Prince de la Paix montait à plus de cinq cents millions tournois. On avait répandu en même temps qu'une grande partie de ces fonds étaient placés à Londres, à Paris et à Gênes. On nous écrit aujourd'hui que ces rumeurs, semées par les ennemis du Prince de la Paix, accueillies par le sentiment peu généreux qui fait que l'on ne doute pas des torts attribués au malheur, sont généralement contredites; que leur absurdité a frappé tous les esprits, et qu'il est constaté que le Prince de la Paix n'a point fait de placement à l'étranger. Des emplois de fonds aussi considérables n'auraient pas pu se dissimuler pendant long-temps: 200 millions placés à Paris, 100 millions placés à Gênes, 200 millions à Londres, n'auraient pas été une chose ignorée dans ces places; et les négociants

Digitized by Google

de Paris et de Gênes peuvent déclarer s'ils en ont connaissance.

On a répandu que le Prince de la Paix avait des intelligences avec l'Angleterre; et il est à présent démontré que cette assertion est aussi fausse que les autres. Il peut avoir mal administré les Espagnes; mais il suffit de jeter un coup-d'œil sur la situation de ce royaume, pour juger s'il en a trahi les plus chers intérêts. Dans ces quinze années où l'Autriche a perdu une partie de ses états, où la Prusse est tombée d'un rang élevé entre les nations, à un rang inférieur parmi les puissances, où la couronne de Suede est au moment de sa ruine, où les trônes de la maison de Savoie et de la maison de Naples ont disparu, où les républiques de Gênes et de Venise se sont écroulées, qu'est-ce que l'Espagne a perdu? Elle est demeurée entiere et debout au milieu de tant de désastres. Sans doute son commerce a souffert; mais celui de la France, celui de l'Angleterre, celui du Nord, celui de l'Amérique, n'ont-ils pas souffert aussi, et par la même cause? L'avenir nous apprendra si les successeurs du Prince de la Paix conduiront les choses aux mêmes résultats. L'Espagne pouvait être mieux gouvernée; mais le Prince de la Paix n'était pas Roi. On lui reproche de la vanité et de l'ostentation dans ses manieres, de la légéreté et de l'inconsidération dans sa conduite, de l'irrégularité dans ses mœurs; mais s'ensuit-il qu'il ait trahi l'honneur de sa nation, qu'il se soit entendu avec les Anglais contre les intérêts de son maître? S'ensuit-il enfin qu'il ait dilapidé la fortune publique au point d'avoir élevé sa fortune particuliere à 5 ou 600 millions, dans un pays qui n'a pas plus de 140 millions de revenu? Il y a quelque chose de bas et d'irréfléchi dans ces calomnies, que les Princes faibles accueillent trop facilement, que la populace recueille avec avidité, et qui finissent, lorsqu'on s'abandonne aux funestes passions qu'elles fomentent, par ébranler les trônes et compromettre le repos des nations.

On est allé jusqu'à prétendre que l'abdication du Roi Charles, précédée par ce désordre de l'opinion et déclarée dans d'aussi étranges circonstances, avait été volontaire. C'est prononcer hardiment sur une grande question. Ce grand procès est porté au tribunal de l'Empereur et se jugera à Bayonne. S'il fallait avant son issue se former un avis, ce qui s'est passé à Madrid

Digitized by Google

ne prouverait-il pas que la volonté du Roi Charles a été contrainte par la violence? Il avait fait connaître par une proclamation qu'il allait se mettre à la tête de ses armées; quelque temps après, c'est-à-dire une heure avant son abdication, il avait vu son premier ministre, son ami, traîné dans les rues par des soldats ameutés, et frappé jusque dans ses bras; il avait vu la Reine insultée et menacée: au point de craindre pour sa vie. Enfin, toutes les circonstances de cette déplorable journée semblent attester que la conspiration d'Aranjuez n'est que la réussite de celle de l'Escurial. Si l'abdication du Roi Charles eût été volontaire, les hommes qui dirigent la conduite de Ferdinand, Prince dont le caractere faible est connu, auraient eu assez de pudeur pour ne pas porter la douleur dans le sein du monarque, en frappant sous ses yeux et en traînant dans un cachot l'homme qui fut si long-temps son fidele serviteur et son ami; auraient-ils, par le premier acte du nouveau regne, rappelé tous les hommes qui avaient conspiré contre le trône? Les choses ne se passent point de la sorte, ni lors d'une abdication, ni lors d'un avénement. Ces circonstances si graves dans l'histoire des peuples, ne sont pas précédées et accompagnées de tumultes populaires, de désordres, de violences exécutées par des soldats soudoyés et soulevés. Une abdication qui est le résultat de la volonté et de la réflexion, a toujours un caractere aussi solennel qu'un avénement. Ainsi, quand Charles-Quint fit connaître qu'il voulait abdiquer, il était à Bruxelles; une année s'écoula avant qu'il remît les rênes du gouvernement; il fit part de sa résolution aux ambassadeurs et aux cours étrangeres: il revint en Espagne; et c'est dans les six mois qui précéderent l'avénement de son successeur qu'il régla lui-même l'acte de son abdication, comme on regle un testament. C'est lorsqu'il eut annoncé solennellement ses intentions, qu'il en eût calculé et réglé l'effet avec maturité, qu'il se retira à l'Escurial. Les choses se passerent à-peu-près de même lors de l'abdication de Philippe V. Entre le moment où il fit connaître sa volonté de quitter le trône, et celui où son successeur y monta, la tranquillité du peuple, l'obéissance et la fidélité des troupes ne furent point altérées.

Que l'on compare cette maniere de procéder aux

Digitized by Google

derniers événements de Madrid. Des attentats séditieux avaient déjà violé la Majesté du trône; mais Charles IV n'avait point abdiqué. A midi, il régnait encore; à une heure, de nouveaux rassemblements menacent de nouveaux désordres; l'abdication est aussitôt signée et publiée, et le nouveau Roi proclamé. Voilà des différences qui ne peuvent échapper à tout homme sage et prudent. La concurrence d'une abdication avec l'anarchie dans les autorités, l'indiscipline dans les troupes, l'insurrection dans la capitale, est un étrange motif pour décider qu'une aussi importante détermination a été réfléchie et volontaire. Si elle eût été réellement dans la volonté du Roi Charles IV, il serait resté sur le trône pendant un, ou plusieurs jours; il aurait fait connaître sa libre volonté à l'ambassadeur de France, aux généraux français qu'il était si important de convaincre. Il eût dit à cet ambassadeur: " Ma volonté est d'abdiquer le trône; mais je regne encore pour assurer et régler l'exécution de cette volonté. Dans trois jours, mon fils sera Roi; reconnaissez en lui le souverain qui tient son autorité de ma puissance et des lois de son pays." C'est par l'acte qui proscrit le premier ministre et l'ami du Roi qui régnait, que l'ambassadeur que l'armée française, apprennent que le sceptre passe dans d'autres mains. Ce n'est qu'alors qu'on publie les lettres de chancellerie.

Ces faits sont constants, ils sont publics; et si l'on veut juger dans cette importante affaire, ce n'est que sur eux qu'on peut former son opinion. Les cabinets en savent sans doute davantage; mais nous qui ne connaissons que les événements, nous qui devons être pénétrés du respect dû à l'autorité souveraine, nous ne pouvons nous empêcher de dire que nous ne voyons pas dans ce qui s'est passé les formes d'une abdication volontaire, et que tout annonce au contraire les effets d'une révolution opérée par la force et par la violence.

C'était par ces préliminaires que Napoléon préparait le prince des Asturies à la catastrophe qui approchait : il faisait au même moment répéter par tous les échos qu'il n'y avait plus qu'une main puissante qui pût sauver la monarchie espa-

Digitized by Google

gnole ; en un mot il semblait que l'on n'attendît plus que l'arrivée du pere et de la mere pour l'ouverture du grand drame ; et que Murat avait ordre de commencer le mouvement à l'époque où l'on devait croire que tous les membres de la famille, ou regnants, ou appelés à régner, seraient en sûreté dans la puissance de leur tyran.

On sait que la tranquillité et la résignation avec laquelle les Portugais ont laissé les Français entrer en Portugal avaient fait le désespoir de l'armée d'invasion, dont les officiers désiraient ardemment qu'une petite résistance leur fournît un prétexte pour un grand pillage. Les officiers de Murat, éclairés par l'expérience de leurs freres du Portugal, et fatigués, de la patience et de la loyauté du peuple espagnol qui exprimait hautement ses vœux pour le retour de son souverain, firent naître ce prétexte, qui avait manqué à leurs freres de Lisbonne. Ils se rendirent chez la Reine d'Etrurie pour lui signifier l'ordre impérieux d'aller rejoindre avec son fils le reste de sa famille à Bayonne. Le peuple de Madrid, touché du malheur qui poursuivait avec tant d'acharnement jusqu'aux derniers et aux plus faibles rejettons du sang de ses maîtres, ne put se contenir plus long-temps ; il se porta tumultueusement au palais pour conjurer la Reine d'Etrurie de rester avec eux. C'était le moment que l'on avait prévu. On imagina de dire que l'aide-de-camp de Murat avait été mis en danger par la populace, et que c'en était fait de lui, si dix grenadiers ne l'eussent sauvé des mains *des séditieux* ; comme si dix hommes auraient pu être du moindre secours contre une populace ameutée et furieuse ! Alors commença cette boucherie de Madrid qui rendra le 2 Mai aussi horriblement fameux dans les annales Espagnoles que le 13 Vendémiaire l'est dans l'histoire de la révolution. On massacra à quatre reprises un peuple désarmé,

Digitized by Google

dans les rues, dans les maisons, à l'arsenal, et aux portes de la ville. Ce fut ainsi que l'on commença à opérer le salut de la monarchie espagnole, et à donner à la nation un avant-goût du régime qui lui est destiné si cette révolution se consomme.

Quoique nous ayons donné dans notre Numéro précédent un extrait de la relation française de cette boucherie, nous la republions ici en entier, copiée du paragraphe original qui se trouve dans le Moniteur du 6 Mai.

" Le peuple de Madrid a toujours été en fermentation depuis les événements d'Aranjuez. Sa présomption et son orgueil étaient portés à un point dont on ne peut pas se faire d'idée. La victoire qu'il avait obtenue sur son Roi, les trophées qu'il s'enorgueillissait d'avoir conquis sur les 200 carabiniers qui formaient la garde du Prince de la Paix, lui faisaient croire que tout devait fléchir devant ses caprices et ses passions effrénées. Des insultes journalieres étaient faites à des Français. Souvent les coupables ont été exemplairement punis. Mais toujours les Français ont opposé le sang-froid et le calme de la force à cette effervescence de la multitude. Il est vrai que le bon esprit de la masse des honnêtes habitants de Madrid soutenait ces dispositions des Français.

" Depuis deux jours les rassemblements étaient plus nombreux ; ils paraissaient dirigés vers un but. Des bulletins à la main, des proclamations couraient les campagnes. Les observateurs de sang-froid, Français et Espagnols, voyaient une crise s'approcher, et la voyaient avec plaisir. Sans une leçon sévere, il était impossible de ramener à des idées de raison cette multitude égarée.

" La Reine d'Etrurie et l'Infant don Francisco, indignés des outrages auxquels ils étaient journellement exposés, solliciterent et obtinrent la permission de se rendre à Bayonne. Le grand-duc envoya un de ses aides-de-camp les complimenter, et s'assurer qu'ils n'essuieraient aucune insulte. Arrivé sur la place du Palais, cet officier est entouré par un rassemblement. Il

Digitized by Google

se défend long-temps. Il était sur le point de périr, lorsque dix grenadiers de la garde arrivent, la bayonnette en avant, et le sauvent.

" Au même instant, un autre officier est blessé dans un autre rassemblement. La grande rue d'Alcala, la porte du Soleil, la place mayor se couvrent de peuple. Le grand-duc fait battre la générale et chacun se rend à son poste. Un bataillon de la garde de piquet chez le grand-duc avec deux pieces de canon, se rend sur la place du Palais. Il est bientôt provoqué par les mutins; il se range aussitôt en bataille et commence un feu de deux rangs. La mitraille vole dans différentes rues; tous les attroupements sont dissipés en un instant, et la plus grande consternation succede à la plus furieuse arrogance.

" Le grand-duc avait envoyé l'ordre au général Grouchy d'entrer par la rue d'Alcala pour dissoudre un rassemblement de plus 20,000 personnes qui s'était formé dans cette rue et dans les places environnantes. Trente coups de canon à mitraille et quelques charges de cavalerie nétoyerent toutes les rues. Les révoltés se réfugierent alors dans les maisons et commencerent à tirer par les fenêtres. Les généraux de brigade Guillot et Daubrai firent enfoncer les portes, et tout ce qu'on trouva les armes à la main et faisant feu fut passé au fil de l'épée. Un détachement de la garde à cheval, à la tête duquel était le chef-d'escadron Dausmenil, chargea plusieurs fois sur la place. Cet officier eut deux chevaux tués sous lui. Le général Grouchy eut un cheval blessé.

Pendant que ceci se passait, les révoltés se portaient à l'arsenal pour s'emparer de vingt-huit pieces de canon, et s'armer de 10 mille fusils qui s'y trouvaient. Le général Lefranc qui était caserné avec sa brigade au couvent de San Bernardino marcha au pas de charge avec un régiment. Les mutins n'eurent que le temps de tirer quelques coups de canon, tout ce qui se trouva dans l'arsenal fut passé au fil de l'épée. Les fusils dont ils commençaient à défaire les caisses furent renfermés dans les salles d'armes.

" Un grand nombre de paysans des villages voisins avaient été appelés dans la ville pour cette grande expédition. Quand ils virent avec quelle promptitude cette émeute avait été dissipée, ils chercherent à se sauver dans

Digitized by Google

les campagnes; mais la cavalerie les attendait aux différentes issues de la ville, ils furent chargés dans la plaine, et tous ceux qui furent pris les armes à la main, furent fusillés.

" La seule garnison française de Madrid a eu part à ces événements, savoir: deux bataillons de fusiliers de la garde, que commandait le colonel Friederichs; un piquet de chasseurs de la garde, et 5 ou 600 hommes de cavalerie. Quand on entendit le canon, la générale battit dans les cinq camps; les divisions se formerent et se dirigerent au pas de charge sur Madrid; mais lorsqu'elles arriverent l'ordre était déjà rétabli. Les 3000 hommes qui composent la garnison de Madrid avaient suffi pour tout mettre à la raison. On évalue notre perte à 25 hommes tués, et 45 à 50 blessés. Celle des révoltés s'éleve à plusieurs milliers des plus mauvais sujets du pays.

" La junte de gouvernement a ordonné, sur-le-champ, le désarmement de toute la ville: tous les bons citoyens ont applaudi à cette mesure, et voient avec plaisir la punition de ces révoltés, qui, sans la présence des Français, en brisant le trône des faibles rois d'Espagne, auraient anéanti le royaume, et entraîné dans une longue agonie cette brave nation."

Lorsque l'Empereur reçut ici la nouvelle des événements de Madrid, il se rendit à l'instant chez le Roi Charles, qui était de retour de chez l'Impératrice où il avait déjeuné. " Ah! s'écria " le vieux Roi en entendant le récit de ces évé- " nements, je prévoyais ce malheur. Les hommes " coupables qui, pour satisfaire leurs passions, " ont agité le peuple, croyaient pouvoir le conte- " nir, et ils sont engloutis dans l'abîme qu'ils ont " ouvert."

Le Roi prit sur-le-champ la résolution de nommer le Grand-Duc de Berg lieutenant-général du royaume, et il adressa en conséquence des lettres-patentes à la junte et aux conseils de Castille et de la guerre. Il rappela don Antonio, qui avait été laissé à la tête de la junte, mais qui n'a

Digitized by Google

ni la fermeté, ni l'expérience nécessaires dans des circonstances aussi fortes.

Le Roi a fait appeler ensuite le Prince des Asturies, lui a fait lire la lettre du Grand-Duc de Berg qui rend compte de l'événement, et lui a dit: " Voilà ce qu'ont produit en partie les conseils que vous ont donné des hommes coupables, de flatter l'opinion de la multitude, et d'oublier le saint respect dû au trône et à l'autorité légitime. Il en est des commotions populaires comme des incendies; on les allume facilement, mais il faut une autre expérience et un autre bras que le vôtre pour les éteindre." *(Moniteur.)*

C'est immédiatement à la suite de cette relation, que se trouve dans le Moniteur la fameuse lettre de Napoléon au Prince des Asturies, que nous avons fait connaître dans notre dernier Numéro. Comme nous avons fait un chapitre particulier d'observations sur cette lettre, nous ne nous étendrons pas ici sur ce chef-d'œuvre de perversité, d'hypocrisie, et de scélératesse, dont aucun auteur ancien ni moderne n'avait encore tracé un modele, et dans lequel on retrouvera dans tous les temps l'âme de Napoléon. C'est un portrait de Rubens peint par lui-même. Il est à croire que cette lettre ne fut jamais écrite le 16 d'Avril, et qu'elle n'est parvenue à son adresse que par le Moniteur; car si elle eût été envoyée au Prince le 16 Avril, il l'aurait dû recevoir avant d'arriver à Bayonne, où il n'entra que le 20; et si les conseillers qui accompagnaient le Prince l'avaient engagé à continuer son voyage, après la lecture d'une lettre si grossiere, si insolente, si immorale et si menaçante, au lieu de la pitié que nous sommes disposés à accorder à leur stupidité, ils mériteraient l'horreur et l'exécration de tous les peuples de la monarchie espagnole et du monde.

Digitized by Google

Après que le feu roulant des batteries françaises eût commencé à se faire entendre dans Madrid, commença à Bayonne le feu roulant de la presse impériale. Nous voyons à cette époque les pieces officielles se succéder avec la rapidité de la foudre. Chacune de ces pieces était prête depuis long-temps dans la portefeuille de Talleyrand, car, à l'examen de leurs dates, on voit que les signataires eux-mêmes n'auraient pas eu le temps de les écrire, s'ils les eussent composées eux-mêmes. Nous voyons d'ici Duroc porter au Roi d'Espagne la lettre à *suo hijo*; nous le voyons de-là porter au *hijo* la formule d'abdication en faveur de son pere; puis au pere une seconde abdication en faveur de Napoléon, puis aux Infants en masse une semblable formule de renonciation qu'on leur fait dater de Bordeaux, afin que le public espagnol, que le public français, que le public européen, que le public américain, croient qu'elle a été absolument volontaire de leur part, comme s'il y avait aujourd'hui quelque volonté libre sur le Continent de l'Europe, depuis le Palais de Marrac jusqu'au quartier-général de M. de Buxhowden.

On a vu dans un de nos cahiers le rapport fait par M. de Monthion au grand-duc de Berg, par lequel on faisait articuler au Roi Carlos de vives plaintes contre le ministre de la justice, M. de Cabelleros, que S. M. accusait d'avoir été un des promoteurs de l'insurrection de son fils. Le ministre a cru devoir se justifier d'avoir empêché le Prince de la Paix d'emmener, comme il le voulait, le Roi et la Reine dans les Andalousies, où le port de Cadix leur aurait ouvert une porte pour aller chercher un asile dans un de leurs royaumes d'outremer. Il y a des justifications qui accusent. De ce nombre, est celle de M. de Cabelleros. On rougit, mais on est forcé d'avouer, que dans toute cette révolution, c'est le Prince de la Paix qui

Digitized by Google

joue le rôle le plus intéressant. Jusqu'au mois de Février, ce n'était qu'un faquin, un arlequin, un mannequin, un Joachin, et même, si l'on veut, un Potemkin ; mais au mois de Mars, il devient tout à coup l'égal des marquis de Bouillé, des ducs de Lorge, et de tous ces bons français qui voulurent sauver leur Roi des mains des Orléanistes, et qui furent déjoués dans leurs projets par les Necker, les Lafayette, les Liancourt, et tous les Cabelleros français.

(Nous continuerons cette relation historique dans les Numéros suivants.)

Digitized by Google

Sur les Pieces relatives à l'Espagne.

La plus importante de ces pieces est, sans contredit, la lettre de Buonaparté au Prince des Asturies. L'usurpateur paraît avoir cherché, en l'écrivant, à prendre un ton modéré, conciliateur, qui a pu tromper un prince qui ne connaissait pas toute la perfidie du Corse, mais qui, aux yeux de ceux qui devinent un si affreux caractere, aurait dévoilé les desseins profonds qui allaient décider du sort de l'Espagne.

Il a soin de rappeler au Prince des Asturies qu'il s'est toujours intéressé à lui, ce qui semblerait indiquer que, dans ses lettres au Roi Charles IV, Buonaparté s'est quelquefois occupé de la situation de l'héritier du trône d'Espagne, et qu'il a même cherché à persuader à celui-ci qu'il approuvait ses mécontentements et qu'il appuyerait ses prétentions. Buonaparté dévoile ici toute la profondeur de cette intrigue, dont le double but était d'empêcher le Roi Charles de prendre des précautions contre son fils, dans la crainte qu'il ne fût protégé par l'usurpateur, et d'exciter en même temps le Prince des Asturies à la révolte, par l'espoir de cette protection. Il annonce ensuite qu'il va parler avec franchise et loyauté, dans un moment où le sort de celui à qui il écrit est irrévocablement fixé, où il a été décidé que les Bourbons, qui régnaient en Espagne, deviendront les prisonniers de celui qui a usurpé le trône de leurs aînés. Il est assez remarquable que ce mot de loyauté se trouve pour la premiere fois dans une lettre écrite par Buonaparté, comme étant ap-

Digitized by Google

pliqué à lui-même, soit qu'auparavant il eût rougi ou dédaigné de citer sa loyauté, soit qu'il attendît, pour en parler, qu'une grande circonstance en fit un moyen plus sûr de déception.

" En arrivant à Madrid, il espérait, dit-il, de porter son illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses Etats, et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique."

Ainsi tandis qu'il couvrait l'Espagne de ses armées, qu'il la livrait à ses généraux, il veut qu'on suppose qu'il n'avait pour but que les intérêts de *son illustre ami.* Cette hypocrisie est mille fois plus barbare qu'un brigandage avoué. Eh! quels conseils pouvait-il donner à ce malheureux roi, tandis qu'il le retenait prisonnier dans Madrid, tandis qu'il le plaçait entre l'insolente protection d'un Murat et les tentatives imprudentes du Prince des Asturies? Le voyage de Madrid ne devait jamais avoir lieu; ce n'est point dans un pays où existent encore tant de sentiments énergiques, que le tyran du monde voulait aller hasarder une vie que tous ses artifices et toutes ses précautions peuvent à peine protéger au milieu des nations qui lui sont soumises. Il s'était approché de l'Espagne afin d'attirer plus sûrement sa proie dans des piéges depuis long-temps préparés. Semblable à ces reptiles dont le regard seul entraîne des animaux faibles et timides dans une espece de cercle magique où rien ne peut plus les sauver de la mort, il est venu fixer ses victimes et elles sont venues à lui sans résistance, et elles ont été entraînées par une influence irrésistible.

" Il voulait, dit-il, porter le roi Charles à donner quelques satisfactions nécessaires à l'opinion publique."

A-t-il pu avoir ce projet, lorsqu'il venait enchaîner cette opinion publique par la présence de

Digitized by Google

ses soldats; lorsqu'il préparait une révolution qui brise les habitudes, les attachements, qui tourmente les préjugés d'une nation ferme dans ses principes, constante dans ses affections, et qui plus que tous les autres peuples du continent doit repousser le joug d'un usurpateur et le regne d'un parvenu? Eh, où a-t-il respecté l'opinion publique, cet homme qui prétend conseiller qu'on lui accorde quelques satisfactions? L'a-t-il jamais comptée pour quelque chose, depuis qu'il s'est jetté dans cette carriere de crimes, d'usurpations, d'attentats qui semble aujourd'hui ne devoir avoir d'autres bornes que celles du monde?

Toutes les croyances et toutes les opinions n'ont-elles pas été ou persécutées ou anéanties pour lui. Est-il une seule forme de gouvernement qu'il ait respectée dans les pays qu'il a conquis, un seul des souverains du Continent Européen qu'il n'ait pas ou détrôné ou flétri, une seule nation vaincue à laquelle il n'ait pas prescrit les sacrifices les plus cruels comme les plus difficiles, qu'il n'ait pas réduite au servage le plus abject quand elle s'est soumise sans résistance, ou sur laquelle il n'ait pas fait les exécutions les plus terribles quand elle a osé combattre pour ses foyers et pour son roi?

" Il est dangereux, dit-il, pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre le sang et à se faire justice eux-mêmes."

Et quel est l'homme qui proclame cette maxime? c'est celui qui ne doit son pouvoir actuel qu'à la rébellion, qu'au régicide, qu'à tous les crimes dont une nation égarée peut se rendre coupable, ou que dans son abaissement elle souffre qu'on commette en son nom. L'usurpateur n'est-il pas ici forcé de censurer l'origine même de son affreuse puissance, triste résultat de la révolte la moins motivée, et des désastres les plus lamen-

Digitized by Google

tables. Ah! sans doute si la nation française n'avait pas répandu le sang, si elle n'avait pas comme le dit très-bien son oppresseur actuel, voulu se faire justice elle-même, le monde ne serait pas aujourd'hui épouvanté de tant de forfaits déjà commis et de tant d'autres qui se préparent encore!

" Il prie Dieu, ajoute-t-il, que le Prince des Asturies n'en fasse pas un jour lui-même l'expérience."

Hélas! l'infortuné, il n'avait rien à craindre de ses sujets, leur fidélité, leur amour avait tout tenté pour le protéger, pour l'arrêter au moment où il venait se livrer entre les mains de la tyrannie! Les peuples! Ah! ils sont bien désabusés aujourd'hui de toutes les illusions qui avaient égaré la nation française. Ils restent fideles aux souverains qui les abandonnent, ils maudissent le joug des étrangers, ils regrettent et leurs anciens maîtres et leurs anciennes habitudes, ils gémissent, ils pleurent au milieu des fêtes dans lesquelles leur oppresseur jouit de l'abaissement de leurs maîtres légitimes. Les peuples! c'est sur leur fidélité que repose aujourd'hui le salut du monde, depuis que tant de rois ont volontairement abandonné l'héritage de leurs pères, cédé leurs droits antiques, et sacrifié à des craintes puériles ou à des projets insensés les intérêts sacrés dont ils étaient dépositaires!

" Il n'a plus d'amis, dit-il en parlant du Prince de la Paix; V. A. R. n'en aura plus quand elle sera malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent."

Eh! quoi l'humanité serait-elle déjà vengée par les sinistres pressentiments que ces deux phrases décelent! L'ivresse du pouvoir et des triomphes serait-elle déjà dissipée au point de laisser peser sur le cœur de Napoléon cette déso-

Digitized by Google

lante pensée, qu'il n'y a plus d'amis pour les malheureux, et cette maxime qui n'est applicable qu'aux pouvoirs oppresseurs, que tôt ou tard les peuples se vengent des hommages qu'ils leur rendent? Il semble qu'en faisant usage de ces deux phrases, Buonaparté ait plutôt eu besoin de soulager un sentiment pénible qui l'occupe et le tourmente sans cesse, que de donner au Prince des Asturies un avis que la position de celui-ci n'autorisait pas encore.

De telles réflexions, publiées par un homme qui dissimule si profondément toutes ses pensées et toutes ses affections, et qui n'a point encore connu la mauvaise fortune, sont un symptôme de faiblesse dans son esprit et de souffrance dans son cœur. Hélas! si les coupables étaient sans remords, si les tyrans étaient sans agitation, il faudrait accuser la Providence, et désespérer du triomphe de la vertu.

Mais Buonaparté quitte bien promptement ces présages qui l'affligent pour en donner d'une nature presqu'aussi effrayante à ce Prince auquel il a toujours porté tant d'intérêt. Buonaparté dit au Prince des Asturies, "Vous n'avez de droits au trône que ceux que vous a transmis votre mere. "Si l'on prend cette phrase dans son sens figuré, on doit croire qu'elle élève des doutes sur la légitimité de la naissance de ce Prince; si on la prend dans son sens propre, il semble qu'il a voulu dire que c'est à la Reine d'Espagne qu'appartient la couronne et non pas au Roi Charles. Dans le premier cas il a dit une injure, et dans le second une absurdité, peut-être l'une et l'autre. Lorsqu'il ajoute: "si le procès déshonore votre mere, V. A. R., déchire par là ses droits," il devient un peu plus clair, et certes une pareille insinuation n'a pas été placée sans motifs dans une lettre qui depuis a été rendue publique dans le

Digitized by Google

Moniteur. Buonaparté indique par-là au Prince combien sont fragiles à ses yeux les droits qu'il peut faire valoir, et quel prétexte sera un jour employé pour les lui ravir sans retour, s'il s'obstinait à les conserver.

En parlant de l'aveugle amitié du Roi Charles pour le Prince de la Paix, l'hypocrite s'écrie: "Misérables hommes que nous sommes! faiblesse et erreur, c'est notre devise." Qui ne croirait, en lisant cette exclamation cénobitique, que Buonaparté est rempli d'indulgence, de douceur envers ses semblables, et que personne n'est plus porté que lui à excuser leurs erreurs! Est-il besoin, pour balancer l'impression que pourrait faire sur certains esprits ce ton de modération, de rappeler toutes les atrocités qui dans ce caractere fougueux ne font plus du mot sentiment, qui paraît lui avoir échappé, qu'une dérision barbare, qu'une nouvelle insulte à l'humanité. Il sait que toutes ses expressions sont recueillies avidément pour tant de souverains et tant de peuples qui sont dans sa dépendance, c'est pour cela qu'il se plaît à donner quelquefois à son langage une teinte presque mélancolique qui annonce qu'il est possible de toucher son cœur, d'adoucir sa férocité, de désarmer son ambition. Quand il a fait naître les espérances, quand il a suspendu par ce stratagême ou les souffrances qu'il cause ou les ressentiments qu'il excite, tout-à-coup il se montre plus emporté et plus menaçant que jamais; ce ne sont plus les accents de la pitié qu'il cherche à imiter, mais bien les rugissements du tigre.

Ce qu'il a fait après avoir écrit cette lettre, où il montre tant d'*indulgence* pour les faiblesses du Roi Charles et un si vif intérêt pour les droits du Prince des Asturies, vient à l'appui de ce que nous disons ici. Pendant qu'il paraissait vouloir concilier le pere et le fils, pendant qu'il compo-

Digitized by Google

sait son homélie sur les faiblesses de l'un et sur les imprudences de l'autre, son beau-frere Murat inondait de sang les rues de Madrid et déployait, dans cette épouvantable boucherie, un sang-froid, une barbarie qui montraient qu'en l'associant à sa fortune, qu'en l'adoptant comme un individu de sa famille, Buonaparté ne s'était pas trompé dans son choix. Et quand celui-ci a reçu les dépêches qui contenaient l'annonce de cette exécution, il est allé près du vieux monarque, près de cet autre *Lear*, et il lui a dit: "Voyez, votre capitale est livrée à la fureur trop légitime de mes soldats. Mon beau-frere a été insulté par vos sujets, mon armée a été menacée par eux, je vais couvrir les Espagnes de cadavres, je vais incendier les palais, ruiner les chaumieres, renouveller en entier une population qui a osé être rébelle à mes volontés. Vous pouvez encore sauver votre peuple, vous pouvez désarmer ma colere en me transmettant tous vos droits sur lui." C'est ainsi, sans doute, qu'il a brusquement arraché à cet infortuné souverain une abdication qui ne pouvait être dans le cœur ni dans les projets de celui-ci, et que profitant de la tendresse que dans tous les pays qu'ils ont gouvernés les Bourbons ont toujours eue pour leurs sujets, il a privé son *ancien*, son *fidele allié*, son *illustre ami* de l'héritage de ses peres, et l'a condamné à passer le peu de jours qui lui restent à vivre dans l'exil, et à la merci du bourreau de ses sujets, de l'usurpateur de son trône.

Tels sont toujours les résultats de ces mouvements d'humanité qu'il feint d'éprouver. Il semble qu'il les repouse de son cœur comme si le feu de la vengeance était le seul aliment qui lui convînt, il semble qu'il cherche à les expier par un nouveau forfait.

Digitized by Google

" Quant à l'abdication du Roi Charles, comme elle a eu lieu, dit-il, dans un moment où mes armées couvraient les Espagnes, je paraîtrais aux yeux de l'Europe et de la postérité ne les avoir envoyées que pour précipiter du trône mon allié et mon ami."

Quels scrupules et quels ménagements ! Eh qu'a, dû dire l'Europe dont vous paraissez vouloir ménager l'opinion, lorsqu'elle a vu que vos armées *couvraient les Espagnes*, si non que vous aviez formé le projet de vous en emparer, et que vous vouliez consommer par leur présence ce que vous aviez préparé par vos intrigues ? De quel droit, et pour quel but pouviez-vous ainsi livrer à vos soldats le royaume de votre allié ? Où étaient les ennemis communs que vous aviez à combattre ? Quels étaient les projets que vous viez à réaliser ensemble ? Le Portugal n'était-il pas envahi et subjugué ; et quand, après en avoir pris paisiblement possession, vous avez couvert tout à coup les Espagnes de vos armées, l'Europe ne devait-elle pas penser que c'était la conquête des Espagnes que vous méditiez ?

Et la postérité, que dira-t-elle ? Elle dira que par les manœuvres les plus coupables et les plus perfides, vous avez répandu le soupçon et la discorde dans la famille du Prince dont vous convoitiez les dépouilles, que vous avez aigri le cœur du pere, que vous avez animé les mécontentements et les espérances du fils. Quand le Prince des Asturies a été arrêté, vous lui avez fait espérer votre protection, afin qu'à peine sorti de ses périls il songeât à la vengeance. Vous prépariez en même temps l'esprit d'un Prince affaibli par l'âge, à méconnaître les droits de sa couronne, ceux du sang et tandis que vous méditiez sa honte et son esclavage, vous lui faisiez voir dans son fils son plus dangereux et son plus

Digitized by Google

implacable ennemi. Il est vrai que vos troupes sont restées immobiles, que vos généraux ont été neutres en apparence, pendant que votre œuvre d'iniquité s'accomplissait. Il est vrai que vous-même paraissiez ne vous occuper que des intérêts du commerce de Bordeaux, pendant que le pere dépouillé de sa couronne, et le fils privé de tous ses appuis, accompagné des regrets d'une partie de la nation Espagnole, s'acheminaient, l'un pour vous demander justice des entreprises de son fils, l'autre pour vous demander cette protection dont vous l'aviez flatté. Quel tableau, et combien il a dû frapper les souverains qui étaient encore assez aveugles pour croire qu'il était sur la terre rien de respectable pour vous, qu'il pouvait exister des liens capables de vous arrêter dans la carriere du crime et de l'usurpation, enfin que votre cœur pût être touché par aucun sentiment qui prouve que vous appartenez par quelque point à l'humanité! Ce sont les princes qui ont été vos alliés les plus fideles, ceux que vous avez appelé vos amis, qui ont été le plus maltraités par vous. Le Roi de Prusse a le premier expié tout ce que son alliance avait eu de coupable, éprouvé tout ce que votre amitié cache de projets sinistres, tout ce qu'elle produit de désastres. Le Roi d'Espagne, plus long-temps fidele au système qui a perdu l'Europe continentale, et plus cruellement égaré par ce vertige qui s'empare des princes qui entrent en contact avec vous, a dû aussi être humilié davantage par vous. Il n'est plus roi maintenant, il vous a cédé ses droits, il a méconnu ses enfants, et le voilà votre esclave. Le Prince des Asturies est venu se réfugier près de vous, pour que vous protégiez ses entreprises, pour que vous arrachiez l'Espagne à la tyrannie du Prince de la Paix: il annonçait qu'il voulait s'attacher à vous par des liens plus intimes; qu'il voulait épouser une prin-

Digitized by Google

cesse de votre sang. Aujourd'hui il n'est plus l'héritier du trône d'Espagne. Après avoir joui de son abaissement, vous lui avez refusé l'alliance dont il voulait se flétrir; il est exilé par vous, il est votre prisonnier. Si tel est le sort que vous avez fait éprouver aux princes dont vous avez vanté la fidélité, et que vous appelliez vos amis, quel est donc celui qui attend les souverains qui ont pris les armes contre vous, quand l'espoir de vous vaincre et de vous abattre s'est offert à eux, qui ont autrefois dédaigné votre amitié, et *tout nouvellement rejetté votre alliance?*

" On pourra, dites-vous, commettre quelques meurtres sur vos soldats isolés; mais la ruine de l'Espagne en sera le résultat." Quelle menace! et combien elle prouve le sort que vous réservez aux pays occupés par vos soldats! Eh quoi! vous envoyez une armée chez une nation avec laquelle vous n'êtes point en guerre, et dont vous vantez vous-même la fidélité à ses alliés; vous l'exposez en temps de paix à toutes les souffrances, à toutes les charges, à toutes les vexations de la conquête; vous livrez à des bandes accoutumées à ne respecter ni la propriété ni les préjugés, ni les opinions; vous leur livrez un peuple fier et religieux; et si, au milieu de tant d'excès, d'une oppression si peu motivée, quelque acte de vengeance a lieu; si le pillage et d'autres attentats d'une haine sans frein sont punis par la mort, la ruine de l'Espagne en sera le résultat! Eh! que sont donc vos soldats, si tous les crimes leur sont permis, et si les représailles sont interdites aux peuples dont vous envahissez le territoire, tout en les appellant vos fideles amis! L'esclavage des nations est-il à vos yeux une chose tellement légitime, que tout ce qu'elles font pour le repousser doive être puni par les exécutions les plus terribles. Eh quoi! parce que vous êtes entré en Espagne sous le prétexte

Digitized by Google

de l'amitié, parce que les artifices les plus noirs et les protestations les plus perfides vous ont valu cette conquête, il faut que les Espagnols subissent le joug sans résistance! Vous ne leur laissez pas même l'avantage dont jouissent les peuples auxquels vous faites la guerre. Ceux-ci peuvent tomber avec honneur, tandis que les Espagnols doivent obéir avec ignominie. Tandis que vous écriviez cette menace atroce, vous saviez que le sang de vos soldats avait coulé ; vous saviez aussi de quelle maniere épouvantable Murat avait puni les élans d'une nation qui ne veut pas être esclave. Et votre cœur barbare jouissait d'envoyer cette menace à un Prince des Asturies au moment même où il éprouvait toutes les angoisses et toute l'horreur qu'une telle nouvelle devait naturellement lui causer.

Buonaparté termine sa lettre par la promesse de se comporter envers le Prince des Asturies comme envers le Roi Charles. C'est celle qu'il a le mieux remplie, car tous les deux sont maintenant ses prisonniers. Et c'est ainsi que le barbare insulte à ses victimes au moment où il va les frapper!

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland-Street, Oxford-Street.
On souscrit chez M. Peltier, No. 7, Duke-Street, Portland-Place.

Digitized by Google

L'Ambigu,

ou

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXVII.—*Le* 10 *Juin* 1808.

LITTÉRATURE.

Eloge de Pierre Corneille, *Discours qui a remporté le prix d'Eloquence décerné par la Classe de la Langue et de la Littérature Françaises de l'Institut, dans sa Séance du* 6 *Avril,* 1808, *par* Marie J. J. Victorin Fabre.

Les suffrages de l'Académie, en faveur de cet ouvrage qu'elle a couronné à l'unanimité des voix, nous dispensent d'en faire l'éloge, et même semblent nous interdire cette faculté: nous nous bornerons à mettre sous les yeux du lecteur une analyse de cette intéressante production, et de la nourrir de citations qui donnent une idée juste de la maniere et du style de son jeune et laborieux auteur; deux fois couronné comme poëte, il l'est ici comme prosateur, et met ainsi un nou-

Digitized by Google

veau poids dans la balance en faveur de l'opinion de ceux qui pensent que le talent d'écrire se plie à toutes les formes, lorsqu'il s'appuie sur une instruction solide et que le poëte n'est que plus riche, plus fécond, et plus sûr de lui-même lorsqu'il est en même temps littérateur.

L'auteur annonce par son exorde qu'il va montrer dans Corneille, non-seulement le pere du théâtre, mais le bienfaiteur des lettres, et l'écrivain qui a eu le plus d'influence sur le développement du génie national. Il poursuit ainsi :

" Lorsqu'au sortir de la barbarie, se forment la langue et la littérature d'un peuple, incertaines dans leur marche, elles s'égarent long-temps ; elles attendent, pour s'avancer à la perfection, un guide qui leur en marque la route. Les écrivains qui se succedent dans ces temps d'incertitude, s'ouvrent des sentiers différents ; et chacun d'eux croit plier la langue à son génie, parce qu'il n'a point assez de génie pour découvrir celui de la langue et pour le fixer ; chacun d'eux aussi pose à son gré les regles de l'art, parce que l'art n'existe point encore. Mais qu'un de ces hommes supérieurs, nés pour la fondation des républiques littéraires, qu'un esprit créateur s'éleve, *il change tout, donne à tout une face imprévue** ; en cultivant un seul genre de littérature, il féconde tout l'empire des lettres ; dans les parties de l'art où il excelle, il ne peut être qu'égalé ; dans les parties qu'il néglige, il offre encore des modeles qu'il faut étudier même en les surpassant : il détrompe ses maîtres ; il forme ses juges ; il imprime à sa nation le mouvement de son génie. Tel fut parmi nous Corneille : il éclaira son siecle, il ennoblit sa langue ; il créa son art et ses rivaux."

---

* Boileau, *l'Art poétique.*

Digitized by Google

L'auteur nous présente ici le tableau de notre poésie, et surtout de notre théâtre à cette époque; puis il ajoute :

" Et c'était-là la scene française! c'étaient les spectateurs qui devaient juger *Cinna!* c'étaient les rivaux de Corneille et les prédécesseurs de Racine! Mais pourquoi s'en étonner? Ces défauts, ce mauvais goût qui dégradaient notre théâtre, ne les retrouvait-on pas alors dans toutes les parties de la littérature? Ils infectaient le barreau, ils déshonoraient la chaire. La parole évangélique était aiguisée en épigrammes, et la gravité des lois s'égayait en jeux de mots. Mais tout-à-coup, quel changement! Du sein de cette confusion universelle s'éleve la raison la plus sublime; et les plus hautes conceptions de l'esprit humain honorent une littérature dans l'enfance: Corneille avait paru.

" Cependant Corneille lui même ne se fraya point d'abord les véritables sentiers de l'art. Entré dans la carriere où triomphaient à l'envi d'ignorants déclamateurs qui se croyaient alors ses maîtres, et s'appelaient par modestie ses rivaux, il écrivit, il est vrai, dans le même genre qu'eux; mais il n'écrivit pas comme eux: et dans ces comédies informes, faibles essais de son talent, il y a plus d'esprit, de verve, d'invention, plus d'intérêt, plus d'art, que dans toutes les pieces alors connues. Elles furent quelques années des chefs d'œuvre, et, s'il eût cesse d'écrire, elles l'auraient été long-temps. Le peu d'estime qu'elles nous inspirent est le plus bel éloge de leur auteur: il s'est fait oublier lui-même, comme il fit oublier ses rivaux.

" *Medée* sortit la premiere des limites dans lesquelles le génie de Corneille s'était renfermé jusque-là. Le sujet, fait pour l'opéra, répugnait moins alors à la scene tragique; et Médée, fai-

sant des évocations sur le théâtre, n'était qu'une magicienne de plus aux yeux d'un peuple ignorant et crédule, chez qui l'on brûlait encore les sorciers, après avoir long-temps pensionné les astrologues.

" *Corneille*, dit M. Victorin Fabre, *s'était montré dans Médée bien supérieur à ses contemporains, mais qu'était-ce pour Corneille qu'une telle supériorité?* Le panégyriste de ce grand homme nous le montre averti par son génie créateur, *qu'il y avait dans son art une carriere nouvelle qui devait s'ouvrir devant lui.* Il le peint dans la retraite, où, livré à ses libres méditations, *il étudie son art, interroge son génie, et prépare son avenir.*

" Ce fut là que, réfléchissant sur cet art si vaste et si difficile, Corneille consulta les seuls maîtres dignes de lui, la nature et les tragiques grecs. Il y reçut les leçons de Sophocle et d'Euripide; mais il les reçut en éleve fait pour devenir leur émule: il apprit d'eux à les atteindre sans les imiter. En étudiant la tragédie antique, il sut observer les différences que les temps, les lieux, les mœurs et les croyances publiques, la forme et l'objet des représentations théâtrales, devaient produire dans les principes de l'art; il chercha un système dramatique adapté à l'Europe moderne: il le chercha; et, comme Archimede, il put s'écrier, *Je l'ai trouvé!* Il sort alors de sa retraite; il revient à Paris, il y porte le *Cid*; et avec lui ce système nouveau qui fait de la scene agrandie, le tableau agissant du cœur humain, et la représentation de la nature morale."

M. Victorin Fabre se demande si ce système appartient tout entier au génie de Corneille. Il cherche si les théâtres étrangers ne lui en ont pas fourni les éléments. Il trace un tableau rapide de la scene italienne et de la scene espagnole; il prouve que Corneille n'a puisé son sys-

Digitized by Google

tème que *dans son génie, fécondé*, dit-il, *par l'étude de la nature et des grands maîtres de l'antiquité, qui seuls pouvaient lui apprendre les vrais principes de l'art dont il a reculé les limites.*

" Pour mieux connaître les créations de Corneille, pour juger de leur étendue, opposons-les aux inventions des tragiques grecs, à leur système théâtral, le seul digne d'une littérature formée avant que le système français fût créé.

" Le théâtre des Grecs, *soumis à la fatalité*, avait un premier mobile indépendant des passions humaines. Si les malheurs du personnage tragique étaient causés par ses erreurs, par ses fautes ou par ses crimes, ces malheurs entraient dans l'ordre des destinées; ces destinées devaient s'accomplir; et ces crimes annoncés par des oracles, il ne pouvait les éviter. Si l'infortune du héros avait sa cause dans les passions, ces passions étaient allumées par la colere céleste; et le faible cœur d'un mortel, vaincu par la volonté d'un Dieu, ne pouvait ni les régler, ni les vaincre. Ainsi ce n'était point des passions naturelles au cœur humain que naissaient les premiers ressorts de l'intrigue; et ce n'était pas non plus dans l'intrigue que se formait le premier germe d'un dénouement presque toujours nécessaire, et le plus souvent prévu.

" Dès-là qu'une aveugle fatalité disposait de l'action dramatique, les Grecs purent aisément négliger ces passions impétueuses et toujours agissantes qui sont si souvent parmi nous les ressorts de la tragédie. Ces grands moyens de la scene moderne paraissent avoir été trop souvent interdits aux anciens par leur système théâtral, et les plus beaux efforts du talent n'ont su qu'à peine en déguiser l'absence. La simplicité de leurs drames n'est pas toujours une simplicité féconde: le vide d'action s'y fait sentir,

Digitized by Google

les craindre, et l'on se défie de leur charme trompeur. En cessant d'être nationale, la tragédie est devenue aussi moins politique; mais elle a été infiniment plus morale, et mieux adaptée dans son but moral, aux besoins et à l'intérêt du genre humain."

L'auteur réfute ensuite ceux qui ont refusé à Corneille la gloire de ces créations.

" O Corneille! s'écrie-t-il; ô génie conquérant et créateur! qui t'apprit à trouver ces nouveaux ressorts, ces hautes combinaisons ignorées dans le plus beau siecle d'Athenes? Qui t'a révélé dans l'empire des arts ces terres inconnues et réservées à ta conquête?.... Et ces découvertes sublimes, on ose t'en disputer la gloire! Et les palmes que tu fis naître, on voudrait les placer sur le front d'un rival! Ce rival digne de te suivre, a multiplié tes prodiges, et perfectionné tes créations: il les a perfectionnées, et l'on veut qu'il en soit l'inventeur! Comme si l'on perfectionnait ce qui n'existe pas! comme si l'on inventait ce qui existe! Ah, faut-il que l'hommage rendu à un grand homme, soit encore au fond des tombeaux un outrage à son rival? Faut-il, pour honorer le génie qui perfectionne, le parer de titres usurpés sur le génie qui invente? Et veut-on que le monde littéraire ait aussi ses Amérie-Vespuce, comme il a ses Christophe Colomb?

" Répondez, vous qui, sans respect pour le grand nom de Corneille, affirmez que Racine, le premier, *a puisé la tragédie dans le cœur humain* *: qu'est-ce que puiser la tragédie dans le cœur humain, si ce n'est fonder la tragédie sur le ressort des passions? et quel est donc le mobile de l'action dans les plus belles pieces de Corneille, dans

* La Harpe. *Eloge de Racine.*

Digitized by Google

le *Cid*, dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, dans *Rodogune*, si ce n'est le combat des passions entr'elles, et du devoir contre les passions?

" Corneille n'est pas *le peintre des passions* *! qu'est-ce à dire? L'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance, et le double fanatisme de la patrie et de la liberté, ne sont-ils pas tracés par Corneille en traits de feu, ou ne sont-ce pas là des passions humaines? N'est-il pour vous d'autre passion que l'amour, d'autres mouvements passionnés que ses combats et ses orages? Eh bien! Corneille n'a-t-il pas, le premier, peint en maître sur notre théâtre ces orages et ces combats? Avez-vous donc oublié les scenes héroïquement passionnées de Sévere et de Pauline? Oubliez-vous les mouvements vrais et énergiques de Camille, l'intrigue, les situations, les caracteres et le dialogue du Cid?

" Du Cid! quel prodige que ce chef-d'œuvre à sa naissance! Comment apprécier aujourd'hui tout ce qu'avait de surprenant un tel ouvrage, à l'époque où son titre parut sur un répertoire barbare, qu'il devait faire oublier?

" Transportons-nous à cette époque mémorable que déjà près de deux siecles séparent de nous †; ne connaissons de notre littérature que les ouvrages connus alors; et prenons place dans ce parterre qui jugea *la naissante merveille du Cid*. La *Sophonisbe* de Mairet est notre chef-d'œuvre tragique ‡; le *Cléomédon* de du Ryer a réuni tous les suffrages §; et la *Marianne* de Tristan, si burlesquement emphatique, et si tri-

---

* La Harpe. *Eloge de Racine.*
† *Le Cid* parut en 1636.
‡ Jouée en 1633.
§ Joué en 1636.

Digitized by Google

vialement affectée, nous venons de l'accueillir avec transport. L'affiche annonce *le Cid:* cette piece est de l'auteur de *Médée*, de Médée bien moins heureuse aux représentations que Sophonisbe et Marianne: nous allons donc enfin juger si, par de plus dignes veilles, Corneille a pu s'égaler à Tristan et à Mairet.

" La scene s'ouvre: quelle surprise! quel ravissement! Nous voyons, pour la premiere fois, une intrigue noble et touchante, dont les ressorts balancés avec art, serrent le nœud de scene en scene, et préparent sans effort un adroit dénouement; nous admirons cet équilibre des moyens dramatiques qui, réglant la marche toujours croissante de l'action, tient le spectateur incertain entre la crainte et l'espérance, en variant et en augmentant sans cesse un intérêt unique et toujours nouveau; cette opposition si théâtrale des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés; ces combats où d'un côté luttent le préjugé, l'honneur, les saintes lois de la nature; de l'autre, l'amour, le brûlant amour, que la nature respectée ne peut vaincre, et que le devoir surmonte sans l'affaiblir. Subjugué par la force de cette situation, je vois tout le parterre en silence, étonné du charme qu'il éprouve, et de ces émotions délicieuses que le théâtre n'avait point encore su réveiller au fond des cœurs. Mais dans ces scenes passionnées où devient plus vive et plus pressante cette lutte si douloureuse de l'héroïsme de l'honneur et de l'héroïsme de l'amour; lorsque dans les développements de l'intrigue, redoublent de violence ces combats, ces orages des sentiments opposés, par lesquels l'action théâtrale se passe dans l'âme des personnages, et se reproduit dans l'âme des spectateurs..... alors au sein de ce profond silence, je vois naître un soudain frémissement; les cœurs se serrent, les larmes

Digitized by Google

coulent; et parmi les larmes et les sanglots, s'élève un cri unanime d'admiration, un cri qui révele à la France que la tragédie est trouvée!

Ah! ces cris de gloire, ces sanglots, ils retentissent amérement au cœur de l'envie; ils réveillent ces honteuses passions, ces jalousies, ces intrigues, premiers hommages rendus par la haine, premiers tributs que le talent impose à la médiocrité. Toutes les prétentions alarmées ont soulevé tous les amours-propres. Une ligue soudaine se forme dans le public des auteurs; Scudéry s'en proclame le général. Et ces vils conspirateurs, armés de délations et de calomnies, s'assemblent, s'agitent, s'évertuent autour d'un grand-homme dont ils croient étouffer la gloire au berceau. Ces cotteries lettrées, ces tribunaux de prose et de vers où, chez toutes les nations et dans tous les temps, on a pesé sans passion les Chapelains et les Virgiles, déliberent mûrement et se déclarent en faveur de Scudéry. Le déchaînement est général, tout est mis en usage par la haine, et les longues lettres imprimées, et les petits vers manuscrits, et les libelles vendus avec privilége, et ces couplets aussi lâches que honteux dont l'auteur se cache et diffame. Toutes les factions poétiques sont en insurrection contre le *Cid*; mais l'admiration publique demeure inébranlable et constante; *Rodrigue* et *Chimene* sont accueillis par de nouvelles acclamations, et les larmes continuent de couler.

" Et qui pourrait les tarir ces larmes? qui pourrait imposer silence à l'opinion publique, quand sa voix est celle de la justice, et son suffrage le cri de l'admiration? Un nouvel orage se prépare contre Corneille; aux conjurations littéraires se joint le despotisme politique. Un ministre tout-puissant, et qui, toujours avide d'adulations sans les aimer, semblait voir des outrages

Digitized by Google

contre sa puissance, plus que des injustices envers sa gloire, dans les éloges donnés aux talents qu'il n'avait pas; un ministre, ami des lettres, mais implacable ennemi de toute espece de supériorité, favorise d'abord en secret, autorise ensuite publiquement les persécuteurs d'un grand-homme. Il avait protégé *Médée*, il se déclara contre le *Cid*. Et celui qui fit tomber, sous la hâche des commissions prétendues judiciaires, les têtes des Marillac et des de Thou, commande à un tribunal de littérature que lui-même il a créé, la flétrissure d'un chef-d'œuvre et l'humiliation du génie. Gloire à ce tribunal auguste! Il ne trahira point la vérité pour satisfaire à la reconnaissance: il peut se laisser surprendre à l'erreur, mais non pas se rendre l'instrument de la haine; et si des l'Aubespine-de-Châteauneuf, car il en est en littérature comme en politique, osent venir dans son sein ordonner la justice au nom du pouvoir, ils apprendront que la conscience littéraire d'un corps savant et éclairé est à plus haut prix que la conscience morale de magistrats courtisans.

" O ligue de l'envie et du pouvoir, que vous êtes faible contre le génie! Tandis que vous persécutez le *Cid*, Horace * vient de naître, et le *Cid* est vengé. C'était alors, pour la premiere fois, que le talent de Corneille entrait dans l'ancienne Rome. Dès qu'il eût foulé cette terre de gloire et de liberté, son âme se connut une énergie nouvelle, et son génie parut s'agrandir encore en peignant la grandeur Romaine. C'est à Horace que commence ce nouveau développement de Corneille; et si la fécondité de l'invention, si la force des combinaisons dramatiques, si dans

* Titre que Corneille donna toujours à sa tragédie, appelée depuis *les Horaces*.

Digitized by Google

sujet stérile, et où le poëte a tout créé, l'assemblage de toutes les situations opposées, de tous les sentiments divers, de toutes les révolutions de l'âme, la crainte, l'espérance, la joie, la terreur, l'admiration mêlée à l'attendrissement; si des caracteres devenus parmi nous le modele du sublime, un contraste de caracteres aussi beau que les caracteres eux-mêmes, un dialogue non moins imposant, tiré des entrailles des personnages, et formé d'expressions de génie; si tant de beautés inconnues, tant de merveilles de l'art, réunies, enchaînées, pressées dans l'espace de trois actes, caractérisent la force et l'abondance du talent, osons le dire avec confiance, les trois premiers actes d'Horace sont un des plus beaux efforts de l'esprit humain; et sans doute ils seraient le chef-d'œuvre du théâtre, s'ils préparaient un plus heureux dénouement.

" Le génie est comme les Immortels d'Homere; ils font trois pas et touchent aux bornes du monde.....

Cinna était le troisieme chef-d'œuvre de Corneille. Ce grand-homme avait touché dans *Cinna* aux bornes de son art. L'auteur a fondu dans l'analyse de *Cinna* l'analyse même de l'art qui caractérise le pere du théâtre. Après avoir signalé les beautés de ce chef-d'œuvre, dont plusieurs avaient déjà été relevées par Voltaire, qui en a fait, dit M. Fabre, un éloge digne de Corneille et de lui; il se demande " qui a dignement loué ce beau développement du cinquieme acte, où, frappé coup-sur-coup de surprises nouvelles, un Prince généreux, et trahi par tous les dépositaires de sa confiance, découvre, à chaque mot prononcé, de nouveaux sujets de vengeance et de courroux, au moment où vont éclater ses bontés et sa clémence? Tel est l'art profond de Corneille, l'art

Digitized by Google

main s'arme; et, trop heureux s'il pouvait n'immoler à l'amour que sa vie, il immole avec plus de courage son amour à son devoir. Chimene voit dans son amant le meurtrier de son pere; elle ne peut que l'estimer davantage par cette mort qui les sépare: mais la nature commande, l'amour gémissant obéit; Chimene demande la tête de Rodrigue; elle s'efforce de le perdre, sans même vouloir souhaiter de le haïr. J'admire Chimene et Rodrigue, et vous les admirez comme moi. Mais d'où vient votre admiration et la mienne? n'est-ce pas de la victoire cruelle que remportent sur elles-mêmes ces âmes passionnées, en sacrifiant leurs plus douces affections? une semblable admiration est-elle froide? est-elle calme? Non, elle est passionnée comme les personnages qui l'inspirent; elle est mêlée de crainte et d'attendrissement: je dis plus, elle naît, ou du moins elle tire sa force de la crainte et de l'attendrissement même. Moins touchés du déplorable triomphe de deux cœurs infortunés par choix et par devoir, moins effrayés des malheurs où leur vertu les entraîne, nous trouverions cette vertu bien moins extraordinaire, bien moins sublime; elle n'exciterait en nous ni surprise ni admiration. Il est donc une admiration théâtrale: n'affectez plus de méconnaître dans Corneille la terreur et la pitié, parce que la terreur et la pitié ont pour cortége dans Corneille l'enthousiasme et l'admiration.

" Et quel plus grand appareil de terreur que le cinquieme acte de Rodogune! Avez-vous vu ce Prince malheureux menacé d'une main chérie, cherchant à découvrir, frémissant de connaître cette main qui vient d'assassiner son frere, et qui lui réserve le même sort; et forcé, dans ses horribles soupçons, d'hésiter entre sa mere et son amante? Avez-vous vu la fatale coupe appro-

Digitized by Google

cher des levres d'Antiochus; et cette Cléopâtre qui l'avait préparée pour la mort de son fils, en faire l'épreuve sur elle-même, dans l'espoir de l'entraîner après elle au tombeau? Avez-vous vu, dans Héraclius, un pere qui tient le glaive levé sur la tête de deux princes dont l'un est son fils; et qui, dans son incertitude effrayante, excité par l'ambition, mais retenu par la nature, près de frapper son ennemi, mais près de se baigner dans son propre sang, demeure en suspens et glacé d'horreur entre la vengeance et le parricide? Avez-vous vu ces princes généreux, unis par les bienfaits et par l'amitié, se disputer, aux yeux d'un tyran ou d'un pere, un nom qui doit conduire l'un d'eux à la mort? Mais ici la terreur est tempérée par l'admiration, et l'admiration rendue plus tragique par la pitié."

Ce mélange si doux d'admiration et de pitié, l'orateur nous le fait voir encore, mais avec de nouvelles nuances dans l'analyse de Polyeucte, ce chef-d'œuvre si sublime et si touchant.

" Et quel est le chef-d'œuvre de Corneille où l'admiration ne soit pas ainsi accompagnée, où elle soit froide et languissante? Est-ce donc ce *Cinna* que Condé applaudit de ses larmes? est-ce *Horace*?..... vous le pensez, vous le dites du moins; eh bien! suivez-moi, venez à ce théâtre où Corneille a peint les Romains de maniere à expliquer la conquête du Monde. Voyez ces héros; ils vont combattre, la patrie l'a voulu; ils vont combattre, l'un, *le frere d'une épouse et l'amant d'une sœur;* l'autre, l'époux d'une sœur et le frere d'une amante: et cette amante, cette épouse, ces sœurs viennent réveiller, irriter au fond de leurs âmes la voix gémissante du sang et les murmures de l'amour. Un pere arrive, il pleure; il pleure, mais il les exhorte à être plus

Digitized by Google

Romains que lui!..... *. Que faites-vous cependant, froids raisonneurs? vous vous troublez; votre agitation vous trahit; vous vous livrez sans défense au plus noble enthousiasme; je le vois s'accroître de scene en scene; et lorsque enfin le *qu'il mourût* développe à vos yeux toute l'âme d'un Romain, sans démentir les larmes d'un pere, votre ivresse dépose contre vos préventions; les transports de votre cœur s'élevent contre les subtilités de votre esprit; et vos pleurs involontaires réfutent vos malheureuses doctrines en dépit de vous. Allez maintenant, hommes injustes, allez dans la méditation de vos petits systèmes, étouffer ces transports dont vous êtes encore oppressés; essuyez ces larmes encore chaudes sous votre paupiere, et dites: que *l'admiration n'est jamais théâtrale* †; qu'on *peut douter si Corneille était né avec un génie vraiment dramatique* ‡; et qu'enfin il lui était impossible *d'exciter ces touchantes émotions que nous allons tous chercher au théâtre.*

" Pour moi, plus ignorant et mieux instruit de mon ignorance, je trouve qu'il est difficile de marquer ce qui fut impossible à Corneille. Je le vois, par la force de ses combinaisons, par les situations violentes où il place ses personnages, subjuguer l'attention du spectateur, la nourrir sans cesse, et la ranimer durant tout le cours d'une intrigue même pénible et défectueuse dans ses moyens, telles que les intrigues d'Héra-

---

* Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux,
Faites votre devoir et laissez faire aux Dieux.
Horace, Acte 2e.

† *Commentaire sur Racine.*

‡ *Eloge de Racine*, par La Harpe, note 6, premiere édition.

Digitized by Google

clius et de Rodogune: exciter par les combats du cœur, par l'opposition des intérêts, cette pitié, cette terreur qu'on a voulu méconnaître dans l'effet de ses tragédies, parce qu'elles y paraissaient toujours accompagnées de l'admiration, commander cette admiration si noble et si vive par la hardiesse de ses conceptions, par la sublimité de ses caracteres, ou touchants ou énergiques, grands par la vertu ou imposants dans le crime: montrer les inépuisables ressources de son génie, non-seulement par le nombre de ces caracteres diversement supérieurs, mais plus encore par la variété des combinaisons, des ressorts dramatiques, des peintures de mœurs; par cette audace active et féconde qui lui a fait tout tenter, jusqu'à mettre sur la scene un héros qui, long-temps environné de périls, ne les repousse qu'avec l'ironie; mais qui souvent ennoblit l'ironie même, devenue dans sa bouche l'expression de l'énergie et de la grandeur.

" Je le vois créer à-la-fois parmi nous, tous les genres d'éloquence; celle de la raison et celle du sentiment: trouver ce dialogue admirable, tantôt plein, majestueux, soutenu, abondant en pensées et en images; tantôt vif, serré, précipité, rompu, suivant avec la rapidité de l'éclair toutes les émotions, tous les mouvements de l'âme, et n'offrant dans son impétuosité qu'un choc, un combat de traits de caractere, de situation et de génie: montrer la même force de création dans son style que dans ses plans; étinceler partout de ces vers que la vigueur de pensée et l'expression gravent également dans la mémoire, et qu'on retient dès qu'on les entend; de ces images frappantes qui saisissent; de ces mouvements violents qui entraînent; de ces coups de pinceau fiers et

Digitized by Google

hardis où s'annonce la main d'un maître; de ces tirades d'inspiration qui semblent moins composées qu'inventées, où brillent ces traits de feu, ces élans, ces saillies d'une âme forte et profondément émue, ces expressions neuves, inespérées, dont l'énergie fait tressaillir.

" Je le vois donner à notre langue ces tours, ces grandes formes du style, destinées à peindre la fureur, l'étonnement, l'indignation, tous les troubles de l'esprit et du cœur; ces belles formes qui se montrerent pour la premiere fois dans la harangue de Cinna, dans le songe de Pauline, et le récit de Stratonice; et qui ont reparu depuis, plus parfaites et non plus sublimes, dans le songe d'Athalie, les récits d'Iphigénie et de Mérope, et les harangues de Brutus. Je vois enfin ce grand maître offrir, dans divers ouvrages, des modeles de toutes les parties de l'art; une exposition neuve, majestueuse, imposante dans Pompée; une exposition adroite et artistement tracée dans Othon; dans l'enchaînement des belles scenes de Polyeucte un modele de conduite théâtrale; et dans le cinquieme acte de Rodogune..... quel cinquieme acte! quel dénouement! que peut-on lui opposer dans tous les théâtres du monde? Ah! c'est la merveille du génie, et le plus beau de tous les arts ne s'y est élevé qu'une fois.

" Mais tant de beautés sont-elles sans mélange? Ce génie qui s'élance au-delà de son art pour l'élever jusqu'à lui, se soutient-il toujours dans son sublime essor?..... Il tombe, répete avec complaisance la prudente médiocrité, bien sûre de ne pas faire de chute; il tombe..... Oui, sans doute..... et ses chutes profondes..... Je l'avoue; elles sont proportionnées à la hauteur de son vol: il tombe! et heureux qui peut tomber! heureux

Digitized by Google

surtout qui tombe de si haut! quel fut cet homme qui sut racheter tant de fautes, qui sut les effacer au point que son nom prononcé réveille aussitôt l'idée de la grandeur de l'esprit humain, et rappelle à nos souvenirs ce que le plus noble des arts a enfanté de plus sublime! Ah! sentons avec transport les beautés de ce mâle génie: ses fautes, ne les justifions pas; mais, au lieu de les déplorer sans fruit, cherchons dans les préceptes qu'il nous donne comment on peut les éviter.

" Le fondateur de notre théâtre en fut aussi le législateur.....

M. Victorin Fabre envisage ensuite Corneille sous ce nouvel aspect de législateur du théâtre: entraîné à parler de son influence, il nous montre d'abord en lui le créateur de tous les genres de poésie dramatique, introduisant ses contemporains dans la double carriere de la tragédie et de la comédie, et préparant jusqu'à notre scene lyrique.

" Cependant la nation, dit-il, s'instruisait à l'école de Corneille. Le succès, l'éclat prodigieux de ses chefs-d'œuvre, les controverses dont ils furent le sujet, avaient donné à la littérature un mouvement général. Un bel ouvrage dramatique offre des modeles de toute espece: il réunit les beautés de pensée aux beautés de sentiment, et tous les genres d'éloquence. Tout s'empressa d'imiter Corneille: l'on apprit enfin à penser; et l'on s'efforça de bien dire dans une langue illustrée par ces chefs-d'œuvre dont tant de langues étaient avides de s'enrichir. Et quand les circonstances politiques vinrent favoriser encore ce développement du génie national; lorsqu'après les agitations d'une orageuse minorité, parut sur le trône un roi qui, non moins par politique peut-être que par amour pour les

Digitized by Google

arts, se plut à tourner le mouvement et l'activité des esprits vers des objets de littérature, les poëtes, les orateurs, les philosophes parurent en foule; et ce fut ainsi que se forma le beau siecle de Louis XIV.

" Quel siecle! quelle époque dans l'histoire des lettres! que de grands noms ont signalé comme à l'envi cet âge d'honneur et de gloire qui s'ouvrit sous les auspices de Corneille! Rappellerai-je ici tous ces hommes illustres, cette réunion de grands maîtres dans tous les genres, qui s'éleverent successivement autour de lui? Ce génie mâle et énergique, le premier classique dans la prose française; le premier qui, dans notre langue fixée, rendit la raison et la raillerie même éloquentes? Et ce génie éminent, audacieux, qui porta dans la narration historique la pompe et l'indépendance oratoires; qui, dans la chaire agrandie, nous présentant le tableau des puissances de la Terre, des conquérants, des Empires, soumis aux jugements du Ciel, et frappés des mains de *la mort qui les domine de toutes parts* *, élevait le langage des hommes à la hauteur de ses pensées? Et son émule sensible, qui répandit dans la prose les grâces et les ornements de la poésie; dont l'éloquence insinuante faisait entendre ou plutôt sentir à l'âme une raison toujours naturelle avec finesse, et brillante avec simplicité? Et ce premier rival de Corneille, le poëte par excellence; tragique majestueux et tendre, quand il n'est pas séduisant et sublime; écrivain parfait encore, lorsqu'il cesse d'être inimitable? Et ce poëte philosophe, cet observateur avec génie, qui, sur

* Oraison funebre de la duchesse d'Orléans.

Digitized by Google

les traces de Corneille, s'ouvrit le vaste champ de la comédie, le parcourut quinze ans; et le moissonna? Et ce peintre né de la nature qui, mettant en scene les animaux, a fait aussi des comédies de mœurs et de caractere; celui qui rêvait ses vers négligés et pleins de charme, parés d'une finesse naïve, et de cette *grâce plus belle encor que la beauté* *? Et ce Boileau, enfin, *leur maître en l'art d'écrire* †, ce Boileau qui donna au Parnasse des lois que personne n'a suivies mieux que lui, et qui, dans un sujet comique et même grotesque, prouva que la langue française pouvait s'élever au style de l'épopée, et à la poésie d'Homere; Boileau que la voix même de son siecle a proclamé l'oracle du goût? . . . . . "

De l'influence littéraire de Corneille, son panégyriste passe alors à l'influence morale et politique de ses tragédies: il démontre ce qu'il faut attribuer à ce grand-homme *de cette émulation de génie, de cet instinct de grandeur, qui se répandit dans toute la nation durant les premieres années du regne de Louis XIV, quand la France terrible au-dehors et conquérante, voyait fleurir dans son sein tous les arts de la paix sous la sage administration de Colbert, quand une cour orgueilleuse et soumise, mêlait les fêtes aux combats, et les voluptés à la gloire.*

M. Fabre trouve encore un nouveau témoignage de cette influence dans le caractere du talent de Corneille, et le genre même de ces ouvrages.

" Tout ne semblait-il pas, en effet, concourir à donner plus de ressort et d'énergie à l'influence

† La Fontaine, *Poëme d'Adonis.*
‡ Voltaire, *Temple du goût.*

Digitized by Google

morale de Corneille? non-seulement les circonstances politiques que l'on vient de rappeler, mais bien davantage encore le genre de ses ouvrages, la nature même de son art? Ce n'est pas en vain qu'on a nommé le théâtre l'école des mœurs, qu'on l'a considéré comme un foyer d'instruction nationale et politique. C'est-là que les hommes de tout rang et de tout âge, acteurs passionnés sur la scene, mais spectateurs désintéressés au parterre, viennent, dépouillés d'égoïsme et de prévention, s'étudier et se juger eux-mêmes; c'est-là qu'observant sans agir, et n'éprouvant plus le besoin de se tromper, ils voient avec plus de vérité dans l'illusion dramatique, les hommes, les choses, les mœurs, qu'ils ne voyaient dans le grand drame du monde qu'à travers la double illusion de l'amour-propre et de l'intérêt. C'est-là que les mensonges flatteurs qui trompent les grands sur la scene, se changent en éloquentes vérités pour les grands, auditeurs dans l'amphithéâtre; que les agitations cachées, les sourdes menées des courtisans, les passions meurtrieres, les erreurs qui font la chute des rois dans les révolutions tragiques, deviennent de si énergiques leçons pour les rois, tranquilles spectateurs dans leurs loges; pour les rois qui, retrouvant sur les planches d'un théâtre, les intrigues secrettes et les hypocrites vertus de leur cour, apprennent à démêler dans leur cour tant d'intrigues et de vertus de théâtre.

" Le philosophe analyse les vices; il apprend à les connaître, il exhorte à les éviter; le poëte satirique les peint; il les dénonce, il les fait haïr: l'écrivain dramatique fait plus; il les fait voir, parler, agir, il les fait craindre; et s'il porte à les fuir par la haine, c'est plus encore par la terreur. Cela est vrai surtout dans le système

Digitized by Google

tragique, inventé par Corneille. Il serait donc superflu de s'arrêter encore à démêler, à faire sentir quel dut être sur l'esprit de ses contemporains, après leurs dissentions politiques, l'ascendant de cet homme extraordinaire qui créait à la-fois parmi nous l'art de penser, l'art dramatique, et, pour tout dire enfin, la littérature qui, toujours liée aux mœurs des nations et aux institutions sociales, en reçoit nécessairement une influence qu'elle leur rend à son tour. Par ce concours de circonstances, comme par le caractere de son talent, Corneille dut jouir, en paraissant, de toute son autorité et de toute sa gloire.

" S'il est un moment où cette gloire ait paru perdre quelque chose de son éclat, c'est lorsque, sous un Gouvernement faible et sans ressort, la nation entiere était plongée dans la mollesse et le découragement. La vieille admiration pour Corneille subsistait encore, sans doute: et à quelle époque pourrait-elle s'éteindre? Mais les chefs-d'œuvre n'étaient plus reçus avec les mêmes transports, l'écrivain n'était plus en proportion avec un public frivole que de grands caracteres, de grands événements et de grands intérêts n'avaient point alors réveillé de sa léthargie. A-peu-près vers le même temps, l'autorité de Boileau parut s'affaiblir: toute cette belle littérature du 17e siecle n'obtint plus qu'une froide estime; tandis que la ville et la cour prodiguaient des succès plus bruyants à une école nouvelle, digne héritiere en poésie du bon ton de Mascarille et des grâces de Trissotin. Ainsi tous ces grands hommes, ces héros* de

---

* Expression de Boileau qui dit en parlant d'Homere, de Démosthene, de Pindare, &c. *ces héros de l'antiquité.* Voyez *les Réflexions critiques sur Longin.*

Digitized by Google

l'autre siecle semblerent un moment partager les revers de Corneille, la défaite de leur chef.

" Mais la défaite ne fut qu'apparente; et la victoire en a plus d'éclat. De nos jours, Boileau a repris son autorité, la littérature du 17e siecle son rang; les Trissotins nouveaux sont remis à leur place; ils n'en ont plus. Pendant les orages d'une longue révolution, nous avons tous été comme Achille, *plongés dans les eaux du Styx*; les âmes en ont reçu une trempe plus vigoureuse, et Corneille a retrouvé un public. Ses chefs-d'œuvre sont accueillis, jugés avec ivresse; c'est qu'aujourd'hui les circonstances nous rapprochent des temps où ils furent conçus; de ces jours d'enthousiasme et d'audace, où Corneille partageait avec l'héroïsme et les mâles vertus dont il traçait de si sublimes images, les applaudissements publics et l'admiration que commandait son génie; où il versait dans l'âme des Turenne, des Larochefoucault, des Condé tant de sentiments nobles et généreux qu'il puisait dans l'énergie de son âme."

Elle se montre si bien dans les écrits de Corneille cette âme simple et élevée, que l'orateur avoue qu'il serait presque superflu d'en offrir une esquisse nouvelle, si, dit-il, il pouvait être inutile de montrer *à tous les yeux, que les grands-hommes dans les lettres furent presque toujours aussi des hommes de bien; que les écrivains supérieurs qui, dans leurs sublimes ouvrages, offrent de si beaux modeles de vertus, en ont laissé le plus souvent de beaux exemples dans leur conduite; et qu'enfin, selon l'idée de Vauvenargues*, " les grandes " pensées viennent du cœur. Les génies ex- " traordinaires forcent le respect: on les admire " dans leur ouvrages, mais on les aime dans leurs " actions, quand ce n'est pas seulement par

Digitized by Google

" leur faiblesse qu'ils se montrent hommes comme " nous."

Le panégyriste de Corneille prouve que tel fut ce grand homme, et il en prend à témoin ses amis les plus chers, ceux qui vécurent dans sa familiarité la plus intime.

" Rendez témoignage à ce que je dis, vous qui connûtes si bien cette amitié noble et sincere, vous célebres amis de Corneille, qui sûtes cultiver cet art dont sans doute le plus digne usage et la plus douce récompense, est de transmettre à la postérité les sentiments et les vertus de ceux qui nous ont été chers : vous qui dans la langue d'Horace avez écrit à Corneille inconsolable de la mort de son fils, ces vers qu'ont mouillés tant de fois les larmes paternelles * : et vous que Corneille appelait son maître, et qui seul avez fait de Corneille un éloge digne de lui, sur ce théâtre où il s'était montré le vôtre ! Rotrou, homme sublime par le cœur comme votre ami par le génie ! éloge éternellement mémorable ! monument unique d'amitié, de candeur et de grandeur d'âme ! rendez témoignage à ce que je dis ! Attestez, ombres chéries, attestez que cet homme admiré au théâtre, on l'aimait dans la société, qu'il fut cher à ses amis comme à ses proches, et que les nœuds de l'amitié ne lui furent pas moins sacrés que les liens du sang.

" Si donc les vertus domestiques nourrissent les vertus sociales, s'il est vrai que c'est le bon pere, le bon ami, le bon époux, qui fait le bon citoyen, on ne doit pas s'étonner que Corneille se montre avec non moins d'honneur et de vertu dans ses relations civiles et littéraires; j'ai presque

---

* Le pere La Rue, ami de Corneille.

Digitized by Google

dit dans sa vie publique. Et pourquoi ne le dirais-je pas? Chez une nation avide de spectacles, chez une nation où l'histoire du théâtre et de ses révolutions se trouve constamment liée à l'histoire et aux révolutions des mœurs, la représentation d'un chef-d'œuvre dramatique n'est-elle pas une espece d'événement national? Et l'écrivain qui forme le caractere d'un peuple, qui l'éclaire et le dirige, n'exerce-t-il donc pas, en quelque sorte, un ministere public?"

M. Victorin Fabre montre alors combien Corneille sentait la dignité de ce ministere auguste, et fait voir comment il l'a prouvée par ses actions. Il le justifie ensuite des accusations qu'on n'a pas craint de renouveler contre sa mémoire; et engagé à parler des éloges que Corneille se donna *peut-être trop libéralement à lui même*, il se demande si ces éloges sont l'expression de l'orgueil, ou de la noble fierté d'un grand-homme à qui l'on refusait la justice qu'il avait si bien méritée.

" Corneille, auteur d'un prodige, Corneille persécuté, mit moins de fierté dans ses réponses que n'avaient étalé d'orgueil et de présomption dans leurs censures, d'insolents et misérables rivaux. Est-ce donc lui qu'il faut condamner? —Mais, dira-t-on, quand ses chefs-d'œuvre eurent triomphé de l'envie, quand son génie eut forcé l'admiration, quand sa renommée toujours croissante eut abaissé toutes les renommées..... — Alors, il est vrai, Corneille aurait dû parler plus humblement de lui-même; il l'aurait dû, sinon par modestie, du moins par intérêt. Ses succès? non; sa gloire? encore moins; mais son amour-propre y eût gagné: il aurait reçu plus d'hommages. Les hommes sont ainsi faits: ils veulent accorder en pur don, même ce qu'ils

Digitized by Google

n'oseraient refuser; on les dispose toujours à contester ce qu'on exige d'eux comme une dette. Corneille, moins sincere et plus adroit, pouvait se parer de cette modestie artificieuse qui, en repoussant la flatterie, sait si bien attirer le flatteur; qui toujours ignore son mérite pour nous laisser le soin de l'en avertir; et qui, refusant toute louange, sait se faire louer de tout, même du refus de l'éloge. Il pouvait se parer enfin de cette présomption des humbles qui dédaignent les ouvrages de leur esprit pour faire croire leur esprit bien supérieur à leurs ouvrages. Mais quoi! Corneille ne s'était pas instruit à nos modernes écoles de politesse: son âme simple ignorait tous ces calculs, ces humilités d'une vanité usuraire: et parmi tant de succès, je l'avoue, il n'eut pas l'orgueil d'être modeste.

" Veut-on savoir quelle est la modestie, la simplicité d'un grand homme? qu'on lise les réflexions de Corneille sur ses tragédies. Il se loue encore dans ses *examens:* il se rend ce qu'il se doit et comme il le doit: mais s'il expose les beautés, avec quelle franchise sévere il étudie, il révele, il dénonce les défauts! comme il sait remonter à leur source, en faire sentir l'origine et démêler les funestes conséquences! Dire que souvent ses réflexions sont pleines de goût et de science, c'est le moindre éloge d'un travail où l'auteur a mis autant de soin et d'attention à découvrir et à condamner ses fautes, qu'on en met d'ordinaire à les défendre ou à les dissimuler.

" Après ces traits généraux de la vie et du caractere de Corneille, si l'on cherche sa physionomie propre, le caractere distinctif de son âme et de son génie, c'est la force, c'est la grandeur. Avec ces qualités éminentes, on est propre

Digitized by Google

à tout, on peut atteindre à tout; il n'est rien qu'elles ne dominent. Corneille était né pour agir comme pour écrire; s'il ne s'est pas illustré par ses actions comme par ses écrits, n'en accusons que la fortune; en paraissant ne disposer que des rangs, elle dispose des talents et de la gloire.

" Elevé à ces hautes places que les Colbert et les Sully ont consacrées, moins encore par des talents que par des vertus, Corneille, avec cette force d'esprit et de cœur, pouvait développer des vues profondes, former de grands projets, et les exécuter; il aurait pu connaître le bien, le vouloir, le faire, et savoir être haï pour l'avoir fait; ce qui est le premier devoir d'un ministre. Né parmi les Romains, *ces vieux illustres**, qui sont récompensés de leur vertu lorsqu'il les a peints, Corneille, avec une éloquence vigoureuse et des sentiments élevés, pouvait se montrer, selon les temps, l'un des princes du sénat, ou l'un des défenseurs du peuple; et dans la chaise curule ou dans la tribune du Forum, être à-la-fois l'orateur et le pere de la patrie.

" Il a été plus en France, j'ose le dire, il a été Corneille, l'homme qui nous *apprit à penser*; qui, plus qu'aucun écrivain de son siecle, éleva le caractere national; qui voua pour jamais sur un théâtre public les grandes vertus à l'amour, et les grands crimes à la haine; qui, venu le premier, fraya la route à tous les grands génies qui nous ont éclairés: le pere des lettres françaises, et le poëte des grandes âmes partout où la langue universelle est connue: tragique supérieur, parmi les modernes, à tous ceux qui l'avaient précédé, et qui

---

* Expression de Corneille.

Digitized by Google

n'a trouvé jusqu'à ce jour de rival que dans sa patrie, puisque de toutes les nations qui se glorifient de leur théâtre, les unes reconnaissent hautement son éclatante supériorité, et les autres, en le préférant sans peine à tous les poëtes étrangers, ne semblent mettre au-dessus de Corneille, que le plus grand de leurs poëtes nationaux.

"Et nous, Messieurs, nous Français éclairés par son génie, nous qui sommes tous ses disciples, quel rang lui donnerons-nous? Comment expliquerons-nous ces jugements des nations étrangeres? Après la bataille de Salamine, quand les grands capitaines de la Grece s'assemblerent publiquement pour décerner le prix de la valeur, chacun d'eux s'adjugea le premier, et accorda le second à Thémistocle. La Grece sut découvrir la vérité dans ces arrêts mêmes de l'amour-propre: la couronne que Thémistocle méritait, elle la posa sur sa tête. Assise toute entiere aux jeux olympiques, elle se leva, par un transport unanime, quand le héros y parut; tous les regards se fixerent sur lui; Thémistocle seul formait alors le spectacle. Ainsi vous interpréterez les arrêts de ces nations rivales; ainsi vous décernerez à la France et à Corneille le prix qu'ils ont mérité; ainsi dans cette auguste assemblée, si sa grande ombre apparaissait en ce moment, nous verrions se renouveler les honneurs rendus à sa vieillesse, lorsqu'après une longue absence, il reparut dans ce cirque plein de sa gloire, dans ce cirque où l'admiration publique était déjà enflammée par l'un de ses plus beaux chefs-d'œuvre. Tous les spectateurs se leverent pour rendre hommage au prince, au fondateur du théâtre qui rentrait dans ses Etats. De même à l'apparition de son ombre, nous nous leverions tous pour poser sur son front la couronne tragique; et l'Europe entiere, empres-

Digitized by Google

sée de consacrer ces honneurs légitimes, répondrait à nos hommages par ses applaudissements."

C'est ainsi que l'orateur termine ce discours, dont nous avons donné des fragments assez étendus pour le faire bien connaître, et sur lequel les suffrages de l'Académie et l'opinion personnelle de ses membres, hautement manifestée, ont suffi pour attirer le plus vif intérêt. Nous avons dit, en rendant compte de la séance, quels applaudissements avaient accueilli la lecture qui en a été faite par M. de Fontanes.

Un autre hommage l'attend sans doute, c'est l'assentiment silencieux du cabinet. L'édition que vient d'en publier l'auteur, est d'autant plus susceptible d'être désirée des amis des lettres, même de ceux qui en auront lu les fragments, qu'elle est accompagnée de nombreuses notes critiques qui ne se trouvaient point dans l'édition in-4to. publiée le jour même de la séance: ces notes contiennent des développements littéraires intéressants, instructifs, qui prouvent de nouveau que M. Victorin Fabre a nourri son esprit d'études solides, comme il a fortifié son style d'une lecture assidue des bons modeles.

Digitized by Google

HISTOIRE DE FÉNÉLON,

Par *L. F. de Bausset, ancien Evêque d'Alais.*

Nommer Fénélon, c'est annoncer qu'on va parler de vertus. Cher à ses contemporains, il jouit pendant qu'il vécut d'une haute considération, même lorsqu'il fut dans la disgrâce d'un grand roi. Depuis sa mort, sa réputation s'est toujours accrue, et aujourd'hui, elle a reçu le sceau du temps.

La vie de Fénélon a été écrite plus d'une fois. D'abord, en 1723 par M. de Ramsay, qui avait vécu dans son intimité; ensuite par le marquis de Fénélon, en 1734; enfin par le pere Querbeuf, pour être mise à la tête de la deuxieme édition des œuvres de M. de Cambrai, &c.

Il s'en fallait bien que tout ce qui peut faire connaître Fénélon eût été mis en usage. Il restait une grande quantité de matériaux dont on ne s'était point servi, propres pourtant à montrer dans tout leur jour, les qualités admirables de cet illustre archevêque, et ces mêmes matériaux offraient des renseignements curieux et utiles sur divers points d'une époque de notre histoire. Il était à désirer qu'une main habile vînt en faire un heureux emploi. On a été servi à souhait. Un évêque a cru que l'étude de la vie et des écrits d'un archevêque pouvait occuper utilement le loisir d'une retraite à laquelle l'obligeait sa santé, et il en est résulté un beau travail, où les vertus, la conduite, les talents de Fénélon ont reçu le tribut d'hommages qui leur était dû.

Il n'est pas aisé, surtout dans un simple extrait, de suivre l'histoire de Fénélon au milieu d'une matiere si riche. Nous rappelerons à quelques

Digitized by Google

points capitaux les objets traités par M. de Bausset, pour mettre quelque ordre dans cet article et pour mieux nous y reconnaître. Obligés d'être courts, nous tâcherons d'être clairs.

Ces points principaux sont l'éducation de Fénélon et ses premiers travaux dans la carriere ecclésiastique, sa maniere de procéder, et ses succès dans les fonctions qu'il exerça près des petits-fils de Louis XIV, en qualité de leur précepteur, l'affaire du quiétisme, la disgrâce de Fénélon, sa noble et édifiante conduite dans son diocese, ses principes éminemment religieux, la part qu'il prit dans les disputes du jansénisme, ses ouvrages, les travaux de ses dernieres années, ses derniers moments.

Fénélon promit, dès son extrême jeunesse, ce qu'il devint dans la suite. Ses talents furent précoces. Elevé d'abord dans la maison paternelle, il trouva dans ses parents des modeles de piété et de charité chrétienne, et dans le maître à qui il fut confié, un homme nourri de la fleur de la littérature et qui sut en inspirer le goût à son éleve. Il alla achever ses humanités à l'université de Cahors, passa de là au collége du Plessis, où il se lia avec l'abbé de Noailles, depuis cardinal, et dont il eut à se plaindre ; prêcha à l'âge de 15 ans, avec un succès rare, passa au séminaire de St.-Sulpice, où il se mit sous la direction de M. Tronson, et puisa dans le commerce de ce vénérable supérieur, les sentiments de piété qui le distinguerent, en même temps qu'il achevait de se perfectionner dans les sciences ecclésiatiques. Après avoir reçu l'ordre de prêtrise, Fénélon entra dans la communauté des prêtres de St.-Sulpice, et exerça le ministere dans cette paroisse célebre. Peu d'années après, M. de Harlay lui confia la direction des nouvelles catholiques. Enfin, sur la proposition de Bossuet de qui il s'était fait connaître, et qui avait su l'ap-

Digitized by Google

précier, Louis XIV l'employa dans les missions du Poitou et de la Saintonge.

Bientôt Fénélon fut appelé à un emploi plus relevé et plus important, au moins selon le monde; à celui d'élever trois princes, dont l'un était destiné à régner sur un grand Empire. Il faut voir dans l'ouvrage même de M. de Bausset, les soins qu'il prit, les obstacles qu'il rencontra, l'adresse avec laquelle il sut les vaincre, le courage et la prudence dont il dut s'armer, et les succès qu'il obtint. Il parvint à changer entiérement le caractere du duc de Bourgogne. D'un enfant fougueux, " opiniâtre à l'excès, passionné pour tous ses plaisirs, livré à toutes les passions, souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en raillerie, " il fit un prince doux, sage, réservé, pieux, instruit, tel enfin que selon toutes les apparences, il eût été un souverain parfait, si la Providence l'avait appelé à régner. De si beaux succès mériterent les bontés du Roi à Fénélon. Il fut successivement nommé à l'abbaye de St. Valery et à l'archevêché de Cambrai; mais, fidele aux maximes de l'Eglise, il remit le premier de ces bénéfices lorsqu'il fut pourvu de l'autre.

" C'est, dit M. de Bausset, au moment où ce qu'on appelle fortune commençait à sourire à Fénélon que s'éleverent les premiers nuages qui devaient troubler une vie jusqu'alors si heureuse et si tranquille." Une femme dont on n'a jamais inculpé les mœurs, d'une piété exemplaire, mais d'une imagination exaltée et disposée aux illusions, Mme. Guyon enfin, suspecte déjà à raison de quelques écrits mystiques qui lui avaient attiré l'animadversion des supérieurs ecclésiastiques et l'avaient fait arrêter, justifiée ensuite et rendue à la liberté, avait trouvé moyen d'intéresser Fénélon. " Ayant fait dans sa jeunesse, dit M. de Bausset, une étude particuliere des auteurs mystiques, Fé-

Digitized by Google

nélon fut enchanté de retrouver leur langage, leurs expressions, leurs maximes dans la bouche d'une femme qui avait fait de grands sacrifices pour se vouer au même genre de perfection." Tout le monde n'en jugea pas ainsi ; de grandes autorités, Bossuet lui-même, se déclarerent contre la doctrine de Mme. Guyon. Fénélon crut pouvoir défendre, au moins en partie, cette doctrine. Il composa son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, source pour lui de chagrins cuisants et, par la suite, d'une gloire bien supérieure au plus beau des triomphes, par sa soumission au jugement du chef de l'église, et la noble simplicité avec laquelle il souscrivit à sa propre condamnation. Dans cette lutte entre deux illustres antagonistes, entre deux des plus grands évêques qu'eût l'Eglise de France, " Fénélon avait, dit le chancelier d'Aguesseau, combattu comme un lion." Quand Rome eût parlé ; il céda " *comme la brebis la plus humble du troupeau.*" Il publia lui-même le bref qui condamnait son livre.

Le grand, l'immortel Bossuet, n'outrepassa-t-il point, dans cette triste querelle, les bornes d'une juste défense de la vérité ? " L'ardeur religieuse ne l'emporta-t-elle pas à des expressions peu ménagées contre son vertueux adversaire ? C'est une question qu'on se fait malgré soi, et sur laquelle le respect dû à un nom si fameux, impose le silence. Il est certain du moins, que le neveu de Bossuet outrepassa de beaucoup ce qu'exigeait de lui la commission que lui avait confié son oncle, de solliciter cette affaire près du Saint-Siége ; mais quand le zele de Bossuet, et la chaleur d'une longue dispute l'auraient emporté un peu trop loin, une tache légere pourrait-elle ternir l'éclat d'une vie si belle et tant de gloire ? cela empêcherait-il de regarder l'incomparable évêque de Meaux comme un théologien profond, comme le premier

Digitized by Google

de nos orateurs, comme l'un des plus beaux génies qu'on ait jamais vus, comme un intrépide défenseur de la foi de nos peres, enfin comme une des lumieres de l'église dans les temps modernes ? Et l'évêque qui a écrit la vie de Fénélon, n'aurait-il pas manqué à Bossuet, à lui-même, si, infidele à la vérité de l'histoire, il eût dissimulé quelque chose dans cette circonstance ?

L'affaire du quiétisme avait fait encourir à Fénélon la disgrâce de Louis XIV. Il avait eu ordre de se retirer dans son diocese ; c'est-à-dire, dans l'endroit où il aimait le mieux être, parce que ses devoirs l'y appelaient. Pendant même qu'il était chargé de l'éducation des princes, il passait à Cambrai tout le temps qu'il pouvait dérober à la cour. Il y remplissait ses fonctions de pasteur, il visitait les paroisses commises à ses soins, il surveillait son séminaire, il y faisait lui-même des conférences, il prêchait, il entendait la confession de tous ceux qui voulaient s'adresser à lui, et " tous les détails dont se compose l'administration ecclésiastique, dit son historien, s'ennoblissaient à ses yeux, s'élevaient au rang des devoirs les plus honorables de son ministere ; et la même main qui avait tracé au Duc de Bourgogne les leçons les plus sublimes pour le gouvernement d'un grand empire, adressait à des curés et à de simples prêtres, des instructions pour le gouvernement d'une paroisse.

Même admiration pour cet illustre archevêque, si on le considere dans ses rapports sociaux. Fidele dans l'amitié, il y portait une délicatesse extrême. Il avait pour amis ce qu'il y avait de plus estimable de son temps. Il renonça à les voir, il les écarta même pour ne point les compromettre et les entraîner dans sa disgrâce. Noble dans l'emploi de ses revenus, il recevait chez lui avec affabilité tous ceux qui s'y présentaient. Français, étrangers,

Digitized by Google

officiers catholiques ou protestants ; tous, pendant les guerres de Flandre, y trouvaient accueil." Son palais et sa ville épiscopale, dit M. de S. Simon, cité par M. de Bausset, devinrent l'asile des généraux, des officiers, et des soldats malades ou blessés. Sa maison avait l'air de celle d'un gouverneur de Flandre, et tout à la fois d'un palais vraiment épiscopal. . . . . Il faisait auprès des malades et des blessés, les fonctions du pasteur le plus charitable, et souvent il allait exercer le même ministere dans les maisons et les hôpitaux où l'on avait dispersé les soldats . . . . . Une libéralité bien entendue, une magnificence qui n'insultait point . . . . . qui embrassait une vaste hospitalité, et qui, pour la table, les meubles et les équipages, demeurait dans les justes bornes de sa place. Également officieux et modeste, secret dans les assistances qui pouvaient se cacher, et qui étaient sans nombre . . . . Jamais empressé, jamais de compliments, mais d'une politesse qui, embrassant tout, était toujours mesurée et proportionnée ; aussi était-il adoré de tous." Qu'on ajoute à cela que ce fut à sa générosité personnelle, que l'armée du Roi dut une grande partie de sa subsistance, pour la campagne qui suivit l'hiver de 1709, " et l'on ne sera pas étonné que tant de vertus aient inspiré un si grand respect, même aux ennemis, qu'ils ménageaient les terres de Fénélon," que les bourgs et villages qui lui appartenaient, devenaient des lieux d'asile, " et que le Duc de Marlborough fit escorter par ses propres troupes, jusque sur la place d'armes de Cambrai, les grains de l'archevêque en dépôt à Cateau-Cambresis, domaine de l'archevêché.

Fénélon avait su se garantir de tout esprit de parti. Une rivalité fâcheuse régnait entre la société des Jésuites et Port-Royal. La premiere était puissante, avait des services à vanter, brillait

Digitized by Google

d'un éclat déjà ancien, comptait presqu'autant d'hommes instruits que de membres qui la composaient. De beaux génies étaient attachés à l'école de Port-Royal. Elle était récommandable par des mœurs régulieres et austeres," Fénélon, dit M. Bausset, fut ami des premieres sans leur être asservi, et opposé à Port-Royal sans en être l'ennemi, " prérogative heureuse d'une âme droite qui ne s'attache qu'au vrai, au bon, à l'utile, et sur laquelle les préventions n'ont aucune prise. Mais ce qui caractérisait plus particulierement Fénélon, c'était une piété éclairée, une modération rare, une charité ardente, principe du seul écart peut-être qu'on ait à lui reprocher, et, ce qui est la suite de cette charité, une douce tolérance. Rien de plus religieux que tout ce que rapporte M. l'ancien évêque d'Alais, des discours privés, des lettres et des différents écrits de Fénélon, dont son ouvrage a le mérite de conserver les principaux traits. Cette piété, Fénélon sut l'inspirer à son auguste éleve, non petite ou superstitieuse, comme quelques-uns de ses ennemis ont voulu le faire croire, mais sage, grande, telle que la religion l'avoue, telle qu'elle convenait à un grand prince : quelquefois même Fénélon en modéra les excès, Du reste, il croyait qu'en matiere de religion on ne doit employer que les voies persuasives, que l'œuvre de Dieu ne se fait point par violence, et que la force, au lieu de faire des croyants, ne fait que des hypocrites. Son premier soin, lorsqu'il fut envoyé dans les missions de Poitou, fut de supplier Louis XIV. " d'éloigner les troupes et tout appareil militaire des lieux où il était appelé à exercer un ministere de paix et de charité," et le monarque n'hésita pas de déférer à sa demande.

Une autre controverse théologique qui eut des suites plus funestes que le quiétisme, affligeait l'église depuis quelque temps; c'est celle du jansé-

Digitized by Google

nisme; et Fénélon fut d'autant plus obligé d'y prendre part, que cette erreur avait dans son diocese de nombreux partisans. Il le fit avec la sagesse qui lui était propre; il combattit les opinions, ménagea les personnes, et blâma les mesures de rigueur employées à l'égard des jansénistes. Il avait eu à se plaindre du cardinal de Noailles dans l'affaire du quiétisme. Ce prélat se trouvait impliqué dans l'autre controverse, d'une maniere fâcheuse. Fénélon, loin de se souvenir du peu d'égards que le cardinal avait eu pour lui dans une occasion à peu près semblable, invitait le duc de Beauvilliers, son ami, " à lui tendre une main secourable, et à oublier les sujets de plainte qu'il leur avait donnés à l'un et à l'autre."

Les ouvrages de Fénélon suffiraient seuls à un long article. M. de Bausset parle de tous, et en met d'excellents extraits sous les yeux de ses lecteurs. Parmi ces nombreuses productions nous n'indiquerons que les principales. Une des premieres est un *Traité de l'Education des Filles*, qu'il composa pour Mme. de Beauvilliers. Ce traité fut suivi d'un autre *sur le Ministere des Pasteurs*, dans lequel Fénélon prouve qu'il faut une autorité extérieure, que l'église en offre une dans la succession non interrompue des pasteurs, et que ce caractere manque à toutes les autres communions.

Pendant l'éducation du duc de Bourgogne, Fénélon avait, pour l'instruction de ce jeune prince, composé des *fables* dont le sujet lui était inspiré par les circonstances, et des *dialogues* où il fait passer en revue, au duc de Bourgogne, les personnages qui ont le plus marqué sur la scene du monde. C'est dans le même dessein, et pour l'instruction du jeune prince, que le *Télémaque* fût écrit. On sait que les ennemis de l'archevêque de Cambray, insinuerent à Louis XIV que cet ouvrage était une censure de son regne, et il

Digitized by Google

paraît que cette prévention n'avait que trop fait impression sur l'esprit du monarque. M. de Bausset s'étend sur ce qui concerne cet immortel chef-d'œuvre, et donne à cet égard des détails curieux.

Quoique Fénélon prêchât souvent, quoiqu'il ait composé, *sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particulier*, des dialogues qui montrent jusqu'à quel point il y était versé, on n'a de lui que peu de sermons, parce qu'il ne les écrivait point. " Mais ses *Lettres Spirituelles* ont peut-être contribué à assurer à la religion des conquêtes plus solides, plus durables et plus précieuses que n'auraient fait les triomphes de l'éloquence elle-même." C'est le sentiment de M. de Bausset, et ce prélat ajoute que " Fénélon avait assez d'éclat dans l'imagination, d'instruction dans l'esprit, de sensibilité dans l'âme, de richesse et de facilité dans l'expression pour être un orateur.... En lisant ses ouvrages, continue-t-il, l'esprit est convaincu, le cœur est entraîné; on admire la religion qui a produit un si grand évêque, on aime la religion qui a produit un homme si vertueux."

Il paraît que Fénélon, peu jaloux de la gloire littéraire, n'avait point destiné ses ouvrages à voir le jour, au moins de son vivant. On sait que le *Télémaque* ne sortit de ses mains que par l'infidélité d'un secrétaire qui en avait tiré une copie pour lui, et l'avait vendue en Hollande; et il paraît que le *Traité de l'Existence de Dieu* fut imprimé sans sa participation. Il n'était plus lorsqu'on publia sa *Lettre à l'Académie française*, qui l'avait consulté sur le Dictionnaire dont elle était occupée.

Fénélon écrivit en particulier pour son auguste élève, et les mémoires qu'il composait, par-

Digitized by Google

venaient au prince, par le moyen de M. le duc de Beauvilliers ou de Chevreuse. De ce nombre furent la *Direction de la Conscience d'un Roi*, et des *Mémoires* dans lesquels il trace au duc de Bourgogne la conduite qu'il doit tenir. Tous ces écrits respirent la plus haute sagesse. Fénélon continua d'écrire avec plus de soin encore lorsque la mort du Dauphin, fils de Louis XIV, eut mis le duc de Bourgogne sur le premier dégré du trône. Il consacra dès-lors, tous les moments que lui laissaient ses autres devoirs, à tracer pour l'héritier présomptif un plan de gouvernement, et il dresse des tableaux sur les divers objets qui y sont relatifs. Vaine espérance! la mort frappa aussi cette tête précieuse, et Fénélon eut à pleurer l'élève qui lui était si cher. Quelque déchirante que fût sa douleur, elle ne rallentit pas son zele, elle ne refroidit pas son amour pour sa patrie. L'approche d'une régence dont il prévoyait les dangers et les orages, lui fit reprendre la plume. Il fit de nouveaux plans, composa des mémoires qu'il envoya au duc de Beauvilliers son ami, et dont ni l'un ni l'autre ne devaient voir l'exécution. Le duc le précéda au tombeau. Fénélon vit mourir presque tout ce qu'il avait aimé, et lui-même expira doucement le 7 Janvier 1715, environ 7 mois avant Louis XIV, après avoir donné, pendant sa courte maladie, l'exemple de la résignation la plus touchante et de la piété la plus tendre et la plus affectueuse.

Nous avons essayé de donner une idée du travail de M. de Bausset. C'est une esquisse bien faible d'une grande et belle composition. L'accueil général qu'elle a reçu, le témoignage avantageux qui lui a été rendu dans le rapport fait à l'Empereur sur l'état de la littérature, et le jugement qu'ont porté des hommes connus par la

Digitized by Google

sûreté de leur goût et la justesse de leur critique, ne laissent aucun doute sur son mérite. Après ces éloges le nôtre serait de trop peu de valeur. Nous nous contenterons de dire que M. l'évêque d'Alais n'est point resté au-dessous de son sujet, que Fénélon a été peint comme il méritait de l'être, qu'il est impossible de ne pas se sentir de l'attrait pour la piété et pour la vertu, en admirant l'une et l'autre portées à un si haut degré dans ce grand archevêque ; de ne pas souhaiter de devenir meilleur en le voyant si indulgent, si bon, si tolérant ; de ne pas aimer davantage ses devoirs en le trouvant si fidele aux siens. Si nous considérons l'ouvrage sous le rapport littéraire, à la facilité, la clarté, l'élégance qui le distinguent, à la grâce, au charme qui y regnent, on reconnaît ce style que, selon M. de Bausset, on est convenu d'appeler *le style de Fénélon*, et que M. de Bausset s'est si bien approprié, qu'on serait tenté de croire que Fénélon lui a légué sa plume pour écrire son histoire. La religion, la morale et les lettres ne peuvent donc manquer d'applaudir à un monument fait pour contribuer également à leurs progrès et à leur gloire.

Google

Anecdotes, Ouvrages Nouveaux, &c.

Le Sénateur Cabanis est mort le 5 Mai à Meulan, d'une attaque d'apoplexie, et à l'âge de 51 à 52 ans. Ses restes ont été déposés au Panthéon, où le Sénateur Garat, son ami et son confrere, a prononcé son oraison funebre.

Il est sorti dernierement des presses de l'imprimerie de l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg, un ouvrage très-remarquable, ayant pour titre : *Observations sur l'Armée Française, à partir de* 1792 *jusqu'en* 1808.

Le Prince d'Angri Doria a été nommé premier chambellan de la Clary, Reine de Naples, et le général Lafond-Blaniac son premier écuyer.

Livres Nouveaux.

Gustave Vasa, Roi de Suede, par M. d'Archenholtz, ancien capitaine au service du Roi de Prusse; traduit de l'Allemand, par M. de Propiac, 2 vol. in-8vo.

Œuvres Posthumes du Chevalier de la Tremblaye, contenant des lettres sur l'histoire de France et d'Angleterre, 2 vol. in-12mo.

Œuvres complettes de Rivarol précédées d'une notice sur sa vie, ornées du portrait de l'auteur, 4 vol. in-8vo.

Recherches Historiques sur les dignités et leurs marques distinctives chez différents peuples tant anciens que modernes. Un vol. in-8vo.

Digitized by Google

Principes Chymiques sur l'Art du Teinturier, par M. Chaptal, un vol. in-8vo.

Voyage aux Indes Orientales, par le pere Paulin de St. Barthelemy missionnaire, avec les observations de MM. Anquetil du Perron et Sylvestre de Sacy, 3 vol. in-8vo.

Histoire de Jean Churchill, Duc de Marlborough, Prince du Saint Empire Romain, et de Mindelheim, &c. &c. Imprimée par ordre de Napoléon. Trois vol. in-8vo. avec portrait, cartes et plans.

Conspectus Longitudinum et Latitudinum Geographicarum per decursum annorum 1799 *ad* 1804, *in plaga æquinoxiali ab* Alexandro de Humboldt *astronomicè observatarum. Calculo subjecit Jabbo Oltmans. Lutetiæ Parisiorum apud* F. Schœl, *Bibliopolam. Tubingæ, apud* J. G. Cotta.—1808.

Ce tableau, publié par M. de Humbolt, renferme la détermination astronomique des longitudes et latitudes géographiques de 300 points du nouveau et de l'ancien monde, lieux pour la plupart où personne auparavant n'avait porté un instrument astronomique. Les observations sur lesquelles ces résultats se fondent, ont été discutées et calculées avec beaucoup de soin par M. Oltmans.

Ce Mémoire est écrit en langue latine parce qu'il sera d'une utilité générale aux géographes et aux navigateurs de tous les pays. Il précede un autre ouvrage beaucoup plus détaillé et plus étendu qui va paraître dans peu de jours, en Français et qui a pour titre: *Recueil d'obser-*

Digitized by Google

vations astronomiques, d'opérations géométriques et des mesures barométriques faites pendant le cours d'un voyage aux régions équinoxiales du nouveau Continent, pendant les années 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803, par A. de Humboldt, rédigées et calculées par J. Oltmans. Ouvrage auquel on a joint des recherches historiques sur la position de plusieurs points importants pour les géographes et les navigateurs.

Nous ne manquerons point de donner un extrait de cet ouvrage, dès qu'il aura paru ; mais nous ferons dès-à-présent remarquer que ces déterminations précises et d'une utilité générale, forment un des plus beaux fruits du voyage de M. de Humboldt. C'est ce qui le met hors de pair avec tous les voyages entrepris par des particuliers. On ne peut l'assimiler, sous ce rapport, qu'aux expéditions de découvertes, entreprises sous la protection et aux frais des grandes nations de l'Europe ; mais ici, par une réunion bien rare, le talent du géographe et de l'astronome s'est trouvé exister dans la même personne avec celui du naturaliste, du physicien et du voyageur.

On continue de creuser, avec la plus grande activité, les fondations de la nouvelle galerie du Louvre dans le Carousel. La communication sur cette place est interceptée pour les voitures et le sera incessamment pour les gens de pied depuis l'arc de triomphe jusqu'à la rue de l'Echelle. Les basses constructions de cette galerie, dans la partie attenante au château des Thuilleries, sont déjà très-avancées. Les voûtes sont entièrement finies, et sont faites avec des pierres appareillées avec beaucoup de soin. Le soubassement des pilastres qui doivent décorer cet édifice, est même déjà très-élevé du côté de la cour ; et l'on vient de dresser un échafaudage pour élever la façade,

Digitized by Google

qui sera probablement très-avancée de ce côté avant la fin de la belle saison.

Le célebre peintre de ruines et d'architecture, Robert, est mort subitement dans son atelier au Louvre, en peignant un tableau. Cet artiste, non moins fameux par ses ouvrages que par les vers de l'Abbé Delille, était âgé de 75 ans.

La nouvelle du jour à Vienne, selon le Moniteur, est une affaire bien extraordinaire, qui, sans être une fable, est vraiment fabuleuse. Voici de quoi il s'agit :

" Il mourut à Fiume, il y a quelque temps, un vieux négociant grec ; parmi ses papiers on trouva une espece de document fort ancien, écrit en langue illyrique, dont on croit qu'il avait hérité de son pere ; d'autres disent qu'il l'avait reçu, au lit de la mort, d'un ecclésiastique son ami, qui l'avait prié de le garder soigneusement. On jugea à propos de faire examiner ce mémoire, qui portait les marques d'une piece intéressante. Après un court préambule, il était dit que dans un tel endroit, près de la ville (l'endroit était indiqué avec la plus grande exactitude), il y avait de l'or enterré en grande quantité, dans des temps de calamité ; qu'en fouillant la terre assez profondément, on trouverait des pierres disposées en forme de pavé ; qu'en ôtant ces pierres, une grande quantité d'ossements humains se présenterait à la vue : au-dessous de ces ossements, on verrait encore des pierres ; celles-ci enlevées, on découvrirait une porte de bois bien ferrée et bien fermée ; cette porte conduisait à un souterrain qui cachait l'or qu'on avait annoncé dès le commencement.

Le gouvernement de Fiume crut convenable d'envoyer à la cour le document original ; il reçut pour réponse qu'on ne voulait point se mêler de

Digitized by Google

cette recherche, la regardant sans doute comme une puérilité qui ne pouvait mériter aucune attention. En conséquence, desindividus de Fiume proposerent une association pour subvenir aux frais qu'exigerait la fouille. Des actions furent distribuées à Trieste et même à Vienne. On commença le travail, et tout fut trouvé conformément aux indications contenues dans le document. Lorsqu'on découvrit la porte de fer, on en donna avis au gouverneur, qui défendit de l'ouvrir, et y fit mettre des gardes. Il expédia à Vienne un procès-verbal de la fouille, et le gouvernement s'est borné à permettre seulement l'association et la distribution des actions. On attend maintenant avec une impatiente curiosité la nouvelle de l'ouverture de la porte, et de ce qu'on aura trouvé dans le souterrain. Nous avons oublié de dire qu'entre les ossements et les pierres qui étaient dessous, on trouva un cercueil de bois dur, avec quelques petits effets précieux, tout comme cela était expliqué dans le document.

Digitized by Google

M. de Cabelleros.

Il a paru le 9 Mai à Madrid un ouvrage que Murat a fait publier sous le nom d'un patriote espagnol. Il est intitulé " *Jugement de la postérité sur les affaires d'Espagne.*" Parmi les pieces justificatives se trouve le rapport fait par M. de Monthion au grand duc de Berg le 25 Mars. Le Marquis de Cabelleros a réclamé publiquement contre un passage de ce rapport qui le concerne.

" La vérité du fait," dit M. de Cabelleros, " est que je n'ai jamais eu d'autre part dans les événements d'Aranjuez, que celle d'avoir empêché " le départ de LL. MM. pour l'Andalousie. Le " moyen que j'employai fut très-simple, et se réduisit d'abord à convaincre le Prince de la Paix, " et ensuite sa Majesté elle-même qui le déclara " ainsi, que ce départ n'était pas convenable. Il y a " plus ; deux ou trois jours après, m'apercevant " que sa Majesté ayant changé d'avis, avait conçu " du mécontentement, je lui insinuai de s'en rapporter au Prince de la Paix et à la Reine. Tous " deux me déclarerent que mes réflexions et mes " instances étaient le fruit de l'erreur, mais que " mes intentions n'avaient rien de blâmable.

" Il n'y aura d'ailleurs certainement personne " qui puisse dire que j'ai vu une seule fois le Prince " des Asturies confidentiellement tête-à tête, et " hors des moments de pure étiquette, jusqu'à " ce qu'il fût déclaré roi le 19 Mars par suite de " l'abdication de son auguste pere. Il n'y aura non " plus aucun garde du corps espagnol ou valon, " aucun officier, soit dans l'armée, soit dans la " maison royale, qui puisse assurer que je lui aie

Digitized by Google

" parlé ou fait quelque insinuation séditieuse. Je " sais que sous aucun prétexte, il n'est permis " de se faire justice à soi-même, de troubler l'ordre " public par la résistance à l'autorité légitime. " Ces maximes, aussi simples qu'incontestables, " qui sont gravées dans mon cœur depuis mon " enfance, sont professées par tout homme de " bien. Qui donc aura pu induire S. M. à me " supposer coupable d'un délit aussi grave? Je " ne craindrai pas de le dire: le peuple, les troupes, " la troupe entiere, connaissaient les événements " du 18, et dès lors chacun me regarda comme " celui qui avait prévenu de grands malheurs. On " savait aussi que le Prince de la Paix ne m'aimait " pas, ou, pour mieux dire, qu'il était mon ennemi " déclaré, et que je ne me soumettais pas toujours " à ses volontés, parce que souvent je les croyais " dangereuses. Dans le même temps que la po- " pulace poursuivait avec fureur ceux qu'elle ré- " gardait comme ses amis et les fauteurs de ses " opinions, elle me prodiguait les acclamations " seulement parce que je lui étais opposé. C'est " là, sans doute, la cause qui a induit S. M. en " erreur. Je la prie, ainsi que la Reine, de se " souvenir que dans la matinée du 19 Mars, je " m'employai auprès de son fils pour qu'il se dé- " terminât à proposer à LL. MM. d'apaiser le " soulévement qu'on supposait d'exister; et même " après la fuite supposée du Prince de la Paix, " ceux qui étaient de garde auprès de S. M. la " Reine, pourront déclarer qu'ils me virent " fortement irrité. Je leur dis à tous qu'ils de- " vaient rester fideles à LL. MM. Mes inquié- " tudes se calmerent lorsque je fus instruit que le " Prince de la Paix avait été découvert, parce " que je connus évidemment que sa fuite était la " seule cause du trouble.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Des Evénéments survenus dans le Cours du Mois de Juin.*

** Quoique nos cahiers soient datés des* 10, 20, *et* 30 *Juin, suivant l'ordre des Numéros, ils n'ont été publiés cependant qu'au commencement de Juillet ; des circonstances particulieres ayant, pendant un mois, détourné le Rédacteur de ses travaux accoutumés. Ce délai dans la publication lui a permis de se rapprocher des événements les plus récents dans ce Résumé historique.*

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Il est impossible de s'occuper d'aucun autre sujet que de la révolution horrible que l'on a tenté de faire et qui a été opérée jusqu'à un certain point, en Espagne, et de la contre-révolution glorieuse, héroïque, admirable, qui s'y effectue maintenant. Enfin, l'honneur de l'Europe continentale est vengé. Il s'est trouvé, dans le Midi, un peuple digne de combattre et de vaincre pour la cause de Dieu, de l'honneur, de la monarchie, de la légitimité et de la liberté. L'Espagne a levé l'étendard du salut public. Le jour heureux qui s'est levé, semble avoir ranimé la nature entiere. Les échos des Pyrénées nous ont porté le cri de la vengeance qui s'est fait entendre spontanément et généralement dans les provinces d'Espagne, et le monde y a applaudi par une acclamation universelle. A l'aspect de cette impulsion générale tous les sentiments de parti se sont tus; les haines les plus invétérées semblent s'être éteintes ; l'enthousiasme a banni l'esprit d'opposition ; et les murs de Westminster ont été étonnés de voir, pour la premiere fois, penser, parler, et agir ensemble

Trois partis étonnés du nœud qui les rassemble.

Digitized by Google

Mais de même que les poëtes sont obligés de faire passer le Styx et l'Acheron à leurs héros avant de les introduire dans les Champs Elisiens, ainsi nous sommes forcés, pour suivre l'ordre des dates dans notre Résumé, de faire traverser à nos lecteurs les champs Phlégréens de Bayonne, avant de les promener sur les rives glorieuses de l'Ebre et du Guadalquivir.

Nous ignorions ce qui s'était passé au château de Marrac dans les quinze jours qui s'étaient écoulés depuis l'arrivée du Roi Ferdinand VII, le 20 Avril, jusqu'à la fameuse journée du 6 Mai, où la nouvelle du massacre des Espagnols à Madrid parvint au trône de l'exécrable tyran, et fut le signal des abdications et des transactions violentes qui eurent lieu à cette horrible époque.

Une lettre de Bayonne du 8 Mai, qui porte tous les caracteres de la vérité, nous a donné quelques lumieres sur ces scenes tragiques, pour lesquelles le pinceau de ce même Corneille que la France vient de proclamer si solennellement le pere de sa littérature, aurait manqué de couleurs. Une journée de Napoléon l'emporte sur les conceptions de Corneille lui-même, et ce que le génie le plus sublime a pu accumuler de forfaits dans ses tyrans imaginaires, dans Rodogune, dans Héraclius, est surpassé par l'atrocité des réalités dont nous sommes témoins.

" Cette ville, écrit-on de Bayonne, a vu avec une stupéfaction dont elle n'est pas encore revenue, la conclusion d'une affaire qui présentait au commencement un aspect si favorable par l'arrivée de Ferdinand VII; et tout ce qui est arrivé ensuite dans les séances qui se sont succédées au mémorable congrès du 5.

" Lorsque le nouveau souverain arriva ici, il fut reçu à une lieue de distance de Bayonne, par le prince de Neufchâtel, par le grand-maître du

Digitized by Google

palais, Duroc, et d'autres personnages revêtus des plus hautes dignités à la cour de Napoléon. Conduit par le cortége le plus brillant à la résidence royale qui lui était destinée, il y fut laissé avec une garde d'honneur impériale. Une demie-heure après son arrivée, parut l'Empereur Napoléon, venant de Marrac avec une suite nombreuse, pour faire visite à Ferdinand VII, qui alla aussitôt à la porte pour le recevoir. Napoléon descendit de cheval, jeta ses bras au col de son auguste hôte, l'embrassa, lui donna la main, et l'assura de sa sincere amitié. Après cette premiere entrevue, Napoléon invita Ferdinand à dîner avec lui à cinq heures, lui envoyant préalablement un carrosse de cérémonie magnifique, tiré par des chevaux de toute beauté, lui témoignant, alors et après, toute sorte d'attentions ; de sorte que les trois premiers jours de son arrivée à Bayonne furent des jours de réjouissances, et que le peuple crut véritablement qu'on était dans l'intention de traiter tout de bon l'illustre voyageur avec honneur et respect.

" Il y eut subséquemment un grand nombre d'entrevues particulieres entre Ferdinand et Napoléon. Dans la premiere, Napoléon lui offrit la couronne d'Etrurie, et sa niece en mariage. Quelques-unes des conférences furent tenues en présence du Premier Ministre, M. de Zevallos, qui se distingua beaucoup dans ces occasions, et notamment dans la fameuse Junte du 5 Mai. Dans ces conférences, il y eut de violentes altercations. Peu après, cependant, on ôta à Ferdinand VII sa voiture de cérémonie et sa garde d'honneur. Il resta seulement avec le commandant de sa garde particuliere, qui était un juif, officier de la garde nationale de Bayonne.

" De ce moment, l'état des choses changea, et Napoléon prit un ton très-différent et courroucé

Digitized by Google

vis-à-vis du Prince, intimant aux grands d'Espagne qui avaient accompagné Ferdinand, qu'ils répondaient de sa personne sur leurs têtes, ce qui les plongea aussitôt dans la plus profonde consternation. L'objet de ces conférences semblait être de gagner du temps jusqu'à l'arrivée de Godoy et celle du Roi et de la Reine. Mais, en attendant, Napoléon prévint Ferdinand que le regne des Bourbons était fini, ajoutant que leurs intérêts et les siens étaient incompatibles, et que s'ils continuaient de conserver dans leurs mains le sceptre de l'Espagne, cela contrarierait le développement de ses plans et les grands objets politiques qu'il avait en vue. Il pressa, néanmoins, Ferdinand d'accepter le royaume d'Etrurie, et il engagea les Grands d'Espagne de conseiller à leur Prince d'accéder à sa proposition. Ferdinand répondit avec fermeté : " Je n'accepterai pas la couronne d'Etru-
" rie, ni quelque couronne que ce soit au monde,
" tandis que la nature me donne des droits légi-
" times à celle d'Espagne. Ma seule ambition
" est de rendre mon peuple heureux, et mon bon-
" heur serait de mourir au milieu de mes fideles
" Espagnols, quand même j'y serais dans les fers
" de l'esclavage, et qu'il me fallût renoncer à
" tout ce qui peut m'attacher à la vie." Puis, reprochant à Napoléon de l'avoir trompé, en l'invitant ainsi à venir en France, Napoléon lui répondit séchement, que s'il n'y était pas venu de bon gré, il aurait bien su l'y faire venir de force.

" A l'arrivée de Godoy et du Roi et de la Reine, qui furent reçus et traités avec la plus grande magnificence, on tint la fameuse séance ou congrès du 5 Mai, à laquelle présiderent Napoléon Ier et Charles IV, et où furent présents la Reine Marie Louise, Ferdinand, l'Infant Don Carlos, Godoy, les Grands d'Espagne, et le pre-

Digitized by Google

mer ministre Zevallos. La Reine, transportée de rage, adressa la parole à Ferdinand : " Traître et " misérable," lui dit-elle, " depuis nombre d'années " tu ne médites et ne desires autre chose que la " mort du Roi ton pere ; mais grace à la vigilance, " au zele et à la loyauté du Prince de la Paix, " tu n'as pas pu remplir ton objet, ni toi, ni aucun " des traîtres qui te servaient et qui ont coopéré avec " toi à tes infames projets. Je te dis en " tu es mon fils, mais que tu n'es pas le fil " Et cependant, sans avoir d'autre droit " ronne que ceux que tu tiens de ta me " cherché à nous l'arracher par la force " consens et je demande que l'Empereur Napoléon " soit arbitre entre nous, lui en faveur de qui nous " renonçons et cédons nos droits, à l'exclusion de " notre famille. Je le somme de te punir, toi et " tes associés, comme autant de traîtres et je lui " abandonne toute la nation."

" Napoléon mit fin à cette effusion de rage, en disant : " Non, je donne à Ferdinand la cou- " ronne de Naples, et à Carlos celle d'Etrurie, " avec une de mes nieces en mariage à chacun " d'eux. Qu'ils disent s'ils veulent accepter cette " proposition."

" A cela l'Infant Don Carlos répondit courageusement : " Empereur, je ne suis pas né pour " être Roi, mais infant d'Espagne." Puis adressant la parole à son frere : " Et vous, mon frere et " Roi, parlez, ne soyez point allarmé, défendez " vos droits, vous êtes Espagnol, votre pays sera " prêt à sacrifier son sang pour vous et pour son " indépendance. Ne soyez point allarmé, mais " sortons d'ici, quand bien même ce serait pour " marcher à une prison perpétuelle ou même à l'é- " chafaud. Car cette providence qui dirige une " nation fidele, fera en temps et lieu tomber sa " vengeance sur un Empereur sans foi, qui peut

Digitized by Google

" ainsi manquer à sa promesse, et même à toute " apparence de droit et de raison. Ah ! Ferdinand, " qui est-ce qui vous dépouille ainsi de la cou- " ronne d'Espagne ? Un Pere ignorant, une Mere " infâme, et son favori Godoy. C'est lui qui, " dans le fait est le conspirateur, celui qui a com- " ploté la mort de votre Pere, qui est l'usurpateur " des droits de votre famille, un calominateur et " un apostat. Qui est-ce qui protége ces ma- " nœuvres ? la tyrannie d'un Empereur auprès " duquel nous sommes venus chercher protection." Et il finit en disant : " Napoléon, J'étais né infant " d'Espagne, mais maintenant je m'aperçois bien " que je ne suis plus rien."

" Le ministre Zevallos commença aussitôt à parler avec une éloquence rapide, et apostrophant Godoy, il lui dit : " Homme infâme, indigne du " nom d'Espagnol, tu as vendu ton pays et ton " prince. Mais ce même Empereur, qui semble " aujourd'hui te protéger, a décrété au fond de " son âme ta punition et celle du Roi pere. " Traître, ne vois-tu pas combien à chaque mo- " ment il tire avantage de cette dispute. Oh ! " comment as-tu pu influencer ainsi l'esprit de ces " misérables parents contre leurs enfants. Mais " toutes tes fautes !... tant de crimes ! . . Tu aurais " dû faire au moins ton devoir envers eux, quand " ce n'eût été que pour avoir sauvé ta vie des " fureurs de la populace. Répons, si tu peux. " Mais non, la chose t'est impossible. Je le puis, " moi, qui suis un loyal Espagnol, la seconde per- " sonne de la nation et le premier sujet du Roi. " Mais Zevallos a toujours fait son devoir ; et toi " tu as toujours tremblé devant Zevallos." Il con- tinua de parler sur ce ton pendant près d'une heure. Et l'Empereur ne savait trop que répondre aux arguments qu'il avançait. Dans cette posi- tion, il eut recours à son autorité, et donna ordre

Digitized by Google

qu'on enlevât cet homme de sa présence, en disant: " qu'il était impossible que la terre portât un " homme qui se permettait autant de liberté de- " vant l'Empereur des Français; mais qu'il la lui " payerait." M. Zevallos étant sorti, M. Gomez prit la parole et parla ensuite. A la fin, il fut résolu par Napoléon Ier et Charles IV, que Ferdinand renoncerait dans l'espace de six heures, à la couronne de son pere. Ce fut au milieu de tous ces actes de violence que la renonciation eut lieu; avec certaines restrictions, cependant, auxquelles Napoléon consentit, ainsi que Charles IV. Et finalement celui ci consentit de son côté à abdiquer et à céder la couronne à Napoléon, qui à son tour la transféra à son frere Joseph Ier de Naples, nommant en même temps le grand-duc de Berg lieutenant-général du royaume."

Les scenes honteuses dont cette lettre fait mention, seraient à peine croyables, si nous ne vivions dans des temps qui ont surpassé tous les siecles précédents en prodiges d'atrocité, d'avilissement, et de monstruosité. Après ce qu'on vient de lire, on peut presque croire maintenant au Minotaure et à Pasiphaë. Une Reine accusant ses fils d'illégitimité, en présence de son mari, de son favori, et du tyran, qui probablement l'oblige à parler ainsi, est un phénomene dans l'histoire des crimes! Clytemnestre, Cléopatre, Messaline, Frédégonde, Isabeau de Baviere étaient des créatures insignifiantes auprès de la Tisyphone Parmesane. Oh! combien le fils de Lætitia et l'époux de Joséphine a dû être soulagé, lorsqu'il a vu qu'il existait au monde une femme, une reine, dont les débordements l'emportaient sur ceux de sa propre famille! Aussi ne voit-on pas qu'il ait interrompu Marie-Louise pendant que la rage la poussait à s'avilir comme elle le faisait. Que disons-nous? Bien loin de passer sous silence des faits notoire-

Digitized by Google

ment faux, et auxquels la ressemblance physique du père et du fils ne permet pas de croire un seul moment, nous voyons dès le lendemain le véritable auteur de ces indignités, l'impur bâtard de Marbœuf, se complaire dans ces vilainies; il se vautre dans ce bourbier, il y est dans son élément, il semble y respirer l'air natal; il relève et confirme lui-même par sa signature ces ignominieuses révélations, et transcrit mot pour mot les déclarations dictées à la reine, dans sa fameuse lettre au Prince des Asturies, qui, quoique datée du 16 Avril, ne paraît que dans le Moniteur du 11 Mai, conjointement avec les abdications du 6, convenues ou ordonnées dans le congrès du 5.

Maintenant nous allons laisser Marrac, et porter nos regards de l'autre côté des Pyrénées, sur un tableau qui soulagera nos cœurs de l'oppression que nous venons d'éprouver. Nous dirons seulement que la Famille Royale partit de Bayonne après ces horribles transactions; que le Roi et la Reine d'Espagne arrivèrent à Fontainebleau le 15 Mai; qu'on y avait fait préparer pour Sa Majesté un équipage complet de chasse, moins par courtoisie que par dérision, la saison n'étant pas celle de la chasse; qu'on voulait, sans doute, lui faire une épigramme sur son goût prédominant qui lui avait fait oublier de régner, et lui démontrer par cette plaisanterie que des rois chasseurs finissaient presque toujours par être des rois chassés. Cette cour est partie le 22 pour Compiegne, où nous cesserons de nous occuper d'elle. Le mignon était quelque part dans un château aux environs de Paris. Joséphine, dit-on, avait pris à lui un intérêt tout particulier au château de Marrac. Le malheureux Ferdinand est arrivé le 19 Mai à Vallencey, petite ville de Berry, à cinq lieues de Levroux, 11 d'Issoudun, et autant de Châteauroux. Il y occupe avec son frere l'infant Don

Digitized by Google

Carlos le château que Talleyrand y acheté des héritiers de M. de Villemorien, ancien fermier-général. M. Dusseck, maître de chapelle du vertueux prélat, y fait de la musique du matin au soir pour dissiper le chagrin et adoucir l'horreur de la prison de ces deux infortunés. On dit qu'ils doivent être transférés incessamment au beau château des Princes de Bouillon, à Navarre.

Quant à Buonaparté, il est resté à Bayonne, à ordonner l'organisation de la nouvelle conquête, qu'il croyait déjà dans son orgueil tenir des deux mains. A peine a-t-il appris le massacre de Madrid, que les fumées du sang lui montent à la tête, elles l'enivrent; il a déjà commandé à son frere d'abdiquer Naples, pour venir régner sur les deux Indes, de quitter le Vésuve pour aborder un nouveau volcan; son sénat a ordre d'incorporer à la France Parme, Plaisance, Rome, Ancone, la Toscane. Des messagers partent pour aller commander par-tout l'exécution de ses vastes plans. Le Marmont, fait duc de Frioul, doit descendre en Grece et en Turquie; le Pape doit quitter le Vatican pour aller à Turin, grossir la cour folâtre de Paulette Borghese, et y devenir le sujet de son sujet; la Pologne va renaître de ses cendres; l'Autriche et la Russie doivent en regorger les parties qu'elles occupent, pour un cadet de l'auguste famille; le Roi de Prusse reçoit l'avis d'abdiquer sa couronne*, et prend bien vîte la poste pour St. Pé-

---

* Voudrait-on savoir la raison
Qui fait que pour vexer le monde,
Cet effréné Napoléon
Du Styx encor n'a pas vu l'onde?
D'écarter de lui tout danger,
Satan prend un soin bien louable;
Très-sûr qu'une fois en Enfer,
Il ferait abdiquer le Diable.

Digitized by Google

tersbourg. Sébastiani arrive de Constantinople à Paris pour apprendre quel royaume le sort lui destine dans ce charivari nouveau. Il grille de régner sur le Pont, ou sur la Bythinie. Lucien lui-même, le sage Lucien, abjure son antique opiniâtreté ; il a laissé Rome au général Miollis, il consent à être fait prince, il commence à courre une couronne, il vient à Florence, et voulant prouver sans doute aux nations qu'il est le digne frere d'un guerrier *consommé*, il prend provisoirement le nom ridicule du général *Bouilli!*

Tout va à souhait pour l'heureux brigand, qui rêve déjà la monarchie du monde. Ses flatteurs ont dit qu'il était un Dieu : *Deus judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis**, et il a jugé et condamné le pere et le fils ; il croit qu'il n'a plus qu'à parler, et que tous les peuples se prosterneront, et lui apporteront l'or, la myrrhe et l'encens. *Afferte domino, familiæ populorum ; afferte domino gloriam et imperium; venite in conspectu ejus et adorate !*

Mais Dieu ne permettra pas un plus long scandale. Il a fait entendre sa voix au peuple qui lui est resté le plus long-temps fidele, et dont la foi a resté inviolable au milieu des hérésies, des schismes et des nouvelles doctrines. La nation dont l'Europe attendait le moins sera celle dont elle recevra le plus ; l'Espagne s'est levée en masse ; le Portugal a bientôt suivi ce grand exemple.

La premiere nouvelle de cette sainte insurrection nous est parvenue le 9 Juin. Six Espagnols sont arrivés de Gijon, dans la province des Asturies, à Londres, ayant à leur tête M. le Vicomte de

---

* Psalm lxxi.

Digitized by Google

Materosa, et Don Diego de la Véga. Ils venaient demander des secours pour la cause commune. Il n'est pas nécessaire de dire que l'Angleterre s'est levée aussi elle en masse, pour coopérer à la délivrance générale, que la paix a été proclamée entre elle et l'Espagne, et que nos arsenaux, notre banque, notre marine, tout a été mis en réquisition pour fournir, sans perdre une minute, les secours les plus abondants à ces loyaux insurgents. Tous les prisonniers espagnols, mis en liberté, ont été envoyés au secours de leurs freres. Depuis lors, il arrive presque chaque jour ou de nouveaux députés ou de nouveaux messages de chacune des provinces espagnoles ou portugaises. Le feu électrique s'est manifesté spontanément et par toute l'Espagne au même moment. Nous commençons par donner les énergiques et admirables manifestes et proclamations des patriotes espagnols.*

Nous continuerons dans le prochain cahier le récit de leurs efforts et de leurs premiers succès.

---

* Le No. 188 sera publié dans deux jours. L'intention du Rédacteur était de suspendre la publication de ce Journal pendant quelque temps, afin de jouir momentanément d'un repos que sa mauvaise santé, ses fatigues et ses longs travaux lui ont rendu nécessaire; mais il serait honteux de quitter en ce moment la breche sur laquelle il s'est tenu si long-temps, et il continuera ses travaux avec un redoublement d'activité, s'il est possible.

Digitized by Google

ADRESSE DES MAGISTRATS,

De la ville de Léon à la Nation Espagnole.

Braves et fideles Espagnols,

En portant nos regards sur la noble et courageuse résistance qu'opposent, dans ce moment-ci, les provinces des Asturies et de Galice, aux projets du plus lâche et du plus exécrable des tyrans, il est impossible de ne pas croire qu'elles seront secondées par toutes celles qui, comme elles, ont leur souverain à venger, la patrie et leurs droits à défendre.

Si quelqu'une cependant était retenue par la crainte; si toutes ne sentaient pas le besoin d'armer leurs bras contre un indigne oppresseur, il suffira sans doute pour les y déterminer, de leur rappeler ce que l'Espagne dut aux vertus et au courage de Pélage, à la valeur et au patriotisme de Rodrigue Diaz de Bivar, si connu sous le nom du CID.

Ces deux grands hommes, l'un de la province des Asturies, et l'autre de celle de Castille, furent appelés à des époques différentes, mais également difficiles, à preserver notre patrie d'un joug étranger. Ce fut à leur caractere, et aux sentiments élevés qu'ils firent naître dans tous les cœurs, que l'Espagne dut sa gloire et le bonheur dont elle a long-temps joui.

Si le gouvernement provisoire des Asturies trouvait des ames froides et indifférentes pour la défense de la patrie, qu'il leur adresse ce que l'immortel Pélage dit lui-même à ses concitoyens, à ses braves compagnons d'armes, quand un ennemi formidable et cruel voulait les soumettre à sa puissance.

" Il ne s'agit plus de délibérer," disait le vertueux et courageux Espagnol, dans une circonstance à-peu-près semblable à celle où nous nous trouvons aujourd'hui, " la nature de notre cause, la situation de nos affaires, " celle de nos ennemis demandent une prompte action, " et ne nous permettent pas de longues délibérations. " Nous nous armons pour rétablir nos autels, notre reli-

Digitized by Google

" gion, notre gloire, la liberté de nos enfants, de nos amis, " de notre patrie ; pour la sûreté, l'honneur, et la pu- " dicité de nos femmes, pour nous soustraire nous- " mêmes au joug d'un vainqueur insolent et barbare, " qui s'est emparé de nos biens, et sous l'empire duquel " la vie d'aucun de nous n'est en sûreté. Si jamais temps " fut favorable pour tenter une si belle entreprise, c'est " aujourd'hui que nous nous trouvons assemblés, unis, " liés ensemble par les nœuds de tant d'intérêts qui nous " concernent tous ; les habitants des montagnes et ceux " qui sont retirés dans les déserts, attendent notre dé- " termination pour prendre les armes et se joindre à " nous. Ceux-mêmes que l'amour du repos a trompés " et retenus parmi les Maures, se montreront prêts à " rompre leurs fers, dès qu'ils nous verront marcher " vers eux, en état de seconder leurs efforts. Les Maures " enfin, sont occupés des vastes projets qui les ont fait " passer dans les Gaules et de leurs propres divisions. " Nous avons fait les premiers pas ; il n'est plus temps " de reculer. On a déjà marché contre nous. Pour peu " que nous tardions à nous mettre en disposition d'éloi- " gner l'ennemi de nos montagnes, nous nous y trouve- " rons assiégés, et quand nous n'y serions pas forcés, " nous y sommes en trop grand nombre, pour subsister " de ce qui croît sur ces rochers arides et stériles. Al- " lons : Dieu dont nous soutenons la cause, contre les " ennemis de son nom, combattra pour nous, pendant " que nous combattrons pour lui ; et sa main qui nous " a punis, parce que nous l'avions oublié, fortifiera nos " bras dans une guerre entreprise pour l'honneur de son " culte. Nous mettons notre confiance dans la force " invincible du Tout-Puissant. Je vous menerai au " combat, mais j'irai toujours le premier, et n'exigerai " rien de vous dont je ne vous donne l'exemple."

Ce discours, s'il en était besoin, produirait encore aujourd'hui ce qu'il produisit alors. A la voix de Pélage, tous les Asturiens prirent les armes ; chacun d'eux fit des prodiges de valeur. La Cantabrie et la Galicie envoyèrent des députés pour demander à être admises dans la confédération des Asturies. Elles y furent reçues, tous leurs moyens se réunirent et les Maures furent vaincus.

Trois cent trente-neuf ans après, l'Espagne eut un autre défenseur : ce fut Rodrigue Diaz de Bivar, noble et fier Castillan de la ville de Burgos.

Digitized by Google

Ce vertueux citoyen, ce vaillant guerrier, brûlant du désir d'assurer la liberté de sa patrie, osa remontrer avec chaleur dans un conseil présidé par le Roi de Castille: " Qu'il était honteux de délibérer sur les prétentions de l'Empereur Henri II ; que l'indépendance de " l'Espagne était établie sur tant de titres, qu'il n'y avait " que les mauvais Espagnols qui pussent souffrir qu'on " la mît en compromis ; qu'il fallait se soutenir aux dépens même de sa vie ; et qu'il se déclarait ennemi de " quiconque conseillerait au Roi d'y laisser donner " atteinte."

Si le Prince de la Paix, au lieu de trahir son souverain et sa patrie, avait eu la prévoyance, la loyauté et l'énergie des deux grands hommes que nous venons de citer, les prétentions de Buonaparté, comme celles de Henri, auraient été reçues avec indignation: comme les Maures le furent sous Philippe; les Français auraient été expulsés, et l'Espagne serait sauvée.

Ce qui n'a pas été fait peut se faire encore ; mais pour cela, il faut unanimité de principes, et la réunion sagement combinée de toutes nos forces et de tous nos moyens.

Sans le concours que réclame le salut de la patrie, sans la résolution la plus courageuse de repousser de son sein l'ennemi le plus perfide et le plus cruel, comme les peuples asservis, nous perdrons notre marine et nos arsenaux, notre armée sera licenciée ou envoyée en Allemagne ; on désarmera notre milice, notre clergé sera détruit et dépouillé, nos églises pillées, nos autels profanés, les terres des grands propriétaires confiquées, notre commerce entiérement détruit ; nos possessions d'outremer enlevées à la métropole ; le royaume ruiné par des contributions énormes ; enfin toute l'Espagne, libre et heureuse sous ses rois, sera réduite au plus affreux esclavage.

Pour éviter d'aussi affreuses calamités, il ne nous reste qu'une seule ressource, celle de nous rallier à l'oriflamme que les provinces des Asturies et de Galice viennent de déployer pour la défense de la religion, de la justice et de l'honneur.

Enfants de la patrie ! nous nous montrerons dignes de nous-mêmes ; nous perpétuerons la gloire dont se couvrirent nos aïeux, quand, comme eux, nous serons convaincus qu'aucun sacrifice ne doit être pénible lors-

Digitized by Google

qu'on a sa liberté à conserver, le massacre de ses parents, de ses amis à venger, sa femme et ses enfants à défendre.

Si pour la honte de la nation espagnole il s'est trouvé des hommes assez ennemis d'eux-mêmes et de leur pays, pour aller aux pieds du tyran prostituer leur nom et leur existence, espérons du moins que dans la lutte qui va s'ouvrir, les chefs de la ligue espagnole, n'auront point, comme Pélage, à déjouer les projets d'un nouvel Oppas, de cet archevêque de Séville qui fut assez lâche pour trahir à la foi son Dieu, son Roi et sa patrie.

Nous devons croire que l'exemple édifiant et courageux que viennent de donner les évêques d'Oviédo et de Compostelle sera non-seulement suivi par tous ceux du royaume, mais aussi par tous les membres du respectable clergé séculier et régulier, également intéressés, comme ministres zélés de la religion et comme bons citoyens, à punir le crime, à faire triompher la vertu, et à préserver l'Espagne d'un joug étranger.

Suivent les signatures des membres du conseil.

A Léon, le 17 de Mai, 1808.

Royaume de Galice.

Adresse du Conseil-général de Gouvernement du Royaume de Galice.

Braves Espagnols !—L'abdication de son trône par notre souverain Ferdinand VII, qui nous a été communiquée officiellement, est la preuve la plus frappante de la violence exercée envers lui. Il y manifeste la privation de sa liberté et de son pouvoir, et sa douleur d'être forcé par le despotisme et la tyrannie à se séparer de ses sujets, et il réclame implicitement notre assistance. On veut mettre à sa place un conquérant superbe et perfide, qui se dispose à verser votre sang, pour satisfaire son appétit sanguinaire et son ambition démesurée, comme il a déjà répandu avec profusion le sang de la généreuse, brave et loyale nation Française. Il veut entraîner par la force les jeunes Espagnols les plus illustres, à la suite de ceux que notre Monarque a déjà envoyés avec franchise et confiance, sans autre objet que pour exalter un

Digitized by Google

homme pour qui le monde ne paraît pas être assez grand, et qui est altéré de sang humain. Des actes de perfidie, qui n'ont pas d'exemple dans les annales des nations civilisées, ont été la récompense de cet acte de générosité. Ils sont notoires les stratagèmes, les fraudes, les supercheries que Napoléon a employés, sous le masque d'un allié intime et d'un ami fidele, pour introduire ses troupes jusque dans notre capitale, et se rendre maître de nos places frontieres; pour harasser notre Souverain; pour exciter les troubles dans le peuple; pour nous enlever notre Roi, nos Princes et Infants, et pour diriger avec un bras de fer notre gouvernement, qui donne forcément des ordres qu'il abhorre, tyrannisé par un régent étranger et un Usurpateur. Cette conduite scandaleuse et celle qu'il a tenue envers l'Etrurie et envers les Portugais nos voisins, nous indiquent quelle foi nous avons à espérer de ces promesses séduisantes sous lesquelles il a voulu cacher ses mauvais desseins, nous traitant comme un peuple à la fois lâche et stupide.

Une nation policée, brave et généreuse se courbera-t-elle sous le joug de la perfidie? Se laissera-t-elle insulter par les outrages les plus perfides, les plus immoraux et les plus humiliants, commis à la face de l'univers, et se soumettra-t-elle au joug honteux qui est préparé pour elle? Non, nobles Galiciens, ce ne sont pas là les impulsions de vos cœurs généreux. Bouillants de l'ardeur la plus vertueuse et du plus noble enthousiasme, vous avez déjà exprimé vos sentiments, dignes d'être applaudis et imités par tous les Espagnols. Vous aimez mieux mourir que de voir votre indépendance foulée aux pieds, votre religion détruite, votre Roi en captivité, et le St. Pere menacé d'un joug aussi pesant que honteux. Que les sentiments généreux de vos nobles cœurs se raniment! Courez aux armes, non comme ce monstre, pour satisfaire une ambition effrénée; non, comme lui, pour violer le droit des gens et les lois des nations; non pour nous rendre odieux à l'humanité; non pour offenser une nation généreuse et amie, gouvernée par un monstre, insupportable sur la terre. Courez aux armes pour assister vos compatriotes; pour tirer votre Roi de la captivité; pour rendre la liberté et l'énergie à notre gouvernement; pour conserver votre vie et celle de vos enfants; pour maintenir le droit incontestable de jouir et disposer de vos propriétés; pour assurer l'indépendance de votre patrie,

Digitized by Google

par-dessus tout pour défendre votre sainte religion. Employez les armes qu'elle offre, armez vos cœur de la crainte de Dieu ; implorez l'assistance de la mere de Dieu et du grand apôtre St. Jacques, notre patron ; et certains du succès, dans une cause aussi glorieuse, pressez vous d'embrasser la victoire que vous assurent leur intercession et la justice de votre cause.

Et vous, corporations et individus particuliers, qui par votre situation et votre caractere ne pouvez pas prendre les armes, assistez vos freres de vos fortunes et propriétés. Vous êtes plus intéressés à cette demande que tous les autres sujets ; sacrifiez volontairement une partie de vos propriétés, afin que vous ne soyez pas privés de la totalité par la violence. Ne différez pas un instant ce sacrifice, si vous voulez, par la prompte exécution d'un plan bien concerté, réprimer la fureur d'un ennemi qui est accoutumé à agir avec la rapidité de l'éclair. Renoncez à toutes vues privées, et n'hésitez pas ; car sans cela vous, vos femmes, vos enfants, vos familles, deviendrez les victimes de la vengeance la plus implacable.

(Signé) Don Manuel Acha, Sec.

A la Corogne, le 4 Juin 1808.

Principauté des Asturies.

Le conseil-général de la Principauté ne doit pas perdre un instant à publier la lettre suivante, qu'il vient de recevoir de son roi Ferdinand VII, et dont l'authenticité est certifiée par un des membres du conseil, qui a une parfaite connaissance de son écriture. Sur la premiere enveloppe est écrit : " A l'Assemblée Royale d'Oviedo ;" et sur la seconde : " Au chef d'armes des Asturies."

" Nobles Asturiens,—Je suis environné de tout côté, et victime de la perfidie. Vous avez sauvé l'Espagne dans des circonstances plus fâcheuses que les présentes. Etant aujourd'hui prisonnier, je ne vous demande pas la couronne ; mais je désire que par un plan bien concerté avec les provinces voisines, vous mainteniez votre liberté, que vous ne vous courbiez pas sous un joug étranger, et que vous ne vous soumettiez pas à l'ennemi perfide qui prive de ses droits votre infortuné Prince.

" Ferdinand."

" Bayonne, le 8 Mai 1808."

Digitized by Google

Le conseil n'a aucune observation à ajouter à des expressions aussi énergiques et aussi touchantes, mais avec le plus vif chagrin il mêle ses pleurs à ceux de ses chers et fidèles compatriotes auxquels cette lettre est adressée.

Oviedo, le 26 Mai 1808.

Juan de ARGUEKER TORAL, faisant fonctions de secrétaire.

Proclamation du Conseil-Général de la Province des Asturies.

Braves Asturiens, chers compatriotes!—Vos premiers vœux sont déjà accomplis. La principauté remplissant les devoirs qui sont les plus sacrés pour les hommes, a déjà formellement déclaré la guerre à la France. Peut-être redouterez-vous cette vigoureuse résolution; mais quelle autre mesure pouvions nous ou devions-nous adopter? Se trouvera-t-il parmi nous un seul homme qui préfère de vivre dans un vil et honteux esclavage, à la gloire de mourir au champ d'honneur, les armes à la main, en défendant notre infortuné Monarque, nos propriétés, nos enfants et nos femmes? Si dans le moment même où ces hordes de brigands recevaient les faveurs et les bons offices des habitants de notre capitale elles ont massacré de sang froid plus de deux mille personnes, sans autre motif que pour avoir défendu leurs freres insultés, que ne devions-nous pas en attendre si nous nous étions soumis à leur domination? Leur conduite perfide envers notre Roi et toute sa famille, qu'ils ont trompés et attirés en France, sous la promesse d'une amitié éternelle, enfin de les enchaîner, n'a pas d'exemple dans l'histoire. Leur conduite envers la nation entiere est plus inique que celle que nous aurions pu attendre d'une horde de Hottentots. Ils ont profané nos temples; ils ont insulté notre religion; ils ont outragé nos femmes; enfin, ils ont manqué à toutes leurs promesses, et il n'existe pas de droits qu'ils n'aient violé. Aux armes, Asturiens, aux armes! N'oublions pas que les Asturiens, lors d'une autre invasion, qui était certainement moins injuste, ont rétabli la monarchie. Aspirons à la même gloire dans la présente occasion. Rappelons-nous qu'une nation étrangere n'a jamais pu nous asservir,

Digitized by Google

quelques efforts qu'elle ait faits pour y parvenir. Offrons nos prieres au Dieu des armées. Implorons l'intercession de Notre-Dame des combats, dont l'image est adorée dans l'ancien temple de Covadonga ; et certains qu'elle ne peut nous abandonner dans une si juste cause, précipitons-nous sur notre exécrable ennemi ; anéantissons et chassons de notre presqu'île des gens aussi vils, aussi perfides. Cette demande vous est adressée au nom de vos représentants, par le procureur-général de la principauté.

ALVACO FLOREZ ESTUADA.

Manifeste de la Province d'Arragon.

La Providence a conservé dans l'Arragon une immense quantité de fusils, munitions et artillerie, qui n'ont pas été traîtreusement vendus ou livrés aux ennemis de notre repos. Votre patriotisme, votre loyauté, et votre attachement pour les bonnes coutumes dont vous avez hérité de vos ancêtres, vous ont porté à secouer le joug honteux qui nous était préparé par la sédition, et par les fausses promesses du gouvernement français, qui dirigeant la conduite de F..... par le machiavélisme le plus abominable, n'a cherché qu'à nous tromper, ainsi que toute l'Espagne, pour couvrir de honte et de déshonneur la nation la plus brave qu'il y ait sur la terre.

Vous avez mis une entiere confiance en moi, et cet honneur que vous m'avez accordé sans que je l'aie mérité, m'oblige à arracher le voile qui couvre la plus détestable iniquité. Ma vie, qui ne peut avoir de prix pour moi qu'autant qu'elle peut être utile à votre bonheur et à la prospérité de ma chere patrie, est le moindre sacrifice que je puisse faire, en retour de toute les preuves de confiance et d'attachement dont vous m'avez honoré. N'en doutez pas, Arragoniens ; mon cœur n'est pas fait pour méditer des crimes, ni pour s'associer à ceux qui les commettent et les protegent. Quelques-uns de ceux en qui la nation espagnole a placé sa confiance, quelques-uns de ceux qui ont en main le pouvoir suprême, sont les premiers à travailler à votre ruine, par tous les moyens que la méchanceté peut suggérer, et à former des liaisons déloyales avec l'ennemi de notre patrie. La soif de l'or et peut-être la fausse idée de souiller nos destinées

Digitized by Google

par leurs procédés iniques, leur fait envisager avec indifférence la destruction de notre pays. Quoique j'aie de fortes raisons de le penser, je m'abstiendrai cependant de mentionner leurs noms, pour ne pas rendre encore le chagrin plus cuisant. Mais actuellement que votre détermination, celle de vos voisins les habitants de Valencia, et de toutes les provinces d'Espagne qui sont dans les mêmes sentiments, sont connues, quelques-uns des chefs ont peut-être changé de résolution, embrassé la cause de la justice, et tenté de secouer le joug qu'ils avaient eux-mêmes voulu nous imposer, par les moyens les plus vils et les plus iniques. Le temps découvrira si je me trompe dans cette opinion. Soyez sans crainte, Arragoniens; défendons la plus juste des causes, et nous serons invincibles. Les troupes de l'ennemi qui sont maintenant en Espagne ne peuvent pas résister à nos efforts. Malheur à elles, si jamais elles osent répéter dans aucune autre ville d'Espagne ce qu'elles ont fait à Madrid le 2 Mai, sacrifiant sans pitié, comme rebelles et assassins, ceux dont elles venaient recevoir des honneurs et des largesses qu'elles ne méritaient pas. Bayonne a vu et se rappellera long temps les actes de violence qui ont été commis après une longue suite de trahisons et de fraudes; actes de violence clairement prouvés par les contradictions qui se trouvent dans les pieces publiées, où Charles IV est accusé d'avoir conspiré avec un ministre, qui est ensuite nommé membre du conseil du gouvernement, où le Roi son fils, qui n'a jamais été marié qu'une fois, est interrogé au sujet de sa *premiere* femme. En conséquence, il est de mon devoir de déclarer, et je déclare ce qui suit:

1°. Que l'Empereur des Français, tous les individus de sa famille, tous les généraux et officiers Français seront personnellement responsables de la sûreté du Roi, et de celle de son frere et de son oncle.

2°. Que dans le cas où quelque violence serait commise contre ces têtes précieuses, la nation, afin que l'Espagne ne soit pas sans Roi, fera usage de son droit d'élection en faveur de l'Archiduc Charles, comme neveu de Charles III, en cas que le Prince de Sicile, ou l'Infant Don Pedro, et les autres héritiers ne puissent pas accéder.

3°. Que, si l'armée française commet quelques vols, dévastations et massacres, soit à Madrid soit dans toute

Digitized by Google

autre ville, envahie par les troupes françaises, elles seront considérées comme coupables de haute trahison, et il ne leur sera point accordé de quartier.

4°. Tout ce qui a été fait jusqu'à présent sera considéré comme illégal, nul, et extorqué par la violence que l'on sait être exercée partout.

5°. Tout ce qui pourra être fait dorénavant à Bayonne, sera aussi considéré comme nul et illégal; et tous ceux qui prendront part à de pareils actes, seront regardés comme traîtres à leur pays.

6°. Tous les déserteurs de l'armée française qui se présentent, seront reçus en Arragon et traités avec la générosité qui forme un des principaux traits du caractere national Espagnol; ils seront désarmés et conduits dans cette capitale, où ils pourront s'enrôler dans nos troupes.

7°. Tous les autres royaumes et provinces d'Espagne, qui ne sont pas encore envahis par l'ennemi, sont invités à envoyer des députés à Ternal, ou dans tout autre lieu convenable, pour nommer un Lieutenant-général, aux ordres duquel se conformeront les chefs particuliers des différents royaumes.

8°. Le manifeste ci-dessus sera imprimé et publié dans toute l'étendue du royaume d'Arragon, et il sera aussi répandu dans les capitales et chefs-lieux de toutes les provinces et royaumes d'Espagne.

Donné au quartier-général à Sarragosse, le 31 Mai 1808.

(Signé) PALAFOX,
Gouverneur et Cap. Général
du royaume d'Arragon.

Le Conseil de Valladolid à toutes les Provinces d'Espagne.

Nobles Castillans!

L'ennemi commun du genre humain est le traître qui a arraché de notre sein notre bon Ferdinand VII et toute la Famille Royale. Il porte l'audace jusqu'à nous faire des offres de bonheur et de paix, tandis qu'il dévaste notre pays, renverse notre église et massacre nos frères. Son orgueil, flatté par un assemblage d'hommes

Digitized by Google

vils, empressés à lui offrir leur encens, et souffert par les innombrables victimes qui gémissent dans ses fers, lui a fait concevoir l'idée romanesque de se proclamer seigneur et maître de tout l'univers. Il n'est point d'atrocités qu'il ne commette pour parvenir à ce but. Le nom respectable du grand Empereur de Russie; la dissimulation politique de l'Empereur d'Allemagne; la timide complaisance du Saint Pere de l'église; l'opinion des véritables Français, exposés plus que tous les autres à la sévérité de son sceptre de fer; enfin les lois les plus sacrées de l'humanité ont été foulées aux pieds avec le plus grand mépris, pour prononcer l'exécrable sentence de l'extirpation de la Maison de Bourbon. Toutes ces iniquités, toutes ces outrages, resteront-ils impunis, tant qu'il existera des Espagnols et des Espagnols-Castillans? Non, cela n'est pas possible. Vos cœurs brûlants d'une noble ardeur pour votre religion et votre patrie, ont résolu de renouveler ces scenes héroïques, où la valeur des Castillans a brillé d'un éclat immortel, a sauvé la patrie et a affermi notre religion. Les stratagêmes qui jusqu'ici ont assuré la victoire au tyran, se sont évanouis au moment où l'Europe a vu de ses propres yeux les piéges artificieux et les supercheries par lesquelles il a séduit ceux qui n'étaient pas sur leurs gardes, jusqu'à ce qu'il eût courbé leur tête sous son joug. Versons jusqu'à la derniere goutte de notre sang pour repousser cette domination. Devenons tous de braves soldats, observons la meilleure discipline et subordination. Ne respirons que l'obéissance et le respect pour le grand homme qui nous gouverne, l'un des meilleurs généraux de l'Espagne, Don Gregorio de la Cuesta. Aux armes, Castillans, aux armes! Mourons pour notre patrie, notre religion et notre Roi!

On souscrit chez M. PELTIER, No. 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland Street, Oxford Street.

Digitized by Google

APPENDIX

AU NO. 187 DE L'AMBIGU.

PROCLAMATIONS, MANIFESTES, ADRESSES, &c.

Des Patriotes Espagnols, réimprimés sur les Originaux apportés à Londres par les Députés qui y ont été envoyés pendant le mois de Juin.

PROVINCE DES ASTURIES.

LA Junta Genéral del Principado no debe perder un momento en publicar la Carta que sigue, que se acaba de recibir de su Rey Don Fernando el VII, y de cuya letra hay positivas seguridades por el conocimiento que de ella tiene uno de sus individuos.—Primer sobre.—A la Real Sociedad de Oviedo.—Segundo Reservada.—Al Xefe de Armas de Asturias.—Nobles Asturianos. Estoy rodeado por todas partes; soy víctima de la perfidia: vosotros salvasteis la Espana en peores circunstancias, y hoy aprisionado no os pido la Corona, pero sí que vindiqueis, arreglando el Plan con las Provincias immediatas, vuestra libertad de no admitir un yugo extrangero, y sugeteis á este pérfidio enemigo que despoja de sus derechos á vuestro desgraciado Príncipe Fernando. Bayona ocho de Mayo de mil ochocientos y ocho.

A tan sentidas y enérgicas expresiones nada debe anadir la Junta sino mezclar sus lagrimas y sentimientos con los de todos los Compatriótas amados y fieles á quienes se comunique.

Oviedo y Mayo 26 de 1808.

JUAN DE ARGUELLES TORAL,
Representante Secretario.

Digitized by Google

Proclama de la Junta General del Principado.

Asturianos leales y amados Compatriotas,

Vuestros primeros votos ya están cumplidos. El Principado, en desempeno de aquellos deberes que mas interesan al hombre ya ha declarado formalmente la guerra á la Francia ¿ os amedrenta acaso tamana resolucion? ¿ Mas que otro partido podia, ni debia tomar? ¿ Se hallará uno solo entre todos nosotros que prefiera la muerte vil é ignominiosa de la esclavitud á morir en el campo de honor con las armas en la mano, defendiendo nuestro infeliz Monarca, nuestros hogares, nuestros hijos y esposas? ¿ Si en el mismo momento en que esas tropas de bandídos estaban recibiendo los mayores obsequios y favores de los habitantes de nuestra Capital, han asesinado friamente mas de dos mil personas sin otro motivo que haberse defendido sus hermanos insultados, que pudieramos esperar de ellos despues que nos hubiesen dominado? · Su perfidia con nuestro Rey y toda su Familia, enganándole para hacerle pasar á Francia baxo la palabra de un eterno armisticio, para encadenarles á todos, no tiene igual en la historia. Su conducta con toda la Nacion es mas iniqua que la que teniamos derecho de esperar de una horda de Hotentotes. Han profanado nuestros templos, han insultado nuestra religion, han atacado nuestras mugeres; finalmente, han faltado á toda la fé prometida, y no hay derecho alguno que no hubiesen hollado. Al arma, al arma, Asturianos. No nos olvidemos que Asturias en otra irrupcion, sin duda menos injusta, ha restaurado la Monarquía. Aspiremos á igual gloria en la presente época. Sepamos que jamas nos pudo dominar nacion alguna extrangera por mas esfuerzos que ha hecho. Invoquemos al Dios de los Exércitos; pongamos por intercesora á nuestra Senora de las batallas, cuya imagen se venera en el antiquisimo templo de Covadonga, y seguros de que no puede abandonarnos en causa tan justa, corramos á aniquilar y arrojar de nuestra Península nacion tan pérfida y tan execrable. Así os lo pide en nombre de vuestros Representantes el Procurador General del Principado.

ALVARO FLOREZ
ESTRADA.

Digitized by Google

ARRAGON.

Manifiesto.

La Providencia ha conservado en Aragon una cantidad inmensa de fusiles, municiones y artillería de todos calibres, que no han sido vendidos ni entregados con perfidia á los enemigos de nuestro reposo. Vuestro patriotismo, vuestra lealtad, y vuestro amor á las sanos costumbres que habeis heredado de nuestros mayores, os decidiéron á sacudir la vergonzosa esclavitud que os preparaban la sedicion, y las falsas promesas del Gobierno frances, que reglándo su conducta por un maquiavelismo horroroso, solo aspira á enganaros, como á toda la Espana, para llenar de oprobio y de vergüenza la Nacion mas generosa del Orbe.

Os habeis fiado de mí, y esta honra, que sin yo merecerla, habeis querido dispensarme, me obliga á descorrer el velo de la iniquidad mas exècrable. Mi vida, que solo puede serme apreciable en quanto sea capáz de contribuir á vuestra felicidad y á la de mi anfada Patria, es el menor sacrificio con que pudiera pagaros las pruèbas de amor y de confianza que os merezco; no lo dudéis, Aragoneses, mi corazon no es capáz de abrigar delitos, ni de confabularse con los que los concíben ó protegen. Algunos de los Depositarios de la confianza de la Nacion Espanola, los que tienen en sus manos la autoridad Suprema, son los primeros á proporcionar vuestra ruina por quantos medios sugiere la malicia, y á aliarse descaradamente con nuestros enemigos. La sed del oro, y la enganosa idea, que acaso han concebido, de conservar unos destinos manchados con sus iniquidades, les hace mirar con una fria indiferencia el exterminio de su Patria: aunque tengo fundados motivos para creerlo así, omitiré el manifestarlos para escusaros nuevas penas. Tal vez en esta época, sabiendo vuestra resolucion, la de los esforzados Valencianos vuestros vecinos, y la de todas las Provincias de Espana, que piensan del mismo modo, algunos de sus Gefes se habran decidido por lo justo, y tratado de sacudir el yugo que valiéndose de su misma iniquidad e pretendia imponernos. Si yo me engano en creerlo así, que tiemblen los malvados solo de pensar que el tiempo puede desenvolver estas verdades. No temais Aragoneses; defendémos la causa mas

Digitized by Google

justa que jamás pudo presentarse, y somos invencibles. Las tropas enemigas que hay en Espana nada son para nuestros esfuerzos, é infelices de ellas si se atreven á repetir en qualquier pueblo Espanol lo que hiciéron el dos de Mayo en Madrid, sacrificando sin piedad y llamando sediciosos y asesinos á aquellos mismos de quienes tan solo recibian honras y beneficios que no meregen! Bayona es buen testigo y sabe originalmente las violencias, que despues de una série de perfidias y enganos se han cometido allí; violencias que aparecen de las groseras contradicciones que resultan de las fechas, de acusar Carlos IV de conspirador á un Ministro, y de confirmar despues su nombramiento con el de los demas de la Junta de Gobierno, y de hablar al Rey su hijo de la primera muger, no habiendo sido casado dos veces; en consecuencia debo declarar, y declaro lo siguiente:

1. Que el Emperador, todos los individuos de su familia y finalmente todo General y Oficial Frances son personalmente responsables de la seguridad del Rey, y de su Hermano y Tio.

2. Que en caso de un atentado contra vidas tan preciosas, para que la Espana no carezca de su Monarca, usará la Nacion de su derecho electivo á favor del Archiduque Cárlos, como Nieto de Cárlos III, siempre que el Príncipe de Sicilia y el Infante Don Pedro, y demas herederos no puedan concurrir.

3. Que si el Exército frances hiciese el menor robo, saquéo, ó muerte, ya sea en Madrid ú en otro pueblo de los que ha invadido, se considerará como un delito de alta traycion, y no se dará Quartel á ninguno.

4. Que se repute y tenga por ilegal y nulo, como obra de la violencia todo lo actuado hasta ahora en Bayona y en Madrid por la fuerza que domina en ámbas partes.

5. Que se tenga igualmente por nulo todo quanto se hiciere subcesivamente en Bayona, y por rebeldes á la Patria quantos, no habiendo pasado la raya, lo hiciesen despues de esta publicacion.

6. Que se admita en Aragon, y trate con la generosidad propia del carácter Espanol á todos los desertores del Exército frances que se presenten, conduciéndolos desarmados á esta Capital, donde se les dará partido entre nuestras Tropas.

7. Que se convide á las demas Provincias y Reynos de Espana no invadidos á concurrir á Teruel ú otro parage adequado con sus Diputados para nombrar un Lugar-Teniente General á quien obedezcan todos los Gefes particulares de los Reynos.

Digitized by Google

8. Que el Manifesto antecedente se imprima, y publique en todo el Reyno de Aragon para su inteligencia, circulandose ademas a las Capitales y Cabezas de Partido de todas las Provincias y Reynos de Espana.

Dado en el Quartel general de Zaragoza a 31 de Mayo de 1808.

El Gobernador y Capitan general del Reyno de Aragon,

PALAFOX.

VALLADOLID.

La Provincia de Valladolid a Todas las de Espana.

Nobles Castellanos,

El enemigo universal del hombre ha sido el pérfido que ha arrancado de nuestro seno á nuestro amable FERNANDO VII. y toda la Real Familia. Su atrevimiento llegal al estremo de ofrecernos la felicidad, quando desola nuestros campos, atropella nuestros templos, y sacrifica asesinamente á nuestros hermanos. Su orgullo fomentado por una porcion de viles, que á porfia le inciensan, y tolerado por un sinnúmero de infelices que gimen en sus cadenas, le han hecho concebir la fanática idea de proclamarse Senor de todo el Mundo. Para la consecucion de este fin no hay monstruosidad que no cometa. El respetable nombre del grande Emperador de las Rusias: el político disimulo del Imperio Aleman: las tímidas condescendencias del Padre de la Iglesia: la venerable opinion de los verdaderos franceses sugetos mas que otros á su ferreo dominio, y, por decirlo de una vez, los mas sagrados derechos del hombre, todo, todo ha sido atropellado con el mayor vilipendio para pronunciar la execrable sentencia de la estincion de los Borbones. ¿Tantos ultrages, tantas iniquidades, podrán quedar impunes, exîstiendo en el Mundo Espagnoles, y Espanoles Castellanos? No es posible. Vuestros corazones inflamados y a con el espíritu de Religion y Patria, se han propuesto renovar aquellas heroicas escenas en que brilló el valor Castellano, y con el que se salvó la Patria y se afirmó la Religion. Los ardides que hasta aquí han dado las victorias al tirano, han desaparecido desde el momento en que la Europa ha palpado con sus

Digitized by Google

propios ojos el cúmulo de artificiosos embustes y embrollos con que ha seducido á los incautos, hasta ponerles el yugo. Derramemos hasta la última gota de sangre, resistiendo este dominio. Convirtámonos en Valientes Soldados, llenos de subordinacion y disciplina. No respiremos mas que obediencia y respeto á el grande hombre que nos gobierna, á uno de los mejores Generales de la España, al Excelentísimo Senor Don Gregorio de la Cuesta. Al arma, al arma Castellanos, muramos por la Patria, la Religion y el Rey.

Cantabres.

Valerosos Cantabros y Companeros. Ya es cumplido vuestro deseo. Ya rebentó la mina que habia en el corazon de este Pueblo como en el vuestro. Llegado ha el caso de que todos hagamos un digno sacrificio por nuestra Santa Religion por nuestras buenas Leyes y costumbres y por quien mas debamos hacerle para conservarlas. De anoche aca está armado todo este Pueblo por su propia exâltacion consiguiente á la probocacion de un frances despues de otras. Nadie ha podido contenerle especialmente despues de haber sabido que todos vosotros pensais como el. Pero este ardor y valor requiere cierto órden cierta prebencion y combinacion, para que produzca el efecto á que todos aspiramos. Sobre todo es absolutamente preciso que obremos de concierto y para ello qué nos juntemos por medio de las correspondientes Diputaciones. Aquí hay yá una junta formada con todas las facultades necesarias y compuesta de los que abaxo firmamos. Si á imitacion de las que se celebraron por todo el País el ano de 95 concurran luego luego Diputados de cada jurisdiccion combocada, luego luego se organizarán los medios de nuestra comun defensa. Nos instruiremos y auxiliaremos reciprocamente conforme á las fuerzas y circustancias locales de cada jurisdiccion. A ello pues de contado: formense al instante listas exáctas de todos los que puedan tomar las Armas desde la edad de diez y siete á quarenta y cinco anos, ó algo mas, si suple la robustez: formese otra lista de las Armas útiles que tenga cada jurisdiccion, comienzense los ensayos por medio de los Militares retirados ó dispersos que hubiere, aprovechando á este fin si quiera dos horas cada dia y manos á la obra. Las razones generales que todos tenemos

Digitized by Google

para pensar y obrar asi, las vereis luego con gusto desembueltas en otro papel que se os circulará á este fin.

Dios guarde á VV. muchos anos. Santaadér 27 de Mayo de 1808.

GALICIA.

El Reyno de Galicia, y la Junta Suprema de Gobierno del Mismo.

Valerosos Espanoles,

La abdicacion que nos ha comunicado nuestro Gobierno, hecha por nuestro legitimo Soberano Don Fernando VII de su Reyno, es la mas enérgica protexta de la violencia que padece. En ella nos manifiesta su falta de libertad, y de fuerzas, y el dolor con que le obliga la tiranía á separarse de sus vasallos: y en ella implicitamente pide nuestros auxilios. En su lugar se os quiere substituir un Conquistador orgulloso y falaz, que desea prodigar vuestra sangre en obsequio de su ilimitada ambicion, como lo ha hecho hasta ahora de su Noble, Valiente, y Leal Nacion Francesa. De la fuerza quiere valerse para conducir la mas lucida Juventud Espanola á donde la buena fe de nuestro Monarca embió gran parte de ella, sin otro objeto que engrandecer á un hombre que parece no cabe en el Mundo, y que se alimenta con sangre humana. La recompensa de este acto de generosidad ha sido la perfidia de que no se dará exemplo entre las Naciones cultas. Bien notorias son las estratagemas, los engânos, y las traiciones de que Napoleon se ha valido para introducir en calidad de *Intimo, Aliado y fiel Amigo* sus tropâs hásta nuestra Corte, y apoderarlas de las Fortalezas de nuestras fronteras; para inquietar los animos de nuestros Monarcas: conmover al Pueblo: robarnos á nuestros Reyes, Príncipes, é Infantes; y para hacerse arbitro con la fuerza de las deliberaciones de nuestro Gobierno, que sin libertad manda lo mismo que repugna, sugeto á un Regente intruso. Esta perversa conducta, y la que ha observado con la Etruria, y con nuestros vecinos los Portugueses nos descubre la fidelidad que podemos esperar de las alagüenas promesas con que á manera de Estelion nos quiere encubrir sus malignas ideas, tratandonos ó como á extremadamente estupidos, ó nimiamente timidos.

¿Y será posible que una Nacion culta, valiente, y generosa

Digitized by Google

doble su cerviz á la perfidia? ¿Se dexe burlar con los ultrages mas impoliticos, inmorales, y vergonzosos, hechos á la faz del Mundo todo y sucumba á la mas humillante esclavitud que se le prepare? No, Nobles Gallegos, no es este el dictamen de vuestros corazones: yá habeis explicado llenos del mas virtuoso ardor, y entusiasmo vuestros leales pensamientos, dignos de los elogios, y de la imitacion de todos los Espanoles: deseais antes morir que ver deprimida vuestra independencia, hollada vuestra Religion, cautivo á vuestro Rey, á amenazada vuestra Patria de un yugo tan pesado como injusto. Avivad estos deseos. Tomad las Armas, no como ese monstruo de la naturaleza para cebar vuestra ambicion contra los derechos de la humanidad y de las gentes: no para haceros odiosos á la naturaleza humana: no para ofender á una Nacion generosa, y amiga violentamente conducida por una Idra que se hace yá insoportable sobre la tierra. Tomad las Armas, si, para ayudar á vuestros compatriotas: para rescatar á vuestro Rey: para poner en energia, vigor, y libertad al Gobierno que nos dejó: para asegurar vuestras vidas y las de vuestros hijos: para sostener el libre derecho sobre vuestros bienes: la independencia de vuestro suelo: y sobre todo, para defender vuestra Sagrada Religion. Preparaos con las Armas que ella nos franquea: poned vuestros corazones en la honra de Dios: implorad los auxilios de la Inmaculada Conception, y del Glorioso Apostol Santiago nuestros Patronos, y corred seguros á la Victoria, que su intercesion y la justicia de la causa que defendeis os preparan.

Y vosotros Cuerpos y Particulares de todos Estados que por vuestra condicion, ó circunstancias no podeis tomar las Armas, auxiliad á vuestros Hermanos con vuestras facultades. Ningunos mas interesados en esta demanda que vosotros: sacrificad parte de vuestros bienes voluntariamente para no perder el todo con violencia: no dilateis un momento este sacrificio si quereis que la pronta execution de un plan bien convinado contenga el furor de un Enemigo que siempre obra con la celeridad del Rayo: separaos prontisimamente de toda mira particular, pues de otro modo vosotros, vuestras Mugeres, hijos y familas sereis victimas de la mas encarnizada venganza

Coruna 4 de Junio de 1808.

Don Manuel Acuña, Secretario.

Digitized by Google

RESPUESTA

Dada á la Junta de Gobierno por el Illmo. Sr. Obispo de Orense D. Pedro Quevedo y Quitano, con motivo de haber sido nombrado Diputado para la Junta de Bayona.

Excmo. Sr.—Muy Senor mio: Un Receptor de la Coruna me ha entregado en la tarde del Miercoles 25 de este la de V. E. con fecha de 19, por la que, entre lo demas que contiene, me he visto nombrado para asistir á la Asamblea, que debe tenerse en Bayona de Francia, á fin de concurrir en quanto pudiese á la felicidad de la Monarquía, conforme á los deseos del Grande Emperador de los Franceses, celoso de elevarla al mal alto grado de prosperidad, y de gloria.

Aunque mis luces son escasas, en el deseo de la verdadera felicidad y gloria de la Nacion no debo ceder á nadie, y nada omitiria que me fuese practicable, y creyese conducente á ello. Pero mi edad de 73 anos, una indisposicion actual, y otras notorias habituales, me impiden un viage tan largo, y con un término tan corto, que apenas basta para el, y menos para poder anticipar los oficios, y para adquirir las noticias, é instruccion que debian preceder. Por lo mismo, me considero precisado á exônerarme de este encargo, como lo hago por esta, no dudando que el Serenisimo Senor Duque de Berg, y la suprema Junta de Gobierno estimará justa y necesaria mi súplica de que admitan una escusa, y de exôneracion tan legitimas.

Al mismo tiempo, por lo que interesa al bien de la Nacion, y á los designios mismos del Emperador y Rey, que quiere ser como el Angel de Paz el protector y tutelar de ella, y no olvida; lo que tantas veces ha manifestado, el grande interes que toma en que los publos, y Soberanos sus aliados aumenten su poder, sus riquezas y dicha en todo genero; me tomo la libertad de hacer presente á la Junta suprema de Gobierno, y por ella al mismo Emperador Rey de Italia; lo que antes de tratar de los asuntos á que parece convo-

Digitized by Google

cada, diría y protestaria en la Asamblea de Bayona, si pudiese concurrir á ella

Se trata de curar males, de reparar perjuicios, de mejorar la suerte de la Nacion y de la Monarquía: ¿Pero sobre qué basas y fundamento? ¿Hay medio aprobado, y autoridad firme y reconocida por la Nacion para esto? ¿Quiere ella sugetarse, y espera su salud por esta via? ¿Y no hay enfermedades tambien que se agraban, y exâsperan con las medicinas, de las que se ha dicho *tangant vulnera sacra nullæ manus*?

¿Y no parece haber sido de esta clase las que ha empleado con su aliado y familia Real de Espana el poderoso Protector, el Emperador Napoleon? Sus males se han agravado tanto, que está como desesperada su salud. Se ve internada en el Imperio frances, y en una tierra que la habia desterrado para siempre, y vuelta á su cuna primitiva, halla el túmulo por una muerte civil, en donde la primera rama fue cruelmente cortada por el furor, y la violencia de una revolucion insensata y sanguinaria. Y en estos términos ¿que podrá esperar la Espana? ¿Su curacion la será mas favorable? Los medios y medicinas no lo anuncian. Las renuncias de sus Reyes en Bayona, é Infantes en Burdeos: en donde se cree que no podian ser libres, en donde se han contemplado rodeados de la fuerza, *y del artificio*, y desnudos de las luces y asistencia de sus fieles Vasallos; estas renuncias, que no pueden concebirse, ni parecen posibles atendiendo á las impresiones naturales del amor paternal y filial, y al honor y Ilustre de toda la familia, que tanto interesa á todos los hombres honrados: estas renuncias, que se han hecho sospechosas á toda la Nacion, y de las que pende toda la autoridad, de que justamente puede hacer uso el Emperador y Rey, exigen parà su validacion y firmeza, y á lo menos para la satisfacion de toda la Monarquia Espanola, que se ratifiquen, estando los Reyes é Infantes que las han hecho libres de toda coaccion y temor. Y nada sería tan glorioso para el Grande Emperador Napoleon I°., que tanto se ha interesado en ellas, como devolver á la Espana sus Augustos Monarcas y Familia; disponer que dentro de su seno, y en unas Cortes generales del Reyno hiciesen lo que libremente quisiesen; y la Nacion misma con la indepencia y soberanía que le compete; procediese en conseqüencia á reconocer por su legitimo Rey al que la naturaleza, el derecho, y las circunstancias llamasen al Trono Espanol.

Digitized by Google

Este magnánimo y generoso proceder sería el mayor elogio del mismo Emperador, y sería mas grande y admirable por el, que por todas las victorias y laureles que le coronan y distinguen entre todos los Monarcas de la tierra; y aun saldría la España de una suerte funestisima que la amenaza; y podría finalmente sanar de todos sus males, y gozar de una salud perfecta, y dar despues de Dios las gracias, y tributar el mas sincero reconocimiento á su Salvador, y verdadero Protector, entonces el mayor de los Emperadores de Europa, el moderado, el justo, el magnanimo, el benéfico Napoleon el grande.

Por ahora la España no puede dexar de mirarlo baxo otro aspecto muy diferente: se entrevé, si no se discubre, un opresor de sus Principes, y de ella: se mira como encadenada y esclava, quando se le ofrecen felicidades: obra aun mas que de el artificio, de la violencia, y de un exército numeroso que ha sido admitido como amigo, ó por la indiscrecion y timidez, ó acaso por una vil traicion, que sirve à dar una autoridad, que no es facil estimar legitima.

¿Quien ha hecho Teniente Gobernador del Reyno al Serenísimo Sr. Duque de Berg? ¿No es un nombramiento hecho en Bayona de Francia por un Rey piadoso, digno de todo respeto y amor de sus Vasallos, pero en manos de lados imperiosos por el ascendiente sobre su corazon, y por la fuerza y el poder á que le sometió? ¿Y no es una artificiosa quimera nombrar por Teniente de su Reyno á un General que mánda un exército que le amenaza, y renunciar immédiatamente su Corona? ¿Solo ha querido volver al Trono CARLOS IV. para quitarlo á sus Hijos? ¿Y era forzoso nombrar un Teniente que impidiese á la España por esta autorizacion, y por el poder militar quantos recursos podria tener para evitar la consumacion de un proyecto de esta naturaleza? No solo en España, en toda la Europa dudo se halle persona sincera, que no reclame en su corazon contra estos actos tan extraordinarios, y sospechosos por no decir mas.

En conclusion, La Nacion se ve como sin Rey, y no sabe á que atenerse. Las renuncias de sus Reyes, y el nombramiento de Teniente Gobernador del Reyno, son actos hechos en Francia, y á la vista de un Emperador, que se ha persuadido hacer feliz á España con darle una nueva Dinastia, que tenga su origen en esta Familia tan dichosa, que se cree incapaz de producir Principes que no tengan, ó los mismos, ó mayores talentos para el gobierno de los pueb-

Digitized by Google

los, que el invencible, el victorioso, el legislador, el filosofo, el Grande Emperador Napoleon. La Suprema Junta de Gobierno, á mas de tener contra sí quanto va insinuado, su Presidente armado, y un Exército que la cerca, obligan á que se la considere sin libertad, y lo mismo sucede á los Consejos, y Tribunales de la Corte. ¡Que confusion! ¡ Que caos, y que manantial de desdichas para Espana! No puede evitarla una Asamblea convocada fuera del Reyno, y sujutos que componiéndola, ni pueden tener libertad, ni aun teniéndola creerse que la tuvieran. Y si se juntasen á los movimientos tumultuosos, que pueden temerse dentro del Reyno, pretensiones de Príncipes y Potencias estranas, socorros ofrecidos, ó solicitados, y tropas que vengan á combatir dentro de su seno contra los franceses, y el partido que les siga. ¿ Que desolacion, y que escena podrá concebirse mas lamentable? La compassion, el amor, y la solicitud en su favor del Emperador y Rey podrá antes que curarla, causarla los mayores desastres.

Ruego, pues, con todo el respeto que debo, se hagan presentes á la Suprema Junta de Gobierno los que considero justos temores, y dignos de su reflexion, y aun de ser expuestos al Grande Napoleon. Hasta ahora he podido contâr con la rectitud de su corazon, libre de la ambicion, distante del dolo, y de una politica artificiosa. Y espero aun, que reconociendo no puede estar la salud de Espana en esclavizarla, no se empene en curarla encadenada *porque no está loca, ni furiosa*. Establezcase primero una autoridad legitima, y tratese despues de curarla.

Estos son mis votos, que no he temido manifestar á la Junta de Gobierno, y al Emperador mismo: porque he contado con que, si no fuesen oidos, serán á lo menos mirados, como en realidad lo son, como efecto de mi amor á la Patria, á la Augusta Familia de sus Reyes, y de las obligaciones de Consejero, cuyo título temporal sigue al Obispado en Espana. Y sobre esto, los contemplo no solo útiles, sino necesarios á la verdadera gloria y felicidad del ilustre Heroe que admira la Europa, que todos veneran, y á quien tengo la felicidad de tributar con esta ocasion mis respetuosos, humildes, y obsequiosos respetos—Dios guarde á V. E. los felices anos que deseo. Orense y Mayo 29 de 1808.—Excmô. Sr.: B. L. M. de V. E. su atento Capellan--Pedro Obispo de Orense.--Excmô. Sr. D. Sebastian Pinuela.

Digitized by Google

ANDALOUSIE.

Pueblo de Madrid,

Sevilla ha sabido con espanto vuestra catástrofe del dos de Mayo; la debilidad de un Gobierno, que no os favoreció, que mandó hacer armas contra vosotros, y vuestros heroycos sacrificios: Benditos seais, y vuestra memoria será eterna en los fastos de la Nacion.

Ha visto llena de horror, que el autor de vuestros males, y de los nuestros publicó una Proclama en que desfiguró todos los hechos, y pretendió, que vosotros pasaseis por provocadores, habiendo sido él el que provocó. El Gobierno tuvo la debilidad de autorizar y mandar circular esta Proclama, y vió con serenidad hacer morir á muchos de vosotros por el supuesto quebrantamiento de unas leyes, que no habia. En esta Proclama se decia á los Franceses: la *sangre francesa derramada clama venganza:* ¿Y la espanola no la clama? ¿Y la Espanola derramada por un Exército, que no se avergonzó de atacar á un Pueblo desarmado é indefenso, que vivia baxo sus leyes y su Rey, y contra quien se executaron crueldades, que estremecen? Nosotros, toda España grita, la *sangre Espanola de Madrid clama venganza.*

Consolaos: somos vuestros hermanos: pelearemos como vosotros hasta morir por la defensa del Rey y de la Patria. Ayudadnos con vuestros deseos y vuestros ruegos continuos al Dios grande, que adoramos, y que no puede desampararnos, porque nunca desampara la justicia. En presentadose una ocasion feliz esforzaos, y como Espanoles valerosos sacudid de vuestras cabezas el yugo infame, que con la muerte de tantos inocentes de entre vosotros, y con la perfidia mas horrible se os ha echado y sufrils.

Sevilla y Mayo 29 de 1808.

Digitized by Google

Franceses,

Ya no teneis ni leyes, ni libertad, ni bien alguno: ya se os ha forzado á hacer esclava la Europa, haciendo derramar vuestra sangre y la de vuestros hijos; ya esa familia, que no es Francesa, reyna por vosotros en varias naciones de la Europa sin ningun interes de la Francia, ni de ningun Pueblo. Quedaba la Espana, vuestra aliada perpetua, y que por mil medios, como sabeis, ha concurrido á vuestros immortales triunfos. Se le han arrebatado sus Leyes, su Monarca, su Grandeza, y hasta su misma Religion se amenaza, y no peleando comé lo habeis hecho hasta ahora, y como lo hacen los hombres valerosos, sino con enganos y perfidias, á las quales se os fuerza á que coopereis, envileciendo vuestras armas y brazos robustos, y haciendoos capaces de concurrir á una infamia, que resiste vuestro caracter generoso, y el título augusto de Nacion grande, que habeis adquirido.

Franceses: la Nacion Espanola, vuestra aliada y amiga generosa os convida á que huygais de esas banderas destinadas á hacer esclavas las Naciones, y que os alisteis en las nuestras levantadas por la causa mas justa, que ha visto el mundo, y para defender nuestras Leyes y nuestro Rey, de que ya nos han despojado, no por la fuerza de las Armas, sino por la falsedad y la perfidia, y con la ingratitud mas enorme. Moriremos todos, y vosotros debeis morir con nosotros para borrar el oprobio, que caería sobre vuestra nacion sino lo executaseis; los Espanoles os ofrecen el premio justo de esta accion: os recibirán con los brazos abiertos: pelearéis con ellos; y acabada la Guerra felizmente, como esperamos, se os darán tierras, con cuyo cultivo y frutos pasareis tranquilamente el resto de vuestra vida en el seno de una Nacion, que os ama, que os respeta, y que os hará siempre guardar justicia, y con ella gozareis de todos los bienes.

Italianos, Alemanes dé todas las Provincias de esta gran Nacion, Polacos, Suizos, y quantos componeis los Exércitos, llamados Franceses, ¿Y pelearéis por aquel que os ha oprimido y despojado de quanto teniais mas sagrado? Por aquel que os ha sacado violentamente de vuestros hogares, privado de vuestros bienes, de

Digitized by Google

vuestras mugeres, de vuestros hijos, de vuestra Patria, á la que antes ha hecho esclava? ¿ Y peleareis contra una Nacion generosa como la Espanola, que os ha recibido con tan dulce hospitalidad, qué os ama tan tiernamente, que en el tiempo de su gloria y senorio ha respetado vuestros derechos, porque tiene á todos los Pueblos por hermanos suyos, como lo son verdaderamente? ¿ Y peleareis contra esta Nacion á quien se pretende vencer y hacer esclava, no por la fuerza de las armas, como lo executan los valientes, sino baxo el pretexto de la alianza y la amistad, con enganos y con perfidias tan horribles, de que no hay memoria ni vestigio en los fastos de la historia, ni aun entre los Pueblos barbaros? No lo creemos. Venid á nosostros, y hallareis valor, generosidad, y verdadera honra. Nosotros os ofrecemos los mismos premios que á los Franceses, y esperamos que vosotros y vuestra descendencia los disfrutarán en una dichosa paz.

Sevilla 29 de Mayo de 1808.

(Imprimé en Français.)

Peuple Français,

L'Espagne ton amie, ton alliée, ta voisine se voit forcée de prendre les armes; non contre toi ni contre tes armées, mais oui bien pour réfréner ton Chef et pour venger l'injustice et la faute de bonne foi; décidée, pour y parvenir, à braver tous les risques. Elle porte pour devise et pour titre, *Mourir pour la cause juste;* elle réclame son souverain legitime; l'innocence a été surprise, les droits les plus sacrés parmi les hommes ont été violés. Non, ce n'est pas là le système qui dirige les vues du peuple français; notre imagination est bien loin de former une semblable pensée, nous sommes bien convaincus de votre illustration, nous savons que vous avez vaincu tout le monde, mais avec héroisme; que vous êtes tous soldats, mais sur le champ de bataille. Depuis vingt ans vous vous êtes couverts de trophées; vous avez acquis des triomphes; n'effacez donc pas vos conquêtes, ne mettez point une tache à la gloire que vous avez méritée par l'effusion de tant de sang. Ouvrez le procès, soyez juges séveres, et même ainsi vous déciderez la cause en faveur

Digitized by Google

de notre jeune Ferdinand VII. L'Espagne le proclame pour son légitime Roi ; la nature le déclare ainsi, les Dieux le protégent; il a été persécuté, calomnié. Mais, il a triomphé de l'intrigue et de l'iniquité ; il court avec empressement pour joindre son ami, son allié, et il y trouve son précipice. Peuple Français! Grande Nation ! tu n'es point comprise dans cette artificieuse trâme, tu es trop sensible pour succomber à des projets aussi abominables; la force doit vaincre, que l'on fasse la conquête des royaumes, mais avec courage. Voilà ton système ; nous, nous trouverons sur le champ de bataille, les armes tomberont de nos mains sans pouvoir offenser le peuple invincible. La justice nous accompagne, nous nous battons pour la raison, nous serons vainqueurs, et nous voulons seulement que les bons Français soyent convaincus de la légitimité de notre prétention qui a pour but de colloquer sur le trône celui qui a le droit d'en être possesseur.

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland-Street, Oxford-Street.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXVIII.—*Le* 20 *Juin* 1808.

HISTOIRE—GÉOGRAPHIE.—VOYAGES.

Lettres sur la Morée et les Isles de Cérigo, Hydra et Zante. Par A. L. Castellan.

Et in Arcadia ego.

La Porte-Ottomane désirant faire exécuter dans le port de sa capitale des travaux importants, demanda à la France des ingénieurs, et des artistes dont les talents et l'expérience pussent en garantir le succès. Le gouvernement français s'empressa d'accueillir cette demande, et fit choix de M. Ferregeau, ingénieur en chef des ponts et chaussées, qui fut chargé de désigner lui-même ses collaborateurs. M. Castellan fut compris dans cette mission honorable, en qualité de dessinateur; mais à peine était-il arrivé à Constanti-

Digitized by Google

nople que des événements imprévus ayant rendu cette expédition inutile, il fut obligé de revenir en France avec toutes les personnes qui la composaient. Il profita néanmoins de ce voyage pour recueillir les objets les plus intéressants qu'il avait eu occasion de remarquer dans sa route; et dans le désir d'étendre ses jouissances, en les faisant partager à sa famille et à ses amis, il déposa ses observations dans des lettres qu'il écrivit sur les lieux mêmes, et auxquelles il joignit des vues exactes, dessinées d'après nature.

C'est un choix de ces lettres et dessins qu'il donne aujourd'hui au public. Il s'y borne à parler de la Morée et de quelques îles voisines de ce pays, qui est généralement moins connu que le reste de la Grece.

" D'autres voyages que j'ai faits depuis cette époque, dit-il, des devoirs à remplir et la gravure de mes dessins que j'ai exécutée moi-même, ont beaucoup retardé la publication de mon ouvrage, et ont donné le temps à un voyageur distingué, M. le docteur Pouqueville, qui depuis a parcouru à-peu-près les mêmes contrées, de faire paraître son *Voyage en Morée*. J'ai donc été obligé de supprimer du mien tout ce qui n'aurait été qu'une répétition fastidieuse et qu'on aurait pu prendre pour un plagiat.

" Cependant, continue-t-il, les objets vus par diverses personnes, sans cesser d'être les mêmes, peuvent inspirer des réflexions différentes, suivant l'aspect sous lequel on les envisage. Le même lieu qu'un poëte embellira de tous les charmes de l'imagination, ne présentera à l'observateur profond qu'une source de regrets; mais le peintre doit imiter la nature, s'il veut conserver la ressemblance qu'on exige dans un portrait. C'est sous ce point de vue que j'ai considéré les objets, que j'ai cherché à les peindre, et mes dessins sont en

Digitized by Google

quelque sorte les garants de l'exactitude de mes descriptions. Au reste, mon voyage a été trop rapide et mon séjour en Morée trop court, pour que je puisse me flatter d'offrir un cours complet d'observations. Je me suis contenté de cueillir quelques fleurs sur les bords de ma route, et d'indiquer les abondantes moissons qui attendent un voyageur plus heureux et plus instruit."

On doit donc s'attendre à ne pas trouver cette relation aussi complette qu'elle l'eût été, si l'auteur avait eu le loisir d'observer à son gré tous les objets intéressants qui passerent sous ses yeux. Mais telle qu'il la publie, elle suffit pour donner au commun des lecteurs des notions neuves et exactes tant sur la Morée que sur les principales îles de l'Archipel grec. Elle ne sera pas moins utile aux géographes et à ceux qui auront à parcourir les mêmes lieux, ou qui voudront écrire sur ce sujet si fécond en souvenirs historiques. Les descriptions particulieres qu'elle renferme, sans être aussi étendues qu'elles le sont ordinairement dans les voyages proprement dits, sont cependant assez détaillées pour que le lecteur y trouve à se satisfaire et à s'instruire. D'ailleurs l'auteur, en homme d'esprit et de sens, ne s'est pas contenté de décrire simplement les objets; il a souvent joint à ses récits des observations judicieuses, des remarques piquantes qui en augmentent l'intérêt et l'utilité. On a vu que l'auteur parcourut très-rapidement tous les pays dont il parle, et qu'il ne dépendit pas toujours de lui de prolonger son séjour dans quelque lieu aussi longtemps qu'il l'eût désiré; il serait donc injuste de lui reprocher de n'avoir pas donné plus de développements à quelques-uns de ses récits. On doit, au contraire, lui savoir gré de sa bonne foi. Il aurait pu, à l'exemple de quelques voyageurs peu sinceres, enfler ses descriptions à l'aide

Digitized by Google

des ouvrages déjà connus, et augmenter ainsi le volume de l'ouvrage sans en augmenter réellement l'intérêt.

En second lieu, cette concision a l'avantage de mettre son livre à la portée d'un plus grand nombre de personnes, et notamment de celles qui n'ont pas beaucoup de temps à donner à la lecture.

Le style de l'auteur mérite aussi des éloges. A l'exception de quelques négligences qu'il sera aisé de faire disparaître dans une seconde édition, il est clair, correct, précis, et, ce qui vaut encore mieux, éminemment descriptif. En lisant ses récits, il semble voir les lieux qui en sont l'objet; il vous les représente, il vous les dépeint, il vous y transporte, pour ainsi dire, et, à mon avis, ce n'est pas son moindre mérite. Souvent, et dans la crainte, très-mal fondée sans doute, que sa description *écrite* ne suffise pas, il y ajoute une gravure qui la complette. A cet égard, M. Castellan paraît s'être un peu trop méfié de son talent comme écrivain; car il a multiplié les gravures avec une sorte d'abondance qui semble tenir de la prodigalité, mais dont nous devons cependant lui savoir gré, puisque par là il multiplie aussi nos jouissances. Toutes ces gravures, au nombre de vingt-trois, sont conçues avec esprit et dessinées de manière à flatter agréablement la vue. M. Castellan les a dessinées et gravées lui-même. Cette singularité remarquable ajoute un nouvel intérêt à son voyage. Elle est, en quelque sorte, le garant de sa véracité. Souvent un voyageur, étonné à la vue d'un monument qui se montre à lui pour la première fois, se livre facilement à de dangereuses illusions: bientôt son enthousiasme agrandit à ses yeux tous les objets qu'il découvre, et sa plume devient, sans qu'il s'en aperçoive, complice de son admiration. Le dessinateur voit ces mêmes

Digitized by Google

objets avec plus de sang-froid, les voit tels qu'ils sont, et les transmet avec fidélité.

Heureux donc le voyageur qui réunit le double talent d'écrire et de peindre! heureux surtout celui qui, comme M. Castellan, dans un premier essai, se montre à-la-fois bon écrivain, dessinateur fidele et graveur habile, et qui, à ces qualités estimables, en joint une autre non moins recommandable et non moins rare aujourd'hui, la modestie. Il paraît la posséder éminemment, et certes, ce n'est pas ce qui contribuerait le moins à lui concilier l'estime de ses juges, si son ouvrage n'était déjà par lui-même sûr de mériter unanimement leurs suffrages.

Telles sont les réflexions générales que fait naître la premiere lecture de l'ouvrage. Je vais à présent en faire connaître le contenu avec quelque détail, et justifier par une analyse fidele, entremêlée de citations, les éloges que j'ai donnés au talent, au goût, et au style de l'auteur, ainsi qu'au bon esprit et au discernement qui l'ont guidé dans le choix des matieres qu'il a recueillies.

Les premieres lettres contiennent le détail de la traversée de l'auteur depuis Marseille, où il s'embarqua le 24 Décembre 1796, jusqu'au promontoire de St. Ange ou Maléo (le cap Meléa des Grecs), près duquel le vaisseau jeta l'ancre le 23 Janvier. Mais l'équipage n'ayant pu avoir d'explication avec les habitants de ce cap, qui s'étaient enfuis à son approche, on se détermina à longer la côte pour se rendre à l'île de Cérigo, où l'on débarqua pendant la nuit. Cérigo est l'antique Cythere, nom qui fait naître une foule d'idées agréables, et qui rappelle les plus ingénieuses fictions de la mythologie grecque. Elle fut le témoin des premiers jouissances du ravisseur d'Hélene, de cette beauté funeste qui fit couler tant de pleurs et de sang. " En approchant,

Digitized by Google

dit l'auteur, nos illusions se briserent en quelque sorte sur les rochers arides qui bordent cette île. Cependant les voyageurs l'ont trop dédaignée. Nous y avons reconnu avec intérêt des traces de l'antiquité. Les habitants, malgré leur profonde ignorance, se rappellent encore leur illustre origine. Là, ils vous montrent les bains de Vénus ou d'Hélene; c'est une excavation où les vagues s'engouffrent: ici le point élevé d'où la Mere de l'Amour s'élançait sur son char traîné par des moineaux; c'est un tombeau ouvert taillé à la sommité d'un roc. Plus loin, ils donnent le nom de *Cythérée* à un amas confus de débris; enfin, des tronçons de colonnes rongées par le temps, indiquent la place du temple de la déesse."

M. Castellan visita quelques parties de l'intérieur de cette île célebre. Le premier objet remarquable qui frappa sa vue, fut une grotte formée par des stalactiques, dont la voûte est appuyée sur une douzaine de colonnes qu'il croît avoir été produites par l'écoulement des eaux séléniteuses. L'autre découverte plus importante, fut celle d'anciennes catacombes, dont je ne crois pas qu'aucun voyageur nous ait encore parlé. Elles sont taillées dans l'intérieur d'un rocher de 100 pieds d'élévation perpendiculaire, et à la base duquel les flots viennent se briser. L'auteur eut beaucoup de peine à y pénétrer; encore ne put-il en visiter qu'une partie; la description qu'il en donne se fait lire avec d'autant plus d'intérêt, qu'il y a joint quelques réflexions sur les sarcophages et les chambres sépulchrales des anciens Grecs. A côté de ces grottes souterraines, se trouvent les débris de l'ancienne ville de Cythere. Quelques tours encore debout, des pans de murailles, des édifices renversés et recouverts en partie par les sables; telles sont les seules traces qui en restent. M. Castellan se hâta de quitter ces

Digitized by Google

ruines, mornes et muettes, pour se rendre aux lieux où il devait retrouver les restes du fameux temple de Cythere. Le chemin était fatigant et frayé à travers des rochers blanchâtres, sur lesquels le soleil donnait à plomb, et dont la réverbération était incommode. Il fallait gravir les montagnes qui dominent la ville, et traverser plusieurs gorges profondes et resserrées où l'on ne voit que quelques oliviers, quelques vignes et de petits champs de blé. Les seules traces que l'île ait conservées de ces bocages fleuris si vantés par les poëtes, se voyent aux environs d'un joli ruisseau qui tombe en cascade des hauteurs, et qui est borné de lauriers-roses, de lentisques et de myrthes.

" Nous sommes enfin parvenus au but de notre voyage, dit-il; mais quel a été notre étonnement de n'apercevoir, dans un champ labouré, qu'un petit nombre de colonnes d'une seule piece, rongées par le temps. Leurs chapiteaux manquaient et leur base était enfouie. Il était difficile de reconnaître leur ordre d'architecture, et sur quel plan ce temple avait été construit. Il en est de même de plusieurs autres colonnes et fragments informes qui ont servi à la construction d'une petite ferme située, ainsi que le monument, sur la plate forme de la montagne. Ces colonnes s'élevent du milieu des sillons; elles n'existeront peut-être pas long-temps; le tranchant de la charrue qu'elles embarrassent, les effleure sans cesse, les sape par le pied, et l'ignorant fermier se réjouira de voir ces respectables fondements recouverts par de nombreux épis.

" Du côté le plus escarpé de la montagne existe une vaste chaussée qui servait de base à l'édifice antique. On y retrouve aussi des pierres irrégulierement placées qui peuvent en être le débris. Dans cet endroit on a fait des fouilles:

Digitized by Google

notre conducteur nous a dit qu'on en avait retiré des objets curieux, et qu'on avait découvert des chambres construites en marbre. L'excavation était en ce moment remplie d'eau : à travers cette eau, nous avons cru apercevoir, les fragments d'une statue. En effet, nous sommes parvenus à retirer une figure d'un beau marbre blanc et d'une proportion plus forte que nature, mais malheureusement très-mutilée : on n'en distinguait que les épaules couvertes d'une draperie. La tête, le bras, et le reste du corps manquaient. Comme elle était d'ailleurs trop pesante pour que nous fussions tentés de l'enlever, nous l'avons laissée sur la place. Peut-être fera-t-elle naître à d'autres voyageurs plus curieux le désir de continuer des fouilles qui peuvent devenir intéressantes....."

Ce temple paraît être celui de Vénus-Uranie, dont Pausanias fait mention, et qui était le plus ancien de tous ceux qui avaient été élevés en honneur de cette déesse. Son aspect ne satisfit point l'auteur et ne répondit pas à l'idée qu'il s'était formée de ce monument ; aussi le quitta-t-il sans regret.

Outre la gravure qui en représente les ruines, M. Castellan a joint à son récit le plan d'une partie de l'île de Cérigo, qui lui a été fourni par M. Barbié du Bocage, et sur lequel sont tracés tous les lieux dont il nous parle, de même que les restes d'une autre ville antique, nommée par les Grecs modernes *Paleocora*, c'est-à-dire l'ancien lieu, où il se trouve des débris de mosaïques, des pierres gravées, des médailles que les paysans vendent aux étrangers.

Avant de quitter l'île de Cérigo, l'auteur nous décrit le costume des paysannes de cette île ; lequel, à en juger par la gravure qui le représente, paraît élégant et gracieux. Elles ne sont pas vêtues *à la longue*, comme les autres Grecques,

Digitized by Google

elles ne portent qu'une espece de soubre-veste fort courte qui est couverte par-devant. Cet habillement differe peu de celui des hommes; la large culotte ou caftan descend seulement un peu plus bas. Leur visage est couvert d'un voile qui ne laisse apercevoir que leurs yeux, et dont elles s'enveloppent la tête.

La lettre cinquième contient la description de la ville et forteresse de Napoli, de Malvoisie. Cette ville, qui appartient aux Turcs, est située sur le penchant de la montagne, du côté opposé à la rade. Elle communique à la terre ferme par un pont de douze arches, établi sur une chaussée qui le met à l'abri des atteintes de la grosse mer, et qui paraît avoir été construite par les anciens. Ce pont est défendu par une grosse tour, sur la porte de laquelle on voit encore le lion de Saint-Marc, sculpté sur une table de marbre blanc. Ce qui rappelle que la ville était autrefois sous la domination vénitienne.

Plusieurs habitants s'empresserent d'offrir leurs maisons à nos voyageurs, après qu'on sut qui ils étaient et qu'ils n'avaient point d'intentions hostiles. Ils entrerent dans la plus apparente. En attendant le dîner, on leur servit du café. "Prévenu qu'il était fait tout différemment du nôtre, dit M. Castellan, et que l'on ne pouvait le refuser sans impolitesse, nous y avons goûté. Il était épais comme du chocolat et sans sucre. Au lieu de broyer le grain, ils le pilent et le servent avec le marc; la qualité, à en juger par l'odeur, paraissait bonne, mais le goût en était fort désagréable. L'on a distribué des pipes: il a fallu fumer ou du moins en faire semblant. La chambre n'était rien moins que magnifique: des coussins, des nattes, des pipes, des armes suspendues aux murs et des vases pour différents usages, en formaient tout l'ameublement. Dans le fond de la salle se

Digitized by Google

trouvaient des Turcs qui jouaient à une espece de trictrac: ils ne se sont nullement dérangés, et quoiqu'ils n'aient pas souvent l'occasion de voir des Francs, ils ne témoignaient pas beaucoup de curiosité. On nous a bientôt après apporté le dîner. Il était composé de petits pains sans levain et à peine cuits, de morceaux de poisson salé qui nageaient dans l'huile, de raisins et de figues seches enfilées en forme de chapelet. Il fallait avoir la faim qu'un exercice violent nous avait donnée pour trouver cela mangeable; quant au vin, il avait un goût d'aromate si étrange, que la plupart d'entre nous ont été obligés de se contenter d'eau pure. Nous n'en étions pas moins touchés de la bonne intention de notre hôte.

" Il nous a offert de nous faire voir la ville et la citadelle, et nous a menés par un chemin escarpé à travers la ville haute, qui n'est qu'un monceau de ruines. On aperçoit partout les traces de la derniere guerre. Les murs sont criblés de boulets et noircis par l'incendie; les rues sont jonchées de débris de bombes. La citadelle, qui couronne la cîme des rochers, est en mauvais état; quelques couleuvrines démontées de leurs affûts et à moitié enterrées, sont remarquable par leur grandeur et surtout par leur inutilité: il n'y a pas, je crois, un seul canon en état de servir, et les habitants de la ville ne songent nullement aux dangers auxquels les expose leur insouciance.

" En redescendant de la forteresse, nous avons rencontré deux femmes turques, qui aussitôt ont pris la fuite. Elles étaient enveloppées en entier dans une grande capotte de coton blanc; on ne voyait que leurs yeux, le reste de leur visage était voilé: leurs pieds étaient chaussés de brodequins de maroquin jaune. Grandes, bien faites, elles paraissaient jeunes, à en juger par la grâce

Digitized by Google

et la vivacité de leurs mouvements. La curiosité les portait à se retourner à tout moment pour nous examiner, mais toujours en fuyant. Ce sont les deux seules femmes que nous ayons rencontrées dans la ville : quelques autres cependant tâchaient de nous voir de dessus leurs terrasses ou à travers leurs jalousies ; mais elles se retiraient aussitôt que nous les regardions....."

Parmi les objets dignes de fixer l'attention des voyageurs dans cette partie de la Grece, M. Castellan a principalement remarqué des constructions antiques en polygones irréguliers, qui se voyent aux environs de Napoli, et dont il donne une description étendue accompagnée d'une planche. Il paraît certain que ce sont les restes de l'ancienne ville d'*Epidaurus Limera*, dont parle Pausanias, liv. 3, ch. 23 ; et pour que le lecteur n'ait là-dessus aucun doute, l'auteur a eu soin de joindre à son récit un plan de la rade de Napoli et de ses environs, dressé par M. Barbié de Bocage, et sur lequel les ruines dont il s'agit occupent effectivement la place de l'ancienne Epidaurus.

On lira avec intérêt ce qu'il dit de ces constructions singulieres, qui, quoique chargées de siecles, offrent encore toute la solidité, toute la vigueur d'un monument nouveau. " Elles sont disposées avec tant d'intelligence, dit-il, que, non-seulement tous les angles rentrants et saillants s'ajustent parfaitement, et se touchent sur tous les points, sans laisser le plus léger intervalle, mais encore cet arrangement est soumis au calcul de la pondération, de maniere que ces solides s'arcboutent naturellement et forment une combinaison semblable à celle de nos voûtes dont on croirait qu'elles ont donné la premiere idée." L'auteur voit dans ce travail la réunion de deux avantages inappréciables, la plus parfaite solidité et l'économie des matériaux. " Pourquoi donc, ajoute-t-il,

Digitized by Google

ce mode de construction a-t-il été abandonné? pourquoi ne le trouve-t-on que dans les monuments de la plus haute antiquité? .... Ne serait-il pas à propos qu'on y revînt dans certains cas où l'élégance doit être sacrifiée à la solidité, par exemple pour les fondations, les digues, les culées de pont, les murs de soutènement et même ceux de fortifications?"

L'auteur quitta avec peine cet endroit intéressant pour aller jouir des ombrages frais que lui offrait un vallon peu éloigné, entiérement circonscrit par des rochers à pic couronnés de verdure. Il y trouva un jardin turc au milieu duquel était une maison construite dans le goût italien, sur un tertre élevé. A l'exception d'un bosquet d'orangers et de citronniers, plantés en quinconce, toutes les parties du jardin étaient distribuées sans ordre et sans symétrie, suivant les caprices du jardinier. Il y vit du blé, des vignes, des vergers composés d'oliviers, de figuiers, d'amandiers, de cornouilliers, ainsi que des massifs de tremble et de chêne d'une espece particuliere, et dont le gland, plus gros que le nôtre, est recouvert d'une enveloppe épineuse. Des cyprès, des palmiers semblaient avoir été groupés çà et là pour varier le coup-d'œil.

Les fermes ou maisons de campagne voisines de la mer, ont une forme singuliere. On les appelle *tours*, parce qu'en effet la plupart d'entre elles servent de forteresses. Elles ont ordinairement deux escaliers à l'extérieur, qui sont tout-à-fait détachés du corps du bâtiment, et ne servent qu'au moyen de pont-levis qu'on retire la nuit. Les fenêtres sont fort élevées et percées du côté de la mer seulement: il y a au-dessus des portes des especes de machicoulis par lesquels on peut voir et combattre les assaillants. Le mur qui est du côté de la campagne, n'est percé que de petites

Digitized by Google

ouvertures qui servent de meurtrieres. Ces précautions sont nécessaires dans ce pays habituellement ravagé par des guerres civiles et des brigands.

Les montagnes escarpées, qui bordent la côte de la Morée, renferment un très-grand nombre de grottes ou cavernes profondes qui sont habitées par des bergers errants. Ces bergers sont encore tels que les a dépeints Théocrite, ou qu'on les voit représentés sur les bas reliefs grecs. Ils ont conservé le costume antique dans toute sa simplicité. La douceur du climat leur permet d'aller presque nuds. Une simple chemisette de coton qui ne descend que presqu'au genou, et qui est liée autour du corps par une courroie, compose leur habillement. Les bergers des montagnes plus élevées portent des peaux d'agneaux taillées de la même maniere, et dont, en été, ils mettent le poil en dehors. Une toile blanche leur enveloppe la tête, et un morceau de cuir assez semblable à l'ancien brodequin, leur sert de chaussure. Les grottes où ils se retirent ne sont fermées que par des amas de pierres, ou simplement par des haies ou des ronces qui suffisent pour empêcher les troupeaux de s'échapper pendant la nuit. M. Castellan eut la curiosité de visiter une de ces grottes peu éloignée de la ville. Les bergers en étaient sortis avec leurs troupeaux lorsqu'il y pénétra. L'intérieur de cette grotte avait plus de cent pieds de profondeur. L'aspect en était misérable. Des vases de terre, des paniers, des nattes de feuilles de palmier, quelques couvertures de poil de chevre, tissues par ces bergers eux-mêmes; voilà de quoi se composait le mobilier de ces êtres grossiers, ignorants, et presque sauvages, dont l'unique occupation est la garde des troupeaux confiés à leurs soins, et qui préferent les jouissances attachées à cette vie libre et errante, aux plaisirs qu'ils trou-

Digitized by Google

veraient dans une existence plus fixe, mais en même temps plus dépendante, qu'il ne tiendrait qu'à eux de se procurer.

La lettre suivante a pour objet les mœurs des habitants de la ville de Malvoisie. On sait qu'ils sont Turcs. Ils tiennent le milieu, observe l'auteur, entre les nations sauvages et les nations policées. Leur demi-civilisation leur a enlevé l'écorce de la nature, sans leur donner le poli de l'art. Leurs enfants vont dans les rues absolument nus; on y voit même des jeunes filles presque sans vêtements, quoique les femmes y soient renfermées avec le plus grand soin dans des appartements inaccessibles aux regards, et où le jour ne pénetre qu'à travers de petites lucarnes grillées et garnies de vitraux dépolis. Leur caractere est un mélange d'orgueil et de bassesse, d'orgueil et d'apathie. Ils sacrifient tout à l'extérieur. On les voit se nourrir de la maniere la plus mesquine, et affecter dans leurs habillements le luxe le plus pompeux. A l'intérieur, leurs maisons sont dénuées de tout ornement, même des meubles les plus nécessaires, tandis qu'au-dehors elles sont peintes des plus riches couleurs. Se considérant comme les maîtres du pays, ils s'arrogent sur les Moraïtes l'empire le plus absolu. Redoutés et haïs par leurs exactions, ils ne sortent jamais, ne fût-ce que pour se promener dans les rues, sans être armés d'un poignard et de pistolets. L'oisiveté et la paresse font leur bonheur. " Ils passent leur vie au café, dans quelque jardin, sur le bord d'un ruisseau, auprès d'une eau jaillissante ou tombante: ils restent là des journées entieres, assis les jambes croisées, fumant leur pipe avec lenteur, et d'un air de réflexion, prenant de temps en temps du café, et s'amusant à compter et recompter les grains d'une espece de chapelet de corail, ou de bois de santal qu'ils ont sans cesse entre les mains.

Digitized by Google

J'en ai vu quelquefois qui lassaient ma patience par leur flegme et leur immobilité; je les quittais, et revenant quelques heures après, je les retrouvais à la même place et dans la même attitude. Lorsqu'ils nous voyent promener de long et large, pour le seul plaisir de faire de l'exercice, ils disent que nous sommes fous, que nous avons l'air de nous fuir nous-mêmes, de pousser devant nous le temps, et de le poursuivre, en quelque sorte, tandis qu'eux beaucoup plus sages, savourent tous les instants de leur existence, et les voyent s'écouler comme le sable de leurs horloges dont ils comptent les grains. Ils portent le même esprit de paresse dans les travaux qui exigent de l'activité. J'ai vu un serrurier assis sur un coussin, la pipe à la bouche, battre tout doucement le fer sur une petite enclume qu'il avait entre les genoux."

En parcourant les environs de la ville, M. Castellan rencontra un jour un homme dont la tournure, la démarche et les vêtements avaient quelque chose de singulier. C'était un conteur grec qui allait de ville en ville chantant des romances, récitant des poésies et racontant des histoires. Il paraît que cet état était lucratif; car ce poëte ambulant était bien vêtu, bien portant, gai, dispos, joyeux, et content. Notre voyageur eut envie de l'entendre. Il commença par chanter en s'accompagnant d'un instrument assez semblable à une mandoline, mais plus petit, et garni d'un manche fort long, et dont il pinçait les cordes avec un morceau d'écaille. Il exécuta plusieurs morceaux de musique et de chant, d'une très-grande difficulté et d'un genre varié, tantôt tendre et langoureux, tantôt vif et passionné. Flatté des applaudissements qu'il reçut, il proposa à ses auditeurs de leur raconter une histoire. Il mit dans son récit une pantomime très-vive, très-expressive, qui pouvait en quelque sorte suppléer

Digitized by Google

au défaut de connaissance de la langue, et dont M, Castellan fut satisfait.

On trouve dans la lettre suivante quelques détails sur les tombeaux et les monuments funéraires des Turcs, qu'on ne lira pas sans intérêt. Les cimetieres sont pour eux un lieu d'oraisons, en même temps qu'ils sont un lieu de promenade. On y voit quelquefois un Turc à genoux, en prieres auprès d'un tombeau, et tout près de lui un grouppe accroupi sur ces marbres funéraires, la pipe à la bouche, faisant la conversation, et prenant des rafraîchissements qu'ils se font apporter d'un café peu éloigné, ou construit même, pour plus de commodité, au milieu des tombeaux.

Ces tombeaux sont assez généralement ornés et offrent l'emblême caractéristique de la personne qui y repose. Le turban indique la tombe d'un homme et par sa forme le rang qu'il occupait; une urne, celle d'une femme; une rose, celle d'une fille. Souvent ces tombeaux ont la forme d'une caisse ouverte, faite de marbre blanc sculpté, et même peint et doré. Plusieurs marches y conduisent, et aux extrémités s'élevent de petites colonnes qui portent des attributs. Le corps n'est alors recouvert que de terre végétale, sur laquelle les parents plantent des fleurs qu'ils viennent régulierement arroser tous les jours. L'auteur a été plusieurs fois témoin de cette scene intéressante, qu'il a très-bien retracée dans une gravure représentant une femme turque au tombeau de son mari, et dont on peut encore se former une idée en lisant la traduction d'une élégie grecque qui termine sa lettre.

Des particuliers enterrent aussi leurs morts dans l'intérieur de leurs maisons ou dans leurs jardins. On voit encore de ces monuments qui ont la forme de chapelles sépulchrales, les unes ouvertes par des arceaux qui soutiennent un petit

Digitized by Google

dôme, d'autres fermées, et ne prenant jour que de la voûte. Enfin il y en a qui sont précédées d'un porche sous lequel les Mahométans viennent prier. Mais dans ces especes de tombeaux, les attributs, ailleurs taillés en marbre, sont d'étoffe et renouvelés de temps en temps par les familles. Des gardiens y veillent jour et nuit en lisant le Koran, et ont soin d'entretenir les lampes.

La musique vocale des Grecs forme le sujet de la onzieme lettre. L'auteur paraît avoir été très-satisfait et même ému de la mélodie, de l'accord et de l'harmonie des chants religieux, les seuls qu'il ait entendus. Les Grecs chantent rarement en parties, ou s'ils le font, leur voix n'est point étouffée par les accompagnements.

De Napoli, de Malvoisie, l'auteur se rendit à la petite île d'Hydra qui n'en est pas très-éloignée. Il paraît qu'alors ses habitants étaient prévenus contre les Français; car ils firent un accueil peu favorable à nos voyageurs. A peine l'équipage eut-il touché terre, qu'il fut assailli à coups de pierres par une foule d'enfants, et poursuivi jusqu'à un café de la ville, où il fut obligé de se réfugier. " Nous avons demandé, dit l'auteur, la cause de cette réception inhospitaliere. On nous a dit que les Hydriotes ayant apporté du blé à Marseille dans un temps de disette, en avaient été assez mal payés. " Cette inculpation ne paraît pas fondée; car depuis ce temps, observe l'auteur, les Hydriotes sont plus riches et ont augmenté le nombre de leurs vaisseaux. Ces habitants semblent peu craindre les Turcs; car le capitaine leur ayant dit qu'il se plaindrait au capitan-pacha, ils ne tinrent aucun compte de ses menaces, et se contenterent d'offrir des gardes pour accompagner l'équipage, sans réaliser cette promesse. Dans sa traversée, le bâtiment qui portait nos voyageurs avait perdu une ancre. Le capitaine

Digitized by Google

en demanda une autre à Hydra, au nom de la Sublime-Porte. Les Hydriotes répondirent qu'ils consentiraient volontiers à la fournir, pourvu qu'on leur en payât la valeur en argent, et non en effets sur Constantinople. On leur dit de réfléchir sur ce refus qui pouvait les compromettre; ils répondirent gravement: *la mer vous est ouverte.* On leur a encore observé qu'ils se rendaient par-là responsables des événements fâcheux qui pouvaient survenir au bâtiment. *Dieu est bon, il vous conduira*, ont-ils répondu toujours avec le même sang-froid et le même laconisme.

La ville d'Hydra présente un agréable aspect. Elle est construite sur plusieurs rochers pyramidaux, formant amphithéâtre autour du port, et portant sur leur cîme des moulins-à-vent d'une structure particulière et armés de six à huit ailes. Les maisons presque toutes bâties en pierre, et sur le même plan, ont la forme carrée; elles sont percées d'un petit nombre de fenêtres, et n'ont ordinairement qu'un seul étage. Quelques-unes sont couvertes de toîts à l'italienne, mais la plupart se terminent en terrasse. Elles sont toutes enduites de chaux, ce qui leur donne un air de propreté, et les détache nettement du fond de verdure qui les environne et des rochers noirâtres qui leur servent de fondement. Le port est petit, mais profond et bien abrité. Les vaisseaux peuvent s'approcher et s'amarrer aux quais qui sont beaux; on y voit des galeries couvertes servant de promenade, et où sont des magasins bien fournis.

Les Hydriotes sont catholiques. Leur église, que l'auteur a visitée avec soin, est fort belle. " C'est, dit-il, un bâtiment en forme de parallélogramme, isolé et renfermé dans un cloître de la même forme, percé d'arcades, soutenues par des colonnes. Ce cloître sert de logement aux prêtres. On monte plusieurs marches pour arriver au péris-

Digitized by Google

tile de l'église, qui est également orné de colonnes de marbre blanc, lesquelles soutiennent des voûtes d'arrête. La façade est percée de trois portes. En entrant nous avons été surpris et enchantés de la magnificence de l'église. Le maître-autel, la chaire sont dorés et sculptés avec délicatesse; le sanctuaire est séparé de la nef par une espece de grille ornée de pilastres de marbre et de riches arabesques en bois, où sontencadrés les tableaux et images des saints, dont quelques-uns sont peints sur des fonds également dorés. Ces tableaux, qui paraissent anciens, sont d'un dessin médiocre; mais les figures ont quelque style, sont bien drapées, et les couleurs bien conservées. Ils sont peints en détrempe revêtue d'un beau vernis....Il existe au-dessus des portes et sur les côtés de l'église des tribunes élevées et fermées, qui sont destinées aux femmes. Le jour ne pénetre dans cette église qu'à travers des vitraux dépolis.....L'aspect extérieur de cet édifice est agréable; il est bâti dans de justes proportions. Le clocher qui se trouve au-dessus de l'entrée est élégant; il paraît presque tout construit en marbre."

On ne trouve pas à Hydra, comme dans la plupart des autres îles de la Grece, un peuple dégénéré et rampant sous une domination étrangere, pauvre au milieu d'un pays riche, triste et maladif sous un climat balsamique. A Hydra, dit l'auteur, on reconnaît le caractere grec dans toute son énergie. Les Hydriotes sont gais, vigoureux, actifs; leur ville s'agrandit tous les jours : les maisons propres, aérées, font présumer une honnête abondance et même un certain luxe. Une foule de vaisseaux remplissent le port, visitent fréquemment les côtes voisines de l'île, ou vont porter au loin les productions de l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Ce sont les Hydriotes qui approvisionnent Constantinople et les Echelles du

Digitized by Google

Levant; ce sont eux aussi qui font presque tout le commerce de grains. A peu près indépendants, ils ne payent qu'un faible tribut à la Porte Ottomane, et les Turcs retirent trop d'avantages de ce pays pour songer à l'asservir entierement.

" Telle est, observe l'auteur, la différence des Grecs d'Hydra avec leurs voisins de terre-ferme; telle est l'influence du gouvernement sur les mœurs et la félicité des peuples. L'Hydriote travaillant pour lui-même, trouve dans sa patrie un refuge assuré. Il n'est pas troublé dans la jouissance de la fortune qu'il a acquise par son industrie. Cette île est un rocher stérile; il n'y existe ni bosquets ni jardins, pas même un ruisseau; néanmoins on y remarque avec surprise et intérêt un peuple intelligent, actif et laborieux. Le Turc, avare et insouciant, meurt de misere et d'ennui au milieu des trésors d'une nature libérale, et le Grec libre convertit ses rochers en une mine féconde.

Pour rendre cette partie de son récit plus complet, M. Castellan y a joint les observations qu'a publiées sur l'île d'Hydra, M. Coray, dans un Mémoire sur l'état actuel de la civilisation de la Grèce. Ce morceau, qui vient à l'appui des notions de l'auteur, se fait lire avec un très-grand intérêt; et je regrette que l'étendue très-considérable que j'ai donnée à cet extrait, ne ne permette plus d'en citer ici quelques fragments.

En quittant Hydra, M. Castellan se réjouissait de passer devant Athenes. L'idée de jeter l'ancre dans le Pyrée, d'apercevoir les murailles qui l'unissent encore à la ville, de contempler la citadelle et le temple de Minerve qui la domine, le comblait de joie, faisait tressaillir son cœur; mais son illusion fut détruite. Pendant la nuit, le vaisseau avait dépassé ce lieu célebre. Cependant, à la pointe du jour, il ne fut pas encore tellement éloigné que l'auteur ne pût apercevoir les

Digitized by Google

côtes de l'Attique et quelques restes de la ville. Nous désirions, dit-il, de voir s'élever un orage qui forçât le bâtiment de relâcher à Athenes. Mais en dépit de nos désirs, le plus beau temps continuait; le vent était impitoyablement favorable. Bientôt nous eûmes dépassé le promontoire, le temple disparut à nos yeux, et avec la vue de ces intéressants objets, l'espoir de les considérer de près s'évanouit sans retour."

J'ai dit précédemment que des circonstances politiques rendirent inutile la mission de M. Castellan, et le forcerent de revenir en France quelque temps après son arrivée à Constantinople. La seconde partie du volume, à l'analyse de laquelle la fin de cet extrait sera consacrée, contient la relation de ce retour. L'auteur suivit à-peu-près la même route qu'en allant; et il avait de nouveau formé le projet de se faire descendre sur les côtes de l'Attique, qu'à son grand regret il n'avait pu visiter lors de son premier passage: mais cette fois encore son dessein échoua: le vaisseau qui le portait le conduisit directement à Coron, l'une des principales villes de Morée, où il débarqua et resta seul avec un de ses compagnons de voyage, M. Leveillé, ingénieur des ponts et chaussées, à l'effet de parcourir les lieux les plus remarquables de cette presqu'île célebre, dont il n'avait pu voir qu'imparfaitement quelques parties dans son premier et trop court séjour à Napoli de Malvoisie.

On trouvera donc dans cette seconde partie du volume, des récits généralement plus étendus et plus complets que dans la premiere. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'auteur ne visita plus les mêmes lieux; Coron étant à environ 25 lieues de distance de Napoli, sur la côte opposée. Ainsi l'on n'aura point à craindre des répétitions; et tous les objets sur lesquels M. Castellan appellera l'attention du lecteur seront nouveaux pour lui.

Digitized by Google

Il commence cette seconde partie par un aperçu général sur la Morée et les îles de l'Archipel grec, dans lequel il examine principalement l'influence qu'y exerce le gouvernement turc, et les causes de l'aridité des îles comparée à la fertilité du continent. Ce morceau, l'un des plus intéressants de l'ouvrage, contient un grand nombre d'observations nouvelles qu'on lira avec fruit. Elles sont le résultat des propres découvertes de l'auteur, et des renseignements qui lui ont été fournis sur les lieux mêmes par des personnes dignes de foi. Je regrette que l'étendue de ce morceau, qui n'est guere susceptible d'être analisé, me prive du plaisir de le faire connaître à mes lecteurs.

La lettre suivante contient la description de la ville de Coron. Son golfe vaste et demi-circulaire, est abrité par les montagnes scabreuses du Magna. La ville est située sur le penchant d'une colline, devant la plaine riante de Nissi qui s'ouvre devant elle. Ses maisons, disposées par gradins, ont presque toutes leur façade tournée vers le port. La citadelle, construite sur un rocher avancé en mer, qui commande la ville et les environs, se trouve en assez mauvais état. Elle occupe une enceinte si considérable, qu'elle pourrait au besoin servir de seconde ville et de refuge aux habitants. Elle renferme plusieurs mosquées, un bazard, des bains, et une fontaine très-abondante dont les eaux sont amenées par un aqueduc antique.

Coron commence à sortir des ruines qu'y avait amoncelées la derniere guerre (1770). Mais l'auteur pense que tant que cette ville restera sous la domination turque, elle ne pourra raviver son commerce et son industrie, ni devenir une échelle importante, attendu la difficulté des communications, et peut-être aussi la crainte qu'inspirent aux caboteurs les Magnotes et autres forbans dont cette

Digitized by Google

côte fourmille. " Cependant, continua-t-il, cette place dont on a fait la résidence du consul-général de la Morée, serait intéressante par sa situation à l'entrée de l'Archipel et de l'Adriatique ; elle formerait une espece de vedette avancée qui dominerait les deux mers ; les vaisseaux qui se dirigent vers le Levant, étant forcés de reconnaître le cap Matapan, qui sert également de point de reconnaissance à ceux de l'Adriatique. Coron se trouve en effet bien situé pour observer tous les mouvements maritimes dans la Méditerranée. De plus, ses opérations commerciales pourraient coïncider d'un côté avec Napoli de Romanie, dont la position facilite les relations avec toutes les îles de l'Archipel et le reste de la Grece, et d'autre part avec Patras, qui serait l'entrepôt du commerce de l'Adriatique et des îles vénitiennes."

L'auteur termine sa lettre par quelques détails sur les mœurs ou le caractere des Magnotes ou Mainotes, c'est-à dire, des Grecs qui habitent la chaîne des montagnes qui s'étend le long des golfes de Coron et de Colokitia. Les Magnotes sont les descendants direct des anciens Spartiates. Ils sont au nombre d'environ 40,000, et forment une espece de république indépendante que les Turcs n'ont jamais pu parvenir à soumettre. Les lieux qu'ils habitent de préférence, sont des plateaux élevés ou des gorges profondes et resserrées, dont les défilés peuvent être gardés par un petit nombre d'hommes. Le port de Maina, situé sur le golfe de Coron, est leur ville principale.

Les détails que M. Castellan nous donne sur cette nation belliqueuse et errante, et dont la plupart lui ont été communiqués par M. de Bermont, consul-général de France en Morée, ne se trouvent nulle part, et seront absolument neufs pour les lecteurs ; c'est ce qui me décide à les transcrire ici, malgré leur longueur.

Digitized by Google

" Souvent en rébellion contre les Turcs leurs ennemis implacables, les Magnotes, dit l'auteur, ont sans cesse les armes à la main. Les enfants sont exercés à manier l'épée avant d'avoir la force de conduire la charrue, et les femmes elles-mêmes, dans les dangers imminents, se mêlent parmi les guerriers, secondent et encouragent leurs époux et leurs fils. La surveillance la plus active prévient les surprises, et un animal fidele, vigilant et courageux, les avertit par ses aboyements de la marche de leurs ennemis, et rodant autour de leurs habitations, forme une espece d'avant-garde qu'il est impossible de surprendre.

" Les mœurs des Magnotes sont simples, frugales et austeres. Ce peuple, plongé aujourd'hui dans la plus profonde ignorance, est superstitieux et fortement attaché aux opinions de ses peres. Celle qui a trait à leur indépendance, enracinée depuis la plus haute antiquité dans le cœur de cette nation, a un tel empire sur l'esprit de tous, qu'ils se sacrifieraient volontiers pour la maintenir et la défendre.

" Les Magnotes sont vindicatifs; ils ne pardonnent jamais le meurtre de leurs parents, se font un point d'honneur de les venger, et se laissent croître la barbe jusqu'à ce qu'ils aient éteint leur haine dans le sang du meurtrier, ou de quelqu'un de sa famille. Sont-ils trop faibles pour se venger eux-mêmes? ils s'associent alors des jeunes gens robustes et d'une famille respectable. Ils croient sanctifier cette action par les prieres de leurs prêtres; des serments mutuels de fidélité, qu'ils cimentent en buvant leur propre sang, les lient étroitement; ils deviennent plus que freres, et s'engagent de se secourir au péril de leur vie contre leurs ennemis communs. Les meres élevent leurs enfants dans les mêmes sentiments. Cet esprit vindicatif qui anime les habitants du Magne

Digitized by Google

entretient leur haine contre les Turcs. Ils se méfient même les uns des autres ; ce qui contribue à leur faire mener une vie isolée au sein de leur famille, ou avec les gens de leur parti.

" L'aridité du sol sur lequel ils vivent, continue l'auteur, propage parmi eux la rapine et le brigandage auquel ils sont enclins, et qui forme leur principal caractere. Cependant ils respectent dans leurs incursions les étrangers qui sont liés d'amitié et par une sorte de compérage* avec les principaux d'entre eux, et accueillent avec distinction ceux qui, présentés par leurs voisins, viennent leur demander un asile. Ils emploient alors tous leur moyens pour les défendre ; ils braveraient les plus grands dangers plutôt que de les livrer à la persécution de leurs ennemis. Mais lorsque, sans avoir ces titres, on aborde sur les terres du Magne, lorsqu'un bâtiment poussé par la tempête, échoue ou qu'il est contraint de se réfugier dans leurs ports, il est aussitôt dépouillé, désagréé, et les prisonniers sont détenus dans des puits jusqu'à ce qu'ils puissent payer une rançon. Néanmoins dans le Haut Magne, dont les habitants sont pour la plupart commerçants et plus civilisés, il est des ports qui sont fréquentés sans une certaine crainte, par les vaisseaux marchands qui y vont acheter des huiles.

" Les femmes magnotes sont très-laborieuses: ce sont elles qui font tous les travaux de l'intérieur du ménage, et souvent même ceux du dehors, les hommes n'étant gueres occupés que des armes et de la maraude.

" L'invasion des Albanais en Morée fournit plus d'un exemple de l'horreur que ces femmes ont pour l'esclavage, de leurs principes et de la répu-

* Qu'ils contractent en partageant, comme les anciens, le pain et le sel avec un étranger.

Digitized by Google

gnance invincible qu'elles ont à se livrer à des étrangers et surtout à leurs ennemis. Plusieurs se firent avorter, noyerent et étoufferent leurs enfants pour avoir plus de facilité à se sauver, et se sauverent en effet à travers tous les périls imaginables. Elles s'accoutument aussi au maniement des armes, et on a vu plusieurs femmes magnotes qui n'avaient pu s'en procurer, avoir la constance de prêter leurs épaules à l'appui du fusil de leur frere ou de leur mari, afin que le coup partît avec plus de sûreté.

" Le gouvernement du Magne réside essentiellement entre les mains des capitaines seigneurs, issus des anciens seigneurs de ce pays. Ils commandent dans les villages de leurs capitaineries, y exercent tous les droits féodaux d'usage, et perçoivent les impositions de leurs vassaux. Cependant il existe dans ce gouvernement une espece de contradiction avec les sentiments d'indépendance qui animent les Magnotes. La Porte a conservé l'ombre de la domination qu'elle cherche toujours à ressaisir, et le Magne, pour respirer un moment après les guerres cruelles qu'on lui suscite sans cesse, consent à reconnaître un chef nommé par le Grand-Seigneur. Les Magnotes influent néanmoins sur le choix de ces chefs pris parmi eux, ou plutôt ce sont eux-mêmes qui les nomment. Ces chefs prennent le titre de beys : ils sont chargés de l'exécution des ordres du Grand-Seigneur, et de verser dans le trésor le produit de l'imposition générale ; mais ils sont très-peu exacts à s'acquitter de ce devoir. Au reste, ces gouverneurs temporaires n'ont d'autre autorité que celle que leur donnent leurs richesses ou la quantité de vassaux qu'ils peuvent armer. Quant à l'administration particuliere de ce pays, elle n'a rien de remarquable, et tout se décide par l'opinion des chefs ou par le sort des armes."

Le bey de Coron, à qui M. Castellan et son

Digitized by Google

compagnon de voyage avaient été présentés par le consul de France, les reçut avec affabilité, et pour les fêter à la maniere du pays, fit exécuter devant eux différentes danses pantomines d'un genre singulier. La description que l'auteur donne de l'une de ces danses, peut amuser le lecteur, et je la transcris d'autant plus volontiers qu'elle n'est pas longue.

" C'était, dit-il, une scene supposée se passer entre un amant et sa maîtresse; elle était exécutée par deux jeunes gens. On choisit de préférence pour jouer ces rôles ceux qui, par leur figure ou leur jeunesse, peuvent le mieux prêter à l'illusion des sexes. A l'instant de la déclaration, l'amant était accroupi, presqu'à genoux, et dans cette position il tournait, faisant des contorsions bisarres; l'autre qui remplissait le rôle de femme, affectait les minauderies et les grâces analogues à la circonstance. Cette scene, était plaisante; mais elle s'est terminée par des actions figurées peu décentes, et qui sont celles que les Turcs applaudissaient avec le plus d'ardeur, encourageant et excitant les danseurs par toutes sortes de moyens.

" Tout ce qui tient à ce genre d'imitation, observe l'auteur, est fort en vogue dans le Levant et particulierement en Grece; c'est l'amusement habituel de la société J'ai remarqué un jeu qui a du rapport avec celui que nous nommons *jeu des métiers*, mais qui, perfectionné, devenait parfois une vraie pantomine historique. J'ai vu jouer de cette maniere des actions compliquées, exécutées par un grand nombre d'acteurs, représentant des faits de la mythologie grecque, des scenes familieres ou des anecdotes. Les femmes grecques excellent dans ces amusements : mettant de côté la timidité naturelle à leur sexe, elles s'animent par

Digitized by Google

degrés et expriment diverses passions avec une perfection et une énergie étonnantes."

Le bey possédait une superbe maison de plaisance à quelques lieues de Coron, dans la plaine de Nissy. M. Castellan qui n'en avait point encore vu de cette espece, s'y rendit accompagné d'un drogman, et la visita dans toutes ses parties. La description qu'il en donne est fort étendue et occupe une lettre toute entiere; je vais la réduire à ce qu'elle m'a paru offrir de plus intéressant et de plus propre à donner à mes lecteurs une idée de ces sortes d'habitations.

Cette maison, garnie de tourelles aux quatre coins, et entourée d'un fossé que l'on traversait sur un pont levis, présentait l'aspect d'un château fort. L'intérieur en était distribué avec assez de commodité, et meublé à la maniere des Turcs. La principale piece, fort vaste, était ornée d'une boiserie ciselée sur des dessins arabesques, et même marquetée; les fenêtres avaient vue sur le jardin et sur une campagne fertile et riante. Les volets en restaient ordinairement fermés, et le jour n'y pénétrait qu'à travers des ouvertures percées au-dessus des fenêtres, et garnies de vitraux colorés. Aux angles de cette espece de sallon se trouvaient d'étroits cabinets pratiqués dans les tourelles en saillie, et percés de meurtrieres. Ces tourelles servent de magasin d'armes, de guérites, et en même temps de retranchements.

L'auteur en trouva les jardins assez bien cultivés. Ils présentaient le coup-d'œil des jardins anglais et étaient plantés des plus beaux arbres du pays. Une longue treille, formant plusieurs détours, conduisait à des places ombragées destinées à la priere et au repos. Le kiosque était octogone et couvert d'un toit saillant; les croisées étaient fermées par des persiennes qui procuraient un demi-jour, qu'adoucissait encore l'ombre légere

Digitized by Google

de quelques plantes grimpantes, telles que le chevrefeuille, qui ornaient les fenêtres. Ce kiosque était décoré à l'intérieur avec un goût exquis. On y avait peint un dôme de treillage doré, où des tiges de jasmin s'entrelacent et se détachent sur un fond d'azur. Le divan * était couvert d'une riche étoffe de soie brodée en argent, et la tablette qui regne autour de cette estrade était chargée de vasses ornés de fleurs odoriférantes. Au milieu de cette piece était un bassin de marbre blanc duquel s'élevait un jet d'eau qui contribuait encore à rafraîchir l'atmosphere.

M. Castellan vit dans le jardin une machine à tirer de l'eau, dont la structure simple et ingénieuse le frappa ; il en donne une description très-détaillée que j'aurais volontiers transcrite, si je n'eusse remarqué que, pour le bien comprendre, il était nécessaire d'avoir sous les yeux la planche qui représente cette machine.

L'auteur revint fort tard dans la soirée ; il fut surpris de voir, en approchant de la ville, une grande quantité de lumieres éparses çà et là dans le port. C'étaient des pêcheurs qui se servaient d'une lampe allumée pour attirer le poisson. A ce sujet il nous parle encore d'une autre chasse aux canards qui se fait aux flambeaux comme la précédente et au son de petites cloches, dont chaque chasseur est muni. Cette chasse est si productive, dit-il, que le lendemain un gros canard ne se vend que trois liards de France.

Notre voyageur et son compagnon, M. Léveillé, ayant trouvé une occasion favorable pour se rendre à l'île de Zante, en remontant par terre les

* Estrade élevée d'environ 6 pouces, couverte de matelats, coussins et tapis. Elle regne autour de l'appartement ou en occupe le fond.

Digitized by Google

côtes de la Morée, par Modon et Navarin, jusqu'à Philatréa où ils devaient s'embarquer, ils quittèrent la ville de Coron le 26 Juin 1807, huit jours après leur arrivée. Leur traversée fut pénible et difficile. Conduits par un jeune Zantois qui ne connaissait pas bien sa route, ils s'égarèrent plusieurs fois ou furent obligés de passer tantôt par des gorges profondes et resserrées, coupées de ravins et de torrents, et où souvent il n'y avait pas de chemin formé; tantôt sur les flancs d'une montagne escarpée, où ils couraient à chaque instant le danger de se précipiter au fond de la vallée. Le lendemain ils rencontrèrent un campement de Moraïtes nomades qui s'empressèrent de leur donner l'hospitalité et avec lesquels ils partagèrent leurs provisions. Parmi ces Moraïtes se trouvait un vieillard qui parlait avec facilité l'italien, et qui offrit dans cette langue à nos voyageurs tous les secours dont ils pourraient avoir besoin. Ses traits étaient altérés par une profonde mélancolie; et sur le désir que M. Castellan lui témoigna de connaître ses aventures, il consentit à lui en faire le récit. C'était un ancien chef de Moraïtes, qui dans la guerre de 1770 avait pris parti pour les Russes contre les Turcs. L'infortuné avait eu la douleur de voir sa fille unique enlevée à ses yeux par une troupe d'Albanais, son habitation pillée et livrée aux flammes et tous ses biens confisqués par les Turcs. Proscrit, fugitif, après avoir vainement cherché à distraire ses chagrins par les voyages, il était revenu errer dans les montagnes de sa patrie pour y consacrer le reste de ses jours à la garde des troupeaux. Ce récit qui occupe plusieurs pages, forme un épisode d'autant plus intéressant, qu'il est en quelque sorte la relation des derniers troubles de la Morée. On a eu soin d'y joindre quelques notes historiques pour faciliter l'intelligence des faits qui y sont rapportés.

Digitized by Google

En continuant sa route vers Navarin pour se rendre à Philatréa, lieu de son embarquement, M. Castellan passa à côté d'une habitation d'hiver de bergers. C'était une grotte profonde, à l'entrée de laquelle s'élevaient plusieurs colonnes, restes d'un petit monument antique. De l'une à l'autre de ces colonnes, on avait jeté des vignes formant treille, et dont les pampres cachaient en partie l'entrée de la grotte, fermée elle-même par un quartier de rocher qu'un homme seul n'aurait pu déplacer. Cette grotte paraît avoir été autrefois un temple souterrain, dont les colonnes que l'on voit à l'entrée soutenaient le vestibule ou le péristile. Tout à côté de ce lieu est une source d'eau légérement minérale.

La ville de Navarin que dans le pays on nomme *Neo-Castro* ou *Agno-Castrum*, est située en face de la petite île de Sphacterie, à sept lieues de Coron. M. Castellan croit qu'elle est l'ancienne Pylos, que la plupart des géographes placent un peu plus loin, à l'autre extrémité du port, également en face de l'île.

Les maisons de cette ville sont bien bâties, surtout celles qui bordent la mer; les orangers et les palmiers mêlés avec les bâtiments, font un très-bel effet. Elle a une citadelle qui est construite sur un rocher très-élevé. L'entrée du port qui se trouve sur la gauche de la ville, est remarquable; il y existe un immence rocher presque isolé et creusé dans toute son épaisseur. A travers cette ouverture qui est fort grande, et qui a la forme d'arc d'ogive, on aperçoit la pleine mer. Un autre objet qui frappa davantage notre voyageur fut un aqueduc supporté par des arcades et qui va jusqu'aux pieds de la citadelle. Cet aqueduc est bien conservé dans la partie voisine de la ville; il paraît avoir été solidement bâti, et à en juger par sa largeur et les restes ruinés qu'on en voit à plusieurs

Digitized by Google

milles de la ville: il devait contenir un volume d'eau considérable. Il décrit plusieurs angles dans la plaine: les arcades qui le supportent, et dont une centaine sont encore sur pied, sont plus ou moins élevées ou espacées, suivant la pente du terrein. Dans les parties basses il y a double rang d'arcades ou des arcs plus petits entre chacune d'elles, destinés à alléger les constructions.

De Navarin à Philatréa, il y a une journée de marche. L'auteur y arriva sans avoir fait d'autre rencontre que celle d'une famille albanaise avec laquelle il partagea son déjeûner, et dont il décrit le costume. La ville de Philatréa n'offre aucune trace d'ancienneté. Les maisons en sont disposées sans ordre, et entremêlées de jardins qui empêchent d'en saisir l'ensemble. A l'entrée de la ville se trouve une église grecque d'une architecture simple et pittoresque. Les dehors de la ville forment des promenades charmantes, tant par la variété des cultures que par le grand nombre d'arbres fruitiers de toute espece qui peuplent la campagne.

Nos voyageurs furent très-bien reçus à Philatréa. Ils logerent chez le primat pour lequel ils avaient des lettres de recommandation. Son épouse les envoya complimenter par une jeune esclave qui leur présenta de sa part des fleurs et des fruits. Ils demanderent et obtinrent la permission de lui aller rendre leurs hommages. Voici de quelle maniere M. Castellan décrit cette visite.

" On nous a introduits dans une salle du harem, éclairée d'un demi-jour: des pastilles du sérail qui brûlaient dans un réchaud, parfumaient l'air. L'épouse du primat était assise sur le divan et appuyée nonchalamment sur de riches coussins. Elle travaillait à une bourse de soie entre-

Digitized by Google

lacée de lames d'or, mâchant en même temps du mastic de Chio. Nous avons été surpris de la trouver en tête-à-tête avec un jeune *Papas* qui causait assez familierement avec elle. Nous avons essayé, autant par gestes que par quelques mots grecs et italiens d'exprimer notre reconnaissance; mais peut-être faisions-nous quelque gaucherie, ou manquions-nous à la politesse d'usage; car pendant le cours de notre visite, le jeune directeur et sa belle pénitente n'ont cessé de donner un libre cours à leur humeur joyeuse. Nous n'avons pas tardé à prendre congé, préférant le langage de la nature que nous comprenions beaucoup mieux à celui de la société de Philatréa, et nous avons été à la campagne, laissant à la ville la réputation d'être insensibles ou peu galants.

" Le costume de l'épouse du primat était le même que celui de toutes les Lévantines; cet habillement développe les grâces et accuse les formes. Une simple chemise de gaze transparente couvre le sein sans le cacher et en modele les contours. Immédiatement au-dessous un corset ou plutôt une large ceinture serre la taille sans la gêner ni la soutenir; une autre ceinture fermée par de riches agraffes, marque le tour des hanches et laisse ensuite la robe ouverte par-devant. Mais ce même ajustement qui a tant d'attraits lorsqu'il est embelli par la jeunesse et la beauté, devient peu favorable à la coquette surannée. Les bains de vapeur dont les grecques usent immodérement, déforment de bonne heure le corps et amollissent les chairs. Elles emploient aussi toutes sortes de moyens pour se procurer de l'embonpoint qu'elles considerent comme une grande beauté; ce qui, joint à l'effet des bains, peut faire juger que ces deux ceintures, seulement destinées

Digitized by Google

à serrer les vêtements, doivent en même temps marquer les défectuosités d'une nature affaissée.

" L'habillement ordinaire des femmes de Philatréa est surtout remarquable par ses couleurs qui sont les mêmes que celles du *flammeum*, espece de voile jaune et rouge dont on couvrait les jeunes filles de l'antique Grece, lors de la cérémonie du mariage. Les grecques de Philatréa portent presque toutes des chemises à larges manches et mi-parties de ces deux couleurs..... Elles ont aussi des ceintures et de grands voiles bordés de franges rouges ou jaunes....."

Le propriétaire du bâtiment qui devait faire voile pour Zante, ayant exigé un délai de quelques jours pour vendre sa cargaison, nos voyageurs profiterent de ce retard pour aller visiter les environs de Philatréa, du côté de l'ancienne Arcadie, dont cette ville est peu éloignée. Ils prirent pour guide un caloyer qui les conduisit, pendant la nuit, sur l'une des plus hautes montagnes de la chaîne qui sépare l'ancienne Messénie de l'Arcadie. C'est de ce point élevé qu'ils devaient promener leurs regards sur la presqu'île de la Morée. Ils attendaient avec impatience que le soleil se levât; il parut enfin. Le tableau qui s'offrit alors à leur vue les frappa de surprise et d'admiration; il faudrait, pour le rendre, assembler toutes les richesses de la végétation spontanée et de la culture, réunir les parfums les plus balsamiques, et les nuances les plus délicates du coloris. Autour de nos voyageurs, et dans un grand éloignement, l'horison était borné par des chaînes de montagnes; seulement du côté de Philatréa, elles semblaient s'abaisser pour leur laisser voir la ligne de la mer. Entre les montagnes intermédiaires moins élevées, et couvertes de bois pour la plupart, ils distinguaient

Digitized by Google

de frais et riants vallons ; des ruisseaux s'égaraient sous les arbres, reparaissaient plus loin à travers les prairies, ou circulaient au milieu des lauriers, des cytises, des myrtes ; plus loin plusieurs petits lacs réfléchissaient le vif azur du ciel. D'un autre côté, leurs regards étaient arrêtés par des rochers stériles, dont les coupures étaient percées de grottes habitées par des hermites. Quelques hameaux se faisaient remarquer dans les sites les plus heureux, et des ruines qui s'élevaient au sommet des monts ou au milieu des bois, attestaient l'ancienne population de cette contrée.

Ici je dois laisser l'auteur. Le morceau que je vais transcrire est l'un des mieux écrits et des plus intéressants de l'ouvrage ; je craindrais, en l'analysant, de lui faire perdre de sa chaleur et de son énergie.

" Nous ne pouvions, s'écrie-t-il, nous arracher à l'admirable spectacle qui nous entourait. Quels grands souvenirs assiégeaient notre âme ! Planant sur l'Elide, l'Arcadie et la Messénie, Olympie devait se trouver sous nos yeux, ainsi que Mégalopolis et Messene. Nous foulions aux pieds les sources de l'Alphée et de l'Eurotas ! C'est là, sur ce point élevé que nous aurions voulu rassembler tout ce qui nous était cher, faire partager à l'amitié la surabondance de sentiments et d'hilarité dont nos cœurs étaient pleins.

" C'est aussi, continue-t-il, sur cet ancien théâtre des arts que nous appelions les artistes de notre patrie. Peintres, stuaires, c'est dans les plaines de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, au milieu des jeux et des danses d'une belle jeunesse, que vous recueillerez une abondante moisson d'idées nouvelles et sublimes. Vous y retrouverez aujourd'hui la forme grecque dans toute sa primitive beauté. C'est encore la patrie de Vénus et de Mars, de tous les dieux et héros de

Digitized by Google

la fable, que les anciens artistes nous ont représentés dans leurs statues, comme le type du vrai beau. Vous y reconnaîtrez que ce beau idéal n'existe que dans la nature, plus parfaite que tout ce que l'imagination peut créer et même concevoir.

" Les anciens statuaires avaient, sans doute, plus d'occasions que nous n'en avons pour étudier le nu. Le climat les favorisait: les vêtements couvraient le corps sans le cacher; les danses, les jeux gymnastiques, et surtout les athletes, leur offraient le corps dans tout son développement de grâce et de vigueur.

" Les mêmes occasions se présentent encore dans la Grece moderne: les vêtements des Grecs sont encore aujourd'hui à-peu-près tels qu'ils étaient autrefois; leur gymnastique est la même; on y retrouve jusqu'aux combats des lutteurs. Leurs danses sont vives, voluptueuses ou guerrieres; ils sont adroits nageurs, bons écuyers; ils excellent, en un mot, dans tous les exercices qui exigent de l'adresse ou de la force. Les femmes, moins sédentaires que les nôtres, se livrent aussi à des jeux variés; elles ont aussi des danses pantomimes et voluptueuses qui donnent à leur corps de la souplesse, et à leurs mouvements un charme irrésistible.

" La température de l'air, qui paraît être la même qu'autrefois, permet aux Moraïtes de se vêtir légérement. Les paysans ne sont couverts que d'une courte tunique. C'est chez eux que l'on voit ces formes athlétiques prononcées, ces poitrines larges et unies, ces cous ronds et élancés qui n'ont jamais été comprimés par les liens dont nous nous entourons; leurs bras nuds toujours en activité, ont acquis la plus grande vigueur. On remarque aussi ces têtes de jeunes gens, ornées de cheveux blonds dont les boucles naturelles

Digitized by Google

ombragent le front et tombent sur les épaules. C'est dans le même pays qu'on retrouvera ces belles têtes de femmes, dont le profil est si pur, l'œil si bien enchassé, et le sourire si attrayant. Leur coiffure retrace celle des jeunes filles de Lacédémone ou d'Athenes; leur longue chevelure est divisée en une infinité de nattes qu'elles laissent flotter à l'abandon ou qu'elles nouent de mille manieres différentes, tantôt sur le front en forme de diadême, tantôt rassemblées en spirale derriere la tête, ou retenues par des bandelettes. Leur sein est à peine voilé par une mousseline légere; une ceinture entoure leur taille et le reste de leurs vêtements ondoie en larges plis. Sortent-elles du logis? Un voile posé sur leur tête, marque le contour du visage, est rejeté sur l'épaule ou rattaché en écharpe, et les extrémités garnies de franges ou de broderies flottent derriere elles..... Un artiste verra de même dans ce pays de modernes Orphées, moins habiles sans doute que l'ancien, mais se servant aussi de la lyre; des marins plus hardis que les compagnons d'Ulysse; de jeunes filles tressant des couronnes de fleurs avec autant de goût que la célebre bouquetiere d'Athenes; enfin il retrouvera l'énergie, la fierté et la force des soldats spartiates dans leurs descendants, les Magnotes.

" Peintres de paysages, s'écrie M. Castellan, accourez aussi dans cette contrée; le soleil y luit dans toute sa splendeur sur un ciel d'azur dépouillé de ces vapeurs grisâtres qui le voilent souvent dans nos climats et donnent aux objets une teinte uniforme. Quels souvenirs ne se mêleront pas à l'étude du paysage! Ici une colonne debout au milieu des ruines, retracera l'existence d'un temple jadis visité par une foule religieuse. Là quelques pans de murs marqueront seuls l'enceinte d'une ville antique qui est rentrée dans la poussiere avec tous ses habitants. Plus loin une

Digitized by Google

grotte sauvage servant de retraite à des pasteurs, rappellera les mœurs simples de l'âge d'or. Le paysagiste apercevra aussi, dans la plaine fertile, le laboureur dirigeant la simple charrue grecque traînée par deux taureaux; ou s'il porte ses pas dans les champs de la mort, sous l'ombre épaisse et froide des cyprès, il soupirera à l'aspect d'une tombe couverte de fleurs, qu'une main reconnaissante vient d'arroser, tandis que près de là, sous des berceaux fleuris, des danses vives ou voluptueuses distrairont ses regards. *Et in Arcadiâ ego!* pourra-t-il s'écrier à son tour, et composer des tableaux dignes du Poussin ..."

Après avoir donné carriere à leur imagination, et promené long-temps leurs regards sur tous les points de l'horison, cherchant en vain à reconnaître l'emplacement de villes célebres, nos voyageurs descendirent dans la plaine, qu'ils parcoururent avec une attention curieuse. Le soir, le caloyer les ramena à son couvent où ils passerent la nuit. A leur retour à la ville, ils trouverent le vent favorable et le bâtiment prêt à mettre à la voile; ils n'eurent que le temps d'aller faire leurs adieux au primat, et quitterent Philatréa, emportant l'idée la plus favorable des habitants de cette contrée hospitaliere.

Le bâtiment côtoya la Messénie et l'Elide; le spectacle que cette traversée offrit au capitaine, fut des plus magnifiques. Il vit successivement se déployer devant lui la petite ville d'Arcadia, les ruines d'Elis, d'Olympie, et une foule d'autres sites pittoresques dont il faut lire la description dans son livre même.

La ville de Zante, où il débarqua le 9 Juillet 1797, est bien bâtie; elle présente l'aspect d'une ville italienne; la rue principale qui la traverse dans toute sa longueur, est bordée d'églises et de belles maisons soutenues par des colonnades, ou percées d'arcades qui servent d'abri et de pro-

Digitized by Google

menades aux habitants. A droite, au-dessus des maisons, on voit un petit couvent et une portion de la citadelle qui a été ruinée par le dernier tremblement de terre. Les églises grecques sont d'une architecture agréable; on y reconnaît le goût italien pour la peinture et la sculpture; les plafonds en sont ordinairement peints à fresque; à la cathédrale, parmi beaucoup de tableaux médiocres, M. Castellan en vit un représentant St. Elie, qui lui parut sortir d'une bonne école.

Les promenades des environs de la ville seraient plus agréables s'il y avait un peu plus d'ombrages; mais les points de vue sont variés; ils présentent un grand nombre de casins ou maisons de plaisance, d'une architecture élégante et entourés de diverses cultures.

Nos voyageurs ne rencontrerent dans leurs courses, ainsi que dans les rues de la ville, qu'un petit nombre de femmes, et encore étaient-elles habillées si singulierement, qu'il était impossible, dit l'auteur, de juger jusqu'à quel point est fondée l'opinion que l'on a de leur beauté. Elles portent deux jupons de taffetas noir, l'un qu'elles laissent traîner, l'autre qui est retroussé par dessus leur tête. Elles mettent en outre sur leur figure un masque de velours noir, bordé d'une petite dentelle; et pour completter le ridicule de cet ajustement, leur tête est couverte d'un chapeau à trois cornes, de la forme des nôtres, orné d'une cocarde noire, surmontée d'un bouquet de fleurs. Quelquefois ce chapeau est bordé de dentelles d'or et de glands. Par un contraste non moins étrange, elles sont, dit l'auteur, à moitié nues dans leurs maisons.

A la ville, presque tous les hommes sont vêtus à l'italienne; les autres habitants de l'île ont fait du costume grec et franc la plus bisarre confusion,

Digitized by Google

ils portent des bas de coton ou même de soie; leurs souliers, faits comme les nôtres, sont ornés d'énormes boucles d'argent; leur grande veste à manches, qu'ils rejetent sur l'épaule, ressemble plus à celle de nos paysans qu'au gilet grec; on les voit quelquefois s'affubler du chapeau rond; ils ont conservé la ceinture et la longue culotte plissée; mais ils en diminuent tous les jours l'ampleur. Quant aux femmes de la campagne, elles ont déjà adopté le corset italien, et le voile à franges posé carrément sur la tête.

La derniere lettre contient la relation d'une course que fit M. Castellan dans l'intérieur de l'île, et notamment la description d'une source de catrame, ou goudron naturel, qui se trouve dans la vallée de Chiéri. Cette description aurait pu me fournir quelques citations curieuses; mais je préfere employer le peu d'espace qui me reste, à transcrire le passage où M. Castellan nous parle de M. Guis, l'auteur des Lettres sur la Grece, qu'il allait voir souvent. Ce morceau d'ailleurs fort court, sera d'autant mieux placé à la fin de mon extrait, qu'il termine également la relation de l'auteur.

" Cet intéressant vieillard, dit-il, voit arriver la fin de sa carriere, jouissant de ses derniers moments comme de la fin d'un beau jour, entouré de sa famille, de quelques amis, de ses livres, d'une foule d'objets qui lui retracent l'image de l'antiquité, qui toute sa vie a été l'objet de ses plus agréables méditations. Il habite une petite maison de campagne dans la plus heureuse exposition, sur le rivage de la mer, et d'où il peut encore apercevoir la Grece, sa seconde patrie. Si mon séjour à Zante avait pu se prolonger davantage, j'aurais profité avec empressement des occasions de m'instruire que me présentait la société de ce savant, qui a rendu l'érudition si agréable."

Digitized by Google

RÉSUMÉ HISTORIQUE

De la Révolution d'Espagne.

La premiere nouvelle de l'insurrection qui a éclaté dans toute l'Espagne, nous parvint, ainsi que nous l'avons dit dans notre dernier cahier, par M. le vicomte de Materosa, qui avait été député en Angleterre, par la province des Asturies, afin de réclamer les secours de la Grande-Bretagne pour une cause qui était celle non-seulement de l'Espagne, mais même de tout l'univers. M. de Materosa, accompagné de cinq autres personnes, était parti de Gijon, petit port de la baye de Biscaie, dans un bateau ouvert, et ayant rencontré un corsaire anglais, nommé le *Stag*, qui croisait sur cette côte, il offrit au capitaine cinq cents guinées pour le transporter en Angleterre. Il débarqua à Falmouth, d'où il fut conduit à Londres par le capitaine Hill de la corvette de S. M. le *Humber*. L'arrivée de ces loyaux Espagnols confirma les bruits sourds qui s'étaient déjà répandus sur l'intention où étaient les Espagnols de se venger de l'invasion, des perfidies, des trahisons, et des cruautés des français.

Ils rapporterent que toute la province des Asturies avait pris les armes, et qu'on y avait déjà formé une armée de 40 mille hommes, qui avaient des armes, mais qui manquaient de munitions. Ils nous annonçaient que la Galice était dans des dispositions semblables à celles de la province des Asturies, que la population s'y levait en masse, et que des commissaires y étaient occupés à organiser une force militaire réguliere. L'indignation que la conduite de Buonaparté et celle de sa troupe avaient inspirée, était si générale que les femmes même

Digitized by Google

avaient demandé à prendre les armes pour la défense de leur pays. Les habitants de St. Ander avaient manifesté une si ferme résolution de ne jamais se soumettre à Buonaparté, qu'ils avaient publié, en leur nom, une déclaration de guerre à la France. Murat avait envoyé à Saint Ander, M. Hunter, le consul britannique à Madrid, pour y être détenu prisonnier; aussitôt que l'on sût que M. Hunter était arrivé à St. Ander, les habitants s'insurgerent, le délivrerent, et comme pour témoigner plus fortement leurs dispositions à secouer le joug, ils mirent le consul français dans la prison qui était destinée pour M. Hunter.

La province des Asturies s'était assemblée par députés à Oviédo, et avait nommé pour commandant en chef de la province, S. E. Don Joaquin de Noviac, Marquis de Santacruz, ayant sous lui un certain nombre d'officiers pour la direction des forces de terre et de mer. La premiere pensée de ces braves gens fut de rompre les indignes liens qui les isolaient de l'Angleterre, et de s'adresser sans perdre de temps, au gouvernement de S. M. Britannique pour mettre leur sainte cause sous sa protection, et le supplier de leur donner d'abondants secours. Leur réclamation ne fut pas infructueuse; elle eut aussitôt son plein et entier effet; et les ordres furent donnés sans perdre une minute pour que ces nouveaux amis reçussent toute l'assistance qu'ils demandaient pour leurs compatriotes. C'est ainsi que Dieu a permis qu'il restât toujours dans un coin de l'Europe, pendant le cahos de ces révolutions, une petite île, un phare lumineux, qui servît de point de mire aux malheureux peuples qui chercheraient le port du salut au milieu de la tourmente. La bonté, la magnanimité, l'enthousiasme avec lequel le Roi, les ministres, la nation toute entiere ont accueilli la premiere députation espagnole, indique à tous les

Digitized by Google

autres peuples de l'Europe, ce qu'ils ont à espérer de la générosité de ce pays, à la première apparence de leur disposition à imiter le grand exemple du peuple Espagnol et à secouer les chaînes honteuses de leur servitude.

M. de Materosa fut le premier à nous faire connaître ces belles proclamations, adresses et manifestes qui ont appelé la nation espagnole à la défense de l'honneur, de la patrie, et de la religion outragée. Nous en ferons connaître autant qu'il nous sera possible de nous en procurer, dans des feuilles supplémentaires et dans les deux langues française et espagnole.

Nous croyons devoir placer ici la relation authentique des événements de Madrid, dans la journée du 2 Mai. On peut compter sur la vérité des faits contenus dans la lettre suivante :

Détails authentiques des Evénements qui ont eu lieu à Madrid le 2 Mai. Par un Anglais qui était présent.

L'esprit public n'avait jamais été dans un état de tranquillité parfaite depuis le milieu du mois de Mars, que l'on soupçonna l'intention où était Charles IV de se porter à Séville avec toute sa famille.

La déposition du Prince de la Paix, le 18, son emprisonnement le 19, ainsi que l'abdication du Roi Charles, et l'accession de son fils, le prince Ferdinand, qui eurent lieu le même jour, furent des événements qui causerent une satisfaction générale, et qui auraient pu, avec le temps, produire les plus heureux effets; mais l'arrivée des troupes françaises à Madrid, la remise à Murat de l'épée de François I, qui était toujours restée dans la salle d'armes royale comme un trophée, depuis la bataille de Pavie, le départ du Roi Fer-

Digitized by Google

dinand pour Burgos, la remise du Prince de la Paix aux Français, et finalement la détermination du Roi de passer la frontiere et de se remettre entre les mains des Français à Bayonne, furent des circonstances qui rallumerent la fermentation qui existait, et qui l'augmenterent graduellement à un tel point, que la Junta de Gobierno (gouvernement) dont l'Infant Don Antonio était Président, craignait à chaque instant une horrible explosion, et qu'elle prit toutes les mesures possibles pour calmer les alarmes du peuple, et l'empêcher d'en venir à des actes de violence contre les Français.

Un courier extraordinaire arrivait tous les soirs de Bayonne, portant des nouvelles de ce qui s'y passait. Ces nouvelles n'étaient pas publiées dans la gazette, mais elles circulaient sous la forme d'extraits de lettres particulieres des personnes de la suite du Roi. Ces premiers bulletins causerent une satisfaction momentanée, ne contenant que le détail des honneurs qui avaient été rendus au prince Ferdinand à son arrivée, et de la réception amicale qui lui avait été faite à Bayonne par Buonaparté. Les bulletins suivants furent moins satisfaisants. D'abord, il se répandit des bruits sourds que les choses n'allaient pas des mieux, et bientôt l'on sut que l'intention du dominateur de la France était de faire résigner sa couronne à Ferdinand.

Le courier qui était attendu le Samedi 30 Avril, n'arriva pas. Il était encore dû le Dimanche 1er Mai au soir; plusieurs milliers d'habitants de la capitale étaient assemblés à la Porte du Soleil et dans d'autres rues près du Bureau de la Poste, dans l'attente du courier.

La garnison française resta toute la nuit sous les armes, et le Lundi, 2 Mai, le soleil se leva sur

Digitized by Google

plus d'un malheureux habitant qui était destiné à ne pas voir une nouvelle aurore.

Ce jour-là était fixé pour le départ de la Reine d'Etrurie et de son frere Don Francisco de Paula, pour Bayonne. La curiosité conduisit un peuple nombreux sur la place qui est devant le palais, pour être témoin de ce départ; et plusieurs femmes et enfants s'y porterent de même, pour dire un dernier adieu à leurs maris et à leurs peres, et pour se plaindre de la situation malheureuse dans laquelle on les laissait, sans qu'il fût pourvu à leur sort. Lorsque la premiere voiture parut à la porte, plusieurs personnes du peuple firent éclater le soupçon que l'Infant Don Antonio, Président de la Junta, ou gouvernement provisoire, allait aussi les abandonner, et ce malentendu donna naissance au tumulte.

Le peuple coupa les traits de cette voiture, et la fit rentrer de force dans la cour du palais, mais ayant reçu l'assurance que Don Antonio ne devait pas quitter Madrid, ils la laisserent atteler et sortir de nouveau. Un aide-de-camp de Murat fut envoyé par lui pour prendre des informations sur cette affaire. La populace parut disposée à le maltraiter; mais grâce à l'interposition de quelques officiers espagnols, il fut dégagé, et put retourner auprès de son commandant.

On laissa partir alors les carrosses avec la Reine d'Etrurie et son frère. On observa que ce dernier montrait une grande répugnance à partir, et même qu'il pleurait amérement, ce qui affecta et irrita prodigieusement le peuple. Dans cet instant, le même aide-de-camp revint avec un détachement de soldats français, et ce fut alors que s'ouvrit la scene d'horreur et de carnage.

Il est difficile d'assurer avec certitude si ce fut le peuple ou les troupes françaises qui furent les premiers agresseurs; mais les Français commen-

Digitized by Google

crent les premiers à lâcher des volées de mousqueterie sur la foule, et plusieurs spectateurs innocents périrent. Un bel enfant de huit ans fut tué roide à une fenêtre, à la premiere décharge qui eut lieu à onze heures du matin. La nouvelle se répandit dans la ville avec la rapidité de la flamme, et en moins d'une heure, tous les individus des basses classes qui en eurent les moyens, se trouverent armés dans les rues.

D'abord, les Espagnols eurent l'avantage dans la plus grande partie de la ville, malgré même que les troupes espagnoles n'eurent pas la faculté de prendre la moindre part à l'affaire, étant consignées dans les casernes par leurs officiers. Il périt un grand nombre de français, dont les armes passerent dans les mains de ceux de la populace qui n'en avaient pas. Mais aussitôt que les dispositions prises par le général Murat commencerent à être mises à exécution, l'avantage fut décidément du côté des Français. Toutes les troupes de cette nation qui étaient dans la ville furent mises en mouvement, et il en entra des colonnes de tous les camps situés autour de la ville; chaque colonne accompagnée d'une ou plusieurs pieces d'artillerie volante, qui balayaient les rues, à mesure qu'elles avançaient, et que l'on plaçait ensuite dans les positions où elles devaient avoir le plus d'effet. Outre cela, l'infanterie tirait des volées de mousqueterie dans toutes les rues de traverse devant lesquelles elle passait, et visait particulierement aux fenêtres et balcons où l'on apercevait quelqu'un.

L'endroit où les Espagnols se défendirent le plus glorieusement, fut au dépôt de l'artillerie à la Casa de Monteleone, anciennement l'hôtel du chevalier King, lorsqu'il était ambassadeur à cette cour, et où les restes de ce respectable ministre sont enterrés.

Digitized by Google

Murat envoya à ce dépôt un détachement pour y prendre possession de l'artillerie et des munitions de guerre; mais il le trouva occupé par une poignée d'habitants et d'artilleurs espagnols, sous le commandement de deux braves officiers d'artillerie, nommés Doaiz et Velayde.

Ces deux officiers prirent le commandement de quelques artilleurs, et de quelques hommes du peuple qui firent offre de leurs services, et ayant braqué un canon de vingt-quatre, chargé à mitraille, à la porte du dépôt, en face d'une longue rue étroite, par laquelle la colonne française était nécessairement forcée de s'avancer, ils la reçurent si chaudement, et lui firent éprouver une perte si prodigieuse, que le commandant ne put faire aucune impression, et fut obligé d'envoyer demander des renforts à Murat. Deux autres colonnes furent dépêchées en toute hâte à son secours; elles attaquerent cette petite garnison sur ses deux flancs, des fenêtres et des toits des maisons du voisinage, et la sommerent à plusieurs reprises de se rendre, mais ces braves officiers ne voulurent jamais entendre à aucune proposition, et ils tinrent ferme jusqu'au dernier moment de leur existence. L'un d'eux fut tué roide d'un coup de fusil, et M. Doaiz, ayant eu la cuisse cassée d'une balle, continua de donner ses ordres de sangfroid, assis par terre, jusqu'à ce qu'il reçût trois nouvelles blessures, dont la derniere termina sa glorieuse carriere. Le commandement passa à un caporal d'artillerie, qui ne voyant aucune perspective de succès dans une plus longue résistance, proposa au général français de capituler; celui-ci consentit à accorder des conditions; mais tandis qu'on dressait les articles, le major de la place arriva à cheval, agitant un mouchoir dans sa main, et proclamant la paix, sur quoi on laissa les français prendre possession du dépôt.

Digitized by Google

La perte qu'ils essuyerent sur ce point n'a jamais été connue exactement, mais elle doit avoir été considérable, puisqu'il fut fait 26 décharges à mitraille sur leur premiere colonne, pendant qu'elle s'avançait par cette longue rue étroite dont il a été fait mention. Sur les deux heures, le feu cessa par toute la ville, grâce à l'interposition personnelle des membres du Conseil de Castille et des autres tribunaux, qui parcoururent les rues à cheval, accompagnés de plusieurs nobles espagnols, et de quelques-uns des généraux français, et escortés de corps de cavalerie, consistant en gardes-du-corps espagnols et en militaires de la garde impériale entremêlés. Les habitants se flatterent alors que le carnage était fini; mais ils s'aperçurent bientôt qu'on leur réservait de nouvelles scenes de sang que l'on avait déterminé de sang-froid de leur donner. Dans l'après-midi, Murat publia un ordre général à ses troupes, dans lequel il ordonnait la formation immédiate d'un tribunal militaire, sous la Présidence du général Grouchy.

On amena devant ce tribunal toutes les personnes qui avaient été faites prisonnieres le matin, ou qui avaient été trouvées dans les rues le soir avec quelque arme que ce fût sur eux. Celui qui portait un fusil, comme celui qui portait un sabre, un canif, ou même une paire de ciseaux, furent regardés comme également coupables, et condamnés sur-le-champ à être fusillés, et la sentence mise à exécution sans délai. Trois groupes de quarante personnes furent fusillés successivement au Prado. Un grand nombre, mais la quantité inconnue, furent fusillés dans l'église de la Solidad, près la Porte du Soleil, et plusieurs autres groupes de trente ou quarante subirent le même sort près la Porte de St. Vincent.

Plusieurs autres personnes furent jugées et fusillées encore le sur-lendemain, mais leur nom-

Digitized by Google

bre ne fut pas, à ce qu'on croit, aussi considérable que la veille.

On n'a jamais su exactement le nombre des personnes qui ont péri de chaque côté. Les Français ont caché leur perte avec beaucoup de soin, mais on sait qu'un général et plusieurs autres officiers furent tués; et comme il y eut une désertion considérable parmi les soldats allemands et italiens, on assure que la réunion de toutes ces causes a opéré, le 2 de Mai, dans leurs forces une diminution de quatre mille hommes.

Le total des forces employées ce jour-là à Madrid, fut, dit-on, de 12,000 hommes; et l'on ajoute que s'il eût été possible aux troupes espagnoles d'agir avec le peuple, il ne serait pas échappé un seul de ces premiers douze mille hommes. Mais peut-être est-ce un événement heureux pour la capitale que ce n'ait pas été le cas, car il y avait cinquante mille Français de plus campés et cantonnés dans les environs de Madrid, dont la totalité aurait été sur-le-champ mise en mouvement, et il en serait résulté le sac et la destruction de Madrid.

Les détails qu'on vient de lire sont si horribles, qu'il n'est pas surprenant que les Espagnols aient pris pour devise et pour mot de ralliement; *le sang répandu à Madrid crie vengeance.* Murat s'est montré en cette occasion le digne beau-frere de Napoléon. Après avoir massacré en Egypte les descendants des Maures et des Sarrasins, il ne lui restait plus qu'à faire une boucherie des descendants des Castillans. De quelque côté qu'on voie cette exécrable famille porter ses pas, on la suit à la trace des flots de sang qui marquent son passage. De Lubeck à Madrid, de Toulon et Paris à Alexandrie, nous la voyons commettre des

Digitized by Google

meurtres qui feront oublier ceux de Robespierre et de Couthon.

Les premiers secours qui ont été envoyés aux Espagnols peu de jours, ou pourrait même dire peu d'heures, après la nouvelle de leur insurrection, ont consisté en 300 mille livres sterling en piastres, en 5000 fusils, 30,000 piques, et une quantité prodigieuse de poudre et de balles, et de plus dans tous les prisonniers de leur nation appartenant à la province des Asturies, qui étaient dans les prisons de la Grande-Bretagne. Le secrétaire du Vicomte de Materosa partit avec ces premiers secours, et avec l'assurance qu'ils seraient suivis de nouveaux envois, qui ont lieu journellement avec une libéralité et une profusion qui étonnera tous ceux qui pourraient juger de l'esprit du ministere actuel, par celui des administrations à vues étroites qui l'ont précédé. On est tout étonné de voir qu'en cette occasion personne n'a songé à demander comme autrefois, *indemnité pour le passé, et sécurité pour l avenir.*

L'esprit public s'étant manifesté d'une maniere aussi glorieuse et aussi unanime, nous croyons devoir en fournir une preuve sans replique en consignant ici la séance de la Chambre des Communes, où un des plus spirituels orateurs du parlement, un des plus véritables patriotes, et en même temps un des hommes qui fait le plus d'honneur aux arts dans ce pays-ci, M. Sheridan en un mot, fournit aux ministres l'occasion d'exprimer sans réserve, la magnanimité qui les inspire en ce moment, et qui recommandera éternellement leur administration à la reconnaissance et aux bénédictions de la postérité.

Digitized by Google

Séance de la Chambre des Communes du 15 Juin.

M. *Shéridan.* Quoïque je doive regretter que la motion que j'avais annoncée pour ce soir, ait été retardée jusqu'à une heure aussi avancée, et que l'attention de la chambre ait déjà été épuisée par la discussion qui vient de finir, cependant je crois devoir lui soumettre la question importante qui j'ai à traiter dans cette motion. Je ne puis dissimuler qu'il a existé une espece de négociation entre mon très-honorable ami qui siége dans le côté opposé et moi, dont l'objet était de m'engager à remettre cette motion à une autre séance, parce que les personnages distingués qui sont arrivés dernierement en Angleterre avec la mission de représenter à notre gouvernement l'état et les dispositions de leur pays, étaient invités à dîner aujourd'hui chez lui : mais comme mon très-honorable ami a envoyé Sir Arthur Wellesley pour faire les honneurs de sa maison en son absence, j'ai cru pouvoir m'abstenir d'un excès de délicatesse devenu par là superflu, d'autant plus que je ne doute pas que ce brave général ne soit bientôt détaché pour une expédition plus importante, et qu'il ne soit bientôt envoyé en Espagne pour représenter dans ce pays l'enthousiasme avec lequel l'Angleterre a épousé sa cause.

Je desire d'abord détruire un bruit qui s'est répandu au dehors et qui m'attribue la folie, la présomption, le mauvais goût, de prétendre indiquer aux ministres de Sa Majesté le plan de conduite qu'ils doivent suivre. Tout ce que je desire, c'est d'appeler l'attention de la chambre sur la situation actuelle de l'Espagne. Ayant communiqué le contenu de ma motion il y a quelques jours à mon très-honorable ami vis-

Digitized by Google

à-vis moi (M. *Canning*) et mon intention n'ayant pas été désapprouvée par lui, j'avoue que j'ai été surpris d'apprendre que son très-honorable collegue (M. *Perceval*) a imaginé que ma démarche tendait à embarrasser le gouvernement de Sa Majesté.

Après la communication dont je viens de parler, j'esperais qu'il au ait eu assez de confiance en moi pour ne pas me supposer un tel projet. D'un autre côté j'ai éprouvé quelque chose d'à peu près aussi désagreable de la part de mon honorable ami (M. *Whitbread*) qui paraissait croire que j'allais faire une motion dont le résultat devait être de sauver entierement l'administration de toute responsabilité sur ce point. Mon projet est de ne réaliser aucune de ces suppositions. Et ici je dois avouer que quoique aucun être vivant ne respecte plus que moi la probité politique et l'habileté de mon honorable ami, aussi bien que ses estimables qualités comme homme privé, cependant, lorsqu'il se leve pour me blamer dans une chose qui me semble prescrite par mon devoir, je dis avec franchise, que tandis que j'applaudis à son jugement, à sa pénétration, à la décision avec laquelle il résout des questions d'une haute importance, s'il est un seul point de son caractere que je ne sois pas disposé à approuver entierement, c'est sa déférence pour l'opinion des autres, ou le peu de confiance qu'il a dans la sienne. Je suis placé dans une perplexité telle, que tandis que mon honorable ami m'accuse d'être disposé à mettre l'administration à l'abri de toute responsabilité, le très-honorable membre qui siége dans le côté opposé, m'accuse d'avoir l'intention de faire aux ministres tout le mal qui est en mon pouvoir. Je puis me tromper.—Je suis loin de vouloir entraîner le ministere dans une entreprise

Digitized by Google

téméraire et romanesque ; mais, si l'enthousiasme et l'exaspération qui maintenant se manifestent dans une partie de l'Espagne, se communiquaient à tout ce royaume, je suis convaincu que depuis la premiere explosion de la révolution française, la Grande-Bretagne n'aurait jamais eu une occasion plus favorable de former une entreprise hardie pour l'affranchissement du monde.

" Mais, me dira-t-on, si vous ne refusez pas votre confiance à l'administration, pourquoi discuter ce sujet dans le Parlement." Je vous dirai pourquoi. Je suis disposé à avoir confiance dans l'administration. Mais je désire deux choses : je veux d'abord déclarer que mon avis est que nous ne devons point nous occuper de petits paquets; nous devons faire beaucoup ou rien. Pourquoi fais-je cette declaration?—C'est parce qu'aucun des cabinets qui ont existé jusqu'à présent dans ce pays, sans même excepter celui avec lequel j'ai eu l'honneur d'être lié, n'a poursuivi exclusivement et franchement un objet clair et distinct.

Je ne dois point comprendre dans cette censure mon honorable ami qui siége ici près de moi (M. *Wyndham*) ni M. *Burke*: ils seraient allés droit au but, ou ils n'auraient pas fait un seul pas en avant. Mais à cette exception près, les ministres d'Angleterre ont adopté une politique étroite; ils se sont occupés d'îles à sucre, et ont négligé tout ce qui était grand, tout ce qui était en harmonie avec les vrais intérêts de leur pays. Je desire donc qu'on fasse connaître à l'Espagne que nous abandonnerons le plan de conduite que nous avons suivi jusqu'à ce jour, et que nous sommes résolus de nous dévouer entierement et loyalement pour le salut de l'Europe. La seconde chose que j'ai à demander, c'est que si nous trouvons qu'il soit utile de coo-

Digitized by Google

pérer avec l'Espagne, cette coopération soit efficace. Je répete que je suis loin de vouloir embarquer les ministres dans une entreprise extravagante et romanesque; mais si en s'assurant de l'état de l'esprit public en Espagne, ils le trouvent animé de toute l'ardeur et de tout l'enthousiasme du patriotisme, alors tout ce que je demande c'est que nous y répondions par des sentiments d'une égale énergie. Jusqu'à présent Buonaparté a poursuivi une carriere constamment victorieuse. Il a eu jusqu'à ce moment à combattre des princes sans dignité et des ministres sans prévoyance. Il a eu à combattre contre des pays dont les habitants voyaient ses progrès avec indifférence; il lui reste à apprendre ce que c'est que de combattre contre des pays dans lesquels le peuple n'est animé que du désir de lui résister. Bien loin de faire ici une motion prématurée dont l'effet serait d'embarrasser le gouvernement de S. M., je déclare solemnellement que s'il se présente une occasion telle que je l'ai dépeinte dans laquelle l'Angleterre aura à se montrer avec vigueur, l'administration actuelle recevra de moi un appui aussi entier et aussi cordial, que si l'homme que j'ai tant aimé était rendu à la vie et à la place qu'il occupait. Dira-t-on que c'est ici une discussion inutile? Que ceux qui le croient jettent les yeux sur l'état actuel de l'Europe. L'esprit public des Espagnols ne sera-t-il pas échauffé par la pensée que leur cause intéresse vivement non-seulement les ministres, mais le parlement et le peuple Anglais? S'il existe en Espagne un ressentiment aussi prononcé contre les insultes et les persécutions que le tyran de la terre a accumulées contre eux et qui sont trop atroces pour qu'aucun langage puisse les peindre, cette disposition ne sera-t-elle pas portée au plus haut degré d'exaltation par l'assurance

Digitized by Google

que les efforts de ce peuple indigné seront secondés par une nation grande et puissante. Je regarde la crise actuelle comme très importante. Certes, je ne connais rien d'aussi brave, d'aussi noble, d'aussi généreux que la conduite des Asturiens. Ils ont proclamé avec magnanimité leur inimitié contre la France.—Ils ont déclaré la guerre à Buonaparté.—Ils ne se sont ménagé aucune retraite.—Ils sont résolus de vaincre ou de s'ensevelir dans le même tombeau qui engloutira l'honneur et l'indépendance de leur pays. C'est afin que le gouvernement Britannique se porte à les secourir avec plus d'assurance et d'énergie que j'ai été si empressé d'offrir au Parlement Britannique cette occasion d'exprimer les sentiments que cette grande circonstance lui inspire. Je demande qu'il soit présenté une humble adresse à Sa Majesté afin qu'il lui plaise d'ordonner qu'on mette sous les yeux de la chambre la copie des proclamations qui pourraient avoir été reçues par le secrétaire d'état des affaires étrangeres, et qui ont été publiées depuis l'arrivée des Français à Madrid, soit par le gouvernement Espagnol, soit par le commandant en chef ou par des personnes qui depuis ont annoncé qu'ils agissaient au nom de la Nation Espagnole."

M. le secrétaire d'état *Canning* a repliqué à-peu-près en ces termes: " Je suis disposé à applaudir de la maniere la plus franche aux motifs qui ont dirigé mon honorable ami dans la proposition qu'il vient de faire à la Chambre, et je puis l'assurer qu'il se trompe étrangement, s'il croit qu'il ait existé quelque projet d'opposition à la motion qu'il avait annoncée, dans ce qui a été dit dans une soirée précédente par un membre qui siége de ce côté de la chambre. Quoique je connusse alors l'intention de mon très-honorable ami, elle était en-

Digitized by Google

tierement ignorée de mon très-honorable collegue et ami, actuellement près de moi. Je puis aisément prouver à mon très-honorable ami, qu'il est impossible de fournir les papiers dont il a demandé la production ; quelques-uns, parce qu'ils ne sont pas parvenus au gouvernement sous une forme authentique ; d'autres, parce qu'ils ne sont pas suffisamment caractérisés dans la motion ; et tous, parce si nous possédions les renseignements qu'ils contiennent, nous ne pourrions, sans la plus haute imprudence, les communiquer au monde entier dans le moment actuel. D'après ce que j'expose ici, je souhaite cependant que mon très-honorable ami ne se méprenne pas sur mon intention au point de supposer que je prétende en aucune maniere blâmer sa démarche, ou qu'elle m'engage à attacher moins de prix à l'appui qu'il nous a promis dans l'exécution d'un plan quelconque d'opérations actives qu'on jugerait à propos d'adopter relativement à l'Espagne ; surtout lorsque l'on considere que dans cette assurance il faut aussi comprendre les personnes avec lesquelles mon honorable ami est dans l'habitude de voter dans le parlement, et parmi lesquelles il tient un rang si distingué ? J'aurais été loin de blâmer mon très-honorable ami, s'il avait porté sa prétention jusques-là ; je ne puis cependant me dispenser d'observer que son discours tend à forcer les ministres à faire une déclaration générale de leurs sentiments, qui ne peut avoir lieu sans danger, et sans exciter des espérances qu'il sera peut être impossible de jamais réaliser. Je déclare cependant à la chambre et à la nation que les ministres de S. M. considérant avec un intérêt aussi vif et aussi profond que celui qui peut animer mon très-honorable ami, les nobles efforts qu'une partie de la nation espagnole fait maintenant pour résister à l'atrocité sans exem-

Digitized by Google

ple des Français, et pour conserver l'indépendance de son pays; et qu'il existe dans le gouvernement britannique la disposition la plus prononcée de fournir tous les moyens possibles pour soutenir une lutte aussi magnanime. En procurant cette assistance, il n'entrera jamais dans notre esprit de considérer que la Grande-Bretagne est en guerre avec l'Espagne. Nous agirons d'après le principe, que toute nation quelconque en Europe, qui se leve pour résister à une puissance qui, soit en professant les principes d'une paix insidieuse, soit en déclarant une guerre ouverte, est l'ennemi commun de tous les peuples; quelles que soient nos relations actuellement existantes avec une nation ainsi disposée, elle devient dès ce moment l'allié naturel de la Grande-Bretagne. Dans une telle circonstance, les ministres de S. M. auront trois objets en vue: le premier, de diriger les efforts réunis des deux nations contre l'ennemi commun; le second, de diriger ces efforts de la maniere qui sera la plus utile à notre nouvel allié; la troisieme, de chercher aussi à leur donner un résultat qui procure de l'avantage à la nation britannique. Mais de ces objets, le dernier ne sera jamais considéré quand il sera balancé par les deux autres. Tels sont les sentiments qui animent le gouvernement de S. M. Il compte avec confiance sur l'appui du parlement et de la nation pour toutes les mesures que ces sentiments leur dicteront. On ne peut pas s'attendre que je dise maintenant si la crise est arrivée; ou, si nous anticipons une explosion qui va bientôt avoir lieu, et qui exigera que nous mettions en action les sentiments que je viens d'exprimer: il suffit que j'aie exposé ce que nous éprouvons, et ce que nous projettons. Je me vois forcé, par les raisons que j'ai détaillées plus haut, de m'opposer à la motion de mon très-honorable ami.

Digitized by Google

M. *Whitbread* ayant élevé des doutes sur ce que M. *Canning* entend par un résultat avantageux à l'intérêt britannique, le très-honorable Secrétaire d'État a déclaré, que dans la lutte où l'Espagne était sur le point de s'engager, *aucun intérêt n'était plus essentiellement britannique que le succès de cette nation*; qu'aucune conquête ne pouvait être aussi avantageuse à la Grande-Bretagne que celle que l'Espagne ferait sur la France, de l'intégrité des domaines espagnols dans toutes les parties du monde.

M. *Windham* a dit, qu'il semblait maintenant reconnu que le seul moyen de renverser le despotisme révolutionnaire, était de seconder les moyens intérieurs d'un pays par une coopération extérieure. Maintenant il n'y a plus rien d'extérieur que l'Angleterre; Buonaparté et la France sont partout ailleurs, et ceux qui, dans la derniere tempête, ne voulaient pas avoir recours à la chaloupe du navire, sont maintenant très-satisfaits de s'attacher à un mât brisé, à une planche qui surnage. Lorsque l'Europe n'était pas encore subjuguée, lorsque l'Autriche était intacte, lorsque la Prusse était un pouvoir militaire formidable, lorsque l'Italie n'était point encore morcellée, lorsque l'Espagne elle-même n'avait pas été entamée, l'état intérieur de la Vendée faisait naître la flatteuse espérance d'arrêter la révolution française. Ce qu'on a négligé alors, devient aujourd'hui l'objet d'une considération sérieuse; et le seul désir que l'on ait, c'est que l'insurrection de l'Espagne éclate comme celle de la Vendée. Nous devons maintenant nous rappeler combien d'arrérages nous avons à payer, combien l'Espagne doit avoir à oublier en conséquence de l'outrage que nous lui avons fait en prenant ses frégates. Sommes-nous prêts à les lui rendre et à lui prouver

Digitized by Google

le désintéressement avec lequel nous allons embrasser sa cause. ? J'espere que nous sommes disposés à lui donner toute satisfaction à ce sujet. Le très-honorable membre finit par avouer qu'il est loin d'approuver la motion de son très-honorable ami. Il croit qu'il peut être avantageux d'exprimer dans la chambre le désir de soutenir la cause de l'Espagne, mais il redoute qu'une pareille déclaration n'ait le funeste effet d'entraîner la nation espagnole à sa ruine.

Lord Castlereagh a observé que la question contenue dans la motion a été suffisamment éclaircie par ce qui a été dit par le très-honorable membre qui l'a mise en avant et par son honorable ami qui a parlé après lui; mais d'autres questions ont été élevées par quelques honorables membres qu'il ne peut laisser sans réponse et sans explication. Certainement, il peut exister une différence d'opinion relativement à la convenance de faire maintenant une motion de ce genre; mais il est convaincu que d'après la maniere dont le très-honorable membre a envisagé le sujet, il n'en peut résulter aucun inconvénient. Cette motion a été faite par un homme très recommandable, qui dans toutes les circonstances difficiles, dans toutes les crises que le pays a éprouvées, a toujours prêté son appui au gouvernement de S. M. Les très-honorables membres qui votent ordinairement avec lui, ne sont nullement liés par la promesse générale qu'il a faite de soutenir le gouvernement. Une assurance aussi déraisonnable n'a jamais été dans l'intention du très-honorable membre; et si les très-honorables membres ne sont point disposés à partager les sentiments exprimés par lui, et à prêter à la nation Espagnole l'appui dont il a parlé, ils peuvent suivre telle marche qui leur paraîtra convenable.

Digitized by Google

Mais dans cette occasion, comme dans toutes les précédentes, ils semblent s'être plus à désavouer le très-honorable membre qui par les motifs les plus purs a mis en avant cette question. La chambre et la nation ne manqueront pas de remarquer le contraste qui existe entre le discours de cet honorable membre et le langage de l'honorable membre qui siége à côté de lui. Je regrette que celui-ci ait réveillé quelques sujets de dispute entre les deux nations dans un moment où leur union est si nécessaire et si désirable pour le salut du monde. Il n'est pas conforme aux principes d'un véritable patriotisme de rappeller à l'Espagne que l'Angleterre est le puissance qui l'a opprimée en lui enlevant ses frégates, surtout quand l'honorable membre rejette toute idée de l'engager à prêter son assistance à la lutte qui commence. L'honorable membre s'est ensuite attaché à condamner tout ce qui a été fait depuis quinze ans ; certes une pareille censure de la part d'un homme qui a été si long-temps membre du gouvernement, semble assez déplacée. Mais personne n'est plus prompt que l'honorable membre à abandonner les principes qu'il professait auparavant, et il semblerait qu'il a toujours été en opposition avec toutes les administrations dont il a fait partie, quoiqu'en général il ait été un des derniers à quitter sa place. Certainement lorsqu'il avance qu'on ne doit se proposer aucun but britannique dans la lutte dont il est ici question, il n'a point la prétention d'établir que des objets qui intéresseraient la Grande-Bretagne et qui ne seraient pas liés avec d'autres qui intéresseraient l'Espagne, dussent être négligés. Dans tout état de cause, l'honorable membre ne devrait point soutenir une pareille doctrine—lui qui a envoyé une armée à Alexandrie, lui qui a détourné une grande partie des forces de l'Empire pour les en-

Digitized by Google

voyer à Buenos-Ayres, et qui a même envoyé une expédition de l'autre côté de l'Amérique Méridionale, avec le projet de faire triompher la cause de l'Europe en attaquant l'Amérique Espagnole par les derrieres.—Il est assez étonnant que le très-honorable membre revienne si souvent à la question des navires volés, lorsqu'il a envoyé à Constantinople une flotte, non pas pour soutenir la Russie, mais bien avec l'intention d'enlever la flotte Turque, tandis qu'en même temps les troupes qui auraient été nécessaires pour l'exécution de ce projet étaient envoyées à Alexandrie au lieu d'avoir leur destination pour Constantinople. Le très-honorable membre a aussi envoyé une expédition à Lisbonne et c'est la seule qu'il ait destinée pour l'Europe; mais encore avec le projet de s'emparer de la flotte portugaise. Je peux l'assurer que l'administration actuelle ne suivra point les exemples pratiques que la sienne présente; mais qu'elle n'agira que d'après les plus mûres réflexions, et qu'elle n'employera que les mesures qui lui paraîtront conduire au but aussi noble qu'important qu'elle a en vue. Je peux assurer que le pays est dans le cas de fournir les secours que la circonstance dont il a été question peut exiger."

Après une explication dans laquelle M. *Canning* a déclaré que son intention avait été d'établir que l'Angleterre regarderait toutes les puissances en état d'hostilité avec la France, comme des alliés unis dans une cause commune pour obtenir une paix sûre et honorable, et non pour soutenir des guerres éternelles; M. Shéridan a consenti à retirer sa motion.

Digitized by Google

Nous croyons devoir faire suivre cette déclaration des Ministres au Parlement, par le discours de Sa Majesté elle-même, lors de la clôture de la Session de 1808. Les sentiments magnanimes qui y sont exprimés en faveur de nos braves alliés, ont été accueillis avec transport, et retentiront avec un pareil éclat dans les quatre parties du monde, depuis Barcelone jusqu'aux Philippines.

Discours prononcé au Nom de Sa Majesté aux Deux Chambres de Parlement, le 4 Juillet, 1808.

My Lords et Messieurs,

Le Roi nous a commandé de vous exprimer la grande satisfaction qu'il éprouve de pouvoir, par la clôture de la présente session du parlement, mettre un terme aux travaux pénibles que les affaires publiques ont exigés de vous.

La mesure que vous avez adoptée pour l'accroissement des forces militaires du pays, promet de devenir la base d'un système de défense intérieure éminemment utile, et particulierement adapté aux besoins des temps actuels.

La sanction que vous avez donnée à ces mesures de représailles défensives, auxquelles les violentes agressions de l'ennemi contre le commerce et les ressources de ce royaume, ont forcé le Roi de recourir, a causé une grande satisfaction à S. M.

Le Roi ne doute pas que le résultat ne soit de convaincre l'ennemi qu'il est impolitique de persister dans un système qui fait retomber sur lui-même, dans une proportion encore plus forte, les maux qu'il veut faire éprouver à ce pays-ci.

Digitized by Google

Messieurs de la Chambre des Communes,

Il nous est ordonné par S. M. de vous faire ses remercîments les plus sinceres, de l'empressement et de la libéralité avec lesquels les subsides nécessaires pour l'année courante ont été votés.

S. M. nous ordonne de vous assurer qu'elle partage la satisfaction avec laquelle vous avez dû voir l'état florissant du revenu et du crédit du pays, malgré la continuation des fardeaux de la guerre, et elle se félicite de ce qu'il a été possible de pourvoir aux besoins du service de l'état avec une si légere augmentation aux charges publiques.

Le Roi nous commande de vous remercier de ce que vous l'avez mis en état de remplir ses engagements envers ses alliés, et de vous exprimer la satisfaction particuliere que lui a causée la maniere dont vous avez pourvu à l'établissement de sa sœur, S. A. R. la Duchesse de Brunswick.

My Lords et Messieurs,

Le Roi vous informe avec beaucoup de plaisir, que malgré la formidable confédération formée contre son allié le roi de Suede, ce souverain persiste avec une vigueur et une constance inébranlables, à maintenir l'honneur et l'indépendance de sa couronne; et que, de son côté, S. M. a fait tous ses efforts pour le seconder dans la guerre difficile où il est engagé.

Les événements qui ont eu lieu récemment en Espagne et en Italie ont fourni des preuves nouvelles et frappantes de l'ambition excessive et désordonnée qui gouverne l'ennemi commun de toutes les nations constituées et indépendantes, qui existent dans l'univers.

S. M. voit avec le plus vif intérêt l'esprit loyal et déterminé que la nation Espagnole manifeste, en résistant

Digitized by Google

à la violence et à la perfidie avec lesquelles ses droits les plus chers ont été envahis.

La nation Espagnole, lorsqu'elle lutte ainsi courageusement contre la tyrannie et l'usurpation de la France, ne peut plus être considérée comme un ennemi de la Grande-Bretagne; mais elle est reconnue par S. M. comme un ami et un allié naturel.

Nous avons l'ordre de vous informer que le Roi a reçu des communications de diverses provinces de l'Espagne, qui ont réclamé l'assistance de S. M. La réponse du Roi à ces communications a été reçue en Espagne avec toute espece de démonstration des sentiments de confiance et d'affection qui s'accordent avec les dispositions et les véritables intérêts des deux nations; et S. M. nous commande de vous assurer qu'elle continuera de faire tout ce qui est en son pouvoir pour soutenir la cause de l'Espagne; se réglant, dans le choix et la direction de ses efforts, sur les désirs de ceux en faveur de qui ils sont faits.

En contribuant au succès de cette grande et glorieuse cause, le Roi n'a d'autres vues que de maintenir intactes l'intégrité et l'indépendance de la Monarchie Espagnole.—Mais il espere que les mêmes efforts qui sont dirigés vers ce grand objet, pourront, par la grâce de la Divine Providence, conduire par leurs effets et par leur exemple, au rétablissement des libertés et de la paix de l'Europe.

Digitized by Google

Suite des Pieces publiées par les Chefs des Patriotes d'Espagne.

Adresse au Conseil de St. Andero aux Biscayens.

" Braves Biscayens et Camarades,

Votre vœu est déjà rempli ; la mine qui est profonde dans vos cœurs et les nôtres a fait explosion. Le temps est arrivé où nous sommes appelés à faire un noble sacrifice pour notre sainte religion, nos lois salutaires, et nos coutumes. Et quel objet est plus digne de ce sacrifice que leur conservation ? Depuis hier au soir, tout le peuple de cette ville est en armes, pour venger les insultes et les outrages que nous avons reçus des Français. Rien n'a pu arrêter l'ardeur de nos habitants, surtout depuis qu'ils ont appris que vous partagiez leurs sentiments. Cette ardeur, ce courage, doivent être dirigés par l'ordre et par la sagesse, afin d'obtenir le but auquel nous aspirons. Par-dessus toutes choses, il est absolument nécessaire d'agir de concert, et à cet effet, de former une assemblée où se réuniront les députés. Il s'est déjà formé dans cette ville une conseil, qui a été investi de tous les pouvoirs nécessaires, et qui est composé des membres soussignés. Si à l'exemple des assemblées qui se sont formées dans ce pays, en 1795, les députés des différents districts se réunissent sans délai, les moyens de défense seront bientôt organisés. Nous nous éclairerons et aiderons réciproquement, selon les moyens et les circonstances locales de chaque district. A cet effet, qu'il soit fait des listes exactes de tous ceux qui sont en état de porter les armes, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à quarante-cinq, et même au-dessus, quand la force du corps le permettra ; qu'il soit aussi dressé à l'instant un état de toutes les armes propres au service que l'on trouvera dans les différents districts. Apprenons sur le champ le maniement des armes ; choisissons pour cela les personnes retirées du service qui sont dispersées dans nos provinces, et consacrons au moins deux heures par jour aux exercices militaires. Nous ferons circuler parmi vous une autre adresse, dans laquelle vous verrez avec plaisir les motifs et les principes qui déterminent notre conduite,—Que Dieu vous ait en sa sainte garde !

" Saint Andero, le 27 Mai 1808.

" Par ordre de l'illustre Conseil,

" D. Luis del Campo, Secrétaire."

Digitized by Google

Adresse de la Province d'Andalousie aux Français.

" Français!

Vous n'avez plus de lois; vous avez perdu votre liberté, vous avez tout perdu. C'est à travers des flots de votre sang et de celui de vos enfants, que vous avez été contraints d'asservir l'Europe. Une famille non française regne, par vous, sur plusieurs nations de l'Europe, sans le moindre avantage pour la France ni pour aucun autre peuple. L'Espagne, votre constante alliée, a contribué, vous le savez, par différents moyens, à vos triomphes; et, cependant elle est privée de ses lois, de son Monarque, de sa grandeur; sa religion même est menacée; et tout cela s'est opéré jusqu'ici non par le courage et la valeur, mais par des fraudes, des perfidies, des trahisons, auxquelles vous avez été forcés de concourir: vos vaillantes armes sont souillées, et vous êtes réduits à co-opérer à des actes d'infâmie, indignes de la générosité de votre caractere et du nom de grande nation que vous avez acquis.

" Français, la nation Espagnole, votre alliée, votre généreuse amie, vous invite à quitter des bannieres qui ne sont destinées qu'à opprimer toutes les nations, et à vous enrôler sous les nôtres, qui sont levées pour la plus juste des causes, pour défendre nos lois et notre Roi, qui nous ont été enlevés, non par la force des armes, mais par la fraude, la trahison, et la plus noire ingratitude. Nous mourrons tous, et vous devez tous mourir avec nous, pour effacer une tache indélébile, qui sans cela souillerait à jamais votre nation. Les Espagnols vous offrent une récompense digne d'une telle action; ils vous recevront à bras ouverts, et combattront à vos côtés; et lorsque la guerre sera terminée aussi glorieusement qu'ils ont tout lieu de l'espérer, il vous sera donné des terres que vous pourrez cultiver sans inquiétude, et vous passerez en paix le reste de vos jours, au milieu d'une nation qui vous aime et vous respecte, et chez laquelle une justice impartiale vous assurera la jouissance de tous les biens que vous posséderez légitimement.

" Italiens, Allemands de toutes les provinces de cette grande nation, Suisses, et vous tous qui composez les armées qu'on appelle Françaises, combattrez-vous pour celui qui vous opprime et qui vous a dépouillés de

Digitized by Google

tout ce que les hommes ont de plus sacré? Pour celui qui vous a arrachés du sein de vos familles, vous a ravi vos propriétés, vos femmes, vos enfans, et votre patrie? Combattrez-vous contre une nation généreuse, qui vous a accueillis avec empressement, qui vous aime, et qui au faîte de sa gloire et de sa puissance a respecté vos droits, parce qu'elle voit des freres dans tous les hommes? Combattrez-vous contre une nation qu'il veut soumettre et asservir, non par les armes, comme feraient des braves, mais sous le manteau de l'alliance et de l'amitié, par des trahisons, par des perfidies dont, même chez les nations barbares, l'histoire n'offre point d'exemples? Nous espérons que non. Venez à nous, et vous trouverez chez nous la valeur, la générosité, et le véritable honneur. Nous vous offrons les mêmes récompenses qu'aux Français, et nous vous répondons que vous et votre postérité en jouirez dans la paix et le bonheur.

" (Signé) DON JUAN BAUTISTA ESTELLER,
" Premier Secrétaire.

" DON JUAN BAUTISTA PARDO,
" Second Secrétaire.

" Séville, le 29 Mai 1808."

Proclamation de la Paix avec l'Angleterre et la Suede, son Alliée, publiée à Oviedo, le 20 Juin 1808.

Ferdinand VII, Roi d'Espagne, et en son nom Royal.

La Junta suprême de cette principauté proclame une paix générale avec l'Angleterre, et en même temps l'alliance la plus étroite avec cette nation, qui a donné avec la plus grande générosité tous les secours et l'assistance qui lui ont été demandés. Elle proclame aussi la paix avec la Suede, et ordonne que tous nos ports seront ouverts aux vaisseaux des deux nations, et que son décret royal sera communiqué à tous les magistrats de cette principauté.

Digitized by Google

Adresse au Peuple de Madrid.

" Peuple de Madrid,

Séville a appris avec consternation et étonnement votre horrible catastrophe du 2 Mai; la faiblesse d'un gouvernement qui n'a rien fait en votre faveur, et qui a dirigé contre vous les armes de nos ennemis, au lieu de seconder votre courage, et vos sacrifices héroïques. Gloire à vous! Votre mémoire vivra éternellement dans les annales de la nation Espagnole!

" L'Espagne a vu avec horreur, que l'auteur de vos calamités et des nôtres a publié une proclamation, dans laquelle il a dénaturé tous les faits, et a prétendu que vous l'aviez offensé, tandis que c'est lui qui vous a provoqués. Le gouvernement a été assez faible pour sanctionner et faire répandre cette proclamation; il a vu tranquillement mettre à mort un grand nombre d'entre vous, pour une prétendue violation de lois qui n'existaient pas. Dans cette proclamation on disait aux français, " que le sang Français versé avec profusion criait " vengeance!". Et le sang Espagnol ne crie-t-il aussi vengeance? ce sang versé par des soldats qui n'ont pas balancé à attaquer un peuple désarmé et sans défense, qui vivait sous ses lois et son Souverain, et sur lequel on a exercé des cruautés qui font frémir la nature! Nous nous écrions, toute l'Espagne s'écrie: " Le sang Espa- " gnol versé à Madrid crie vengeance!"

" Rassurez-vous; nous sommes vos freres; nous combattrons comme vous, jusqu'à la mort, pour la défense de notre Roi et de notre pays. Que vos vœux et vos prieres continuelles attirent sur nous la faveur de ce Dieu Tout-Puissant que nous adorons, et qui ne peut pas nous abandonner, parce qu'il n'abandonne jamais une cause juste. Si l'occasion favorable se présente, conduisez-vous en braves Espagnols, brisez le joug ignominieux qui a été scellé du sang innocent de vos compatriotes.

(Signé) " Don Juan Bautista Esteller,
Premier Secrétaire.

" Don Juan Pardo, Second Secretaire.
" Séville, le 29 Mai 1808."

Digitized by Google

CIRCULAR

A las Justicias de los Pueblos de la Comandancia General del Campo de Gibraltar.

En representacion del Señor Don Fernando Séptimo, nuestro legítimo Soberano, se ha erigido en la Ciudad de Sevilla una Junta Suprema de Gobierno que, reasumiendo las Jurisdicciones y toda Potestad, rija, gobierne y disponga quanto ocurra para defender la Religion y la Patria, como se manifiesta en el adjunto Bando que se ha servido dirigirme, é incluyo, para que haciéndolo V. saber al público, se tenga entendido que desde luego todos los Pueblos de la Jurisdicion de mi mando deben reconocer por autoridad Suprema de Gobierno á esta Junta, y con toda la energía de buenos Patricios y dignos Españoles contribuir de todos modos, y por quantos medios sean conducentes á salvar la Patria, y sostener los sagrados derechos de la Nacion Española contra sus enemigos.

En consecuencia, y como la defensa de tan justa causa excitará el zelo de los vecinos de ese Pueblo, formará V. á la brevedad posible los alistamientos de aquellos que voluntariamente se ofrecieren á servir en los Regimientos á que se les destinen, con cuyo importante objeto adquirirá V., y me remitirá todas las noticias que considére conducentes, para que en vista de ellas pueda yo comunicarle las instrucciones oportunas, facilitando armas á quantos quieran llevarlas, en ocasion en que todos á porfía debemos dar pruebas del mas acendrado patriotismo; pero hará V. entender á ese Pueblo que siendo mas necesario el órden y union á medida que es mayor la empresa, espero que todos los vecinos se esmerarán en que la quietud y respeto á las autoridades se conserven inalterables.

Dios guarde á V. muchos años. Quartel General de Algeciras á 24 de Mayo de 1808.— XAVIER DE CASTAÑOS.

La Junta suprema de Gobierno ha acordado que sus Individuos lleven la Escarapela Nacional, y una Banda encarnada para que por este distintivo sean respetados y obedecidos de todos los habitantes de esta Ciudad y su Provincia, pues los que faltasen al cumplimiento de esta Providencia serán conducidos inmediatamente á la Cárcel, y castigados con todo el rigor que exijan las circunstancias.

Y para que llegue á noticia de todos se manda públicar y fixar. Sevilla veinte y ocho de Mayo de mil ochocientos ocho.

D. JUAN BAUTISTA ESTELLER, Srio. I°.

Digitized by Google

Proclama.

Pueblo Espanol, leales compatriotas, ¿ hasta qué punto os precipita vuestro ciego entusiasmo en amor ácia nuestro muy Augusto y Amado Soberano FERNANDO SEPTIMO (por quien debemos morir) que no os hace recapacitár que los excesos que estais cometiendo, no os acarrean sino al precipicio y á causar la ruina del Estado? ¿ Sereis tan preocupados que no conozcais que la desorganizacion es la principal causa por donde la Nacion mas poderosa se aniquila y destruye?

Y advertidos de esta verdad ¿ por qué no os dais priesa á someteros baxo las órdenes de un Gobierno que solo aspira á morir por su Soberano, que yace separado de nosotros por la usurpacion de un tirano? De este modo las ventajas que nos resulten serán notables, pues organizadas en Milicias ó Tropas Veteranas, esta misma porcion de gentes que solo anhela por el bien de la Nacion, se dispondrá un Cuerpo de Exército que pueda marchar adonde las circonstancias lo exijan; y por otro lado ¿qual será vuestro gusto quando veais restablecido el sosiego del Vecindario?

Hasta ahora solo os precipitais y nada estableceis, y baxo la capa de vuestro patriotismo, se encubren porcion de picaros que se valen de la ocasion para robar y destruir, cosa que merece la execracion de las gentes sensatas, y de este modo se obscurece el mérito que tendriais si os dispusieseis solo para marchar contra el enemigo de la Patria.

Ea, pues, valerosos Espanoles, disponeos, tranquilizaos, y caminemos solo á perfeccionar el plan basto que se tiene dispuesto para atacar las fronteras de nuestros usurpadores.

La voz de la razon me ha dictado estas reflexiones, y como Gefe os digo ahora, que os doy mi palabra de que los Franceses muden el pabellon, ó á lo ménos no coloquen los suyos; pues qualquiera otra providencia acarrearia mil desgracias á nosotros mismos: no intenteis nada, pues destruiriais mi plan, ya tengo tomadas mis medidas, y dentro de veinte y quatro horas habeis de ver los efectos favorables que todos deseamos.

Cádiz 30 de Mayo de 1808—*Morla.*

BANDO.

Ya consta á todos los habitantes de esta poblacion que la resulta de las ocurrencias de la mañana del dia de ayer fué presentarse con fuerza armada en las Casas de Ayuntamiento, y tomando la voz pedir entre otras cosas se nombrara por las autoridades constituidas,

Estado Eclesiástico, Secular y Regular, Cuerpo de Nobleza, Oficiales Generales, y Comercio, una Junta Suprema de Gobierno que reasumiendo las jurisdicciones y toda potestad, rigiese, gobernase, y dispusiese quanto ocurriera y se ofreciere hasta lograr los fines que se han propuesto de defender la Religion y la Patria, pues á este efecto la autorizaban en bastante forma, segun las facultades de que el mismo Pueblo se estima condecorado, y habiendose verificado el nombramiento, y dádose ya por la Junta algunas providencias, ha tenido por conveniente manifestarlas al público para que cerciorado de á quien, y lo que debe obedecer tenga todo su debido cumplimiento.

SENORES QUE COMPONEN LA JUNTA SUPREMA DE GOBIERNO.

Presidente: El Excmo. Sr. D. Francisco de Saavedra: El Ilmo. Sr. Arzobispo de Laodicea Coadministrador del de esta Ciudad, y por sus Supernumerarios el Sr. Dean de el Cabildo de la Santa Iglesia, y el Sr. D. Francisco Xavier Cienfuegos, Canónigo del mismo: el Excmo. Sr. Asistente D. Vicente Hore: Por la Real Audiencia, el Senor D. Francisco Diaz Bermudo, Regente, y el Senor D. Juan Fernando Aguirre: Por la Nobleza, el Senor Conde de Tylli: el Sr. Marques de la Granina: el Sr. Marques de las Torres: el Sr. D. Andres Minano: y el Sr. D. Antonio Zambrana Carrillo de Albornoz: Por la Ciudad, el Sr. D. Andres de Coca, y el Sr. D. joseph de Checa: Por los Generales, los Sres. D. Eusebio de Herrera, y D. Adrian Jácome: Por el Cabildo de Senores Jurados, el Sr. D. Antonio Zambrano, y el Sr. D. Manuel Peroso: Por el público, el Sr. D. Joseph Morales Gallego: Por el Comercio, el Sr. D. Victor Soret, y el Sr. D. Caledonio Alonso, y por las Religiones, el Padre Manuel Gil, y el Padre Fr. Joseph Ramirez: Secretarios: 1.º Sr. D. Juan Bautista Esteller, Teniente del 3.º Regimiento de Artillería, 2.º Sr. D. Juan Pardo Ayudante del Regimiento de Farnecio, cuyas personas se juntaron inmediatamente para acordar lo que convenía hacer en beneficio de la Patria y defensa contra sus enemigos; lo que executaron en la forma siguiente.

Que se despachen expresos á el Excmo. Sr. Capitan General de la Provincia, que condujo el Sr. Conde de Teba, con encargo particular de instruir á S. E. de lo determinado é intenciones de la Junta, y á el Excmo. Sr. Comandante General del Campo de San Roque; á las Ciudades de Córdoba, Granada, y Jaen, á las Provincias de Extremadura, y á otras Ciudades, y Villas mas inmediatas, con objeto á que instruidas de la resolucion de esta Capital, se esfuercen y reunan para lograr el deseado fin que les animan.

Digitized by Google

Que se formen, é impriman Proclamas por el Sr. D. Fernando Septimo, y se circulen á todos los pueblos del Reynado de esta Ciudad y demas que convenga:

Que continuén los Senores Regente y Ministros de la Real Audiencia, y demas Jueces de esta Ciudad, en sus respectivos exercicios para que no se demore la administracion de Justicia:

Que el Papel Sellado corra por ahora, é interin se habilite otro Sello con el membrete de: *Valga por el Reynado de S. M. el Senor D. Fernando Septimo.*

Que se cierre el Teatro Cómico de esta Ciudad, y pase Oficio á el Sr. Dean, para que haciendolo presente á su Ilmo. Cabildo, disponga se celebre Rogativa por el acierto de esta Junta en sus disposiciones, y felicidad de las Tropas Espanolas:

Que en todo lo correspondiente á Armas, y Exército dispongan quanto estimen útil los Senores D. Antonio de Gregori, y D. Tomas Moreno, su segundo: teniendo entendido que la Junta senala á cada Soldado voluntario quatro reales y su racion de Pan, y á las demas Tropas un real de sobre sueldo.

Que para recoger caudales, y todo lo correspondiente á Hacienda nombra á los Senores D. Francisco Cienfuegos, D. Andres de Coca, y D. Victor Sovet, y por Intendentes para la distribucion, y disposicion de dichos Caudales, á los Senores D. Tomas Gonzalez Carbajal, y D. Antonio Cabrera.

Que el ramo de Policía queda á cargo de los Senores Alcaldes de Quartel, y Tenientes para que den en este punto las providencias que convengan, y á la Junta cuenta de lo que ocurra particular.

Que se comisiona á los Senores D. Antonio Zambrano, y D. Manuel Pereso, para que valiendose de las personas y medios que tengan por convenientes cuiden del suministro del Pan para que no falte al público, en ocasion tan interesante:

Que se prohibe á todos los Vecinos de qualquiera estado ó condicion que sean el uso de Armas, disparar por las calles, causar alborotos, ni inquietudes, prevenidos de que lo contrario haciendo serán castigados con el rigor que corresponda, á proporcion de su exceso, y de la menor desobediencia ú omision que pasen á esta Junta, cuya autoridad deben respetar.

Y para que llegue á noticia de todos se manda publicar y fixar. Sevilla veinte y ocho de Mayo de mil ochocientos ocho.

D. Juan Bautista Estellez. D. Juan Pardo.

Srio 1.º Srio 2.º

De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland-Street, Oxford-Street.
On souscrit chez M. Peltier, No. 7, Duke-street, Portland-Place.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CLXXXIX.—*Le* 30 *Juin* 1808.

LONDRES,

Pendant les Mois de Mai et de Juin.

Aucune ville du monde n'offre dans aucun temps de l'année un tableau aussi varié que Londres pendant ces deux mois. L'observateur peut juger alors de toute la puissance que le luxe exerce quand il est alimenté par la prospérité nationale. Tout est mis en mouvement par lui, et le riche qui s'apprête à rivaliser de goût et de magnificence avec le grand seigneur, et l'artiste qui prépare, pour obéir à l'impulsion que l'un et l'autre lui communiquent, le tribut de ses travaux de dix mois, toutes ses combinaisons, tout son espoir.

On ne calcule point les dépenses que coûte une *Rout*, on s'en applaudit même, si le lendemain

Digitized by Google

les journaux ont exagéré le nombre des *fashionables* qu'elle a plutôt entassés que réunis, et s'ils ont vanté la décoration des appartements, sans oublier la profusion de tout ce que la saison ou les serres qui l'anticipent, produisent non de plus délicat, mais de plus coûteux. Les journaux sont alors les archives du luxe, et le papier-nouvelles qui disputera aux autres l'empire de la mode, sera celui qui, ayant les meilleures et les plus promptes intelligences parmi les personnes employées à préparer ces merveilles, les aura plus fidellement et plus minutieusement rapportées.

Quant aux artistes qui ont présidé à ces immenses apprêts, il se contentent de voir leurs noms circuler parmi les personnes invitées, bien persuadés qu'au même moment plusieurs d'entre elles projettent une *Rout* encore plus brillante, qu'elles appelleront à leur secours des talents dont elles connaissent l'étendue, et qu'elles leur commanderont de plus grands efforts en leur promettant une rétribution plus forte.

Aujourd'hui, ces grandes assemblées surpassent toutes les proportions connues. On y voit réunies de 600 à 1600 personnes. L'architecte est consulté auparavant, on calcule avec lui les puissances et les résistances. Il faut qu'il prenne les moyens d'empêcher qu'une telle affluence ne surcharge les planchers et n'ébranle les murs. On lui demande d'établir mathématiquement la proportion relative des personnes à inviter, et de l'espace qui doit les réunir. L'habile homme n'oublie pas d'évaluer par la largeur et la multiplicité des issues, par l'impatience de ceux qui étoufferont, ou qui étant invités ailleurs, s'empresseront de quitter les appartements, le nombre donné que moyennant un renouvellement successif ils pourront contenir. Il conseille, d'après cette évaluation, d'inviter deux fois plus d'individus

Digitized by Google

qu'ils ne pourront en admettre. Si on lui objecte la foule, le tumulte, la presse qui seront le résultat de ce surcroît d'invités, il démontre qu'au moyen des angles rentrants, des embrasures, des entreportes, et des escaliers dans lesquels se refugieront ceux qui ne pourront résister à la chaleur, à l'étouffement, il n'y aura dans les sallons que quelques centaines de personnes de trop, ce qui produira sans doute de l'embarras, de la confusion, mais très-peu d'accidents.

Ce travail fini, les cartes sont distribuées, et dès ce moment on appelle dans l'hôtel, qui doit subir une complete métamorphose, les décorateurs, les fleuristes, les jardiniers, les tapissiers, les éclaireurs, les ventilateurs, les patissiers, les confiseurs, &c. &c. Les pépinieres fournissent les arbres et les fleurs qui doivent orner les escaliers et transformer le premier étage en parterre. Les serres sont dépouillées des ananas qu'elles récelent, et qu'on oserait à peine présenter, si chacun de ces fruits délicieux coûtait moins de cinq guinées.

Parmi les assemblées qui toutes mériteraient des descriptions particulieres, on a distingué celle qui eut lieu à l'occasion de l'ouverture du nouvel hôtel de Lord Grosvenor. La magnificence des appartements, le goût et l'élégance des décorations surpassent tout ce qu'on a encore vu en ce genre, et réalisent quelques-uns des tableaux des mille et une nuits.

Les *converzatione* que la Marquise de Salisbury a substituées à ses concerts du Dimanche, ont attiré l'élite du grand monde.

Parmi les *Routs* qui ont réuni jusqu'à douze et seize cents personnes, on cite celle de la Marquise de Stafford, celle de la Duchesse de Marlborough, de la Comtesse de Cholmondeley, le bal de la Comtesse de Shaftesbury, &c. &c.

Digitized by Google

Dans ces deux derniers mois, les spectacles déploient toute leur pompe et les acteurs tous leurs talents. Les entrepreneurs cedent alors leur salle et leurs droits à ceux de leurs employés qui ont des bénéfices.

Les grands talents ouvrent la carriere. Les rois et les reines de la tragédie, les premiers caracteres de la comédie, et les orphées de l'Opéra se présentent d'abord avec l'assurance que donnent de grands succès. La faveur publique les accueille avec transport. Leurs patrons (car il y a ici un patronage pour les talents, comme il y en avait un à Rome pour les plébéiens) montrent alors par le prix qu'ils mettent aux loges qu'ils louent, celui qu'ils attachent aux talents qu'ils protégent. Ceux-ci n'épargnent rien pour exciter en même temps la générosité des grands et la curiosité du public. Ceux qui ont déclamé chantent, ceux qui ont chanté montrent tout-à-coup au public charmé, des grâces qu'on croirait être l'exclusif appanage de la danse ; enfin, ceux qui ont montré dans la danse un à-plomb, une légéreté et une vigueur qui ont charmé autant qu'étonné les amateurs, font vibrer tout-à-coup avec art les cordes d'un instrument.

Viennent ensuite les talents secondaires que le public a vus tous les jours, dont il a depuis long-temps applaudi le zele et approuvé les efforts. Ces acteurs là ont été infatigables, ils ont dû avoir une santé robuste, florissante; il leur a été interdit de donner aucune excuse pour se dispenser de paraître. Les rhumes, la fievre, les accidents sont exclusivement réservés aux acteurs du premier rang, on ne les souffrirait pas dans ceux d'un ordre inférieur. Aussi, ces derniers n'ont jamais vu leurs noms inscrits sur ces *hand-bills* que le *Manager* fait circuler dans les loges. Ils n'ont point la douce satisfaction de voir les spec-

Digitized by Google

tateurs faire une comparaison entre le talent dont ces incidents les privent et l'acteur qui s'est dévoué à le remplacer. Ces contrastes sont des jouissances qui ne sont réservées qu'aux grands seigneurs du théâtre.

Mais pour se montrer dignement devant le public, ces acteurs du second ordre se font escorter de toute la pompe théâtrale; ils appellent même à leur secours les acteurs des autres théâtres; il n'est pas jusqu'aux contorsions de Grimaldi et aux cabrioles de Bologna qu'ils ne mettent en réquisition, et l'on doit s'attendre que l'année prochaine ils annonceront à Drury-Lane ou à Covent-Garden la contredanse que les chevaux d'Astley exécutent, et la scene du tailleur de Brentford. L'affiche offre une variété étonnante. Outre la grande et la petite piece d'usage, elle annonce des fragments d'autres pieces, des danses, des chansons, des imitations qui rempliront les entr'actes, de maniere que les spectateurs se trouvent encore à près de deux heures du matin dans la salle, et se demandent avec étonnement quand le spectacle finit, s'il est déjà l'heure de se retirer.

A la suite de ces bénéfices viennent ceux des acteurs qui touchent de près à l'ordre plébéien du théâtre. Ceux-là n'osent courir seuls les chances d'un bénéfice; ils s'unissent deux ou trois pour en supporter les charges ou en partager les produits.

La bienveillance du public est si grande dans ces jours d'épreuve, dans ces jours où il juge le bien et le mal, où il récompense et punit chacun selon ses mérites de la saison, que ces acteurs à peine remarqués pendant le cours de leur obscure et pénible carriere, à peine connus des spectateurs, sont accueillis avec une espece de transport à leur entrée sur le théâtre, et applaudis au moindre

effort qu'ils font pour justifier cet accueil. Tout est bonté, amitié, tolérance pour eux, et ils voyent finir ce jour mémorable, ayant recueilli une recette assez abondante, et emportant presqu'avec eux la persuasion que le public a été plus juste qu'indulgent dans ses applaudissements.

Enfin, la munificence anglaise va jusqu'à récompenser l'ouvreur de loges, le collecteur des contre-marques, le teneur de livres du théâtre, des travaux de la saison ; et jusqu'à découvrir dans sa trappe le souffleur, pour le récompenser du bruit qu'il n'a pas fait en rendant aux acteurs la présence d'esprit et la mémoire. Tous ces employés ont des bénéfices, et quoiqu'ils ne paraissent pas devant le public réuni pour les choyer, ils peuvent encore jouir de la douce illusion de ses applaudissements, en s'attribuant ceux dont il gratifie les acteurs qui paraissent pour eux.

Parmi les bénéfices qui ont surpassé toutes les proportions connues, on a distingué celui de d'Egville à Drury-Lane. Depuis plusieurs semaines, toutes les loges étaient louées, et le jour du spectacle toutes les avenues du théâtre étaient assiégées avant deux heures de l'après-midi. Depuis le jeune Roscius et les débuts de Madame Catalani, on n'avait vu à aucun théâtre une telle affluence.

Mais il y avait un mois que tout le public était instruit que la merveille de l'Italie, Madame Catalani, chanterait à ce bénéfice. Ceux qui ne connaissaient encore ce phénomene que dans les journaux et par l'admiration publique, et dont la bourse n'avait pu atteindre au prix du parterre et de la gallerie de l'Opéra, purent alors pour un shelling jouir de ce délicieux talent. Aussi la reconnaissance qu'excitait une telle démarche de la part de cette grande cantatrice, l'admiration que causaient des accents si nouveaux et si

extraordinaires, répandirent la teinte du plus vif enthousiasme dans la maniere dont elle fut accueillie.

A cet attrait, qui seul suffisait pour exciter l'impatience du public, M. d'Egville en ajoutait d'autres qui devaient aussi attirer la foule. Il amenait avec lui sur le théâtre de Drury-Lane tout le renfort des Ballets de l'Opéra, et cette Miss Gayton qui, dès son début, a déployé des grâces si touchantes, mais qui peut-être cessera d'être un prodige lorsqu'elle cessera d'appartenir à l'enfance par sa gentillesse, sa naïveté et ses formes.

Celui de Kelly offrit ensuite les mêmes attraits, mais il avait perdu le charme de la nouveauté si puissant sur la multitude, et sans exciter la même affluence, il remplit cependant pleinement l'attente de cet ancien favori du public.

Nous parlerons peu des pieces qui ont été données pendant la saison à Drury-Lane et à Covent-Garden. Cette année n'a vu éclore aucune tragédie nouvelle; le génie de Shakspeare étonne tous les génies naissants, et devant ce colosse élevé et majestueux, tout s'agenouille frappé d'admiration et de découragement. Mais les conceptions tragiques qui n'osent se montrer dans des cadres réguliers, se dispersent dans des drames qui participent de tous les genres, et dans lesquels la pompe du spectacle et les agréments de la musique cachent l'irrégularité ou l'invraisemblance de l'action. On trouve aussi quelques traces d'intentions tragiques dans des comédies, qui semblent plutôt destinées à émouvoir le spectateur par des discours et des situations pathétiques qu'à l'amuser par une action vive et piquante, et par le tableau des ridicules de la société. Parmi les comédies nouvelles, on a remarqué celle donnée à Covent-Garden, sous le titre de *Begone dull care*, or *How will it end?* (Fuyez, noirs soucis! ou,

Digitized by Google

Comment cela finira-t-il?) et celle qui a été reçue avec applaudissement à Drury-Lane, intitulée *The World* (le Monde). Dans la premiere on voit un commis qui envoye à son maître, homme dissipé, insouciant, 18,000 livres sterling par an, comme les profits de son commerce, et qui s'oublie tellement lui-même, qu'il est dans un état voisin du besoin. Ce qui donne encore plus de prix à cet acte d'une probité vraiment héroïque, c'est que celui qui reçoit tous les ans un bénéfice si considérable, est depuis plusieurs années absent, et paraît très-peu apprécier l'honnêteté de son commis. En général, on ne trouve pas dans le monde réel des caracteres aussi parfaits; il faut les chercher dans ce monde imaginaire, créé par nos modernes romanciers et par les auteurs dramatiques du jour. Si la comédie doit avoir un but moral, l'auteur de celle dont nous parlons a bien mal saisi ce but, lorsqu'il a présenté aux jeunes gens, qui pourraient être tentés d'imiter cet exemple, un homme inattentif, négligent, livré à ses plaisirs, non-seulement à l'abri des suites de sa dissipation, mais même récompensé, en quelque sorte, de ses vices, par l'excessive probité de son commis. Cette comédie aurait eu un titre plus analogue à la nature de l'action qu'elle présente, si on lui avait donné celui du "Commis sentimental, ou Qui pourrait le croire!"

Celle représentée à Drury-Lane a eu un succès plus général et plus mérité. L'auteur de cette piece paraît avoir voulu développer cette maxime vraiment morale, "que la crainte du ridicule qu'on pourrait nous donner dans le monde, ne doit jamais nous empêcher de suivre les inspirations d'un cœur honnête, ni la ligne du devoir." Excepté un séducteur qui se repent d'avoir fait le malheur d'une femme intéressante, il n'y a point de rôles larmoyants dans la piece. On y remarque

Digitized by Google

un caractere de poëte, très-gai et très-original, et dont l'épître de Savage, intitulée *le Bâtard*, a sans doute donné l'idée. Le dialogue vif, pressé, et spirituel de cette comédie fait beaucoup d'honneur à M. Kenny, déjà connu avantageusement par le petit opéra des " Fausses Allarmes."

La saison n'a produit aucune de ces pantomimes qui font l'engouement du public et la fortune d'un théâtre, et jusqu'à ce jour *Mother Goose* n'a point de rivales. Cette farce si souvent représentée, a encore attiré la foule, chaque fois qu'elle a été annoncée. On l'a même dépecée pour l'offrir par fragments, dans quelques bénéfices, et l'on a été sûr de faire de bonnes recettes, quand on a annoncé que M. Grimaldi ajouterait aux charmes de ses étonnantes contorsions, convulsions ou grimaces, comme on voudra les appeler, les agréments de son chant burlesque dans l'air favori de *Me and my Nedd* (Moi et ma Neddy." Ou bien que M. Bologna donnerait la scene favorite du *Mourant*, dans laquelle il rend les convulsions de l'agonie avec une vérité qui répand l'effroi et le silence dans les loges, et qui excite les bruyants applaudissements des galleries.

Le théâtre de Drury-Lane qui se distingue tous les ans par un opéra, dont la musique et les décorations font ordinairement tout le mérite, en a donné un cette année, sous le titre de " Kaïs, ou l'Amour dans les Déserts," qui, malgré une pompe de spectacle qui surpassait tout ce qu'on avait vu jusques-là en ce genre, et les talents réunis de MM. Reeve et Braham, auteurs de la musique, a eu peu de succès, et n'a pu se soutenir jusqu'à la fin de la saison. C'est alors que les entrepreneurs ont appelé à leur secours l'imagination de M. D'Egville, qui, quoique directeur de l'Opéra, et compositeur des ballets de ce théâtre, a trouvé encore les moyens de donner à Drury-

Digitized by Google

Lane une pantomime héroïque et nationale, intitulée *Caractacus*, dans laquelle, non content de montrer au public les talents de ses jeunes éleves, il a pris lui-même le principal rôle, qu'il a rempli d'une maniere aussi noble qu'énergique. Au moyen de ce secours, Drury-Lane a atteint avec éclat le terme de la saison.

Le Théâtre du Roi, ou l'Opéra, avait été ouvert cette année sous des auspices défavorables: la division existait parmi les propriétaires et de-là elle avait gagné toutes les branches des talents que ce spectacle emploie. Les chanteurs, les danseurs, les musiciens, les décorateurs, les machinistes, le souffleur, le poëte, les compositeurs, les imprimeurs, le trésorier, étaient agités par les discordes des chefs du théâtre, et suivaient, selon leurs inclinations ou leurs calculs, la fortune de César ou celle de Pompée.

D'un côté on voyait Naldi, si cher au public par la méthode de son chant et par les agréments de son jeu; Siboni, dont le goût exquis n'a été bien apprécié que lorsque, cessant de chanter sur le théâtre, il s'est réservé pour les véritables amateurs; Grassini, qui avait laissé en Angleterre plutôt des amis que des admirateurs, dont les vœux la ramenaient des confins de l'Italie, et la disputaient au public parisien. De l'autre, on voyait les vétérans du théâtre, qui étaient restés fideles au sol témoin de leurs exploits, en s'attachant à M. Taylor, propriétaire de la salle et du terrain sur lequel elle est bâtie. Rovedino et Morelli, ces vieux favoris du public, opposaient à des talents plus modernes et par conséquent plus à la mode, leur réputation depuis long-temps établie et la puissance de leurs voix; à leur suite marchaient Righi qui mit alors autant de sagesse dans sa conduite, qu'on remarque en général de froideur dans son chant et dans son jeu, Giovanni et Braghetti

Digitized by Google

trop accoutumés à l'indulgence du public, pour ne pas courir dans cette circonstance la seule chance qui pouvait les mettre dans le cas de l'éprouver encore; enfin, une dame Dussek qui devait perdre en chantant sur ce théâtre, la réputation qu'elle s'était acquise dans les concerts.

Au milieu de ces factions s'élevait impassible, avec la conscience de sa supériorité, et la certitude d'être recherchée par le vainqueur, Madame Catalani, dont le talent et la renommée devaient en quelque sorte terminer ces débats, et fixer la victoire dans le parti qui saurait apprécier la puissance de ses moyens et leur influence sur le public.

L'orchestre qui, par sa nature, doit faire moins de bruit que les chanteurs qu'il accompagne, et mettre plus d'*ensemble* dans sa marche, n'éprouvait qu'une agitation *sourde*, et se préparait à *accompagner* la fortune de ceux qui devaient rester les maîtres du théâtre.

M. et Mme. Deshayes, sollicités par les deux partis, restaient fideles à celui qui étant le possesseur du terrain, et par droit de conquête et par droit de naissance, leur promettait qu'ils déployeraient devant un public qui les a toujours vivement applaudis, des talents qui n'ont point de rivaux en Angleterre, et qui, ailleurs, sont à peine surpassés.

Mlle. Presle et M. Moreau marchaient aussi sous les étendarts de D'Egville, qui souriait avec complaisance à cet espoir de ses ballets, à cette union de la grâce, de la vigueur et de la légereté. Cependant, il préparait à la premiere une rivale dans cette Miss Gayton, qui alors se formait, en silence, pour l'honneur de son maître, l'avantage de l'opéra et le plaisir du public.

Le corps des ballets était destiné par sa position à ne prendre aucune part à toutes ces querelles.

Aussi antique et aussi invariable que le théâtre sur lequel il se meut, aussi terne et aussi délabré que la décoration la plus ancienne du magasin, il s'attendait à devenir la proie ou l'instrument du vainqueur, soit qu'entre les mains de Rossi il dût figurer dans des pantomimes héroïques, soit que maîtrisé par D'Egville, il dût fournir à ses ballets des bergers ou des demi-dieux, des nymphes ou des déesses.

Tel était l'état des partis lorsque ce théâtre fit son ouverture. Tandis que M. Waters faisait retentir les tribunaux de ses plaintes, Madame Catalani faisait resonner dans cette salle immense les accents de sa voix éclatante. Le premier répandait dans les journaux des avis dont le but était de rendre l'Opéra désert, mais la renommée publiait dans tous les quartiers de Londres et dans les Comtés de l'Angleterre, que jamais cette grande cantatrice n'avait déployé avec autant d'éclat et d'avantage, l'étendue et la flexibilité de ses moyens.

Elle reparut d'abord dans *Semiramide*, et ensuite dans *Il Ritorno di Serse*; et elle éprouva à sa rentrée, que si le public anglais accueille avec enthousiasme un talent d'une grande réputation, il lui conserve, après l'avoir apprécié, une bienveillance plus flatteuse que ne l'étaient ses premiers transports, une admiration qui chaque jour est plus profonde, parce que chaque jour elle est plus raisonnée. Nous devons dire que la rentrée de Madame Catalani n'a point produit cette foule, ce tumulte, cette agitation que la nouveauté encore plus que l'amour des arts avait excités l'année derniere; mais c'était dans la succession des représentations qu'elle devait connaître tout le cas qu'on fait en Angleterre de ses grands talents; c'était dans ces soirées dont elle seule faisait l'attraction, et dans lesquelles tout ce que Londres possede d'amateurs distingués et de per-

sonnes d'un rang élevé venait rendre un tribut fidele et constant à l'étonnante variété de ses moyens, à son chant toujours pur, toujours sage, à sa voix qui se prête aux accents des passions les plus fortes comme à l'expression des affections les plus douces; c'est dans cette longue suite de succès, disons-nous, que cette grande cantatrice a dû trouver le gage de la réputation extraordinaire qu'elle a acquise, et du sentiment que les Anglais ont de la supériorité de ses talents dramatiques et lyriques sur toutes les cantatrices qui l'ont précédée en Angleterre

Didone, qui fut donné ensuite, offrit à Madame Catalani une nouvelle occasion de faire entendre ces accents tragiques, douloureux, qui, tout en exprimant les sensations les plus déchirantes, ne blessent jamais la mélodie, et plaisent toujours à l'oreille, quoiqu'ils fassent transir et frissonner. La maniere dont elle exprime son égarement et son désespoir au moment de mourir, le cri qui lui échappe lorsqu'elle va s'élancer sur le bucher, ont rappelé à ceux qui ont vu autrefois l'Opéra en France, le talent si tragique et si théâtral de Madame St. Huberti.

Après *Didone*, on annonça *la Frascatana*. C'était sans doute une tentative assez hardie que de donner un opéra, dont tous les chants, devenus en quelque sorte populaires, sont si connus, que, malgré un charme, une fraîcheur que le temps n'a pu détruire, à peine ose-t-on les répéter dans des concerts particuliers. La voix de Madame Catalani leur donna une nouveauté piquante, et si l'on ne crut pas les entendre pour la premiere fois, du moins chacun sentit qu'il ne convenait qu'à elle de les reproduire avec cette pureté, avec ce goût dont la perfection elle-même a besoin, quand ses productions ont été si long-temps et si généralement connues.

Digitized by Google

A la *Fraucatana* succéda *Il Furbo contra il Furbo*; musique délicieuse, action un peu plus réguliere que ne le sont ordinairement les *Imbroglio* italiens. Madame Catalani déploya dans cette piece, d'une maniere encore plus avantageuse que dans les opéras comiques précédents, la grâce piquante et l'aimable variété de son jeu. Morelli et Rovedino y parurent aussi avec distinction, et reçurent tous deux des applaudissements.

Madame Catalani donna ensuite pour son premier bénéfice l'opéra de la *Feste d'Iside*, qui fut peu goûté, parce qu'il n'offrait pas à ce talent si chéri du public, les mêmes moyens de développement, soit pour le chant, soit pour l'action théâtrale. Ce fut dans cette circonstance qu'elle put voir toute l'influence de sa réputation, puisque, malgré que le jour de son bénéfice fut le moins favorable de la saison, elle eut une recette telle qu'on aurait pu à peine l'espérer, lorsque les assemblées, les bals, et les concerts n'attirent et ne dispersent pas les habitués de l'Opéra.

Dans *le Virtuose in Puntiglio*, qui vint après cet opéra sérieux, Madame Catalani chanta un air varié de Mozart, d'une maniere si délicieuse, que depuis tout Londres a voulu l'entendre, quoiqu'il fût déjà très-connu. Madame Dussek jusques-là accoutumée à des revers, chanta dans cet opéra en s'accompagnant de la harpe, et elle put s'apercevoir, à la maniere dont elle fut accueillie, à l'attention avec laquelle elle fut écoutée, et aux applaudissements qu'on lui prodigua, que le public voulait non-seulement être juste, mais même indulgent à son égard.

Enfin, pour son second bénéfice, Madame Catalani donna l'opéra de *Gli Amanti consolati*, et une série d'attitudes scéniques qu'elle avait annoncées comme une *leçon de grâces* que devait lui donner Miss Gayton. Plusieurs personnes avaient

Digitized by Google

censuré cette derniere annonce, parce qu'elles ne l'avaient pas comprise; mais le talent et les grâces de Madame Catalani désarmerent la critique, et chacun convint que si la tentative avait été hardie, elle l'avait exécutée d'une maniere qui justifiait son audace et lui donnait de nouveaux droits à la faveur publique. Miss Gayton deploya dans cette circonstance toutes les ressources et les charmes de ce talent, qui prouvera, sans doute, par la suite, que l'indulgence du public ne l'a pas arrêté dans son essor, et qui remplira ainsi les espérances qu'il a fait naître.

Ce jour-là réunit dans une opinion commune et dans des applaudissements spontanés, les personnes qui ont constamment admiré Madame Catalani et celles qui, sans contester son talent, refusaient publiquement à sa supériorité l'hommage qu'ils lui rendaient en secret: semblables à cet homme qui condamnait Aristide parce qu'il était fatigué de toujours l'entendre appeler *le juste*.

En même temps que, par une succession si rapide d'opéras nouveaux, Madame Catalani prouvait un zele aussi actif que son talent est varié, M. d'Egville montrait que ni les embarras du théâtre dont la direction lui est confiée, ni les obstacles que l'envie et la malignité rassemblaient contre lui, ni les difficultés qu'il trouvait soit dans les incertitudes des souscripteurs que des avis perfides tendaient à tromper, soit dans les ressources bornées que lui offraient les talents accessoires, il montrait, disons-nous, que ces circonstances fâcheuses n'étonnaient point son courage, et ne refroidissaient point son imagination. Il donnait avec succès *l'Enlevement de Déjanire*, ballet où il a fait preuve d'un talent distingué dans l'art de placer et de varier les groupes—*le Divertissement Chinois* qui offre des danses animées, pittoresques, et

Digitized by Google

que le public ne s'est jamais lassé de voir ni d'applaudir—*le Mariage secret, ou les Habitants du Chêne*, où il a introduit des danses très-grâcieuses, et donné à M. Deshayes et à son épouse l'occasion de déployer, dans une allemande qu'on trouverait un peu longue, si elle n'était pas exécutée par eux, une aisance, une souplesse, nous dirons presqu'une simplicité d'attitudes qui caractérisent ce genre de danse, mais qui ne sont pas ordinairement le partage des premiers talents, plus accoutumés à se dessiner avec fierté, avec hardiesse, et à montrer leur à-plomb dans des pas qui exigent autant de vigueur que de précision. M. Moreau, ce danseur trop modeste pour être remarqué, et loué ailleurs qu'au théâtre, montre dans ce ballet qu'il entend aussi bien l'art de la pantomime que celui de la danse; et Mlle Presle, qu'on n'avait point encore vu dans un rôle sentimental, paraît dans celui-ci avec des avantages qui ajoutent à sa réputation, et qui prouvent, que quoiqu'elle possede parfaitement les secrets de son art, ils ne la rendent point étrangere aux émotions du cœur.—Enfin, *Constance et Almazor*, ballet donné pour la premiere fois à l'occasion du bénéfice de M. et de Mme. Deshayes, auquel on peut reprocher un vide d'action et même quelques inconvenances théâtrales qui sont à peine rachetés par ce que M. D'Egville entend si bien, par l'art de disposer les groupes et d'animer les danses. Nous ne parlerons pas plus au long de ce ballet qui, au moment où nous écrivons a, peut-être, été retiré de la scene pour n'y reparaître jamais, ou pour n'y être reproduit qu'avec des corrections dont personne ne peut mieux sentir la nécessité que l'auteur lui-même, qui au milieu des travaux qui le pressent, ne peut que créer et non perfectionner sur-le-champ. Nous ne parlons ni de la *Belle Laitiere*, où Miss Gayton a dansé la danse du shall de maniere à nous faire moins re-

Digitized by Google

gretter Mlle. Parisot, ni de celle de la *Fille Sauvage*, où cette jeune débutante a montré, sans doute, qu'elle était digne de la prédilection de son maître, mais où elle n'a pu nous faire oublier Mlle. Parisot.

Nous ne quitterons point ce sujet sans parler des progrès de Mlle. Cranfield, de cette danseuse digne par ses mœurs et par son talent de se dévouer à l'enseignement des écoles auxquelles elle vient de se recommander dans un avis qui sera sans doute accueilli par la faveur publique. Il manque à cette jeune personne des développements, un abandon, une aisance que plus d'usage de la scene et du monde lui donnera sans doute; mais elle a de la légéreté, de la précision et de l'à-plomb, ce qui suffit déjà pour faire une danseuse très-agréable.

M. Fiorillo a montré dans la musique du *Mariage Secret*, ce talent profond et original que toute l'Europe lui reconnaît, et qu'on regrette de voir si rarement employé.

Le jeune Venua, qui a remplacé M. Spagnoleti dans la direction de la musique des ballets, non parce qu'il a un talent égal à ce célebre violon, mais parce qu'il nous a apporté de Paris la tradition des mouvements, donne les plus grandes espérances comme compositeur. Son premier essai a été la musique de l'*Enlevement de Déjanire*, qui n'annonçait pas encore un talent prononcé; mais celle de *Constance et d'Almazor* a prouvé depuis qu'il n'avait pas trop présumé de ses forces en composant pour ce théâtre, dont l'orchestre est un des meilleurs qu'il y ait en Europe.

Pendant que Drury-Lane et Covent-Garden se ferment, et que l'Opéra se prépare à faire de la fin de la session du Parlement l'époque de sa clôture, ou d'une souscription additionnelle, l'amphithéâtre d'Astley, Royal Circus, Sadler's Wells,

Digitized by Google

offrent leurs tours d'équitation et leurs pantomimes aux habitants des fauxbourgs, aux oisifs de la capitale qui ne vont pas se réfugier dans la campagne ou dans une retraite fashionable, aux marins qui trouvent l'éloge de leurs exploits, ou leurs airs favoris dans les chansons populaires de Johannot, de Smith, de Grimaldi, de Miller, &c.

Jones, l'entrepreneur du Circus, annonce le grand spectacle romantique d'*Alaric et d'Eliza*, ou le " Brigand sans pitié," dans lequel on voit un combat au sabre entre six personnes, qui fait frémir les femmes et les enfants. Astley annonce de son côté un cotillon ou une contre-danse, dansé par huit chevaux, le ménuet d'Haydn exécuté par deux, et la farce vraiment unique dans son genre, du *Tailleur galoppant à Brentford*, dans laquelle on voit un cheval poursuivre son écuyer du cirque sur le théâtre, sauter après lui les barrieres, et ensuite disparaître avec la rapidité de l'éclair. Outre ces exercices d'équitation qui surpassent tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour en ce genre, on voit à l'amphithéâtre des pantominies qui, pour la beauté des décorations et la richesse des costumes, rivalisent avantageusement avec celles de Drury-Lane. Enfin Sadler's Wells, le théâtre de ce genre qui est aujourd'hui le plus à la mode, présente des pantomimes très-gaies et très-ingénieuses, dans lesquelles Grimaldi répete devant la nation juive qui abonde à ce spectacle les Samedis, devant les habitants des extrémités de la cité, et même devant des personnes du plus haut rang, ces contorsions, ces danses burlesques, ces chansons vulgaires, qui, pendant l'hiver, ont fait les délices des habitués de Covent-Garden. Mais ce qui attire surtout la foule, ce sont des pantomimes sérieuses dans lesquelles se déploie toute la sorcellerie des romans modernes, et qui offrent toujours au dénouement une cascade *of real water*, et une piece

Digitized by Google

d'eau qui occupe toute la largeur du théâtre, sur laquelle voguent des bateaux, des monstres marins, et dans laquelle sont réellement plongés les mauvais génies, et les acteurs et actrices protégés ou inspirés par eux.

Le petit théâtre d'Haymarket suffit en même temps aux plaisirs des habitants de la partie occidentale de Londres. Le public y retrouve quelques-uns des acteurs qu'il a applaudis à Drury-Lane et à Covent-Garden; les comédies qui ont eu du succès à ces deux théâtres, et ordinairement un acteur favori, qui, après avoir, l'année précédente, montré à la capitale un talent ignoré, le cacha prudemment, pendant l'hiver, dans les villes du second ordre, et reparaît ensuite environné des souvenirs qu'il a laissés et des espérances qu'il fait naître. C'est ainsi qu'a débuté Elliston, acteur très-aimé du public; c'est ainsi que débute aujourd'hui Young, qui se distingue particulierement dans le drame et dans les premiers rôles de la haute comédie.

Un des genres particuliers à ce théâtre, c'est la gaieté de quelques petites pieces qui terminent ordinairement les représentations, et que M. Colman emprunte de la scene française avec autant de sagacité, qu'il met de talent à les adapter au goût de sa nation. L'année derniere, il donna " Le Conteur, ou les deux Postes" de Picard, sous le nom de *Long Stories*; et cette année il produit avec le même succès, le " Portrait de Michel Cervantes," bluëte du Théâtre de Louvois, sous le titre " d'Intrigue et Contre-intrigue," *Plot and Counter-Plot.*

Mais ce qui a surtout rendu cette saison féconde en amusements, ce qui les a multipliés au point qu'il fallait tout l'art d'un coureur des *Routs* pour jouir de tous dans le même jour, ce sont les concerts annuels qui sont ou la récompense de

quelques vétérans depuis très-long-temps connus du public, dont leur talent a fait les délices, ou des impôts que les maîtres levent sur leurs écoliers, à raison des vacances que ceux-ci vont prendre, et qui, en condamnant les talents à l'inaction, les dévoueraient peut-être au besoin, sans cet ingénieux expédient, qui va leur donner les moyens d'attendre *le retour en ville*.

Parmi les concerts qui ont réuni tous les suffrages, nous citerons ceux de M. Salomon, depuis long-temps si fameux par la précision avec laquelle on y exécute, sous sa direction, la musique d'Haydn, de qui il a donné cette année une symphonie dont lui seul possede le manuscrit. On devait s'attendre qu'un maître aussi habile ne négligerait pas d'ajouter à l'agrément de ses concerts annuels, le charme du talent de Madame Catalani, et leur assurerait ainsi la continuation de la faveur et de l'affluence publiques. Il a éprouvé qu'on ne se lassait jamais de l'entendre, et que cette même société qui l'avait admirée à l'Opéra se pressait en foule dans la salle d'Hanover-Square pour jouir ou d'un air nouveau ou d'une de ces aria qui doivent encore plus leur célébrité à sa voix qu'au nom du compositeur.

Madame O'Moran a paru pour la premiere fois dans ces concerts. Chacun s'étonnait que, pour son début, elle eût fait annoncer qu'elle chanterait un duo avec Madame Catalani. Les uns voyaient dans cette tentative une présomption qui ne pouvait être justifiée que par des moyens supérieurs; d'autres disaient que ce talent ignoré du public se présentait à son indulgence sous les auspices d'une cantatrice comblée de ses bienfaits et de ses applaudissements. Madame O'Moran montra, par la maniere sage avec laquelle elle chanta avec Madame Catalani, qu'elle n'avait point la prétention de l'égaler, ni même de se faire

Digitized by Google

remarquer à côté d'elle, et qu'elle cherchait seulement à suivre les inflexions de cette voix brillante et sonore par un accompagnement qui a été d'autant plus goûté qu'il annonçait moins de prétentions. Depuis ce jour, Madame O'Moran a pu se regarder comme une de ces cantatrices que le public revoit tous les ans avec plaisir dans les concerts qui terminent la saison, et auxquelles il permet d'invoquer sa générosité en annonçant un bénéfice. On pourrait reprocher à Madame O'Moran de nous rappeler un peu trop dans son chant, la méthode française, si heureusement remplacée même en France, par le genre italien.

Encouragée par l'accueil qu'elle a reçu, Madame O'Moran s'est unie à M. Ferrari, pour donner un concert. Cette union, plus avantageuse à la débutante qu'au musicien aussi célebre que distingué qui ne semblait l'avoir formée que pour donner plus d'éclat par son suffrage aux succès de Madame O'Moran, a produit une assez bonne recette. C'est tout ce que nous pouvons dire de ce concert qu'on ne nous a pas mis à portée d'entendre.

Après les concerts de M. Salomon, ceux qui ont le plus occupé l'attention publique, sont les six concerts annoncés par Madame Billington et MM. Naldi et Braham. Cette réunion de trois talents, si connus et si estimés, excita vivement l'intérêt et la curiosité des vrais amateurs. Depuis long-temps, Madame Billington n'avait point chanté en public, et ses partisans attendaient avec impatience sa rentrée, espérant qu'elle serait l'époque d'un nouveau triomphe pour elle. Leur attente ne fut ni entiérement trompée ni assez complétement réalisée, pour qu'ils pussent conclure de l'accueil que Madame Billington a reçu, que l'opinion la plaçait au même rang que Madame Catalani.

Digitized by Google

Cette derniere, pleine de jeunesse et de vie, avec une voix qui chaque jour déploie de nouvelles beautés et une nouvelle puissance, avec une variété d'intonations qui reproduit les mêmes chants avec des agréments toujours nouveaux, avec un talent d'inspiration qui répand de la chaleur dans les morceaux qui en paraissent le moins susceptibles, et qui met l'orchestre entier dans sa dépendance, avec une méthode aussi savante que grâcieuse, a sur Madame Billington des avantages que celle-ci a perdus, et d'autres qu'elle n'a jamais possédés. Il est certain que cette derniere cantatrice, si justement et depuis si long-temps célebre, réunit au plus haut degré la précision et la rapidité de l'exécution, qu'elle parcourt avec une aisance qui n'a jamais été surpassée, toutes les difficultés musicales, qu'elle procede dans tous les mouvements et surtout dans les *adagio* avec un à-plomb qui prouve une musicienne consommée; mais l'âme manque à ce grand talent; il ne crée pas; il exécute; on le suit dans ses efforts, sans être entraîné par sa puissance; et tout en l'admirant, on ne sent point ces émotions soudaines, rapides, variées, que Madame Catalani fait éprouver à ceux qui l'entendent. D'ailleurs, Madame Billington, avec une voix fraîche, flexible, étendue, est loin cependant de pouvoir être comparée à Madame Catalani, à qui la salle la plus immense suffit à peine pour déployer toutes les ressources de la science.

M. Naldi a été beaucoup applaudi dans ces concerts; il donne du prix à tout ce qu'il chante par une pantomime gaie et animée; et lorsqu'il lui suffirait d'être chanteur pour être goûté du public, il acquiert un nouveau titre à sa faveur, en se montrant toujours un acteur consommé. M. Braham, dont la voix est une des plus belles en Europe, a justifié pleinement la réputation que ses succès lui ont acquise, et que ses efforts cons-

Digitized by Google

tants pour plaire au public, ne peuvent qu'augmenter.

L'institution d'Argyle Street, malgré l'isolement où ses réglements la placent, et la sévérité de ses formes, a aussi brillé avec éclat dans tous ces amusements qui, pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, ont répandu un enchantement continu sur la vie des *fashionables*. Les appartements qui jusqu'à présent avaient été pour le public comme un sanctuaire impénétrable, réservé seulement à une association de tout ce que le rang et la richesse offrent de plus distingué, ont été tout-à-coup ouverts pour des concerts, des bénéfices, et des mascarades. Au moyen de quelques formalités qui n'ont pas été très-sévérement observées, la moyenne région de la société a pu fouler aux pieds ce sol sacré, et contempler les lieux dont elle ne connaissait la magnificence que par les tableaux exagérés de quelques journalistes, qui, comme c'est l'usage, peignaient ce qu'il n'avaient pas vu. On dit même, que dans ces jours qui confondaient des souscripteurs, des patrons, des fondateurs, avec une foule privée de tous ces titres, les loges exclusivement réservées aux *ladies patronesses*, ont été ouvertes à des personnes d'un rang moins élevé.

On a donné sur le théâtre de l'Institution des Burlettas, qui n'avaient d'autre mérite que celui d'une poésie aimable et légere et d'une action assez gaie, mais qui auraient dû être jouées par des acteurs plus consommés. Sur un théâtre resserré, et sous les yeux d'une société choisie, tous les défauts ressortent sans que l'éloignement, et l'illusion les adoucissent, et la médiocrité n'a point d'excuse, parce qu'où l'on prétend réunir tous les avantages et toutes les perfections, elle ne devrait pas être admise.

La derniere mascarade a réuni une société

Digitized by Google

nombreuse et brillante. Depuis plusieurs mois, elle était annoncée, mais les souscripteurs ne l'encourageaient point; et quoiqu'au nombre de près de sept cents, on n'en remarquait que cinquante sur la liste, la veille du grand jour qui devait ouvrir aux profânes les portes de l'Institution: cependant, les souscripteurs ne payaient leur droit d'entrée qu'une demi-guinée, tandis que celui des étrangers était fixé à deux guinées. Enfin, le secrétaire de l'Institution fit retentir dans les journaux les plaintes du Directeur; alors les souscripteurs, honteux de leur indifférence, s'empressèrent sans doute de se rendre à l'appel de celui qui est l'auteur de leur union et l'âme de leurs plaisirs, et la mascarade, différée d'abord, ne trompa point l'attente de ceux qui avaient assez chérement payé les plaisirs qu'elle leur promettait, et que sans doute ils y trouverent!

Si l'on en croit les récits des journaux, le bal fut très-gai, très-animé, les costumes étaient ou pittoresques ou brillants, quelques-uns des masques ont déployé, les uns autant de souplesse que Grimaldi, les autres autant d'esprit qu'il en faut pour plaire à une réunion qui est disposée à s'amuser de tout; si l'on en croit aussi la parole des gourmands, le souper était délicat, les vins bien choisis, et les rafraîchissements très-abondants, ce qui fait beaucoup d'honneur au génie qui préside à ces fêtes.

Au milieu de tous ces efforts du talent, M. Sapio se distinguait avec éclat dans des concerts qu'il a donnés successivement chez la marquise de Stafford, la comtesse de Mauvers, la duchesse de Marlborough, et Madame Thompson. Rien n'a été plus brillant que ces réunions, dans lesquelles M. Sapio a recueilli tous les applaudissements et tous les avantages que ce pays ne refuse jamais à un talent depuis long-temps en possession de lui plaire, et dont il honore les derniers efforts comme il a

Digitized by Google

applaudi ses premiers succès. Madame Catalani a chanté dans ces concerts : il est inutile de répéter avec quel enthousiasme elle y a été applaudie, et combien elle a mérité de l'être.

Enfin, parmi toutes les annonces qui se disputaient l'attention publique, on remarqua celle des deux concerts de MM. Mortellari et Catalani : le premier avait, dans un talent très-distingué et dans la maniere dont l'année précédente il avait présidé au piano de l'Opéra, des titres suffisants pour espérer un succès complet ; le second, se fondait sur un nom que sa sœur a rendu assez fameux pour être sûr d'exciter l'intérêt public, en l'insérant dans les affiches. M. Catalani est le premier haut-bois de l'Opéra ; il a fait connaître dans ce pays un instrument auquel il donne le nom de voix humaine, et qui produit assez d'effet dans les opéra sérieux, surtout dans celui de Sémiramide. Ces deux concerts, donnés chez la marquise de Salisbury, ont été brillants. Une enfant, Mlle. Feron, y a chanté *Son Regina* : cet air rendu si célebre par Madame Catalani, et qui est sans contredit celui qui devrait décourager toutes les cantatrices qui savent avec quelle énergie, quelle fierté elle rend ce morceau. Quelques personnes ont cru qu'en le faisant chanter à une enfant, on a voulu faire une épigramme contre les artistes qui chercheraient à l'essayer par la suite en public.

Nous ne terminerons pas cet article sans parler du concert de Spagnoletti, qui ayant éprouvé le double malheur de n'être pas employé à l'Opéra, au grand regret de ceux qui apprécient son talent, et d'avoir perdu tous ses effets dans l'incendie de la maison où il logeait, a fait un appel à la générosité du public. Son concert était fixé à deux heures de l'après-midi, moment peu favorable, et qui trouve encore dans leur lit les personnes qui ont quitté à sept heures du matin les *Routs* de la

Digitized by Google

veille. Sans cette circonstance, il n'est pas douteux que Spagnoletti n'eût goûté un double plaisir pour compenser sa double infortune: qu'il n'eût fait une bonne recette, et éprouvé la bienveillance d'une nombreuse et brillante assemblée.

La même activité qui a existé pendant ces deux derniers mois dans le monde musical, s'est fait aussi remarquer dans le monde littéraire. Les libraires ont pressé les auteurs et les imprimeurs de terminer leurs ouvrages pour le jour de la naissance du Roi. Grâces à la précipitation qui leur est prescrite, ce jour de la naissance est souvent celui de la mort de plus d'un livre trop hâté. Mais l'année suivante, ce livre reparaîtra avec les honneurs d'une seconde édition, qui n'offrira d'autre changement que celui du frontispice du livre, et d'autre addition que le portrait de l'auteur. Pendant Mai et Juin, les journaux sont remplis des annonces des livres nouveaux. Qu'on ne s'attende pas à des livres de sciences, à ces ouvrages qui ont coûté de longues veilles à leurs auteurs; non, les romans semblent toujours plus convenir au goût dominant que tous ces livres sérieux dont nos ancêtres amusaient leurs loisirs. Un roman coûte moins de travail à l'auteur, et produit davantage au libraire, ce qui est une raison puissante pour qu'ils se multiplient. On trouve un titre bizarre, quelquefois une épigraphe qui excite la curiosité, peu importe ensuite comment les pages sont remplies. Très-souvent l'ouvrage est annoncé avant qu'il ne soit commencé; mais quelques semaines suffisent à l'auteur qui doit envoyer à l'imprimeur ses feuilles à mesure qu'il les remplit, et qui ne lira son ouvrage qu'avec le public.

Si rien n'est plus facilement composé qu'un roman, rien aussi ne se vend avec plus de rapidité. Les *Circulating Libraries* des villes, des villages et

Digitized by Google

des hameaux, car il y en a partout, en absorbent sur-le-champ huit cents exemplaires, sans compter ceux qu'on fournit aux bibliotheques des personnes sentimentales qui vivent loin du tumulte de la capitale, et qui étudient le monde dans les romans. La terreur et le mystere tiennent toujours le sceptre de cette branche de la littérature. Les affections douces et paisibles ont peu de partisans, on veut éprouver des frissons, on veut avoir la fievre quand on lit un roman. C'est avec la pâleur dans les traits, c'est avec toutes les palpitations de l'effroi qu'on parcourt ces pages horribles et mystérieuses! L'auteur puise en général dans les annales des temps gothiques, sinon le sujet, au moins le texte de son roman. Ses héros n'occupent point des appartements magnifiques, il les loge dans les cavernes, dans des châteaux ruinés, dans la nef obscure d'une église abandonnée. Les héroïnes les plus vertueuses vivent au milieu des brigands les plus déhontés, sans que leur honneur en souffre. Quelque fantôme épouvantable, quelque personnage mystérieux apparaît toujours pour intimider le ravisseur, au moment où il va saisir sa proie. Le ravisseur qui, dans toutes ses tentatives, montre la plus grande audace, devient tout-à-coup timide, tremblant, il fuit sans chercher la cause du bruit qu'il entend, sans réfléchir que cette voix menaçante doit plutôt appartenir à un être vivant qu'à un spectre. Tel est toujours le ressort puissant de l'action. L'année suivante on verra reproduits sur les théâtres ceux de ces romans qui offrent le plus d'invraisemblances.

Si tous les talents sont en fermentation pendant les deux mois dont nous essayons d'esquisser les merveilles, on doit s'attendre que la peinture, si encouragée en Angleterre par les particuliers opulents, offre de toutes parts ses productions à l'examen du public. Les salles de Somerset House

Digitized by Google

sont ouvertes : la foule s'y précipite; rien de plus brillant que le coup-d'œil qu'elles offrent depuis une heure jusqu'à trois. On se presse autour des ouvrages de M. B. West, de ce Nestor des peintres, dont le génie n'est point refroidi par l'âge, et qui, cette année, a fourni douze tableaux à l'exhibition. Les paysages de Loutherbourg, les portraits de Lawrence, de Shee, de Sir W. Beechy sont toujours les plus remarqués. On a vu dans cette exhibition une espece de lutte entre M. Shee et M. Dubost, peintre français, que son beau tableau de Damoclès place dans un rang si distingué parmi les peintres modernes. Ces deux peintres ont chacun mis à l'exhibition un portrait de Mad. T. Hope. Les deux tableaux étaient placés de maniere à ce que le public pût les comparer ensemble. Les connaisseurs s'arrêtaient devant celui de M. Dubost, tandis que la foule paraissait préférer celui de M. Shee. Le genre de l'un et de l'autre est entiérement différent. M. Shee a peint Mad. Hope dans l'action de marcher; le vent enfle le shall qui couvre ses épaules, on croirait à l'élan de son corps et de ses pieds qu'elle va commencer une danse. Ce tableau est extrêmement grâcieux : la couleur des draperies y répand beaucoup de gaîté et d'éclat; la figure est animée par le plaisir, et toute l'attitude exprime le mouvement. Mais le peintre, soit qu'il connût le genre du tableau de son rival, soit qu'il voulût plutôt briguer le suffrage des jolies femmes que mériter celui des connaisseurs, paraît s'être attaché à faire un portrait séduisant et non un bon tableau. La tête est peu travaillée, les couleurs ne sont pas fondues et on voudrait plus d'ensemble et d'harmonie dans les masses; la pause des bras est monotone, les formes en sont grêles et allongées. Le contraste des genres a répandu sur le tableau de M. Dubost une teinte sérieuse et presque triste, et ceux qui

Digitized by Google

jugent légérement, ceux qui n'ont pas voulu analyser l'intention de l'auteur, et le caractere particulier qui devait régner dans l'ensemble de ce portrait, ont déclaré que la figure était maussade, et que la pause de la tête formait un contre sens. Il a peint Mad. Hope debout et entourant d'un de ses bras son enfant qui est posé sur une espece de piédestal recouvert d'une draperie. Dans le fonds du tableau est un médaillon ingénieux qui représente l'espérance. Ce n'est donc point la femme jeune et vive que M. Dubost a dû peindre, il a fallu qu'il répandît dans les traits et dans l'attitude une expression calme et douce. C'est une femme qui montre son enfant avec toute la satisfaction maternelle. Sa figure est paisible, un léger sourire la traverse; les yeux sont pleins de douceur et de tendresse. On doit voir d'après ces détails que le peintre a voulu faire un tableau, tout en faisant un portrait; qu'il a dû renoncer au genre qui ordinairement caractérise ces sortes d'ouvrages, pour que l'enfant ne parût pas un hors-d'œuvre. On a reproché à M. Dubost de n'avoir pas dirigé les regards de la mere vers l'objet de sa tendre complaisance; mais alors il dérobait au portrait un des points principaux de la ressemblance, et c'était surtout un portrait qu'il devait faire. En général ce tableau est profondément travaillé. Les chairs sont animées, sans que le peintre ait eu recours à l'exagération du coloris qu'on remarque dans l'ouvrage de M. Shee. Les bras sont parfaitement dessinés. Les draperies seules suffiraient pour faire la réputation d'un peintre. Le transparent de ce crêpe qui couvre une draperie jaune, est admirablement rendu. Le jeu des plis fait une illusion complete, il indique constamment les formes, sans cependant que la draperie les enveloppe trop étroitement. Tous les accessoires sont traités avec la même perfec-

Digitized by Google

tion que le principal, et si l'on a quelque chose à reprocher à ce tableau, c'est un fini qui nuit un peu à la chaleur du coloris et à l'expression générale. Nous croyons aussi que M. Dubost n'aurait pas dû conserver aux chairs de l'enfant cette teinte rougeâtre et heurtée qui est bien dans la nature, mais qu'il faut adoucir dans un tableau qui surtout doit flatter les yeux.

Quoique les salles de Somerset House soient constamment remplies dès le moment de leur ouverture, il s'en faut de beaucoup que les autres exhibitions soient désertes. L'Institution de Pall-Mall; l'exhibition des *Water Colours* dans Bond Street et dans Brook Street, attirent chaque jour un grand nombre d'amateurs qui apportent aux peintres le double encouragement de leurs suffrages et de leur générosité.

En quittant ces temples des arts on ne dédaigne pas d'aller dans Piccadilly, voir le crocodile vivant, le premier qu'on ait vu en Angleterre. L'affiche tend surtout à rassurer les dames que le nom seul de cet animal effraye : on leur déclare qu'il possede une douceur d'inclinations et une gentillesse de manieres qui ne sentent nullement le crocodile. Ce n'est point le fléau des bords du Nil, c'est un crocodile civilisé qu'on peut fixer sans répugnance et toucher sans effroi. A côté de lui, sont l'alligator et l'ichneumon, et pour compléter cette exhibition de monstres, on vous conduit à une cage qui renferme un serpent à sonnettes, long de dix-neuf pieds, broyant dans les immenses replis de son corps une poule ou un lapin qu'on vient de lui donner pour sa nourriture. Rien de plus repoussant que cette image.

C'est aussi pendant ces deux mois, que les fameux boxeurs donnent aux amateurs de cet art le spectacle de leur adresse et de leur force. Belcher n'est plus le boxeur favori, l'âge a engourdi

Digitized by Google

ses membres, et ses contusions lui ont ôté sa présence d'esprit. Deux nouveaux athlètes, Gulley et Gregson, entraînent maintenant à leur suite la foule émerveillée de leur vigueur, et surtout de leur constance qui prolonge ce spectacle au-delà du temps accoutumé, et qui fournit cinq ou six *rounds* de plus que ne pouvaient autrefois en supporter les boxeurs les plus renommés.

Un autre genre de lutte attire aussi un grand nombre de *Fashionables :* c'est celle qui a lieu entre Barcelon et Cox pour les prix de la paume. "On voit dans cette lutte," dit un homme qui répand sur tous les sujets la teinte brillante de son imagination, " d'un côté la force, de l'autre la grâce: image d'un combat entre Racine et Shakespeare."

La saison va finir, déjà tout commence à languir, les *loungers* ont déserté les trottoirs de Bond Street; le bruit, l'embarras des voitures cessent d'étourdir et de menacer les piétons; les déjeûners sur l'herbe ont remplacé les *routs*, et montrent au soleil étonné toute cette société qui pendant deux mois a vécu sous l'empire de la nuit. Dans quelques jours les gens à la mode, qui ne se seront pas retirés à la campagne ou refugiés dans quelque *watering places*, n'oseront se montrer nulle part, et iront voiler leur célébrité dans quelque asile au-delà des ponts.

Les journaux annoncent déjà les arrivées à Brighton, à Margate, à Ramsgate, à Cheltenham, &c. &c. Ils sont remplis des descriptions de tous les apprêts qui se font pour attirer la foule. On prépare les pensions, on hausse les prix des logements, on grossit les magasins de livres de toutes les nouveautés, que le mois de Juin vient de produire; on embellit les salles de réunion. Les musiciens du second ordre sont appelés pour fournir au rabais des concerts, où l'on baillera, et qui seront préconisés dans les journaux de Londres,

Digitized by Google

non pour faire la réputation des virtuoses qui les donnent, mais pour attirer le petit nombre d'individus qui n'ont pas encore quitté la ville, et qui balancent à aller goûter les délices dont on leur donne journellement la peinture dans des avis adroitement rédigés.

En même temps que les *Fashionables* partent, il arrive des convois des Isles du Vent, de la Chine, de la Jamaïque, qui vont se succéder sans interruption jusqu'au mois d'Octobre.

Evohe gens prospera ! evohe prospera tellus.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Nous consacrons la fin de ce Numéro à donner une quantité de pieces relatives aux affaires d'Espagne. Le Résumé historique de ce qui s'est passé dans ce pays, pendant le mois de Juin, paraîtra dans le cahier suivant. On y trouvera entr'autres tous les détails de l'attaque et de la reddition aux Patriotes Espagnols, de la flotte française qui était à Cadix.

Digitized by Google

Sur l'Espagne.

[*Extrait du* Morning Chronicle].

Tous les partis et toutes les classes désirent que les nobles efforts des Espagnols soient couronnés du succès. Chacun admire l'esprit qui les anime, et la fermeté qu'ils déployent. Le seul point sur lequel on differe en Angleterre, est le résultat de leur entreprise. Si la lutte était moins difficile et l'ennemi moins formidable, leur conduite mériterait notre approbation, mais elle n'exciterait pas notre admiration à si haut point.

Quand nous réfléchissons à la vigueur et aux artifices du gouvernement de Buonaparté, aux talents de ses généraux, à la discipline, à la valeur, à l'expérience de ses soldats, et par-dessus tout aux succès constants qui partout ont accompagné ses armes, nous ne sommes pas surpris que quelques personnes regardent comme un projet insensé, désespéré et impraticable, la prétention de chasser ses nombreuses armées d'un pays dont elles occupent toutes les forteresses, dont les forces se trouvent éloignées à une très-grande distance et entiérement à la disposition de l'ennemi.

Si nous sommes plus disposés à croire au succès des Espagnols, ce n'est point que nous nous soyons dissimulé l'étendue de leurs dangers et de leurs embarras. A la vérité, nous ne sommes pas du nombre de ceux qui croient qu'une nation indisciplinée n'a jamais pu ni voulu triompher d'une grande force militaire régulierement organisée. Les exemples que nous offrent les époques anciennes de l'histoire, ne sont peut-être pas décisifs; mais il y aurait de l'ignorance et de la présomption à les croire entiérement in-

Digitized by Google

dignes d'être pris en considération. La Suisse et la Suede offrent des traits parfaitement analogues à la circonstance actuelle, et les changements survenus dans la maniere de faire la guerre sont la seule circonstance qui en diminue le poids.

La situation de l'Ecosse pendant le regne d'Edouard I. présente des points de ressemblance plus frappants avec l'état actuel de la péninsule d'Espagne. Ce monarque, le plus-grand capitaine de son temps, avait attiré à sa cour les prétendants à la couronne d'Ecosse ainsi que la noblesse de ce pays. Il avait, sous différents prétextes, dispersé ses troupes disciplinées dans tous les châteaux et dans tous les postes fortifiés de ce royaume; il avait rassemblé une nombreuse et puissante armée; son nom, ses talents et son caractere étaient propres à y inspirer autant de terreur que la réputation et les succès de Buonaparté en répandent dans les pays qui lui sont soumis: cependant lorsque, par un acte de perfidie encore bien au-dessous de celui dont Napoléon vient de se rendre coupable, il annonça ses prétentions à cette couronne, tout-à-coup le brave Wallace se leva avec toute la population du pays, et quoique battu, mis en déroute, fait prisonnier, et mis ensuite à mort d'une maniere barbare, sa tentative alluma une guerre qui ne cessa que par la reconnaissance de l'indépendance de l'Ecosse, et par l'abandon des projets aussi coupables qu'impolitiques d'Edouard. L'Espagne elle-même a pu connaître dans des temps plus modernes, par l'exemple du Portugal et de la Hollande, que la supériorité militaire et l'occupation d'un pays, ne sont pas toujours un obstacle à la valeur et à la résolution d'un peuple exaspéré.

Que sont ces armées formidables de la France? Quel est ce pouvoir gigantesque, dont le nom

Digitized by Google

fait trembler les royaumes, si non un édifice élevé sur les mêmes bases qui ont rendu autrefois ces peuples si redoutables? Qui a recruté ses légions; qui a enflammé ses soldats; qui les a formés à la discipline; qui a dirigé ses généraux, ses officiers? n'est-ce pas quelque chose d'à-peu-près semblable aux sentiments, aux opinions avec lesquelles elle se trouve aujourd'hui forcée d'entrer en lutte?

Les troupes qui envahirent la France en 1792, étaient regardées comme les vieilles bandes les mieux disciplinées du monde; ceux qui les commandaient passaient pour les plus habiles généraux de cette époque: et cependant ces gardes nationales qui leur furent alors opposées, ont depuis ravagé l'Europe continentale, et subjugué la moitié du monde civilisé. Combien de fois n'a-t-on pas parlé du défaut d'expérience de leurs officiers? et dans le fait, il n'est aucun de ceux qui les ont commandées pendant les seize ans qui viennent de s'écouler, qui fût connu avant cette époque. Le besoin de chefs, de généraux et même d'officiers, n'est donc pas, en supposant qu'il ait lieu, une raison suffisante pour qu'on présage la défaite des Espagnols. Il est vrai que les militaires qui leur sont opposés passent pour les plus habiles qui existent; mais l'histoire même de ces hommes ne prouve-t-elle pas que de tels talents peuvent tout-à-coup et dans des circonstances extraordinaires, se montrer aux yeux de l'Europe, quoiqu'auparavant ils lui fussent inconnus, ainsi qu'au pays qui les a vus naître?

L'Espagne, dans les dernieres années, ne leur a pas, à la vérité, offert de grandes occasions de se manifester. Les campagnes des Pyrénées en 1793 et en 1794, quoique beaucoup plus sanglantes qu'on ne le suppose en général, furent terminées par une paix prématurée, et au

Digitized by Google

moment où elles commençaient à prendre le caractere d'une guerre nationale. Les dispositions des Catalans qui demandaient qu'on adoptât un système plus équitable dans les promotions, ne furent pas une des moindres raisons qui déterminerent à conclurre si brusquement la paix avec la France.

Les généraux qui commandaient alors sont restés sur-le-champ de bataille, ou bien sont tous à-peu-près ou morts ou d'un âge trop avancé. Cependant un grand nombre des officiers dont les noms furent cités autrefois avec distinction pour des services rendus dans les Pyrénées, se sont déclarés pour la cause du peuple.

On remarque parmi eux Don Gregorio de la Cuesta, le Comte d'Espelleta, le général Castanos, le général Felingieri, et le général Morla. Felingieri est un Italien, frere du célebre auteur de ce nom; il a servi avec distinction sur les frontieres de Biscaye, et a toujours mérité la réputation d'un officier intelligent, plein d'honneur et de droiture; il commande maintenant 22,000 hommes en Gallicie. Morla est encore plus distingué, et quoique son ancien dévouement au Prince de la Paix et la sévérité de ses manieres l'aient rendu odieux aux nobles, personne ne révoque en doute son habileté, et comme militaire expérimenté il n'a d'autre rival qu'O'Farrill. Ce dernier s'est malheureusement déclaré en faveur des Français, mais cette circonstance ne fera qu'enflammer l'animosité de son rival Morla contre ces derniers, auxquels, depuis long-temps, il a voué une haine irréconciliable, qui l'a exposé aux ressentiments de Buonaparté et de ses agents. La vigueur et la célérité de ses mesures en 1804 sauverent Cadix et l'Espagne de la peste. Il ne fallait pas moins de décision que de sagesse pour fermer, comme il fit, toutes les églises dans une

Digitized by Google

grande province d'un pays Catholique contre l'avis des médecins qui prétendaient que cet acte était inutile, et malgré les réclamations des prêtres qui le regardaient comme un sacrilége. Il a souvent été disgrâcié ; quelquefois sur la demande de l'ambassadeur français, quelquefois par l'influence de la Reine. On prétend que le Prince de la Paix a eu souvent recours à ses avis ; et aussi long-temps que cette influence a duré, Morla a été regardé comme le chef du parti de ce Prince. Il est maintenant à la tête de 26,000 hommes dans l'Andalousie. Son poste actuel est plus élevé qu'aucun qu'il ait rempli auparavant ; il ne doit rien à l'intrigue, à la faveur, mais tout à l'approbation unanime et à la confiance de ses concitoyens. La cause dans laquelle il est engagé ouvre une plus belle et plus grande carriere à son ambition. Un tel nom est fait pour inspirer de la confiance aux soldats, mais c'est la grandeur des circonstances, la rapidité et à la facilité des promotions que les Espagnols doivent principalement avoir en vue pour donner l'essor à de grands talents militaires. Ils ont en cela un grand avantage sur les autres peuples que Buonaparté a vaincus : leurs généraux seront nommés par eux, et ils s'attacheront à chercher, dans ceux qu'ils nommeront, le courage, l'audace et le talent. Ceux qui ne pourront justifier la confiance dont ils seront revêtus, seront remplacés par d'autres ; ceux qui la trahiront, seront punis sur-le-champ. Ce principe, quand il a été mis en pratique, a toujours produit une bonne armée.

Ce n'est pas sans inquiétude que nous voyons le nom de l'Archiduc Charles dans quelques proclamations. Dans un grand conflit national, le peuple doit être conduit par un chef qui soit dévoué de toutes ses facultés à la cause de son pays, et dont la réputation, la fortune et l'existence dé-

Digitized by Google

pendent entiérement de ceux qu'il conduit sur le champ de bataille. Outre les militaires distingués dont nous avons parlé, plusieurs personnes considérables par leur rang, leurs talents ou leur autorité, ont aidé de leurs conseils et animé de leur exemple, les efforts du peuple pour recouvrer son indépendance. La proclamation d'Arragon est signée par un personnage dont le nom est célebre dans l'histoire d'Espagne. La Junte Suprême de Séville ne peut être que composée d'hommes distingués par leur rang et la considération dont ils jouissent.

Le vénérable Florida Blanca a quitté sa retraite, afin de sanctionner, par sa présence la proclamation de Ferdinand VII à Murcie; on dit que Don Antonio de Valdès, si long-temps ministre de la marine, et qui n'est pas moins célebre par sa fermeté que par sa probité, préside dans le Royaume de Léon; et l'on assure de plus, que Dons Gaspard Melcher de Jovellanos approuve et participe aux mesures adoptées à Saragosse.

Le concours et l'assistance de tels hommes, le résultat naturel de toute fermentation populaire qui est de faire éclater, parmi une nation, des talents politiques et militaires, la nature d'une guerre pour la liberté, enfin tous les sentiments qui donnent de l'énergie et du développement aux vues et aux facultés de l'homme, sont certainement des circonstances très-favorables à la cause des Espagnols; mais ils ont encore d'autres avantages qui, quoique d'une moindre importance, doivent être de quelque poids dans les calculs qu'on peut établir sur la possibilité, et même, nous osons l'espérer, sur la probabilité de leur triomphe définitif. L'esprit national et les habitudes du peuple Espagnol sont admirablement adaptés à une pareille lutte. Les paysans sont accoutumés à des privations et à des fatigues à-

Digitized by Google

peu-près semblables à celles que la guerre impose. Une grande partie des habitants, principalement dans le Nord, sont dans l'habitude d'entreprendre de longs et pénibles voyages à pied, circonstance qui a toujours rendu l'infanterie et les troupes légeres espagnoles particulierement actives et formidables. La persévérance dans les entreprises a été dans tous les temps la vertu caractéristique des Espagnols; leur constance et leur courage ne seront jamais ébranlés par les revers et les pertes auxquels ils vont être nécessairement exposés dans leur lutte avec une armée réguliere et disciplinée. Nous devons ajouter que l'antipathie ancienne et invétérée qu'ils portent aux Français anime en eux la vengeance, qui, nous devons le dire, est une passion plus particuliere aux Espagnols qu'aux autres peuples.

Ce qui leur reste de leur constitution populaire, si altérée par l'influence tyrannique d'un Philippe V, leur donne molesyens d'unir les efforts et de maintenir l'esprit public de la nation, sans avoir recours à des innovations toujours dangereuses, et sans risquer de produire de la confusion. La nature du gouvernement municipal, établi dans les villes d'Espagne, quoique compliqué, a en général le caractere d'une espece de représentation populaire. Dans chaque ville où l'on compte 2,000 propriétaires de maison, quatre députés et un syndic sont nommés par les habitants et forment partie du conseil de la ville.

La position géographique et l'étendue de l'Espagne rendent très-difficile la conquête que les Français veulent faire de ce royaume. La grande distance à laquelle sont placées les villes les plus importantes, leur isolement respectif, empêcheront qu'elles ne soient conquises par une seule armée, quelque nombreuse qu'elle soit, ou par une victoire, quelque brillante ou décisive qu'elle

Digitized by Google

puisse être. Le nombre de ses ports est si grand que leur occupation par des armées étrangeres, est impraticable, et leur situation combinée avec notre supériorité navale, assurera toujours à ce pays ses communications avec ses propres colonies, avec la Grande-Bretagne et avec toute autre puissance de qui l'Espagne attendra des secours et des provisions.

Les obstacles que la nature du pays oppose aux opérations d'une armée, sont en faveur des habitants; et même les inconvénients qui proviennent de la nature du terrain et qui ont retardé leur prospérité, peuvent, dans ces mêments de crise et de difficulté, contribuer efficacement à leur défense. Lorsque nous avançons que le pays est en général inégal, que plusieurs défilés et même des villes sont inaccessibles à l'artillerie, qu'entre la France et les plaines fertiles de l'Andalousie, il n'y pas moins de trois chaînes de montagnes à traverser, nous savons qu'on nous objectera les succès des armées françaises en Suisse, et le peu de probabilité d'après cela que de tels obstacles arrêtent leur marche. Mais si la surface de la Suisse était plus inégale, plus montueuse et sur quelques points inaccessible, elle n'était pas aussi étendue; et sans parler de la désunion de ses habitants, il était une circonstance qui les privait en partie des avantages qu'offre un pays de cette nature: c'est que ses positions étaient mieux connues de l'ennemi que des habitants eux-mêmes. Des cartes, des plans militaires, la connnaissance locale de tous les défilés, de tous les passages, de toutes les routes dans leurs différentes directions, mettait les généraux français sur le même pied que le montagnard qu'on employait pour déconcerter leurs opérations et embarrasser la marche de leurs troupes. Aucun pays n'avait jamais été mieux représenté sur des cartes que la surface

Digitized by Google

sauvage et irréguliere des Alpes. L'industrie et le génie avaient été tour-à-tour employés avec succès pour fixer avec la plus grande précision, la hauteur, les distances et les contours de ces rochers dont la nature semblait avoir voulu défendre les approches aux mortels. On avait poussé la recherche jusqu'à offrir en relief une grande partie de ce pays avec autant d'exactitude qu'un architecte peut en mettre en modélant le plan d'un édifice.

Non-seulement on n'a aucunes notions de ce genre sur l'Espagne, mais toutes les cartes de ce pays sont plutôt faites pour tromper que pour diriger les calculs du général qui voudra l'envahir. L'habitant du pays peut connaître le temps nécessaire pour traverser la montagne voisine de son habitation, mais la carte, le livre des postes et le muletier lui-même différeront entr'eux, quant à la distance et à la position. Ceux qui ont voyagé en Espagne, et particulierement dans les pays de montagnes, savent bien la différence entre une longue et une petite lieue; ils savent bien aussi qu'aucun plan, aucune carte ne le leur indiquent.

Les plaines des deux Castilles et d'Estramadoure ne sont gueres plus favorables à une invasion que les contrées inégales qui les séparent entr'elles et du reste de l'Espagne. La chaleur du climat, et la contagion des fievres intermittentes peuvent devenir plus funestes à une armée étrangere qu'elles ne le sont à des corps détachés, composés des habitants du pays. Le premier de ces inconvénients sera intolérable pendant les trois mois qui vont suivre; et dans toutes les guerres précédentes, il a condamné, durant cette saison, toutes les armées à l'inaction. Le dernier, qui est la conséquence nécessaire de la chaleur, sera encore augmenté par la rareté ou l'insalubrité de l'eau que les Français seront quelquefois obligés

Digitized by Google

de boire, et par le goût particulier des soldats Français pour les légumes.

Il faut ajouter à ces embarras, la rareté des fourages et des vivres, et la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'en transporter d'un point éloigné, à travers un pays soulevé, et qui offre peu de routes praticables. Il est vrai que rien n'a plus distingué les campagnes de Buonaparté que la facilité avec laquelle il a nourri ses propres soldats, tandis qu'il interceptait les vivres de ses adversaires. Dans les contrées les plus pauvres, ses armées n'ont point senti la rareté des vivres, et dans celles qui passent pour les greniers de l'Europe, il a fait sentir le besoin de provisions aux peuples qui les habitent. Mais quoiqu'il y ait là-dedans quelque chose d'extraordinaire, il n'y a rien de miraculeux. Dans toutes les occasions dont nous parlons, Buonaparté a enlevé les provisions que l'imprévoyance de ses ennemis semblait avoir accumulées pour lui; si les mêmes occasions lui manquent, il n'aura pas les mêmes avantages, et l'on ne peut pas craindre les mêmes résultats. Il ne peut trouver de pareilles ressources là où il n'existe rien de semblable; il ne peut pas créer des moyens de subsistance là où les précautions ordinaires et les mesures qui lui ont réussi sont nécessairement sans effet; il n'y a qu'un pouvoir magique et surnaturel à qui ce miracle serait possible. Si l'on refuse dans cette occasion d'examiner la différence des circonstances, et si l'on veut tirer dans des cas opposés des conséquences semblables, il faut soumettre aveuglément sa raison et reconnaître l'existence d'un fatalisme aveugle et désespérant.

Nous croyons donc qu'on ne doit point conclure de la facilité avec laquelle Buonaparté a, jusqu'à présent, approvisionné ses armées, qu'il aura les mêmes moyens et le même succès dans la circonstance actuelle, et nous pouvons prédire que le besoin de subsistances empêchera ses pro-

grès dans ce royaume, attendu qu'il n'y existe aucuns magasins de la nature de ceux qu'il a trouvés dans les autres pays.

Il y avait, à la vérité, autrefois dans chaque village d'Espagne, de petits greniers sous le nom de *Positos*. Ils étaient établis pour les cas de disette, et approvisionnés par les fermiers qu'on obligeait à y déposer une certaine portion de leur récolte de chaque année. Le dernier gouvernement, avec son imprévoyance ordinaire, sous le prétexte d'alimenter l'armée qui devait marcher contre le Portugal en 1801, épuisa tous ces magasins; et par une mauvaise foi non moins coupable, il négligea de les former de nouveau, malgré la promesse solennelle qu'il en avait faite. Il en est résulté que les habitants n'ont jamais pu se décider à confier de nouveau au gouvernement aucune portion de leur récolte, et que les Français sont privés des ressources sur lesquelles ils comptaient, lorsqu'autrefois ils se préparaient à traverser le pays.

Il est vrai que cette rareté de provisions ne s'étend pas aux provinces de l'Est, qui peuvent maintenir des armées considérables, et on ne peut se dissimuler que les effets de la difficulté dont nous venons de parler aussi bien que des autres inconvénients, dépendent entiérement du courage, de l'énergie, de l'union et de la persévérance de cette nation. Toute notre hypothese repose sur la différence qui existe entre le peuple auquel il a affaire et les souverains qu'il a combattus jusqu'à ce jour. Quel que soit le gouvernement provisoire de l'Espagne, il ne peut autant avoir à redouter des habitants que des Français, et quelles que soient les dispositions du peuple, il doit sentir que cette cause est la sienne, et que la question est de savoir qui des Français ou des Espagnols seront les maîtres suprêmes de la Péninsule, et non pas lequel de Charles IV ou de Joseph I en sera le souverain.

Digitized by Google

Précautions qu'il sera à propos de prendre dans les différentes Provinces d'Espagne, au milieu des Circonstances difficiles où elles ont été placées par les Français, et dans la Nécessité où elles se trouvent de s'opposer à l'Occupation injuste et violente du Royaume par leurs Armées.

Nous ne pouvons douter un seul instant que les provinces réunies de l'Espagne ne se préparent à empêcher le succès des projets désastreux des Français, et que les Espagnols ne soient prêts à sacrifier leurs vies dans cette occasion, la plus importante, et même à laquelle rien ne peut être comparé dans l'histoire de la nation, soit que l'on considere la chose en elle-même, soit qu'on examine les moyens de perfidie et d'ingratitude que les Français cherchent à employer pour consommer notre esclavage.

1. Le premier objet est d'éviter tout engagement général et de nous convaincre des grands dangers auxquels nous serions exposés par là, sans que ces dangers soient compensés par aucun avantage réel ni même par l'espérance d'en obtenir. Les motifs d'une pareille résolution sont plausibles et peuvent être facilement aperçus par quiconque fera usage de son intelligence.

2. Le système que nous avons à suivre est celui d'une guerre de partisans : il faut embarrasser et harceler les armées ennemies en leur coupant les vivres, en détruisant les ponts, en formant des retranchements dans les endroits qui en sont susceptibles, enfin en employant tous les moyens de ce genre que les circonstances indiqueront. La situation de l'Espagne, les montagnes qui la couvrent, les défilés qu'elles offrent, les rivieres, les

Digitized by Google

torrents, et même la situation des diverses provinces indiquent une guerre de ce genre.

3. Il est indispensable que chaque province ait pour général un homme de talents connus, ayant autant d'expérience que notre situation le permet, et dont la loyauté soit si reconnue et si héroïque que la confiance publique l'environne sur-le-champ: il est aussi nécessaire que chaque général ait sous ses ordres des officiers de mérite, particulierement pour l'artillerie et le génie.

4. Attendu que l'ensemble dans les plans est l'âme de toute entreprise bien concertée, et que c'est de ce concert qu'on peut raisonnablement espérer un résultat heureux, il paraît indispensable qu'il y ait trois généralissimes qui s'entendent ensemble pour agir. L'un commanderait les royaumes d'Andalousie, de Murcie et de la Basse Estramadoure; l'autre, la Galicie, la Haute Estramadoure, la Vieille et la Nouvelle Castille, et le royaume de Léon; enfin, le dernier, les royaumes de Valence, d'Arragon et de Catalogne. Pour des raisons qui seront expliquées ci-après, il faudrait une personne de la plus grande réputation pour commander dans la Navarre, dans les provinces de la Biscaye, des Asturies, de Rioja et dans le Nord de la Vieille Castille.

5. Chacun de ces généraux et généralissimes formera une armée de vétérans, de soldats et de paysans réunis, et se mettra dans le cas de tenter quelques entreprises, ainsi que de secourir les points les plus exposés, entretenant toujours de fréquentes communications avec les autres généraux, afin de pouvoir agir de concert et se soutenir mutuellement.

6. Madrid et la Manche doivent être confiés à un général nommé spécialement pour y commander, et qui devra exécuter toutes les entreprises qui sont indiquées par leur situation parti-

Digitized by Google

entiere. Son principal objet sera de harceler les armées ennemies, d'enlever leurs provisions, de les attaquer sur les flancs et sur les derrieres, et de ne pas leur laisser un instant de repos. Le courage des habitants est bien connu, et ils seconderont avec empressement toutes les tentatives auxquelles on leur demandera de concourir. Dans la guerre de la succession, l'ennemi entra deux fois dans l'intérieur du Royaume, et parvint même jusques dans la capitale; ce fut là la cause de sa défaite et de sa ruine entiere.

7. Les généralissimes du Nord et de l'Est fermeront tous les débouchés des provinces confiées à leur commandement, et viendront au secours de celles qui seraient attaquées par l'ennemi, afin d'empêcher autant que possible le pillage, et d'écarter des habitants les désastreux effets de la guerre. Les montagnes et les défilés qui se trouvent sur les frontieres de ces provinces, sont extrémement favorables à un pareil genre de défense.

8. Les fonctions du général qui commandera dans la Navarre, dans la Biscaye et dans les autres parties qui formeront son département, sont sans contredit les plus importantes de toutes, et, pour les remplir, il aura l'assistance des généraux du Nord et de l'Est, de toutes les troupes et de tous les autres genres de secours dont il se trouvera avoir besoin. Son soin principal sera de fermer l'entrée de l'Espagne aux renforts qui pourraient être envoyés aux troupes françaises, de harceler et de détruire celles qui pourraient retourner en France par ce point. Les diverses positions qu'offre le terrain âpre et inégal de ces provinces faciliteront singulierement ces entreprises, et nul doute qu'elles ne soient couronnées du plus grand succès si elles sont concertées avec sagesse et exécutées avec audace. Il est

Digitized by Google

bien entendu qu'on devra employer les mêmes moyens contre les troupes françaises qui pourraient venir de Portugal en Espagne, ou qui pourraient entrer dans la Catalogne par le Roussillon, car il est peu à redouter qu'elles viennent dans l'Arragon. Il n'est pas même probable qu'elles puissent sortir du Portugal, vu les proclamations qu'on a fait circuler dans ce royaume, ainsi que la haine que les habitants y portent aux Français, et qui s'accroît chaque jour par les maux sans nombre que ceux-ci accumulent sur ce pays et par l'oppression dans laquelle ils le tiennent.

9. En même temps il sera très-à-propos que les généralissimes publient et fassent circuler fréquemment des proclamations propres à exciter le courage et la loyauté du peuple, et à lui montrer tout ce qu'il doit redouter de la perfidie monstrueuse avec laquelle les Français ont traité l'Espagne et même le Roi Ferdinand VII. Il faut lui prouver que si l'Espagne est jamais soumise à leur joug, tout est perdu: Roi, monarchie, propriété, liberté, indépendance et religion; qu'il est par conséquent indispensable de dévouer sa vie, ses propriétés à la défense du Roi et de la patrie, et si (ce qui sans doute n'arrivera jamais) notre sort est d'être subjugués, nous ne le serons qu'après avoir combattu comme des braves; nous n'aurons point fléchi la tête honteusement et sans résistance comme des animaux timides, sous un joug étranger; nous n'aurons point, comme l'aurait fait le dernier gouvernement, empreint la chute de l'Espagne d'une ignominie et d'une disgrâce éternelles. Jamais la France ne nous a subjugués, jamais ses armées n'ont mis le pied sur notre territoire. Nous l'avons souvent vaincue, non par la fraude, mais par la force des armes; nous avons fait ses rois prisonniers, et nous l'avons fait trembler elle-même. Nous sommes en-

Digitized by Google

core la même nation, et la France l'Europe, verront bientôt que nous ne sommes ni moins énergiques, ni moins braves, que ceux de nos ancêtres qui ont acquis le plus de gloire.

10. Toutes les personnes qui ont quelque talent, devraient être invitées à composer et à faire imprimer des adresses courtes qu'elles feraient circuler dans les provinces, afin d'éclairer et d'affermir l'opinion publique, d'enflammer l'ardeur de la nation, de refuter en même temps les infâmes journaux de Madrid qui ont été encouragés et qui le sont encore par la faiblesse du dernier gouvernement, de dévoiler tous leurs mensonges, toutes leurs contradictions. Couvrons leurs auteurs de honte et d'infamie; étendons même quelquefois nos remarques jusqu'à ces charlatans, les gazettiers français, sans épargner même leur Moniteur; dénonçons à l'Espagne et à l'Europe leurs affreuses calomnies et leurs flatteries soudoyées. Que l'Espagne fasse trembler tous ces écrivains pervers; que la France apprenne que nous avons pénétré ses vues, que nous les abhorrons, que nous les maudissons, et que nous aimons mieux mourir que de nous soumettre à une domination injuste et barbare.

11. Il faudra soigneusement annoncer à la nation et la convaincre, que quand nous serons délivrés, (comme nous espérons l'être bientôt) de la guerre civile dans laquelle les Français nous obligent de nous engager, et que nous serons rendus à un état de tranquillité, notre seigneur et maître, le Roi Ferdinand VII étant rétabli sur son trône, les Cortez seront rassemblés par lui et sous ses ordres; que les abus seront réformés, et qu'il sera rendu des lois telles que les conjonctures et l'expérience le prescriront pour le bien public et le bonheur commun: choses que les Espagnols peuvent accomplir, qu'ils ont réalisées autrefois

Digitized by Google

sans le secours des autres nations, et pour lesquelles ils n'ont pas besoin des avis des Français, qui, selon leur usage, se présentent sous le masque de l'amitié, en paraissant ne vouloir que notre bonheur, ne cherchent qu'à nous dépouiller, qu'à violer nos femmes, qu'à nous assassiner, qu'à nous enlever notre liberté, nos lois, notre Roi, qu'à ridiculiser, et qu'à détruire notre sainte religion, ainsi qu'ils l'ont déjà fait, ainsi qu'ils le feront aussi long-temps qu'ils laisseront subsister ce système de perfidie et d'ambition qui les subjuge et les tyrannise.

JUAN BAUTISTA PARDO, *Secrétaire.*

Par ordre de la Junta Suprême.

PIECES ESPAGNOLES.

Déclaration de Guerre de la Junte de Séville contre l'Empereur de France, Napoléon I.

Ferdinand VII, Roi d'Espagne et de l'Inde, et en son nom, la Junta Suprême de l'une et de l'autre.

L'Empereur Napoléon I, qui gouverne la France, a violé envers l'Espagne les pactes les plus sacrés; il a arrêté ses Monarques,—il les a obligés à des abdications et renonciations forcées et évidemment nulles—il a usé de la même violence envers les nobles espagnols qu'il a en sa puissance—il a déclaré qu'il nommerait un Roi d'Espagne, attentat le plus horrible dont l'histoire fasse mention—il a envoyé ses armées en Espagne, s'est emparé de toutes ses forteresses et de sa capitale, et a répandu ses troupes dans tous les pays—il a fait commettre en Espagne toutes sortes d'assassinats et de cruautés inouïes—et il a fait tout cela avec la plus noire ingratitude pour les services que la nation espagnole avait rendus à la France, et l'amitié qu'elle lui avait témoignée; fourberies et trahisons telles qu'il n'en a jamais été commis envers aucune nation ou souverain, par les rois ou les peuples les plus barbares ou les plus ambitieux—enfin, il a déclaré qu'il voulait fouler aux pieds notre monarchie, nos lois fondamentales, et travailler à la ruine de notre sainte religion catholique. En consé-

Digitized by Google

quence, le seul remede à de si grands maux, qui sont manifestes pour toute l'Europe, est dans la guerre que nous lui déclarons.

C'est pourquoi au nom de notre Roi Ferdinand VII, et de toute la nation espagnole, nous déclarons la guerre par terre et par mer à l'Empereur Napoléon I et à la France. Nous avons résolu de secouer son joug et sa tyrannie ; et nous commandons à tous les Espagnols d'agir hostilement envers lui, et de lui faire tout le mal possible, conformément aux lois de la guerre, de mettre embargo sur tous les vaisseaux français dans nos ports, et sur tous les effets et propriétés appartenants au gouvernement ou aux individus de cette nation, dans quelque partie de l'Espagne qu'ils soient.

Nous ordonnons également qu'il ne sera apporté aucun embarras ni entraves à la nation anglaise ni à son gouvernement, ni à ses vaisseaux, propriétés ou effets, ni à aucun individu de cette nation ; nous déclarons qu'il y aura une communication ouverte et libre avec l'Angleterre, que nous avons stipulé et voulons observer un armistice avec elle, et que nous espérons conclure une paix solide et durable.

En outre, nous protestons que nous ne poserons les armes que lorsque l'Empereur Napoléon I aura rendu à l'Espagne son Roi Ferdinand VII et le reste de la famille royale, et qu'il respectera les droits de la nation, qu'il a violés, ainsi que sa liberté, son intégrité et son indépendance.

Nous ordonnons que la présente déclaration solennelle sera imprimée, affichée, et répandue parmi tous les peuples et provinces d'Espagne et en Amérique, afin qu'elle soit connue ainsi qu'en Europe, en Afrique et en Asie.

Donné au Palais Royal d'Alcozar, à Séville, le 6 Juin, 1808.

Par ordre de la Junta Suprême de gouvernement.

Signé MANUEL MARIA AQUITAR, Sec.
J. B. PARDO, Sec.

Adresse de la Junta Suprême de Séville au Peuple Portugais.

Portugais!

Votre sort est peut-être le plus dur qui soit jamais échu à aucun peuple sur la terre. Vos Princes ont été forcés de s'éloigner de vous, et les événements qui ont

Digitized by Google

eu lieu en Espagne ont prouvé incontestablement la nécessité absolue de cette mesure. Vous avez reçu l'ordre de ne pas vous défendre, et vous ne vous êtes pas défendus. Junot a promis de vous rendre heureux, et votre bonheur a consisté dans un traitement plus cruel que celui que les conquérants les plus féroces font éprouver aux peuples qu'ils ont subjugués par la force des armes, et après la résistance la plus opiniâtre. Vous avez été dépouillés de vos Princes, vos lois, vos usages, vos coutumes, vos propriétés, votre liberté, votre vie même et votre sainte religion, que vos ennemis n'ont jamais respectée, quoique, suivant leur coutume, ils aient promis de la protéger, et malgré qu'ils affectent et prétendent d'en avoir eux-mêmes le sentiment. Votre Noblesse a été anéantie, et ses propriétés ont été confisquées, pour la punir de sa fidélité et loyauté. Vous avez été bassement entraînés dans des pays étrangers, et contraints de vous prosterner aux pieds de l'homme qui est l'auteur de toutes vos calamités, et qui par la plus horrible perfidie a usurpé votre gouvernement, et vous régit avec un sceptre de fer. Aujourd'hui même vos troupes ont dépassé vos frontieres, et elles voyagent enchaînées, pour aller mourir en défendant celui qui vous a opprimés; et par ce moyen sa méchanceté profonde accomplira ses desseins, en détruisant ceux qui devraient constituer votre force, et en sacrifiant leur vie à ses triomphes et à la gloire sauvage à laquelle il aspire.

L'Espagne a vu votre asservissement et les horribles maux qui l'ont suivi, avec un mélange de douleur et de désespoir. Vous êtes ses freres, et elle brûlait du désir de voler à votre secours. Mais certains chefs et un gouvernement faible ou corrompu la retenait dans les chaînes, et préparait les voies pour que la ruine de votre Roi, vos lois, votre indépendance, votre liberté, votre vie, et même de la sainte religion qui nous réunit suivît la vôtre, pour qu'un peuple barbare consommât ses triomphes et accomplit l'asservissement de toutes les nations de l'Europe. Notre loyauté, notre honneur, notre justice n'ont pu se soumettre à de si énormes atrocités. Nous avons brisé nos chaînes.—Agissons donc. Nous avons des armées, des chefs, et le cri universel de l'Espagne est:—" Nous mourrons pour la défense de notre patrie, mais nous aurons soin que nos infâmes ennemis meurent avec nous." Venez donc, généreux Portugais,

vous réunir à l'Espagne pour défendre votre pays; —ses bannieres vous attendent, elle vous accueillera comme des freres horriblement opprimés. La cause de l'Espagne est la même que celle du Portugal. Ne vous méfiez pas de nos troupes; leurs désirs sont les mêmes que les vôtres, et vous pouvez compter sur leur courage et leur force comme faisant partie de votre sûreté.

Vous avez parmi vous les objets de votre vengeance. N'obéissez pas aux auteurs de vos maux,—attaquez-les, —ils ne sont qu'une poignée de misérables, stupéfaits, honteux, et déjà accablés de la perfidie et des cruautés qu'ils ont commises, et qui les ont couverts de honte aux yeux de l'Europe et de l'Univers. Levez-vous donc en masse, mais gardez-vous de souiller vos honorables mains par des crimes, car votre seul but est de leur résister et de les détruire. Nos efforts réunis prévaudront contre cette nation perfide; et les habitants du Portugal, de l'Espagne, et même de l'Europe entiere respireront ou mourront en hommes libres et braves.

Portugais!—Votre patrie n'est pas en danger,—il est déjà passé. Réunissez-vous, rassemblez-vous, et courez aux armes pour la restaurer et la délivrer.

Séville, le 30 Mai 1808.

Par ordre de la Junta Suprême de gouvernement,

(Signé) D. Juan Bautista Esteller,
Premier Secrétaire.
D. J. B. Pardo, 2d. Sec.

Importante Déclaration.

Don Alvaro Florez Estrada, Procureur-Général de la Principauté des Asturies, a fait la Proposition suivante au Conseil Suprême.

Le Conseil général de la principauté des Asturies ne differe pas un moment de faire connaître au public les preuves qu'il reçoit journellement de l'amitié de la nation et du Gouvernement Britannique, qui afin de mieux suppléer à tous nos besoins, ont envoyé promptement dans cette capitale une commission militaire, composée de trois officiers de distinction, qui se sont présentés ce matin devant le Conseil Suprême, non-seulement pour nous assurer que les secours de toute espece que nous avons indiqués pouvaient être attendus chaque jour dans nos

ports, mais encore pour offrir au nom de leur gouvernement à cette principauté et au reste de la nation Espagnole, toute autre assistance dont nous pourrions avoir besoin ; de nous envoyer des troupes, de l'argent, des armes, des munitions et autres effets militaires, et de faire cause commune avec nous, afin que nous puissions repousser et détruire l'ennemi commun. Cette généreuse nation mérite la plus vive gratitude de notre part ; mais de même qu'elle offre sa protection à toutes les provinces qui soutiennent la bonne cause, elle saura, d'un autre côté, employer tout son pouvoir contre les provinces qui, guidées par un égoïsme pernicieux ou une timidité apparente, oublient leur devoir dans les circonstances critiques où le pays se trouve actuellement, et ne cherchent pas, à l'imitation des vrais patriotes, à défendre sa glorieuse cause et à secouer un joug honteux. Le Conseil Suprême juge à propos de déclarer au public, qu'il a éprouvé les plus vives émotions de reconnaissance et de respect, lorsqu'il a entendu l'assurance que les Commissaires lui ont donnée du désir ardent qu'ils avaient de verser jusqu'à la derniere goutte de leur sang, en combattant avec nos freres, pour la défense de la cause commune.

Oviedo, le 30 Juin, 1808.

(Signé) ALVARO FLOREZ ESTRADA.

Et comme il a été déterminé que la proposition précédente serait imprimée et répandue dans tous les districts de la principauté, nous vous la communiquons pour votre instruction. Que Dieu vous ait, durant un grand nombre d'années, en sa sainte garde!

Oviedo, le 30 Juin, 1808.

(Signé) IGNACIO FLOREZ VALDÉE,
JUAN ARQUELLES TERAL,
Représentant et Secrétaire.

Proclamation.

Habitants du Portugal!

Le temps est venu de délivrer votre patrie.— Jugez par vous-mêmes si l'épithete de *perfides* convient aux Français ou aux Anglais, Vous devez aux premiers le pillage de votre pays, la spoliation de vos églises, l'exil de vos proches, la corruption de vos mœurs, et la stagnation de votre commerce. Les derniers ont fourni une escorte à votre Prince, ont donné asile et protection à vos parents dépourvus de tout, ont montré de la sensi-

bilité et de la commisération, ont agi avec charité et bienveillance, et ils sont toujours prêts à accueillir et bien traiter, à soutenir et seconder tous les efforts loyaux et intrépides qui seront faits pour secouer les chaînes d'un usurpateur despotique, dont la marche gigantesque, l'ambition insatiable et l'amour effréné du pouvoir n'ont pu être permis par la Providence que pour un temps, et dans des vues impénétrables aux hommes. Le terme est arrivé.—C'est à votre Prince qu'était réservé l'honneur de fuir l'oppression. La vive étincelle de liberté qui a jailli d'une résolution si magnanime, a parcouru avec une vélocité si incroyable toute l'étendue du monde habité, que les pages de l'histoire suffiront à peine aux événéments qui peuvent en résulter. La renommée du Portugal, fondée sur le courage de son Prince, est établie pour jamais.

Toute l'Espagne est en armes contre le tyran, l'usurpateur, l'oppresseur commun. Le cri de "*La liberté ou la mort !*" retentit d'un bout du royaume à l'autre; le gouvernement est en danger, et tous les bons Espagnols le sentent. La honteuse carriere de la corruption a été parcourue; les artifices et machinations pour diviser ont été tentées—et les scenes sanglantes ont été employées en vain pour effrayer (artifices auxquels celui qui gouverne la France doit sa fortune et les autres malheureux pays leur asservissement); ils ont été en vain mis en œuvre pour dompter le véritable courage Castillan, qui s'est montré pour convaincre l'Univers, saisi d'étonnement, mais aussi d'admiration, que la valeur nationale une fois mise en action pour exercer une vengeance redoutable, ne connaît plus d'obstacles, et ne peut plus être arrêtée. Le tyran de l'Europe tremble aujourd'hui; ses honneurs mal acquis chancellent. Réunissez-vous, Portugais, réunissez-vous, et partagez la gloire de donner l'exemple aux nations opprimées.

Bientôt ces nations, trop long-temps soumises à la volonté tyrannique d'un usurpateur, rivalisant avec vous de valeur et de loyauté, briseront leurs fers, et recouvreront leur liberté.

Mort du Marquis DE SOLANO.

La mort du Marquis de Solano, ci-devant gouverneur de Cadix, n'a point eu lieu, comme on l'avait con-

fidentiellement annoncée, dans le village de Chiclana, à trois lieues environ de Cadix, mais bien dans cette ville, au palais du gouvernement. L'intimité de Solano avec l'amiral français, et son entier dévouement aux intérêts de la France, étaient depuis long-temps des sujets de soupçon et de défiance pour plusieurs des principaux habitants. Mais ce ne fut qu'à l'annonce de l'approche des troupes françaises sous les ordres du général Dupont, qu'il attendait avec impatience, que l'indignation du peuple éclata. Une foule immense, conduite par des officiers espagnols et des négociants, se rassembla autour de son palais, en demandant, à grands cris, des armes et des munitions. Solano se présenta lui-même au balcon, et dans un long discours, il cherche à persuader à la multitude que le pouvoir de Buonaparté était irrésistible, et qu'en ayant recours à la force, elle ne ferait que hâter sa ruine. On l'écoute long-temps avec patience; mais à la fin il fut interrompu par les cris: " Des armes! des munitions! vive Ferdinand VII!" On insista pour être admis, et l'on essaya de forcer l'entrée du palais. Solano demanda alors un entretien avec deux députés qui seraient nommés par la multitude, en promettant de les admettre, à condition que le peuple s'interdirait tout acte de violence. On lui accorda sa demande. Les deux députés furent nommés, et ensuite introduits dans le palais. Au moment où ils entraient dans l'appartement où Solano se trouvait, il brûla la cervelle à l'un d'eux, fit saisir l'autre par ses gens, et le fit précipiter du balcon dans la rue. Cet acte désespéré de violence, au lieu d'intimider le peuple, comme l'espérait sans doute Solano, ne fit qu'exciter l'indignation la plus vive. Les portes furent à l'instant forcées, ses gardes et ses gens furent désarmés, et Solano ayant lui-même essayé de s'échapper par les toits, fut saisi et traîné sur la place publique, pour y être mis à mort. Au moment même où on le conduisait au supplice, il continuait à exalter Buonaparté, menaçant ses compatriotes d'une destruction totale pour ce qu'il appelait leur rébellion. Comme il s'écriait avec chaleur " Qu'il était prêt à mourir pour la cause du grand Napoléon," une personne qui était près de lui éprouva une fureur si violente, qu'elle le frappa à la tête avec un bâton, et lui fit sauter le cervelle. Son corps fut mis en pieces, on lui arracha le cœur, qui fut porté au bout d'une pique dans les rues de Cadix, pour montrer la juste punition d'un homme traître à son Roi et à sa patrie.

Digitized by Google

PAIX AVEC L'ESPAGNE.

Extrait de la Gazette de la Cour, du 5 Juillet.

A la Cour, au Palais de la Reine, le 4 Juillet.

Sa Majesté ayant pris en considération les glorieux efforts de la nation espagnole, pour délivrer l'Espagne de la tyrannie et de l'usurpation de la France, et les assurances que S. M. a reçues de plusieurs des provinces d'Espagne de leurs dispositions amicales à l'égard de l'Angleterre, S. M. a jugé à propos, d'après l'avis de son conseil privé, d'ordonner, et il est ici ordonné :

1. Que toutes les hostilités contre l'Espagne du côté de S. M. cesseront sur-le-champ.

2. Que le blocus de tous les ports d'Espagne, excepté de ceux qui sont encore dans la possession ou sous l'influence de la France, sera levé immédiatement.

3. Que tous les vaisseaux appartenant à l'Espagne seront librement admis dans les ports des états de S. M. comme avant les hostilités actuelles.

4. Que tous les vaisseaux appartenant à l'Espagne, qui seront rencontrés en mer par les vaisseaux de S. M. seront traités de la même maniere que ceux des états en amitié avec S. M. et auront la liberté de faire tel commerce que les réglements de S. M. permettent aux vaisseaux neutres.

5. Que tous les vaisseaux et marchandises appartenant à des personnes résidentes dans les colonies espagnoles, qui seront détenus par aucuns des croiseurs de S.M. après la date du présent, seront conduits dans un port, et seront gardés en dépôt, pour y attendre les ordres ultérieurs de S. M. et jusqu'à ce qu'il soit connu si lesdites colonies, ou quelques-unes d'entr'elles, dans lesquelles résident les propriétaires des dits vaisseaux et marchandises, font cause commune avec l'Espagne contre la puissance de la France.

Et les très-honorables Lords Commissaires du Trésor de S. M. les principaux Secrétaires de l'Etat de S. M. les Lords Commissaires de l'Amirauté, le Juge de la Haute Cour de l'Amirauté, et les Juges des Cours de Vice-Amirauté, prendront en conséquence les mesures qui les concernent respectivement.

(Signé) STEPHEN COTTRELL.

FIN DU VINGTUNIEME VOLUME.

On souscrit chez M. PELTIER, No. 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de P. Da Ponte, 15, Poland Street, Oxford Street.

Digitized by Google

APPENDIX

AU NO. 189 DE L'AMBIGU.

PROCLAMATIONS, MANIFESTES, ADRESSES, &c.

Des Patriotes Espagnols, réimprimés sur les Originaux apportés à Londres par les Députés qui y ont été envoyés pendant le mois de Juin.

Respuesta al Manifiesto de la Gazeta de Madrid de 7 de Junio.

Cántabros valerosos,

Los tigres de la Francia nos hacen la guerra con quadrillas de salteadores, con intrigas y con libelos. Nosotros opondrémos á sus quadrillas exércitos invencibles; á sus intrigas la vigilancia, y el terror de la justicia; y á sus libelos el testimonio público de su conducta escandalosa.

Siempre atentos los emisarios de Napoleon á renovar el hilo de sus negras tramas, y en la mania loca de convertir nuestras armas contra nosotros mismos, han seducido y forzado los altos Tribunales de nuestra Corte á autorizar sus infames y sacrílegas proclamas, dirigidas á enervar la energía de nuestras providencias dispuestas para salvar la Patria. Asi aspiran á encender entre nosotros la mas destructora guerra, y hacer ilusoria y vana la que por un sentimiento irresistible de la justicia natural les hemos declarado; la que un sentimiento unánime de nuestros corazones nos convence de que debemos sostener hasta derramar la última sangre de nuestras venas.

Con tal sistema de subversion é hypocresía coincide maravillosamente el Bando de 3 de Junio, publicado en la Gazeta de Madrid le 7: Bando pérfido y seductor, dictado con tan buena fé, con la misma sinceridad, con que nos robaron á el mas deseado de nuestros

Digitized by Google

Reyes: Bando en que á las promesas mas alhagüenas se mezclan las mas crueles amenazas: Bando en fin, como de salteadores: Bando de *la vida ó la bolsa*. Vidas, ó hombres exêcrables! Millares de vidas sacrificará Espana antes que abandonar las vanderas de la Religion, de la libertad, de la independencia: antes que inciense a el monstruo, que adoró en Egipto paganas Deidades, por robar el oro de sus hediondas Mezquitas. Hé aquí la Religion de ese profano, que osa proclamarse protector de la que Jesu-Cristo selló con su sangre; de la que consagró la de tantos Mártyres en otras persecuciones aun menos atroces que la de estos desgraciados tiempos. Si; pues, aunque esta Divina Antorcha, sin la qual corre el hombre perdido, errante y ciego hasta el abismo, apenas amaneció sobre la tierra, la intentara apagar el poder de los Césares, mas eran estos enemigos declarados, menos cobardes, no tan pérfidos enemigos; manifestaban sus intenciones, sacrílegas por cierto y exêcrables, empero no encubiertas con el negro velo de la hypocresia, con la capa de la maldad y la perfidia; eran sus nefandas máxímas no tan ponzonosas, como las que esparcen el Gobierno Frances y los viles satélites de su despotismo. Pueblo generoso: desprecia las amenazas de esos hambrientos, rabiosos canes: desprecialos, que sus ahullidos, su furia y su rabia todo acabará, todo al terror de tu vengadora espada. Y ¿no darémos tambien al desprecio sus promesas como sus amenazas? Sí: mas es necesario denunciarlas antes á la faz del Universo; tan útil es confundir á los traidores, como justo castigarlos.

Que nuestras Cortes, dice el iniquo Bando, se celebrarán cada tres anos á lo menos, y todas las veces, que lo exija el bien de la Nacion. ¡Que¡ ¿Solo podrá Espana celebrar Cortes baxo el yugo Frances? ¿Solo entre canones y fusiles? Sí: las celebrará sin duda antes de tres meses, y restituirá el trono de Francia á un Rey legítimo antes que abata su cerbiz altiva á ninguno de la raza de sus tiranos. Esta es nuestra acepracion á tal promesa.

Que los gastos de la Casa Real se reducirán á menos de la mitad de lo antiguo, y saldrán del tesoro público. Luego que el Real Palacio dexe de ser Mezquita de Murat, Espana, como siempre, le sostendrá con el decoro y magnificencia debidos á sus Augustos Soberanos; pero no volverá á ser jamas refugio de malvados.

Que los Vales serán reconocidos deuda pûblica Nacional y Sagrada. Espana quitará esta deuda, y dará luego al papel el gran destino de purificar los inmondos cadáberes franceses, para que no apesten á sus babitantes.

Digitized by Google

Que los empleos serán ocupados por Espanoles, y ningun extrangero los podrá obtener. Quando Espana se coloque sobre el Trono de Francia, que le pertenece, la llevará esta ley fundamental para su felicidad futura, y que vuelva á obtener entre las demas naciones el lugar de que ha sido arrojada por un Corzo. Bien que en esto tiene mucha razon el Gran Duque de Berg; dicen la verdad los Consejeros de Madrid: porque, si estos pobres prisioneros le sirven tan ciegamente, ¿que se necesita de Francèses para nuestros empleos? Espanoles desenganaos: la moderacion republicana, la frugalidad Francesa no aspirar á los empleos de otras naciones. ¿Quereis saber lo único á que aspira? Oidlo de la trompeta destemplada, que os lo rebela por última vez; sed dóciles á la voz paternal de vuestros antiguos Magistrados; seguidlos, porque en otro caso, ¡ay de vosotros! Los padres de la Patria os amenazan con eterno anatema. Creedlo incautos sencillos Pueblos, el Grande Napoleon nada quiere, nada mas que el Trono de Espana y sus Indias. ¡Admirad su modestia, el candor con que lo asegura! Temed el abandono con que os amenazan vuestros Próceres, y si se quedase solo en amenazas. mas ¡ó dolor! ¡ó desolacion! Os castigará el Gran Duque de tanta tenacidad. Franceses; esclavos rebelados, que habeis asesinado á vuestros Reyes, para colocar á un Monstruo sobre su Trono manchado de sangre; os toca á vosotros acusar de rebelion á unos pueblos pacificos, porque heroicamente se obstinan en mantener la Religion de Jesu Cristo y sus Leyes en la defensa de la Patria y de sus familias, de sus propiedades y de sus hogares?

Que la Religion Católica será la única de Espana, y no se tolerará ninguna otra. Sí; la Religion Católica, Apostólica, Romana, será la única de Espana, y reynará en sus bastos dominios hasta el fin delos siglos, y, ni ol poder del infierno, ni las astucias francesas prevaleceran contra élla.

Que se disminuirá la contribucion personal para la guerra. Decidlo vosotros Italianos, Holandeses, Francos, Portugueses, que arrastrados por viles cadenas vagais inciertos por la inmensa extension del Continente, decidlo. Díganlo vuestros ancianos padres, vuastras esposas, abandonados por la crueldad de un tigre á la indigencia y al oprobio. Decidlo vosotros míseros pupilos, que á duras penas podeis soportar las desoladoras armas, que os arrancan del seno de vuestras madres.

Que las contribuciones serán moderadas; como mejorados todos

Digitized by Google

los ramos de la administracion pública. ¡O generosos vencedores de los Estados Pontificios, de Etruria, de Génova y Portugal! Muy pronto os pagará la gratitud Espanola tantos beneficios. Entre tanto, ¡ó íntimos y caros aliados Catilinas de Fernando el VII! Decidnos ¿acabó ya Portugal de entregar á Junót la moderadísima contribucion de 400 millones de reales con que debia mantener por un ano entero la frugalidad de su mesa? Le habeis ya restituido los preciosos hornamentos, que llovasteis á limpiar en París, para qua sirviesen al culto con mas decoro? ¿y tambien los víveres, los rebanos, las mieses sacrificadas á vuestra voracidad insaciable?

Que se conservará en fin la integridad de la Espana. Hé aquí el solo pacto que ha observado Napoleon, cediendo generosamente la presa á el Tirano de Nápoles. ¿Podriar fallar acaso una Imperial y Real Palabra?

Espana: apresúrate á recibir la inmortal dicha que te prepara el Gran Napoleon; el premio mas digno de tus sacrificios por sostener su vacilante inmundo Trono. Mas ¡Ah? antes expía el horrendo veinte anos el infame yugo del monstruo mas abominable, que abortó el abismo. Expíale con tu sangre. Patria generosa; ofrece tu sangre en puro sacrificio al Dios de los Exércitos y serás salvada.

Valencia.

Al leer el generoso Pueblo de esta Capital en la Gaceta de Madrid de 20 del que rige la Abdicacion del Trono de Espana del Senor Don Fernando Séptimo de Borbon y sus Augustos Hermanos, y la renuncia de su Augusto Padre el Senor Don Cárlos Quarto, fué unánime el sentimiento de todos los corazones en reconocer en ella, la opresion, la violencia, y la idea de apoderarse de esta Corona el Emperador de los Franceses. La inflamacion fué general en todo este gran Pueblo, y subsiste en no querer mas Soberano que á su legítimo y amado Fernando Séptimo, á quien tiene jurado ya como Príncipe de Asturias, ya como Rey: exigió la convocacion de las autoridades legítimas imperiosamente: manifestó por aclamacion su ardor en sacrificarse y perecer en defensa de su legítimo jurado Soberano el Senor Don Fernando Séptimo; y con objeto tan noble y cristiano se está armando desde el dia de aya la numerosa Poblacion

Digitized by Google

de esta Ciudad y de su Vega desde la edad de 16 anos hasta la de 40. Este Gobierno no puede menos de cooperar en tales circunstancias á la salud de la Patria: sabe que toda la Provincia está inflamada del mismo zelo; y así no duda que todos los Pueblos del Reyno imitarán eficazmente el exemplo de la Capital. En su consequiencia se manda á V. por el Excelentísimo Senor Capitan General, Real Audiencia, Ayuntamiento de la Ciudad, y demás Autoridades de esta Capital, que reunidas componen la Junta General de Gobierno del Reyno, que por sí y demás Justicias de su distrito practique desde el momento y á la mayor actividad el referido alistamiento de vecinos desde los 16 á 40 anos, que por el hecho de ser forzoso para la defensa de la Patria, debe ser voluntario y apetecido de todo buen Espanol. La Junta Militar encargada de regimentar estos Soldados comunicará á V. las demás órdenes relativas al objeto que pondrá en execucion. Se comunica esta Circular á toda el Reyno y á los inmediatos, y aun á toda Espana, para que todos cooperen y auxilien á la propia empresa.

Real de Valencia 25 de Mayo de 1808.

Está firmada de todos los Senores que componen la Junta.

D. Vicente Esteve.

Don Fran.-Xav. de Castanos, Commandant du Camp de St. Roch.

Un hombre á quien solo la adulacion y la baxeza llama héroe: un hombre lleno de ambicion, y una pequena turba de esclavos que le rodean, han formado el gran proyecto de subyugarnos. El engano, la perfidia y la traicion han sido hasta ahora los agentes de una empresa tan mal premeditada. Los Espanoles se reunirán sin duda, y harán respetar sus derechos los mas sagrados. Sabemos hasta ahora, que muchas Provincias y muchos Pueblos se hallan animados de aquel heroismo, que nosotros hemos acreditado desde aquel instante que se rasgó el velo que cubria el proyecto maniqüo. Es muy importante, y aun indispensable, que todos nos reunamos para conseguir tan noble objeto. Cada uno por su parte debe contribuir, y esta es una obligacion, que la oimos

Digitized by Google

de nuestro corazon desde que empezamos á observar sus movimientos.

Noble y heroico vecindario de este dichoso Pueblo, no necesitais del resorte de la eloqüencia para mover vuestro espíritu brioso. Bastantes exemplos habeis dado, y estais dando hasta de presente. Correis al campo del honor en busca de nuestros dignos hermanos los Militares para que os ensenen los primeros elementos de la Milicia, en donde principalmente consiste la fuerza y la victoria. En el entretanto vivid asegurados que vuestras familias no experimentarán el hambre ni la mendiguez. La clase pudiente de este Pueblo asegura vuestra subsistencia. No temais, que el poderoso franqueará sus tesoros. entregará á el Gobierno sus vaxillas, y quando tenga que comer y beber con cucharas de madera y vasos de barro, tendrá la dulce complacencia que aquellos instrumentos de mero luxo se hallan destinados á la defensa de nuestra Religion, de nuestro Rey, de nuestra Patria y de nuestra libertad.

Ministros del Santuario, ser vosotros los primeros que prediquen con el exemplo esta importante confianza. Acreditar que las Leyes eclesiásticas y civiles establecen pueden venderse los bienes de la Iglesia en una necesidad igual á la presente: manifestar á los Fieles que estais imbuidos en aquella verdadera doctrina, que en tiempos no tan calamitosos ensenaba San Bernardo, pues decia, que no era conforme á nuestra Santa Religion:: "que la Iglesia brillase en sus poderes, y estuviese necesitada en los pobres: que vistiese sus piedras de oro, y abandonase á sus hijos á la desnudez::" *

Y vosotras dignas Madres de tantos héroes, que sabeis mover las pasiones mas dignas y mas heroicas de los hombres, correr á presentar al Gobierno vuestras preseas, vuestros dìges y vuestros adornos. No temais que decaygan vuestras gracias encantadoras; siempre sereis agradables; y quando vuestro adorno exterior sea mas sencillo, adquirireis en el alma tal grado de perfeccion y de heroismo, que atraeris la estimacion de los hombres virtuosos, y os respetarán los débiles, abominables y viciosos.

F. X. C.

---

* S. Bernard. in Apolog. ad Guilielmi Abb.

Digitized by Google

Justa Invectiva.

Que los Franceses sean sacrílegos: que desprecien y maltraten las Imagenes de los Santos: nada tiene de extrano; porque ya sabiamos que eran incrédulos: y sino todos, casi los mas de los que han nacido de 40 anos à esta parte.

Pero que los Franceses hubiesen de conocer tan mal sus intereses, que viniesen á hacer gala de estas profanaciones, en medio de una Nacion que no podian ignorar ser enteramente Religiosa, quando procuraban enganarla y seducirla con artificios de amistad, es cosa que no se concibe, y que solo puede caber en unas molleras tan desordenadas como las suyas.

Pues justamente, esto es lo que han hecho en Segovia y mas lugares, en donde se les ha manifestado que no se consentiria sugetarse á su yugo: y esto es lo mismo que hubieran de hacer en toda la extension de los dominios Espanoles, si tubiesen la infelicidad de caer baxo sus infernales unas.

Espanoles: El odio con ra esta deprabada nacion, ya no es un interes mundano, es un deber de la Religion. Ellos son para nosotros lo mismo que para el Pueblo de Dios los Jubuseos, Filisteos, &c. Burlaos de sus timidas amenazas, y burlaos mucho mas de los débiles medios de que se valen para conseguir enganaros.

Ponderan sus pequenas victorias contra pueblés indefensos: y sus victorias no son mas que rapinas y saqueos.

Exércitos nuestros de muchos miles de hombres son aterrados con un centenar de aguerridos Franceses. Así lo dicen: y que en nuestras tropas, ni ha y soldados de linea, ni hombre alguno de consideracion, sino la hez del populacho. ¿Y con quien hablan estos tontos? ¿Háblan con los Cafres y con los Japones, ó con los Europeos, que en fuerza de saber ya que la Espana tiene mas de medio millon de hombres sobre las armas, se van á echar sobre ésa nacion infeliz, que tan desenfrenadamente tiene irritada la cólera de un Dios Omnipotente?

Pero, no Espanoles: no los midais a todos por una misma igualdad. En la Francia aun hay hombres que no doblaron la rodilla al Idolo de Baál. Napoleon y sus seqüaces, deben ser solo las victimas de vuestra justa cólera. Ellos son el azote de quien

Digitized by Google

Dios se ha valido para castigar la misma Francia, tantas Provincias de Europa, y aun á nosotros.

Pero Dios se ha apiadado ya de los sollozos de sus Pueblos, y ha conservado en la Espana la única Nacion que se puede llamar tal, para que sea el instrumento de sus venganzas. Humillaos á este Dios misericordioso y sedle fieles.

Diario de Santiago del Martes 7 de Junio de 1808.

CARTA DE UN PRELADO A LOS PARROCOS.

Os hacemos presente Venerables Hermanos, que nuestra armada Patria está en el mas eminente peligro. No nos hallámos en una guerra de las comunes, en que solo se disputa un derecho, un honor, un interes fantástico y mundano. Trátase ahora de la Sacrosanta Religion de nuestros Padres, de nuestra libertad individual, de todos nuestros bienes presentes y futuros, de nuestras leyes y costumbres, del mas amable de los Reyes, del honor, y aun del mismo nombre Español. En tal conflicto, Venerables Hermanos, es preciso, que al fervor incesante de vuestras oraciones, acompaneis vuestra predicacion y persuasion la mas eficaz en los pulpitos y confesonarios, en los templos, en las plazas, en las casas y en todas partes, en comun y en particular, para inflamar á vuestros feligreses á que tomen las armas en esta Santa guerra Religiosa. Es preciso, que les hagais conocer, que esta no es una guerra cuyos motivos suele ignorar el soldado que se alista por una orden y sorteo, acaso con disgusto; esta es una guerra voluntaria de Religion, en que todos los capaces de tomar las armas, deben dar su nombre gustosamente, y ofrecerse á Dios en sacrificio si fuere de su soberano agrado. Es una guerra, en que todos los pudientes deben ofrecer todos sus caudales y alhajas sin reserva; porque la Iglesia está pronta á despojarse de toda su plata, y de los mismos Vasos Sagrados. Nosotros, Venerables Hermanos, tenemos destinado todo el producto de nuestras rentas, como lo vereis, y nuestro V. Cabildo hará el mismo esfuerzo, y escuchamos con el mayor enternecimiento que las Comunidades Religiosas quieren anadir á su continua oracion, muchas privaciones y ahorros para contribuir á la causa comun. No permita Dios que estas extremas determinaciones sean motivo para llenaros de terror y desaliento; al con-

Digitized by Google

trario, queremos solo inflamaros, y que llenéis de ardor y zelo vuestros feligreses, por la defensa de todo lo que mas amamos. Queremos que les traygais á la memoria el antiguo valor Espanol, que acometió y triunfó de los mayores peligros, y que les compareis nuestra robustez, sufrimiento, sobriedad y constancia con la debilidad, ligereza y afeminacion de nuestros enemigos; que les hagais ver unas tropas de viles esclavos, que traen de todas partes para espoliar, encadenar y pisar á los Ciudadanos honrados y generosos de una grande y gloriosa nacion, y que no se valen de la fuerza, sino del letargo y traicion de algunos miserables: del engano y de la sorpresa, y de la perfidia mas atroz é inaudita, y de la infraccion de los mas sagrados derechos de gentes, de la amistad y de la hospitalidad que respetan las naciones mas barbaras, y sobre todo, Venerables Hermanos, quiero que insistais en predicar á vuestros pueblos con la mayor confianza, que todo lo podemos aunque se desencadenen contra nosotros todas las potestades del infierno; si tomamos por protector al Gran Dios de los Exércitos. Todos ven que esta causa es suya, y pues que vamos á militar por el Senor, honrémonos desde este punto con su divisa y uniforme; por lo qual, y á fin de mover mas los ánimos por los sentidos, con un signo exterior y visible que nos distinga de nuestros enemigos, seria muy laudable y conveniente, que á imitacion de los piadosos y piadosos cristianos de otros tiempos, pusiesen todos los que se alisten en esta Santa Empresa, la victoriosa senal de la Santa Cruz en sus pechos. Mas para atraernos todos los fervores del Cielo, es preciso que prediquemos todos una entera reforma de costumbres: no siendo así, ¿en qué nos distinguiremos de nuestros relaxados, é incrédulos enemigos? ¿Cómo nuestro Padre Celestial querrá conocer á unos hijos, que llevan las libreas, y se emplean en los exercicios de Satanas? Êste, es un tiempo de penitencia. Venerables Hermanos, prediquémos instantaneamente la freqüencia de Sacramentos y de todas las obras de piedad, y ahora mas que nunca la modestia cristiana en los vestidos, en las mesas y en los trenes. ¿Habrá aun desde este punto almas tan deprabadas que quieran gastar en su persona, lo que deben al socorro de la Patria? Que sea maldito el luxo, la profanidad y los adornos pueriles, y desnudeces escandalosas y abominables, que tienen degradada la gravedad y grandeza de alma Espanola. Aplaquémos la Divina Justicia irritada por nuestros pecados. Supliquémosla contritos, que nos cor-

Digitized by Google

rija como á hijos ; pero que por su infinita misericordia, no retire de nosotros su Divina presencia, no nos arroge de su casa, y nos extermine y borre del número de sus adoradores. Yo dexo, Venerables Hermanos, á vuestra piedad y discreccion todo quanto es preciso decir con palabras y exemplos para mover á los valerosos, y animar á los tímidos, convidar á los liberales, exhortar á los apocados á que hagan todos los esfuerzos por motivos de honor, de gloria, de amor, de justicia, necesidad, y sobre todo, por una obligacion extrechísima de la Ley de Dios. Y si cumplimos con alegria y confianza con lo que N. S. nos manda, ¿ dexarémos de recibir un premio superior á todos nuestros merecimientos y deseos? Traed á la memoria de vuestros feligreses la piedad de Pelayo, que con un pequeno resto de Cristianos, supo resistir á una inundacion de tropas de las mas disciplinadas y victoriosas. Os quiera el Divino Espíritu, consolador espíritu de amor y de union y de fortaleza, animar vuestras palabras con un fuego que penetre y debore los corazones, para que el mundo conozca que sois verdaderos y poderosos ministros suyos, y que vuestra eloqüencia vence la de los filosofos del siglo, para que todo redunde en gloria de Dios y permanencia de su Iglesia.

Proclamation rendue par la Junte, ou Assemblée générale de la Province des Asturies, aux Habitants, à l'Arrivée des Commissaires Militaires Britanniques à Oviédo (Lieutenant-Colonel Sir Th. Dyer, Major Rocke, et Captain Patrick.)

Don Alvaro Florez Estrada, Procurador General del Principado, hizo á la Suprema Junta la siguiente proposicion.

M. P. S.

La Junta General de el Principado de Asturias, no debe retardar un momento manifestar al público las diarias pruebas que recibe de la amistad y buena intelligencia de el Gobierno y la Nacion Inglesa, la que para mejor proporcionarnos todos los socorros, que les hemos pedido, ha determinado viniese á esta Capital una Comision

Digitized by Google

Militar compuesta de tres * Oficiales de graduacion, los que se han presentado en esta manana á la Soberana Junta, no solo para asegurarnos de los que les hemos detallado y deben llegar de un dia á otro á nuestros puertos, sino á ofrecernos á nombre de su Gobierno, quantos les sea posible proporcionar al Principado, y al resto de la Nacion Espanola, haciendo causa comun con ella, y prestándose á embiarnos tropas, dinero, armas, municiones, y toda suerte de pertrechos de guerra, para que podamos rebatir á nuestro comun Enemigo. Esta generosa Nacion es digna del mas alto reconocimiento por nuestra parte; pero así como asegura su proteccion y auxilios á todas las Provincias que defendan la buena causa, tambien sabrá desplegar todo el poder de sus fuerzas contra aquellas que conducidas por un pernicioso egoismo ó timidez aparente se olviden de sus deberes en las actuales circunstancias en que se halla comprometida la Patria, y no traten á imitacion de las demas defender su causa, y sacudir un yugo tan vergonzoso. Asimismo cree que esta Junta debe manifestar al público la tierna satisfaccion que ha recibido al oir á dichos Senores Comisionados aseguraria, que nada desearian tanto, como verter hasta la última gota de su sangre unidos con nuestros hermanos en defensa de la causa comun.

Oviedo y Junio 30 de 1808.

SERENISIMO SENOR—ALVARO FLOREZ ESTRADA.

Y habiendose acordado que se imprimiese y se circulase á todas las Justicias, lo comunicamos á V. de la misma para su inteligencia.

Dios guarde á V. muchos anos. Oviedo y Junio 30 de 1808.

IGNACIO FLOREZ VELDES. JUAN ARGUELLES TORAL.
Representante y Srio.

---

* Lieutenut-Colonel Sir Thomas Dyer, Major Roche, and Captain Patrick.

Digitized by Google

INDULTO.

La Junta Suprema de Gobierno ha Comunicado á la particular de esta Plaza el Indulto siguiente.

La Suprema Junta de Gobierno, en desempeno de su Soberana representacion, y en defensa de su legítimo Rey el Senor Don Fernando Septimo, habiendo roto los Vínculos que la unian con la Francia, por el injusto proceder de su Emperador, ha resuelto dar principio á la Guerra mas activa contra aquel Gobierno; y queriendo proporcionar los medios eficaces que puedan contribuir al logro de tad héróyco intento, ha determinado, y manda se publique este indulto que ha dè comprehender á las personas y casos siguientes.

Todo desertor que se presente en el término de ocho dias á tomar las armas y alistarse en el cuerpo de que se separó, será libre de la pena que le pudiera corresponder por su desercion.

Lo mismo sucederá y deberá entenderse con los contrabandistas de qualquiera clase de fraude, si no hubiesen cometido muerte ó incurrido en robos, con la condicion de que se hayan de alistar en el exército para la defensa de la Patria y el Rey, por el tiempo que duren las actuales circunstancias.

Tambien se extenderá este indulto á los que se hallen presos por qualquiera clase de causa, como no sea de robo, acesinato, ó alevosía, delito de Lesa-Magestad Divina ó Humana, ú otro que por sus particulares circunstancias le haga acreedor á pena corporal y nota de infamia: debiéndose tener entendido por los jueces que hayan de conocer de las respectivas causas, que la depravacion del corazon del delinqüente puede ser la regla mas proporcionada para conocer si se halla en disposicion de poder ser útil á la l'atria, en cuyo caso se habrá de resolver á favor de esta.

Y para que llegue á noticia de todos y tenga su debido cumplimiento, se imprima, fixe y circule á los pueblos de la Provincia. Dado en Sevilla á treinta de Mayo de mil ochocientos ocho.

D. Juan Bautista Esteller. S.rio 1.º — D. Juan Pardo. S.rio 2.º

Gonzalo de Aramendi. S.rio 1.º — D. Alfonso Ximenez. S.rio 2.º

Digitized by Google

BANDO.

El Senor Don Fernando VII. Rey de Espana y de las Indias, y en su Real nombre, la Junta General de este Principado, acordó declarar la Paz General con la Inglaterra, y la alianza mas extrecha con tan generosa Nacion que ofrece á esta Provincia quantos socorros y auxilios le ha pedido para sostener la guerra contra la Francia, asegurando S. M. Británica, que nuestra causa era comun con la suya, contra la tiranía del Emperador Napoleon. Asímismo se declara la Paz con la Suecia: y manda esta Suprema Junta se franqueen nuestros Puertos á todos los Buques de una y otra Potencia, y que esta Resolucion se circule á todas las Justicias del Principado, y se publique por bando en esta Capital con la mayor solemnidad. Dado en Oviedo á veinte y uno de Junio de mil ochocientos y ocho. —Por acuerdo de la Suprema Junta de Asturias.—Juan Argüelles Tora!.— Representante y Secretario.

Carta.

Estimado amigo: aunque habia resuelto no escribir á V. sobre las novedades del tiempo, no puedo contenerme de referir le una muy importante, que es el asunto de la conversacion del dia. El gran Napoleon, contándose hecho y derecho Rey de las Espanas, va á efectuar el gran proyecto de la creacion Espanola, anunciada por sus Apóstoles. Sepa V. que tiene convocada en Bayona una numerosa Asamblea, compuesta de toda clase de personas del Reyno, es á saber: de la Grandeza, de los Caballeros, de los Togados, de los militares, de los Marinos, de los Artistas, de los Comerciantes, de los Ciudadanos, en fin tambien del Estado Eclesiástico, por medio de un gran número de Obispos, Canónigos, Curas Párrocos, Gefes de las órdenes Regulares; y que se yo quanto mas.

Habiendo obtenido la palma de nuestra conquista con aquella brillantez que V. sabe, siguese ahora hacer la funcion de Legislador, y es consiguiente, que esta funcion sea desempenada por él de un modo, no menos digno y glorioso, que ha sido la conquistador. De una creatura tan benéfica, tan llena de humanidad y virtudes, ¿qué debemos esperar, sino un Código que nos moralice, y nos infunda los principios de civilizacion la mas pura? ¡Dichoses de nosotros,

Digitized by Google

que llenos de barbárie y tinieblas, criados entre el lodo de Leyes absurdas, y en una Religion supersticiosa, vamos á regenerarnos, por este padre de las luces, este redentor de las Naciones. Para hacernos felices, no debe limitarse el exercicio del poder temporal; es preciso revestirse tambien del Sumo Sacerdocio, y que á su cabeza le cina á un tiempo la corona y la tiara. Faltábanos que ver en nuestros dias y debia ser en Napoleon, la renovacion de un gobierno Teocrático. Apresuraos pues buenos Espanoles, vosotros todos los que teneis la dicha de ser miembros de tan ilustre Asamblea, vosotros tambien Príncipes de la Iglesia, volad á Bayona á recibir el Pentateuco de la mano de este nuevo Moysés. Monges y Anacoretas, disponeos á vivificar vuestro espíritu con el soplo de Napoleon.

¡ Quanto siento yo que V. no baya tambien allá para presenciar tan altos misterios, y contarme las respuestas del Oráculo, ! ah bien Senor ¡ nos lo presentarán, y lo harán con aquella hermosura y aquel ayre de beneficencia y grandeza que lleve en pos de sí todos los corazones. Me parece que lo estoy viendo. ¡ Qué prospecto tan magestuoso! ¡ Qué discursos tan elegantes ! ¡ Qué perspectiva de grandeza, de adelantamientos para la Nacion Espanola ! Dentro de poco sobrepujará á las mayores del Mundo en Artes, en Letras, en Comercio, en Marina; no habrá dicha ni fortuna que no esté guardada para nosotros. Digo mas: el caracter conciliador de Napoleon, podrá contemporizar y usar de todo el miramiento que cabe en su política ; pues no crea V. que trate por el pronto de vestirnos tan á la Francesa. No trata mas que de mejorarnos en le yes y costumbres, arreglar nuestras instituciones, reformar abusos, restablecer la Disciplina Eclesiastica y Monacal, oyendo á todos por que no tengan queja. Y esto ¿ por qué ha de parcer mal a nadie? Al contrario, todos deberemos mostrarnos agradecidos, y darnos el parabien de habernos deparado la Providencia un Salvador como este. Así se allana el camino para tomar posesion quieta y tranquila del Reyno que hasta ahora no le cuenta seguro, y le escarba la conciencia: quiere sincerizarse. Déxele V. que siente bien el pie, ó el hermano predestinado que baya echando las amarras, y entonces será éllo; entonces, á Dios todo ; entonces, es menester que no quede rastro ni reliquia de nuestra constitucion pasada; costumbres, usos, ni religion ; que todo exige la Política desarraigarlo y borrarlo de la memoria para nuevo órden de cosas. Todo deberá ser á lo

Digitized by Google

Napoleon: El Código Napoleon, el Instituto Napoleon, la Religion Napoleon.

V. ha visto lo que hizo con la Holanda con el propio sobrescrito de mejorar de constitucion: la formó una á modo de República, á que estaban habituados aquellos naturales, baxo el gobierno del gran Pensionario, Magistrado que tampoco era desconocido de la historia de aquella Nacion: eso no fué mas que un prelúdio para derribar por el pie aquella República, como lo hizo de allí á pocos meses, reduciendola á un Estado Monárquico, para un hermano suyo, con que acabó la gloria Holandesa.

He visto amigo tambien la famosa consulta de Leon para dar Leyes á los Italianos, que paró en hacer de aquel Estado un Reyno de infelices; que viviendo antes deliciosamente, sin saber apenas que era servicio militar, estan hoy reducidos al cruel sistema de este Héroe, que los trae arrastrando por este mundo, mezclados con toda esta de gentes, que todos los dias están aquí en quimeras matándose unos á pistoletasos. ¿Ha visto V. lo de Nápoles, y lo que está sucediendo en Portugal? ¿Y qué verá dentro de poco con nosotros, si Napoleon hace la suya? Yo no lo sé, ni quiero pensar en éllo, ni soy capaz de adivinarlo. Porque ¿quién es capaz de apostárselas á este hombre á discurrir proyectos y medios de acabar con los hombres?

V. que me conoce y sabe que yo no soy tan preocupado que crea que todo lo nuestro es bueno, sin necesidad de reforma. Sé que se necesita en todas las clases y estados. Pero tambien sé que hace muchísimos años están empeñados nuestros gobernantes en curarnos, y nunca han acertado, ni era posible segun iban, por mas que se matasen. Se empeñaban en curar los pies y las manos, que á la verdad estaban enfermos. Todo era sangrias, purgantes y cauterios, con que se debilitaba mucho el cuerpo; pero el mal estaba en la cabeza, y así era incurable sin medicinas en &c.

Buonaparte corta este cabeza y pone otra nueva. Póne lo peor, porque es hacer un monstruo, y adoptando este modo de curar, seria menester que si la nueva cabeza volviese á enfermar, volviésemos á cortarla; y esto seria bueno para una nacion de verdugos. Que se corte pues la cabeza de Napoleon, y está hecha la legislacion de Bayona.

Amigo, esto es lo que yo pienso: y so no veo la Nacion Española enristrar las armas, levantarse en masa con denuedo, y jurar la

Digitized by Google

repulsa de una opresion tan escandalosa, de un vilipendio tan infame y que tanto le degrada: si es que mis compatriótas quieren condenarse tan cobardemente á la esclavitud de quedar sin Patria, sin Leyes ni Religion: mi partido está tomado; me boy corriendo á embarcar á passar mis últimos dias á la otra banda de los mares.

Por uno de aquellos accidentes, que solo la Divina Providencia puede proporcionar, y que conviene descubrir, se ha adquirido la Carta siguiente.

TRADUCCION DEL FRANCES AL CASTELLANO.

" Mi querido Cunada, os prevengo que tengais todas las consideraciones posibles con los Espanoles, procurando por todos medios captar su voluntad, no precisamente por ellos mismos, sino para que sirvan á mis proyectos: una vez establecida la dominacion francesa, cuento sacar de ese país 200,000 hombres, y conquistar con ellos el Reyno de Marruecos, y la costa de Africa del Mediterráneo: esta conquista, ademas de privar á los Ingleses sacar de allí víveres, pondrá la Espana en situacion de no hacer atentado alguno: á este fin es menester ganar de preferencia los del medio dia, como mas connaturalizádos con los calores, y mas proporcionados para tratar con los Ingleses. Es pues necesario aprovechar las circunstancias, mientras el bobo Alexandro, á quien he hecho creer que repartiriamos la Europa entre los dos, emplea sus fuerzas en conquistar penascos y yelos, (despues veremos).

Vos y Berthier, sois los únicos á quien he dado á conocer este Plan, es pues inutil encargaros el secreto; pero sí la importancia de apresurar los medios de su execucion, prometer empleos y felicidad será el mas facil y acertado.—Tu afecto hermano Napoleon.

Junio 1.°.

De l'Imprimerie de P. DaPonte, 15, Poland-Street, Oxford-Street.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google